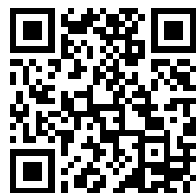

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

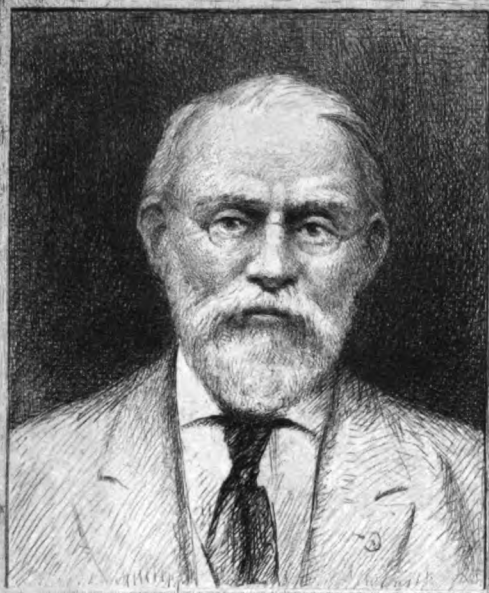
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 49524 9 DUPL



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

W.D. Russell 1930



REVUE DE L'AGENAIS

ET DES

ANCIENNES PROVINCES DU SUD-OUEST

HISTORIQUE, LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE & ARTISTIQUE

DIRECTEUR

FERNAND LAMY

RÉDACTEUR EN CHEF DU *Journal de Lot-et-Garonne*

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS D'AGEN

ET DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES DU LOT

Tome Troisième — Année 1876

AGEN

PROSPER NOUBEL, IMPRIMEUR - ÉDITEUR

43, Rue Saint-Antoine, 43

—
1876

DC
611
.A16
A2



Dunning
Nicht
10-11-26
13603

LES DÉPUTÉS DU LOT-&-GARONNE

AUX ANCIENS ÉTATS-GÉNÉRAUX

ET AUX ASSEMBLÉES MODERNES.

(1484 - 1871)

Il nous a paru curieux, au moment où la période électorale s'ouvre dans toute la France, et où le pays va envoyer ses représentants aux deux Chambres, de rechercher quels ont été les députés du département de Lot-et-Garonne, et, avant sa formation, des sénéchaussées de l'Agenais, du Condomois, du Bazadais, de l'Armagnac et du duché d'Albret, d'abord aux anciens Etats-Généraux de la monarchie, puis aux Assemblées modernes qui, depuis 1789, se sont succédées jusqu'à nos jours. Nous nous sommes un peu plus longuement étendu sur la première partie de ce travail que sur la seconde. Ce n'est pas que nous ayons eu l'intention de faire une étude complète sur les Etats-Généraux; de trop remarquables ouvrages ont été publiés ces derniers temps sur ce sujet qui aurait dépassé d'ailleurs les limites que nous nous étions imposées. Nous avons voulu seulement, nous inspirant de leurs données principales et dans le seul but de rendre plus attrayante cette longue liste de noms souvent inconnus et la plupart du temps oubliés, les rattacher en quelque sorte à l'histoire du royaume, en exposant le plus sommairement possible quelle était sa situation au moment des diverses convocations des États. C'est le résultat de ces recherches que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs.

États-Généraux antérieurs à 1484.

L'Agenais, ayant été définitivement réuni à la couronne par le roi Louis XI en 1472, le jour où ce prince le reprit au duc Charles son

frère, n'envoya réellement pour la première fois des députés aux Etats-Généraux qu'à ceux qui furent tenus à Tours en 1484. — Jusqu'à cette époque, la guerre avait trop bouleversé et ruiné notre malheureux pays, pour qu'il lui fût possible de prendre part, d'une manière suivie et réfléchie, aux diverses assemblées que convoquaient çà et là les rois de France. Victime tour à tour de la domination Anglaise, des convoitises des comtes de Toulouse, de Foix et d'Armagnac, ou encore des divisions intestines qui désolaient le royaume, l'Agenais ne put, qu'à de très-rares intervalles, envoyer ses délégués à Toulouse, où se tenaient les Etats de la Langue d'Oc, c'est-à-dire de tout le pays compris entre la Gironde, la Dordogne, l'Auvergne, le Rhône, la Méditerranée, les Pyrénées et l'Océan. En tous cas, les noms de ses députés à cette époque sont restés inconnus. Nous n'insisterons donc pas sur ces assemblées méridionales que les troubles incessants de la province rendaient fort fréquentes et qui presque toutes avaient pour objet de venir en aide au roi de France contre l'invasion des Anglais. Nous dirons toutefois, à leur louange, que les Etats du Languedoc se montrèrent bien autrement fidèles et dévoués à la cause de la monarchie que ceux de la Langue d'Oïl ; et que pendant que ces derniers se laissaient entraîner et séduire avec une inconséquence inexplicable par les théories étranges, alors inapplicables et tout à fait nouvelles d'Etienne Marcel (1356-57), les Etats de Toulouse, convoqués simultanément, votèrent avec le plus grand patriotisme en mars 1356, en octobre de la même année, et enfin en mars et en mai 1357, tous les subsides que leur demandait la royauté pour combattre l'invasion. La province alla même jusqu'à s'imposer extraordinairement, à décider que le produit de tous les impôts et de tous les revenus royaux seraient affectés exclusivement à la guerre, et à ordonner pour un an une sorte de deuil public si le roi Jean, fait prisonnier à Poitiers, n'était pas délivré. Dom Vaissette, qui nous donne sur ces assemblées de très nombreux et très fidèles renseignements, mentionne spécialement ¹ qu'aux Etats-Généraux de la Langue d'Oc, tenus à Toulouse en 1356 et 1357, « il n'assista personne de l'Agenais et du Périgord, à cause que les Anglais occupaient une partie de ces païs et que les che-

¹ Histoire générale du Languedoc, t. IV, page 289. — Voir aussi les remarquables travaux sur les Etats-Généraux de MM. Picot et Arthur Desjardins.

mins n'étaient pas libres. » Nous voyons cependant deux ans après le 25 avril 1359, aux Etats tenus à Montpellier toujours pour opposer de la résistance aux Anglais, figurer « les Nobles, Prélats et Communautés des Sénéchaussées de Toulouse, Carcassonne, Beaucaire, Rouerge, Querci, *Agenais* et Bigorre.¹ »

Le funeste traité de Brétigny, qui fut signé l'année suivante, le 8 mai 1360, fit passer aux mains des Anglais l'*Agenais* ainsi que tous les pays voisins. Aussi voyons-nous en 1367 le roi d'Angleterre convoquer en Guyenne une assemblée, afin de valider une imposition générale qu'il avait établie sur le pays. L'assemblée se tint à Niort. Edouard III demanda pour cinq ans la levée d'un subside de vingt sous par feu de toute la province. Les députés du Poitou, du Limousin et de la Saintonge n'opposèrent qu'une faible résistance ; ceux d'Armagnac, d'Albret, d'*Agenais*, Comminges, Périgord et Gascogne refusèrent d'y consentir, alléguant que leurs terres étaient franchises de toutes dettes.² Ce refus fut le signal d'une nouvelle prise d'armes dont le résultat devait être si favorable à Charles V. Malheureusement l'incapacité de Charles VI amena de nouveaux désastres, et quand le dauphin Charles VII fut proclamé roi en 1422 par quelques fidèles, plus de la moitié de la France appartenait aux Anglais. Nous n'avons donc pas à nous occuper des divers Etats du Languedoc réduit aux seules Sénéchaussées de Toulouse, Carcassonne et Beaucaire, qui furent tenus presque annuellement de 1368 à 1420 et où le Tiers-Etat se trouva à peu près seul représenté : l'*Agenais* et les pays voisins n'y envoyèrent aucun député. Ce fut pis encore, pendant les premières années du règne de Charles VII, à cette époque où l'étoile de la France semblait devoir à tout jamais disparaître. Les Etats-Généraux de la Langue d'Oïl s'assemblèrent bien plusieurs fois à Selles en Berri (mars 1423), à Mehun-sur-Evre (novembre 1425), en même temps que ceux de la Langue d'Oc à Montpellier (1423), à Carcassonne (1425), à Chinon (1427-1428) où furent réunis tous les députés du royaume, à Vienne (1434), à Montpellier (1437), au Puy (1439) et enfin à Béziers en 1440 ; — assemblées fort remarquables où les Etats réclament avec force le maintien de leurs coutumes et de leurs franchises en échange des

¹ *Idem*, t. IV, note 25.

² Meyer, t. VIII : Des Etats-Généraux et autres Assemblées nationales.

subsidés qu'ils ne cessent de voter d'ailleurs avec le plus grand patriotisme ; — nous n'y voyons jamais figurer les députés du pays d'Agenais presque constamment occupé par l'étranger, tout au plus quelquefois les députés de la Gascogne. Il nous faut attendre l'année 1453 de glorieuse mémoire, puisqu'elle coïncide avec le départ de Guienne du dernier soldat Anglais. Désormais, on peut considérer l'Agenais comme rentré, à part encore quelques dernières convulsions, sous l'obéissance du roi de France. Aussi voyons-nous à la grande assemblée des notables, tenue à Tours le 1^{er} avril 1467, siéger au premier rang Monseigneur l'Evêque d'Agen, *Pierre Bérard*, et derrière lui « plusieurs notables personnes, tant gens d'église, bourgeois, nobles qu'autres, qui là étaient venues, garnies de pouvoirs suffisants et représentant les grandes villes du royaume, desquelles les noms suivent : Bordeaux, Toulouse, Agen, Condom, etc., etc.¹ » Mais le souverain, qui faisait alors comprendre pour la première fois à la France ce que valait l'autorité royale, était trop jaloux de ses droits et de ses prérogatives pour consulter souvent la nation et écouter les remontrances des trois ordres. Ce ne fut donc qu'à la mort de Louis XI (1483), que la voix du pays put librement se faire entendre et que la France put juger souverainement l'œuvre du dernier règne, se réservant d'en condamner les violences comme aussi d'en louer les bienfaits. Ce fut pour le 5 janvier 1484 que les Etats de tout le royaume, tant ceux de la Langue d'Oïl que ceux de la Langue d'Oc, furent convoqués à Tours ; et ce fut le 14 janvier de cette même année que se réunit pour la première fois l'auguste assemblée, sous le règne du nouveau roi Charles VIII.

Etats-Généraux de 1484.²

Les États-généraux de 1484 furent réunis dans le but de réagir contre les tendances unitaires et despotiques du dernier règne.

¹ Meyer. — *Des Etats-Généraux*, t. IX, page 205.

² Voir pour tous les renseignements relatifs aux Etats-généraux de 1484, *le Journal des Etats tenus à Blois en 1484*, rédigé en latin par *Jehan Masselin*, député du bailliage de Rouen, publié et traduit par M. A. *Bernier* (collection des documents inédits sur l'Histoire de France : In-4^o, 1835).

Les élections présentèrent un caractère tout-à-fait nouveau qu'il importe de signaler. Bien qu'on en soit réduit encore aux conjectures sur la manière précise dont se faisaient les élections avant cette époque, on sait que le roi convoquait directement et personnellement, au moins dans les pays de la Langue d'Oïl, les seigneurs ecclésiastiques et les seigneurs laïques; quant à ce qui est du Tiers-Etat, les villes seules étaient appelées à nommer les députés. En quel nombre? à quel titre? on l'ignore : mais ce qui est hors de doute, c'est que dans les campagnes, dans le *plat pays* comme on disait alors, il n'y avait pas d'élections; la masse du peuple n'était représentée que par les députés des villes; *à dater de 1484 ce fut autre chose*. Les élections se firent par bailliages ou par sénéchaussées. Chaque baillage nomma un député du clergé, un de la noblesse et un du Tiers-Etat. Quelquefois même, selon l'étendue de son ressort, un bailliage, nous dit Masselin, nommait deux ou trois députés de chaque ordre. Nous ne croyons pas qu'il y eut déjà les trois degrés de juridiction que nous verrons établis en 1560 et surtout en 1576; mais, singularité remarquable, nous voyons, contrairement à ce qui se passa dans la suite, que dans la plupart des villes, les trois ordres procédèrent en commun au choix de leurs députés; de telle sorte que l'on peut considérer les clercs, les nobles, les bourgeois nommés en 1484, non pas comme les représentants exclusifs du clergé, de la noblesse et du Tiers-Etat, mais comme confondant en leur personne un triple mandat.¹ Enfin aux Etats de 1484, la délibération eut lieu, non pas par ordres, mais par têtes, dans six bureaux qui se formèrent pour rédiger les cahiers et qui correspondirent aux six grandes régions territoriales en même temps qu'aux six grandes généralités financières du royaume. La Guyenne et la Gascogne, c'est-à-dire la Guyenne proprement dite, le Bazadais, l'Agenais, l'Armagnac, le Condomois, le Périgord, le Quercy, le Rouergue, etc., formèrent le quatrième bureau.

Les Etats se réunirent pour la première fois le 14 janvier et se séparèrent le dimanche 14 mars 1484.

Voici les noms des députés, par rang d'appel, des diverses sénéchaussées qui plus tard formèrent en tout ou en partie le département

¹ Voir à cet égard l'ouvrage de M. Thibaut sur les Etats-généraux : t. I, page 282. — Voir aussi Augustin Thierry : *Essai sur l'Histoire du Tiers-Etat*.

de Lot-et-Garonne. Nous mettons en outre en tête ceux de la sénéchaussée de Bordeaux, cette dernière ville ayant été de tout temps la capitale du duché de Guyenne.

DUCHÉ DE GUYENNE.

SÈNÉCHAUSSEE DE BORDEAUX OU DE GUYENNE.

Clergé. — *Monseigneur l'archevêque de Bordeaux.*

Noblesse. — *Messire Gaston de Foix, comte de La Vaur.*

Tiers-État. — *M^r Henri de Fourraignes¹ ou de Formigny.²*

SÈNÉCHAUSSEE D'AGENAIS.

Clergé. — *Messire Christophe, vicaire de M^r d'Agen.*

Noblesse. — *Charles de Montpezat.*

Tiers-État. — *Jehan de Gailletto.*

SÈNÉCHAUSSEE DE BAZADAIS.

Clergé. — *N.*

Noblesse. — *Messire Antoine de Farnet.*

Tiers-État. — *M^r Thomas Fabre.*

SÈNÉCHAUSSEE D'ARMAGNAC.

• Un prévôt et d'autres députés dont je n'ai pu connaître les noms. •
(Masselin.)

SEIGNEURIE DE CONDOM.

Clergé. — *Simon de Imparibus.*

Noblesse. — *Jehan de Saige.*

Tiers-État. — *Pierre de Porteria.*

PAYS DE FEZENSAC.

Clergé. — *N.*

Noblesse. — *Le seigneur de Montault.*

Tiers-État. — *M^r Mathurin Mollively ou Moliveby.*

¹ Journal de Masselin, traduit par A. Bernier.

² Manuscrit de Masselin (Biblioth. nat. — N° 16248, p. 54).

Les États de 1484 demandèrent principalement la réduction et la répartition égale de l'impôt, avec le droit pour la nation de le voter ; la réduction des troupes soldées et des frais de justice ; enfin la rédaction par écrit des diverses coutumes. Ils é mirent des vœux très-nombreux, notamment en faveur de la liberté commerciale, du maintien du Parlement de Toulouse, du maintien de la Pragmatique Sanction : enfin ils insistèrent énergiquement pour la convocation régulière des Etats-généraux. Le Roi leur répondit en octroyant quelques franchises et surtout en leur faisant de nombreuses promesses qui, toutes ou presque toutes, furent bien vite démenties.¹

Etats de 1506-1510-1526 et 1558.

Les Etats-Généraux se réunirent sous Louis XII, le 10 mai 1506 à Tours, et également à Tours en septembre 1510. Dans ces réunions peu importantes, nous ne voyons pas que le duché de Guyenne ait envoyé des députés, Il en fût de même à ceux de 1526 qui furent tenus à Cognac sous François I^{er} et où le clergé et la noblesse furent seuls représentés. Enfin aux Etats-Généraux, tenus à Paris, le 5 janvier 1558 sous Henri II, Bordeaux seulement envoya quelques députés : les élections se firent très-irrégulièrement et même dans beaucoup de sénéchaussées ne se firent pas du tout. Arrivons aux Etats de 1560, dont l'importance fut autrement considérable :

Etats-Généraux de 1560.

Le Schisme qui à cette époque divisa l'Eglise, et la Réforme qui tous les jours en France faisait plus de progrès, furent les causes principales qui déterminèrent François II à réunir solennellement les Etats-Généraux. Ce prince les convoqua d'abord à Meaux, puis à Orléans pour le 10 décembre 1560. Sa mort prématurée, arrivée le 5 décembre, en renvoya l'ouverture au 13 décembre de la même année.

Les élections se firent encore très irrégulièrement. • Aussitôt l'édit de convocation reçu, nous dit M. Picot, le bailli devait, à son

¹ Voir à cet égard les ouvrages de M. Picot et de M. Arthur Desjardins, sur les Etats généraux.

de trompe ou autrement, faire assembler en la principale ville de sa juridiction tous ceux des trois Etats pour conférer ensemble sur les remontrances, plaintes et doléances à adresser dans l'intérêt du bien public, soulagement et repos de chacun. La discussion-achevée, la réunion devait élire les plus notables personnes de chaque province. Chaque ordre était forcé de choisir au moins un député. » Des lettres ainsi conçues furent adressées à chaque bailliage. Mais on ne les expédia pas en même temps : les unes furent transmises au mois de septembre ; les autres au commencement d'octobre. Disons enfin que les Guise usèrent de toute leur influence pour empêcher le triomphe des députés protestants.

Les Etats se réunirent le 13 décembre 1560 à Orléans et se séparèrent le 31 janvier 1561. On y comptait 393 députés, savoir : 98 pour le Clergé ; 76 pour la Noblesse et 219 pour le Tiers-Etat. Le clergé tint 39 séances ; le Tiers-Etat 16 seulement.

Voici les noms des députés du clergé et du Tiers-Etat, en ce qui touche le duché de Guyenne. Malgré les plus scrupuleuses recherches nous n'avons pu retrouver ceux des députés de la Noblesse, ces derniers n'ayant pas signé leur cahier de remontrances qui se trouvait être le second. Bien plus sur le plan de la salle des députés de la Noblesse, le duché de Guyenne reste en blanc et est le seul qui ne contienne pas les noms de ses députés. Nous croyons cependant qu'ils assistèrent aux séances, puisqu'ils rédigèrent ce second cahier dont la première phrase est ainsi conçue : « Les gens de la noblesse des bailliages de Rouen, Evreux, Caen, *Guyenne, Bazadais, Quercy, Périgord, Agenais, Armagnac*, etc., remontrent humblement à Sa Majesté, etc., etc.¹ »

DUCHÉ DE GUYENNE.

SÈNÉCHAUSSEE DE BORDEAUX.

Clergé. — 2 députés : 1^o *François de Salignac*, grand archidiacre et chanoine de Bordeaux ;

¹ *Manuscripts de la Bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés*, au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale (n^{os} 16261, 16262 et 7519). — Voir également *La Hourcé et Duval : Recueil de pièces originales et authentiques concernant la tenue des Etats-généraux*. Paris, 1789, t. IV, 2^e partie.

2° *Guillaume de La Chassaigne*, chanoine de Bordeaux et archiprêtre d'Entre-Dordogne.

Noblesse. — N.

Tiers-Etat. — 2 députés : 1° *Maître Pierre de Genestac* ou *Geneste*, maire de Bordeaux ;

2° *M^r Jean de Lange*, avocat de Bordeaux (Grand orateur qui se fit presque toujours l'interprète des vœux et réclamations du Tiers-Etat).

SÉNÉCHAUSSEE DE BAZADAIS.

Clergé. — 2 députés : 1° Noble et vénérable *Michel de Lavergne*, docteur en droit ;

2° *Guillaume Vague* ou de *Guillerague*,¹ grand archidiacre de Bazas.

Noblesse. — N.

Tiers-Etat. — 2 députés : 1° *Jean de Lavergne* ;

2° *Loys des Apats*.

SÉNÉCHAUSSEE D'AGENAIS.

Clergé. — 2 députés : 1° *François de Bélagier*, abbé d'Eysses ;
2° *Bernard de la Combe* ou de *la Touche*, abbé de Blésimont.

Noblesse. — N.

Tiers-Etat. — 2 députés : 1° *Michel Boissonnade* ;

2° *M^r Pierre Rodier* ou *Reclus*.

DUCHÉ D'ALBRET.

Clergé. — N.

Noblesse. — N.

Tiers-Etat. — 2 députés : 1° *Jean Benier* ou *Jacques Duquoy* ;

2° *Etienne Bousson* ou *Martin de Saune*.

¹ Dans les divers manuscrits que nous avons sous les yeux, l'orthographe des mêmes noms varie tellement que nous les reproduisons sous toutes réserves, les donnant ici comme dans la suite tels que nous les trouvons écrits.

SÉNÉCHAUSSEE D'ARMAGNAC.

Clergé. — 1 député : *J. Fabry* ou *Farry*, pour Lectoure.

Noblesse. — N.

Tiers-Etat. — 4 députés : 1° *Claude Idron* ;

2° *Jean de Forgérac* ;

3° *Antoine Burin* ;

4° *Guillaume Magnan*.

VILLE DE CONDOM ET GASCOGNE.

Clergé. — 2 députés : 1° *Louis du Buc*, chanoine du Mas-d'Age-
nais ;

2° *Giraud Bazinham* ou *Gérard Bayuchant*, curé de Faugue-
rolles.

Noblesse. — N.

Tiers-Etat. — 2 députés : 1° *M^e François Dufranc* ;

2° *Jean Malac* ou *Malat* ou *Melet*.

Le Tiers-Etat, joua en 1560 un rôle des plus importants. Son cahier de remontrances fort remarquable se distingue des deux autres par des considérations politiques et sociales d'un ordre tout-à-fait nouveau. C'est ainsi qu'il demanda non-seulement la périodicité des Etats, mais encore l'élection aux dignités ecclésiastiques par le concours du clergé et des notables, le monopole du commerce, des mesures énergiques contre les exactions de la noblesse, une nouvelle organisation de l'armée, la réforme de la procédure civile et criminelle, l'unité des poids et mesures, la réforme du système monétaire, etc., etc. L'ordonnance de Moulins, rendue en 1566 par Michel de l'Hopital alors grand chancelier de France, dont les discours au sein des Etats sont si dignes de louanges et d'admiration, répondit, avec une série d'autres ordonnances, aux vœux que les députés avaient exprimés avec tant d'énergie. Elle allait même être le signal d'une réforme administrative et judiciaire à peu près complète, lorsque les guerres de religion, se déchaînant avec furie sur la France, vinrent à tout jamais faire sombrer ce fragile édifice.

Etats-Généraux de 1576.

Les Etats qui furent tenus à Blois en 1576 se ressentirent des violences et des passions du moment. Convoqués pour apporter un remède aux maux qui ruinaient la France, ils ne servirent qu'au triomphe de la Ligue, dont ils étaient d'ailleurs les fidèles représentants.

Pour la première fois, les élections se firent par trois degrés de juridiction : il y eut donc par suite trois degrés d'assemblées. Dès que les baillis eurent reçu du Roi les lettres de convocation, ils ordonnèrent aux trois ordres de se rendre au chef-lieu du bailliage, pour tenir la première Assemblée électorale. Cette Assemblée était composée des habitants de toutes les paroisses, clercs, nobles et bourgeois : elle nommait deux délégués chargés de porter le cahier de ses doléances à l'assemblée du bailliage. Cette seconde assemblée qui se tenait au chef-lieu du bailliage cantonnal et qui se trouvait formée des délégués des communes, examinait les divers cahiers, les réunissait en un seul et nommait des délégués pour le porter à la ville, siège du bailliage principal. Là, les délégués des bailliages cantonnaux se réunissaient, formant ainsi la troisième assemblée, rédigeaient de nouveau le cahier général des doléances et nommaient leurs représentants pour le porter définitivement aux Etats-Généraux.¹

La lutte fut vive aux élections de 1576 entre les catholiques et les protestants. Une forte pression fut exercée de part et d'autre. Mais la victoire resta aux députés catholiques qui apportèrent pour mandat le mot d'ordre de la Ligue : *Une religion catholique romaine.*²

Convoqués pour le 15 septembre 1576 par Henri III, les Etats de Blois ne s'ouvrirent que le 6 décembre. Chaque ordre, en arrivant, tint des séances particulières pour arrêter sa ligne de conduite. Il y eut 104 députés du clergé ; 75 de la noblesse et 150 du Tiers-Etat.

¹ Voir l'histoire des Etats-Généraux et des Institutions représentatives en France, par M. Thibaut, t. II.

² Aug. Thierry. — Essai sur l'histoire du Tiers-Etat.

DUCHÉ DE GUYENNE.¹

SÉNÉCHAUSSÉE DE BORDEAUX.

Clergé. — 1 député : Révérend père. en Dieu, *messire Antoine de Sansac*, archevêque de Bordeaux.

Noblesse. — 1 député : *Jacques d'Escars*, seigneur de Merville.

Tiers-Etat. — 2 députés : 1^o *M^r Jean Emar*, président, maire et gouverneur de Bordeaux (refusa au roi les deux millions qu'il demandait pour faire la guerre contre les réformés).

2^o *François de la Rivière*, syndic de Bordeaux.

SÉNÉCHAUSSÉE DE BAZADAIS.

Clergé. — 2 députés : 1^o Révérend père en Dieu, *messire Arnaud de Pontac*, évêque de Bazas.

2^o Vénérable *M^r Philippe de Pascault*, archidiacre de Bazas.

Noblesse. — N.

Tiers-Etat. — 2 députés : 1^o *Jean de Lauvergne*.

2^o *Archambaut Rollé ou Roolle* (se présentèrent tous deux le 7 décembre 1576 pour faire vérifier leurs pouvoirs).

SÉNÉCHAUSSÉE D'AGENAIS.

Clergé. — 1 député : *E. Bourdonnais* (signa le procès-verbal du clergé).

Noblesse. — 1 député : *François de Montpezat*, seigneur de Laugnac, député pour l'Agenais et le Condomois.

Tiers-Etat. — 1 député : *Michel Boissonnade*, licencié en droit, avocat au siège présidial d'Agenais (se présenta le mardi 11 décembre et montra pour vérification de sa prétention, un acte fait en la maison commune d'Agén le 8 octobre 1576, signé *Laroque*, notaire et secrétaire des Etats du dit pays).

¹ Manuscrits de la bib. Saint-Germain-des-Prés. — Voir aussi *La Lourcé et Duval*, t. V, 2^e partie.

DUCHÉ D'ALBRET.

Clergé. — N.

Noblesse. — N.

Tiers-Etat. — 1 député : *Joseph Desbordes*, lieutenant particulier au siège de Casteljaloux (se présenta le 7 janvier 1577 et fit vérifier ses pouvoirs.)

SÉNÉCHAUSSEE D'ARMAGNAC.

Clergé. — N.

Noblesse. — *Jean de Monlezun*, sieur de Saramon.

Tiers-Etat. — N.

CITÉ DE CONDOM ET GASCOGNE.

Clergé. — N.

Noblesse. — 1 député : *François de Montpezat*, seigneur de Laugnac.

Tiers-Etat. — 2 députés : 1° *Joseph Imbert*, avocat du Roi au siège de Condom.

2° *Léonard de Millet ou Melet* (se présenta avec son collègue le 13 décembre 1576 et fit vérifier ses pouvoirs).

Les Etats de 1576 se montrèrent encore plus exigeants que ceux de 1560 : ils demandèrent, outre la périodicité des Etats-Généraux, la création pour toutes les provinces d'Etats particuliers. Les vœux nombreux qu'ils émirent sont d'ailleurs en tous points semblables à ceux de leurs prédécesseurs. Le Roi n'y répondit que deux ans après par l'ordonnance de Blois qui donna satisfaction à une grande partie des demandes formulées dans le cahier du Tiers. Les Etats s'étaient quittés le 1^{er} mars 1577 en votant la reprise de la guerre contre les réformés.

Etats-Généraux de 1588.

De jour en jour plus exigeante et plus factieuse, la Ligue, maîtresse absolue de la situation en 1588, imposa à Henri III la convocation des Etats-Généraux. Leur but était de fonder la prédominance des Etats

sur le pouvoir royal ¹ et de faire triompher définitivement le parti ultra-catholique.

Les Etats furent convoqués à Blois pour le 15 septembre 1588. La plus grande violence présida aux élections. La Ligue triompha partout : elle eut la majorité dans les trois ordres. Sur 191 députés du Tiers-Etat, plus de 150 étaient ligueurs ; le clergé, au nombre de 134 députés, l'était presque exclusivement ; seuls, les députés de la noblesse, au nombre de 180, étaient plus divisés.

L'Assemblée s'ouvrit, le 16 octobre 1588, par un grand discours du Roi.

DUCHÉ DE GUYENNE.²

SÉNÉCHAUSSEE DE BORDEAUX.

Clergé. — 1 député : *M^r Mathurin Bertin*, chanoine et archidiacre de l'église métropolitaine de Bordeaux, auditeur et vicaire général de M^r l'archevêque de Bordeaux.

Noblesse. — 1 député : *Messire Jacques d'Escars, seigneur de Merville*, grand sénéchal de Guyenne, chevalier de l'ordre du Roi, capitaine de 50 hommes d'armes, conseiller du Roi en son conseil d'Etat et privé, gouverneur du château du Hâ en la ville de Bordeaux.

Tiers-Etat. — 3 députés : 1^o *Thomas de Pontac*, conseiller du Roi au grand Conseil, greffier civil et criminel au Parlement de Bordeaux, seigneur d'Escassefort et baron de l'Isle Saint-Georges.

2^o *Fronton Duverger*, jurat de Bordeaux, avocat au parlement.

3^o *Pierre Metyvier*, avocat au Parlement de Bordeaux (prononça un grand discours sur la situation de la Guyenne par rapport au Poitou).

¹ Aug. Thierry.

² Manuscrits de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés. — Voir aussi *La Lourcé et Duval* (t. VII, 2^e partie). — Voir aussi *Meyer*, t. XIV, etc.

SÉNÉCHAUSSEE DE BAZADAIS.

Clergé.— 3 députés : 1^o Révérend père en Dieu , *Messire Arnaud de Pontac*, évêque de Bazas.

2^o *M^e Thomas d'Anglade*, archidiacre de Bazas.

3^o *Jean Normand*, chanoine de ladite église.

Noblesse.— 1 député : *Messire Emery de Jobert* , *seigneur de Barraud*, sénéchal de Bazadaïs, chevalier, capitaine de cinquante hommes d'armes.

Tiers-Etat. — 2 députés : 1^o *Jean de Lavergne*, 1^{er} jurat de Bazas.

2^o *Jacques Janvier*, docteur en médecine.

SÉNÉCHAUSSEE D'AGENAIS.

Clergé.— 1 député : Révérend père en Dieu, *Messire Nicolas de Villars*, évêque et comte d'Agen.

Noblesse.— N. (Nous ne croyons pas que la noblesse ait envoyé de députés.)

Tiers-Etat. — 1 député : *Jehan de Brauchut*, notaire royal à Ville-neuve-d'Agenais. (Jutifia de ses pouvoirs par actes du 24 juillet et 10 septembre 1588, signés Durant.)

(Il fut néanmoins procédé à la nomination de trois personnalités pour le Tiers-Etat du pays d'Agenais. Mais on n'en envoya qu'un.)¹

DUCHÉ D'ALBRET.

Clergé. — N,

Noblesse.— N.

Tiers-Etat.— N.

SÉNÉCHAUSSEE D'ARMAGNAC.

Clergé. — 2 députés : 1^o *Monseigneur Arnaud de Pontac* , évêque de Bazas.

¹ *Journal des consuls.* Archives de la ville d'Agen, Série BB. 35 — p. 80.

2° *M^r Jules Salviati*, abbé de Sainte-Croix de Bordeaux, député de la province d'Auch.

Noblesse. — N.

Tiers-Etat. — 1 député : *Dominique Virrès*, avocat à Auch (justitia de ses pouvoirs).

SÉNÉCHAUSSEE DE CONDOMOIS.

Clergé. — 2 députés : 1° *Geraud Melet*, grand archidiacre de l'église de Condom.

2° *André Vigier*, doyen de l'église collégiale de La Roumieu.

Noblesse. — 1 député : *Jean du Bouzet*, seigneur de Poudenas et de Roquepine.

Tiers-Etat. — 2 députés : 1° *M^r Jean Dufranc*, lieutenant-général de Condom.

2° *Arnaud d'Anglade*, conseiller au siège de Condom.

Comme en 1576, le Tiers-Etat joua en 1588 le rôle principal. Il exigea que les ordonnances faites à la requête des États ne seraient plus vérifiées par le Parlement; qu'il n'y aurait plus de levées de subsides sans le consentement des États; que les hérétiques seraient punis aussi rigoureusement que possible et leurs biens entièrement confisqués; enfin que les tailles seraient diminuées de moitié. L'assassinat du duc de Guise fut la réponse du Roi aux audacieuses réclamations des Ligueurs. En même temps il faisait envahir par ses gardes la salle du Tiers-Etat, et mettre en prison les plus turbulents de ses députés. Les autres se séparèrent le 15 janvier 1589, après une séance mémorable où ils manifestèrent hautement leur douleur, et après avoir, mais en vain, réclamé l'élargissement de leurs collègues.

Etats de 1593.

Les États de 1593 furent convoqués à Paris, par la Ligue et ne reçurent pas la sanction du Roi. Cette assemblée factieuse qui obéissait secrètement au Roi d'Espagne, s'ouvrit le 26 janvier 1593 et se sépara au mois d'août de la même année. Ses membres étaient environ 130, la plupart du Tiers-Etat. Paris seul y envoya douze repré-

sentants de cet ordre.¹ Disons bien vite à la louange de notre pays que le duché de Guyenne n'y fut représenté que par 4 députés savoir :

SÉNÉCHAUSSEE DE POITOU.

Clergé. — *M^r Gaspard Le Franc*, chanoine de Poitiers.

Noblesse. — *René d'Aux*, seigneur de Baccayer et de La Mailletière.

Tiers-État. — *M^r Esprit Guérin*, avocat au Parlement, lieutenant aux eaux et forêts de Poitiers.

SÉNÉCHAUSSEE DE PÉRIGORD.

Clergé. — *M^r François de la Birie*, archidiacre de Bordeaux, chanoine de Périgueux.

Assemblée des Notables de 1596.

Maître de Paris et Roi de France, Henri IV suivit le conseil que lui donnait Sully, et convoqua à Rouen, pour le lundi 4 novembre 1596 une assemblée des notables, afin de lui exposer la situation du royaume, d'écouter ses remontrances et de pourvoir aux besoins urgents qui lui seraient signalés. Relevons en passant les noms des personnages que la Guyenne y envoya et parmi lesquels nous voyons : *Messeigneurs de Cahors et de Sarlat* ; le *Maréchal de Matignon*, le 1^{er} *Président d'Assis* ; *MM. de Saignes*, procureur général, de *Lamothe-Fénelon*, de *La Force*, de *Themines* et de *Pontac* ; le *Maire de Bordeaux* avec un jurat de cette ville *M^r Boucault* ; et arrivons aux derniers États-généraux qui furent convoqués par la monarchie française avant ceux de 1789.

États-Généraux de 1614.

Les États de 1614 furent convoqués, dès que le jeune Roi Louis XIII eut atteint sa majorité, dans le but de porter un remède aux dilapi-

¹ Voir les *procès-verbaux des États-généraux de 1593*, publiés par *M. Auguste Bernard* (collection des documents inédits sur l'histoire de France — In-4° — 1842).

dations du Conseil de Régence qui avait succédé à Henri IV, et de faire cesser l'anarchie qui régnait depuis cette époque dans les hautes sphères du Gouvernement.

Les lettres-patentes qui ordonnaient la réunion des États furent expédiées le 9 juin 1614, et leur convocation fixée d'abord à Sens pour le 10 septembre de cette même année. Les élections se firent d'après les règles qui avaient présidé à celles de 1576 et de 1588. Mais elles furent en grande partie favorables au pouvoir, contre les grands et les princes qui avaient recommencé leurs hostilités contre la royauté.

Aussi, dès qu'on sut que la majorité était acquise au Gouvernement, s'empressa-t-on d'abandonner la ville de Sens et de convoquer les États à Paris. Le clergé envoya 140 mandataires ; la noblesse 132 ; le Tiers-État 192. Ils se réunirent solennellement à Paris, au couvent des Augustins, le 14 octobre 1614 et se séparèrent le 23 février 1615. Le clergé tint 131 séances, la noblesse 121, le Tiers-Etat 106.

DUCHÉ DE GUYENNE.¹

SÉNÉCHAUSSEE DE BORDEAUX.

Clergé. — 2 députés : 1^o *Monseigneur l'Illustrissime et révérendissime Cardinal de Sourdis*, archevêque de Bordeaux, Primat d'Aquitaine ;

2^o *Vénérable et discrète personne Messire Pierre de Lérissac*, chanoine et sous-doyen de l'Église métropolitaine de Saint-André de Bordeaux ;

(Tous deux députés pour les ecclésiastiques de ladite sénéchaussée par actes donnés en icelle le 7 août 1614.)

Noblesse. — 1 député : *Messire Charles de Durfort*, chevalier de *Castel-Bayart* et baron de *Cuzagues*, député pour la Sénéchaussée de Bordeaux.

¹ *Manuscrits de Saint-Germain-des-Prés.* — La *Loucré et Duval* (Tomes VIII — IX — X — XI — XII), — *Meyer*, etc., etc.

Tiers-État. — 2 députés : 1^o *Noble homme Maître Jean de Claveau*, conseiller du Roi et premier substitut de M. le Procureur général, avocat au Parlement, jurat de Bordeaux.

2^o *Noble homme Maître Isaac de Boucaud*, Sénéchal de Guyenne, conseiller du Roi en ladite Sénéchaussée et siège présidial (députés tous deux de Bordeaux et de la Sénéchaussée de Guyenne).

SÉNÉCHAUSSEE DE BAZADAIS.

Clergé. — 1 député : *Révérendissime Père en Dieu, Messire Jean Jaubert de Barrault*, conseiller du Roi en ses conseils d'Etat et privé, évêque de Bazas.

Noblesse. — 1 député : *Messire Antoine Jaubert de Barrault, chevalier et comte de Blaigniac*, conseiller d'Etat, sénéchal et gouverneur du Bazadais, vice-amiral en Guyenne ;

Tiers-État. — 1 député : *Maître Antoine ou André de Lauvergne*, conseiller du Roi et lieutenant général en la Sénéchaussée de Bazas.

SÉNÉCHAUSSEE D'AGENAIS.

Clergé. — 1 député : *Révérendissime Père en Dieu, messire Claude Gelas*, conseiller du Roi en ses Conseils d'Etat et privé, évêque et comte d'Agen. (Député des Ecclésiastiques de la Sénéchaussée, par acte du 4 août 1614.)

Noblesse. — 2 députés : 1^o *Messire François de Nompar de Caumont, chevalier, seigneur et comte de Lauzun*, conseiller du Roi en ses Conseils d'Etat et privé, capitaine de cinquante hommes d'armes de ses ordonnances ;

2^o *Messire François de la Goutte, baron du Buisson, chevalier seigneur de Cours, Prast et La Poujade.*

Tiers-État. — 3 députés : 1^o *Messire Jean Villemon*, conseiller et procureur du Roi en la Sénéchaussée d'Agen ;

2^o *Noble Julien de Cambefort, écuyer, seigneur de Selves*, premier consul de la ville d'Agen ;

3^o *Maître Jean de Sabaros, sieur de Motherouge*, avocat du Parlement de Bordeaux, syndic dudit pays.

DUCHÉ D'ALBRET.

Clergé. — Personne.

Noblesse. — 2 députés : 1^o *Messire Remond de Mont-Cassin*, chevalier, seigneur dudit lieu ; secrétaire de MM. les députés de la Noblesse. (Joua un rôle très important aux États.)

2^o *Messire Jean de Chastillon*, chevalier et baron de Mauvoizin.

Tiers-État. — 2 députés : 1^o *M^r Pierre du Roy*, conseiller du Roi, lieutenant civil et criminel en la sénéchaussée d'Albret.

2^o *M^r Jean du Broca*, consul de la ville de Nérac, avocat au Parlement de Bordeaux et Chambre de Guyenne.

SÉNÉCHAUSSEE D'ARMAGNAC.

1^o *Clergé.* — 2 députés : 1^o *Révérendissime Père en Dieu, messire Léonard de Trapes*, conseiller du Roi en ses Conseils d'État et privé, archevêque d'Auch.

2^o *Révérendissime Père en Dieu, messire Jean Destresse*, conseiller du Roi, évêque de Laodicée, coadjuteur et futur successeur de l'évêché de Lectoure. (Députés par actes des 6 et 7 août 1614.)

2^o *Noblesse.* — 1 député : *Messire Gilles de Leaumont*, chevalier, seigneur et baron de Puygaillard, capitaine de cinquante hommes d'armes des ordonnances du Roi.

3^o *Tiers-État.* — 1 député : *Maître Samuel de Long*, conseiller du Roi, lieutenant-général et juge-mage de la Sénéchaussée d'Armagnac.

VILLE ET COMTÉ DE CONDOM ET SÉNÉCHAUSSEE DE GASCOGNE.

1^o *Clergé.* — 1 député : *Révérendissime Père en Dieu, messire Antoine de Caus*, conseiller du Roi en ses Conseils d'État et privé, coadjuteur et futur successeur de l'évêché de Condom, évêque d'Aure.

2^o *Noblesse.* — 2 députés : 1^o *Messire Jean du Bouzet*, chevalier,

seigneur et baron de Poudenas, gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi.

2° *Messire Jean-Pol de Monlexun, chevalier, seigneur et baron de Meillan.*

3° Tiers-Etat. — 2 députés : **1°** *Noble homme Guillaume Ponchalan, sieur de la Tour, 1^{er} consul de Condom.*

2° *Noble homme Raymond de Goujon, bourgeois et jurat de Condom.*

Un antagonisme des plus prononcés s'éleva dans les Etats de 1614, entre la Noblesse et le Tiers-Etat. Le Clergé, tout en penchant du côté de la Noblesse, servit bien quelquefois d'intermédiaire ; mais ses intentions, quoique bonnes, ne furent presque jamais couronnées de succès. La surséance des pensions dont le chiffre avait doublé depuis la mort d'Henri IV, et surtout la réduction des tailles, qui pesaient si lourdement sur le peuple, furent les causes principales des divisions qui éclatèrent entre les deux ordres laïques. Elles s'accrurent encore à l'occasion du principe de l'indépendance de la Couronne vis-à-vis de l'Eglise. La discussion sur cette question fut fort orageuse ; et cette fois le clergé se prononça nettement contre le Tiers-Etat. Parmi les revendications de ce dernier, citons encore le maintien des édits de pacification dont les deux premiers ordres demandaient l'abrogation ; le monopole du commerce, le contrôle sur les finances publiques des Cours souveraines et des Etats provinciaux, la réforme du système monétaire, et enfin la convocation tous les dix ans des Etats-Généraux. La Cour profita de la rivalité qui existait entre les différents ordres pour ne répondre à aucune de leurs demandes et pour persévérer dans la voie des abus. Les Etats durent se séparer le 23 février 1615, sans qu'il leur fut permis de se réunir seulement le lendemain. C'est en vain que les députés du Tiers voulurent attendre la réponse du Gouvernement, et que, chaque jour, « ils allaient battre le pavé du Cloître des Augustins pour se voir et apprendre ce qu'on voulait faire d'eux. » Ils demeurèrent ainsi jusqu'au 24 mars, jour où les présidents des trois ordres furent enfin mandés au Louvre. Mais là encore leur espérance fut trompée : on ne leur fit

que des réponses évasives, que des promesses douteuses ; et on les congédia définitivement.¹

Les Etats-Généraux ne se réunirent plus qu'en 1789. Il nous faut donc franchir l'espace de cent soixante-quatorze ans, en mentionnant toutefois, durant cet intervalle, deux assemblées des Notables tenues, l'une à Rouen en 1617 et l'autre à Paris en 1627 ; puis la convocation des Etats qui fut faite pendant la Fronde à deux reprises différentes : une fois par la Cour, à Orléans, en 1649, réunion pour laquelle l'Agenais avait déjà nommé ses trois députés : *Monseigneur Barthélemy d'Elbène, évêque et comte d'Agen*, pour le Clergé ; *le baron de Pujols*, pour la Noblesse ; et *Michel de Maurès*, pour le Tiers-Etat ;² et une autre fois, à Tours, en 1651, par la Noblesse unie au Clergé. Mais ces deux convocations n'aboutirent pas. Nous arrivons ainsi, après l'Assemblée des Notables de 1787-1788, aux derniers Etats-Généraux de 1789, qui ouvrent en même temps l'ère des Assemblées modernes.

PHILIPPE LAUZUN.

(*La fin à la deuxième livraison.*)

¹ Voir les ouvrages d'Aug. Thierry et de MM. Picot et Arthur Desjardins.

² *Journal des Consuls*. (Archives de la ville d'Agen. — Série BB-59)

UN AGENAIS ILLUSTRE.

LE COMTE D'ESTRADES.

[Deuxième et dernière Partie.]

VIII

Louis XIV avait formé le projet de revendiquer la succession de la monarchie espagnole, en vertu des droits de sa femme, l'infante Marie-Thérèse, fille aînée de Philippe IV. Ces prétentions pouvaient avoir deux adversaires, les Provinces-Unies et l'Empereur. Il fallait s'assurer des unes, qui avaient tant d'intérêt à n'avoir pas la France pour voisine et rendre l'autre impuissant.

Les Provinces-Unies étaient toujours divisées en deux partis très-acharnés, le parti bourgeois et le parti féodal. A la mort de Guillaume II, fils de Frédéric-Henri, le premier l'avait emporté ; le stadthoudérat avait été aboli à perpétuité, et le pouvoir exécutif confié à un magistrat appelé le *grand pensionnaire*, qui était garde-des-sceaux, chargé des affaires étrangères et directeur des États généraux. Jean de Witt fut nommé grand pensionnaire en 1653 : C'était un homme du plus haut mérite, plein de vertus et de patriotisme, et sous le gouvernement duquel la République parvint à son apogée de grandeur et de prospérité.¹ Le parti bourgeois, c'était le parti de l'al-

¹ De Witt était un homme infatigable dans le travail, plein d'ordre, de sagesse, d'industrie dans les affaires, excellent citoyen et grand politique. Assujéti à la frugalité et à la modestie de la République, il n'avait qu'un laquais et une servante, et allait à pied dans la Haye, tandis que, dans les négociations de l'Europe, son nom était compté avec les noms des plus puissants Rois. (Lett. mém. négociat. du comte d'Estrades, t. II.)

liance française (faction de Louvestein); le parti féodal, le parti de l'alliance anglaise. La Hollande n'avait rien à redouter de la France, à qui elle devait son existence, avec laquelle elle faisait un commerce très-avantageux; elle avait tout à craindre de l'Angleterre qui voulait la chasser de l'Océan, et avec laquelle ses vaisseaux étaient en état constant d'hostilité; de plus, comme les deux pays, à cause de la communauté de religion, exerçaient une grande influence l'un sur l'autre en fait d'institutions, le rétablissement de la royauté dans la Grande-Bretagne semblait présager le rétablissement du stathoudérat dans les Provinces-Unies; et Charles II qui se défiait des relations des républicains anglais avec les arminiens de la Hollande, avait le projet de faire nommer stathouder son neveu Guillaume, fils de Guillaume II, qui était encore enfant. Une guerre semblait donc imminente entre les deux marines rivales. Jean de Witt tourna tous ses soins à ménager l'alliance française; et Louis XIV profita de cette disposition pour faire admettre à la Hollande et ses prétentions générales à la monarchie espagnole et ses projets particuliers sur les Pays-Bas.

C'est dans ces circonstances que le comte d'Estrades partit pour la Haye, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, à la fin de 1662. Pensant flatter la vanité des Hollandais, le Roi leur écrivait : « Chers amis, alliez et confédérez, par affection et considération pour vous, j'ai choisi une *personne de mérite*, le sieur comte d'Estrades, conseiller en nos conseils d'État, chevalier de nos ordres, l'un de nos lieutenants généraux en nos armées, gouverneur de la ville et citadelle de Dunkerque et forts en dépendant, et maire perpétuel de Bordeaux, pour s'employer aux choses qui regarderont l'exécution de nos traités. *J'ai mis en lui toute ma confiance*.¹ » — Cette confiance fut justifiée. Notre compatriote, de 1662 à 1668, remplit sa mission avec une sagesse, une persévérance, une activité qui n'ont pas été surpassées, et qui font de ces six années l'époque la plus brillante de la politique de Louis XIV.

L'Assemblée des États fit honneur à l'ambassadeur français. Elle lui prépara une maison richement meublée à Riswick et l'envoya chercher par deux députés avec 60 carrosses au pont de Hoornbrugh. « Le mauvais état où je suis, dit-il dans sa première dépêche, de la

¹ Lettres, mémoires, négociations du comte d'Estrades, t. II.

blessure que j'ai à la jambe ne me permettant pas d'être six heures à table et de boire comme ils ont accoutumé dans les festins qu'ils font durant trois jours à l'entrée des ambassadeurs, je les ai suppliez de m'en dispenser les deux autres jours, ce qu'ils m'ont accordé.¹ »

Il reçut bientôt la visite du grand-pensionnaire, de Witt. Cette entrevue fut décisive. L'austère républicain et le zélé monarchiste devaient s'entendre. Tous deux poursuivaient le même but : la grandeur de leur patrie.

Leur tâche était immense, semée de difficultés. Il fallait lutter, lutter constamment. Sans d'Estrades, Jean de Witt, malgré son habileté et sa finesse, aurait infailliblement succombé. Les Hollandais étaient ombrageux et pleins de défiance : Ceux-ci craignaient pour l'intégrité du territoire, leur liberté, leur indépendance, ceux-là pour leurs intérêts commerciaux. Comment les rassurer ? Les partis étaient acharnés : les uns voulaient le stathoudérat ; les autres se rangeaient sous la bannière républicaine. Comment les mettre d'accord ? Ici on criait : *Vive Orange* ; là *Vive de Witt* ! Les intrigues de l'Espagne, les menées de l'Angleterre entretenaient ces divisions.

D'Estrades et le grand-pensionnaire, se prêtant un mutuel appui, faisaient face à tout. Le premier disait : « M. de Witt est d'une adresse incroyable et *marche de bon pied*. » Le second répétait partout : « M. d'Estrades est *adroit et droit*. Avec lui j'arriverai. »

Notre ambassadeur ne se ménageait guère ; il allait de ville en ville, réchauffant les partisans de l'alliance française, ramenant ceux-ci, achetant ceux-là, réfutant les mensonges et la calomnie des pamphlets répandus à profusion, ayant recours à la menace, à la prière, au raisonnement, à la persuasion. Les obstacles renaissaient comme les têtes de l'hydre de la fable à mesure qu'on les abattait : il ne se lassait pas. Les fils de sa trame très-habilement ourdie cassaient ou s'embrouillaient : Il la recommençait avec cette admirable patience qui est le cachet des hommes vraiment supérieurs.

Et le Roi lui écrivait :

« Je commence à ressentir les effets avantageux que je m'étais promis du choix que j'ai fait de vous pour l'ambassade de Hollande

¹ Lettres, mémoires, négociations du comte d'Estrades, t. II.

et le succès de votre voyage à Rotterdam m'en est déjà une preuve.¹ »

Un moment, d'Estrades avait, en effet, complètement réussi.²

Mais la question de la tutelle du jeune prince d'Orange vint créer un nouvel embarras. La princesse douairière voulait le garder auprès d'elle. D'Estrades et de Witt préféraient qu'il fut confié aux Etats qui pourraient mieux surveiller son éducation politique et le tenir éloigné de toute influence capable de le détourner de ses devoirs envers son pays. D'Estrades insista particulièrement pour qu'on lui rendit son rang et une partie de sa fortune.³ La douairière tint bon et la querelle fut ajournée. Que se passa-t-il ? Rapportait-on au prince que M. d'Estrades avait agi en ennemi et essaya-t-il d'en tirer vengeance par une malice enfantine ? L'ambassadeur français revenant, un jour, en voiture de la promenade du Voorhout, vit son carrosse croisé par celui de Guillaume d'Orange dont le cocher s'obstina à prendre la place d'honneur. Très-chatouilleux sur le droit de préséance, autant pour lui-même que pour le Roi qu'il savait jaloux de ses prérogatives en toute occasion, il fit reculer le carrosse du prince et garda son rang ; de là grande rumeur ; la populace s'ameuta ; M. de Witt accourut et d'Estrades lui dit sur un ton d'ironie « que jusques-là il avait ignoré que MM. les Etats eussent « un souverain qui pût prendre le pas sur les ambassadeurs de la France. » M. de Witt lui donna raison et lui fit des excuses.

Un rapport dicté par la mauvaise foi parvint à la Cour et le minis-

¹ Lettres, mémoires, négociations du comte d'Estrades t. II.

² (8 mars 1663). Il écrit au roi : « Ils sont tous si bons français que plus de vingt personnes des principaux des villes m'ont engagé de leur donner des copies d'un grand tableau que j'ai de Votre Majesté dans mon cabinet d'audience ; à quoi je m'en vais faire travailler par plusieurs peintres. Je tâcherai de les obliger de le mettre dans les Maisons de Ville ainsi qu'ils avaient fait celui de Henri le Grand pour marquer d'avantage l'estime et l'affection qu'ils ont pour Votre Majesté et afin qu'ils aient souvent devant leurs yeux les deux véritables protecteurs de leur Etat. » (Lettres, mémoires, négociations du comte d'Estrades, t. II).

³ De Witt sera bien plus maître de ce prince après l'avoir élevé et ôté de la misère. Je tiendrais à obliger ce malheureux enfant par souvenir de feu le prince Henri, son grand père, qui a eu tant d'amitié pour moi qu'il ne m'a rien caché de ce qu'il a eu de plus secret douze ans de suite et jusqu'à sa mort. (Lettres, mémoires, négociations du comte d'Estrades, t. II.)

tre Lionne se crut obligé de demander quelques explications à d'Estrades. Celui-ci raconta le fait et termina ainsi sa dépêche :

« MM. de Witt, de Mérode et de Ghent, avec cent autres personnes de qualité, ont été témoins de l'incident et le raconteront comme moi. Je vois bien que la plainte vient de M. de Thou qui a ici un de ses secrétaires appelé Bernard, qui lui écrit cent sottises pour complaire à son maître, qui ne perd pas l'occasion de les débiter, croyant me nuire. Je m'arrête fort peu à un procédé si injuste et qui va plus contre lui que contre moi, et m'attachant seulement à mon devoir qui est de servir le roi avec zèle et affection. Mon regret est de n'avoir pas plus de capacité.¹ » (1664)

Le comte d'Estrades ne s'en montra pas moins dévoué aux intérêts de la maison d'Orange. La tutelle du jeune prince fut remise aux mains des Etats, c'est-à-dire à de Witt, qui pourvut à toutes ses dépenses et le traita en véritable enfant gâté. L'ambassadeur sollicita pour la mère, madame la princesse de Nassau, le paiement de cent mille livres qui lui étaient dues, depuis Henri IV, par le gouvernement français.

« Cette princesse, écrivit-il, mérite d'être assistée. Elle a vendu ses perles et ses pierreries, en passant à Amsterdam, pour assister la noblesse et les peuples de ses gouvernements, qui sont ruinés (La Frise et Groningue), et pour gagner ceux qui sont de la cabale contraire à ceux de son parti. Je scays qu'elle a mis sa vaisselle d'argent en gage pour s'aller jeter dans Groningue. Elle supporte avec une fermeté et un courage extraordinaires toutes ses disgrâces et les traverses que mad. sa mère lui fait jusqu'à lui retenir son bien pour la faire soumettre à ses volontés, c'est-à-dire à suivre son parti et quitter celui de l'Etat et le nôtre.² »

IX

Cependant Jean de Witt secondait ardemment les vues de Louis XIV. Il aurait désiré qu'on fit des Pays-Bas une république belge. Le roi offrait de les partager avec les Hollandais. Ces deux propositions échouèrent; et l'on n'en conclut pas moins, grâce à d'Estrades, un

¹ Lettres, mém. et négoc. du comte d'Estrades, t. II.

² Lettres, mém. et négoc. du comte d'Estrades, t. III.

traité de commerce et d'alliance offensive et défensive, dirigé principalement contre l'Angleterre et l'Espagne.

Esteven de Gamarre, espèce de Figaro diplomate, essayait de contrecarrer les projets de de Witt et de d'Estrades. Celui-ci disait dans une de ses dépêches (22 mars 1663) :

« Cet ambassadeur espagnol est un homme tellement enragé de voir ses affaires aller mal de deça qu'il ne sait à qui s'en prendre, et il dit et fait cent extravagances, lesquelles je vois avec joie et sans m'émouvoir beaucoup.¹ »

Le crédit de Jean de Witt semblait grandir ; les Etats subissaient son ascendant ; il avait rallié tous les esprits à la politique de Louis XIV. Aussi l'ambassadeur ne cessait de faire au roi l'éloge du chef de la république hollandaise :

« Certainement c'est un grand homme et d'une grande capacité. Quand Votre Majesté saura qu'il n'a que trente-six ans ; qu'il y a dix ans qu'il est dans les grandes charges ; qu'il gouverne toutes les affaires étrangères aussi bien que celles du dedans avec cœur, adresse et autorité lorsqu'il la faut faire éclater, je m'assure qu'elle sera persuadée que c'est un homme d'un mérite extraordinaire. Il m'a plus confirmé dans cette croyance, en s'attachant tout-à-fait aux intérêts de Votre Majesté, et il l'a fait paraître par son jugement.² »

Néanmoins l'opposition relevait la tête. Certains députés trouvaient que de Witt avait trop de pouvoir et, se permettant souvent des mesures arbitraires, jouait au dictateur. De Witt savait qu'avec la protection de la France « il serait maître de tout », et il dédaignait de se défendre. Survint la rupture des Provinces-Unies et de l'Angleterre. Les Etats-Généraux réclamèrent les conseils et l'appui de Louis XIV (1664). Le roi promit sa médiation ; mais au fond il n'était pas fâché

¹ Lettres, mém. et négoc. du comte d'Estrades, t. II.

² Le roi répond : « Il se voit que Dieu a fait naître le sieur de Witt pour de grandes choses, puisqu'à son âge il a déjà mérité depuis plusieurs années d'être la plus considérable personne de son Etat, et je crois aussi qu'ayant acquis un aussi bon ami en lui, ce n'a pas été un simple effet du hasard, mais de la Providence divine qui dispose de bonne heure les instruments dont elle veut se servir pour la gloire de notre couronne et pour l'avantage et la sûreté des Provinces-Unies. (Lettres, mém. et négoc. du comte d'Estrades.)

de la rupture qui, si la guerre éclatait, aurait pour résultat d'affaiblir la puissance maritime des deux nations.

L'affaire traina jusqu'à la fin de janvier 1665. « Vous avez agi en habile ministre, disait le roi au comte d'Estrades, quand vous avez eu la pensée de disposer les Etats à souhaiter, pour leur propre intérêt, que *je demeure neutre*.¹ »

Oui, mais cette neutralité ne contenta pas longtemps les Hollandais, et ils demandèrent avec instance un concours plus efficace. Des ambassadeurs français, MM. le duc de Verneuil, Courtin et de Comminges, furent envoyés comme médiateurs en Angleterre. Ils avaient ordre d'amuser le tapis, c'est-à-dire de gagner du temps. Les esprits s'échauffaient dans les Provinces-Unies. Un accommodement devenait de plus en plus difficile. De part et d'autre « on voulait hasarder le combat. » Seulement on se plaignait de ce que, malgré ses promesses et ses engagements formels, le roi persistât à rester les bras croisés. Enfin il y eut une bataille sur mer et la flotte hollandaise essuya un rude échec.

De Witt *avait joué de son reste*, selon l'expression de d'Estrades, et il venait de perdre la partie. D'abord abattu, il se releva et fit passer sa confiance dans l'esprit de ses concitoyens « qui ne parlaient que d'une seconde bataille avec espérance de succès.² » On ordonna de nouvelles levées. Le mécontentement se produisit de nouveau. Le peuple se mit à crier « qu'il fallait *lever* pour le prince d'Orange et non pour des traitres. » D'Estrades craignit un soulèvement. « Je remarque bien de la division et du découragement chez ces gens-là, à la réserve de M. de Witt; mais il faut redouter qu'à la fin il serait plus abattu que les autres s'il arrivait quelque accident nouveau.³ »

Que ne disait-on pas? Le roi avait manqué à sa parole; il avait même fait un pacte secret avec l'Angleterre pour écraser les Provinces-Unies; de Witt, son complice, s'était réfugié sur la flotte afin d'échapper à la vindicte publique. Les ennemis de la France entretenaient ces bruits, semaient des libelles, renouaient leurs intrigues. D'Estrades, dans une position difficile et périlleuse, avait l'œil sur tout et sur tous, sur l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, sur les fac-

¹ Lettres, mém. et négoc. du comte d'Estrades, t. III,

² Lettres, mém. et négoc. du comte d'Estrades, t. III.

³ Lettres, mém. et négoc. du comte d'Estrades, t. III.

tions de la Hollande et leurs menées. Il déployait une prodigieuse activité, et son cabinet était le centre auquel venaient aboutir les affaires de la diplomatie européenne, comme le témoigne sa volumineuse correspondance.

Par suite de son système de non-intervention, Louis XIV perdait évidemment du terrain dans les Provinces-Unies malgré les efforts de notre ambassadeur et le dévouement des frères de Witt. Ses ennemis le combattaient non-seulement par des *imprimez* ou par des déclamations en chaire et sur les places publiques, mais encore par d'abondantes distributions d'argent. Il dut recourir aux mêmes armes, d'après l'avis du comte d'Estrades, et, comme Jupiter, il se changea en pluie d'or.

Voici la dépêche de d'Estrades à M. de Lionne, ministre des affaires étrangères : elle est vraiment curieuse et elle donne une singulière idée des vertus républicaines de MM. les représentants des Provinces-Unies :

« Tout ce que je puis vous dire est que si l'argent a jamais sauvé un Etat, il le fera dans cette conjoncture où quatre provinces sont entièrement ruinées et dont les principaux députés cherchent à s'appuyer de quelque puissance et d'en recevoir des gratifications.

« Il n'y a ici que quatre personnes incorruptibles, MM. de Witt frères et MM. Van-Beuningen et Beverning. Pour les autres, au nombre de trois cents, on disposera d'eux avec de l'argent toutes les fois qu'on voudra. C'est ce qui fait qu'on ne se peut assurer de rien et que les affaires changent de face à toute heure.¹ »

Le moyen fut efficace et le comte d'Estrades, d'accord avec le *Grand-Pensionnaire*, se mit de nouveau à parcourir les villes, distribuant des gratifications et des pensions, gagnant à sa cause bourgeois, députés, fonctionnaires, gens du peuple, habitués à ériger la vénalité en principe. Il rencontra un obstacle sérieux dans l'intolérance des ministres de l'Église réformée qui, sous prétexte que Louis XIV était l'ennemi né du protestantisme, se posaient en adversaires intraitables de l'alliance française. L'un d'eux, M. Hotteman,

¹ Let. mém. négoc. du comte D'Estrades, t III.

se distinguait par sa fougue et les exagérations de sa polémique. D'Estrades demanda et obtint sa destitution.¹

Le coup décisif, pour arrêter les mauvais effets de la propagande contre la politique du roi, fut son intervention dans la guerre. Entraîné par les conseils de son ambassadeur, Louis XIV donna ordre d'attaquer les Anglais. Les deux escadres réunies de France et de Hollande battirent la flotte d'Angleterre dans plusieurs rencontres. Enfin les Hollandais ayant pénétré dans la Tamise et insulté Londres, la nation anglaise irritée d'une guerre désastreuse, qui lui avait déjà coûté 130,000,000 de livres, força Charles II à faire la paix.

Mais, avant la conclusion de cette paix, que de démarches, que de négociations de la part du comte d'Estrades ! Les hommes sur lesquels il comptait hier lui échappaient le lendemain. Guillaume d'Orange avait alors seize ans et son parti se renforçait de tous les mécontents, de tous les ambitieux, de ces esprits inquiets et amoureux des nouveautés. On prétendait en faire un général en chef de l'armée ; on l'opposait à de Witt dont la résolution et le génie faisaient ombrage, à qui on reprochait comme un crime ses longs services et son profond dévouement à la cause républicaine.

Le 21 janvier 1666, D'Estrades expédia cette dépêche à M. de Lionne :

« Je ne néglige rien de ce qui peut fortifier le parti du Roi et celui de l'Union, ne perdant nulle occasion de voir les députés des villes dont cette Assemblée présente est plus remplie, y en ayant 400. Je

¹ M. Hotteman faisant allusion à la défaite de la flotte hollandaise dit au peuple : « que Dieu les châtie de ce qu'ils acceptoient le secours d'un Roi idolâtre et qui étoit capable de les faire massacrer, de même que leurs confrères le furent à la Saint-Barthélemy, par un autre Roi, son prédécesseur, qui, outre cette barbarie, fit encore égorger plusieurs innocents à Anvers, et qu'on avait quitté l'alliance d'un Roi de leur religion pour lui faire la guerre par des maximes d'un mauvais gouvernement. » (Lettres, mém., négoc. du comte D'Estrades, t. III.)

Ajoutons que Louis XIV trouvait presque toujours les protestants et particulièrement leurs pasteurs à la traverse de ses desseins : en Angleterre, en Hollande, en France. La plupart des réformés de France conspiraient, s'agitaient beaucoup et rêvaient une république fédérative comme celle des Provinces-Unies. Cette opposition violente qui n'avait été provoquée par aucune mesure de persécution, explique la révocation de l'Edit de Nantes sans la justifier.

leur ai donné à dîner les uns après les autres. M. de Witt en use de même et nous agissons de concert pour faire revenir ceux qui sont ébranlez, mais il faut être dans une action continuelle. Vous jugez bien que si, dans de telles conjonctures, une ou deux villes se déclaraient ne vouloir plus contribuer, cela apporterait une révolution entière parce qu'elles seraient soutenues des membres même de l'Etat qui sont ennemis de M. de Witt.¹ »

Il est d'avis que le jeune prince d'Orange ait le commandement de la cavalerie sous le Maréchal de Turenne qui commandera en chef les armées de la Hollande. Avec un pareil Mentor, le prince « qui a de l'esprit infiniment » comprendra qu'il a plus d'intérêt à s'attacher à la France qu'à l'Angleterre. Mais les Oran-gistes repoussent cette combinaison ; ils battent en brèche l'influence de Jean de Witt. Qu'arrivera-t-il ? « Je ne puis encore, ajoute sagement notre ambassadeur, rien mander de certain, *vu la légèreté des peuples*, qui sont aujourd'hui d'un parti et demain de l'autre.² »

De Witt s'effraie et ne se croit plus assez fort pour résister à la cabale qui le traque avec tant d'acharnement ; il est attristé surtout de l'abandon de quelques uns de ses amis dont les votes sont acquis désormais au prince d'Orange. D'Estrades lui conseille de proroger l'Assemblée et d'obtenir ainsi l'ajournement de toute décision sur cette importante affaire. Il lui fait honte de son accablement ; il le rassure, il l'engage à lutter, car l'inaction sera sa perte. C'est à cette occasion qu'écrivant à M. de Lionne, d'Estrades laissa échapper ce mot fier, hautain, dignement placé sous la plume d'un gentilhomme et qui peint bien son caractère fortement trempé : « tout ce que je vous puis dire de l'abattement du S^r de Witt, est qu'un avocat de Dordrecht n'a pas la même fermeté d'un homme de qualité.³ »

Le Grand-Pensionnaire luttait et finit par rester maître de la position.

La maison du jeune prince fut entièrement renouvelée. Tous ses domestiques furent congédiés ; on lui retira même son gouverneur, M. de Zuylestein, qui ayant épousé une anglaise, était tout entier à

¹ Lettres, mémoires, négociat. du comte D'Estrades, t. IV.

² Lettres, mém., négoc. du comte d'Estrades, t. IV.

³ Lettres, mém., négoc. du comte d'Estrades, tom. IV . (26 février 1666.

la dévotion du roi d'Angleterre. Le prince — la larme à l'œil — pria M. le comte D'Estrades d'intervenir pour qu'on laissât auprès de lui M. de Zuylestein. Il accompagna sa prière de mille protestations d'amitié pour le roi de France, pour l'ambassadeur, pour M. de Witt. Ces protestations furent vaines. L'ambassadeur enveloppa son refus dans des paroles aimables et affectueuses. Guillaume se retira humilié dans son orgueil, mordu au cœur par la haine, roulant dans sa tête des projets de vengeance qu'il poursuivait avec une ténacité incroyable. On sait qu'il fit assassiner les frères de Witt dans une émeute, en 1672, et que, quelques années plus tard, il fut l'âme de cette coalition dont la puissance de Louis XIV eût tant à souffrir.

Pendant qu'Esteven de Gamarre « remue toutes les machines » pour amener les Provinces-Unies à la politique espagnole et que le comte d'Estrades cherche à les maintenir dans l'alliance française, Louis XIV entre en Flandre (1667) à la tête de trente cinq mille hommes. Cette campagne ne fut qu'une marche triomphale. Il suffit au roi de se présenter devant les places. Charleroi, Ath, Tournai, Furnes, Armentières, Courtrai, ouvrirent immédiatement leurs portes. Douai et Lille n'opposèrent pas une sérieuse résistance.

De Witt fait quelques représentations timides au sujet de cette subite invasion qui semble menacer l'indépendance de la Hollande. Mais il n'ose résister ouvertement. Si la main de la France venait à se retirer de lui, il perdrait tout crédit. « Il deviendrait comme simple particulier et même on pourrait lui faire rendre compte de ses actions et lui faire son procès sur beaucoup de choses qu'il a faites, peut-être avec bonne intention, mais contre les formes du gouvernement.¹ »

Sur ces entrefaites s'ouvrent les conférences de Breda et voilà d'Estrades qui va terminer par ses négociations ce qu'ont si heureusement commencé les armes de Louis XIV.

D'Estrades écrit à M. de Lionne :

« La curiosité de voir l'Assemblée de Breda attire une infinité de gens de toutes les provinces, et comme les Anglais et les Suédois ont commencé à dîner en public et à donner à boire et à distribuer des

¹ Lettres, mémoires, négociations du comte d'Estrades, t. IV.

confitures aux personnes qui viennent chez eux, nous avons été obligés, M. Courtin et moi, d'en faire de même.¹ »

Puis il dit que les ambassadeurs étrangers sont grassement payés et vivent avec un grand luxe. Il demande trois mois d'arriéré qui lui sont dûs et des appointements en rapport avec sa dépense « selon ce qui s'est toujours pratiqué en semblables occasions. »

Il ajoute : « Vous comprenez bien que nous ne sommes pas assez riches pour vivre ici comme la dignité de notre caractère le veut, à moins que Sa Majesté n'ait pour agréable de nous assister.² »

Il signale en passant la mort de M. Coyet, envoyé du roi de Suède et fait de lui en deux mots cette belle oraison funèbre : « C'était un fort habile homme. Il laisse douze enfants sans aucun bien. C'est un bel exemple pour les ambassadeurs.³ »

Il revient sur les frais de représentation que supportent magnifiquement les ambassadeurs d'Angleterre : « L'équipage des Anglais est grand et magnifique. Le roi leur maître leur a donné (à ce que nous a dit la femme de l'un d'eux, M^{me} Hollis) à chacun dix mille écus pour leur ameublement, et 400 jacobus c'est-à-dire 5 mille 400 livres par mois. Nous nous mettons en état de ne pas leur céder sur le chapitre de la dépense et nous espérons que S. M. nous aidera à la soutenir, autrement nous courons fortune de tomber dans le mépris.⁴ »

Le Danemarck, la Suède, l'Angleterre, la France, l'Espagne et les Provinces-Unies avaient des représentants au Congrès de Breda. D'Estrades, appuyé par les Etats, mena rondement les conférences ; il parlait presque en maître. Il réclama la cession de la Franche-Comté et du duché de Luxembourg, Cambrai, le Cambrésis, Aire, Saint-Omer, Bergues, Charleroi, Tournay et Douai. Après un assez court débat, sa déclaration fut accueillie ; il obtint, en outre, l'Acadie, en cédant à l'Angleterre les îles Antigua, Monserrat et l'île Saint-Christophe ; l'acte de navigation fut modifié en faveur des Hollandais.

« 25 août 1667. L'échange des ratifications se fit hier au matin

¹ Lettres, mémoires, négociations du comte d'Estrades, t. V.

² Lettres, mémoires, négociations du comte d'Estrades, t. V.

³ Lettres, mémoires, négociations du comte d'Estrades t. V.

⁴ Lettres, mémoires, négociations du comte d'Estrades, t. V.

après lequel les ambassadeurs anglais vinrent dîner chez moi au château.

« La publication se fit sur les 4 heures après midi devant les maisons des ambassadeurs, ainsi qu'on a accoutumé d'en user en de pareilles rencontres. Les plénipotentiaires des États firent faire leur proclamation devant l'Hôtel-de-Ville et mettre leurs affiches dans tous les coins de rues. Le soir on fit couler des fontaines de vin. Les plénipotentiaires des États firent allumer un feu composé de grands flambeaux devant l'Hôtel-de-Ville et servirent dans la salle une grande collation. Ils avaient invité les plus belles filles des provinces. Il y en avait neuf qui vous auraient redonné la santé. Nous bûmes des *sommetjes* avec elles. Il faut vous expliquer comment cela se fait : on met du vin et du sucre dans un verre. La fille commence à en avaler une gorgée, puis elle rend le verre à l'homme qui le lui a présenté et le baise à la bouche ; l'homme fait la même chose de son côté jusques à ce qu'il ne reste pas une goutte de vin dans le verre : cela dura bien avant dans la nuit.¹ »

Bientôt eut lieu la convocation de l'Assemblée des États à la Haye. « La plupart des députés sont arrivés dès hier. Ils ont été présents avec leurs familles à un feu de joye que j'ai fait faire pour la paix et à un festin où le prince d'Orange, les ambassadeurs et plusieurs des États avec leurs familles étoient, et une grande quantité de peuple, à qui on fit couler du vin quatre heures durant : quoique ce ne soit qu'une bagatelle, néanmoins cela a servi dans cette conjoncture, tout ce qui se fait paroissant l'être par ordre du roi pour réjouir le peuple. M. de Witt pensionnaire a été chez lui, et devant sa porte, à danser et se réjouir avec le peuple jusques à deux heures après minuit, et a fait un grand festin. Nous nous sommes visitez les uns et les autres pendant les feux, et avons bu à la santé du Roi avec le peuple ; je suis encore tout fatigué de cette journée.² »

Le traité de Bréda fit le plus grand honneur au comte d'Estrades. Lionne lui adressa au nom du Roi les plus vives félicitations. « J'ai une extrême joie, lui écrivait-il, qu'un si cher ami ait eu la bonne

¹ Lettres, mémoires, négociations du comte d'Estrades, t. VI. — Lettre adressée à M. de Lionne.

² Lettre de d'Estrades à M. de Lionne (8 Septembre 1667), t. IV.

bonne fortune d'acquérir cette nouvelle gloire dans le monde et un si grand mérite auprès de Sa Majesté.¹

Mais la régente d'Espagne négociait par toute l'Europe pour sauver les Pays-Bas et ses agents en Hollande n'épargnaient rien dans le but d'amener une rupture entre la République des Provinces-Unies et la France. Esteven de Gamarre avait recours « à toute sorte d'artifices », visitait un à un les députés, assistait aux séances des États, distribuait de l'argent et se fondait en promesses. Il crût être adroit en rendant Jean de Witt suspect à ses concitoyens. *Cette escapade*, comme dit d'Estrades, tourna contre lui. Le Grand-Pensionnaire eut pour défenseurs et ses amis et même ses adversaires. Notre ambassadeur, qui avait failli perdre son fils dans la campagne si glorieuse dont la Flandre venait d'être le théâtre,² se remit à l'œuvre avec plus d'ardeur que jamais. Lui aussi distribua de l'argent, publia des mémoires, déploya toutes les ressources de son éloquence, perça à jour la politique ténébreuse de l'agent espagnol, vengea le Roi et de Witt des calomnies dont ils étaient l'objet.³

¹ Lettres, mémoires, négociations du comte d'Estrades, t. IV.

² Lionne écrit à d'Estrades 4 novembre 1667 : Je me réjouirai avec vous du bon succès du voyage que vous avez fait à Bois le duc puisque sans cela vous y perdiez un fils de grand mérite que vos soins seuls et votre application ont sauvé. M. Letellier à ma prière en a rendu compte au Roi qui a témoigné en être fort aise et prendre part à votre satisfaction.

Pendant que ce fils aîné soutenait avec un courage héroïque l'honneur militaire de son père, son *fils l'abbé*, comme il l'appelait, donnait des preuves d'une haute capacité dans ses négociations auprès des Cours d'Allemagne.

³ Il y a des villes à gagner qui ne sont pas pour nous et celles qui l'on été doivent recevoir des gratifications. Il y en aura aussi à faire aux secrétaires des villes de Hollande qui sont au nombre de vingt-cinq, qui sont ceux de qui on peut tirer plus de service pour disposer les esprits à ce que nous désirons. J'estime qu'on ne peut leur donner moins de cent écus à chacun. — Il y aura aussi à ménager les députés des provinces aux états généraux afin que ce qui sera résolu passe sans difficulté ; et on pourra par ce moyen employer utilement les dix mille rixdalers que le Roi a envoyés et si cette proposition n'agrée pas à Sa Majesté, je vous renverrai les dix mille rixdalers. Mais si j'étais capable de donner conseil au Roi, je romprais toutes sortes de mesures avec les Etats parce qu'aussi bien ils feront tout ce qu'ils pourront contre ses intérêts. Le peuple sera tout porté à suivre les sentiments des Etats contre nous, pour la raison de conserver leur liberté, car, selon eux, il est aisé de juger que le Roi les attaquera après avoir conquis la Flandre. (Lettre à M. de Lionne 15 décembre 1667.)

Malgré ses efforts, il pressentait néanmoins que les préventions et la méfiance seraient difficilement détruites ; il voyait poindre dans les esprits un germe d'ingratitude. Ses pressentiments ne furent pas trompés. Oubliant les services que la France leur avait rendus, les Hollandais parvinrent à former avec l'Angleterre et la Suède une ligue qui fut appelée la triple alliance pour déterminer la Cour de Madrid à accepter les premières propositions de Louis XIV et empêcher toute agression de celui-ci sur le territoire de la Monarchie espagnole.

En vain Lionne écrivait-il à D'Estrades dans son langage pittoresque « que le Roi n'était pas d'humeur à se laisser faire la barbe à contre-poil ; » en vain de Witt voulut-il arrêter les États sur cette pente dangereuse. Malade de la fièvre, en proie aux partis qui espéraient le renverser, débordé par les occupations et les préoccupations de toute espèce, il céda. Louis XIV inquiet de cette ligue et ne voulant pas violer ses promesses de modération, consentit à traiter. Colbert de Croissy, frère du grand ministre, partit pour Aix-la-Chapelle et, après s'être concerté avec le comte d'Estrades, il signa la paix qui nous assurait la possession des villes conquises sur la Lys, l'Escaut et la Sambre, mais nous arrachait la Franche-Comté. (15 août 1668.)

X

Le comte d'Estrades continua de représenter la France à La Haye pendant près de trois ans encore. Il connaissait, mieux que personne, le fort et le faible du gouvernement des Provinces-Unies, le caractère des populations ; il pouvait surveiller les partis et les mater au besoin ; sa générosité, son courage, ses sentiments élevés joints à une grande bienveillance, ses glorieux antécédents militaires ajoutaient à son prestige ; son intimité avec Jean de Witt lui assurait une influence réelle sur l'opinion et sur la marche des affaires ; il était aimé, considéré, respecté à tel point que Louis XIV pouvait lui écrire : *Si les Etats ne sont pas contents de ma parole royale, vous pouvez y engager votre honneur.*¹

Mais les Hollandais, fiers de leurs tonnes d'or et de leurs vingt

¹ Histoire secrète des Cabinets de l'Europe.

mille vaisseaux, de la paix qu'ils avaient imposée à l'Angleterre, à Bréda, à la France, à Aix-la-Chapelle, se vantaient d'être les arbitres des rois : C'étaient eux qui venaient de sauver les États du descendant de Philippe II ; « à leur aspect, disaient-ils, en faisant allusion à la devise de Louis XIV, le soleil s'était arrêté. » Louis s'irrita de ces injures qui le faisaient descendre du piédestal où l'adoration universelle l'avait élevé ; il regardait ces marchands grossiers, au cœur vénal, comme les obligés et presque les vassaux de sa couronne ; il était indigné de la précipitation avec laquelle ils avaient, sur la première alarme que la France leur avait inspirée, fomenté une ligue qui détruisait sa prééminence politique. Il n'attendait donc qu'une occasion de venger sa grandeur outragée.

D'Estrades voyait l'orage se former ; l'animosité était égale de part et d'autre ; il aurait voulu éviter le choc ; il négociait dans ce sens et poussait de Witt à la conciliation. Malheureusement le Grand Pensionnaire perdait du terrain devant la faction orangiste qui devenait de plus en plus menaçante. Le jour approchait où la voix de ce grand patriote serait méconnue, ses services oubliés, où, pour prix de son dévouement à la République, il serait impitoyablement massacré par une populace égarée et furieuse, où l'enfant qu'il avait entouré de sa sollicitude paternelle, Guillaume d'Orange, le remplacerait au moyen d'un crime et se jetterait tête baissée dans les hasards de la guerre pour assouvir son ambition.

Quand tout fut prêt, Louis XIV rappela son ambassadeur, affligé de n'avoir pu éviter ce terrible conflit, mais heureux de prouver, dans sa verte vieillesse, qu'il *avait encore des bras et des jambes*, comme il le disait, *pour le service du Roi*. En effet, il reçut un commandement important et il se mit en campagne.

La grande guerre de 1672 s'annonça comme *un coup de foudre dans un ciel serein*, pour nous servir de l'expression du chevalier Temple à propos de l'invasion de la Hollande. Cent mille hommes s'ébranlant à la fois, traversèrent la Meuse et la Sambre et conquièrent la Flandre avec la rapidité de l'éclair. La France présentait alors un magnifique spectacle. Un roi jeune, élégant, amoureux de toutes les choses grandes et glorieuses, attirait à sa Cour l'élite des intelligences éparses dans le royaume. Molière et Racine faisaient de la scène française la première scène du monde ; Louvois et Colbert administraient les affaires publiques ; Condé et Turenne étaient à la tête des armées ; les poètes les plus fameux, les écrivains les plus

illustres, les femmes les plus célèbres, les plus habiles diplomates, les plus éminents prélats, une foule d'hommes distingués par leur science, leur esprit, leurs vertus, remplissaient Paris d'un renom qui s'étendait jusqu'aux extrémités de l'Europe. C'était une imposante réunion de généraux, d'orateurs, de savants, de lettrés, de ministres, de grandes dames comme il s'en rencontre rarement dans l'histoire des Empires. La France était tout à la fois éclairée et puissante, elle avait la double autorité des armes et des lettres, et sa suprématie s'étendait à toutes choses, à celle de l'esprit comme à celles de la politique : elle commandait par l'épée et gouvernait par la plume.

Louis XIV marcha à la tête de l'armée, certain d'une facile victoire. Toute la noblesse était accourue à la guerre contre les marchands d'Amsterdam comme ses pères contre les bourgeois de Gand ; et, parmi tant de personnages remarquables qui se pressaient autour de lui, le comte d'Estrades n'était ni le moins dévoué, ni le moins capable, ni le moins illustre. Il commanda un corps de troupes sous les ordres de Condé. Placé à l'avant-garde, il passa le Rhin et alla se poster sur la Lippe pour assiéger Wesel et donner la main à l'armée du duc de Luxembourg et de l'évêque de Munster. Plus tard, nous le retrouverons à Maëstricht dont il fut nommé gouverneur : poste d'honneur et de confiance, car cette place devint le pivot de toutes les opérations. Alors, et comme les Hollandais n'avaient pas de soldats à opposer aux Français, le prince d'Orange fit ouvrir les écluses et percer les digues ; les canaux débordèrent ; toute la contrée fut inondée. Cet adolescent qui — la larme à l'œil — avait imploré la protection de d'Estrades auprès des Etats, était devenu un homme ou plutôt un diable qui, ne pouvant vaincre ses ennemis, essaya de les noyer.¹ Puis il déploya toute la profondeur et l'activité de son génie pour soulever toute l'Europe contre l'ambition de Louis XIV.

XI

De 1672 à 1675, la guerre se continua avec plus de fureur que jamais ; d'Estrades, toujours sous les drapeaux de Condé qui se mesurait avec Guillaume d'Orange dans les plaines de la Belgique, se

¹ Lett. mém. négoc. du comte d'Estrades, t. VI.

distingua en déployant la plus brillante valeur, eut trois chevaux tués sous lui à la bataille de Senef et reçut la mission de s'emparer de Liège. Là, il se conduisit avec tant de sagesse et de vigueur qu'il força l'ennemi à abandonner la ville. C'est par ce beau fait d'armes qu'il termina glorieusement sa carrière militaire. Il reçut le bâton de maréchal de France et suspendit sa lourde et vaillante épée à la porte du manoir de ses pères (30 juillet 1675).¹

Malgré tous ces succès, la guerre n'était pas décisive. La France y avait l'avantage ; elle y déployait une puissance supérieure à celle des autres Etats ; mais aussi c'était elle qui en souffrait le plus. Louis XIV désirait la paix ; ce fut avec beaucoup de peine qu'on parvint à s'entendre pour ouvrir un congrès à Nimègue, sous la médiation de l'Angleterre. Les plénipotentiaires français furent le comte d'Avaux, Colbert de Croissy et le comte d'Estrades, désigné chef de l'ambassade.

Les Etats-Généraux de la Hollande ne demandaient pas mieux que de traiter ; leur commerce était anéanti et ils avaient, eux aussi, subi de grandes pertes tant sur mer que sur terre. L'Empereur, l'Espagne, le Danemarck et tous les autres alliés engageaient au contraire le prince d'Orange à continuer la lutte, flattaient son ambition et son orgueil, promettaient de l'aider puissamment à élever son pouvoir, « ayant assez reconnu combien les républiques sont changeantes et qu'on ne peut faire de solides liaisons avec un Etat s'il n'est gouverné par un seul.² »

Le prince, occupé du siège de Maëstricht que d'Estrades avait laissé dans un formidable état de défense, avait vainement tenté trois assauts, perdu quatre ou cinq mille hommes et était très contrarié de cet insuccès qui nuisait à ses projets. Il rentra à la Haye brusquement, et sans être attendu, pour étouffer les manifestations « du peuple et des bons bourgeois qui étaient las de la guerre.³ » On le redoutait : personne ne bougea. Il se rendit à sa résidence de Soesdyk, près d'Utrecht, et il invita le représentant de l'Angleterre,

¹ Biog. univ., — Diction. encyclop., St-Laurent.

² Lett. mém. négoc. du comte d'Estrades, t. VII.

³ Lett. mém. négoc. du comte d'Estrades, t. VII.

à Nimègue, M. Temple, « à venir conférer librement avec lui des affaires du monde.¹ »

Il déclara dans cet entretien qu'il n'était pas plus Espagnol que Français, mais qu'il se trouverait toujours du côté où l'appellerait le véritable intérêt de sa patrie. Cette déclaration ambiguë ne disait rien. Dans tous les cas, il ne put dissimuler qu'il voyait d'un très mauvais œil que le roi eût poussé ses conquêtes si loin dans la Flandre. Selon lui, la France devait se contenter de la Franche-Comté.

En attendant, l'empereur et les princes d'Allemagne ne se pressaient pas d'envoyer des représentants au Congrès de Nimègue; Guillaume usait de tous les moyens pour rompre les négociations. « Il nous voudrait hors d'ici, » écrivait d'Estrades. Ce qui n'empêcha pas que le prince lui expédiât un émissaire secret, M. Peters, pour l'assurer de son amitié et de son désir de conclure la paix. Il demanda à quelles conditions le roi traiterait, conditions qu'il était prêt à accepter, *si elles étaient raisonnables*.² M. Peters laissa comprendre que les choses marcheraient rapidement à une conclusion par la restitution de Maestricht aux Hollandais et de la principauté d'Orange à Guillaume. « Ce n'est pas peu, dit d'Estrades dans une de ses dépêches, *d'avoir entrevu* ce que veut l'ambitieux stathouder.³ » Il était bien difficile, en effet, de connaître la pensée de ce jeune homme froid, positif, opiniâtre, dissimulé, cachant dans un corps malade et chétif l'ambition la plus profonde et la moins soucieuse des moyens.

Dans l'année 1677, les ambassadeurs des différentes puissances étaient tous à Nimègue; mais rien ne se terminait. Le prince d'Orange, depuis qu'il avait été forcé de lever le siège de Maëstricht, ne parlait plus avec la même hauteur et « n'éludait la paix que par des artifices. » Les ambassadeurs, plutôt que de se préoccuper des graves questions dont ils étaient saisis, passaient leur temps dans des fêtes d'apparat, ne songeaient qu'à déployer leur luxe et leur magnificence et semblaient dire chaque jour : A demain les affaires sérieuses !⁴

¹ Lett. mém. négoc. du comte d'Estrades, t. VII.

² Lett. mém. négoc. du comte d'Estrades, t. VII.

³ Lett. mém. négoc. du comte d'Estrades, t. VII.

⁴ Les rues de la petite ville de Nimègue étaient très étroites. Pour éviter l'encombrement qu'entraîneraient le train des ambassadeurs et le nombre des équipages,

Cependant les Hollandais voulaient en finir et leur agent accrédité, M. de Beverning, dont le zèle égalait la capacité, travaillait de toutes ses forces à leur donner satisfaction. Il savait ou il prétendait savoir que l'Espagne avait des vues sur les Provinces-Unies et en méditait de nouveau la conquête; que l'Empereur, l'Electeur de Cologne, le duc de Neubourg, l'évêque de Munster préparaient une armée sur le Bas-Rhin et menaçaient, de leur côté, les possessions de la République. En présence de ce double danger, il ne voyait de salut que dans une prompte alliance avec Louis XIV.

Le comte d'Estrades promettait, au nom du roi, de soutenir, de défendre, de servir les intérêts de la Hollande comme par le passé, de protéger sa liberté et son honneur et de favoriser le développement de sa puissance commerciale et maritime. La parole de notre respecté et loyal ambassadeur pesa d'un grand poids dans la balance. Beverning et lui poussèrent activement à un résultat décisif. Beverning affirma « que non seulement les Etats-Généraux désiraient la paix, mais aussi le prince d'Orange, et répéta plusieurs fois qu'il le

le comte d'Estrades avait proposé d'établir l'usage des chaises à porteur. Cette proposition ne fut pas du goût des plénipotentiaires espagnols qui tenaient à faire beaucoup de tapage et d'étalage. L'un d'eux, le marquis de Los Balbasez, avait douze pages, vingt-quatre valets de pied avec des livrées dont le galon était à fond d'or; il avait, en outre, dix heiduques ou suisses armés de pertuisannes, plus six carrosses dont le premier était garni avec des lames d'argent. Sa fille et son gendre avaient également chacun six pages et un nombreux cortège.

Le nonce et les ambassadeurs de l'Empire possédaient de grands équipages « et un très beau train. » D'Estrades et ses deux collègues s'imposèrent de grands sacrifices pour soutenir leur rang et faire honneur au roi de France qui leur vint en aide.

Pour éviter tout conflit, il fut convenu « qu'en cas de rencontre des carrosses dans des lieux pour le passage de l'un et de l'autre, chacun, au lieu de s'embarrasser pour le pas, y apportera toute sorte de facilité et s'arrêtera le premier quand il sera le premier averti que le passage est trop étroit et fera place en cas que de son côté cela se trouve plus facile : — que les laquais ne porteront épées, bâtons ni baguettes dans les rues, ni les pages plus que des baguettes seules. »

Il fut plus difficile de régler le droit de préséance dans les cérémonies. Les Danois ne voulaient pas céder aux Espagnols; les Electeurs entendaient précéder les ambassadeurs de Hollande; *nos bons amis* les Suédois prétendaient ne pas souffrir que les représentants de la France marchassent avant eux. (Lett. mém. négoc. du comte d'Estrades, t. VII et VIII.)

pouvait jurer sur sa damnation.¹ » D'Estrades plus prudent se méfiait du prince. Mais l'agent des Etats mit sous ses yeux une longue lettre de Guillaume, qui était un véritable manifeste contre la cour de Madrid. Le prince disait en propres termes « que le plus grand service qu'on put lui rendre était de conclure la paix et qu'il était enragé contre les Espagnols.² »

On traita donc sur ces bases :

Maëstricht rendu aux Hollandais ; la principauté d'Orange au prince Guillaume.

L'Espagne céda à la France la Franche-Comté, Bouchain, Condé, Valenciennes, Cambrai, Aire, Ypres, Saint-Omer, Warwick, Warneton, Bailleul, Poperingue, Cassel, Bavay, Charlemont, Maubeuge.

L'Empereur échangeait avec la France Fribourg contre Philisbourg.

La Lorraine fut occupée par les Français.³ La France sortait victorieuse d'une guerre injuste : jamais sa gloire militaire n'avait été plus éclatante ; et sa diplomatie venait de couronner dignement l'œuvre de Turenne, de Vauban et de Duquesne. Elle avait dominé à Nimègue comme à Munster, comme aux Pyrénées ; elle avait forcé ses ennemis à mettre bas les armes l'un après l'autre ; elle avait combattu jusqu'à ce que son unique allié eût satisfaction entière ; elle avait fait payer à sa véritable ennemie les frais de la guerre ; elle avait imposé aux négociateurs de Nimègue, comme signe de sa supériorité d'intelligence, sa langue si précise et si méthodique, qui n'a pas cessé depuis d'être la langue de la diplomatie. Sa prépondérance fondée sur le sentiment de sa force était décisive ; son accroissement de territoire n'était rien auprès de la puissance d'opinion qu'elle avait acquise.

L'œuvre du comte d'Estrades et de ses collaborateurs, MM. D'Avaux et Colbert, si habilement active, donnait en réalité à Louis XIV le protectorat de l'Europe et justifiait cette parole d'un ambassadeur anglais : « La France a le don de persuader ce qu'il lui plait dans toutes les cours de la chrétienté.⁴ »

¹ Lettres mém. négoc. du comte d'Estrades, t. IX.

² Lettres mém. négoc. du comte d'Estrades, t. IX.

³ 10 août 1678 ; 17 septembre même année ; 5 février 1679.

Histoire des Français, t. III. — Histoire secrète des cabinets de l'Europe, 1743.

XII

Louis XIV nomma en 1685 M. le comte d'Estrades gouverneur du duc de Chartres qui devait être le régent sous le nom de Philippe d'Orléans. Malheureusement le jeune prince, alors âgé de onze ans, ne put guère profiter des leçons et des conseils de ce sage Nestor qui joignait à tant de savoir les vertus les plus solides, beaucoup d'esprit et de cœur, un grand caractère. Notre illustre compatriote mourut à Paris dix-huit mois après avoir reçu du roi cette haute marque de confiance.

Comme soldat, nul ne fut ni plus brave ni plus résolu : il avait dans le danger cette imperturbable froideur qui est l'élégance du courage. Comme général, il joignait à la hardiesse du coup de main ce bon sens, cette prudence qui sauvegarde l'esprit et le rend inaccessible aux chimères : il remporta des succès éclatants, mais il essuya aussi quelques revers et eut cela de commun avec les grands capitaines de son temps, Condé, Turenne, Luxembourg, Catinat, etc. Comme diplomate, il fut au premier rang tant il fit preuve de talent, de finesse, de pénétration, de dévouement et de zèle. Dédaigneux de la fortune, il a consacré toute sa vie, toutes ses forces aux affaires publiques ; il aima son pays d'un amour passionné et il aurait volontiers forcé l'univers entier à travailler à la grandeur de la France.

L'existence du comte d'Estrades fut longue et bien remplie.

Il pouvait dire comme d'Aubigné après avoir assisté à de si nombreuses batailles, toujours dans les camps, toujours sur les bastions, toujours à cheval :

Page, soldat, homme d'armes,
J'ai toujours porté les armes,
Enfourché sur un grand coursier.

Mais quand il ne se battait pas, il négociait. Ses négociations ont eu sur la France une influence bien plus utile que ses exploits militaires et elles ont prouvé que la sagesse des hommes d'Etat pèse autant dans la balance de l'histoire que l'épée des conquérants.

Les noms de d'Avaux, de d'Estrades, de Torcy, de Colbert, de Longueville, etc., sont connus de tous les hommes instruits. Quand

on compare les dépêches, les mémoires, le savoir faire, la conduite de ces conseillers de Louis XIV avec celle des négociateurs espagnols, portugais, allemands, on est frappé de la supériorité des ministres français ; non-seulement de leur sérieuse activité, de leur application aux affaires, mais de leur liberté d'esprit ; ces courtisans d'un roi absolu jugent les événements extérieurs, les partis, les besoins de la liberté, les révolutions populaires, beaucoup mieux que la plupart des Anglais eux-mêmes de cette époque. Il n'y a de diplomatie en Europe au xvii^e siècle, qui paraisse égale à la diplomatie française, que la diplomatie hollandaise. Les ministres de Jean de Witt et de Guillaume d'Orange, de ces illustres chefs du parti de la liberté civile et religieuse sont les seuls qui paraissent en état de lutter contre les serviteurs du roi absolu.¹

Voltaire a loué les *Lettres*, *Mémoires* et *Négociations* du comte d'Estrades ; et c'était justice. Il y a dans ce monument diplomatique le souffle d'une magnifique intelligence ; on y constate à chaque pas un esprit qui voit de haut et loin, conciliant et modéré, un coup d'œil sûr, un langage persuasif, une vigoureuse logique, une perspicacité rare, un tact exquis, une entente admirable dans le maniement des hommes, une dextérité merveilleuse pour la solution des difficultés, une connaissance approfondie de la législation des peuples, de leurs mœurs, de leur histoire politique, de leur organisation financière, économique et commerciale, un vif sentiment de la vérité et du droit, un ardent patriotisme, qui justifient bien cet éloge. Le style en est simple, net, abondant, tantôt négligé, tantôt noble et correct ; c'est un style de grand seigneur.

Voici par exemple le portrait du prince d'Orange qu'eussent volontiers signé La Bruyère et Saint-Simon, ces deux maîtres en l'art d'écrire :

« Il faut rendre cette justice à la mémoire de M. le prince d'Orange (Frédéric-Henri) que jamais grand capitaine n'a eu plus de fermeté et d'intrépidité que lui dans les grandes actions ni une plus grande vigilance pour pourvoir à toutes choses ; il était exact et sévère dans le commandement et l'exécution de ses ordres ; il était généreux, bon ami et libéral ; il distinguait les gens de mérite par des familiarités accompagnées de bienfaits ; il n'a jamais mal parlé de personne ; il louoit hautement les bonnes actions, et les faisoit valoir devant les

¹ Cours d'Hist. mod. Guizot.

jeunes gens pour les exciter à les imiter ; il étoit civil aux étrangers et leur parloit souvent ; il se retiroit quelques heures du jour pour étudier : il étoit scavant et portoit ordinairement les *Commentaires de César* en petit volume en latin dans sa poche ; sa conduite a été admirée pendant le temps de son gouvernement ; il traitoit civilement ses ennemis et les obligeoit par sa douceur à revenir à lui, et à lui demander pardon ; il n'a jamais abandonné ses amis, quelque disgrâce qui leur soit arrivée ; il étoit fort dissimulé et, avant de prendre confiance en quelqu'un, il falloit qu'il l'eût éprouvé plusieurs fois. Les flatteries n'avoient nul accès auprès de lui ; il étoit un peu lent dans la conclusion des affaires après les avoir résolues. Il m'a dit plusieurs fois qu'il falloit dormir dessus avant de signer pour voir s'il n'y avoit rien de mieux à faire.¹ »

D'Estrades eût des relations nombreuses dans le monde littéraire et dans la haute société de son époque. Il étoit reçu sur le pied d'une intimité affectueuse dans la famille de M^{me} de Sévigné. Je regrette de ne pouvoir citer ici la lettre qu'il écrivit en 1684 à la célèbre marquise. Cette lettre révèle tout un petit drame intime ; elle arracha des larmes à M^{me} de Sévigné. C'est surtout à lui que pouvait s'appliquer cet aphorisme : *les grandes pensées viennent du cœur*. Nous l'avons vu désespéré à la mort de sa belle fiancée Angélique Du Pin, brisé par la perte de sa femme ; depuis, deux de ses fils avaient succombé au champ d'honneur. Ces coups l'avaient rudement éprouvé sans l'abattre ; et il trouvoit pour les autres dans son âme endolorie des cris, des accents, une émotion sympathique qui remuaient profondément. Dans un voyage en Provence, il séjourna auprès de M^{me} la comtesse de Grignan, et, tenant compte en ami sincère des angoisses, de la tendresse, de la sollicitude maternelle de M^{me} de Sévigné, il lui parla de sa fille avec une délicate sensibilité, avec une éloquence naturelle qui fit vibrer toutes les cordes de son cœur.

M^{me} de Sévigné s'exprime ainsi, s'adressant à Madame de Grignan :

« J'ai envie, ma chère bonne, de commencer à vous répondre par la lettre que m'a écrit le maréchal d'Estrades ; il me conte si bonnement et si naïvement toutes les questions que vous lui avez faites à mon sujet, et je vois si bien tout l'intérêt que votre amitié vous fait prendre à la vie que je fais ici, que je n'ai pu lire sans

¹ Lettres, mém., négoc. du comte d'Estrades.

« pleurer la lettre de ce bon homme.¹ Mais quand je suis venue à
« l'endroit où vous avez pleuré vous-même en apprenant le sensible
« souvenir que j'ai toujours de votre aimable personne, et de notre
« séparation, j'ai redoublé mes soupirs et mes sanglots. Ma chère
« bonne, je vous en demande pardon, cela est passé ; mais je n'étais
« point en garde contre ce récit tout naïf de l'excellent maréchal ;
« il m'a prise au dépourvu, et je n'ai pas eu le loisir de me pré-
« parer.² »

Nous ne connaîtrions pas M. le comte d'Estrades tout entier si après avoir signalé cette personnalité originale et brillante sous le rapport de l'esprit, du talent et du cœur, je n'insistais pas sur le plus beau côté de sa physionomie : la supériorité morale.

Cet homme qui occupa de si hauts emplois, qui rendit tant de services, qui remua sans contrôle des monceaux d'or, qui fut ambassadeur, maréchal de France, presque roi,³ loin de s'enrichir, compromit une bonne partie de sa fortune, en servant son pays.

On ne lit pas sans un vif sentiment d'admiration ces lignes écrites à M. de Lionne (26 mars 1665) :

« Je ne laisserai pas de suivre aveuglément tout ce que vous me conseillez, étant persuadé que vous ne voudriez pas contribuer à faire faire une faute à un gentilhomme de vos amis, qui sert le roi depuis trente ans et qui a employé son temps et son bien à son service ; car je vous puis dire avec vérité que de trois terres que j'ai eues de la succession de feu mon père, il ne m'en reste pas une, les ayant vendues et dépensées à soutenir les emplois que j'ai eus dans la guerre et dans les ambassades. Mon déplaisir est de me voir chargé d'une grande famille, de quatre garçons et d'une fille sans bien ; et ma consolation de n'avoir rien épargné pour les bien élever, et que j'ai sujet d'espérer qu'ils seront honnêtes gens ; ce sera à eux à faire le reste, la fortune m'ayant été fort contraire jusqu'à présent.⁴ »

Inclinons-nous avec respect : tant de désintéressement et de gran-

¹ Homme à la fois simple et bon (expression qui a vieilli.)

² Lettres de M^{me} de Sévigné (15 novembre 1684).

³ Vice-roi d'Amérique en 1663.

⁴ Lettres, mém. et négoc. du comte d'Estrades, t. III.

deur d'âme donne à notre illustre compatriote les proportions d'une de ces héroïques figures de l'antiquité.

On peut dire de lui ce que Fontenelle a dit de Vauban qui eut la gloire de ne laisser en mourant qu'une très médiocre fortune après une longue vie et de grands services :

« Ses mœurs ont tenu bon contre les dignités les plus brillantes et n'ont pas même combattu. En un mot, c'était un Romain qu'il semblerait que notre siècle eût dérobé aux plus heureux temps de la République. »

Disons-mieux : le comte d'Estrades fut plus qu'un Romain. Illuminé par les divines clartés de l'Evangile, ce fut un chrétien et il en eut les vertus : des sentiments chevaleresques, l'abnégation, le désintéressement, le courage, le mépris des richesses, l'amour du devoir poussé jusqu'au sacrifice, la charité. C'était un de ces hommes qui sont la preuve vivante de l'existence de Dieu. Au sommet de ses armoiries se voit un lion d'argent couché sur une terrasse de sinople sous un palmier d'or : ce qui signifie : « *Haut les cœurs et regardons le ciel !* »

Ce vaillant, ce lion qui joua tant de fois avec la mort, ce diplomate consommé dont la parole et les conseils eurent une si grande autorité, avait la foi et la simplicité d'un enfant. Quand il s'éteignit, il murmura ces mots doux et pieux : *Ave Maria*, inscrits en exergue sur son blason.¹ On l'inhuma dans un caveau vis-à-vis la chapelle de la Vierge, à Saint-Eustache.²

¹ Ecartelé au 1 de gueules, au lion d'argent, couché sur une terrasse de sinople sous un palmier d'or qui est *Estrades* ; au 2 d'azur à la fasce d'argent accompagnée de trois têtes de léopard d'or, 2 et 1, qui est la *Pole-Suffolk* ; au 3 écartelé en sautoir, le chef et la pointe de sinople, à deux bandes de gueules bordées d'or, flanqué d'or, avec ces paroles d'azur : *Ave Maria* à dextre et *Gratiâ plena* à senestre, qui est *Mendoze* ; au 4 de gueules à sept losanges d'argent, 3. 3. 1., qui est d'*Arnoul*. (P. Anselme, *Hist. des grands offic. de la Couronne*.)

² Cette dévotion du comte d'Estrades et de sa famille à la Sainte Vierge fera sourire certainement les libres-penseurs de nos jours. Qu'on me permette de rappeler ici qu'au siècle dernier (1781) l'Académie française mettait au concours le développement de ce texte : *Ave Maria, gratiâ plena*. C'est le chevalier de Tourreil qui remporta le prix. Plus tard, nous avons vu le roi Charles-Albert, aussi grand par sa valeur militaire que par sa piété, mettre ses étendards sous l'invocation spéciale de la Sainte Vierge.

Godefroy d'Estrades est une de ces gloires dont la ville d'Agén doit justement s'enorgueillir. Avec une persévérance qui l'honore, M. Labat avait demandé que son nom fût donné à l'un des boulevards ou à une rue de la cité. Il suffit d'une administration patriote et éclairée pour que ce vœu soit accompli. Ne pas appeler par une éclatante publicité l'hommage des Agenais sur un homme aussi éminent, ce serait plus que de l'ingratitude : ce serait déchirer une des plus belles pages de notre histoire locale.

JEAN LACOSTE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

Voici aujourd'hui, chers lecteurs, quelques volumes de poésies dont il nous suffira de citer tout simplement les titres souvent étranges :

Auguste Fourés. — *Marsyas*, poème dédié à la mémoire d'Albert Glatigny. (Vanier. — 1 vol. in-18).

Julien Lugol. — *Le Poète*. (Chérié. — 1 vol. in-18).

Sautter de Beauregard. — *Un rêve*. (Sandoz. — 1 vol. in-18).

Camille Chaigneau. — *Les Mirages*, (Derenne. — 1 vol. in-12).

Victor Offroy. — *Ma dernière gerbe*. (— 1 vol. in-12).

J. Pollio. — *Sonnets fantasques*. (— 1 vol. in-12).

André Lemoyne. — *Paysages de mer et fleurs des prés*. (Sandoz. — 1 vol. in-12).

• •

Nous n'avons, cette fois, aucun livre de romancier à indiquer. Le cas est assez rare assurément pour n'inspirer que peu de regrets. Voici, en revanche, quelques volumes de science, de voyage et d'histoire :

Charles Lenthéric. — *Les villes mortes du golfe de Lyon*. (Lyon. — 1 vol. in-18).

Travail remarquable et très remarqué, auquel il a été décerné d'unanimes éloges.

Sircos et Pollier. — *Histoire des ballons et ascensions célèbres*. (Roy. — 1 vol. in-8°).

Cet ouvrage, précédé d'une préface de Nadar et orné d'illustrations de M. A. Tisandier est plein de détails intéressants et curieux.

Marius Topin. — *Louis XIII et Richelieu*. (Didier. — 1 vol. in-8°).

Etude remarquable que nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs,

Dr Paul Topinard. — *l'Anthropologie*. (Reinwald. — 1 vol. in-12).

Ce volume est le troisième d'une série publiée sous le titre un peu vaste de *Bibliothèque des sciences contemporaines*. C'est très savant, peut-être ; mais c'est surtout et sûrement aride et hasardeux.

Robert Dutertre. — *Histoire d'un grain de blé*. (Sagnier. — 1 vol. in-12).

Ouvrage de vulgarisation parfaitement conçu.

• •

En somme, chers lecteurs, notre *Bulletin* d'aujourd'hui est d'une grande pauvreté relative et les quatre volumes suivants d'un caractère plus spécialement littéraire, nous sont un précieux appoint :

Charles Desmazes. — *L'Université de Paris (1200-1875)*. (Charpentier. — 1 vol. in-12).

Travail d'érudit, qui nous paraît être digne d'un bon accueil.

Jules Levallois. — *Corneille inconnu*. (Didier. — 1 vol. in-8°).

Ceci est œuvre d'écrivain La méthode critique de M. Jules Levallois est connue et appréciée de tous, et nous pouvons nous dispenser ici de faire l'éloge de l'œuvre nouvelle, à tous égards intéressante et recommandable.

M^{me} Blanchecotte. — *Le long de la vie* (Nouvelles Impressions d'une femme). (Didier. — 1 vol. in-12).

Livre aimable où se retrouvent toutes les qualités remarquées dans les œuvres précédentes de l'auteur.

Xavier Aubryet. — *Philosophie mondaine*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

Le talent vif et sympathique de Xavier Aubryet n'a rien perdu de son charme et de son ampleur. Plume alerte, fine et paradoxale, au service d'un goût exquis et d'un sentiment littéraire spirituellement aristocratique. La *Philosophie mondaine* est une expression complète et très heureuse de cet esprit pénétrant, malléable, passionné et charmant.

JULES ANDRIEU.

NOTA. — Tous les ouvrages mentionnés au *Bulletin bibliographique* se trouvent à la librairie **Michel** et **Médan**, à Agen.

ERRATA.

Plusieurs fautes typographiques se sont glissées dans l'article de M. le Dr L. COUYBA,

A Tire d'aile de Bordeaux à Soulac-les-Bains ,

Paru dans la dernière livraison.

Page 547	Devant nous ;	lire :	<i>Derrière nous.</i>
	Sorti	—	<i>Serti.</i>
	Mossettes	—	<i>Massettes.</i>
Page 549	Longueur	—	<i>Largeur.</i>
	Amlocène	—	<i>Miocène.</i>
Page 550	Saint-Germain-d'Estaul	—	<i>Saint-Germain-d'Esteuil.</i>
Page 554	Saint-Seurin à Cadourne	—	<i>Saint-Seurin de Cadourne.</i>

- Page 553** On verra plus tard pourquoi cet embryon de ville , etc. ; lire : *On verra plus tard pourquoi — Cet embryon de ville , etc.*
- Page 554** Sanctuaire lire : *Suaire.*
- Page 555** Romain — *Roman,*
- Page 557** Dégorge — *Déferle.*
- Page 558** Au milieu des eaux — *Du milieu des eaux.*
- Page 559** Scénarie — *Scénerie.*
- Jeux — *Yeux.*
- Page 564** Il faut savoir rompre ce cercle étroit ou allonger ; lire : *Il faut savoir rompre ce cercle étroit , en allonger , etc.*

LES DÉPUTÉS DU LOT-&-GARONNE

AUX ANCIENS ÉTATS-GÉNÉRAUX

ET AUX ASSEMBLÉES MODERNES.

(1484 - 1871)

[Deuxième et dernière Partie.]

1789.

ÉTATS GÉNÉRAUX DE 1789. — ASSEMBLÉE CONSTITUANTE.¹

(Du 5 Mai 1789 au 30 Septembre 1791) :

Les élections aux Etats-Généraux de 1789, se firent conformément au règlement électoral du 24 janvier de la même année, qui reproduisait, sauf quelques légères modifications, le système de mode électoral appliqué aux États de 1576, 1588 et 1614, que nous avons déjà expliqué.

Voici les noms des députés des Trois ordres envoyés par les différentes sénéchaussées du duché de Guyenne, qui nous intéressent le plus.

SÉNÉCHAUSSEE D'AGENAIS.

1^o Clergé. — 3 députés : 1^o *Monseigneur Jean-Louis d'Usson de Bonnac, évêque et comte d'Agen.* (Elu président du 1^{er} bu-

¹ Il a paru trop d'ouvrages sur nos Assemblées publiques modernes, pour que nous essayions seulement ici, de résumer leurs principaux travaux, comme nous l'avons fait pour les Etats-Généraux. Nous nous bornons à donner la liste des députés du Lot-et-Garonne, en insistant toutefois très brièvement sur les différents rôles qu'ils ont pu jouer pendant leur passage aux affaires.

reau le 3 juillet 89 ; accompagne le Roi lors de son entrée à Paris, le 16 juillet 89 ; Va en députation chez le Roi le 31 décembre 89. — Refuse énergiquement de prêter serment à la Constitution civile du Clergé, le 4 janvier 1791).

2° *Jean Malateste de Beaufort, curé de Montastruc.* (Envoie sa démission le 28 mars 90 : elle est acceptée ; dénonciation faite contre lui par la municipalité de sa paroisse, le 30 avril 1791).

3° *Mathieu de Fournetz, curé de Puymiclan.* (Est nommé pour accompagner le Roi, lors de son entrée à Paris et remplacé par Touzet le 16 juillet 89 ; suit l'exemple de son Evêque en refusant de prêter serment à la Constitution civile du clergé).

2° *Noblesse.* — 3 députés : 1° *Armand-Désiré-Duplessis de Richelieu, duc d'Aiguillon, pair de France, comte d'Agenais et Condomois.* (Membre d'une députation au Roi ; — Adjoint au comité de subsistances ; — Elu président du 4^e bureau ; — Membre du comité des finances ; — Va en députation à Paris pour y rétablir le calme, le 16 juillet 89. — Discours mémorable dans la nuit du 4 août pour la suppression des privilèges de la noblesse. — Elu secrétaire le 4 janvier 90. — Obtient des voix pour la Présidence le 24 avril 90. — Partagé les voix au second tour de scrutin avec de Virieux. — Demande la suppression de l'indemnité du droit de sel dont il jouissait pour la consommation de l'Agenais. Est nommé pour assister au *Te Deum* du 14 juillet 1791).

2° *Philibert de Fumel, marquis de Fumel-Monségur, maréchal de camp et armées du Roi, lieutenant-général du Lyonnais.* (Membre du comité des rapports ; obtient un congé le 15 juillet 1790 : absent lors de l'appel du 12 juillet 91, depuis onze mois).

3° *Marquis Joseph de Bourran, baron de la Court.* (Est tenu de rapporter dans quinzaine le procès-verbal de son élection. — Ses nouveaux pouvoirs le 9 juillet 89.)

3° *Tiers-Etat.* — 6 députés. — 1° *Escourre de Peluzat, avocat, de Libos.* (Donne sa démission, le 17 décembre 89 et est remplacé par Boussion).

- 1° **Boussion**, médecin, de Lauzun, remplace Escourre de Peluzat. (Membre du comité de santé; — Va en députation chez le Roi le 31 décembre 90; — Est nommé secrétaire le 29 janvier 91; — Est nommé pour assister au *Te Deum* du 14 juillet 91).
- 2° **Daubert**, juge royal de Villeneuve : (Signe le serment du jeu de paume, le 20 juin 89).
- 3° **Renaut**, avocat d'Agen : (Signe le serment du jeu de paume : va en députation chez le Roi pour lui porter l'arrêté qui le déclare inséparable de l'Assemblée nationale pendant la session, le 6 octobre 89).
- 4° **Millet de Bellisle** : (Signe le serment du Jeu de Paume; — absent lors de l'appel du 12 juillet 91, depuis vingt mois).
- 5° **François**, bourgeois cultivateur de Clairac : (Signe le serment du Jeu de Paume).
- 6° **Termes**, bourgeois cultivateur de Marmande : (Signe le serment du Jeu de Paume).

SÉNÉCHAUSSEE DE CONDOM.

- 1° **Clergé**. — 1 député. — *Charles Laborde, curé de Corneillan*. (Vote la vérification des pouvoirs en commun. Remet ses pouvoirs avec des réserves, le 24 juin 89; — Elu secrétaire du 19° bureau; — Donne sa démission pour raison de santé, le 28 septembre 89; — Demande à reprendre sa place à l'Assemblée : il l'obtient le 6 octobre 89; — Va en députation chez le Roi le 13 septembre 1790).
- 2° **Noblesse**. — 1 député : *Armand-Jean-Jacques de Lau, marquis de Lusignan*. (Remet ses pouvoirs avec des réserves, le 30 juin 89. — Va en députation à Paris pour y rétablir le calme le 16 juillet 89. — Fait part des nouveaux pouvoirs qu'il a reçus de ses commettans et de l'approbation qu'ils donnent à son adhésion aux décrets, le 6 août 89. — Accompagne le Roi à Paris.)
- 3° **Tiers-Etat**. — 2 députés : 1° *Jean-Marie Pélaque-Bérault*, procureur du Roi en l'élection. (Signe le serment du Jeu de

Paume : renonce à la finance de son office de procureur du Roi ; — obtient un congé le 28 avril 91 ; — absent lors de l'appel du 12 juillet) ;

2° *Meyniel*, avocat au Parlement. (Signe le serment du Jeu de Paume.)

DUCHÉ D'ALBRET (SÉNÉCHAUSSEE DE NÉRAC).

1° *Clergé*. — 1 député : *Monseigneur l'Evêque de Condom*.

2° *Noblesse*. — 1 député : *Monsieur le baron de Batz*, grand-sénéchal.

3° *Tiers-Etat*. — 2 députés : 1° *M. Brunet-Latuque*, juge royal de Puch de Gontaud ;

2° *Brostaret*, avocat à Casteljalous.

SÉNÉCHAUSSEE D'ARMAGNAC (LECTOURE ET L'ISLE EN JOURDAIN.)

1° *Clergé*. — 1 député : *Raymond du Castaing*, curé de Lanux.

2° *Noblesse*. — 1 député : *Le marquis Jean-Paul d'Angosse*, baron de Corbères, grand-sénéchal, gouverneur d'Armagnac.

3° *Tiers-Etat*. — 2 députés : 1° *Jean-Jacques de La Terrade*, juge-mage, lieutenant-général de Lectoure ;

2° *Jean-Louis de Laclaverie de La Chapelle*, avocat au Parlement, juge ordinaire civil et criminel de La Chapelle, (vicomté de La Lomagne).

SÉNÉCHAUSSEE DE BAZADAIS.

1° *Clergé*. — 1 député : *Monseigneur l'Evêque de Bazas*.

2° *Noblesse*. — 1 député : *M. de Piis*, grand-sénéchal.

3° *Tiers-Etat*. — 2 députés : 1° *M. Lavenne*, avocat ;

2° *M. Laige*, avocat.

L'Assemblée constituante ayant, par décret du 15 janvier 1790, divisé la France en 83 départements, nous ne nous occuperons plus désormais que des députés du département de Lot-et-Garonne.

1791 .

ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE.¹

(Du 1^{er} Octobre 1791 au 21 Septembre 1792.)

La Législative comprit 745 députés répartis entre les départements d'après la triple base du territoire, de la contribution directe et de la population. L'Election fut à deux degrés d'après la loi du 22 septembre 1789. — Le département de Lot-et-Garonne envoya neuf députés et trois suppléants, dont voici les noms :

- 1^o *Depère (Mathieu)*, vice-président du département ; (nommé commissaire pour assister au brûlement des assignats ; membre du comité de dépenses publiques et de la commission des Inspecteurs) ;
- 2^o *Lacué (Jean-Gérard)*, capitaine au régiment Dauphin-Infanterie, procureur-général, syndic du département ; (prête serment ; membre du comité militaire ; ballottage entre lui et Hérault, le 17 avril 92, pour la Présidence ; président le 29 avril 92 : adjoint à une commission chargée de l'examen des comptes des ministres de la guerre ; commissaire pour la formation des camps près Paris, etc.) ;
- 3^o *Lafont (Charles-Marie)*, membre du directoire du département ; (prête serment ; membre d'une députation au Roi ; adjoint au comité de surveillance) ;
- 4^o *Lavigne (Jean)*, négociant à Tonneins ; (administrateur du directoire du département ; membre du comité des assignats et monnaies ; du comité de l'examen des comptes) ;
- 5^o *Maleprade*, président du département ; prête serment ;
- 6^o *Mouysset (Guillaume)*, juge au tribunal du district de Villeneuve ; (prête serment ; membre du comité des décrets ; adjoint au comité des domaines ; élu secrétaire le 5 mars 92 ; suppléant au comité de surveillance ; demande un congé le 26 juillet) ;

* Tous les détails que nous donnons, relatifs aux assemblées modernes, ont été pris dans les procès-verbaux des élections et des séances, conservés à Paris aux Archives du Corps Législatif.

7° *Paganel (Pierre)*, curé de Noillac et procureur syndic du district de Villeneuve ; (prête serment ; membre du comité de liquidation) ;

8° *Pouget*, procureur syndic du district de Casteljaloux ;

9° *Vidalot (Antoine)*, homme de loi, juge au tribunal du district de Valence ; prête serment ; membre du comité de commerce ; nommé à la Convention le 12 septembre 92.

Trois suppléants :

1. *Lassaigne*,

2. *Boucherie*,

3. *Phiquepal*.

CONVENTION NATIONALE.

(Du 21 septembre 1792 au 4 brumaire an iv, ou 26 octobre 1795).

Les élections se firent d'après la Constitution du 3 septembre 1791, qui conserva les conditions exigées par la loi du 22 septembre 1789 pour la qualité de citoyen actif et d'électeur primaire, mais qui établit pour l'éligibilité des électeurs du deuxième degré un cens plus élevé. Comme pour la Législative l'élection fut donc à deux degrés. — Le Lot-et-Garonne envoya à la Convention les neuf députés dont les noms suivent :

Boussion (Pierre) : vota : — dans la première question relative au jugement de Louis XVI, avec la majorité, la culpabilité du Roi ; — dans la seconde question, avec la minorité, que le jugement de la Convention serait soumis à la ratification du peuple ; — dans la troisième question, avec la majorité, la mort du Roi ; — dans la quatrième question, avec la majorité, contre le sursis à l'exécution du jugement.¹

Membre du Comité des secours publics ; commissaire au dépouillement des papiers trouvés aux Tuileries ; — envoyé à Bordeaux pour rétablir la tranquillité ; — obtient plusieurs congés.

¹ Extraits des procès verbaux manuscrits et imprimés des séances de la Convention (archives du Corps législatif).

Vidalot (Antoine) : vota : — 1° la culpabilité du Roi ; — 2° contre la ratification du peuple ; — 3° la mort du Roi ; — 4° contre le sursis à l'exécution du jugement. — (Membre suppléant du Comité des pétitions ; — vota pour l'accusation de Carrier.)

Laurent (Antoine-Jean-Blaise) : vota : — 1° la culpabilité du Roi ; — 2° pour la ratification du peuple ; — 3° la réclusion du Roi ; — 4° pour le sursis à l'exécution du jugement. (Membre du Comité des finances ; — vota pour l'accusation de Carrier.)

Paganel : vota : — 1° la culpabilité du Roi ; — 2° contre la ratification du peuple ; — 3° la mort du Roi ; — 4° pour le sursis du jugement. — (Membre du Comité central ; du Comité des pétitions ; membre suppléant du Comité de sûreté générale. Envoyé commissaire au Champ-de-Mars pour fraterniser avec les canonniers de Paris ; fait part le 8 octobre 93, du bon esprit des départements de Lot-et-Garonne et Dordogne ; fait part des témoignages d'indignation de la ville d'Agen sur le supplice du vertueux Beauvais (23 octobre 93) ; Membre du Comité des secours publics : vote pour l'accusation de Carrier ; envoyé à Tulle pour activer les travaux de la manufacture d'armes).

Claverie (Jean-Baptiste-Joseph) : vota : — 1° la culpabilité du Roi ; — 2° pour la ratification du peuple ; — 3° la réclusion du Roi et son bannissement à la paix ; — 4° pour le sursis à l'exécution du jugement. — (Membre du Comité des secours publics ; Vota pour l'accusation de Carrier).

Laroche : témoigne ses regrets de ne s'être pas encore rendu à son poste, le 27 septembre 92. — Vota : — 1° la culpabilité du Roi ; — 2° pour la ratification du peuple ; — 3° la réclusion du Roi et son bannissement à la paix ; — 4° pour le sursis à l'exécution du jugement. — (Membre du Comité de l'examen des comptes ; donne sa démission. Son rappel au sein de la Convention : ordre de lui payer ses indemnités. — Est remplacé par *Cabarroc*).

Guyet-Laprade (Pierre-Jules) : vota : 1° la culpabilité du Roi ; — 2° pour la ratification du peuple ; — 3° la détention du Roi et son bannissement à la paix ; — 4° pour le sursis à l'exécution du jugement. — Vota pour l'accusation de Carrier.

Fournel : vota : — 1° la culpabilité du Roi ; — 2° contre la ratifi-

cation du peuple ; — 3° la mort du Roi ; — 4° pour le sursis à l'exécution du jugement. — (Vota pour l'accusation de Carrier. — Obtient un congé prolongé).

Noguer : vota : 1° La culpabilité du Roi ; — 2° pour la ratification du peuple ; — 3° la réclusion du Roi jusqu'à la paix, et son bannissement dans un moment opportun ; — 4° pour le sursis à l'exécution du jugement. — (Annonce de sa mort, arrivée le 18 brumaire.)

Cabarroc : Député suppléant du département. Remplaca, le 9 frimaire an II, le citoyen Laroche, démissionnaire. Vota pour l'accusation de Carrier.

Disons, en passant, ainsi qu'on a pu le voir, à la louange des Conventionnels de notre département, que la majorité se prononça contre la mort du Roi.

DIRECTOIRE.

(4 législatures.)

La Constitution du 24 janvier 1793 supprima l'élection à deux degrés, et fixa le nombre et la répartition des députés d'après la population, à raison d'un député par 40,000 habitants : c'était le suffrage universel. Cette Constitution ne fut jamais appliquée. La réaction de thermidor lui substitua la Constitution du 5 fructidor an III, qui rétablit le suffrage à deux degrés à peu près dans les conditions fixées par la Constitution de 1791, et institua un Corps législatif qui fut divisé en deux Conseils : le *Conseil des Cinq-Cents* et le *Conseil des Anciens*. La loi du 1^{er} vendémiaire an IV fixa le nombre des représentants à élire par chaque département sans attribution des élus à l'un ou à l'autre Conseil. Le partage s'en fit en réunion générale des représentants, le 5 brumaire an IV, par un tirage au sort, en observant toutefois les conditions prescrites par la Constitution pour la composition du Conseil des Anciens.

D'après les lois des 5 et 13 fructidor an III, les deux tiers des représentants devaient être choisis parmi les conventionnels ; le troisième tiers seulement pouvait être pris hors de la Convention. Indépendamment de la liste principale des deux tiers, chaque département devait former une liste supplémentaire triple de la première, prise également en totalité parmi les anciens membres de la Con-

vention. Les représentants portés sur l'une ou sur l'autre liste, réunis en *Assemblée électorale de France*, le 4 brumaire an iv, complétèrent les deux tiers assurés aux conventionnels, en choisissant parmi leurs collègues non réélus.

L'attribution de tous les élus à tel ou tel département devait être faite après la formation des Conseils; mais cette attribution n'eut jamais lieu : en sorte qu'il est impossible de dire avec exactitude à quel département appartient un député en l'an iv.

Toutefois nous relèverons les noms soit des anciens conventionnels, soit des nouveaux députés envoyés par le Lot-et-Garonne au Conseil des Cinq-Cents, comme à celui des Anciens, pendant la première législature du Directoire.

1^{re} LÉGISLATURE.

(Du 4 Brumaire an iv au 1^{er} Prairial an v.

1^o Conseil des Cinq-Cents.

Guyet-Laprade (Pierre-Jules), ancien conventionnel. (Démissionnaire le 14 ventôse an v. — Son nom, porté sur la liste des représentants qui doivent tirer au sort, sera rayé.)

2^o Conseil des Anciens.

Laurent (Antoine-Jean-Blaise), ancien conventionnel. — (Elu par l'assemblée électorale de France; — sortira le 1^{er} prairial an v.)

Cabarroc (Antoine), ancien conventionnel. — (Elu par l'assemblée électorale de France; — sortira le 1^{er} prairial an v.)

Boussion (Pierre), ancien conventionnel. — (Elu par l'assemblée électorale de France; — sortira le 1^{er} prairial an vi.)

Claverie (Jean-Baptiste-Joseph), ancien conventionnel. — (Elu par l'assemblée électorale de France; — sortira le 1^{er} prairial an vi.)

Vidalot (Antoine), ancien conventionnel. — (Elu par l'assemblée électorale de France; — sortira le 1^{er} prairial an vi.)

Brostaret (Jean), envoyé par l'assemblée électorale du département.

Depère (Mathieu), envoyé par l'assemblée électorale du département.

Lacué (Jean-Gérard), envoyé par l'assemblée électorale du département. — (Membre de nombreuses commissions; — secré-

taire le 1^{er} prairial an iv ; — président du Conseil le 1^{er} brumaire an v.)

2^o LÉGISLATURE.

(Du 1^{er} Prairial an v au 1^{er} Prairial an vi.)

1^o Conseil des Cinq-Cents.

Bourg-Laprade (Antoine). Elu par le département de Lot-et-Garonne. — (Membre de diverses commissions. — Impression de son discours sur le mode de remplacement des membres des tribunaux nommés au Corps législatif.)

Bernard-Laujac. Elu par le département de Lot-et-Garonne. — (Nommé à diverses commissions.) — Prête le serment du 21 fructidor an v.)

2^o Conseil des Anciens.

Boussion (Pierre). — (Prête le serment prescrit.)

Claverie (Jean-Baptiste-Joseph). — (Secrétaire le 1^{er} floréal an vi.)

Vidalot (Antoine). — Sortira, comme les deux précédents, le 1^{er} prairial an vi.)

Brostaret (Jean).

Depère (Mathieu).

Lacué (Jean-Gérard). — Membre de commissions importantes.

Lagrange aîné (François). — Elu par le département de Lot-et-Garonne. — Election déclarée valable. — Prête serment.

3^o LÉGISLATURE.

(Du 1^{er} Prairial an vi au 1^{er} Prairial an vii.)

1^o Conseil des Cinq-Cents.

Bourg-Laprade (Antoine). — Membre de commissions.

Bernard-Laujac. — Membre de commissions.

Sembauzel (Jean-Bernard-Caprais). — Prête serment. — Membre de diverses commissions.

2^o Conseil des Anciens.

Brostaret (Jean), Secrétaire le 1^{er} nivôse an vii

Depère (Mathieu). Secrétaire le 1^{er} brumaire an vii. — Elu Président le 1^{er} germinal an vii. — Sa réélection au Conseil des anciens par le Lot-et-Garonne est déclarée valable, le 12 floréal an vii.

Lacué (Jean-Gérard). Membre de la Commission de surveillance de la Trésorerie nationale. — Son élection au Conseil des Cinq-Cents, par le Lot-et-Garonne, est déclarée valable, le 12 floréal an vii.

Lagrange (François). Nommé à diverses commissions.

Coutausse (Jacques). Prête serment. — Membre de commissions.

4^e LÉGISLATURE.

(Du 1^{er} prairial an vii, au 18 brumaire an viii).

1^o Conseil des Cinq-Cents.

Bourg-Laprade (Antoine). Membre de commissions.

Bernard-Laujac. — (Discours sur les congés militaires et les dépenses de service).

Sembauzel. Membre de commissions.

Lacué (Jean-Gérard). Prête le serment de haine à la royauté, le 1^{er} prairial an vii. — On demande son remplacement à la commission de surveillance de la Trésorerie nationale. — Il y est remplacé.

Lafont. (Prête le serment de haine à la royauté. — Discours sur les Sociétés s'occupant de questions politiques, et sur le nouveau mode projeté de recouvrement des contributions).

2^o Conseil des Anciens.

Depère (Mathieu). Préside le Conseil en l'absence de Cornet.

Lagrange, Membre de commissions.

Coutausse, Membre d'une commission. — Obtient un congé au 22 fructidor.

CONSULAT.

(Du 18 brumaire an viii (ou 9 novembre 1799), au 28 floréal an xii (ou 18 mai 1804).

La Constitution du 22 frimaire an viii, qui suivit le coup d'Etat du

18 brumaire, réduisit considérablement la mission du Corps électoral. Les citoyens ne furent plus appelés qu'à désigner les éligibles, parmi lesquels étaient choisis les fonctionnaires de l'arrondissement (1^{re} liste), les fonctionnaires du département (2^e liste) et enfin par le Sénat-Conservateur, les membres du Corps législatif et du Tribunal (3^e liste.)

Faisons observer en outre que ces Membres du Corps législatif nommés en vertu de l'art. 20 de la Constitution par le Sénat-Conservateur, ne purent être avant le **14 fructidor an x**, considérés comme Représentants de tel ou tel département : en effet, pour la première formation et pour les renouvellements antérieurs à l'an xi, les législateurs ne furent pas distribués par département. Le Sénatus-Consulte du **16 thermidor an x** en attribua un certain nombre à chaque département ; et l'acte du **14 fructidor** de la même année les classa dans celui de leur domicile. C'est d'après cet acte qu'est indiquée la députation de l'an xi. Jusqu'à ce moment relevant simplement les noms des anciens députés du Lot-et-Garonne sous le Directoire.

CORPS LÉGISLATIF.

(1^{er} du 2 nivôse an viii, au 30 brumaire an ix.)

Le 4 nivôse an viii, le Sénat-Conservateur nomma 300 citoyens pour composer le Corps législatif, et parmi eux :

Bourg-Laprade, ancien membre du Conseil des Cinq-Cents (scrutateur pour le dépouillement du scrutin du 25 pluviôse).

Coutausse, ancien membre du Conseil des anciens (regrette de n'avoir pu concourir aux mesures prises les 18 et 19 brumaire à cause de son absence : — jure fidélité à la Constitution.

Lafont, ancien membre du Conseil des Cinq-Cents.

Lagrange, ancien membre du Conseil des Anciens.

M. Depère, ancien membre du Conseil des Anciens ; fut nommé sénateur le 5 nivôse an viii ; et **M. Lacuée** (Jean-Gérard), ancien membre du Conseil des Cinq-Cents ; conseiller d'Etat et orateur du gouvernement pour les projets de lois.

Dans la 2^e législature du 1^{er} frimaire an ix, au 30 brumaire an x ; Dans la 3^e législature du 1^{er} frimaire an x, au 26 thermidor an x ; Et enfin dans la 4^e législature du 26 thermidor an x au dernier complémentaire an xi, nous retrouvons

les mêmes députés pour le Lot-et-Garonne. Ils faisaient partie de la 3^e série et devaient sortir en l'an xii.

Le Lot-et-Garonne n'eut au Tribunal aucun représentant.

EMPIRE.

(Du 28 floréal an xii (ou 18 mai 1804, au 14 avril 1814.)

Corps-Législatif.

Le sénatus-consulte du 28 floréal an xii proclama l'Empire. Les élections se firent conformément à la Constitution du 22 frimaire an viii. — Le mandat des députés de Lot-et-Garonne ayant pris fin cette année-là, les Collèges électoraux de département et d'arrondissement présentèrent la liste suivante :

1804.

1^o COLLÈGE ÉLECTORAL DE DÉPARTEMENT.

Pierre Charles Sylvestre, de Marmande ; Magistrat de sûreté.

Guillaume Tartas-Conques, de Mézin ; Sous-Préfet de Nérac.

1^o COLLÈGE ÉLECTORAL DE L'ARRONDISSEMENT D'AGEN.

Lapeyrière père ; de Ferrussac de Roquecor, propriétaire.

Jean-Gaspard Jules Godailh, d'Agen ; Secrétaire-Général de Préfecture.

2^o COLLÈGE ÉLECTORAL DE L'ARRONDISSEMENT DE MARMANDE.

Bayle, fils, juge de paix.

3^o COLLÈGE ÉLECTORAL DE L'ARRONDISSEMENT DE NÉRAC.

Chio-Roquaing, père ; président du tribunal ;

Charles-François Laffite, magistrat de sûreté.

4^o COLLÈGE ÉLECTORAL DE L'ARRONDISSEMENT DE VILLENEUVE.

Joseph Grenier, commissaire du gouvernement.

Joseph Bourran, Sous-Préfet.

Sur cette liste, le Sénat-Conservateur nomma députés du Lot-et-Garonne, au Corps-Législatif, pour les années 1804, 1805, 1806, 1807 et 1808 :

Bourran (Joseph); Sous-Préfet de Villeneuve; (fit la promesse de fidélité à la Constitution.)

Godailh (Jean-Gaspard-Jules), Secrétaire-Général de la Préfecture (fit la promesse de fidélité à la Constitution).

Tartas-Conques (Guillaume); Sous-Préfet de Nérac (fit également la promesse de fidélité à la Constitution).

Leur mandat expirait le 31 décembre 1808.

1809.

En 1809, le Collège électoral de département ne présenta pas de députés.

LE COLLÈGE ÉLECTORAL DE L'ARRONDISSEMENT D'AGEN présenta :

Godailh, député sortant.

Grenier (Jean-Baptiste), conseiller de Préfecture.

LE COLLÈGE ÉLECTORAL DE L'ARRONDISSEMENT DE MARMANDE.

Sylvestre (Pierre-Charles), magistrat de sûreté.

LE COLLÈGE ÉLECTORAL DE L'ARRONDISSEMENT DE NERAC.

Vignes (Pierre), conseiller de Préfecture.

Dudevant, maire de Pompiéy.

Laffite (Charles-François), magistrat de sûreté.

Gerbois La Grange, général de brigade.

LE COLLÈGE ÉLECTORAL DE L'ARRONDISSEMENT DE VILLENEUVE.

Bourran, député sortant.

Grenier, commissaire du Gouvernement.

Le 1^{er} mai 1809, le Sénat réuni, conformément à l'article 20 de la Constitution du 22 frimaire an VIII, et à l'article 73 de la Constitution du 16 thermidor an X, nomma Députés du Lot-et-Garonne au Corps-Législatif, pour les années 1809, 1810, 1811, 1812 et 1813 :

Bourran (Joseph), député sortant.

Godailh, député sortant.

Dudevant (Jean-François), maire de la commune de Pompiéy.

— Leur mandat expirait le 31 décembre 1813. Mais les événements se précipitèrent avec une telle rapidité dans les premiers mois de

1814, qu'à cette époque il n'y eut pas d'élections, et que nous voyons ces trois mêmes députés représenter encore le Lot-et-Garonne, le 31 mars 1814, dernier jour du Corps-Législatif impérial.

1814.

PREMIÈRE RESTAURATION.

Chambre des Députés des Départements.

(Du 1^{er} avril 1814 au 20 mars 1815.)

L'article 75 de la Charte du 4 juin 1814, octroyée par Louis XVIII, lors de la première Restauration, appela le Corps-Législatif à continuer ses fonctions, jusqu'au premier renouvellement d'un cinquième de la Chambre des Députés qui devait se faire au plus tard en 1816. Il n'y eut donc pas d'élections en 1814, et nous voyons les mêmes députés représenter le Lot-et-Garonne pendant toute la durée de cette législature (du 1^{er} avril 1814 au 20 mars 1815) :

Marquis de Bourran. — (Membre du 2^e bureau provisoire pour la discussion du projet de règlement de la Chambre; Membre du 7^e bureau).

De Godailh. — (Membre du 5^e bureau provisoire).

Baron d'Udevant. — (Membre du 7^e bureau).

1815.

LES CENT JOURS.

Le retour de Napoléon (20 mars 1815) et l'Actes additionnel aux Constitution de l'Empire du 22 avril 1815 qui établissait une Chambre des Pairs et une Chambre des Représentants nommés par collèges de département et d'arrondissement, provoquèrent de nouvelles élections.

Elles eurent lieu au mois de mai 1815 et donnèrent les résultats suivants dans le Lot-et-Garonne :

Chambre des Représentants.

(Du 3 juin 1815 au 8 juillet 1815.)

Bory de Saint-Vincent (demande que la Chambre se forme en comité

secret pour entendre la lecture du projet d'adresse à Sa Majesté. — Rapport sur les dépenses administratives de la Chambre).

Boucherie de Migon.

Jalabert.

Ninon.

Noubel)Raymond).

Sevin .

Baron d'Udevant.

1815

SECONDE RESTAURATION.

La seconde abdication de l'Empereur et le retour de Louis XVIII amenèrent la dissolution de la Chambre des représentants des Cent Jours. Les électeurs furent convoqués par le Roi, le 23 août 1815, à l'effet de nommer une nouvelle Chambre des députés, conformément à la charte du 4 juin 1814, ou plutôt à l'ordonnance du 15 juillet 1815; qui y apportait quelques modifications. On sait que la Charte de 1814 prit dans la contribution directe la base du système électoral et qu'elle fixa le cens au chiffre élevé de 1,000 fr. pour l'éligibilité et de 300 fr. pour l'électorat.

CHAMBRE DES DEPUTÉS.

(Du 7 octobre 1815 au 27 avril 1816).

Comte Dijon ; — (Vérification de ses pouvoirs. — Son admission est ajournée ; le 9 octobre 1815 ; — Election validée. — Membre du 4^e bureau et du comité secret).

Sylvestre ; — (admis le 9 octobre).

Teulon ; — (admis le 9 octobre).

De Vassal de Monviel ; — (admis le 9 octobre : membre de la députation pour présenter une adresse au Roi.)

1816.

De nouvelles élections générales eurent lieu le 6 octobre 1816 et donnèrent pour résultat dans le Lot-et-Garonne :

Comte Dijon ; — (prononça de nombreux discours).

Rivière (Antoine) ; membre du 7^e bureau.

De Vassal de Monviel.

Ces trois députés siégèrent successivement aux sessions de 1816, 1817, 1818 et 1819.

1820.

Elections du 13 novembre 1820.

Comte Dijon.

Rivière. — (Discours sur le projet de loi tendant à modifier l'art. 351 du Code d'instruction criminelle. — Discours sur le budget.)

De Vassal de Monviel.

Comte de Sansac.

De La Sylvestrie.

Les élections du 13 novembre 1820 se firent sous l'empire de la loi du 29 juin 1820, connue sous le nom de *loi du double vote* et qui avait remplacé celle du 5 février 1817. — La loi de 1820 porta de 258 à 430 le nombre des députés. La nomination fut faite par des collèges d'arrondissement et des collèges de département. Les premiers se composaient de tous les électeurs payant 300 fr. de contributions directes ; les seconds des électeurs les plus imposés, en nombre égal au quart des électeurs inscrits dans tous les arrondissements. Les collèges du département nommaient 172 députés et concouraient avec les collèges d'arrondissement à l'élection des 258 autres députés. Les plus fort imposés avaient donc deux voix, et votaient deux fois, au département d'abord, puis à l'arrondissement : de là le nom de : *Loi du double vote*.

1821.

Les élections des 1^{er} et 10 octobre 1821 se firent également sous l'empire de cette loi.

Furent nommés dans le Lot-et-Garonne :

COLLÈGE ÉLECTORAL DU DÉPARTEMENT.

Drouilhet de Sigalas, conseiller général. (Discours sur le budget.)

Vassal de Monviel, député sortant, maire de Villeneuve.

COLLÈGES D'ARRONDISSEMENT.

- 1° *Agen.* — *Baron de Lafont.* — (Discours sur le projet de loi relatif aux journaux.)
 - 2° *Marmande.* — *vicomte de Martignac.* — (Discours sur la presse, sur le budget, etc. — Vice-président en 1823.)
 - 3° *Villeneuve.* — *Becays de la Caussade*, maire de Monflanquin. — Conseiller général.
-

1824.

De nouvelles élections eurent lieu les 25 février et 6 mars 1824. Les cinq députés précédents furent réélus et continuèrent à siéger pendant les sessions de 1824, 1825, 1826 et 1827. Signalons pendant cette période les remarquables discours sur les divers budgets, sur le projet de loi d'indemnité aux émigrés, sur la traite des noirs, sur la police de la presse, le code forestier, etc., etc. de *M. le vicomte de Martignac*, vice-président en 1824, 25, 26 et ministre d'Etat en 1827.

1828.

Nouvelles élections les 17 et 24 novembre 1828.

Furent élus par les :

COLLÈGE ÉLECTORAL DE DÉPARTEMENT.

Baron de Lafont, maréchal de camp.

Vicomte Drouilhet de Sigalas.

COLLÈGES D'ARRONDISSEMENT.

- 1° *Agen.* — *De Lugat*, maire d'Agen, conseiller général.
- 2° *Marmande.* — *Vicomte de Martignac*, ministre de l'intérieur, remplaça M. de Villèle. — (Discours sur la révision des listes électorales, sur le projet de loi relatif à l'interprétation des lois, sur de nombreuses pétitions, sur l'accusation portée contre le précédent ministère, sur le projet de loi relatif aux écoles secondaires ecclésiastiques, sur le budget, sur

le projet de loi relatif à l'administration départementale et municipale, etc.)

3° Villeneuve. — Laffon de Blaniac.

Ces cinq députés siégèrent en 1828, 1829 et 1830, jusqu'au 16 mai de cette année, date de la dissolution de la Chambre.

1830.

Les élections générales eurent lieu les 23 juin et 3 juillet 1830, précédant de quelques jours la chute des Bourbons. Les députés ne se réunirent qu'après les journées de juillet, le 3 août 1830. Ils siégèrent jusqu'au 20 avril 1831.

Avaient été nommés, toujours d'après la loi du 29 juin 1820, dans le Lot-et-Garonne :

PAR LE COLLÈGE ELECTORAL DE DÉPARTEMENT.

Merle de Massonneau, conseiller général,
Baron Lafont.

PAR LES COLLÈGES D'ARRONDISSEMENT.

- 1° *Agen* : *Teulon* (donne sa démission et est remplacé le 27 mars 1831 par *M. Sylvain Dumon*).
- 2° *Marmande* : *Vicomte de Martignac* (annonce qu'il a été choisi par M. de Polignac pour le défendre : Nombreux discours).
- 3° *Villeneuve* : *Lafon de Blaniac*.

1831.

La Chambre des députés ayant été dissoute le 31 mai 1831, les élections générales eurent lieu le 5 juillet 1831, conformément à la charte constitutionnelle du 6 août 1830, qui avait abaissé l'âge de l'éligibilité à 30 ans et celui de l'électorat à 25 ans, et à la loi du 19 avril 1831 qui avait fixé le cens électoral à 200 fr. au lieu de 300 fr. de contributions directes, et le cens d'éligibilité à 500 fr. au lieu de 1,000 fr. — Enfin le collège électoral de département fut supprimé.

Furent nommés dans le Lot-et-Garonne :

- 1° Collège d'arrondissement : Agen. — *Sylvain Dumon* avocat.
(Discours sur l'adresse au Roi; sur l'art. 23 de la charte; sur les réformes de la législation pénale; sur le budget, etc; conseiller d'État en 1833, il dut se représenter devant ses électeurs et fut réélu le 12 novembre 1833).
- 2° Collège d'arrondissement : Agen. — *Merle de Massonneau*, propriétaire, conseiller général.
- 3° Collège d'arrondissement : Marmande. — *Bory de Saint-Vincent*, démissionnaire et remplacé le 1^{er} octobre 1831, par *M. le vicomte de Martignac*, décédé quelques mois après.
- 4° Collège d'arrondissement : Nérac. — *Marquis de Lusignan* (*Armand François-Maximilien, comte de Lau*), ancien officier; conseiller général.
- 5° Collège d'arrondissement : Villeneuve. — *Lafon de Blaniac*, lieutenant général, conseiller général.

1832.

Election partielle. — Le 27 mai 1832, fut nommé par l'arrondissement de Marmande, *M. le vicomte de Bastard d'Estang*, conseiller général, en remplacement de *M. le vicomte de Martignac*, décédé.

1833.

Election partielle. — Le 7 novembre 1833, fut nommé député par l'arrondissement de Villeneuve, *M. le baron de Lacuée* en remplacement de *M. Lafon de Blaniac*.

1834.

Election partielle. — Le 15 mai 1834 fut nommé député par l'arrondissement de Villeneuve, *M. Paganel* (Camille) juge suppléant, maître des requêtes, en remplacement de *M. le Baron de Lacuée* décédé.

La Chambre fut dissoute avant que ses pouvoirs aient été validés.

1834.

Elections générales du 21 juin 1834.

- 1° Collège d'arrondissement : Agen. — *Sylvain Dumon*, conseiller d'Etat, chevalier de la Légion-d'honneur. — Est admis. (Discours sur la responsabilité ministérielle. — Rapport sur le projet de loi relatif au traité avec les Etat-Unis — Discours sur les chemins vicinaux — sur les attributions municipales — sur le budget, etc).
- 2° Collège d'arrondissement : Agen. — *Merle de Massonneau*, propriétaire chevalier de la Légion-d'honneur, — (Donne sa démission en 1837, et est remplacé le 19 août 1837, par *M. Bouet*, avocat général, dont les pouvoirs ne purent être vérifiés par suite de la dissolution de la Chambre le 3 octobre 1837).
- 3° Collège d'arrondissement : Marmande. — *Vicomte de Bastard d'Etang*. — (Son élection est annulée : Réélu le 6 septembre 1834; admis).
- 4° Collège d'arrondissement : Néruc. — *Marquis Armand François-Maximilien de Lau de Lusignan*.
- 5° Collège d'arrondissement : Villeneuve. — *Paganel* (Camille), maître des requêtes au conseil d'Etat.

1837.

Elections générales du 4 novembre 1837.

La Chambre ayant été dissoute le 3 octobre 1837, il fut procédé à de nouvelles élections. — Le Lot-et-Garonne envoya :

- 1° Collège d'arrondissement : Agen. — *Sylvain Dumon*, conseiller d'Etat, conseiller général. — (Il prononce de nombreux discours.)
- 2° Collège d'arrondissement : Agen. — *Bouet* (Bernard-Florian), avocat général. — (Prend part à la discussion du projet de loi sur les faillites et les banqueroutes.)
- 3° Collège d'arrondissement : Marmande. — *Vicomte de Richemont* (Vertille-Gustave), maire de Tombebœuf, conseiller général. Il remplaça *M. de Bastard*.



4° Collège d'arrondissement : *Nérac*. — *Marquis de Lusignan*, maire de Xaintrailles, conseiller général.

5° Collège d'arrondissement : *Villeneuve*. — *Paganel* (Camille), maître des requêtes.

1839.

Elections générales du 2 mars 1839.

1^{er} Collège : *Agen*. — *Sylvain Dumon*, réélu. — (Discours sur divers projets de lois relatifs à des chemins de fer, sur le recrutement de l'armée, etc, etc.)

2° Collège : *Agen*. — *Bouet*, avocat général. — Réélu le 4 Mai 1839. — (Rapport sur le projet de loi concernant le timbre des effets de commerce. Nommé président de Chambre à la Cour d'Agen, il dût se représenter devant ses électeurs, et fut réélu le 23 avril 1842. — La dissolution de la Chambre empêcha la vérification de ses pouvoirs.)

3° Collège : *Marmande*. — *Vicomte de Richemont*, réélu.

4° Collège : *Nérac*. — *Marquis de Lusignan*, nommé pair de France le 7 novembre 1839. Il fut remplacé par M. *Rotch Barsalou*, élu le 17 décembre 1839.

5° Collège : *Villeneuve*. — *Camille Paganel*. Ayant accepté les fonctions salariées de secrétaire général au ministère de l'Agriculture et du Commerce, il dut se représenter devant ses électeurs et fut réélu le 16 novembre 1839. Nommé conseiller d'Etat, il fut de nouveau réélu le 12 décembre 1840.

La Chambre fut dissoute le 13 juin 1842.

1842.

Elections générales du 9 juillet 1842.

1^{er} Collège : *Agen*. — *Sylvain-Dumon*, conseiller d'Etat, officier de la Légion d'Honneur. — (Rapporteur de l'adresse au Roi, de plusieurs projets de loi sur l'organisation du Conseil d'Etat. Nommé ministre des Travaux Publics, il dut se représenter, et fut réélu le 13 janvier 1844. Nombreux discours sur les chemins de fer.)

2^e Collège : Agen. — *Bouet*, président de Chambre, chevalier de la Légion d'Honneur. Démissionnaire en 1844. Il est remplacé par *M. Chaudordy*, conseiller à la Cour d'Agen, le 17 août 1844.

3^e Collège : Marmande. — *Vicomte de Richemont*, réélu.

4^e Collège : Nérac. — *Duthil Louis*, avocat, chevalier de la Légion d'Honneur. — (Dépose une pétition sur les officiers retraités.

5^e Collège : Villeneuve. — *Paganel*, conseiller d'Etat, secrétaire général au ministère de l'Agriculture et du Commerce, officier de la Légion d'Honneur. (Fait hommage à la Chambre de son *Histoire de Joseph II*).

La Chambre fut dissoute le 6 juillet 1846.

1846.

Elections générales du 1^{er} août 1846.

1^{er} Collège : Agen. — *Sylvain-Dumon*, ministre des Travaux Publics ; Grand-officier de la Légion d'Honneur. — (Chargé d'un intérim au ministère de la Justice. Discours sur l'adresse. — les chemins de fer — le budget etc.. Ministre des Finances en 1847.)

2^e Collège : Agen. *Chaudordy*. — Président de Chambre à la Cour d'Agen, conseiller général. (Membre de plusieurs commissions).

3^e Collège : Marmande. — *Vicomte de Richemont*.

4^e Collège : Nérac. — *Duthil Louis*, avocat.

5^e Collège : Villeneuve. — *Jean-Charles Lesseps*, rédacteur du journal *l'Esprit public*. (Discours sur l'adresse au Roi.)

Ces députés siégèrent jusqu'en février 1848.

1848.

La révolution de février 1848 institua le suffrage universel, c'est-à-dire le vote de tous les Français âgés de vingt et un ans et domiciliés depuis six mois.

ASSEMBLÉE CONSTITUANTE.

(Du 4 Mai 1848. au 27 Mai 1849).

Elections générales du 23 avril 1848.

DÉPARTEMENT DE LOT-ET-GARONNE.

Nombre des représentants à élire.....	9
Nombre des électeurs.....e....	94809
Nombre des votants.....	88758

Furent nommés :

<i>Le général Tartas</i> (Louis-Émile), général de brigade, commandant le département....	48.504	voix.
<i>Mispoulet</i> (Pierre), ancien maire, conseiller d'arrondissement.....	44.573	—
<i>Vergnes</i> (Paul), avocat, ancien Maire.....	43.631	—
<i>Baze</i> (Jean-Didier), avocat, commandant de la garde nationale, ancien adjoint.....	42.645	—
<i>de Luppé</i> (Clément-Irène), propriétaire.....	42 323	—
<i>Radoult de Lafosse</i> (Pierre-Thomas), général d'artillerie en retraite.....	41.979	—
<i>Dubruel</i> (Gaspard), agent de change.....	40.599	--
<i>Boissié</i> (Pierre), maire, conseiller général.....	40.027	—
<i>Bérard</i> (Jules), lieutenant d'artillerie.....	39.238	—

1849.

ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE

(Du 27 Mai 1849 au 2 Décembre 1851).

Elections générales du 13 mai 1849, faites d'après la Constitution du 4 novembre 1848 qui proclame le suffrage direct et universel.

DÉPARTEMENT DE LOT-ET-GARONNE.

Nombre des représentants.....	7
Nombre des électeurs.....	107.493
Nombre des votants.....	90.297

Furent nommés :

<i>Le général Tartas</i> , député sortant.....	48.314 voix
<i>Bérard</i> (Jules), député sortant.....	47.912 —
<i>De Luppé</i> , député sortant.....	47.858 —
<i>Radoult-Lafosse</i> , député sortant.....	47.837 —
<i>Baze</i> , député sortant.....	47.802 —
<i>Boissié</i> , député sortant.....	47.757 —
<i>Mispoulet</i> , député sortant.....	47.484 —

1852.

2^e EMPIRE.

La Constitution du 14 janvier 1852, qui remplaça la Constitution républicaine de 1848, et le décret organique du 2 février 1852 maintinrent le suffrage universel direct pour les élections des députés au Corps législatif, et créèrent les circonscriptions électorales des départements. Le département de Lot-et-Garonne fut divisé en trois circonscriptions.

CORPS LÉGISLATIF.

Elections générales du 29 février 1852.

Furent nommés :

1^{re} Circonscription. — Noubel, Henri.

Electeurs inscrits : 34,802. — Electeurs votants : 23,759.

Suffrages obtenus : 18,205.

2^e Circonscription. — Charles Lafitte.

Electeurs inscrits : 35,467. — Electeurs votants : 26,297.

Suffrages obtenus : 24,040.

3^e Circonscription. — Vicomte Gustave de Richemont.

Electeurs inscrits : 35,903. — Electeurs votants : 25,399.

Suffrages obtenus : 21,322.

Elections générales du 21 juin 1857.

1^{re} Circonscription. — *Noubel, Henri*, député sortant.

Inscrits : 33,696. — Votants : 21,523.

Suffrages obtenus : 19,635.

2^e Circonscription. — *Charles Laffite*, député sortant.

Inscrits : 34,496. — Votants : 23,716.

Suffrages obtenus : 22,306.

Démissionnaire en 1863.

3^e Circonscription. — *Vicomte Gustave de Richemont*, député sortant.

Inscrits : 34,856. — Votants : 24,592.

Suffrages obtenus : 22,148.

Elections générales du 31 mai 1863.

1^{re} Circonscription. — *Noubel, Henri*, député sortant.

Inscrits : 33,715. — Votants : 25,545.

Suffrages obtenus : 15,133.

2^e Circonscription. — *Vicomte de Richemont*, député sortant.

Inscrits : 34,491. — Votants : 24,398.

Suffrages obtenus : 23,945.

3^e Circonscription. — *Dollfus, Camille*.

Inscrits : 34,856. — Votants : 25,678.

Suffrages obtenus : 17,613.

Elections générales du 23 mai 1869.

1^{re} Circonscription. — *Noubel, Henri*, député sortant.

Inscrits : 34,550. — Votants : 28,317.

Suffrages obtenus : 19,379.

2^e Circonscription. — *Vicomte de Richemont*, député sortant.

Inscrits : 35,268. — Votants : 30,343.

Suffrages obtenus : 22,081.

Nommé sénateur par décret impérial du 16 décembre 1869, il fut remplacé, le 10 janvier 1870, par M. *Forcade de La Roquette*.

Inscrits : 35,026. — Votants : 25,878.

Suffrages obtenus : 20,311.

3^e Circonscription. — *Dollfus, Camille*, député sortant.

Inscrits : 35,464. — Votants : 28,951.

Suffrages obtenus : 16,620.

1871.

ASSEMBLÉE NATIONALE.

(Du 8 février 1871 au 8 mars 1876.)

L'Assemblée nationale de 1871 fut élue, d'après la Constitution du 4 novembre 1848, par le suffrage direct universel et par le scrutin de liste.

DÉPARTEMENT DE LOT-ET-GARONNE.

Nombre de représentants : 6.

Electeurs inscrits : 103.962.

Furent nommés :

<i>Thiers</i>	58,934 voix.
<i>Comte de Chaudordy</i>	58,076 —
<i>Baze</i>	57,007 —
<i>Sarrette</i>	55,283 —
<i>De Cazenove de Pradines</i> . . .	55,283 —
<i>Comte Octave de Bastard</i> . . .	55,266 —

M. Thiers n'ayant pas opté pour le département de Lot-et-Garonne fut remplacé, le 2 juillet 1871, par M. *Faye* (Léopold) : 49,181 voix.

PHILIPPE LAUZUN.

Paris, 15 janvier 1876.

RONCEVAUX.

(Suite)

II

LA BATAILLE.

SOMMAIRE : — Charlemagne, avec le gros de l'armée, se met en route, malgré un songe sinistre. — Ganelon fait désigner Roland pour commander l'arrière-garde. — Le Roi d'Espagne rassemble une armée nombreuse, et, quand il croit l'Empereur déjà loin, vient assaillir Roland. — Olivier presse Roland de sonner du cor pour appeler Charlemagne; Roland refuse. — Les Français, bénis par l'Archevêque Turpin, reçoivent bravement la bataille. — La mêlée. — Le trouble de la nature annonce, en France, la mort de Roland.

I — L'ARRIÈRE-GARDE.

Durant sept ans et plus, l'Empereur Charlemagne,
De l'un à l'autre bout ayant couru l'Espagne,
Laissait les Sarrasins décimés et punis ;
La joie au front, le cœur ouvert à l'espérance,
Et brûlant de revoir son doux pays de France,
Il se disait : « Enfin nos combats sont finis ! »

L'ombre des nuits descend ; la marche est arrêtée.
L'enseigne de Roland, sur un tertre plantée,
Aux yeux des paladins se dresse fièrement,
Car telle est sa coutume en pays infidèle ;
Et de tous les côtés, ralliés autour d'elle,
Chevaliers et soldats posent leur campement.

Aux fatigues du jour le sommeil a fait trêve.
Charlemagne auprès d'eux s'endort lui-même et rêve :
Au bord d'un gouffre ouvert comme un large entonnoir,
Il chevauche, tenant entre les mains sa lance ;
Ganelon s'en saisit ; il la lui brise, et lance
Les éclats jusqu'aux cieux voilés d'un crêpe noir.

La clarté du matin s'est à peine allumée,
L'Empereur monte en selle, et, sur sa noble armée
Son regard paternel s'attache avec plaisir.
— « Au fond de cette gorge où la marche s'attarde,
Je veux qu'un vaillant chef reste à l'arrière-garde.
Dites-moi qui de vous il convient de choisir. » —

— « Seigneur, fit Ganelon d'une voix hypocrite,
Accordez à Roland cet honneur qu'il mérite.
Nous ne connaissons pas de guerrier plus vaillant. » —
— « Y pensez-vous ? L'enfer vous souffle cette idée !
Du Diable assurément votre âme est possédée.
Et qui donc, répondez, chasserait l'assaillant,

« Si les payens venaient surprendre l'avant-garde ? » —
Ganelon répondit : — « Eh ! mon Dieu ! que l'on garde
Ogier de Danemark pour cet office-là.
Cet emploi lui convient ; il s'en montrera digne. » —
Roland, l'oreille au guet, entend qu'on le désigne,
Or, en vrai chevalier, voici comme il parla,

Calme, l'œil ironique, et la voix goguenarde :
— « Beau-père, en vérité, si j'ai l'arrière-garde,
Si cet honneur m'échoit, je vous en dis merci.
J'en ai pour vous dans l'âme assez de gratitude.
Si vous avez rêvé, contre votre habitude,
De me faire plaisir, vous avez réussi.

« Sauf leurre ou trahison, ma part est la meilleure ;
Par saint Pierre et saint Paul, je m'empare, sur l'heure,
D'un poste périlleux, d'autant plus envié.
Charles n'y perdra rien, ni palefroi, ni mule,
Ni sommier, ni roussin. Je me fais un scrupule
De rendre exactement ce qu'on m'a confié. »

— « Retiens, dit Ganelon, ta parole vantarde,
Et prouve que tu peux garder l'arrière-garde. »
— « Ah ! traître ! fit Roland, qu'emporta sa fureur,
Venimeux insulteur, crois-tu que je sois homme
A laisser de mes mains tomber le bâton, comme
Tu laissas tomber, toi, le gant de l'Empereur ? »

Charlemagne écoutait, la face rembrunie,
Triste de voir entr'eux pareille zizanie,
Et d'ouïr, follement, leur haine ainsi gronder.
Tourné vers son neveu, longtemps il le regarde.
Enfin Nayme : — « A Roland donnez l'arrière-garde,
Mieux ni même aussi bien nul ne la peut guider.

« Mais, pour qu'à son désir l'événement succède,
Accordez-lui votre arc et trouvez-lui bonne aide. »
L'Empereur donne l'arc, et son neveu le prend.
— « Je tiens comme vous-même à votre renommée ;
Gardez donc, beau neveu, la moitié de l'armée,
Et de votre salut je me porte garant. »

— « Je ne la garderais, Seigneur, pour rien au monde.
Moi, démentir mon nom ! Dieu plutôt me confonde !
De grâce, à ma famille épargnez cet affront.
Sans crainte engagez-vous à travers la montagne.
Que Durandal m'assiste et que Dieu m'accompagne !
Vingt mille hommes choisis avec moi suffiront. »

Dans la main de Roland Olivier mit la sienne :
— « A vos côtés, ami, permettez que je vienne. »
Voilà Sanche, Anséis qui commence à vieillir,
Gérin, Othon, Gérard, Engelier, Guy, dix autres,
Turpin même, et chacun lui dit : — « Je suis des vôtres. » —
— « Et moi donc, fit Gautier, pourrais-je lui faillir ? »

L'armée, en longue ligne, au sein des Pyrénées
S'engage ; et sur le flanc des rampes étonnées,
Escaliers de granit taillés pour des géants,
Le pas lourd des soldats résonne à quinze lieues,
Eveillant les forêts, frappant les cimes bleues,
Effrayant les échos des grands ravins béants.

A l'horizon, bientôt, le ciel de la Patrie
Blanchit. « France ! » murmure une voix attendrie.
Ce nom si doux au cœur de ces preux triomphants,
Rappelle aux uns leurs fiefs qui valent un royaume,
Aux autres l'humble champ près de leurs toits de chaume,
A tous le foyer chaste et les petits enfants.

Tous pleurent. Sur ses yeux Charlemagne lui-même
Ramène son manteau. — « Cher Seigneur, lui dit Nayme,
D'où vient que vous pleurez ? Dites-moi vos ennuis. » —
— « En me les demandant vous me faites outrage.
Mon deuil est si pesant qu'il abat mon courage ;
Je voudrais m'empêcher de pleurer, je ne puis.

« Ce Ganelon, bien sûr, il me sera funeste !
En rêve, cette nuit, je l'ai vu, je l'atteste,
Arracher de mes mains ma lance, et la briser ;
Et voilà qu'aujourd'hui, lui-même il me suggère
De laisser mon neveu sur la terre étrangère.
J'ai des soupçons qu'en vain je cherche à maltriser. »

Il n'est pas un soldat de sa vaillante armée
Qui, voyant sur son front tant d'angoisse imprimée,
Ne craigne quelque embûche à l'endroit de Roland.
Oh ! comme Ganelon connaîtrait leur colère,
S'ils savaient que le trahire a reçu son salaire,
Que son crime l'a fait plus que riche, opulent !

S'ils savaient ! Ah ! peut-être il serait temps encore
De secourir Roland. Voici qu'au pays maure
Se lèvent les soldats et grondent les tambours.
Marsile a convoqué tous les barons d'Espagne,
Comtes, ducs et vignerons de plaine et de montagne.
Trois cent mille payens s'alignent en trois jours.

Sur les tours, du Prophète on arbore l'image.
Tandis qu'à Mahomet le peuple rend hommage,
Sous l'épaisseur des Lois, au flanc des monts, sans bruit,
— Comme la bête fauve au fond d'un hallier sombre,
Guettant sa proie, attend que l'aube ait chassé l'ombre, —
Trois cent mille payens s'embusquent dans la nuit.

Perché sur un mulet qu'il mène avec adresse,
En riant, de la sorte, à Marsile s'adresse
Aelroth, son neveu : « Vous le savez, Seigneur,
Je vous ai bien servi. L'heure sonne, où, je pense,
Les services rendus auront leur récompense.
De combattre Roland je réclame l'honneur.

« Le Dieu de Mahomet pour nous prend fait et cause.
Que sur mon bras de fer votre loi se repose ;
Vous serez délivré de cet homme arrogant.
Charlemagne est perdu lui-même ; tous ses hommes
Se rendront lâchement ; on verra qui nous sommes. » —
Le roi Marsile approuve et lui donne son gant,

Disant : « Vous répondez de votre prophétie. » —
— « Je prends ce gant, Seigneur, et vous en remercie ;
Mais, il me faut, de plus, onze de vos barons.
Vous n'avez qu'à choisir parmi votre entourage ;
Tous brûlent de montrer ce que vaut leur courage.
Avec les douze Pairs nous nous mesurerons. »

Falseron, le premier, à l'appel de Marsile,
S'écria : — « Me voici ! Je suis toujours docile
Si c'est pour un combat que l'on me dit : « Venez ! »
Trois fois malheur et honte à qui s'économise ,
Frère, l'arrière-garde est plus que compromise ;
Jusqu'au dernier soldat, ils sont tous condamnés. »

Le second, c'est le roi Corsalis ; ce barbare
Qui de vertu farouche à tout propos se pare ,
Dans l'astuce jamais ne rencontra d'égal.
Ce n'est pas lui, dit-il, qui veut passer pour lâche.
Un troisième réclame une part de la tâche ;
Chacun a reconnu Malprimis de Brigal.

Homme étrange, subtil, mobile, insaisissable,
Sans laisser de vestige il effleure le sable ;
Il devance à la course un essaim de chevaux :
— « Quoiqu'il noue à ses reins la cotte à triple maille,
J'écraserai Roland comme un fétu de paille,
S'il me croise en passant au val de Roncevaux. » —

L'Émir de Balaguer, jeune et de haute mine,
Se présente. Ses yeux que la grâce illumine
Lancent la foudre. En selle il a noble maintien.
Son courage est de ceux qu'à bon droit on renomme :
Loyal, fier, généreux, superbe, galant homme,
Rien ne lui manque, au vrai, hormis d'être chrétien.

— « Si je trouve Roland, en mont, en rase plaine,
Qu'il soit bardé de fer, qu'il soit vêtu de laine,
Il est mort. D'Olivier et des Pairs là présents,
Au val de Roncevaux déjà s'ouvre la tombe.
Quant à Charles, ce vieux qui radote, il succombe
Ecrasé sous le poids des harnais et des ans.

« Qu'il se décide, et vite à vous laisser tranquille. » —
— « Merci, merci ! » lui crie avec chaleur Marsile.
L'Aumacor de Morjane, un de ces familiers,
Attaché par son maître aux soins de l'écurie,
Fait parade à son tour de sa forfanterie :
— « J'amène à Roncevaux vingt mille cavaliers.

« Que j'atteigne Roland, sa disgrâce est certaine ;
La France aura perdu son premier capitaine ;
Charlemagne usera ses yeux à le pleurer. » —
Turgis de Tortosa près des autres s'aligne :
« Seigneurs, d'un tel émoi l'affaire n'est point digne ;
Croyez que Mahomet ne peut pas nous leurrer.

« Si nous le servons bien, tout l'honneur nous demeure.
De la main que voilà, j'entends que Roland meure ;
Du destin qui l'attend rien ne peut l'affranchir.
Regardez cette épée. Elle est comme pas une
Jalouse ; à Durandal elle garde rancune ;
Durandal devant elle à la fin doit fléchir.

« Malheur aux douze pairs ! S'ils engagent la lutte,
Ils ont cessé de vivre en moins d'une minute,
De la France entraînant le complet désarroi. » —
Après eux, lui, septième, Escremis de Valtierre
S'approche bruyamment et d'une voix altière :
— « Roncevaux ! Roncevaux ! fait-il, devant le Roi ,

— « Autant dire le but où l'honneur nous convie !
Roland sera bien fin s'il y sauve sa vie ;
De la France à jamais s'y brisera l'orgueil ;
Elle éprouvera là de si terribles pertes ,
Que ses villes longtemps en resteront désertes ,
Et que Charles verra s'éterniser son deuil.

« Sa gloire a disparu comme l'eau qui s'écoule.
J'ai dit. » — Le Roi d'Espagne avise dans la foule,
Stramaris et Storgant : — « L'un et l'autre on vous sait
De taille à ferrailler avec les Pairs de France.
Quand j'arrête sur vous ma juste préférence ,
En son esprit, déjà, chacun vous choisissait. » —

— « Prêts à marcher, de vous, nous attendions un ordre ,
Et sur les douze Pairs, — ces chiens ! — nous voulons mordre ;
Nous jetons à vos pieds l'Empire agonisant,
Dirent-ils, et pour peu que Votre Grâce y tienne ,
Même de l'Empereur, Majesté très-chrétienne,
Par-dessus le marché, nous vous ferons présent. » —

Au galop, tout-à-coup, accourt près de Marsile,
Le plus beau des payens, Margaris de Séville ;
Son visage est brillant comme l'éclat du jour ;
Il n'est aucune femme, en le voyant paraître ,
Qui ne rie en son cœur, disant : Voilà mon maître !
Et qui ne soit déjà prête à l'aimer d'amour.

Aussi brave que beau, d'une voix de tonnerre :
— « L'œuvre qui nous attend, est une œuvre ordinaire,
Dit-il. — Quant à Roland, il mourra de ma main ;
Maitre Olivier sera bien adroit s'il s'en tire ;
Les pairs, seraient-ils cent, sont promis au martyre ;
Pas un, au jour naissant, n'ouvrira l'œil demain.

« Je le jure, cette arme à la riche poignée ,
Fumante et dans le sang profondément baignée
Punira des méfaits trop longtemps impunis.
Charlemagne, Empereur à la barbe fleurie
Viellira dans la gêne et dans la pénurie.
Nous coucherons, vainqueurs, au bourg de Saint-Denis. » —

Sa beauté, son aplomb, et sa voix résolue ,
Tout en lui réjouit le Roi qui le salue.
A son tour apparaît Kernuble ; ses cheveux
Descendent jusqu'à terre ; en se jouant il porte
Mieux que quatre mulets une charge plus forte.
Samsom, l'Hercule juif, eut des bras moins nerveux.

Cet homme a vu le jour au sein d'une contrée
Maudite, et dont chacun fuit l'approche abhorrée ;
Le soleil ne luit pas sur ses impurs limons.
En germe toute graine y meurt paralysée ;
Jamais d'un ciel ami n'y descend la rosée ;
C'est un séjour de mort hanté par les démons.

Kernuble ainsi parla : — « Je sens que mon épée
A tuer des chrétiens brûle d'être occupée.
La besogne qu'elle aime est prête à Roncevaux.
Entre elle et Durandal s'y clora leur querelle ;
Tous les fils de la France y mourront, et sur elle
La solitude nue étendra ses niveaux. » —

Armés de leurs épieux lourds comme des massues ,
Au galop, des chemins ils gagnent les issues.
Ces douze chefs guidaient cent mille Sarrasins.
Vous eussiez entendu vibrer leur voix tonnante,
Et vous les eussiez vus, pour la lutte imminente ,
Les masser en bon ordre au fond des bois voisins.

Sous l'ombrage des pins, pareils à des fantômes ,
Ils baissent leur visière, ils rajustent leurs heaumes ;
Les brassards sont bouclés, les hauberts sont lacés ;
Chacun saisit l'écu, chacun serre sa lance,
Ou son épieu sorti des forges de Valence.
Leurs grands palefrois noirs marchent en rangs pressés,

Et mordent, frémissants, les freins blanchis d'écume.
Pendant l'aube, en paix, au firmament s'allume ,
Et sa pure clarté dore insensiblement
Les fronts neigeux des monts et les hautes ramures ;
Des casques, des pavois, des lances, des armures ,
Ainsi qu'un vif éclair jaillit un flamboiement.

De tous côtés, au loin, cette lueur farouche
Eclate, et cent clairons sonnent à pleine bouche.
Olivier écoutait ce tumulte lointain
Qui venait, grandissant comme un bruit de tempête ;
Il appela Roland, et, secouant la tête :
— « Nous pourrions bien avoir bataille ce matin. » —

Roland sourit : — « Ami, Dieu le veuille ! J'augure
Que nos gens au combat feront bonne figure.
Pour l'Empereur, la France aimée et le drapeau,
Endurer froid et chaud, bise, autan, grêle, neige,
Ce n'est rien. Que la soif ou que la faim l'assiège,
Chacun doit, c'est connu, gaiement risquer sa peau.

« La France a l'œil sur nous, et le devoir oblige ;
Si nous ne faisons pas même plus qu'il n'exige,
Le dernier des chanteurs nous vilipenderait,
Ces havards bons à rien sont toujours prompts au blâme.
A la hauteur du but tâchons d'élever l'âme ;
Qu'à frapper vaillamment tout le monde soit prêt. » —

En trois bonds, Olivier, sur les roches voisines,
S'élance, et découvrant les hordes sarrasines :
— « Roland, vous entendez le tapage qu'ils font ?
Toute l'Espagne est là ; Goufanons se déploient,
Epieux fendent les airs, heaumes d'acier flamboient.
Quelle masse ! Le val est plein de bout à fond.

« Ou je n'y connais rien, et je crois m'y connaître,
Ou bien, pardonne-moi, ton beau-père est un traître. » —
Parmi les Pairs de France Olivier redescend :
— « J'ai vu tant de payens, dit-il, dans le val sombre,
Que nul homme vivant n'en connaîtrait le nombre,
Avant d'avoir compté plus de mille fois cent.

« Une attaque inouïe, étrange, surhumaine ,
Se prépare ; à lutter vous aurez de la peine.
Que Dieu mette en vos mains sa force et sa vertu ! » —
Tous dirent : — « Nous savons ce qu'attend la patrie.
L'âme comme la main en nous est aguerrie ,
Et nous pourrons mourir, ayant bien combattu. » —

(A continuer.)

J.-B. GOUX.

~~~~~

# MAS BREGNOS FÔRO DE MA BIGNO.

---

( A Moussu lou Mairo de Sen Macâri. )

---

Sen Macâri tan bièl, nôblo et fresco bilôto,  
Doun l'orfeoun déjà famus  
A tan medaillos d'or qu'on nou las counto plus,  
As boulgut qu'à ta fêsto ajustèssi ma nôto,  
Precizomen anèy, dilus,  
Jour de bregnos dins ma bignoto...  
Sèy partit saquela ; per tu dambé plazé  
Ey tout quittat, panès, bregnayres,  
Grus foundens, touno rullo et cubat déjà plé  
A fa desparrica lous ceoucles trop sarrayres,  
Et me baci quistan dins toun brès, à bèl tal,  
Grunos d'or per toun Espital...  
Oh! de la Caritat desplègui las ensegnos ;  
Dounas, bailla-me touts ; moun gran-pay qu'ès al cièl  
Me crido, cò rizen et la grumillo à l'èl :  
• Fil, se pel l'Espital apenes toun capèl,  
• N'aouras pas de millounos bregnos !! •

JACQUES JASMIN.

Dezunpèy trento ans, és bertat,  
Et Poezio et Caritat,  
Del ciel poulidos messatgèros,  
Prèston al *Jansemin* un paouquet may d'aoudou.  
Mais lou bé que las sièt per gari las mizèros,  
Quan zou cal, et dambé razou,  
Sul la poutirino des bous mairos,  
Sat planta ruban rouge... et l'estèlo d'aounou !!

---

# MES VENDANGES LOIN DE MA VIGNE.

---

( A Monsieur le Maire de Saint-Macaire. )<sup>1</sup>

---

TRADUCTION MOT A MOT.

Saint-Macaire si vieux, noble et fraîche bourgade, dont l'orphéon déjà fameux a tant de médailles d'or qu'on ne les compte plus, a voulu que j'ajoutasse mon chant à ta fête, précisément aujourd'hui, lundi, jour de vendanges à ma petite vigne.... Je suis parti, pourtant ; pour toi, avec plaisir, j'ai tout quitté, paniers, vendangeurs, grains fondants, tonne ivre et cuvier déjà plein à faire éclater les cercles trop serrés, et me voici quêtant dans ton berceau, à grands tas, des graines d'or pour ton hospice.

Oh ! de la charité, je déploie les enseignes. Donnez-tous, donnez-moi ; mon grand-père qui est au ciel me crie, le cœur riant et la larme à l'œil : « Fils, si pour l'hôpital tu remplis ton chapeau, tu n'auras pas de meilleures vendanges ! »

Depuis trente ans, il est vrai, et poésie et charité, du ciel charmantes messagères, prêtent au jasmin un peu plus d'odeur ; mais le bien qui les suit pour guérir les misères, quand il le faut, et avec raison, sur la poitrine des bons maires, sait planter le ruban rouge et l'étoile d'honneur !

---

<sup>1</sup> Cette remarquable pièce de vers continue la série des Poésies inédites de JASMIN, que nous avons commencée dans de précédentes livraisons.

---

# LE MOIS.

---

## SIMPLE CAUSERIE.

---

Heureux mois que celui qui s'achève ! Il a eu deux 'carnavals : le carnaval électoral et le carnaval des jours gras. Nous n'avons pas le droit de parler ici du premier dont nous nous sommes assez occupé ailleurs. Quant au second, c'est un sujet plus divertissant et qui sollicite notre plume comme une actualité très préférable à la politique sombre et écœurante de ces tristes temps.

Mais hélas ! elle est partout aujourd'hui la hideuse mégère : elle a pénétré jusque dans les salons pour gâter la causerie, jusqu'au foyer de la famille pour y jeter l'anxiété, le trouble, les pénibles préoccupations.

Elle a eu sur le carnaval, qui vient de finir, une influence funeste. Elle a empêché la plupart des grandes réunions de cette époque de l'année : le club a tué le bal et les joyeux accents des orchestres ont été remplacés par la petite et désagréable musique des péroreurs électoraux.

Il y a longtemps que la mode des travestissements et des masques est partout en décadence. On ne se met guère plus maintenant de

masques que sur la conscience. Mais jamais, d'après ce que nous signalent les journaux des différentes villes de France, la folie carnavalesque n'avait moins agité ses grelots que pendant les jours gras de 1876.

Les Français veulent devenir sérieux : malheureusement ils ne le deviennent qu'en apparence, Nous ne connaissons plus le franc éclat de rire de nos pères ni ces divertissements de large bouffonnerie où ils se délectaient ; mais nous avons pris l'habitude de perversités et de vilaines actions dont ils étaient incapables.

Le carnaval aujourd'hui dure toute l'année ; mais c'est un carnaval lugubre qui effraie les hommes intelligents et honnêtes, doués de quelque clairvoyance et l'on se demande avec effroi quel en sera le dénouement.

Danse donc ta carmagnole, société corrompue, hypocrite, révoltée contre toutes les nobles croyances ! Tu es folle ou tu es ivre et tu ne vois point l'abîme béant sous tes pieds !

Tout n'est que contraste dans la nature et c'est parfois au milieu de l'éclat des fêtes, que le philosophe observe avec le plus de sûreté et de précision les vices du jour, les misères sociales. Quelle volupté délicieuse et inconnue du vulgaire que de s'isoler dans les foules ! Autour de vous s'agitent des gens affairés ou des gens qui s'amuse à des plaisirs faciles, faux, sans lendemain et seul, parmi cette cohue bigarrée, élevant votre esprit et votre âme au-dessus d'elle, vous pensez, vous méditez, vous comparez, vous jouissez de toute la supériorité intime et discrète que vous vous sentez sur ceux qui sont là, s'agitant dans leur tourbillonnement stérile.

C'est ce que m'écrivait hier un ami qui lancé à pleines voiles dans ce qu'on appelle le monde et le grand monde parisien me disait que jamais cette vie factice, toute de conventions et d'ennuyeuses exi-



gences, ne lui avait paru plus vide par elle-même et plus instructive par tous les dessous de la nature humaine qu'elle permet d'entrevoir à quelques privilégiés.

• Les hommes, mon cher, n'ont jamais été plus orgueilleux, plus vains et plus nuls ; les femmes plus coquettes et plus entraînées dans les voies qui conduisent à la démoralisation d'une époque, d'une société. La race des vrais hommes du monde va, chaque jour, s'éteignant. Nous ne rencontrons plus guère ici que des mannequins prétentieux sans éducation, sans esprit. L'élément féminin ne vaut pas mieux ; c'est, même pour des sceptiques et des blasés comme moi, à en rougir de honte, de voir disparaître, sous je ne sais quelle malsaine influence, nos dernières grandes dames qui ne seront remplacées que par de petites poupées absolument insipides. Si cela continue, il deviendra bientôt impossible de causer, un quart d'heure, avec une femme dans un salon, une nuit de bal et d'y trouver quelque plaisir. La causerie se meurt, mon cher ami, la causerie est morte. On se croirait presque partout dans le boudoir d'une courtisane ou dans les coulisses d'un de nos petits théâtres. C'est effrayant, l'abaissement du niveau intellectuel de ce qui compose au jourd'hui, en France, la société ! »

Et voilà, résumées en quelques lignes, les réflexions d'un brave garçon qui n'est certes pas un Prud'homme mais qui ne sait point retenir, même dans un familier épanchement, l'expression d'une trop légitime désespérance.

Il est incontestable que le ton général de la conversation a pris, en ce temps, des allures qui sont un des signes les plus évidents de notre décadence morale. Autrefois, on se piquait, même sans être gentilhomme, d'une certaine délicatesse, d'un certain raffinement dans le choix des sujets et dans la manière de les exprimer. C'était surtout quand on s'adressait à des femmes qu'on exerçait sur soi-même une plus sévère vigilance. Le langage prétentieux n'était pas

pour cela de mise; il a été ridiculisé à toutes les époques; mais le respect des convenances était scrupuleusement observé.

Maintenant, au contraire, il est presque de mode de se montrer brutal et trivial dans ses habitudes de conversation et on fait parfois des réputations de gens d'esprit à des hommes qui n'ont d'autre mérite que de se distinguer, dans une société féminine, par le relâchement affecté de leur langage et la grossièreté de leurs plaisanteries.

Ce sont là d'explicables engouements. La femme de par la grâce, de par le charme qu'elle peut, quand elle le veut, répandre autour d'elle, exerce une influence souveraine; elle n'en est que plus coupable, lorsqu'elle encourage de déplorables écarts.

Charmantes lectrices, ne croyez pas que je veuille récriminer ici contre des plaisirs que beaucoup d'entre vous recherchent avec passion. Je comprends les séductions du bal. Qui donc n'a point, dans ses souvenirs, l'une de ces nuits où tout son être s'est enivré des ravissements de la danse, du parfum des fleurs, de l'éclat des toilettes, de l'étincellement des lustres et de ces entraînements délicieux qu'on ne saurait exprimer dans aucune langue.

Mais j'écris au hasard de la plume. En commençant à tracer les lignes que vous venez de lire, je vous jure bien que je ne savais pas le premier mot de ce que j'allais vous dire. Excusez-donc le décousu de cette causerie de carnaval qui a tourné un peu au sermon. Elle paraîtra en Carême !

FERNAND LAMY.



## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

---

Voici aujourd'hui plusieurs œuvres poétiques :

Henri Bazin. — *Les Illusions perdues*. (Librairie des bibliophiles. — 1 vol. in-12).

Hippolyte Buffenoir. — *Les Premiers baisers*. (Même librairie. — 1 vol. in-18).

Deux recueils où brillent surtout la sincérité et la foi.

Gaston David. — *Le Poème de la vie*. (Didier. — 1 vol. in-18).

Ceci est un peu au-dessus de la moyenne habituelle. — L'auteur ne fait litière d'aucun sentiment humain et son souffle, relativement puissant, conservé, d'un bout à l'autre de l'œuvre, une égalité de force peu ordinaire.

Léon Duvanchet. — *Le Médaillon* (Librairie des bibliophiles. — 1 vol. in 18).

Recueil un peu prétentieux et disloqué. — Originalité trop visée et mal atteinte.

B. C. — *De nos jours. Esquisses contemporaines*. (Librairie des bibliophiles. — 1 vol. in-12).

Alphonse Scheler. — *Premiers accords*. (Sandoz. — 1 vol. in-12).

Deux volumes inconnus que nous devons nous borner à citer, sans commentaire.

L'ouvrage suivant, véritable théorie poétique, doit naturellement trouver ici sa place :

F. de Gramont. — *Les Vers français. — Leur prosodie*. (Hetzel. — 1 vol. — in-12).

Un livre intéressant et bien conçu, plein d'érudition et de goût, qui mérite une recommandation spéciale.

• •

Passons à la série des conteurs :

Alfred Assolant. — *Léa*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

Rien de miraculeux ni même de remarquable ; mais une somme d'intérêt très appréciable et une dose de talent avantageuse.

Général Ambert. — *L'Héroïsme en soutane* (Dentu. — 1 vol. in-12).

Ceci est œuvre de cœur. Récits touchants, épisodes héroïques, anecdotes consolantes, émergeant noblement de la sanglante épopée de 1871.

J. Yed. — *Une bonne fortune*. (Ghio. — 1 vol. in-12).

Récit vivant, sincère, mouvementé et dramatique.

Hector Malot. — *Ida et Carmélita* (3<sup>e</sup> série de *L'Auberge du Monde*.  
(Lévy. — 1 vol. in-12).

Une citation, ici, doit suffire.

George Sand. — *La Tour de Percemont*. (Lévy. — 1 vol. in-12).

Rien de bien dramatique ni de bien nouveau ; mais tout l'immense talent littéraire et toute la souplesse d'esprit de l'illustre écrivain se retrouvent dans ces pages délicieusement brodées sur un canevas remarquable par sa simplicité.

Alphonse Daudet. — *Jack*. Mœurs contemporaines. (Dentu. — 2 vol. in-12).

Talent honnête et de bon aloi ; plume correcte et sincère.

Adolphe Belot et Jules Dantin. — *Le Secret terrible*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

Était-ce vraiment bien la peine de se mettre à deux pour élaborer une telle œuvre ?

Géne-Mur. — *Les Bâtards Fréniès*. (Arnould. — 1 vol. in-12.)

Le réalisme est ici d'une acuité inouïe. — Thèse sociale soutenue avec une étrange violence. On désirerait à la fois plus de logique, de mesure et de style.

D. Filex. — *Un Roman vrai*. (Lévy. — 1 vol. in-12.)

Étude médiocre, sur laquelle il n'y a pas lieu d'insister.

Jules Claretie. — *Le Beau Solignac*. (Dentu. — 2 vol. in-12.)

Le talent dépensé par M. Claretie dans une foule de productions banales est vraiment regrettable. La plume alerte, vive, très littéraire de ce charmant écrivain serait digne d'un tout autre rôle.

Miss Rhoda Broughton. — *Nancy*. (Amyot. — 1 vol. in-12.)

Roman anglais, à la fois étrange et curieux, ayant conservé dans la traduction toute sa saveur originale.

*Mémoires de Laferrière*. (Dentu. — 1 vol. in-12.)

Ne touchons pas ici trop sévèrement à la question littéraire. Il s'agit, en somme, d'un très intéressant et très curieux recueil de notes, de souvenirs et d'anecdotes. La moisson est réellement abondante et le lecteur, en fermant ce livre, nous saura gré certainement de le lui avoir recommandé.

Emile Richebourg. *Les Soirées amusantes*. — 4<sup>e</sup> série : *Contes d'automne* (Novembre). (Plon. — 1 vol. in-18.)

Ceci est le onzième volume d'une collection dont nous avons parlé plusieurs fois avec éloges.

• •

Sciences, voyages et histoire :

Louis Figuier. — *L'Année scientifique et industrielle*. — 19<sup>e</sup> année (1875)  
(Hachette. — 1 vol. in-12).

Ce recueil est trop connu de tous pour qu'il soit utile d'insister à son égard. —  
Notons seulement que, par l'importance et la variété des matières, le volume d'au-  
jourd'hui offre un puissant intérêt.

Félix Julien. — *Voyage au pays de Babel*. (Plon. — 1 vol. in-12).

Œuvre savante. — Etudes philologiques très appréciées.

A. Meylan. — *A travers les Espagnes*. (Sandoz. — 1 vol. in-18).

Livre intéressant et qui devrait trouver le succès.

Caro. — *Problèmes de morale sociale*. (Hachette. — 1 vol. in-8°).

Livre un peu bien sérieux pour nos légers *Bulletins*. Ceci est de la pure métaphy-  
sique et nous n'y touchons pas. Style très littéraire, d'ailleurs, mais non moins aca-  
démique.

Prince Romuald Giedroyc. — *Résumé de l'Histoire du Portugal au XIX<sup>e</sup> siècle*.  
(Amyot. — 1 vol. in 8°).

Travail important et qui paraît mériter l'attention, au dire de plusieurs.

Paul Gaffarel. — *Histoire de la Floride française*. (Didot. — 1 vol. in-8°).

Ouvrage dont nous ne connaissons que le titre et que nous ne pouvons, dès lors,  
citer que pour mémoire.

Pour clôturer cette série, citons ici, au passage, l'apparition du quatorzième vo-  
lume (lettres S.-T.) du *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle* de Pierre  
Larousse (Boyer. — In-4°).

Nous reviendrons ultérieurement sur cette œuvre immense, sur ce répertoire colos-  
sal auquel ne sauraient être ménagées ni admiration ni critique.

• •

Indiquons, pour finir, quelques ouvrages spécialement littéraires :

Charles Aubertin. — *Histoire de la littérature française au moyen-âge*. Tome I.  
(Belin. — 1 vol. in-8°).

Travail sérieux et remarquable.

Edouard Noël et Edmond Stoullig. — *Les Annales du Théâtre et de la Musique*.  
— 1<sup>re</sup> année : 1875 (Charpentier. — 1 vol. in-12).

Ceci est une publication réellement opportune et précieuse, comblant très-heuren-

sement une lacune regrettable. Travail bien conçu et bien présenté, dont le succès nous paraît être certain.

*Le Registre de Lagrange* (Archives de la Comédie-Française.)  
(Claye. — 1 vol. in-4°).

Nous n'avons certainement pas besoin d'insister sur l'importance et l'intérêt puissant de cette publication unique.

Terminons enfin cette longue nomenclature par la citation rapide d'une œuvre non moins originale que considérable :

Alfred Dantès. — *Dictionnaire biographique et bibliographique.*  
(Aug. Boyer, — gr. in-8°.)

L'ouvrage se publie par fascicules mensuels depuis le 1<sup>er</sup> mai 1875 et le 10<sup>e</sup> fascicule vient de paraître. Il ne s'agit là que de notes et de documents ; ce sont de simples nomenclatures plus ou moins complètes ; mais, tel qu'il s'offre à nous, ce travail présente un tel caractère d'utilité que nous ne saurions le recommander trop vivement à nos lecteurs.

Nous y reviendrons à loisir.

JULES ANDRIEU.

NOTA. — Tous les ouvrages mentionnés au *Bulletin bibliographique* se trouvent à la librairie **Michel et Médan**, à Agen.



LE

# SOLDAT GASCON AUX GRANDES ÉPOQUES

DE L'HISTOIRE DE FRANCE.<sup>1</sup>

---

( DEUXIÈME PARTIE. )

---

## VIII

Charles VIII, fils et successeur de Louis XI, s'était à peine débarassé de la savante autorité de sa sœur Anne de Beaujeu devenue duchesse de Bourbon, qu'il médita l'accomplissement d'un rêve romanesque. Ce prince, élevé dans une profonde ignorance par l'esprit soupçonneux de son père, s'adonnait à la lecture des fabliaux et se persuadait, échauffé par le récit des exploits de Charlemagne et de ses preux, qu'il était appelé à suivre leur exemple et à reconquérir l'Empire d'Occident. Tout d'abord, il borna sa folle ambition à la possession de l'Italie et de la Sicile, se réservant de porter, plus tard, ses armes victorieuses jusque dans Constantinople.

Favorisé par les dissensions qui déchiraient la haute Italie, Charles VIII se décida brusquement à l'envahir et, en Août 1494, son armée franchit les Alpes. Nous voyons figurer dans cette armée forte d'environ 60 mille hommes et d'une puissante artillerie <sup>2</sup> huit

---

<sup>1</sup> Voir la livraison du 30 septembre 1875, page 381.

<sup>2</sup> L'artillerie et les gros bagages se rendirent à Gènes par mer, ce qui n'était ni sans habileté ni sans audace. L'artillerie française à laquelle Louis XI avait donné des soins tout particuliers passait, à juste titre, pour la première de l'Europe depuis les perfectionnements apportés à cette arme par les frères Bureau.



*mille arquebusiers Gascons*, rempart inébranlable disent, les chroniques du xv<sup>e</sup> siècle.<sup>1</sup>

Ce gros contingent mérite de fixer notre attention, car il révèle un fait de grave importance dans le sujet qui nous occupe. Jusqu'alors, en effet, les feudataires Gascons, Provençaux et Aquitains, les barons aventuriers du Midi de la France ne s'étaient, généralement, présentés qu'à cheval au combat; à dater de Charles VIII et jusqu'à nos jours, c'est dans l'arme de l'infanterie que les soldats Gascons serviront par *milliasses* et de préférence. A de très brillantes exceptions près les illustrations méridionales auxquelles nous verrons prendre un premier rang dans nos fastes militaires seront *gens de pied* ayant *en les mains*, comme l'a écrit Montaigne, la pique ou l'arquebuse.

Les succès de l'armée française dont le chef (le roi) n'était, cependant, rien moins que général, tinrent du prodige. Sa marche fut triomphale, de Milan qui lui ouvrit ses portes jusqu'à Rome et à Naples où elle entra sans coup férir. Les 8 mille Gascons formés en corps d'avant-garde dédaignèrent d'allumer les mèches de leurs arquebuses sur tout cet immense parcours que l'enthousiasme des partis victorieux semait de fleurs. Après les Gascons venaient les Suisses en corps de bataille et ceux-ci se signalèrent par des actes révoltants de rapine et de cruauté. Fait étrange qui justifie pleinement ce que nous avons dit de la discipline introduite dans les bandes de routiers et d'écorcheurs, par Saintrailles, la Hire, Barbazan, Baussac et tant d'autres chefs de ces mêmes aventuriers fondus dans les compagnies d'ordonnance (Charles VII), les Gascons de Charles VIII, n'imitèrent pas les Suisses et donnèrent, partout sur leur passage, le premier exemple de la retenue dans le succès et du respect des désarmés.

---

<sup>1</sup> Les armées étrangères firent, longtemps avant les nôtres, usage de l'arquebuse. Le caractère français s'accordait mal avec un engin *d'invention diabolique* (lire Mon-luc) qui tuait, de loin, l'homme qu'on n'eut pas, souvent, abordé à longueur de pique. Les arquebusiers comptèrent d'abord dans les troupes à cheval mais, peu à peu, ils se fondirent dans l'infanterie, arme dont ils firent la toute puissance lorsqu'ils lui appartinrent définitivement.

Les 8 mille arquebusiers Gascons de Charles VIII étaient, en grande partie, gens de pied.

Les progrès de Charles furent bientôt suivis de revers non moins éclatants que ses trop faciles victoires. L'innocent émule d'Alexandre et de Charlemagne ne sut pas, comme ces grands capitaines, asseoir sa domination sur les pays conquis et le désordre d'une administration insensée souleva, de toutes parts, contre les Français aventurés au cœur de la Péninsule, des ennemis excités par l'Espagne, le pape et les chefs des factions dominées mais non soumises.

Il fallut se décider à la retraite et les Gascons, au dire de Comynes, le sagace historien de cette campagne étrange, passèrent de l'avant-garde à l'arrière pour y faire briller leur bravoure. Enfin, Charles VIII racheta ses étourderies par une conduite chevaleresque à la chaude bataille de Fornoue (Fornovo). Il se jeta, avec une poignée de combattants décidés à vaincre ou à périr, sur les troupes italiennes qui le serraient de trop près et, soutenu par les Gascons réduits de moitié par une diversion sur Novare, il enfonça l'ennemi, le tailla en pièces et en fit un tel carnage que le périlleux défilé des Apennins où son avant-garde s'était engagée, ne lui fut plus disputé.

Quant aux Français et Gascons laissés dans diverses places sous le commandement du comte de Montpensier, ils périrent, en grande partie, de maladies contagieuses qui emportèrent leur général et le peu qui en resta fut réduit à capituler.

## IX

Si nous avons traité avec quelques détails l'expédition de Charles VIII, c'est que nous avons voulu mettre en lumière non la vaillance et la constance des troupes Gasconnes enrôlées pour la première fois hors frontières, mais les traits d'humanité et la forte discipline par lesquels elles se signalèrent dans ces mêmes contrées où nous les retrouverons, deux et trois siècles plus tard, couverts d'un gloire qui étonna l'Europe lorsqu'elle ne la fit pas trembler.

## X

Les xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, les plus grands dans l'histoire de la civilisation moderne, des lettres et des arts furent, aussi, des âges de régénération pour les armées françaises. Nous avons vu quelle heureuse transformation la discipline avait produite chez le chef subalterne et

le soldat, à dater de la création des compagnies d'ordonnance ; nous verrons se développer ces progrès et il appartiendra à de glorieux enfants de la Gascogne dont la mémoire périt par ingrate ignorance des Gascons de nos jours, d'avoir été les infatigables poursuivants de ces progrès qui ont fait du champ de carnage le champ d'honneur.

Si la discipline ne se fut pas introduite dans nos armées permanentes, dès l'époque de leur création, combien serait plus lamentable l'histoire déjà trop sanglante de nos guerres de religion sous les derniers Valois. C'est grâce à cet esprit de discipline devenu nécessaire aux généraux et aux capitaines de compagnies pour le succès de leurs entreprises, que le fer et la flamme portés surtout dans le Midi de la France, ne firent pas des plus riches contrées de notre beau pays des déserts ravagés. Ces régions eurent à souffrir, et beaucoup, de la haine que les chefs des deux partis nourrissaient les uns pour les autres, mais ce fut dans de rares occasions que le soldat obtint la licence du pillage et si, par malheur, on lui eût lâché la bride au lieu de le contenir, ses excès auraient certainement dépassé ceux qui ont déshonoré les siècles barbares. En effet, les règnes de François II, Charles IX et Henri III sont signalés, avec raison, comme des temps où la plus haute société française se distinguait par des mœurs véritablement féroces. La manie ou, plutôt, la maladie du duel faisait fureur ; on se battait par partie de plaisir trois contre trois (chiffre de mode) et non pas pour dégainer, croiser le fer, se tendre la main et choquer les verres mais pour s'arracher la vie bel et bien et en rire du meilleur cœur. Les exécutions d'Amboise si horribles qu'elles furent, sous les yeux de la cour, ne tardèrent pas à être effacées par les massacres de la Saint-Barthélemy et, enfin, le palais de Blois fut le théâtre de l'assassinat des Guise qui, eux-mêmes, n'étaient pas de conscience nette dans ces jours d'emportement dont notre histoire restera éternellement assombrie.

Eh ! bien, à cette époque où le tempérament français éclatait en brutalités trop souvent criminelles, on voit, avec délicieux soulagement, que l'*enrôlé*, le soldat à paye fixe, le militaire enfin — puisque le mot nous est revenu avec la Renaissance — se montre, relativement il est vrai, humain, clément et quelquefois généreux jusqu'à l'héroïsme. Henri III voulant faire tuer le duc de Guise s'adressa tout d'abord au colonel Crillon qui lui répondit : « Je suis soldat, Sire, et non pas assassin ; trouvez bon que j'appelle en duel M. de

Guise ; je le tuerai s'il ne me tue pas. » Henri III s'adressa aux 45 et ne garda pas rancune à M. de Crillon.<sup>1</sup>

Le cœur se soulève à la lecture des atrocités que les troupes disciplinées de Tilly et de Wallenstein commirent dans la Haute-Allemagne pendant la guerre de trente ans. Cette indiscipline qui était tolérée, commandée même par les généraux de l'Empereur et malgré lui, montre à travers les ruines qu'elle sema principalement sur l'Oder, sur l'Elbe, dans le Brandebourg et toute la Poméranie ce qu'elle eût enfanté d'horreurs et de dévastations sur le cours de la Garonne et dans les pays arrosés par ses affluents, si des chefs comme Monluc, Condé, Montgomery et autres, non moins vaillants qu'intraitables en leurs principes, avaient excité leurs troupes au brigandage au lieu de les tenir, comme ils le firent, sous le joug despotique mais salutaire d'une inflexible autorité.

## XI

Le règne de Louis XII est, pour l'écrivain militaire, comme une suite des événements qui marquèrent le règne de Charles VIII. La guerre recommença en Italie, à propos du Milanais considéré, non sans raison, par le roi de France, comme état héréditaire et les Gascons s'y employèrent avec honneur. Ils combattirent sous les ordres directs de Bellegarde, Terride, Thilladel, Sarlabaus « *gentilshommes du pur et vray terrouer de la Gascogne* » à Cerignole où ils furent vaincus, — à Ravenne où ils furent vainqueurs et se distinguèrent, entre tous, par leur opiniâtreté dans les revers, par leur modération dans la victoire.

C'est qu'à cette époque et jusqu'en 1685, date de la révocation de l'édit de Nantes qui fit tant de mal à la France militaire en la privant d'un trop grand nombre d'officiers dont elle brisa les épées, la Gascogne avait et maintint le privilège de fournir à nos armées ses plus belliqueux contingents. Aussi, le premier éditeur des Commentaires de Monluc (Milange) écrivait-il, en 1592, cette dédicace à la noblesse de Gascogne :

---

<sup>1</sup> Le colonel Crillon, dont la famille était originaire du Piémont, appartenait, depuis plusieurs générations, à la Provence.

« Messieurs, comme il se voit de certaines contrées qui produisent  
« aucuns fruits en abondance, lesquels viennent rarement ailleurs,  
« il semble aussi que votre Gascogne porte ordinairement un nombre  
« infiny de grands et valeureux capitaines, comme un fruit qui lui  
« est propre et naturel et que les autres provinces, en comparaison  
« d'elle, en demeurent comme stériles. C'est celle là qui a fait naistre  
« avec tant de réputation ces redoutables et illustres princes de la  
« maison de Foix, d'Albret, d'Armagnac, de Comminge, de Candale  
« et Captaux de Buch.<sup>1</sup> C'est elle qui a eslevé Pothon et La Hire, deux  
« bienheureuses colonnes et singuliers ornements des armes de  
« France. C'est elle qui, de nos jours, a fait cognoistre à toutes les  
« nations estrangères le nom des seigneurs de Termes, de Belle-  
« garde, de La Valette, d'Ossun, de Gondrin, Terride, Ramegas,  
« Cassins, Gohas, Thilladet Sarlabaus, sans mettre en compte ceux  
« qui vivent aujourd'hui, etc., etc.... »

« C'est votre Gascogne, MM. qui est un *magazin de soldats*, la  
« pépinière des armées, la fleur et le choix de la plus belliqueuse  
« troupe de la terre et l'essaim de tant de braves guerriers qui peu-  
« vent contester l'honneur de la vaillance avec les plus fameux  
« capitaines Grecs et Romains qui furent oncques, etc., etc.... »

Il y a, sans doute, de l'exagération dans ce tableau, mais on peut se convaincre en lisant nos grands chroniqueurs, qui, seuls, entrent dans le détail des événements, de l'exactitude parfaite du fond. La Gascogne a été, depuis l'invasion franque jusqu'en 1685, le pays des batailleurs et nous verrons, en poursuivant cette modeste étude, qu'après avoir dormi pendant cent années environ, son esprit belliqueux se réveilla, superbe, au bruit des pas de Bonaparte pour retomber, vingt ans plus tard, et jusqu'à nos jours, dans le court sommeil dont il ne sera tiré que par le service obligatoire.

---

<sup>1</sup> Les Captaux de Buch étaient de purs Gascons et de très grands seigneurs. On voit encore, à l'une des stations du chemin de fer de Bordeaux à Arcachon, les ruines d'un de leurs châteaux. Si je n'ai parlé des hauts faits des guerriers de cette famille, c'est qu'elle a constamment porté les armes pour les Anglais. Leur nom patronymique était de Grailli. L'un d'eux épousa la sœur d'un comte de Foix, prit le titre de son beau-père et fit hommage du comté en 1400. L'illustre Gaston de Foix, duc de Nemours, vainqueur à Ravenne et tué dans sa victoire, était arrière-petit-fils de ce Captal de Buch

## XII

Avec François I<sup>er</sup> nos armées font quelques légers progrès tactiques et l'unité de bataille formée de groupes jusqu'alors trop épars, prend le nom de légion puis de régiment dans l'arme de l'infanterie. Aussi trouvons-nous les Gascons enrégimentés, qu'ils soient enrôlés ou volontaires, et leurs capitaines de compagnies, comme aussi leurs colonels, appartiendront surtout les premiers et jusqu'à la Révolution qui découpa nos anciennes provinces en départements, à cette belliqueuse Gascogne surnommée, dès le xvi<sup>e</sup> siècle, le *magazin* des soldats de la France.

On comprend qu'à une époque où les armées étaient, des deux parts, de faible effectif et où la force des troupes engagées dans la bataille était en raison directe de ces effectifs, l'élan, l'entrain et la valeur des meilleurs combattans devaient éclater dans la même journée et en maintes occasions. En outre, les nations ne pouvant pas mettre de grosses armées sur pied, comme de nos jours, elles occupaient les pays à conserver et à défendre en y semant des garnisons dans toutes les villes, châteaux ou bicoques tombés en leur pouvoir. Aussi, les guerres tant en Italie qu'en France consistèrent-elles, sauf quelques actions générales presque toujours amenées par la nécessité de secourir une place compromise, en sièges, assauts et camisades<sup>1</sup> où officiers et soldats pouvaient montrer, selon la charmante et pittoresque expression de Monluc « *s'ils avaient tété de bon lait.* »

### I

Puisque, plusieurs fois déjà, le nom fameux de Monluc s'est détaché de ma plume, il est utile, il est nécessaire que je consacre quelques lignes à ce Gascon illustre demeuré, sous cinq règnes des Valois, le modèle, pour ne pas dire le type, de l'homme de guerre par excellence.

---

<sup>1</sup> Lorsque les troupes allaient à l'escalade pendant la nuit, elles mettaient une chemise pardessus le corselet pour cacher les reflets de l'acier. Dans les Cévennes, les partisans de Jean Cavalier se couvraient aussi d'une chemise, d'où le surnom de *camisards* qui leur est resté.

Blaise de Monluc<sup>1</sup> naquit vers l'année 1502 dans l'Agenais et mourut, en 1577, au château d'Estillac à une lieue d'Agen sur la route de Condom. C'était une maison de petite noblesse et fort pauvre que la maison de Monluc, tellement pauvre qu'après avoir été page du duc de Lorraine, puis archer de ce prince dans la compagnie du chevalier Bayard, le jeune Blaise revint à Estillac et en repartit aussitôt, quelques maigres pistoles en poche et monté sur un courtaud, comme le d'Artagnan du romancier, pour franchir le mont Genève et passer en Italie où il débuta, âgé de 17 ans, par des actes de crânerie qui commencèrent sa réputation mais non pas sa fortune.<sup>2</sup>

Pour bien connaître cette grande et originale physionomie, il faut l'envisager et l'étudier sous quatre aspects. Il y a, en effet, dans Monluc, le soldat, le général, l'homme politique et l'écrivain. Soldat, c'est l'intrépidité froide jointe à l'audace et toujours en quête de se produire ; général c'est la prudence accompagnée d'une activité dévorante, c'est la ruse immédiatement suivie des coups qu'elle a médités, c'est aussi la clairvoyance comme on peut s'en convaincre en lisant les conseils qu'elle donna pour faire livrer et gagner la bataille de Cérizoles.

Jeté dans la guerre civile par les révoltes des huguenots, Monluc y apparaît en homme politique plutôt qu'en partisan catholique. Quoique très ferme et intransigeant dans sa foi, quoique plein de mépris pour les croyances des sectes nouvelles, il savait regarder et bien voir sous les masques. Le huguenot était à ses yeux l'ennemi de l'autel romain en apparence et par le fait, mais en réalité l'ennemi du trône et, dans le populaire, l'instrument inflexible d'une faction conduite par une noblesse assez rebelle pour vouloir reprendre et continuer les luttes de la féodalité.

Il est malheureux pour la mémoire de ce grand homme qu'il ait vécu dans des temps aussi troublés ; si Monluc fut né seulement sur le seuil du siècle de Louis XIV, son nom nous serait arrivé et passerait aux âges futurs, enveloppé de la gloire la plus pure. Il eût certaine-

---

<sup>1</sup> C'est à tort que plusieurs biographes écrivent Montluc. Le T n'existe pas dans l'orthographe du nom.

<sup>2</sup> Fait prisonnier à la bataille de Pavie, il fut renvoyé comme ne pouvant pas payer rançon et il revint à Estillac dans un tel dénûment qu'il vécut, sur sa route, de raves et de tronçons de choux (1525).

ment compté dans cette merveilleuse pléiade de généraux où Turenne et Condé brillent au premier rang et, tout entier à ses devoirs militaires, loin d'être accusé de cruautés que d'ailleurs il ne désavoue pas, mais qu'il rejette sur la nécessité de rendre dent pour dent à des ennemis qui ne le ménageaient pas, il se montrerait doué des vertus de ces chefs d'armée dont l'histoire célèbre la grandeur d'âme et qui furent l'idole de leurs soldats.

Comme écrivain, Monluc qui avoue « *n'avoir rien tant haï que les escriptures*, » révèle, d'une façon charmante, les qualités et les défauts de sa forte nature ; ses Commentaires que Henri IV appelait le *bréviaire des capitaines* sont non seulement pleins de fructueux enseignements et de conseils dont aucun n'est à dédaigner, mais encore ils fourmillent de traits qui font de leur auteur un homme absolument à part. L'esprit Gaulois s'y joue avec une singulière aisance ; la sagesse y règne à toutes les pages ; la glorification du point d'honneur semble en être le but ; le style très souvent incorrect en est toujours décent ; le fanfaron s'y montre à découvert, mais quel fanfaron ? Et combien il convient de pardonner quelques excès d'orgueil, voire de vanité, à ce brillant Gascon qui paya tant et si souvent de sa personne que, lorsque son corps de fer rendit l'âme, toutes ses blessures, du haut en bas, semblaient se confondre en une seule cicatrice.

Si l'on pense que Monluc avait soixante-douze ans lorsque, *stropiat* de tous ses membres et la tête traversée d'une arquebusade reçue à la prise de Rabasteins, il se retira au château d'Estillac et y dicta ses Commentaires ; si l'on pense au chagrin qui accablait cet homme d'action réduit à trainer sa vieillesse dans le repos qu'il détestait et la douleur d'avoir perdu deux fils sur trois par le glaive ou le feu ; si l'on veut encore remarquer que la faveur royale n'avait pas été prodigue envers ce vieux serviteur qui, de Fontarabie à Naples, de Naples à Thionville, de Thionville à Calais et dans toutes nos régions méridionales s'était multiplié au service de ses souverains, on ne peut qu'admirer la trempe de ce caractère jetant sur des pages qui auraient pu être attristées ou tout au moins découragées, des poignées de sel attique dont le lecteur s'égaie encore à trois siècles de distance et s'égaiera toujours.

Tiré de sa retraite par les conseils de la Reine-mère, Monluc se rendit au siège de La Rochelle où il eut le malheur de perdre son

★



troisième fils, Fabien, tué dans un assaut,<sup>1</sup> et, en 1573, Henri III le créa maréchal de France, gouverneur de la Guyenne, etc..... Malgré lui, car il se sentait accablé bien plus par les nobles mutilations de son corps que par le poids des années, Monluc cédant aux pressantes demandes du Parlement de Bordeaux, alla investir Gensac et s'en empara. Ce fut le dernier acte de sa vie guerrière et son grand cœur eut à s'y réjouir, car, sous ses yeux, l'impétueuse et vaillante noblesse de cette Gascogne dont il était si fier, se fit remarquer par des traits d'audace qu'il se plaît à raconter : « d'abordée « nous emportâmes le fauxbourg et les barricades; Messieurs de « Monferran, (il y fut tué) de Duras, de La Marque et de La Devèze « y allèrent en pourpoint, le coutelas au poing et donnèrent jusqu'aux portes. Ils n'en étaient pas plus sages, car les arquebusades « y estoient à bon marché. »

Monluc se démit des charges qu'il ne pouvait plus remplir les armes à la main et il rentra, pour tout de bon cette fois, à Estillac non sans quelque fortune grâce aux libéralités des cinq Rois qu'il avait servis et aux grands commandements qu'il avait exercés, mais beaucoup moins riche que se plaisaient à le dire ses envieux et ses détracteurs. Il mourut en 1577 dans la quatrième année de sa retraite et son épitaphe qu'il se plut à composer, est comme la dernière saillie de cet esprit railleur, sévère et vantard tout à la fois :

« ICI REPOSENT LES OS

« DE MONLUC QUI ONC N'EUT REPOS. »

Les profanateurs et les iconoclastes de 1793 n'ont pas eu pitié de ce repos si glorieusement mérité; ils ont jeté au vent les cendres du grand guerrier avec cette rage imbécile qui les portait à décapiter, dans leurs niches, les saints taillés dans les portails de nos églises; et cette insulte attend encore la réparation que lui doivent les Gascons de nos jours.

## XIV

Cette courte notice sur Monluc dispense du soin de peindre le caractère des soldats Gascons, en général, durant le cours entier du

---

<sup>1</sup> Fabien de Monluc, seigneur de Montesquiou tué, en voulant forcer la barricade de Nogarol.

xv<sup>e</sup> siècle. Les guerres d'Italie et les guerres de Religion cantonnèrent les recrutements des troupes méridionales dans les armées employées soit dans la Péninsule Italique, soit des rives de l'Adour à celles de la Dordogne et même de la Charente. Les contingents considérables fournis par la Gascogne, le Languedoc, la Provence et le Béarn, tant catholiques que protestants, furent ce qu'étaient leurs chefs, braves, ardents, audacieux en tête et solides aux arrières-gardes. Il faudrait établir une bien longue liste des officiers qui, sous Monluc, Lautrec, Gaston de Foix, Genouilhac et les chefs calvinistes et tant d'autres, montrèrent à tout venant, « qu'ils avaient tété de bon lait, » pour être sûr de n'en oublier que moitié. Bornons-nous à répéter que, pour la postérité, la plus grande gloire de ces capitaines et généraux est d'avoir maintenu une forte discipline parmi des troupes d'un tempérament si chaud, comme le plus grand honneur du soldat est d'avoir obéi. Nous ne voulons pas dire que toutes les villes *prises d'assaut* furent épargnées, ce serait trop exiger d'une époque où l'homme comptait pour peu la vie des hommes, mais s'il y eut, de part et d'autre, en quelques occasions, d'abominables tueries, les chefs les toléraient pour des raisons militaires ou politiques dont ils ont pris toute la responsabilité.

Les troupes gasconnes au xv<sup>e</sup> siècle n'ont pas fourni que des officiers en renom. Certains hommes en sont sortis qui ont fait honneur aux lettres et pour n'en citer qu'un après Monluc, nous nous arrêterons à Brantôme, ce charmant conteur dont la verve Périgourdine, les allures cavalières et l'audace à tout dire — à bien dire — nous ont laissé de la gloire et de la galanterie des portraits qui ne vieilliront pas. Brantôme prit le harnais en sa qualité de gentilhomme, avant de se livrer à son penchant pour les lettres et c'est, peut-être, pour ne pas dire assurément, à la rude école des camps et du danger où chacun montre à nu ses vertus et ses travers, qu'il étudia l'homme d'assez près pour le connaître à fond et le dépeindre en maître.

## XV

Vous qui visitez les sites pittoresques de la vieille Gascogne, du Béarn, du Languedoc et partie de la Provence, de l'Armagnac, de l'Agenais, du Quercy, de la Lozère, du Rouergue, du Périgord et du Bordelais et vous qui, citoyens de ces pays aujourd'hui paisibles et enrichis passez indifférents devant les ruines de tous ces châteaux et maisons fortes

plantés avec fierté, comme des bannières de preux, sur les sommets de vos collines, vous tous qui, pour entrer dans les villes et les villages où vous appellent soit le trafic, soit le plaisir, soit le bonheur du foyer domestique, franchissez des fossés autrefois creusés par des mains guerrières, aujourd'hui comblés par le temps et par la paix, vous dont les maisons ont été en partie construites avec les démolitions de la forteresse voisine, apprenez — tout en vous réjouissant d'être de votre siècle — apprenez à respecter ces murailles éventrées, ces pierres enfouies sous l'herbe et dans l'oubli, ces tours béantes aux crénaux édentés et dites-vous bien que, partout par là, vos pères, vos vieux pères, soldats gascons pour l'honneur de la Gascogne, ont fait des prodiges de bravoure dont ils vous ont laissé l'auguste héritage. Apprenez-le pour en parler à vos enfants afin que noblesse oblige la race gasconne tout entière, le jour où il faudra savoir vaincre encore ou savoir bien mourir, dites-vous que, là par où vous passez, sentier de chèvre pour monter au castel démoli, fossé comblé pour entrer au village, boulevards des cités construits sous d'antiques remparts, vos ancêtres, officiers ou soldats, peuple ou noblesse, ont versé leur sang et que ce sang généreux a fait, avec le renom de votre pays, la réputation, sans tache, de la valeur française.

## XVI

Ces ruines, ces citadelles ou châteaux que l'amour de l'art tente de réparer en quelques endroits, ces villages fortifiés encore il y a deux siècles à peine, on les rencontre à chaque pas dans les départements qui formaient l'ancienne Gascogne et nous aurons à nous en souvenir lorsque, poursuivant notre récit, nous aurons à parler du soldat Gascon participant, sous le commandement direct de son chef le plus illustre, Henri de Navarre, aux événements de la Ligue expirante et au couronnement d'Henri IV.

*(A suivre.)*

A. DE G.



# SOUVENIRS D'UN BIBLIOPHILE.

---

A Monsieur Georges de Monbrison, au château de Saint-Roch, près Auvillars.

MONSIEUR,

Vous aimez les livres, je les aime ; nous les avons toujours aimés et ce goût, qui vient moins de la tête que du cœur, n'est pas plus près de passer à l'un qu'à l'autre. Je le sens qui s'avive en moi depuis qu'il m'a fait vous rencontrer. C'est bien lui, non le hasard, qui me vaut le plaisir de vous connaître (vous m'en voudriez de dire l'honneur) et si je ne le cultivais par l'effet d'une naturelle inclination, je le ferais par pure reconnaissance. J'obéis à ce double sentiment en fixant de vieux souvenirs dans les pages que vous allez lire.

Ad MAGEN.

Agen, le 25 mars 1876.

## I

Les étalagistes en plein vent sont la providence des humbles, — des pauvres diables et des écoliers. Si pris qu'on soit de désirs, quand on est timide, qu'on ne sait trop ce qu'on veut et qu'on a la bourse légère, on s'arrête un instant au seuil d'un magasin. On y regarde à deux fois pour entrer, jugeant que c'est chose grave de déranger, peut-être pour rien, un homme mûr assis devant son bureau. Aura-t-il ce que vous voulez ? S'il l'a, quel sera le prix ? Pourrez-vous payer si l'objet est cher ? — Quand, à la sortie du collège, nos livres ballant sur le dos au bout d'une lanière de cuir, nous faisions halte à côté du

pont d'Angoyne<sup>1</sup> devant la boutique de M. Raymond Noubel, il s'engageait d'étranges dialogues. « Entre donc ! — Je n'ose pas. — Est-il bête ! — Passe le premier. » — Se risquait-on, on avait la chair de poule, quand tout au fond, d'une porte latérale qui s'ouvrait dans un coin sombre, émergeait lentement un homme grand, maigre, un peu voûté, froid d'aspect, — un personnage ! C'était le maître de la maison, maison déjà plus que séculaire par les Bru et les Gayau.<sup>2</sup> Debout devant nous, bouche close, nous perçant de son clair regard, il attendait, rien moins qu'encourageant. On s'expliquait pourtant et, avec douceur, on vous priait de patienter quelque peu. Il fallait chercher parmi des milliers de livres celui que vous demandiez, le *De viris*, la *Méthode* de Dantal,<sup>3</sup> une *Prosodie* de Chevallier ou un traité de Cicéron, parfois, mais rarement et d'une lèvre hésitante, un poète moderne. Qu'il m'en a coûté, grand Dieu, de me risquer en compagnie d'un ami, je dirais presque d'un complice, à demander un choix de morceaux en vers — quelque *Anthologie* ou quelque *Abeille*, — où se trouvait Le Feu du Ciel, une *Orientale* de Victor Hugo, qui nous faisait pâmer d'admiration ! Quand le livre tardait à venir, ce qui était assez fréquent, on fouillait les rayons d'un œil avide, non sans avoir, au préalable, caressé du regard et de la main des ouvrages dits *illustrés* qui se publiaient par livraisons, — la grande vogue de ce temps ! Le fonds des librairies, leur aspect intérieur, par conséquent, a depuis beaucoup changé. Sous le rose, le beurre frais et le gris doux de leurs brochures, celles d'aujourd'hui semblent sourire pour mieux attirer l'acheteur. Ce qui dominait

<sup>1</sup> C'était une bouche d'égoût, qui s'ouvrait en plein ceintre au-dessous, au travers plutôt de la maison Noubel, en face de la rue *Moncorny*. On l'a supprimé depuis environ trente ans. L'eau en refluait par les grandes pluies d'orage et formait un large ruisseau qui gênait la circulation, toujours active sur ce point.

<sup>2</sup> Raymond Gayau, fils de Thimothée, lequel, je crois, avait succédé aux Bru, adopta une de ses nièces, M<sup>lle</sup> Fisse, de Bordeaux, l'initia à son commerce et la maria avec Jean Noubel, un toulousain que le hasard ou la poursuite de quelque affaire avait poussé à Agen. La maison passa à ce Jean, puis à sa veuve, enfin à Raymond, leur fils. — Les Gayau avaient adopté, pour leurs publications classiques, une marque parlante : C'était un geai perché à la cime d'un chêne, c'est-à-dire un *geai haut*. — Cet oiseau se dit *gay* en patois.

<sup>3</sup> Méthode pour apprendre la langue latine, recommandée par les pères de l'Oratoire, et très répandue dans les collèges au début de la Restauration.

alors, ce qui donnait véritablement le ton, c'étaient d'honnêtes et solides reliures de veau brun uni ou jaspé, habillant en bourgeois cossus des in-8°, surtout des in-12. Les *Barbou*, les *Cazin* ces petits livres charmants, de si bonne mine et si durables, doux au toucher comme une main d'ami, y figuraient en colonnes serrées. Je les vois encore, à la marge des casiers, avivant à l'or fin de leurs filets le jour pâle qui venait de Moncorny,<sup>1</sup> et provoquant le désir par leur sobre élégance. Me croirait-on, si je disais que l'élève de rhétorique ne céda jamais à la tentation ? on aurait tort, je le confesse, et pour preuve, je puis montrer une douzaine de bouquins que je garde comme des reliques : c'est la *Psyché* de La Fontaine, un *Choix de Brueys et Palaprat* et les *Œuvres de Fontenelle*, ingénieux et nobles écrits dont l'auteur, comme dit Vinet,<sup>2</sup> « a presque égalé les maîtres de la science à force de les bien juger. »

Où nous allions comme chez nous, c'est à l'étalage du Pont-Long. Là, sur de larges parapets qu'ombrageaient des marronniers centenaires, un jeune homme de Saint-Gaudens<sup>3</sup> exposait durant la belle saison le contenu de plusieurs mannes d'osier. Nous assistions, avec un zèle fervent, les jours de vacance et le jeudi, à l'ouverture de ces boîtes de Pandore. Pardonnez-moi cette expression ; si métaphorique qu'elle soit, elle n'en reste pas moins exacte, car il y avait un peu de tout dans l'assortiment qui nous attirait, — plus de mauvais toutefois que de bon ; — et l'on n'y prenait pas garde ! Cela venait d'Epinal, de Limoges, ou de Reims. C'était pauvre et laid au possible ! Papier mou, spongieux, piqueté de points noirs ; à peine de marge, et la tranche festonnée comme si l'on eût coupé les feuillets avec le doigt. Le tirage était pire encore et, pour ce qui est des gravures, gros-

---

<sup>1</sup> Le pan-coupé pratiqué vers 1845 à l'angle de la rue Moncorny opposé à la maison Noubel, a fort dégagé sur ce point l'entrée de la rue Garonne. Sur cet emplacement, s'élevait encore à cette époque un édifice du XVI<sup>e</sup> siècle, avec galerie flanquée de deux tourelles en encorbellement, qui supportait le beffroy municipal.

<sup>2</sup> *Chrestomatie française*, tome III, 4<sup>e</sup> édition, pr XLV du discours sur la littérature française.

<sup>3</sup> M. Pradère, aujourd'hui propriétaire d'un immeuble dans la rue Saint-Antoine, où il a définitivement transporté sa librairie.

sières sans naïveté, le moins expert des amateurs d'aujourd'hui les traiterait simplement d'*infectes*.<sup>1</sup>

Voulez-vous des titres, des renseignements ? En voici que ma mémoire a gardés : d'abord le fonds obligé du colporteur, almanachs, grimoires de toutes sortes : *Les admirables secrets du grand Albert*, *Les précieuses qualités et propriétés de la poule noire*, *Le grand et le petit Etteila*, *Les prophéties perpétuelles très anciennes et très certaines de Michel Nostradamus*, *La clef et explication des songes* ; puis, *Le Parfait bouvier*, *Le Parfait laboureur* et *Les cinq Codes* ; *Le Secrétaire des amants*, *La civilité chrétienne et honnête*, *L'Imitation de Jésus-Christ*, *Le bon sens du curé Meslier*, *Les aventures galantes et divertissantes du duc de Roquelaure*, *La vie des Saints*, *Les crimes des Rois de France* et *Le tableau de l'amour conjugal*, avec ses images que nous ne comprenions pas et qui nous mettaient le rouge au front ; puis, les naïves et merveilleuses *Histoires* de la Bibliothèque bleue, *Jean de Paris*, *Geneviève de Brabant*, *Les quatre fils Aymon*, *très hardis et très valeureux* ; puis, les romans de M<sup>me</sup> Cottin, ceux de Ducray-Duminil, avec l'attrait de leur double étiquette — (*Victor ou l'enfant de la forêt* nous semblait le chef-d'œuvre), — et ceux d'Anne Radcliffe, qui nous faisaient mourir de peur, le soir, et blottir, la nuit, sous nos couvertures ; pour finir, à côté des *bergerades* du chevalier de Florian, l'emphatique, — comment dirai-je ? — poème ou roman des *Incas*, et les *Contes peu moraux* de Marmontel, puis deux œuvres de haute portée politique et sociale, *Les voyages de Gulliver* et *Les aventures de Robinson Crusoë*, enfin deux extrêmes qu'unit la force d'un sentiment vrai, libre du joug des conventions, *Manon Lescaut*, *Paul et Virginie*.

Petit-à-petit, comme l'oiseau, l'humble étalagiste du Pont-Long, avec de l'ordre et de l'économie, fit à son commerce un siège moins

---

<sup>1</sup> L'exagération aujourd'hui s'applique à tout, à la manière de parler comme à celle de se coiffer et de se vêtir. Les jaquettes ou redingotes qui modélaient le corps sans le gêner et ne venaient qu'aux genoux, prennent des airs de jupe et menacent les talons. Les paquets de cheveux ébouriffés qui chargent la tête des femmes, dénoncent une égale tendance à l'hyperbole. Ce qui était simplement joli devient *splendide ou ravissant*, ce qui était laid devient *infect*. J'ai entendu appliquer cette expression par un petit monsieur très suffisant à une élégante demi-reliure dont le cuir ne lui semblait pas assez aminci à l'extrême bord qui s'abat sur les plats.

précaire. Il acquit sur le Gravier, près des bains Devèze,<sup>1</sup> disparus depuis, une vaste construction en bois, ayant la forme d'une maison et qui avait servi de café sous l'Empire. Là, il put étaler à l'aise, à côté de son ancien fonds dont l'importance, naturellement, décrut, un fonds d'ordre supérieur qui lui valut une plus sérieuse clientèle. Comme avant, nous eûmes nos coudées franches. Notre goût d'ailleurs s'y forma, nos tentations eurent des objets plus dignes. On y trouvait d'excellents livres tombés sans motif au rabais, les mignons in-32 de Debure, si recherchés et qui deviennent rares; le *Montesquieu* du même éditeur, grand in-8° à deux colonnes qui n'offre pas une pique au bout de près d'un demi siècle et s'accommode si bien à l'œil; le *Voltaire*, complet en trois volumes, de Verdière-Sautelet-Fournier, dont un index bien fait doublerait le prix et les services; les éditions classiques de Lefèvre, toujours chères aux amateurs délicats que préoccupent avant tout, dans les ouvrages qui ne passent point, je veux dire dans ceux des maîtres dont le génie a fixé notre langue, la correction et la pureté des textes; enfin, des livres simplement curieux que l'oubli avait saisis tout à coup et que nous voyons tout à coup s'en relever. *Habent sua fata libelli*

Jamais ce dicton ne fut plus vrai. Ces livres poussés hors du courant par je ne sais quel caprice et qui échouaient dans une baraque, si intéressants, si beaux qu'ils fussent, à peine les regardait-on. Je faisais comme tout le monde, et quand il me prend d'y songer, je me mords les poings de dépit. Devant un livre dédaigné qui me plaisait, que de fois je fus au moment de protester, sous forme d'acquisition, contre l'ostracisme universel! Le plus souvent je reculais. Défaut de confiance en moi, peut-être respect humain, déférence plutôt envers l'opinion, tout cela agissant de concert et à mon insu, m'empêchait de prendre mon parti en temps utile. Oh! les belles occasions manquées, qui ne reviendront plus jamais! Ce qui me pince,

---

<sup>1</sup> La municipalité d'Agen, par sa délibération du 19 janvier 1780, avait concédé à un sieur Lorrain, pour y établir des bains publics, une ancienne pile du pont construit sous Richard 1<sup>er</sup>, dit *Cœur-de-Lion*, roi d'Angleterre. (Charte adressée aux Consuls d'Agen, en date du 12 novembre 1187) Un ferblantier, nommé Devèze, en fit plus tard l'acquisition et donna à son établissement des proportions plus considérables. Il était situé en avant et dans la direction du pavillon de la passerelle, dont le socle est lui-même un reste du pont construit par l'ordre de Richard.



c'est que j'aurais eu pour quelques sous des ouvrages dont la valeur s'est fabuleusement accrue ; — et je n'avais qu'à les prendre ! .

Un homme pourtant, un seul à ma connaissance, rompait, sur ce point, avec ses contemporains. C'était un avocat déjà mûr, venu de Condom à Agen, où de solides qualités n'avaient pas tardé à le produire. Il était instruit, laborieux, d'humeur très douce quoi qu'un peu sauvage. Ses collègues lui reprochaient d'enfler le purisme jusqu'à la pédanterie. Membre habituel du conseil de l'ordre, même honoré du bâtonnat, il était de ces orateurs dont La Bruyère a dit je ne sais où qu' « ils parlent proprement et ennuyeusement. »

M. Marquet, c'est l'avocat en question — possédait une bibliothèque riche en livres de droit, de littérature et d'histoire. C'était comme un lieu sacré, un sanctuaire où n'entraient que les fidèles. Jamais balai ni plumeau n'y passèrent. La poussière, lentement déposée, s'y agglutinait, s'y feutrait, formant *en tête* des bouquins de véritables tapis de haute lisse. J'y fus admis une fois<sup>1</sup> et j'eus l'honneur de *toucher des Commentaires de Monluc* que, sur la foi d'une promesse trop légèrement donnée, j'espérais pouvoir lire chez moi. On me trouva trop jeune pour justifier une telle confiance, pour supporter sans faiblir le poids d'une responsabilité aussi lourde. Au reste, j'eus la douleur de voir là, au meilleur rang, et d'ouïr citer comme dignes d'une particulière faveur des livres qui auraient pu être miens. Venant d'une bouche autorisée, en un tel moment et en un tel lieu, cette éloquente leçon était de celles qu'on n'oublie pas.

## II

J'étais à Paris, suivant des cours de science et d'histoire et employant mes loisirs en utiles distractions. J'herborisais avec le bon Chaubard,<sup>2</sup> je visitais les musées, je bouquinais dans le quartier

---

<sup>1</sup> M. Marquet avait son appartement dans la maison Lespès-Morisseau, *rue du Cat*, en face de celle de l'*Angle-Droit*.

<sup>2</sup> Louis-Athanaze Chaubard, collaborateur de la *Flore Agenaise*, auteur des ouvrages suivants : 1° *Eléments de géologie offrant la concordance des faits géologiques avec les faits historiques, tels qu'ils se trouvent dans la Bible, les traditions Egyptiennes et les Fables de la Grèce*, 1 vol. in-8°, Paris 1832. — 2° *Univers expliqué par la Révélation*, 1 vol. in-8°, Paris 1842. — 3° *Flore du bassin de la Garonne*, manuscrit dont le monde savant attend depuis trop longtemps la publication prescrite par l'auteur à ses exécuteurs testamentaires.

latin, et le long des quais, du Pont-Royal au Pont-Neuf. La lecture des *Leçons de philosophie chimique* de l'illustre professeur Dumas et la rencontre fortuite d'un exemplaire, d'ailleurs très médiocre, de *La Toyson d'or* de Trismosin<sup>1</sup> avait marqué un but à mes recherches : collectionner les écrits des alchimistes. J'eus, au début, d'assez bonnes chances. L'étalage de Delahays, dans la rue Voltaire où je passais tous les jours, me fut, à cet égard, une source abondante ; Il me fournit, en trois mois, près de cinquante volumes parmi lesquels le *Theatrum chemicum* et la *Bibliotheca chimica* de Manget. Quand arrivèrent les vacances, avant de partir pour Agen, il fallait classer, emménager ces trésors. Il se trouva que j'étais trop riche ; je ne savais plus où les mettre.

Au retour, la veille, je crois, j'eus la visite d'un respectable vieillard, M. de Lugat, ancien maire d'Agen.<sup>2</sup> La fantaisie lui avait pris de lire le *Roman de la Rose* et il n'avait pu la satisfaire. C'était, paraît-il, son idée fixe :

Il y songeait le jour, la nuit, il en rêvait.

Il me demanda comme un service de lui en trouver un exemplaire dès mon arrivée à Paris et de le lui adresser.

Pour un ouvrage de cette nature, dont j'ignorais le format et le prix, et que je supposais rare, je dus prendre conseil d'un homme compétent. Ma bonne étoile, sous la forme de Jasmin, m'avait conduit chez Charles Nodier et j'avais reçu un tel accueil que mes visites se renouvelèrent. Il me fit le très grand honneur de m'inviter à ses soirées du dimanche. A mon vif regret, je n'y parus qu'une fois. En une de ces réunions dont Jasmin fut d'ailleurs le héros, j'avais vu tout ce que Paris comptait d'hommes de lettres et j'en

---

<sup>1</sup> *La Toyson d'or, ou la Fleur des Trésors, en laquelle est succinctement et méthodiquement traité de la pierre des philosophes... enrichies des figures et des propres couleurs représentées au vif, selon qu'elles doivent nécessairement arriver en la pratique de ce bel œuvre, et recueillies des plus grands monuments de l'antiquité par ce grand philosophe Salomon Trismosin, précepteur de Paracelse ; traduit de l'Allemand en Français et commenté par L. J. Paris, Ch. Sevestre, 1613.*

<sup>2</sup> La ville d'Agen est redevable à cet honorable magistrat de la digue en forme d'épi, qui protège contre la Garonne, dans son entière longueur, notre promenade du Gravier.

étais sorti comme enivré. Y aller seul, pauvre étudiant, me présenter, timide comme j'étais, parmi tant de gens célèbres, il n'y fallait pas songer. Quant à demander un avis en tête-à-tête pour l'acquisition dont j'avais charge, cela m'agréait de tous points.

Donc, un matin, je sortis de chez moi, — je logeais dans la rue des Postes, tout en face de celle du Puits-qui-parle, — je traversai le Jardin-des-Plantes dans sa longueur, puis le pont d'Austerlitz. Me voilà à l'Arsenal. Nodier, en sa qualité de bibliothécaire, y avait sa résidence. On m'introduisit dans son cabinet, situé au premier étage de l'édifice. Le souvenir de cette entrevue m'est si présent que je crois y être encore.

L'auteur de *Trilby* était assis auprès de la cheminée, à droite, causant avec un Monsieur qui, debout devant lui, tenait un livre à la main. Pendant que Nodier m'accueillait, le Monsieur posa le livre dans un petit corps de bibliothèque, à gauche, salua comme un familier de la maison et sortit.

• Eh bien, mon enfant, dit mon hôte, vous m'apportez des nouvelles de Jasmin ? Comment va-t-il et que fait-il ? — J'étais d'autant plus en état de répondre à cette double question que Jasmin m'avait chargé de transmettre à Nodier son respectueux hommage.<sup>1</sup> Pouvait-il oublier que des premiers, le premier plutôt dans les hauts rangs des maîtres de la langue, Nodier avait défendu les patois contre un naïf décret d'abolition<sup>2</sup> et signalé au monde littéraire, dans une notice pleine de grâce, le génie du *perruquier d'Agen*.<sup>3</sup>

Cependant j'exposai le but de ma visite. — • Que ne parliez-vous plus tôt, dit Nodier ! Nous avons là mon libraire sous la main, M. Colomb de Batines, à qui j'ai cédé, il n'y a pas huit jours, un exemplaire du *Roman de la Rose*, qui faisait bien votre affaire. L'a-t-il encore ? Voilà ce qu'il faut savoir. Il s'agit d'aller chez lui et je vais vous y conduire. »

La journée s'annonçait belle, mais l'air était vif et Nodier frileux.

---

<sup>1</sup> Le tome II<sup>e</sup> des *Papillotes* était à la veille de paraître, avec une dédicace à Nodier. Jasmin, qui lui ménageait une surprise, m'avait recommandé de n'en rien dire.

<sup>2</sup> Comment les patois furent abolis en France, conte fantastique. (*Bulletin Bibliophile*, février 1835.)

<sup>3</sup> Les papillotes du perruquier d'Agen. (*Ibidem*, octobre 1835.)

La politesse m'obligeait à refuser. C'est ce que je fis, mais mon hôte insista si obligeamment que mes scrupules tombèrent. Comme il prenait son chapeau pour sortir : — « Allons, dit-il, avec un sourire, vous êtes bien en appétit, monsieur le chimiste, que les classiques de la profession ne vous suffisent plus ! »

J'ouvris de grands yeux étonnés, à ces paroles qui étaient un pur grimoire. — « Qu'ont de commun, dis-je, monsieur Nodier, la chimie et Guillaume de Lorris ? — Rien, fit-il, je vous l'accorde, mais qui a parlé de lui, si ce n'est vous, mon enfant ? *Le Roman de la Rose* a deux auteurs, qui n'ont pas travaillé en collaboration, comme on fait aujourd'hui, — au contraire ! Jean de Meung l'a pris où l'autre l'avait laissé, mais sans marcher sur ses traces. Guillaume était un poète, un amoureux raffiné qui eût fait belle figure aux débats des cours d'amour ; il était bien de son temps, celui-là ! L'autre, c'est un savant, un libre penseur, presque un moderne, une sorte de docteur Faust qui sait tout et parle de tout, non sans force ni talent, mais sans ordre, sans mesure, à la diable, comme on dit. C'est celui-ci qui est vôtre, mon enfant. — Tenez, ajouta-t-il, en cueillant sur un rayon un volume en maroquin rouge, regardez ce petit bijou. La reliure est de Padeloup, un maître, et l'exemplaire appartient à un fin amateur, Girardot de Préfond. Mais ce n'est pas ce qui vous touche. » — J'ouvris le livre et lus au titre : *Le Romant de la Rose, par Guillaume de Lorris et Jehan de Mehung, nouvellement revu et corrigé, oultre les précédentes impressions. Paris, Galiot Dupré. 1529.* Il le reprit, chercha, et me montra un passage que je réduis en vile prose.<sup>1</sup> « L'art est bien loin de la nature, mais à force d'observation et d'étude, il finit par s'en rapprocher. L'alchimie n'est pas, tant s'en faut, une science vaine :

Qui sagemens en ouvreroit  
Grans merveilles y troveroit.

Soumis à des épreuves diverses, les corps se changent de l'un en l'autre et reviennent finalement à leur mode primitif d'existence. Ne voit-on pas la fougère, devenir, par épuration, cendre et verre, sous la main du verrier ? Ainsi peut faire des métaux celui qui en

---

<sup>1</sup> Vers 1688 et suivants.

sait éliminer les éléments impurs. Sous quelque aspect qu'ils se présentent, tous sont formés d'une substance unique ; tous, sous diverses influences, naissent, dans le sein de la terre, du soufre et du vif-argent. De ce vif-argent, par des moyens peu coûteux, les maîtres en alchimie savent tirer de l'or fin et, en donnant à cet or à la fois poids et couleur, ils le transmutent en gemmes vives. Ils dépouillent les autres métaux de leurs formes accidentelles, en les traitant par des agents subtils et les changent aussi en or fin. »

Nodier jouit de mon étonnement et me dit : « — Dans l'édition que j'ai cédée et qui est de Lenglet-Dufresnoy, il y a deux poèmes alchimiques attribués aussi à Jean de Meung, que vous aurez plaisir à lire. Elle contient en plus deux glossaires très complets qui en rendent la lecture plus facile. » — « Que cela m'irait, fis-je vivement ! Le malheur, c'est ce que ce livre, en supposant que nous le retrouvions, est destiné à un autre que moi. Je ne suis pas libre de le garder. » — Et j'exposai sincèrement mon cas. Il fut convenu qu'on se mettrait, au besoin, en quête d'un autre exemplaire, mais celui que nous poursuivions me tentait terriblement. Il me semblait qu'il y avait une vertu dans un livre souvent touché par ces longs doigts osseux qui parlaient, avec la plume, comme une bouche d'or.

Mon hôte me comprit et, avec sa bonté aiguisée de malice : — « Nous nous entendons à demi mot, fit-il. Vous voudriez vous substituer à moi dans la possession d'un de mes livres. Suis-je donc prophète à Agen qu'on songe, moi vivant, à avoir de mes reliques ? C'est bien de votre âge, cela, mon enfant, et je vous en loue. Mon amour-propre en est d'ailleurs flatté. Je commence, grâce à vous, à savoir ce qu'est la gloire. »

Nodier passa dans un cabinet voisin et reparut tenant un volume

---

1 4 vol. in-12. Paris, 1735. — Dans « Les remontrances ou complainte de l'alchimiste errant, » la nature se plaint des mauvais traitements qui lui fait endurer l'ignorance crasse des alchimistes. — « Ils se disent bons philosophes, dit-elle, et n'ont ni théorie, ni science de l'art, ni connaissance de la nature. Ils rompent leurs alambics, s'entêtent à force de brûler du charbon, calcinent un tas de drogues et n'arrivent à rien. Le seul moyen assuré de réussir c'est de chercher à pénétrer mes secrets, en s'étudiant à voir comment je procède. » — On retrouve là en germe, les idées du passage déjà cité du *Roman de la Rose*.

qu'il m'offrit en me disant : — « Ce *bouquin*,<sup>1</sup> car c'en est un et ce n'est rien que cela, a été imprimé dans la ville de Salon, patrie de l'auteur, qui devint presque agenais.<sup>2</sup> Il n'a pas d'autre mérite, sauf, *paraît-il*, de m'avoir appartenu. » — J'ai ce volume sous les yeux en écrivant ces souvenirs ; il porte le titre suivant : *Les prophéties de Michel Nostradamus, divisées en dix centuries. Nouvelle édition imprimée d'après la copie de la première édition faite sous les yeux de César Nostradamus, son fils en 1568. — A Salon, chez l'Imprimeur de Nostradamus.* — Comme j'allais remercier, je sentis une main se poser sur mes lèvres : — « Oh non ! non ! ce n'est pas la peine ! »

Il fallait, pourtant, se mettre en route. Pendant que Nodier s'apprêtait, je m'approchai de la fenêtre et regardai le vivant panorama qui se déployait sous mes yeux : à l'est, le Jardin des Plantes étalant ses masses vertes d'où partaient des cris de fauves ;<sup>3</sup> en face, la halle au vin, comme un gigantesque échiquier, et le quai Saint-Bernard—une puissante artère du commerce—plus qu'animé, fourmillant ; à l'ouest, et sur un plan postérieur, la coupole du Panthéon découpant dans l'air léger du matin sa grise silhouette ; puis la rivière étincelante, et l'île Saint-Louis à demi voilée de brume ; enfin, vers l'extrême horizon, à la pointe de la Cité, le colossal chevêt de Notre-Dame, posant en pleine lumière.

---

<sup>1</sup> Le mot *Bouquin* s'entend ordinairement des livres de peu de valeur ou en mauvaise condition ; il s'y applique un sens de défaveur. Nodier qui raffolait des *vieux livres bons et beaux* ne l'entendait pas autrement.

<sup>2</sup> « Passant à Toulouse, il vint à Agen, ville sur la rivière de la Garonne, où l'arrêta Jules César Scaliger, personnage de signalée et rare érudition, ainsi que chacun sait, avec lequel il eut grande familiarité, qui toutefois se changea quelque temps après en forte rivalité et pique, ainsi qu'il advient souvent entre les Doctes et se peut colliger par leurs écrits. Là il prit pour femme une fort honorable demoiselle, de laquelle il eut deux enfants mâle et femelle, etc. (*Brief discours sur la vie de M. Michel de Nostre-Dame iadis Conseillier et Médecin ordinaire des Rois très Chrestiens Henri II, François II, et Charles IX, par Jean Aimes de Chavigny, Beaunois. Lyon, M. C, XCIV.*)

<sup>3</sup> On était au 6 novembre, il n'y avait guère eu de froid et les arbres avaient conservé leurs feuilles. Il suffisait, au reste, des conifères qui abondent dans de ces certains quartiers, pour donner au Jardin-des-Plantes, quelle que soit la saison, l'aspect d'un champ de verdure.

Nous sortîmes de l'Arsenal et prîmes par le quai Saint-Paul. Peu coutumier de courses matinales, Nodier marchait lentement, engoncé dans une ample redingote. Il n'avait l'air de ne rien voir *qu'en dedans*, mais il était en humeur de causer. La conversation s'engagea donc, bienveillante, active de son côté, respectueuse et discrète du mien. Si je parlai peu, j'écoutai beaucoup, étant sous le charme. Qui n'eût fait comme moi est bien à plaindre : on n'est pas souvent à pareille fête.

Il s'informait de mes études, de mes distractions, de mes goûts. Mes aventures de voyage *en pays de bouquinerie* l'intéressaient particulièrement. Celle-ci, entre autres, l'amusa beaucoup. J'avais eu, quelques jours auparavant, une chance moins heureuse que rare. C'était dans la rue l'Observance, chez un marchand de vieux livres qui demeurait à gauche, en descendant par la rue Monsieur-le-Prince. Il n'y a pas d'exagération à dire que j'étais resté, durant trois heures, perché, — c'est le mot, — sur une échelle, dans une sorte de haut grenier, garni de livres de bout à fond. Le guignon s'était mis de la partie. Rien d'à-demi bon, rien de passable n'était venu adoucir mon supplice. J'allais partir, lassé jusqu'à l'écœurement, quand ma main, involontairement, d'instinct plutôt, posa sur l'extrême bouquin d'une rangée. Il était couvert de parchemin, mais d'un parchemin si frippé, si déchiré par places, si sali, que j'hésitai un moment à le prendre. Je me risquai pourtant et bien je fis, car ce misérable bouquin, assez propre intérieurement et peu commun, entraît de droit dans ma collection. C'était un recueil de Mémoires du chimiste Joachim Becher,<sup>1</sup> auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont le meilleur, sans contredit, est son élève George-Ernest Stalh, créateur de la théorie du *Phlogistique*. Il ne me coûta que cinq sous, l'humble budget du Juif-Errant. L'affaire était bonne et je la jugeai meilleure quand j'aperçus, une fois rentré chez moi, la signature inscrite sur les gardes. Cette signature autographe n'était pas d'un premier venu, d'un bibliomane, d'un artiste, d'un poète ; c'était celle d'un médecin que sa philanthropie sincère a desservi comme un crime, dont le nom — un nom pastoral — fait venir, à qui l'entend, comme un frisson sous la peau. Elle se compose de

---

<sup>1</sup> Joh. Joach. Bechere, D. Spisensir Germani, Sacræ Cesar. Majest. Conseil et Med. Elect. Bav. Opuscula chimica, rariora et Norimbergæ et Anno MDCCXLIX.

trois mots et d'une date, le tout sur trois lignes symétriques et formant cul-de-lampe : d'abord deux prénoms juxta-posés, puis le nom au-dessous, enfin la date au bas. L'écriture est ferme, bien nourrie, non hâtée, on le voit, sans autre prétention qu'une parfaite lisibilité. Sous le nom s'étend un paraphe en forme d'arc, aussi simple que vulgaire ; la date elle-même a le sien, maladroit, mais minuscule. En somme on dirait l'œuvre patiente d'un brave tabellion qui prononce toutes les lettres et qui écrit comme il parle. Voici, d'ailleurs, le texte de l'autographe.

*Josephus-Ignatius.*

*Guillotin.*

—  
1764.  
—

J'étais en train de faire ma découverte quand j'eus la visite d'un ami, bibliophile aussi, mais par accès, grand fumeur, économiste, versificateur, par surcroît, — et abondant ! — teint de romantisme jusqu'aux moëlle. Il venait de lire *Barnave* de J. Janin et avait le cerveau rempli à éclater des choses de la Révolution. A peine eut-il jeté les yeux sur l'autographe qui illustrait le bouquin : — « Ecoute, Adolphe, me dit-il, avec un sérieux incomparable, tu as eu une chance qui oblige. Ce livre déguenillé mérite un habit décent. Promets-moi, le cas échéant, de le faire recouvrir de peau humaine. » — Je lui riz au nez de la belle façon, sans réussir à le déconcerter. Il se raccrochait à son idée avec une obstination croissante. N'y tenant plus : — « Mon bon ami, répliquai-je, en appuyant fortement de la voix, nous sommes d'accord au fond. Je ne te demande qu'une chose, c'est, si je te survis, de me léguer ta peau par testament. » — Il partit comme un trait, en me lançant un mot grossier, et me bouda quinze jours.<sup>1</sup> Il n'a plus, depuis, été question du bouquin.

Comme nous arrivions au quai de la Tournelle, Nodier fit halte un instant, puis me dit : — « Il me semblait bien que j'avais un renseignements à vous demander. La bibliophilie s'est toujours recrutée dans les rangs de la magistrature. Agen, siège d'une cour royale, compte

---

<sup>1</sup> Le pauvre garçon est mort, il y a peu de temps, ayant gaspillé, sans profit ni pour lui ni pour autrui, des facultés vraiment rares. Le goût des vieux livres qui lui était resté a contribué à adoucir l'amertume de ses derniers jours.



nécessairement un certain nombre d'amateurs éclairés. Savez-vous s'il en est quelqu'un qui possède la *Description du sauvage et solitaire pays de Médoc* ? Je la cherche depuis vingt ans et tout le monde avec moi. C'est à douter qu'elle ait jamais paru ; on en connaît pourtant l'état civil. Rien que pour voir ce phénix, je donnerais volontiers, comme dit un écrivain à qui je n'emprunte guère, ma meilleure coupe de sainfoin ( il est vrai que ce serait peu). Pour l'avoir à moi , rien qu'à moi , je serais capable de tout. Songez que ce livre, sorti, à ce qu'on dit, des presses de Millanges en 1593, aurait pour auteur LA BOÉTIE ? »

Je ne connaissais point cet ouvrage et n'en avait jamais ouï parler. La situation de l'Agenais par rapport à Bordeaux et à Sarlat mettait Nodier sur une nouvelle piste. Je m'engageai à la suivre pour lui (ce que j'ai fait depuis, mais, sans succès), avec l'aide d'habiles chasseurs. On eût jugé à son air rayonnant qu'il lui semblait tenir déjà son *phénix*.

Il me fit, à cette occasion, dans une improvisation charmante, et en y mêlant quelques brins de confession, une leçon de bibliophilie. J'essayai, le soir, de la recueillir, mais comment fixer le vol d'une abeille et ses légers arrêts sur toutes sortes de fleurs inconnues ? Mon ignorance stérilisait ma mémoire. Je notai cependant quelques passages, en mettant du mien le moins que je pus. Qu'on me pardonne si j'ai mal réussi, ce qui était inévitable, à donner une idée de la grâce, de l'esprit, de la sensibilité exquise de ce grand charmeur.

À propos d'un Missel du *xiv<sup>e</sup>* siècle, imprimé sur peau de velin, enrichi de superbes miniatures et qu'on m'avait montré au Port Sainte-Marie, il m'apprit, entre tant d'autres choses dont je ne me doutais pas, que le goût, et par conséquent, le commerce des livres, avaient aussi leurs révolutions. Mais je le laisse parler :

— « Celle de 1830, qui renversa le vieux trône des Bourbons au bénéfice d'institutions nouvelles, en a une pour pendant — ou pour contraste, — dans le monde de la bibliographie. Les Anglais, depuis trop longtemps, sans obstacles de notre part, venaient acheter chez nous les chefs-d'œuvre des enlumineurs et des calligraphes, les incunables, les produits célèbres des presses du *xvi<sup>e</sup>* siècle. On eût dit que ces belles choses passaient d'elles-mêmes le détroit, par l'effet de je ne sais quelle *great attraction*, comme disent nos voisins. Cela pouvait s'éterniser, mais la Providence y mit bon ordre. S'il y a

un Dieu pour les enfants et pour les ivrognes, il y en a un, le même peut-être, pour les bibliophiles, qui sont enfants à leur manière et s'enivrent à en perdre l'esprit. Voici le fait. Un amateur richissime de Londres, M. Lang, vint à mourir. Ses héritiers, dont le moindre ducaton faisait mieux l'affaire que les plus beaux livres, mirent sa bibliothèque en vente. Un catalogue fut dressé, imprimé, envoyé aux bibliophiles connus de France et d'Allemagne. C'était le premier appel qu'on eût fait à une publicité extra-insulaire. Deux libraires de Paris, Techener et Crozet, s'empressèrent de courir à Londres d'où ils rapportèrent d'incalculables trésors. Peu de livres, mais de toute beauté ! Leur aspect me brûla le sang ; je n'en dormis pas de huit jours et n'eus de repos qu'en acquérant quelques pièces qui détendirent mes nerfs et font encore ma joie.

• Quand on aime les livres avec passion, on n'est pas maître de soi. Pas plus tard que l'an dernier, j'arrive dans une ville où j'étais attendu comme un autre Messie, je ne dis pas seulement des gens de lettres, mais des personnes lettrées. Le hasard mit sur mon chemin, dès mes premiers pas hors de la voiture, un magasin de librairie ancienne. J'y entre et me voilà furetant de l'œil, de la main, de tous les sens à la fois. Comme il y avait des livres par milliers, je ne bougeai pas de tout le jour et je dus me remettre en route, n'ayant rien fait de ce que je devais faire, rien vu de ce que je devais voir, mais emportant dans mes bras, sur mon cœur, un mignon volume qui valait son pesant d'or.

• On rit beaucoup de moi, à ce propos ; on me fit la guerre, une bonne guerre. Si vous étiez tenté de rire comme les autres, je ne m'en fâcherais pas. J'ai avec moi — et pour moi, — les plus grands des anciens, de Plutarque à Cicéron, et l'un des plus grands parmi les modernes, votre compatriote Montaigne. Si vous avez lu au livre III des *Essais* le chapitre des trois commerces,<sup>1</sup> vous avouerez que j'ai

---

<sup>1</sup> ..... Cettuy cy (Le commerce des livres) costoye tout mon cours et m'assiste partout ; il me console en la veillesse ; il me descharge du poids d'une oysiveté ennuyeuse et me desfait à toute heure des compagnies qui me faschent ; il esmousse les pointures de la douleurs, si elle n'est du tout extrême et maistresse.... Je ne voyage sans livres, ny en paix, ny en guerre. Toutesfois il se passera plusieurs iours et des mois, sans que ie les employe. Ce sera tantost, dis-ie, ou demain ou quand il me plaira. Le temps court et s'en va cependant sans me blecer, car il ne se peut dire combien ie me repose et seiourne en cette considération qu'ils sont à mon costé pour

raison. — Ce chapitre, fit-il avec un fin sourire, est de ceux à qui l'on revient souvent, comme celui des torches-cul,<sup>1</sup> dont Rabelais a fait le manuel de la sagesse humaine. J'y joindrais celui des chapeaux où l'on prétend qu'Aristote a résumé la science de son temps, mais franchement je ne sais où le trouver. Tenez, si je perdais la vue (ce dont Dieu me veuille garder, malgré mes excès de travail!) le goût des livres ne me passerait pas. Les manier, simplement les toucher, me serait une consolation, presque une joie.

« Bien des gens professent, de bonne foi, qu'on ne saurait beaucoup aimer les livres sans glisser dans la bibliomanie. Il y a dans mon fait un peu de cela, mais si peu, que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler. Quelle passion d'ailleurs n'a son grain de folie ? Vous lisez, je crois, *les Français*, de Curmer;<sup>2</sup> eh ! bien ! Vous avez dû y voir, dans le portrait de *l'Amateur de livres*, qui est de moi (et un peu le mien), ce que je pense de *l'Entasseur de livres*. Quand on juge, comme j'ai fait là ceux, qu'affecte cette manie, on n'est guère exposé à la prendre. J'ai vendu mes livres cinq fois, j'ai fait des échanges, de menus marchés, toute espèce de brocantages, d'où l'on pourrait conclure à la rigueur que le ver de la bibliomanie m'a attaqué le cerveau ; vous venez même de me voir en pourparler pour une sixième affaire. Ah ! Ce n'est pas légèrement qu'on se résout à prendre de tels partis. Je ne sais pas de plus cruel sacrifice, ni qui exige une aussi forte dose de résignation et de vertu. Pour donner l'idée du plus dur labeur qu'un homme de lettres puisse accomplir, Scaliger, — un Agenais, n'est-ce pas ? — a dit qu'il compose un dictionnaire. S'il eût voulu rendre l'angoisse que ce malheureux doit éprouver quand la misère, l'acculant au pied du mur, lui met le couteau sur la gorge, il n'eût trouvé rien de plus vrai que de dire : il vend sa bibliothèque ! Oh ! Le bon temps que celui où Diderot, ayant

---

me donner du plaisir à mon heure, et à reconnoître combien ils portent de secours à ma vie. C'est la meilleure munition que j'aye trouvé à cet humain voyage et plains extrêmement les hommes d'entendement qui l'ont à dire, etc. » *Essais de Michel de Montaigne, avec les notes de tous les commentateurs, édition publiée par J.-V. Leclerc*. — Paris, Lefèvre, 1836. Tome II, p. 239-254 et particulièrement 251-258.

<sup>1</sup> « Comment Grandgousier congneut l'esprit merveilleux de Gargantua à l'invention d'un torches-cul. » *Pantagruel*, ch. XIII.

<sup>2</sup> *Les français peints par eux-mêmes*, que publiait alors, par livraisons, le libraire Curmer (8 vol. gr. in 8° ; 1840).

vendu la sienne, fut prié d'en garder la direction aux appointements de mille louis par an ! Pareille chance ne m'échoiera pas.

— « Avouez, monsieur, fis-je assez vivement, qu'elle doit être unique et peut-être n'est-ce qu'une invention. Mais nomme-t-on le grand seigneur qui unit tant de grâce à tant de libéralité ?

— « Ce grand seigneur, mon enfant, ce n'était rien moins que l'impératrice de Russie. Dix-huit mois s'étaient passés sans que Diderot touchât rien. Il s'en étonnait, s'en inquiétait, en souffrait, mais n'en soufflait mot. Un jour arrive une lettre où l'impératrice lui disait : « On a mis un retard inexplicable à l'acquit de votre pension. Pour que vous n'en éprouviez plus de pareil, j'ai donné l'ordre qu'on vous fit une avance de cinquante années. » L'ordre fut-il exécuté ? Je n'en doute pas, — sans en être trop sûr. Toujours est-il que le philosophe conserva sa bibliothèque et que je vais perdre la mienne.

Un nuage passa sur le calme visage de Nodier. Ce vieillard presque glorieux, aimé, recherché de tous comme l'oracle du beau langage et l'héritier direct du grand siècle, m'inspirait une pitié profonde. J'étais ému, plus que je ne ne saurais dire, par l'aveu d'une passion dont il subissait la puissance, en se croyant capable de la brider, qui lui fit connaître la jalousie et jeta des ombres sur ses affections. Il confessait, du reste, sa faiblesse avec une sincérité qui l'honore et les reproches que lui-même s'adressa, « vibraient. — c'est sa propre expression, — vibraient sur son cœur, comme une flèche mortelle.<sup>1</sup> » Son malheur fut de ne pas savoir, comme dit M. de Sacy,<sup>2</sup> que le jour d'un amateur patient arrive tôt ou tard et « que le livre qu'il faudrait disputer à prix d'or, tombe quelquefois de lui-même entre les mains du connaisseur qui veille. »

---

<sup>1</sup> Lettre inédite à M. Jouy dans le *Bulletin du Bibliophile*, cahier d'avril 1848. — On lit ce passage dans une autre adressée à Guilbert de Pixérécourt, moins connu comme bibliophile que comme dramaturge : « J'ai attendu l'expiration de ma vente pour vous répondre. Je suis enchanté que vous n'ayez point de mes livres. Je les verrais avec déplaisir parmi les vôtres. Les déponilles d'un ami ne doivent pas figurer dans vos trophées. » (*Ibidem.*)

<sup>2</sup> *Variétés littéraires*, t, 1<sup>er</sup>, p. 257, dans le chapitre intitulé : « M. Duplessis et M. Parison, catalogues de leurs bibliothèques. »

Nous touchions à la place Saint-Michel quand Nodier sentit la faim le « piquer à l'estomac. » Il m'offrit de prendre avec lui une tasse de chocolat. Je déclinai l'honneur qu'il voulait bien me faire et le suivis dans un café qui occupait le coin gauche de la place. Nous nous assimes devant une table, où la causerie reprit de plus belle. Elle porta, je m'en souviens, sur les difficultés de la vie littéraire et sur les innombrables victimes qu'elle a faites. L'une d'elles inspirait à Nodier un intérêt presque tendre. C'était un jeune homme du Jura, doué des plus rares dons, et qui n'avait qu'à très grand peine, sauvé des misères de Paris, après une lutte de dix ans, son intelligence et son honneur. En contant cette triste histoire, sa voix avait une expression si touchante, elle s'animait d'une si simple et si naturelle éloquence, que les garçons oubliaient de servir. Un cercle épais d'étudiants nous entourait, cercle, qu'on me passe le mot, de cœurs émus et d'esprits sympathiques. De tels épisodes sont fréquents dans la vie de ce monde léger et charmant des Ecoles.

Quand nous arrivâmes, au quai Malaquais, chez M. Colomb de Batines, notre exemplaire du *Roman de la Rose* était comme vendu, un amateur l'ayant mis en réserve. Le prix était de vingt-cinq francs<sup>1</sup> et j'avais commission pour douze. — Il n'y avait plus à y songer; ce fut ma consolation.

ADOLPHE MAGEN.

---

<sup>1</sup> Mon compatriote, à ce prix, eût fait encore une bonne opération : Le Bulletin mensuel de la librairie Morgand et Fatout (Mars-Avril 1876) porte au numéro 1832 l'indication suivante : « LORRIS. Le Roman de la Rose, par Guillaume de Lorris et Jean de Meun dit Clopinel, revu sur plusieurs éditions et sur quelques anciens manuscrits, accompagné de plusieurs autres ouvrages, d'une préface historique, de notes et d'un glossaire (par Lenglet du Fresnoy). A Paris, chez la veuve Pissot, 1735, 3 vol. in-12.— Supplément au glossaire (par J.-B. Lantin de Damercy). Dijon, chez J. Sirot, 1735, in-12. Ensemble 4 vol. mar. brun sans tr. d'or... 120 fr. »

# ESQUISSE D'UNE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

DE L'AGENAIS & DU CONDOMOIS.

---

## PRÉLIMINAIRES.

---

Avant la Révolution, on désignait, sous le nom d'Agenais, un pays dont Agen était à la fois le centre religieux et politique. Au commencement du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, l'Agenais s'étendait encore sur les deux rives de la Garonne, et comprenait tout le territoire représenté par les évêchés d'Agen et de Condom, tels qu'ils existaient en 1789.

En 1317, une bulle du pape Jean XXII démembra de l'évêché d'Agen toute la portion située sur la rive gauche de la Garonne, et en fit un nouveau diocèse, dont la ville de Condom devint le siège. A partir de cette époque, l'Agenais et le Condomois forment deux circonscriptions distinctes, au point de vue religieux et politique. Néanmoins, ils sont encore désignés parfois sous le nom collectif d'Agenais.

On a déjà publié, sur la géographie historique de l'Agenais et du Condomois, quelques études partielles et plus ou moins méritoires. Ces publications ne forment pourtant que la moindre part des travaux indispensables pour exposer cette géographie, aussi complètement que le permet l'état actuel des informations.

Telle est précisément la besogne que je me suis imposée. En conséquence, j'ai d'abord utilisé, en les contrôlant toujours, et en les complétant et rectifiant au besoin, les recherches de mes devanciers. Les investigations supplémentaires qu'il m'a fallu ensuite entreprendre m'ont donné beaucoup plus de mal ; et je me suis attaché à ne négliger aucune source de renseignements.

Je compte soumettre bientôt au public le résultat intégral de mes études ; mais je crois devoir y préluder en imprimant la présente *Esquisse*. Le commun des lecteurs studieux y trouvera, je l'espère, des informations utiles et nouvelles ; et le petit nombre de gens pour lesquels j'écris plus spécialement, pourra juger, dès à présent, de la valeur de la méthode dont je compte faire usage dans mon œuvre définitive. Il va sans dire que les censures que je puis mériter, seront reçues avec autant de reconnaissance que les autres communications dont on voudra bien me gratifier.

La méthode que je suis, n'a rien de commun avec les procédés uniformes que le ministère de l'Instruction publique a imposés jusqu'à présent aux rédacteurs des *Dictionnaires topographiques* de plusieurs départements. Dans ces dictionnaires, on accumule, en face de chaque nom de lieu, des renseignements historiques de toute espèce. L'antiquité, le moyen-âge, les temps modernes, l'état ecclésiastique et civil, tout se trouve rapproché, dans l'ordre alphabétique d'une succession d'articles.

Cette manière de procéder peut avoir ses avantages ; mais je lui ai préféré celle qui consiste à étudier la géographie des anciennes provinces, en tenant compte tout à la fois de la succession des temps et de la nature des matières.

Ces matières seront traitées par moi séparément, et de façon à mettre le lecteur en état de se rendre compte, d'un seul coup, de la totalité des renseignements que j'ai pu recueillir sur chacune d'elles. Tout ce qui a trait à la topographie et à l'archéologie proprement dites, ne trouvera point de place dans ce travail. MM. Adolphe Magen et Georges Tholin se sont dès longtemps chargés de cette tâche, qu'ils sauront remplir à la complète satisfaction du public lettré.

Quant à moi, je me cantonne exclusivement dans la géographie historique ; et je ne dois par conséquent tenir compte, dans l'ordre politique et religieux, que des unités collectives. Les simples *lieux dits* ne seront donc signalés que par exception dans ma *Géographie historique de l'Agenais et du Condomois*. Cette exception, limitée à l'antiquité et au moyen-âge anté-féodal, m'était naturellement indiquée par l'importance et la rareté des renseignements que nous possédons sur cette double période. Pour tous les temps postérieurs, je ne rechercherai pas, dans l'ordre ecclésiastique, les créations inférieures à la paroisse, à l'annexe et au couvent. Dans le monde

féodal, je ne descendrai pas au-dessous de la haute justice, et ainsi du reste.

Telles sont les explications que je tenais à présenter tout d'abord, et qui suffisent pour mettre le lecteur à même de bien comprendre l'esquisse que j'ai hâte de tracer.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### ANTIQUITÉ ET MOYEN-ÂGE ANTE-FÉODAL.

I. *Antiquité*. — Géographie et toponymie du pays des Nitiobriges, tirées des auteurs classiques, des anciens itinéraires, de l'épigraphie, et de la numismatique. — Principales voies romaines.

Il est malheureusement impossible de rien savoir sur les *pagi* et les *vici*, qui devaient, sous la domination romaine, former les divisions et subdivisions du territoire de la *Civitas Agennensis*, comme celles des autres *Civitates*.

II. *Domination visigothique* (410-507). — Géographie et toponymie de l'Agenais, tirées des auteurs contemporains de la domination des Visigoths en Aquitaine.

III. *Domination mérovingienne* (507-752). — Géographie et toponymie de l'Agenais, tirées de Fortunat, Grégoire de Tours, Frédégaire. — Les diplômes mérovingiens, dépouillés par Alfred Jacobs, ne donnent rien sur notre province.

IV. *Domination carlovingienne* (752-987). — Géographie et toponymie de l'Agenais, tirées des auteurs du temps et des diplômes carlovingiens : *Gallia christiana*, *Histoire générale de Languedoc*, *Chroniques ecclésiastiques du diocèse d'Auch* de Dom Brugèles, *Scriptores Rerum Gallicarum*, recueil des diplômes carlovingiens de Baluze, travaux de Guérard, etc.

---

## CHAPITRE II.

### ÉGLISE.

#### *Clergé séculier.*

On donnait autrefois le nom de *pouillé* au catalogue des bénéfices d'un diocèse.

Pour être complet, un pouillé devrait d'abord tenir compte des



divisions et subdivisions diocésaines (archidiaconés, archiprêtres, etc.) aux différentes époques. Il devrait ensuite contenir : 1° Les noms des prieurés, paroisses, annexes et chapellenies, écrits conformément à l'orthographe toponymique actuellement usitée ; 2° en regard de ces noms , toutes les formes latines afférentes à chacun d'eux, la date de ces formes , et l'indication des documents d'où elles sont tirées ; 3° le nom du saint protecteur de la paroisse ; 4° l'indication du patron ou collateur du bénéfice ; 5° la désignation des annexes dont sont pourvues certaines paroisses , avec la toponymie latine correspondante, et les noms des saints protecteurs.

Voilà le pouillé théorique, le type dont on se rapproche ou dont on s'éloigne, selon que les renseignements, dont on dispose, pour chaque diocèse, sont plus ou moins abondants et variés.

Nous n'avons pas de pouillé du diocèse d'Agen antérieur à 1317, c'est-à-dire à l'érection du diocèse de Condom. Tous les renseignements, dont nous disposons, avant cette date, doivent être recueillis dans un assez grand nombre d'ouvrages imprimés, et de manuscrits dispersés dans divers dépôts publics et privés.

Postérieurement à 1317, nous avons, pour le diocèse d'Agen : 1° le pouillé de 1520 dressé par Jean de Vallier, et publié par M. Jules de Laffore , dans le tome VII du *Recueil de la Société d'Agriculture d'Agen* ; 2° des pouillés manuscrits, rédigés aux <sup>xvii</sup> et <sup>xviii</sup> siècles, et conservés aux archives épiscopales d'Agen sous les cotes B. 12, 13, 14, 15 ; plus un pouillé non coté, qui paraît être du <sup>xvii</sup> siècle, et un autre qui ne date que du commencement de l'épiscopat de Monseigneur Jean Jacoupy ; 3° un pouillé imprimé dans le *Pouillé général des bénéfices de l'archevêché de Bordeaux* (Paris, 1648) ; 4° diverses indications éparses dans un grand nombre de manuscrits et d'ouvrages imprimés.

Toujours postérieurement à 1317, nous avons, pour le diocèse de Condom : 1° Un pouillé factice et manuscrit, conservé aux archives de cette ville ; 2° un pouillé de 1604 imprimé par M. Jules de Laffore dans le tome VII du *Recueil de la Société d'Agriculture d'Agen* ; 3° un pouillé imprimé dans le *Pouillé général des bénéfices de l'archevêché de Bordeaux et diocèses suffragants* (Paris 1648) ; 4° un autre pouillé factice, rédigé et publié par Jean-François Bladé, dans le tome V de la *Revue de Gascogne* , avec l'indication de tous les documents utilisés ; 5° diverses indications éparses dans un grand nombre de manuscrits et d'ouvrages imprimés.

Nous savons qu'à partir du **xi<sup>e</sup>** siècle jusqu'en **1317**, le diocèse primitif d'Agen demeura constamment divisé en cinq archidiaconés. Trois de ces circonscriptions s'étendaient sur la rive droite de la Garonne. C'étaient les archidiaconés Majeur, de Montaut et de Vésalme.<sup>1</sup> Les archidiaconés de Bruilhois et de Cayran se trouvaient sur la rive gauche du fleuve.

Voilà tous les renseignements sommaires que je tenais à fournir sur l'évêché d'Agen avant **1317**. Je vais maintenant décrire très brièvement les diocèses d'Agen et de Condom.

**DIOCÈSE D'AGEN.**

*Division de 1520.*

Il résulte du pouillé de 1520, qu'à cette époque le diocèse d'Agen se composait de trois archidiaconés. L'archidiaconé Majeur comprenait les archiprêtres d'Agen, de Férussac, de Pujols et de Fumel. Les archidiaconés de Montaut et de Vésalme ne se composaient que des archiprêtres du même nom. Il n'y avait donc alors que six archiprêtres :

*Archiprêtré d'Agen.* — Prieurés, **11** ; paroisses, **95**. Annexes.

*Archiprêtré de Férussac.* — Prieurés, **7** ; paroisses, **65**. Annexes.

*Archiprêtré de Pujols.* — Prieurés, **14** ; paroisses, **126**. Annexes.

*Archiprêtré de Fumel.* — Prieurés, **10** ; paroisses, **68**. Annexes.

*Archiprêtré de Montaut.* — Prieurés, **9** ; paroisses, **120**. Annexes.

*Archiprêtré de Vésalme.* — Prieurés, **23** ; paroisses, **128**. Annexes.

*Chapitres.* — Chapitre cathédral de Saint-Étienne d'Agen, chapitre collégial de Saint-Caprais d'Agen, chapitre collégial de Pujols, chapitre collégial de Montpezat, chapitre collégial de Lamaurelle.

*Ordre de Malte.* — Commanderies ou *Preceptories* du Temple d'Agen, de Dominipech, de Golfech, du Temple près Sainte-Livrade, de Saint-Antoine de Ficalba, de Sauvagnas, du Temple de Carissaille, de Sainte-Foi de Dordogne, de Saint-Félix près Dordogne.

---

<sup>1</sup> Il y avait aussi une vicomté de Vésalme sur laquelle on ne sait que fort peu de chose.

*Divisions des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.*

Il résulte du pouillé factice que j'ai rédigé avec les documents déjà signalés, qu'aux deux derniers siècles le diocèse d'Agen se composait des archidiaconés Majeur, de Montaut et de Vésalme. On comptait alors douze archiprêtres : Agen, Montpezat, Villeneuve, Tournon, Sauveterre ou Fumel, Villeréal, Monclar, Lauzun, Sainte-Foi, Escas-sefort ou Marmande, Tonneins, Férussac ou Beauville.

Chacun de ces archiprêtres comprenait un nombre variable de prieurés, paroisses et annexes, dont je ne crois pas devoir indiquer ici les chiffres.

Les collégiales et les commanderies de l'ordre de Malte étaient les mêmes qu'en 1520.

DIOCÈSE DE CONDOM.

*Divisions de 1317.*

Archiprêtres de Bruilhois et de Cayran.

*Divisions de 1604.*

Archidiaconé Majeur, comprenant l'archiprêtre de Condom. Archidiaconé Mineur ou de Villaudraut. Archidiaconé de Bruilhois. Archidiaconé de Cayran.

Voici quelques notions très sommaires sur la composition du diocèse en 1604.

*Archiprêtré de Condom.* — Prieurés 12. — Paroisses, annexes et chapellenies.

*Archiprêtré de Bruilhois.* — Commanderies de Rouillac, Goulart et Nom-Dieu (Ordre de Malte). — Prieurés, 13. — Paroisses, annexes et chapellenies.

*Archiprêtré de Villaudraut.* — Commanderie de Pouy. — Prieurés 7. — Paroisses, annexes et chapellenies.

Total des chapellenies du diocèse 376, dont 225 pour l'archiprêtré de Condom, 52 pour celui de Bruilhois, 54 pour celui de Villaudraut, 45 pour celui de Cayran.

*Chapitres.* — Chapitre cathédral de Condom, chapitre collégial du Mas-d'Agenais, chapitre collégial de La Roumieu.

Je n'indique pas ici le nombre des paroisses et annexes du diocèse de Condom en 1604. Ce nombre dépassait assurément celui du pouillé publié par M. Jules de Laffore.

### CHAPITRE III.

#### ÉGLISE.

##### *Clergé régulier.*

Ce chapitre, pour être complet, doit indiquer, dans les deux diocèses tous les couvents d'hommes et de femmes, les lieux où ils étaient situés, les dates précises ou approximatives des fondations, etc. Je me borne à fournir ici la nomenclature des divers ordres, religieux représentés dans la circonscription que j'étudie, avec l'indication des localités où se trouvaient leurs établissements respectifs.

#### DIOCÈSE D'AGEN.

##### *Hommes.*

*Ordre de Saint-Benoît.* — Abbayes d'Eysses, de Clairac, de Saint-Maurin.

*Ordre de Cîteaux.* — Abbayes de Goudon et de Peyrignac.

*Carmes.* — Couvents d'Agen, Aiguillon, Marmande.

*Petits-Carmes.* — Couvent d'Agen.

*Capucins.* — Couvents d'Agen, Castillonnes, Marmande, Port-Sainte-Marie, Valence.

*Minimes.* — Couvent d'Agen.

*Récollets.* — Couvents d'Agen, Beauville, Sainte-Foi, Lauzun.

*Chartreux.* — Couvent du Port-Sainte-Marie.

*Dominicains.* — Couvents d'Agen, Port-Sainte-Marie.

*Augustins.* — Couvents d'Agen, Monflanquin.

*Cordeliers.* — Couvents d'Agen, Marmande, Villeneuve.

*Ordre de Saint-François.* — Agen, Bon-Encontre, Tonneins.

*Saint-Antoine de Viennois.* — Maison d'Agen.

*Jésuites.* — Maisons d'Agen et de Clairac.

*Lazaristes.* — Maison d'Agen.

*Ordre de Malte.* — Etablissements déjà signalés dans le pouillé d'Agen.

*Confréries de pénitents.* — Pénitents blancs, bleus et noirs (gris) à Agen. Pénitents blancs et gris à Aiguillon. Pénitents à Beauville. Pénitents blancs à Valence. Pénitents blancs et bleus à Villeneuve.

*Femmes.*

*Religieuses de Notre-Dame.* — Couvents d'Agen, Villeneuve.

*Sœurs de Saint-Joseph.* — Maison à Agen.

*Maison du Bon-Pasteur.* — Agen.

*Sœurs hospitalières de Saint-Vincent-de-Paul.* — Etablies à Agen, Marmande, Villeneuve.

*Ursulines.* — Maisons à Agen (?), Marmande, Port-Sainte-Marie, Sainte-Livrade.

*Religieuses ou Dames de la Foi.* — Etablies à Agen, Aiguillon, Villeréal, Sainte-Foi.

*Bénédictines.* — Marmande.

*Visitation.* — Agen.

*Ordre de l'Annonciade.* — Agen, Marmande, Villeneuve.

*Religieuses du Tiers-Ordre de Saint-François.* — Agen.

*Religieuses dominicaines.* — Agen.

*Religieuses de la Congrégation de Saint-Lazare.* — Lauzun.

*Religieuses de l'Enfant-Jésus.* — Etablies à Tonneins.

*Religieuses de la Croix.* — Etablies à Aiguillon.

DIOCÈSE DE CONDOM.

*Hommes.*

*Ordre de Saint Benoit.* — Abbaye de Saint-Pierre de Condom, sécularisée en 1317.

*Capucins.* — Couvents de Condom et de Nérac.

*Cordeliers.* — Couvent de Lamontjoye.

*Prêtres de l'Oratoire.* — Ils dirigeaient le séminaire de Condom.

*Ordre de Malte.* — Les commanderies du diocèse de Condom ont été déjà signalées dans le chapitre précédent.

*Confréries de Pénitents.* — Condom, Astaffort.

*Femmes.*

*Ordre de Fontevrault.* — Couvents du Paravis, de Vopillon et de Prouillan.

*Ursulines.* — Couvent à Auvillars.

*Religieuses ou Dames de la Foi.* — Condom (plus le service de l'hôpital), et Nérac.

*Religieuses de Notre-Dame.* — Couvent à Mézin.

*Religieuses Dominicaines.* — Couvents à Condom et au Mas-d'Agenais.

**APPENDICE.**

*Cultes dissidents.* — Juifs — Albigeois. — Protestants. Epoque de l'ouverture des temples et de leur fermeture, conformément au prescrit des édits royaux.

---

**CHAPITRE IV.**

**BIENFAISANCE ET INSTRUCTION PUBLIQUES.**

Avant la Révolution, la bienfaisance et l'instruction publiques se manifestaient très souvent sous la forme ecclésiastique. Il importe donc de placer ce chapitre à la suite de ceux où il est traité du clergé séculier et régulier.

**BIENFAISANCE PUBLIQUE.**

*Agenais.*

Divers hôpitaux d'Agen. Lazareth. — Hôpitaux de Monflanquin, Castillonès, Villeneuve, le Port-Sainte-Marie, Castelmoron, Marmande, Sainte-Foi.

*Condomois.*

Hôpital des malades et hôpital de travail, à Condom. — Maladreries à Nérac et au Mas-d'Agenais.

Indépendamment de l'assistance fournie par les hôpitaux de l'Agenais et du Condomois, la charité collective s'exerçait encore de plusieurs autres manières. Dans beaucoup de communes, les malades

recevaient à domicile des secours en nature, dont le montant était assuré par des fondations ou des associations pieuses. Les corps de métier assistaient aussi leurs adhérents. En temps de disette, inondation, etc., on fondait temporairement des ateliers de charité. Beaucoup de paroisses s'imposaient aussi des sacrifices pour déterminer des médecins et sages-femmes à se fixer sur leur territoire. Moyennant un traitement fixe, ces personnes visitaient gratis les malades pauvres, sauf à faire payer les riches. Le prix des visites était parfois tarifé par l'autorité locale.

#### INSTRUCTION PUBLIQUE.

##### *Agenais.*

*Instruction supérieure ou spéciale.* — Séminaires d'Agen et de Marmande. — Ecoles publiques d'accouchement et de chirurgie à Agen. — Salle d'armes à Agen. — Manège et écuries du Roi à Agen. — Salle de spectacle à Agen. — Bibliothèques conventuelles.

*Instruction secondaire.* — Collèges d'Agen, de Sainte-Foi et de Marmande.

*Régents latinistes.* — Caumont, Lauzun, Monflanquin, Penne, Sainte-Foi (et 1 régent grammairien), Clairac, La Sauvetat de Caumont, Duras.

*Instruction primaire.* — Régents à Lacépède, Lafitte, Laparade, Castelmoron, Castelsagrat, Clairac, Clermont-Dessus, Colleignes, Dolmayrac, Fumel, Galapian, Golfech, Grateloup, Lauzun, la Sauvetat de Caumont, Le Temple, Lévigac, Lésignan-Grand, Lésignan-Petit, Monbahus, Montpezat, Monflanquin, Saint-Sardos et Lussan réunis. Régents à Penne, Saint-Sylvestre, Saint-Marcel, Saint-Aignan-le-Petit, Trémous, Monmarès, Laval, Trentels et Ladjignac réunis. Régents à Prayssas, Puymirol (2), Saint-Barthélemy, Sainte-Foi, Saint-Maurin, Saint-Pardon, Tonneins-Dessus, Tonneins-Dessous, Unet, Tournon, Villereal (2), Verteuil, Pauillac, Monségur, Clairac, Marmande (emploi réuni au séminaire en 1764), Lamagistère, Aiguillon, Frégimont, Pujol, Port-Sainte-Marie, Callonges, Duras, Castillonnès.

Régentes à Lafitte, Lacépède, Grateloup, Le Temple, Monflanquin, Tournon.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Tous ces renseignements sur l'instruction primaire en Agenais ne datent que de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ils sont extraits des *Archives départementales de*

*Condomois.*

*Instruction supérieure ou spéciale.* — Séminaire de Condom, qui succéda à un collège peu florissant.

*Instruction secondaire.* — Pas de renseignements. Nérac eut quelque temps un collège protestant.

*Instruction primaire.* — Régents à Astaffort, Blaziert, Calignac, Callonges, Caumont, Damazan, Durance, Espiens, Francescas (régente), le Fréchou, Gzaupouy, Lagarde-Fimarcon, Laroque-Fimarcon, Laroumieu, Laussignan, Lavardac, Marsolan, Meillan, Moncrabeau (régent et régente), Mongaillard, Monheurt, Montagnac, Monréal (2), Nérac, Puch-de-Gontaud (régent et régente), Puyforteguille, Xaintrailles, Saint-Martin de Goeyne.

Le document de 1740, auquel ces renseignements sont empruntés, signale les instituteurs suivants pour le Bazadais, compris dans l'Election de Condom :

Aillas, Auros, Blazimont, Bouglon, Casteljaloux (régent principal et régent français), Castelmoron, Castets-en-Gorthe, Cauderot, Cocumont, Coutures, Gensac (régent et régente), Gironde, Labastide, Lamothe-Landeron, Monségur (et régente), Pellegrue, Pujols, Rauzan, La Réole, Samazan, Sainte-Bazeille (2), Saint-Ferme, Taillecatat.<sup>1</sup>

( A suivre. )

JEAN-FRANÇOIS BLADÉ.

---

*la Gironde*, série C, cartons des différentes subdélégations de l'Agenais. — Ne pas oublier que l'instruction primaire était aussi dispensée gratuitement aux filles par plusieurs des couvents de femmes, dont j'ai donné la nomenclature dans le chapitre consacré au clergé régulier

<sup>1</sup> Arch. dép. de la Gironde, C. 1194.



# LE MOIS.

---

## SIMPLE CAUSERIE.

---

Le mois, qui vient de finir, a été particulièrement dur aux journalistes. Trois de nos confrères et des plus estimables, MM. Matagrín, Xavier Eyma et Garcin sont tombés, coup sur coup, la plume à la main, dans les bras de l'impitoyable Mort. Ceux qui viennent de disparaître ainsi, en pleine sève de vie et de talent, n'avaient pas conquis la grande célébrité que le journalisme donne à quelques uns ; mais ils étaient avantageusement connus du public comme des hommes modérés, courtois, sérieux et soucieux de leur dignité professionnelle. Ils avaient obtenu une récompense enviée parmi nous, la croix de la Légion d'Honneur et ils méritaient, tous trois, cette distinction qui avait consacré dignement l'honorabilité d'une carrière bien remplie.

Matagrín, Xavier Eyma et Garcin se sont, le dernier surtout, éteints à la fleur de l'âge ; mais ils exerçaient une profession qui tue et à laquelle ne résistent guère que les santés robustes et les fortes âmes.

Les bonnes gens, qui lisent, chaque jour, les journaux, ne se figurent pas quelle somme d'intelligence, de travail, d'activité, d'efforts pénibles représente cette immense production quotidienne de la presse. On s'en rendrait mieux compte, si l'on savait qu'un humble journaliste, qui dans la plus modeste feuille remplit à peu près convenablement sa tâche, est, à lui seul, un plus grand producteur d'idées, un écrivain plus fécond que le romancier ou le dramaturge le plus en vogue. Voilà ce qu'ignorent la plupart des lecteurs de journaux ; voilà une affirmation qui en étonnera beaucoup. Et cependant nous la croyons parfaitement exacte.

Ce qu'il faut déplorer, par exemple, c'est que le journalisme qu'ont illustré et qu'honorent encore tant de belles intelligences, tant de sympathiques talents, soit à peine une carrière, et que l'accès en demeure trop facilement ouvert à des intrus qui le discréditent.

Il y a longtemps que nous avons rêvé pour les journalistes une organisation semblable à celle du barreau. Si nous parvenions à nous constituer en *Ordre*, comme les avocats, avec des conditions d'âge, des garanties d'instruction, de moralité, et des règlements professionnels sévères et sérieusement obéis, la presse française, dont l'influence est déjà considérable, verrait son prestige et sa puissance s'accroître, du jour au lendemain, dans d'incalculables proportions. Nous n'assisterions plus au lamentable spectacle de ces polémiques scandaleuses qui éclatent trop souvent entre défenseurs de causes différentes ; la modération du langage et la courtoisie des procédés de discussion deviendraient obligatoires, puisque tout écart serait frappé d'une peine disciplinaire ; et très certainement les mœurs publiques et politiques du pays bénéficieraient de cet heureux changement dans les mœurs du journalisme.

Sans y être astreints par d'autre obligation que celle des convenances et du respect de soi-même, les journalistes, que nous venons de perdre, pratiquaient la modération et l'urbanité du style avec un

soin scrupuleux. Matagrin qui, pendant de longues années, avait appartenu à la presse départementale y avait pris des habitudes de tact et de prudence qu'on acquiert moins fréquemment peut-être à Paris où le journaliste vit loin de son public, comme un acteur sur une vaste scène, séparé de ceux qui l'écoutent par une triple rampe. Pour ceux des nôtres qui briguent l'éclat de certaines situations de la presse parisienne, il n'est pas d'ailleurs de meilleur apprentissage que celui de la presse provinciale où l'on apprend à *faire* un journal et à écrire, au courant de la plume, sur les sujets les plus variés.

*Être toujours prêt*, pas de journalisme possible pour quiconque n'a pas ou n'arrive point à posséder cette faculté ! Improvisateurs, il faut que nous le soyons tous plus ou moins. Et à certaines heures de fatigue morale ou physique, de joie ou de peine, de préoccupations ou de trop grande impressionnabilité, c'est quelque fois une vraie torture que la nécessité de rédiger même un article de quelques lignes !

Mais le journal n'attend pas ; il a d'implacables exigences qui, coûte que coûte, doivent être satisfaites !

En compensation des tracasseries, des soucis qu'il donne, des luttes pénibles auxquelles il condamne, le journalisme, honnêtement et sagement pratiqué, procure parfois de douces satisfactions. Faire triompher une idée utile ; rendre hommage au génie, au talent, à la vertu insultés, méconnus ; encourager les efforts généreux du travailleur obscur ; être le porte-voix écouté et respecté de l'opinion publique, c'est un rôle honorable et digne de tenter les plus nobles esprits. Ajoutons qu'aux uns, le journalisme procure la fortune, les honneurs et jusqu'à la gloire ; aux autres, au moins, une situation plus indépendante, plus agréable, et mieux rétribuée que la plupart des emplois administratifs.

Le journaliste *meurt de faim* n'existe plus guère ; il a disparu avec les grisettes et les bohèmes de Murger. Aujourd'hui, pour peu qu'on ait de talent et de savoir, on vit assez facilement du journalisme.

Le journalisme, en ce temps, mène à tout, même à la richesse.

La plus sérieuse objection contre une profession, qui n'est pas d'ailleurs à la portée de tout le monde, c'est le travail excessif qu'elle impose, la santé morale et physique qu'elle exige. Le journalisme contemporain, qui se fait à la vapeur, demande trop et épuise. Nous sommes comme les ténors qui auraient besoin de gosiers d'acier pour chanter la musique qu'on écrit aujourd'hui.

Aussi combien des nôtres tombent avant l'heure, comme ceux que le mois de mars nous a ravis ! Mais nous nous appelons légion et la presse est une institution si éminemment française qu'il suffit de frapper du pied le sol de ce merveilleux pays pour en faire sortir des journalistes !

FERNAND LAMY.



## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

---

En poésie, nous pourrions bien citer ici plusieurs réimpressions intéressantes, telles que les *Poésies complètes* de Lacausade (Lemerre, in-18), et deux ou trois éditions charmantes de Musset, mais il nous paraît préférable de confesser sincèrement aujourd'hui notre pénurie d'œuvres poétiques et de nous occuper immédiatement des conteurs qui, eux du moins, ne chôment guère.

• •

Paul Arène. — *La Gueuse parfumée*. (Charpentier. — 1 vol. in-12).

Un recueil de cinq nouvelles provençales réellement attachantes. Les romanciers contemporains ne nous ont guère habitués à cette fidélité de couleur locale et à cette correction de style.

M<sup>me</sup> Louisa Siéfert. — *Méline*. (Lemerre. — 1 vol. in-12).

Étude vague, romanesque et un peu brumeuse. De la philosophie, de la physiologie, de la psychologie... Passons.

Calixte. — *La tante Fanny*. (Winter. — 1 vol. in-18 ).

Un récit plus spirituel que prodigieux.

Eugène Muller. — *Scènes villageoises*. (Waltenweck. — 1 vol. in-12).

Deux nouvelles intéressantes et très convenablement écrites

Nathaniel Hawthorne. — *Contes étranges*. (Lévy. — 1 vol. in-12).

Ces contes remarquables, excellemment traduits par Spoll, méritent à tous égards d'être vivement recommandés aux lecteurs.

H. Mettais. — *Les Amours d'un tribun*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

Ernest Billaudel. — *La Chambre d'ébène* (Amyot. — in-12). — *Le Reliquaire de Hauteclouche*. (Charpentier. — in-12).

Trois volumes que, pour être indulgent, nous ne ferons suivre d'aucun commentaire.

M<sup>me</sup> Remy-Lebas. — *Une Femme sans cœur*. (Sandoz. — 1 vol. in-12).

Maria Bogor. — *Souvenirs de femme*. (Sandoz. — 1 vol. in-12.)

Deux ouvrages intéressants et recommandables. De la sincérité, du sentiment et de l'art.

Marius Roux. — *L'Homme adultère*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

Encore une thèse ! — Il y a ici de la vigueur, de l'énergie, du tempérament. Est-ce suffisant ?

Ch. Joliet. — *Carmagnol*. (Amyot. — 1 vol. in-12).

Plume, esprit et talent : total une œuvre médiocre à laquelle font également défaut, croyons-nous, la conviction et le travail.

André Theuriet. — *La fortune d'Angèle*. (Charpentier. — 1 vol. in-12).

Roman bien écrit et bien conçu qui nous paraît mériter une recommandation particulière.

M<sup>re</sup> Henry Wood. — *Les Filles de lord Oakburn*. (Hachette. — 2 vol. in-12).

Wilkie Collins. — *Pauvre Lucile !* (Hachette. — 2 vol. in-12).

Pâteux, somnolents, enchevêtrés et obscurs, deux vrais et robustes romans anglais, en un mot. Les admirateurs sincères de cette littérature... britannique sont, d'ailleurs, fort nombreux et c'est pour ceux-là seulement, rien que pour eux, que nous affirmons de bonne foi les excellentes qualités des deux ouvrages cités.

Jérémias Gotthelf. — *Au Village* (trad. Max-Buchon). (Sandoz. — 1 vol. in-18).

En s'en rapportant absolument à la traduction, ce livre ne manque ni de saveur ni de charme.

Eckmann-Chatrian. — *Maître Gaspard Fix*. (Hetzel. — 1 vol. in-12).

Nous reviendrons prochainement sur ce livre que nous ne pouvons que citer aujourd'hui.

A. Fiévée. — *Le Sergent d'Armagnac. — Le Ressuscité* (légendes militaires).  
(Plon. — 1 vol. in-12).

Livre charmant qui mérite une mention élogieuse.

Hippolyte Audeval. — *Les Cœurs simples*. (Didier. — 1 vol. in-12).

De réelles qualités littéraires se trouvent mises ici au service d'une inspiration sereine, consciencieuse et aimable.

• •

Sciences, voyages et histoire :

H. Gervais et R. Boulart. — *Les Poissons*. — Tome I<sup>er</sup> : *Poissons d'eau douce*.  
(Rothschild. — 1 vol. in-8°).

Cet ouvrage savant et curieux se composera de trois volumes dont les deux derniers seront consacrés aux *Poissons de mer*.

E. Furno. — *Notes scientifiques de Voyage*. (Dejeu et C<sup>ie</sup>. — in-8°).

Ceci dépasse la note ordinaire et légère des impressions de voyage. Science et

érudition se trouvent, en effet, répandues à profusion dans ces pages où le lecteur studieux et la curiosité intelligente trouveront leur compte.

Albert Millet. — *La Séduction*. (Cotillon. — 1 vol. in-12).

Ici, rien de romanesque. C'est la *Séduction*, si folâtement mise en œuvre par nos dramaturges et nos conteurs, étudiée au point de vue de la morale et des lois. La lecture attentive de cet ouvrage spécial devrait être surtout recommandée à nos innombrables confectionneurs de récits hystériques et de thèses scabreuses.

Xavier Marmier. — *En Pays lointain*. (Hachette. — 1 vol. in-12).

Nous pourrions certainement nous dispenser de constater ici la valeur d'un ouvrage, pour lequel le nom de l'auteur est une suffisante garantie.

L. Simonin. — *Le Monde américain*. (Hachette. — 1 vol. in-12).

Récits intéressants et curieux, de forme attrayante et agréable.

Vivien de Saint-Martin. — *L'Année géographique* (14<sup>e</sup> année-1875).  
(Hachette. — 1 vol. in-12).

Un recueil périodique quelconque n'arrive jamais à un âge aussi avancé, s'il ne présente réellement des qualités sérieuses et bien appréciables. La juste faveur qui s'attache enfin aujourd'hui à la science géographique doit procurer à cette intéressante publication un surcroît de succès bien mérité.

Pour clôturer ce *Bulletin*, citons rapidement quelques ouvrages tout littéraires :

Jules d'Argis. — *Heures académiques*. (Didier. — in-12).

Un recueil de *Discours et Conférences* qui n'est certes pas sans mérite.

Edmond Schérer — *Etudes critiques de littérature*. (Lévy. — 1 vol. in-12).

Un peu trop de raideur et de parti pris. L'auteur, qui est déjà un vétéran de la littérature militante, manque surtout, nous semble-t-il, de cette bienveillante mesure, de cette aménité agréable qu'on aime à trouver dans un maître. De bien bonnes pages, d'ailleurs, et d'excellentes études.

*Les Soirées parisiennes de 1875*, par un Monsieur de l'orchestre (Arnold Mortie).  
(Dentu. — 1 vol. in-12).

Trop de cancons, de racontars et d'anecdotes à la clef. Pages légères et exclusivement artistiques qu'il eût été plus convenable de laisser dormir en paix dans la feuille quotidienne où elles se produisirent. L'actualité, qui constituait à peu près tout leur charme, a rejoint depuis longtemps les vieilles lunes.

JULES ANDRIEU.

NOTA. — Tous les ouvrages mentionnés au *Bulletin bibliographique* se trouvent à la librairie **Michel et Médam**, à Agen.

Agen, Imprimerie de Prosper Nougé

UN

# VOYAGE D'AGEN A PARIS,

AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE.

---

Il y a loin pour aller d'Agen à Paris. Si banale que soit cette affirmation géographique, il n'est pas moins vrai de dire que la distance s'est bien amoindrie depuis qu'après avoir soupé dans une de ces villes, on peut déjeuner dans l'autre. Aujourd'hui le voyage prend de quinze à dix-neuf heures ; une nuit à sacrifier, un petit chiffre à inscrire sur son livre de comptes : voilà toute l'affaire.

Les temps ont bien changé. La moitié de la génération actuelle se souvient d'avoir accompli ce même trajet, non sans fatigue, dans de lourdes voitures , qui tenaient lieu de table et de lit, au milieu d'incidents moins souvent agréables (quoi qu'on en ait dit) qu'ennuyeux ou grotesques.

Et cependant on se félicitait alors d'avoir réalisé un immense progrès. Grâce à la création de bonnes routes et à la correspondance régulière des postes, il ne fallait patienter que trois jours et trois nuits : un siècle pour nous, presque rien pour les contemporains d'Henri III.

Voici l'itinéraire d'un voyage d'Agen à Paris, fait à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, par un personnage important, bien muni d'argent et de recommandations, ayant en un mot toutes les facilités désirables pour aller vite et pour vivre à son aise.

Le voyageur avec lequel on va faire connaissance est Alain de Vours, « bourgeois d'Agen, » député en 1585 par ses compatriotes



« en court devers le Roy pour les affaires de la présente ville  
« d'Agen. »

Un mot sur ces députations de procureurs et de syndics du pays ou des villes, qui sont si fréquentes au xvr<sup>e</sup> siècle.

Lorsqu'un intérêt considérable était en jeu, qu'un privilège était menacé, ou qu'un procès important s'engageait devant une cour souveraine, lorsqu'il fallait protester contre l'augmentation des tailles ou solliciter des réductions pour une raison ou pour une autre, on se gardait bien de défendre sa cause par de simples correspondances. On savait trop que les requêtes en bonne forme n'empêchent pas les absents d'avoir tort. Aussi, selon que l'affaire intéressait tout le pays ou seulement la ville, l'assemblée des États de l'Agenais ou les consuls d'Agen envoyaient un délégué. Ces missions étaient naturellement très recherchées. Les frais étant payés par les électeurs, on avait la bonne fortune de voir gratuitement Paris. On pouvait même espérer d'être introduit à la cour. Heureux les élus !

A propos d'un simple récit de voyage, ce serait s'éloigner de plus en plus du sujet que d'exposer tous les avantages qui pouvaient résulter de ces délégations. Il est certain qu'elles contribuaient dans les temps difficiles à maintenir les bons rapports entre le roi et ses sujets, qu'elles suppléaient jusqu'à un certain point au défaut de représentation permanente des provinces, ce que nous appelons aujourd'hui les parlements.

Quoi qu'il en soit à cet égard, de Vours partit d'Agen le 4 octobre, escorté d'un valet. Il devait, avant de prendre la route de Paris, suivre jusqu'à moitié chemin de Bordeaux le maréchal de Matignon, qui venait de sommer la ville d'Agen de se remettre en l'obéissance du roi.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Agen était occupé par les soldats de la reine Marguerite, qui avait employé toute sorte de ruses pour faire de cette ville le centre de ses opérations militaires. La sommation du maréchal de Matignon avait pour but de pousser les Agenais, d'ailleurs assez mécontents, à chasser la garnison étrangère. On sait que cet appel fut entendu.

On trouvera dans la liasse CC. 79, des archives de l'hôtel-de-ville une enquête judiciaire pleine de détails curieux et fort précis sur le séjour de la reine Marguerite à Agen, séjour marqué par tant d'oppression et de ruines.

Dès l'arrivée à Port-Sainte-Marie, les incidents de la route commencent. Il fallait louer un bateau pour suivre le maréchal. C'est par la Garonne que de Vours descendit jusqu'à Tonneins.

Marmande fut la troisième étape. A ce moment, notre voyageur, qui s'était pourvu d'un cheval, dut se défaire de sa monture par ordre du maréchal. Sans doute celui-ci voulait plus de rapidité dans l'exécution du voyage, que n'en comportaient de simples chevaux.

De Vours, devenu d'acheteur marchand, perdit deux écus sur cette affaire.

Le séjour à Marmande fut de six jours. Pour être sûr de ne point manquer de chevaux de poste, notre voyageur dut retenir quatre jours à l'avance l'attelage du maître d'hôtel de la reine-mère. L'entretien des quatre chevaux de cet équipage était dès lors à sa charge. Il s'adjoignit des guides de distance en distance, et faute de postes organisées jusqu'à Montlieu où il devait rejoindre la grande route de Bordeaux à Paris, il se permit de voyager tout-à-fait en grand seigneur.

Ses principales étapes furent Sauveterre, Saint-Jean-de-Blagnac, Saint-Émilion, Coutras. Dans le trajet il dut passer en bateau la Dordogne et la Dronne.

De Montlieu à Paris il y eut cinquante et une postes régulières. Les noms de ces relais sont marqués dans le compte du voyage remis aux consuls d'Agen.

Après avoir traversé les villes de Poitiers, de Blois, d'Orléans, d'Etampes, etc., de Vours arriva à Paris le 19 octobre. Déduction faite des six jours passés à Marmande, ce voyage d'Agen à Paris, exécuté avec toute la rapidité possible, avait duré neuf jours.

Le député d'Agen s'installa pendant une semaine au *Logis Notre-Dame*. Il y était hébergé, magnifiquement sans doute, moyennant trente sous par jour. Il prit ensuite une chambre garnie qu'il occupa jusqu'au 2 février 1586, payant toujours la dépense de son valet. Ces frais divers d'entretien pendant deux mois et demi s'élevèrent à la somme, qui nous paraîtrait bien modeste mais qu'il faut apprécier suivant la valeur proportionnelle de l'argent, de 50 écus 30 sous.

Ce temps ni cet argent ne furent point perdus. De Vours obtint un plein succès dans toutes ses négociations. Il avait produit de nouveau

et fait valoir habilement les cahiers de doléances du Tiers-Etat de l'Agenais rédigés pour les Etats de Blois. Il avait fort bien soutenu toutes ses requêtes au grand Conseil. Il obtint l'expédition de cinq lettres patentes dont l'une portait réunion de l'Agenais à la couronne de France.<sup>1</sup> Les autres étaient relatives : à une information sur la ruine du pays ; à la remise de deux quartiers des tailles pour deux mois ; à des impositions extraordinaires, qui devaient faciliter le paiement des dettes contractées par la ville lors de la maladie contagieuse.

Dès que sa mission fut remplie, le député d'Agen reprit le chemin du pays. Quoique pleinement satisfait et porteur de bonnes nouvelles, il était moins pressé, semble-t-il, au retour qu'il ne l'avait été au départ. Il prit la poste cependant jusqu'à Angerville, dans le but de rejoindre en route le sieur de Gondrin, son compatriote.

A partir de cette étape, il voyagea, tout comme on le faisait au moyen-âge, sur les coussins d'une haquenée.<sup>2</sup>

Cette façon de voyager, moitié rêvant, moitié dormant, pouvait bien, avoir des avantages. On changeait, il est vrai, le cahos des roues pour le roulis et le tangage. Mais en somme rien de plus com-

---

<sup>1</sup> L'Agenais avait été donné en dot à la reine Marguerite, à la date du 26 septembre 1578. (Voir : archives de l'hôtel-de-ville BB. 33.) Les lettres-patentes qui révoquent cette cession sont en date du 19 décembre 1585. L'original est classé sous la cote AA. 17. Les droits de chancellerie pour l'obtention de ces lettres s'élevèrent à 19 écus.

L'exposé des faits précédents permet de se rendre compte de l'importance de la mission confiée à de Vours. Les Agenais, d'accord avec le maréchal de Matignon, achevaient par ces négociations la ruine de la reine Marguerite, qu'ils avaient expulsée par la force. La facilité avec laquelle le député d'Agen obtint des concessions importantes démontre qu'Henri III tenait à se montrer reconnaissant.

<sup>2</sup> La haquenée est si peu connue de nos jours qu'il n'est pas hors de propos de la définir. C'était une litière, une vraie chaise à porteurs. Les porteurs étaient deux forts chevaux, à la file, aux harnais desquels s'ajustaient des brancards supportant une sorte de caisse carrée ou cylindrique plus ou moins bien recouverte. Les curieux pourront trouver dans le *Dictionnaire du mobilier* de Viollet-le-Duc, T. I, p. 190 et T. II, p. 313, de beaux dessins de ces engins de voyage vraiment primitifs.

mode que ces haquenées pour franchir les pentes rapides et passer par les chemins étroits ou défoncés.<sup>1</sup>

Imaginez-vous le valet stimulant les montures que précède un guide ? A chaque hôtellerie où l'on dine, des palefreniers détèlent, puis rajustent les brancards, moyennant une paie de cinq sous, tandis que le maréchal-ferrant se propose pour rajuster les fers. Malgré le vent ou la neige, on chemine doucement, au petit pas, pour ne pas surmener l'attelage. On voit du pays, on a le temps d'apprécier les beaux sites, non moins que les spécialités culinaires de chaque province. Mœurs, langage et costumes, tout change d'une ville à l'autre. Que de choses à raconter au retour.<sup>2</sup>

D'étapes en étapes, sans prendre gîte pour plus d'une nuit, notre voyageur mit treize jours à venir de Paris à Agen.<sup>3</sup> A partir d'Orléans il avait suivi d'abord une route qui est représentée par le tracé du chemin de fer actuel. Au-delà d'Issoudun, il fit un contour par La Châtre, Guéret, Bourgueuf, Saint-Yrieix, Excideuil. Enfin, à partir de Périgueux, il s'était dirigé par Limeuil sur Biron et Villeneuve-d'Agenais.

---

<sup>1</sup> Il est reconnu que durant tout le moyen-âge on n'a guère créé de grandes routes. On usait jusqu'à la dernière couche les voies romaines, si belles autrefois, mais qui pour être éternelles n'auraient vraiment demandé qu'à être mieux entretenues. On peut dire qu'à cet égard la situation n'avait pas encore sensiblement changé dans le cours du xvi<sup>e</sup> siècle.

<sup>2</sup> Nous devons les *Essais* de Montaigne aux rêveries de ses longues chevauchées. Assurément tous les chevaucheurs et gens de haquenée n'ont pas fait aussi bien. Je ne puis cependant m'empêcher de remarquer que nous ne serons jamais redevables du moindre sonnet digne d'être lu aux loisirs trop courts et trop agités de nos voyages en chemin de fer.

<sup>3</sup> La date de l'arrivée n'est pas indiquée ; mais il est facile de justifier ce chiffre. Il suffit de compter pour des jours le nombre des soupers soigneusement distingués des dîners.

Si j'avais eu la prétention d'écrire un article purement scientifique, j'aurais pu énumérer quatre-vingt villes, simples relais de poste ou étapes, entre Marmande et Paris, entre Paris et Agen. Ce relevé pourrait figurer dans un tableau des voies de communication les plus suivies à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. On n'aura qu'à le copier dans les archives de l'hôtel-de-ville. (Liasse CC. 319.)

Ce retour offrit peu d'incidents, de ceux du moins que traduisent les chiffres. Voici cependant deux petits faits à relever.

De Vaur était arrivé à Etampes à minuit. Il trouva naturellement portes closes. Il fallut réveiller le gardien, parlementer peut-être pour faire abaisser le pont-levis, enfin donner le pourboire ou payer l'amende des retardataires, soit 5 sous !

Entre Saint-Antoine et Bajamont, c'est-à-dire tout près d'Agen, notre voyageur fut obligé de prendre un guide. Il faut donc croire que les chemins étaient bien mauvais et bien enchevêtrés, ou que ce Français du *xvi<sup>e</sup>* siècle ne savait pas sa géographie de l'Agenais.

Sans doute, ce ne fut pas sans émotion que le bourgeois d'Agen revit son grand clocher de Saint-Etienne ; ce ne fut pas sans curiosité que les oisifs de la Porte-du-Pin accompagnèrent jusqu'à l'hôtel-de-ville, cette haquenée triomphale. On croit entendre les bonnes nouvelles du retour et du succès de l'ambassade, défrayant les conversations de la ville et servant de réponse à tous ceux qui échangent un : Quoi de nouveau ? Ainsi parlaient aux voyageurs leurs ancêtres gaulois, ainsi questionnent encore leurs petits-fils du *xix<sup>e</sup>* siècle.

Cette fois c'était bien du nouveau : l'Agenais appartenait au roi de France, et les impôts étaient réduits. Voilà ce que l'on disait, ce qu'on publiait avec bonheur des cinq lettres portant le sceau royal.<sup>1</sup>

G. THOLIN.

---

<sup>1</sup> Mon collègue et ami M. Ad. Magen me communique l'extrait suivant du *Livre de Raison* (manuscrit) de Jean de Lorman, bourgeois du Mas-d'Agenais. (1615-1654) :  
« Le 25<sup>me</sup> de mars (1644), jour du vendredy-saint, je partis de la présante ville  
« du Mas pour m'en aller à Paris et partis de Bourdeaux le propre jour de Pasques,  
« 27<sup>me</sup> dudit mois dans le carosse ordinaire pour la somme de 72 francs, et  
« arivay à Paris le 6<sup>me</sup> avril. . puis m'en partis de Paris le premier may et arivay à  
« Bourdeaux le 10<sup>e</sup> du dit mois. »

Ceci nous démontre qu'un voyage à Paris ne se faisait guère plus rapidement vers le milieu du xvii<sup>e</sup> siècle que vers la fin du xvi<sup>e</sup>.

Il est regrettable que Jean de Lorman , qui tient un compte exact de ses revenus et de ses dépenses , n'ait pas noté les frais occasionnés par son séjour à Paris où l'avait appelé la poursuite d'un procès pendant au grand Conseil et qui intéressait les consuls du Mas.

---

# LES ANCIENNES FAÏENCERIES DE LA RÉGION

---

## AUVILLAR<sup>1</sup>

( TARN - ET - GARONNE. )

---

La petite ville d'Auvillar est hardiment perchée sur un rocher abrupt qui domine la plaine luxuriante de la Garonne. De vieilles murailles l'entourent encore du côté du nord, et l'une de ses entrées a conservé l'aspect pittoresque qu'elle avait au moyen-âge : la rue dans laquelle on pénètre en passant sous cette porte rappelle, par sa physionomie archaïque, les vieilles cités féodales, aux ruelles étroites et tortueuses, aux maisons surplombantes, où la brique et le bois formaient un singulier assemblage.

De ce côté, la ville est restée telle qu'elle était pendant ses luttes mémorables contre les Ligueurs : l'espace lui a manqué pour s'étendre ; en revanche, du côté opposé, quelques nouveaux quartiers se sont élevés, et forment un contraste frappant avec la ville ancienne.

Auvillar était au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle un bureau central de perception des taxes de l'élection de Lomagne ; sa situation exceptionnelle aux

---

<sup>1</sup> Cette étude inédite fait partie d'un travail considérable sur les faïenceries de la région, par notre collaborateur Édouard FORESTIÉ.

Actuellement sous-presse, le livre de M. Forestié est appelé à un grand succès et nous le recommandons d'avance à toutes les personnes qui ont le goût des choses de l'art.  
( Note de la Direction. )

confins de l'Agenais et de la Lomagne, lui donnait une grande importance commerciale, qu'augmentait encore sa position au bord de la Garonne.

Les principales industries d'Auvillar à cette époque étaient la poterie et la fabrication des bas. Un mémoire concernant la Généralité de Montauban, dressé en 1698, par M. Sanson, maître des requêtes, intendant de ladite Généralité, dit à ce sujet : « On y travaille en poterie et autre vaisselle de terre, qui se répand dans les contrées voisines ; on y fabrique aussi de beaux bas, etc. »

Malheureusement la multiplicité des droits de péage à acquitter par les bateaux transportant les marchandises sur le fleuve, nuisaient beaucoup aux transactions, puisque, dans le parcours de trois cent mètres, les bateliers étaient obligés de s'arrêter trois fois pour payer, dans des bureaux différents le droit de navigation exigé par trois seigneurs riverains. Aussi Louis XVI, réalisant les vœux exprimés plusieurs fois par les Etats du Languedoc, notamment en 1780, chercha-t-il à lever ces entraves. Dans ce but, le Roi acheta, le 31 janvier 1786, la vicomté d'Auvillar, avec tous ses droits et redevances, à Jean-Gabriel-René, marquis de Fouquet, mestre de camp, qui la tenait par héritage du célèbre maréchal de Belle-Isle, Charles-Louis-Auguste Fouquet.<sup>1</sup> Ce dernier l'avait obtenue du Roi en échange d'un de ses autres domaines.

A Auvillar, comme partout ailleurs, lors du grand mouvement céramique que j'ai signalé, c'est-à-dire vers le milieu du siècle dernier, un des potiers transforma sa fabrication et produisit des faïences qu'il décora de peintures. Cette innovation se produisit sous l'influence de la famille de Lamothe-Vedel de Termes. L'état civil de la paroisse d'Auvillar contient le nom de nombreux potiers de la ville et des environs, pendant les dernières années du xvii<sup>e</sup> siècle et la première moitié du xviii<sup>e</sup>. En 1750 seulement on y trouve le nom du premier faïencier.

Dès ce moment la nouvelle industrie prit un grand essor à Auvillar, et successivement on vit s'élever de nouvelles fabriques. En 1789 on en comptait déjà quatre ; une statistique officielle, faite en 1811, par la Préfecture, en signale sept. De cette date à 1834 ce

---

<sup>1</sup> Archives de Lot-et-Garonne (E. 6).



nombre s'accrut encore ; il arriva jusqu'à douze ou treize pour redescendre à huit : aujourd'hui sept manufactures de poterie sont en activité.

Comment expliquer cette constante prospérité de l'industrie céramique dans cette ville, alors que la plupart des autres centres de fabrication de nos contrées avaient dû ralentir d'abord, puis cesser complètement leur production ? Par suite de quelles circonstances les causes qui ont à peu près anéanti le commerce de la poterie à Montauban, et à Nègrepelisse, n'ont-elles pas influé sur celui d'Auvillar ? La réponse à ces questions me paraît résolue par la situation même de cette ville, placée loin des grandes voies de communication, par les relations difficiles des populations de la rive gauche de la Garonne avec les fabriques de premier ordre, tandis qu'elles se trouvaient en contact fréquent avec Auvillar, siège d'importantes foires.

La statistique de 1811 constate du reste ce fait, que les produits des fabriques auvillaraïses se consomment sur les lieux mêmes ou sur la ligne de Toulouse à Bordeaux. D'un autre côté, les habitants des campagnes, chez lesquels la tradition et l'habitude ont une grande puissance, n'ont jamais voulu abandonner, pour leur usage journalier, la faïence et la terre vernissée, et si parfois, en entrant dans une ferme, on trouve un dressoir garni de porcelaine ou de faïences plus fines, ces objets sont placés là, plutôt pour l'agrément des yeux ou une vaine satisfaction d'amour-propre que pour le service.

Ainsi que je l'ai constaté déjà dans tous les ateliers dont j'ai essayé de retracer l'histoire, la fabrication de la faïence a suivi partout la même marche. Au début, les manufacturiers produisent des œuvres intéressantes, qui témoignent d'une entente parfaite de tous les secrets du métier, d'une noble émulation entre les fabriques rivales, et entre les artistes qui leur prêtent leurs concours. Aux approches de la Révolution, la mode change, les décorations perdent sous le rapport du goût et de l'agencement des détails ; sous l'Empire, la décadence est complète.

L'absence de peintres, même ordinaires, auxquels les manufactures de porcelaine offraient de plus grandes ressources, décida, vers 1820, les fabricants à ne produire que de la vaisselle blanche ; enfin, la concurrence devenant tous les jours plus difficile, les faïenciers d'Auvillar sont redevenus simples potiers de terre comme leurs

aïeux, et ne fabriquent que des soupières, des écuelles et des plats à barbe recouverts d'un vernis rougeâtre à base de plomb. Il est vrai de dire que cette marchandise commune est fort recherchée par les marchands nomades qui, à l'instar des Gênois d'une autre époque, déballent, dans les foires et les marchés, sur la place publique.

### FABRIQUE DUCROS.

Le fils d'un marchand potier d'Auvillar, François Ducros, ouvrier intelligent et adroit, venait, vers l'année 1750, de terminer son *tour de France*. Durant ses pérégrinations à travers les manufactures du royaume, il avait appris à fond tous les secrets de son art. Aussi lorsqu'il fut de retour dans son pays, n'eut-il plus d'autre ambition que d'élever une fabrique à Auvillar. Ce n'était point chose facile : l'argent, qui est la clé de toutes les entreprises, lui faisait défaut ; mais ce qui lui manquait surtout c'était les moyens d'obtenir l'autorisation nécessaire à l'établissement d'un four à faïence. Pour se procurer ces deux choses, il s'adressa à son protecteur M. de Lamothe-Vedel. Cet appui ne lui fit pas défaut, car dès septembre 1752 la fabrique Ducros était en pleine activité, ainsi que le prouve la note suivante, recueillie dans les livres de commerce de Lapierre, manufacturier d'Ardus : « Avoir à notre sieur David Lestrade, pour du vernis et de l'étain qu'il porta d'Auvillar, etc. »

Cette note prouve en outre que Ducros était en relations avec Ardu, et laisse supposer qu'il avait travaillé dans cette fabrique ; il connaissait particulièrement le peintre Rigal, dont il sut bientôt s'assurer le concours.

La fabrique fut établie dans une maison appartenant à M. de Lamothe-Vedel, et située à l'extrémité de l'impasse Saint-Pierre, près de l'église paroissiale d'Auvillar.

Ducros était marié avec Maris Bezus ou Bezey, dont le nom est constamment défiguré dans tous les actes de naissance de ses six enfants.

Aucun document relatif à la fabrique Ducros, à ses succès, à ses revers, n'a pu m'éclairer sur cette longue période de 1750 jusqu'aux approches de la Révolution. Un seul fait, assez curieux, est consigné dans les registres de délibérations de la commune d'Auvillar, à la

date du 20 mai 1787 : « Les consuls et jurats sont appelés à se prononcer sur la demande de M. Pierre de Lamothe-Vedel de Termes, ancien colonel d'artillerie, tendant à ce que le cimetière ne soit pas agrandi, contrairement aux lettres patentes du 4 mai 1776, attendu que sa nombreuse famille et les ouvriers de la manufacture de faïence seraient troublés par la vue de l'intérieur du cimetière. » Il fut fait droit à cette demande originale, puisque le cimetière fut maintenu et agrandi de l'autre côté de l'église.

A la Révolution, François Ducros, qui avait amassé une jolie fortune, grâce au succès de son entreprise, acheta à son protecteur les bâtiments de la manufacture. Dans le cadastre de 1789, il est en effet porté comme propriétaire de la faïencerie.

De ses nombreux enfants un seul embrassa la profession de son père : c'était Guillaume, né en 1760, et qui s'était marié en 1787 avec la fille de Raymond Fauret, notaire royal d'Auvillar.

Le père et le fils formèrent une association qui prit fin à la mort de François Ducros, survenue vers 1793. Guillaume resta seul, jusqu'au moment où son fils François fut en état de le remplacer. Celui-ci, qui dirigeait la faïencerie en 1834, trouvant que son industrie ne lui donnait pas suffisamment de revenus, voulut y adjoindre la banque. Malheureusement, des pertes considérables et des revers de fortune l'obligèrent à cesser ses opérations.

La fabrique fut vendue en 1844 ; Castex Charmes, fils et gendre de deux maîtres faïenciers d'Auvillar, l'acheta et la légua à son fils Maxime qui l'exploite aujourd'hui.

C'est encore la fabrique la plus importante de la ville ; elle occupe continuellement vingt-cinq ouvriers, même dans la mauvaise saison.

Voici le nom des premiers ouvriers de l'usine que j'ai recueillis dans l'état-civil et qui ont travaillé dans la fabrique Ducros :

*Antoine MAURIN*, élève de Ducros, né à Auvillar, de parents sans fortune, et qui se maria, en 1753, avec Jeanne Cassagnol, sœur d'un de ses camarades.

*Jean CASSAGNOL*, qualifié de faïencier en 1755, était né également à Auvillar.

*Mathieu RIGAL* paraît pour la première fois sur l'état-civil à la date du 7 janvier 1756, en qualité de parrain d'un fils de Ducros ; néan-

moins je suis persuadé que Rigal était arrivé à Auvillar en quittant Ar dus vers 1750; je crois aussi que ce céramiste, dont je suis heureux d'avoir été le premier à signaler les œuvres intéressantes, contribua beaucoup aux premiers succès de Ducros, et qu'il aida celui-ci dans l'organisation de sa fabrique. Rigal, ainsi que j'ai déjà eu occasion de le dire, était originaire de Saint-Clair, paroisse située aux environs de Valence-d'Agen.

Il quitta Ducros quelque temps après l'année 1756, pour aller habiter la paroisse Saint-Etienne d'Agen, où probablement il travaillait dans quelque manufacture, lorsque son mariage avec une Auvillaise le ramena dans cette ville en 1758. Rigal rentra dès lors à la fabrique Ducros, où il resta jusqu'au moment où l'un de ses neveux, Antoine Serres, fonda une fabrique.

*Guillaume SOULÈS*, mouleur de Lèguevin, qui venait d'Ar dus, déclara un enfant en 1764; il quitta Auvillar en 1777, pour revenir à Ar dus.

*Antoine MARTELOU* ou *MARCELLOU*, mouleur, qui avait également travaillé à Ar dus (c'est le même céramiste qui devint l'associé de Vigué à Nègrepelisse), séjourna pendant quelques années à Auvillar, vers 1777.

*Géraud VERDIER* était désigné comme peintre en faïence en 1777; il devint à son tour maître faïencier.

Tels sont les seuls noms de peintres ou de mouleurs en faïence que j'ai relevés; mais il n'est pas douteux que les ouvriers étrangers furent nombreux. Aucun papier, aucun registre n'ayant été laissé par Ducros, c'est seulement au moyen de l'état-civil que j'ai pu constituer cette liste. On doit d'ailleurs y ajouter la plupart des fondateurs des autres fabriques, dont celle-ci fut pour ainsi dire la pépinière.

#### FABRIQUE DU PORT.

En 1785 un tourneur en faïence, originaire de Bruges en Flandre, arrivait à Auvillar. Cet ouvrier, nommé Henri-Joseph Landaner, ou plutôt Landeverst, commença par travailler à la manufacture Ducros, et se maria le 3 février 1785, avec une jeune fille d'Auvillar, nommée Rose Caudet, protégée de la famille Davach de Thèze. Il dut à

l'appui de ses protecteurs les moyens de fonder, quelque temps après, vers 1788, une fabrique de faïence. En effet, dans les deux actes de l'état-civil qui le concernent, en 1785 et 1787, il est qualifié de « tourneur en faïence, » tandis qu'à la naissance de son fils, tenu sur les fonts baptismaux par noble Hilarion Davach de Thèze, il prend le titre de faïencier. Le cadastre de 1789 prouve qu'à ce moment Landevert, *facturier*, était possesseur de la fabrique dite du Port d'Auvillar.

Ce qui contribua au succès de cette nouvelle usine, malgré la concurrence de celle qui existait déjà, ce fut la présence, dans les ateliers de Landevert, d'un céramiste de grand talent, qui réunissait en lui les deux qualités de peintre et de mouleur. Ce céramiste, nommé Lindor, était d'origine italienne. Je puis, à défaut d'autres renseignements sur sa personnalité, dire, d'après son buste moulé par lui-même, que c'était un tout petit homme, maigre et sec, qui paraissait avoir une quarantaine d'années. Ce buste, conservé jusqu'à ces derniers temps dans la fabrique, a été acquis par M. Teulière, ancien officier de marine. Il est en terre cuite, sans couverte, et témoigne d'une assez grande sûreté de main; le costume est celui de la fin du siècle dernier. Ce buste était resté longtemps oublié dans le galetas de l'usine, avec les pièces éparses et dépareillées d'un lustre en faïence blanche, formé de boules pleines ou ajourées, reliées par des torsades, et qui ne devait pas mesurer, lorsqu'il était monté, moins de 3 à 4 mètres de haut. A côté était une statue de déesse au costume grec, coiffée d'un casque fantaisiste; enfin, sur les deux angles de la façade de la fabrique, on voit encore deux bergères, toujours en terre cuite. Toutes ces œuvres sont attribuées à Lindor par la tradition. J'aurai l'occasion de revenir sur les œuvres de Lindor comme peintre.

Landevert mourut dans les premières années de ce siècle; en 1812 la statistique industrielle de Tarn-et-Garonne indique que la veuve et le fils de Landevert ont succédé à ce dernier. Vers 1820 la faïencerie fut achetée par un sieur Pomadère, qui possédait déjà une autre faïencerie, de fondation récente, établie à quelques pas de celle de Landevert. Mais comme, suivant le proverbe, on ne peut servir deux maîtres à la fois, Pomadère céda bientôt l'ancienne fabrique à Isidore Verdier, fils d'un manufacturier d'Auvillar. Celui-ci, malgré son grand âge, l'exploitait encore il y a deux ans, avec son fils. Je dois à son obligeance et à sa mémoire lucide, d'avoir pu

mettre un peu d'ordre dans la multiplicité des renseignements que j'avais déjà recueillis sur les nombreuses faïenceries d'Auvillar.

#### FABRIQUE DE LA RUE DU JUNQUA.

La maison où s'établit cette fabrique vers 1785 appartenait à M. de Beauquesne ; faut-il tirer de ce fait la conclusion que la plupart des familles nobles d'Auvillar avaient voulu imiter M. de Termes ? Je n'oserais rien affirmer sur ce point, et me bornerai à signaler cette coïncidence. Le fondateur de l'usine, située dans la rue du Junqua, à l'extérieur de la ville, paraît être un sieur Antoine Serres, porté comme « faïencier » dans le cadastre de 1789. Il l'exploita pendant une vingtaine d'années, puis à sa mort elle échut par héritage à Jean Moitié, qui possédait déjà celle de la rue des Ursulines ; il l'avait achetée pendant la Révolution. Moitié s'empressa de vendre, vers 1830, celle de la rue du Junqua à Verdier-Laroche, fils de Jean Vital Verdier, et gendre d'un autre faïencier d'Auvillar, Antoine Taillard, pour une somme de 7 ou 8,000 fr. seulement. Verdier eut deux enfants : l'aîné Maxime, auquel il laissa en mourant la fabrique de la rue du Junqua, et Isidore, qui avait acquis celle du Port dont il vient d'être question.

Aujourd'hui la fabrique de faïence, qui avait été transformée en fabrique de tuiles à crochets, sous la direction de Maxime Verdier et de son fils, n'existe plus.

#### FABRIQUE DE MONDOU ET DE LANCE.

Antoine Taillard, ouvrier intelligent, qui avait compris l'avantage de diminuer les frais de transport de la terre employée pour la faïence, établit vers 1789 une usine au lieu de Mondou, situé à trois kilomètres d'Auvillar et au bord de la Garonne. L'idée était bonne et réussit si bien, que Taillard amassa une petite fortune et fonda encore deux autres usines, vers 1810, au lieu de Lance, à 2 kilomètres et demi de Mondou. Il en donna une à chacune de ses enfants.

La première fabrique de Mondou avait cessé de travailler avant 1835, ainsi qu'une de celles de Lance, puisque à cette date, on en trouve une seule en activité dans la statistique officielle de l'époque. Elle est fermée aujourd'hui.

### FABRIQUE DE LA RUE DE L'ARGENTERIE.

En 1811 les sieurs Joseph Castex et Dominique Pons étaient portés dans la statistique comme fabricants en faïence; leur usine était située dans la rue de l'Argenterie.

Cette fabrique est restée constamment sous la direction de Joseph Castex. Joseph Castex, possesseur de la fabrique Ducros, était né le 29 juillet 1787 ; il vivait encore en 1830 et dirigeait la fabrique avec son fils, né en 1809. Ce dernier l'a cédée à son fils, mais elle va être fermée, ou l'est déjà.

### AUTRE FABRIQUE DU PORT.

Une deuxième fabrique, située au Port d'Auvillar, fut fondée par Pomadère, il y a une quarantaine d'années environ, et n'a jamais produit que de la vaisselle commune. La veuve Pomadère la vendit il y a 8 ou 9 ans, à François Verdun père, qui la dirigea quelque temps. Elle est aujourd'hui fermée.

Deux autres fabriques Auvillaraïses furent encore fondées, il y a peu d'années; leurs propriétaires, MM. Labau et Techiné, les exploitent eux-mêmes.

Si les recherches, faites dans les anciens documents pour reconstituer le passé des faïenceries d'Auvillar, ont donné quelques résultats au point de vue des faits se rapportant aux fabricants et aux fabriques, il n'en a pas été de même pour la description et la détermination de leurs produits.

Aussi ai-je dû chercher, soit dans Auvillar, soit dans les environs, à examiner les faïences que leurs possesseurs savaient provenir des faïenceries locales. C'est le résumé de ces observations que je vais essayer de reproduire ici.

La pièce la plus intéressante, parce qu'elle est la plus ancienne que je connaisse, est un bénitier peint en bleu possédé par le successeur de Ducros. Ce bénitier est orné d'un dessin représentant saint Jean-Baptiste et doit être attribué sans hésitation au peintre Mathieu Rigal; on y remarque, en effet, toutes les qualités de dessin et de finesse qui distinguent les œuvres de ce céramiste.

Il est plus que probable que cette œuvre n'est pas la seule que Rigal ait exécutée à Auvillar, C'est lui, en effet, qui par son talent contribua à la prospérité de la première faïencerie de cette localité, et je pense que l'on pourrait, avec d'actives recherches, retrouver d'autres spécimens de sa peinture.

Une écuelle d'accouchée sans couvercle, qui m'a été donnée par un habitant d'Auvillar, et dont l'origine est indiscutable, donne une idée exacte de la peinture polychrome au grand feu employée par les peintres auvillalais. Les anses ou *oreilles* d'un modèle très délicat, couvertes de raies alternées de jaune et de bleu. Dans le fond est un paysage, où l'on voit deux Chinois cueillant des oranges ou chassant des oiseaux à l'arbalète.

Le ton général de cette petite pièce est très harmonieux et ne ressemble ni au Moustiers polychrome, ni aux autres faïences des fabriques du Quercy.

Un pot de petite dimension, un pot à crème sans doute, — possédé par M. Teulières, rappelle les caractères décoratifs de la pièce précédente ; mais présente un intérêt particulier, en ce sens qu'il est modelé très finement et que des guirlandes de fleurettes fort bien réussies courent en relief autour de la panse.

Une paire de sceaux à rafraîchir le vin, de ma collection, sont aussi intéressants, et appartiennent à la bonne époque de la fabrication auvillalaïse. Le décor, lointaine imitation des ornements floraux de la faïence persane, est original, et fut sans doute peu fréquemment employé. Il se compose de quelques œillets fantastiques et de feuillages qui, partant de la base du sceau, se développent en éventail sur chaque face de la pièce, dont deux mascarons forment les anses.

Les faïences d'usage ordinaire, telles que plats et assiettes, présentent une grande variété de décors. Le plus souvent ce sont des guirlandes de lauriers ou de feuilles formant bordure, des bouquets composés de roses, de tulipes et des fleurettes variant du bleu au violet et du vert au jaune ; l'émail en est ordinairement assez beau et très uni, sans craquelures : souvent même il est très vitreux. Les faïenciers d'Auvillar copiaient les décors en vogue à cette époque, c'est dire que l'on rencontre parmi leurs produits des imitations plus ou moins réussies de Moustiers, de Varages, et souvent aussi de Rouen, ainsi que l'indique la note suivante extraite de la *Description topographique du département de Tarn-et-Garonne*, par Pen-

★ ★



chet et Chanlaire : « La faïence de ces fabriques est solide sans être fine, résiste à l'action du feu, et imite la faïence, dite de Rouen, sous le nom de laquelle elle se débite souvent. Le grand débouché de ces faïences est Bordeaux, par la navigation de la Garonne, d'où l'on transporte cette faïence dans les départements de l'ancienne Bretagne. Les marchands Génois venaient aussi s'y approvisionner autrefois et la vendaient ensuite dans les départements de l'intérieur comme venant de Gênes. »

Le genre de décoration dit *de Rouen*, dont il est question dans la citation précédente, mérite une mention spéciale. Ce terme, fréquemment employé par nos céramistes méridionaux, s'applique évidemment à des faïences dont les peintures rappelaient, quoique de très loin, celles de la faïence normande. En effet, j'ai trouvé parmi les œuvres sorties des fours d'Auvillar certaines pièces imitant grossièrement les décors polychromes rouennais les plus connus, tels que la corne d'abondance, le carquois et autres. L'emploi d'un rouge faisant croûte sur l'émail contribuait encore à donner un certain air de vérité à cette ambitieuse appellation : *façon de Rouen*.

Le céramiste Lindor, dont j'ai parlé tout à l'heure, semble avoir joué à Auvillar le rôle que Quijou avait eu à Ardu et à Montauban. Si l'on en croit les souvenirs des gens du pays, Lindor aurait apporté le secret ou plutôt la manière de fabriquer et d'employer les couleurs de reverbère. Une série de pots, de vases avec des bouquets et des guirlandes de fleurs dans le goût de Strasbourg et de Marseille seraient, dit-on, sortis de ses doigts. Je possède plusieurs pièces ainsi décorées : on les reconnaît facilement au ton des couleurs employées. Le pourpre est remplacé par un violet vineux, le jaune est très foncé, mais le vert est bien réussi. L'ensemble de ces peintures me rappelle assez certains vases d'église d'origine italienne que j'ai vus chez un marchand de curiosités et qui étaient signés Borelly. En rapprochant cette similitude de couleurs avec la nationalité de Lindor, on pourrait tirer cette conclusion qu'il était venu de Savone.

On m'a signalé récemment une garniture de table à toilette ainsi décorée, qui fut donnée par Lindor à une de ses amies. L'une des pièces porte cette inscription :

*A Amélie le jour de son mariage.*

Les faïences plus modernes, c'est-à-dire celles qui ne remontent

pas au-delà de la Révolution, sont très communes dans le pays. J'en ai recueilli de nombreux spécimens, qui ne sont pas entièrement dépourvus d'intérêt : l'art en est à peu près exclu, ainsi que le sentiment des proportions ; néanmoins, dans ces bouquets hétéroclites, dans ces paysages rudimentaires, dans ces dessins grossiers, on retrouve un sentiment bien marqué de l'effet décoratif ; si les détails choquent l'œil par leur dessin informe, l'ensemble n'en est pas moins réussi parfois.

Parmi les œuvres de ce genre, je citerai quelques plats et assiettes où l'artiste avait cherché à se distinguer davantage.

Ainsi l'un d'eux a représenté sainte Catherine, patronne des marinières, dans un costume fort peu historique. Un autre a dessiné un Père Éternel en pantalon bleu, planant sur des nuages de toutes couleurs ; un troisième a peint une aigle impériale de fort piteuse mine.

Ces peintures ressemblent à s'y méprendre au spécimen des faïences d'Ancy-le-Franc, donné par M. Cherest dans son intéressante monographie sur les faïenceries de l'Auxerrois ; couleur, décor, dessin, tout est absolument identique.

En terminant cette notice, je dois témoigner mon regret de n'avoir pas eu à ma disposition un plus grand nombre de spécimens des premières faïences d'Auvillar, car je suis certain que j'aurais eu l'occasion de signaler bien des objets dignes d'attention. J'espère cependant que les renseignements qui précèdent auront pour résultat de les indiquer aux nombreux amateurs qui, depuis quelques années, ont recherché avec ardeur toutes les vieilles faïences conservées à Auvillar et dans les environs.

EDOUARD FORESTIÉ.



LA

# PRODUCTION VÉGÉTALE

ET

## L'EMPLOI DE L'ENGRAIS.

---

L'engrais est le grand levier de l'agriculture ; aussi cette question a-t-elle été depuis longtemps l'objet de la préoccupation des cultivateurs. Nulle autre n'a donné lieu à des controverses aussi nombreuses. Nous ne suivrons pas les chimistes et les agronomes dans ces longues discussions ; nous ne rechercherons pas, avec M. Ville, s'il est possible d'obtenir telle ou telle récolte à l'aide d'éléments déterminés, comme ailleurs on fabrique les produits industriels ; nous n'examinerons pas davantage s'il est possible de se passer, comme le prétend le docteur Schneider, d'engrais complémentaires, pas plus que nous ne suivrons Liebig dans les longues dissertations scientifiques où il a cherché à établir que les cultures intensives, considérées à un point de vue général, doivent amener l'appauvrissement du sol, si on ne lui restitue pas d'une façon complète, les divers éléments qui lui sont enlevés par les récoltes. Nous nous tiendrons dans une sphère moins élevée, en nous efforçant de donner un résumé simple et précis des faits acquis par la science à l'agriculture. Ce point une fois établi, nous étudierons si même il y a avantage à acheter et à utiliser des engrais d'une provenance étrangère à l'exploitation.

Les plantes qui naissent, grandissent et fructifient à la surface de la terre, lui demandent les principes dont leurs tissus sont constitués et se les assimilent, sous l'influence de la chaleur et de la lumière, par la double action de l'absorption des racines et de la respiration

des feuilles. Les plantes adventices restituent au sol, par leurs débris, la majeure partie des éléments qu'elles lui ont emprunté, et c'est ainsi que s'explique la fécondité presque infinie des terres vierges non soumises au travail de l'homme. Mais il en est bien autrement pour les plantes cultivées. Celles-ci sont enlevées, en totalité ou en partie, du sol qui les a nourries, et leurs produits, portés ailleurs, ne reviennent pas rendre à la terre ce qu'ils lui ont pris. Il en résulte un appauvrissement graduel du sol, appauvrissement d'autant plus rapide qu'on lui demande de produire des récoltes plus nombreuses et plus abondantes. De là aussi, pour le cultivateur, la nécessité d'avoir recours aux engrais pour restituer aux champs les principes perdus. Cette vérité est aujourd'hui presque unanimement reconnue, et ne rencontre plus que de rares contradicteurs.

Pour produire un effet réellement utile, les engrais doivent être appropriés, d'abord au sol sur lequel on les répand, ensuite et surtout aux plantes que l'on cultive. Toutes les plantes, en effet, n'empruntent pas indistinctement les mêmes principes, et dans des proportions égales, au sol qui les porte. Il faut donc, en quelque sorte, les consulter pour connaître les éléments dont la terre a besoin après les diverses récoltes. Les savants les plus éminents, auxquels on doit depuis 50 ans la création de la chimie agricole : Chevreul, Boussingault, Dumas, Payen, Liebig, de Saussure, de Gasparin, Barral, etc., ont par leurs travaux éclairci cette question. On sait aujourd'hui, grâce à leurs découvertes, que les corps enlevés à la terre en plus grandes quantités par les récoltes, et qu'il est, par conséquent, absolument nécessaire de lui restituer, sont :

- 1° L'azote ;
- 2° L'acide phosphorique ;
- 3° La potasse.

De tous les engrais le fumier de ferme est celui qui renferme, sous la forme la plus utile, les principes nécessaires à la végétation. On peut même dire qu'il est le seul engrais complet, c'est-à-dire possédant tous les éléments indispensables à la vie des plantes. Mais la production du fumier est, aujourd'hui, restreinte dans le plus grand

nombre des exploitations rurales, et elle est loin de suffire aux besoins toujours croissants de la culture qui, comme nous l'avons déjà dit, tend à demander à la terre des récoltes de plus en plus abondantes.

Les agriculteurs sont donc forcés, pour atteindre un haut degré de production, d'avoir recours à d'autres engrais. Le commerce leur en fournit aujourd'hui de grandes quantités, sans pouvoir toutefois satisfaire à toutes les exigences de la consommation. Quelques-uns de ces produits sont excellents; d'autres, il faut le dire, laissent quelquefois à désirer en raison de leur composition défectueuse ou des sophistications dont ils sont l'objet. Il ne suffit pas, en effet, de donner l'épithète d'engrais à un corps dans lequel l'analyse chimique constate la présence des éléments nécessaires aux plantes; il faut, avant tout, que ces éléments se trouvent engagés dans ces composés, selon des combinaisons telles qu'ils soient facilement assimilables par les végétaux, et puissent produire tout l'effet utile qu'on est en droit d'en attendre. L'abondance des récoltes dans un sol, l'expérience l'a prouvé, est en rapport, non pas avec la fertilité du sol, mais avec l'élément le moins abondant dont elles peuvent avoir besoin, et qui s'y trouve renfermé.

Il est donc de la plus haute importance de déterminer quels sont les engrais commerciaux susceptibles de donner une plus grande activité à la végétation. Or, pour le praticien, ce sont les plantes elles-mêmes qui peuvent répondre le mieux à cette question, selon leur mode de végétation et selon l'action plus ou moins énergique des agents fertilisants. Les essais des engrais, faits sur une échelle sérieuse et par des agriculteurs habiles, établiront l'utilité relative des uns et des autres; ils fourniront des indications infiniment plus profitables à l'agriculture que des conceptions théoriques plus ou moins spécieuses dont sont souvent victimes ceux qui leur donnent une trop grande confiance. D'un autre côté, c'est un fait aujourd'hui bien établi que les produits naturels, tels que les phosphates et la marne, rendent dans la plupart des circonstances de plus grands services au double point de vue de l'augmentation des récoltes et de leur prix de revient, que les composés préparés industriellement, qui sont presque toujours plus réfractaires à l'influence des agents atmosphériques.

Dans le Midi, on n'a encore fait jusqu'ici que peu d'essais sur les engrais; les agriculteurs de la région septentrionale de la France

sont plus avancés de ce côté. Durant ces dernières années, les expériences ont été multipliées dans cette région ; on a ainsi résolu bien des questions restées obscures jusqu'à ce moment. Aucune plante n'a été soumise à autant d'essais que la betterave ; nous en citerons quelques-uns pour faire connaître la voie à suivre, et par là même les procédés à employer pour les plantes spéciales à d'autres localités.

On sait que, pour approvisionner leurs usines des quantités de betteraves nécessaires, les fabricants de sucre font des traités avec les cultivateurs ; par ces traités, ils s'engagent à prendre les betteraves à un prix déterminé, mais à la condition que les cultivateurs s'engagent à leur tour à en livrer une quantité dont le minimum est fixé. Or, dans ces dernières années, des difficultés assez grandes s'étaient élevées entre les cultivateurs et les fabricants au sujet du rendement en sucre et de la forme des betteraves ainsi livrées. On fut donc amené, de part et d'autre, à faire des essais pour déterminer les lois du développement des racines de betteraves. Les premières expériences portèrent sur l'influence de la forme de la racine relativement à la richesse saccharine de la plante ; ces expériences prouvèrent qu'une betterave très sucrée n'est pas nécessairement difforme, mais qu'elle est pourvue de radicules abondantes et de feuilles nombreuses, sinon très développées. Un tel état devait cependant amener la déformation des racines ; pour obvier à cet inconvénient, on a conseillé la culture serrée. Les radicules se trouvant ainsi rapidement en contact avec celles des plantes voisines, ne prennent que peu de développement, tandis que le pivot acquiert un accroissement considérable ; d'un autre côté, les racines deviennent longues et minces, sans qu'il y ait déformation du collet. La culture serrée paraît donc, dans ces conditions, avantageuse pour toutes les variétés, et même indispensable pour celles qui doivent produire du sucre.

Quant à l'influence de la nature de la graine, des engrais et des modes de culture, elle a été déterminée par un grand nombre d'essais ; nous citerons notamment ceux de la Société d'agriculture de Compiègne et de la station agronomique d'Arras.

A Compiègne, l'influence de la graine en ce sens qu'elle diminue ou augmente le poids des betteraves par hectare, a été démontrée d'une manière incontestable ; cette influence se manifeste aussi sur la richesse en sucre des racines. La graine produisant le maximum

de rendement en poids, est généralement celle qui donne le minimum de richesse saccharine, et réciproquement ; mais entre ces variétés, il en est qui donnent de bons résultats moyens à la fois en poids et en sucre. Les graines riches en sucre donneront des rendements relativement élevés lorsque les betteraves seront rapprochées et cultivées sur des terrains labourés profondément et largement fumés ; le rendement diminuera au contraire de moitié, si les terres sont moins riches et moins bien préparées. Quant à l'action des engrais, on a trouvé qu'elle variait beaucoup suivant la nature du sol et les variétés de betteraves ; les matières azotées, par exemple, ont augmenté le rendement en poids au détriment de la richesse en sucre, les phosphates, au contraire, ont accru la richesse saccharine sans modifier beaucoup le poids. Les expériences faites sur le mode de culture des betteraves ont prouvé que l'écartement à 30 centimètres sur la ligne donnerait autant de poids qu'à 25 centimètres que l'écartement à 35 centimètres diminuerait le rendement, mais qu'à 45 centimètres la production en poids se ferait sentir d'une manière sensible. Il faut toutefois faire remarquer que le rapprochement des plants occasionne un surcroît de main-d'œuvre au moment de l'arrachage, et devient par cela même un peu plus dispendieux.

Les résultats obtenus par la station agronomique d'Arras sont de diverses natures ; ils ont démontré que la qualité de la graine, l'écartement des lignes, et celui des racines dans les lignes, la constitution du sol, les engrais, étaient autant de causes qui, tout en modifiant la nature et la quantité des produits, n'agissent pas avec la même intensité ; l'influence de la culture, par exemple, serait plus grande que celle de la graine, mais celle des engrais devrait être mise au premier rang. Nous n'entrerons pas dans de plus longs détails sur les règles de conduite qui ressortent de ces expériences ; ils seraient superflus ici. Ce que nous avons voulu indiquer, c'est le principe même, à savoir l'enseignement que l'on peut tirer d'expériences bien faites et sérieusement contrôlées sur la valeur des divers engrais et le rôle qu'ils jouent dans la végétation des récoltes, suivant les circonstances où on les emploie. Des expériences longues et répétées peuvent seules faire connaître l'importance des engrais pour la production et l'accroissement des récoltes.

Les essais sur les engrais complémentaires, disons-le avant d'en finir avec ce sujet, ne doivent pas faire oublier l'intérêt que les agriculteurs doivent porter à leurs fumiers. Non-seulement le fumier

de ferme est le premier de tous les engrais, mais son emploi maintient le sol dans un état de division, de richesse en humus, favorable à toutes les récoltes. L'agriculteur qui ne soigne pas son fumier est semblable à l'homme qui jetterait de gaieté de cœur ses richesses à tous les vents ; chaque parcelle perdue de fumier à l'état solide ou liquide représente une disparition d'une partie de la richesse de l'exploitant, et des matières premières de ses récoltes.

Nous venons de voir comment l'étude des plantes cultivées permet de reconnaître la valeur des différents engrais dans les circonstances diverses que rencontre l'agriculteur. Ce problème résolu, il s'en présente un nouveau non moins important. A quel prix le cultivateur peut-il acheter les engrais complémentaires ou même le fumier ? De combien ses récoltes et ses bénéfices en seront-ils accrus ?

Afin de mieux étudier ce côté du problème, nous prendrons un exemple, et nous supposerons trois propriétés douées d'une fertilité différente et produisant en moyenne, l'une 20 hectolitres de blé par hectare, la seconde 15 et la troisième 10, et nous établirons leurs comptes en dépenses et profits.

Dans la première exploitation, les frais de culture pourront s'élever à 220 fr. de dépenses relatives à l'étendue, soit ici un hectare (labours, hersage, semence, impôt, etc.), et à 4 fr. par hectolitre de blé produit, comme dépenses proportionnelles à la récolte ( $20 \times 4 = 80$  fr.), plus à un intérêt de 6 pour 100 pour service des capitaux engagés dans l'entreprise (300 fr. à 6 pour 100 = 18 fr.). Le total des dépenses sera donc de 318 fr. Estimons maintenant les produits, et donnons à l'hectolitre de blé une valeur de 20 fr. et à la paille une valeur de 3 fr. les 100 kilog., en admettant que le rapport de la paille au grain soit comme 2 est à 1. La valeur du grain sera de 400 fr. ( $20$  hectolitres  $\times 20$  fr. = 400 fr.) ; celle de la paille, si l'on suppose à l'hectolitre de blé un poids de 78 kilog., sera de 93 fr. 60 (3,120 kilog. de paille à 3 fr. les 100 kilog. = 93 fr. 60) ; le produit total en argent s'élèvera alors à 493 fr. 60.<sup>1</sup> — Si l'on apprécie,

---

<sup>1</sup> Les différents chiffres présentés ici sont variables, comme on le sait, suivant les conditions économiques de chaque propriété ; ils ne doivent, par conséquent, être considérés que comme des moyens de démonstration.



d'après les dosages en azote, l'épuisement de la récolte à 600 kilog. d'engrais par 100 kilog. de produits, et si l'on tient compte d'un intérêt de 6 pour 100 en faveur des capitaux engrais, on pourra résumer toutes les données précédentes en une seule formule qui affectera la forme suivante :

$$400 + 93-60 = 220 + 80 + 6 \times \left( \frac{220 + 80}{100} \right) + E + \frac{6 E}{100}$$

Tout calcul effectué, on trouve que, dans le cas actuel, la valeur de l'engrais E égale 164 fr. 50, soit 17 fr. 57 par 1,000 kilogrammes. Cette façon de procéder est celle du prix de revient dite à coefficient ; elle est préférable à toute autre en ce qu'elle présente l'avantage de répartir également les bénéfices entre tous les éléments de la production.

Si maintenant l'on examine le deuxième cas supposé, celui d'une culture ne produisant en moyenne que 15 hectolitres de blé par hectare, on trouverait, en suivant la marche déjà indiquée, les résultats suivants : *Frais de culture* par hectare, 220 fr.; dépenses en rapport avec les produits, 60 fr.; service des capitaux engagés, à 6 pour 100, 16 fr. 80; soit, en tout, 296 fr. 80. — *Produits*: 1,170 kilog. de grains à 20 fr. les 78 kil., et 2,340 kilog. de paille à 3 fr. les 100 kil.; soit, en tout, 370 fr. 20. — En suivant les mêmes calculs que pour le premier cas, on trouverait qu'avec une fertilité de 15 hectolitres de blé par hectare, la culture paie 9 fr. 97 les 1,000 kilog. d'engrais.

Enfin, dans la troisième supposition, celle d'un produit de 10 hectolitres de blé à l'hectare, les frais d'exploitation et autres s'élèveraient à 275 fr. 60, tandis que les produits ne dépasseraient pas le chiffre de 246 fr. 80. Dans ce dernier cas, l'épuisement du sol serait de 4,680 kilog., et les 1,000 kilog. d'engrais ne représenteraient plus que l'équivalent d'une perte de 5 fr. 83 sur la culture.

De ces calculs, il résulte qu'un propriétaire achetant au prix de 10 fr. les 1,000 kilog., soit des fumiers au dehors, à la ville voisine par exemple, ainsi que cela a lieu quelquefois, soit des engrais de commerce en proportions équivalentes par leur dosage et leur prix de vente, aurait fait une bonne opération dans le premier cas, et se serait exposé, au contraire, à de pénibles mécomptes s'il se fût trouvé dans des conditions identiques à celles de la troisième supposition.

Ces deux faits démontrent par des chiffres un des grands principes de l'économie rurale : l'avantage des produits maxima et de la concentration des forces et des capitaux sur les mêmes parcelles de terres. Etendre les cultures, c'est , effectivement , accroître les dépenses en travail, tandis que les quantités de produits demeurent proportionnelles à l'engrais ou plutôt à la fertilité du sol.

LOUIS BRUGUIÈRE.

# NOTICE HISTORIQUE & DESCRIPTIVE

## SUR LA RÉGION DU SUD-OUEST.

---

### LIGNE DE BORDEAUX A CETTE.

---

( SECTION D'AGEN A MONTAUBAN. )<sup>1</sup>

---

Agen, chef-lieu du département de Lot-et-Garonne, à 136 kil. de Bordeaux St-Jean.

En partant de l'importante gare d'Agen, les regards sont attirés à droite par la Cathédrale Saint-Caprais et à gauche par la colline et la belle église moderne de l'hermitage; on laisse à gauche la ligne de Paris par Périgueux (Compagnie d'Orléans), dont on voit le pont métallique sur le canal latéral à la Garonne.

Bon-Encontre, 142 kil. (Lot-et-Garonne), 1,400 habitants, est le but du plus célèbre pèlerinage de l'Agenais; la localité est située près du canal latéral au pied d'une colline que surmonte une statue colossale de la Vierge. On jouit de cette statue d'une vue magnifique sur les vallées de la Garonne et du Gers. Bon-Encontre possède une

---

<sup>1</sup> Voir la livraison d'octobre 1875.

magnifique église gothique de construction récente que surmonte un clocher à flèche très-élevé construit en pierres de taille. C'est à cette station que les lignes de Bordeaux à Cette et d'Agen à Auch et Tarbes se séparent. Non loin de Bon-Encontre se trouve le beau château de Lafox (Lot-et-Garonne) dont la chapelle renferme les tombeaux des ducs de Durfort.

Lors de la terrible inondation du 24 juin 1875, le chef de gare de Bon-Encontre et un homme d'équipe de cette gare d'embranchement se sont avancés, au péril de leur vie, jusqu'au pont Saint-Pierre-de-Gaubert, pour sauver un train qui arrivait de la ligne de Tarbes et aurait infailliblement péri sans leur noble dévouement.

Entre Bon-Encontre et Sauveterre, on aperçoit à droite le beau pont en maçonnerie de Saint-Pierre-de-Gaubert, qui appartient au chemin de fer d'Agen à Tarbes, et le dôme de l'église de Layrac (Lot-et-Garonne).

Sauveterre, 145 kil. (Lot-et-Garonne), 500 habitants, s'élève sur la rive gauche de la Garonne qui sépare la station de la localité et qu'on y franchit sur un beau pont suspendu ; le village possède une belle église de construction récente surmontée d'un clocher à flèche et un temple protestant construit à l'époque où une partie de la population brouillée avec le curé se convertit à la religion réformée.

Le village de Sauveterre a beaucoup souffert de l'inondation du 24 juin 1875, et a été visité après la catastrophe par le maréchal Mac-Mahon.

La station de Sauveterre dessert également Ostende et Puymirol, chef-lieu de canton (Lot-et-Garonne), où conduit une bonne route de voitures ; cette petite ville, qui a joué un rôle assez important comme place forte pendant les guerres du moyen-âge, est située dans un pays accidenté et pittoresque.

Saint-Nicolas, 150 kil. (Lot-et-Garonne), 500 habitants, sur la rive gauche du fleuve, possède un beau pont suspendu sur la Garonne.

Entre les stations de Saint-Nicolas et de La Magistère, le chemin de fer passe du département de Lot-et-Garonne, formé par l'Agenais, dans celui du Tarn-et-Garonne.

La Magistère, 156 kil. (Tarn-et-Garonne), 1,600 habitants, est une petite ville longue et étroite qui s'étend entre le chemin de fer et le canal latéral d'un côté et la rive droite de la Garonne de l'autre ; elle a pour clocher une tour carrée surmontée d'un dôme.

Le bourg de La Magistère a beaucoup souffert de la terrible inondation du 24 juin 1875, qui y a détruit un grand nombre de maisons.

Depuis la station de La Magistère les regards sont attirés à gauche par le pittoresque village de Clermont-Dessous (Lot-et-Garonne), qui s'élève au sommet d'une colline conique et a conservé son vieux château féodal.

En partant de La Magistère on aperçoit à droite le village de Donzac (Tarn-et-Garonne), situé sur la rive gauche du fleuve presque en face de La Magistère, puis le joli clocher à flèche en pierres de taille de Golfech, 159 kil. (Tarn-et-Garonne). Le chemin de fer franchit le canal latéral presque en vue de Valence.

Cette dernière localité a été complètement détruite par l'inondation du 24 juin 1875 qui n'a laissé debout que l'église et un petit nombre de maisons.

Valence d'Agen, 162 kil., chef-lieu de canton (Tarn-et-Garonne), 3,600 habitants, est dominée par la tour carrée de son église et possède un joli hospice de construction récente. La localité fait un grand commerce de plumes d'oie, qui a beaucoup souffert de l'introduction des plumes métalliques. Cette importante station a été pendant près d'un an la tête du chemin de fer. Partant de Bordeaux, on y trouve des voitures de correspondance pour Cahors, par Lauzerte et Moncuq.

Une route de voitures relie Valence d'Agen à Beaumont de Lomagne (Tarn-et-Garonne), par Auvillars, où elle franchit la Garonne

snr un pont suspendu qui a été emporté le 24 juin 1875, et Lavit de Lomagne, chef-lieu de canton (Tarn-et-Garonne).

On doit de Valence entreprendre par Auville l'intéressante excursion du château de Saint-Roque, construit récemment dans le style du xvi<sup>e</sup> siècle par M. Georges de Montbrison, archéologue très distingué et meublé dans le style de l'époque. Cette demeure principale renferme de riches collections d'objets d'art.

Entre les stations de Valence d'Agen et de Malauze se trouve Pommecic, 166 kil. (Tarn-et-Garonne).

Malauze, 169 kil. (Tarn-et-Garonne), 1,000 habitants, est un bourg situé au pied de collines que gravissait jadis la grande route de Bordeaux à Toulouse ; la côte de Malauze était alors infestée de brigands et les gendarmes étaient obligés d'escorter la diligence ; un hardi malfaiteur nommé Gaparini habilla des mannequins et parvint par ce stratagème à dévaliser à lui seul une diligence remplie de voyageurs parmi lesquels se trouvaient des officiers.

Au-delà de Malauze, on découvre à droite une belle vue sur le Canal latéral et la Garonne bordée d'un magnifique rideau de peupliers et que traverse le pont suspendu très-élégant qui conduit à Saint-Nicolas de la Grave, chef-lieu de canton (Tarn-et-Garonne), qui a beaucoup souffert de l'inondation du 24 juin 1875, petite ville de 2,500 habitants ; un peu plus loin, on voit à droite le confluent du Tarn et de la Garonne ; on se trouve alors sur le territoire de l'importante commune de Boudon (Tarn-et-Garonne), 1,000 habitants. Le chemin de fer remonte la rive droite du Tarn, dominée par des collines très-élevées ; avant d'entrer dans la gare de Moissac, on découvre à droite les quais et le pont en maçonnerie, sur le Tarn, de cette ville.

Moissac, 178 kil., sous-préfecture (Tarn-et-Garonne), 10.000 habitants, s'élève sur la rive droite du Tarn à une lieue de son confluent avec la Garonne ; elle doit son origine à sa célèbre abbaye fondée

sous Dagobert par Saint-Amand ; elle fut détruite par les Sarrasins et ne recouvra son ancienne splendeur que pendant la période Carolingienne ; le Monastère dépendit de Cluny, puis appartint à l'ordre des Augustins ; il n'a été supprimé qu'à l'époque de la Révolution française, en 1789.

La ville de Moissac a été prise par Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre et par Simon de Montfort, pendant la guerre des Albigeois ; elle se montra, au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, très-attachée à la religion catholique et le protestantisme ne put y faire de prosélytes ; elle a beaucoup souffert de l'inondation de janvier 1876.

Moissac a conservé les bâtiments de son abbaye dont l'église est aujourd'hui la paroisse Saint-Pierre.

En avant de la nef se trouve un porche du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle remarquable par ses sculptures et que surmonte un pittoresque clocher couvert en tuiles à crochets ; l'église n'a qu'une seule nef et à côté se trouve un magnifique cloître ogival très bien conservé.

Les autres édifices religieux sont l'église Saint-Jacques, de construction récente, surmontée d'un élégant clocher en pierres de taille que termine une flèche élancée et les églises Saint-Martin et Sainte-Catherine. Les édifices civils : le palais de justice, la sous-préfecture, le séminaire et le collège communal.

Moissac possède un beau pont en maçonnerie et deux importantes minoteries sur le Tarn. La ville est traversée par le canal latéral à la Garonne et fait un grand commerce de grains,

Au-dessous de Moissac s'élèvent des côteaux du haut desquels on jouit d'une très belle vue sur la jonction du Tarn et de la Garonne, la plaine monotone de Castelsarrasin, les villes de Saint-Nicolas-de-la-Grave, Castelsarrasin, Montech, Montauban ; la vue s'étend jusqu'aux Pyrénées, qu'on découvre quand le temps est suffisamment clair.

Des bateaux à vapeur à roues ont fait pendant longtemps le service

de Moissac à Auvillars, La Magistère et Agen par le Tarn et la Garonne.

En partant de la gare de Moissac, le chemin de fer passe dans deux petits tunnels, puis fait, par une longue tranchée, maçonnée en pierres de taille, le tour de la ville ; il passe près du cloître, puis décrit une grande courbe depuis laquelle on découvre, à droite, la ville de Moissac, les clochers de Saint-Pierre et de Saint-Jacques et les collines élevées qui la dominent.

On ne tarde pas à franchir le Tarn au 181<sup>e</sup> kilomètre sur un pont en tôle en tout semblable à celui sur lequel on a franchi le Lot à Aiguillon ; des murailles de métal peintes en gris empêchent de voir la rivière. Le passage du train dans le pont tubulaire produit un vacarme infernal ; à côté et à droite du pont du chemin de fer se trouve le beau pont canal de onze arches sur lequel le canal latéral à la Garonne franchit le Tarn ; les réblais du canal attirent à droite les regards depuis le pont du Tarn jusqu'à Castelsarrasin, qu'annoncent plusieurs clochers en briques rouges.

Castelsarrasin, 187 kil., sous-préfecture (Tarn-et-Garonne), 8,000 habitants, sur le canal latéral et à une demi-lieue de la rive droite de la Garonne, s'élève au centre d'une plaine monotone comprise entre le Tarn et la Garonne ; elle est propre et bien bâtie ; ses fortifications ont été détruites pendant la guerre des Albigeois ; les plaines de la rive droite de la Garonne ont été horriblement ravagées par l'inondation de Juin 1875.

L'église Saint-Sauveur est un remarquable édifice à trois nefs construit en briques dans le style de transition du style romain à plein cintre à l'architecture ogivale, elle est surmontée d'une grosse tour en forme de donjon ; on remarque encore à Castelsarrasin l'église Saint-Jean, la sous-préfecture et les ruines de l'église des Carmes. La ville fait un grand commerce de vins et de grains ; les



touristes vont visiter dans ses environs l'abbaye de Pelleperche (Tarn-et-Garonne), située sur les bords de la Garonne.

En partant de Castelsarrasin, le chemin de fer décrit une grande courbe, quitte le canal latéral qu'il ne rejoindra qu'entre Montbartier et Dieupentale et se dirige vers Montauban. On aperçoit à droite le beau clocher à flèche de Saint-Porquier (Tarn-et-Garonne) et à gauche les collines de La Française qui dominent la rive droite du Tarn.

La Villedieu, 195 kil. (Tarn-et-Garonne), 900 habitants, produit des vins qui servent à faire des coupages ; son église paroissiale vient d'être reconstruite. A une lieue de La Villedieu se trouve, dans la direction de La Française, Mauzac (Tarn-et-Garonne), village situé vis-à-vis du confluent de l'Aveyron et du Tarn, qui possède un clocher en briques très élevé, de construction récente, et un temple protestant. De Mauzac on franchit le Tarn sur le pont de Sala, on gravit la côte de La Française, chef-lieu de canton (Tarn-et-Garonne), 4,000 habitants. Cette petite ville, qui possède des foires importantes, s'élève au sommet des collines de la rive droite du Tarn ; on aperçoit son clocher bleu d'une distance énorme. La Française offre aux touristes un des plus beaux points de vue du département de Tarn-et-Garonne, qui s'étend sur les rives du Tarn, la vaste plaine de Castelsarrasin. Mauzac, Lagarde, Labastide-du-Temple, Castelsarrasin, La Villedieu, Saint-Porquier, le beau clocher à flèche et la vaste forêt de Montech, la ville de Montauban dominée par le clocher en briques de Saint-Jacques et la masse imposante de sa belle cathédrale ; enfin, à l'horizon méridional, les cimes neigeuses des Pyrénées. La Française est traversée par la grande route de Montauban à Moissac par la rive droite du Tarn.

Au-delà de La Villedieu, le chemin de fer s'enfonce dans une tranchée longue et profonde sur laquelle plusieurs ponts ont été établis ; ensortant de cette tranchée, il débouche, au 200<sup>me</sup> kilomètre, dans la plaine du Tarn, au village de Monbeton (Tarn-et-Garonne), dont on

aperçoit à droite le vaste château qui servit de résidence à Louis XIII pendant le siège de Montauban ; cet édifice dépourvu de tours présente l'aspect d'une vaste caserne ; à côté du château est un hôpital construit par M. de Bélisens propriétaire du château, homme de bien dont la mémoire est vénérée dans le village à cause de son inépuisable charité. Derrière le château de Monbeton est celui de Beauséjour appartenant à M. Poncet où l'on voit une remarquable bibliothèque.

De Monbeton on aperçoit déjà les clochers de Montauban vers lequel la ligne se dirige en descendant une forte rampe ; on voit à gauche la petite église de Casseras près de laquelle on rejoint la ligne de Lexos (compagnie d'Orléans), dont on aperçoit à gauche le magnifique pont en briques sur le Tarn ; les regards sont ensuite attirés à gauche par le Tarn, les moulins de l'Albarède, la promenade du Cours, le petit clocher de l'hôpital, la belle flèche en briques rouges du clocher de Saint-Jacques, la tour carrée de l'horloge, les combles et les tours de la cathédrale de Montauban où l'on arrive.

Montauban, 206 kil. de Bordeaux Saint-Jean, 59 d'Agen, chef-lieu du département de Tarn-et-Garonne 2,500 habitants.

HENRY COURTOIS.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> M. *Henry Courtois* est l'auteur de la *Géographie de la France transformée en voyages pittoresques*, éditée à la librairie Ch. DELAGRAVE et C<sup>ie</sup>, rue des Ecoles, 58, à Paris.

# LE MOIS.

---

## SIMPLE CAUSERIE

---

L'événement du mois, qui vient de finir, a été l'incendie du Théâtre-des-Arts de Rouen. Les journaux ne sont remplis, depuis huit jours, que du récit de cet incendie tragique et les détails poignants en seront encore dans toutes les mémoires, à l'heure où paraîtra cette causerie.

Il semble, en vérité, que tous les fléaux s'abattent sur notre pays. C'est une succession néfaste et presque non interrompue. Inondations, ouragans, gelées, incendies, exercent tour à tour leurs ravages, sans nous laisser de répit. Nous ne parlons pas des calamités d'un autre ordre qui complètent le tableau et achèvent de le pousser au noir.

L'incendie du Grand-Théâtre de Rouen n'a pas seulement été terrible par l'importance du désastre et la rapidité foudroyante avec laquelle il s'est accompli ; il a été marqué par des scènes d'horreur qui lui donnent un particulier et douloureux relief.

Ce qui nous a surtout frappé, c'est le véritable héroïsme de cer-

tains acteurs de ce mémorable drame. Il n'y avait là que des personnages de la plus modeste condition : quelques humbles artistes, quelques pauvres troupiers. Eh ! bien ces gens-là se sont comportés tout simplement en héros et encore très-certainement nos confrères de la presse rouennaise n'ont pas pu connaître et révéler au public tous les traits sublimes d'abnégation, de courage et de dévouement qui resteront les mystères de cette nuit sinistre.

Comme toujours, en pareille circonstance, les femmes se sont distinguées par une énergie admirable. Dans les actes ordinaires de la vie, les femmes, plus impressionnables que les hommes, s'effraient de peu, se montrent timides, indécises ; mais un grand danger survient-il, voilà qu'elles font preuve tout-à-coup d'une vaillance et d'une intrépidité d'âme qui surpassent celles des hommes les plus résolus. Et ajoutons que ce sont souvent les plus frêles, les plus délicates, au point de vue physique, qui fournissent ces nobles exemples de force morale.

Ainsi, comment ne pas se sentir ému jusqu'aux larmes devant la calme résolution de cette jeune femme qui, croyant son mari mort, refuse de se laisser sauver et se jette au milieu des flammes pour y mourir avec lui ; comment refuser son admiration à cette autre qui, après une heure de folles angoisses, reconnaissant la voix de l'époux qu'elle se figurait être enseveli sous les décombres, s'élance sur les marches d'un escalier embrasé pour aller le retrouver ? Des actes ont acquis la célébrité de l'histoire, qui ne sont ni plus beaux, ni plus sublimes dans leur stoïque simplicité.

Le théâtre, qui vient d'être brûlé, est le premier où nous ayons assisté, dans notre enfance, à une représentation dramatique. C'était vers 1849 : Déjazet y jouait la *Fiole de Cagliostro* et les *Premières Armes de Richelieu*. Elle était encore dans tout l'éclat de son merveilleux talent, dans toute sa gloire de reine de la rampe. Elle fit sur un enfant de neuf ans une impression qu'à vingt-six années de distance nous retrouvons avec toute sa fraîcheur et toute

sa vivacité. Jeune homme et homme fait, nous avons revu Déjazet bien des fois, depuis cette époque ; jamais dans un pareil étincellement de verve, d'esprit, de charme indéfinissable.

Le Théâtre des Arts, tous les journaux l'ont appris ces jours-ci à leurs lecteurs, avait été construit en 1776. Il datait donc juste d'un siècle. C'était un édifice insignifiant, enchassé dans un groupe de hautes maisons qui le cachaient à peu près tout entier. La façade seule, d'assez modeste apparence, basse et sans caractère monumental, s'ouvrait sur une place elle-même aux proportions très mesquines. Mais la salle était spacieuse, élégante et surtout très gaie, qualité rare aujourd'hui où la plupart de nos théâtres sont tristes, y compris le nouvel Opéra, parce qu'ils sont mal ou insuffisamment éclairés. Vous rappelez-vous ces plafonds lumineux, ces grandes veilleuses comme les avaient qualifiés spirituellement les titis parisiens, qui avaient été innovés au Châtelet et au Théâtre Lyrique ? On y a renoncé et on a eu raison ; mais il semble que l'art de disposer les feux des lustres et des girandoles, soit, comme tant d'autres, un art disparu. On éclaire mal nos théâtres et, au lieu de mettre les spectateurs en belle humeur rien que par l'éclat des lumières et la gaieté qui s'en dégage, on les prédispose, au contraire, à l'ennui.

Le Théâtre des Arts n'avait pas ce vilain défaut : il était, nous l'avons déjà dit, fort gai et les toilettes des femmes s'y montraient dans un cadre favorable. Quant à la scène, si la largeur en était suffisante, elle laissait à désirer comme profondeur et toutes les dépendances, coulisses, loges d'artistes, foyers, magasins à décors, bureaux de l'administration, étaient entassés dans un espace beaucoup trop restreint. Noir, inconmode, mal bâti, tout ce quartier du théâtre réservait d'amères déceptions aux petits jeunes gens qui, croyant trouver derrière le rideau un palais enchanté, supplient les journalistes admis à pénétrer dans ces mystérieux méandres de leur faire partager quelquefois ce privilège trop envié !...

Nous qui avons si souvent parcouru ces escaliers, ces corridors sombres, nous ne nous doutions pas hélas ! qu'un jour ils seraient témoins de l'épouvantable drame du 25 avril et que des cadavres carbonisés y rouleraient au milieu du pétilllement des flammes et des cris de détresse des victimes de l'asphixie.

La troupe qui desservait le Théâtre-des-Arts était, du commencement de septembre à fin mai, une troupe de grand opéra et d'opéra comique. Elle était généralement excellente. Le public Rouennais est très difficile ; et les colères du fameux parterre debout qui, depuis une quinzaine d'années, n'occupait plus qu'un petit espace de quatre ou cinq mètres carrés sous la première galerie, étaient l'effroi des artistes les mieux aguerris : quelles hécatombes de ténors et de chanteuses il a faites, ce fameux parterre ! Mais aussi, comme il savait accueillir les vrais talents et par quels enthousiasmes il rachetait ses sévérités parfois excessives !

Tous les grands artistes de ce siècle ont joué sur la scène du Théâtre-des-Arts, qui fut toujours comme une sorte de Conservatoire où les réputations provinciales venaient chercher une dernière consécration, avant d'aborder l'épreuve décisive de Paris.

Au Théâtre-des-Arts, Boieldieu avait conduit lui-même la première représentation de la *Dame Blanche* ; Gounod vint également y tenir l'archet du chef d'orchestre pour la première représentation de *Faust*, et tout récemment Ambroise Thomas accordait au public Rouennais le même honneur pour son *Hamlet*.

Le Théâtre des Arts méritait donc son nom. Il était très artistique ; et nous ne pensons pas qu'aucun théâtre de province ait jamais eu de plus brillantes annales.

Si comme édifice, le Théâtre des Arts n'avait rien de remarquable, il était admirablement situé, à deux pas de la Seine, dans un quartier très vivant, entouré d'industries de luxe et, le soir, d'un cordon de vitrines resplendissantes de lumières. Les fenêtres du

vaste foyer réservé au public avaient vue, au premier étage, sur le cours Boieldieu, qu'orne la statue en bronze du célèbre compositeur rouennais, œuvre de David d'Angers. Le cours Boieldieu, véritable petit boulevard des Italiens, est la promenade favorite de la fashion rouennaise et des étrangers de passage dans la ville. De cette promenade on aperçoit à travers les mâts des navires à quai, l'imposante silhouette du Pont-de-Pierre que domine la statue d'un autre Rouennais illustre, Pierre Corneille, la montagne Sainte-Catherine et dans le lointain la ravissante église de Notre-Dame de Bonsecours d'où les pèlerins découvrent le splendide panorama de Rouen tout entier.

La destruction de sa première scène aura été une vive douleur pour cette population intelligente, si amie des arts qui, après les rudes travaux de l'industrie et du commerce, se complait, sa journée finie, aux distractions élevées du théâtre et surtout de l'Opéra dont elle est idolâtre.

Mais la ville de Rouen est riche, très riche. Il est probable qu'elle ne referra pas le Théâtre des Arts tel qu'il était et que, si elle conserve l'emplacement, elle voudra y construire un édifice isolé, un théâtre monumental digne de la grande cité normande.

L'exemple de Rouen sera salubre ; il stimulera les autres grandes villes de France qui, la plupart, ne possèdent que des théâtres insuffisants et dangereux. Toulouse a déjà compris que son vieux Théâtre du Capitole devait disparaître un jour prochain, pour céder la place à un monument plus élégant, plus confortable, mieux approprié à sa destination. Toulouse n'attendra pas qu'une catastrophe comme celle de Rouen la mette dans l'obligation de se construire un autre Grand-Théâtre. Les architectes sont à l'œuvre et préparent leurs projets.

Dans le grand essor qu'ont pris les travaux publics en France depuis vingt ans, les théâtres ont été généralement oubliés. Beaucoup de villes, suivant l'entraînement parisien, se sont embellies à

grands frais ; elles ont percé des rues, ouvert des places, des boulevards, planté des squares ; elles n'ont guère construit de théâtres. Et cependant un théâtre peut, comme à Bordeaux , devenir le plus bel ornement d'une ville. En procurant aux habitants des plaisirs d'un ordre délicat, le théâtre fait vivre un grand nombre d'industries, et répand généralement le bien être sur tout un quartier dont il devient l'âme et le centre d'attraction.

Les municipalités intelligentes penseront ainsi et dans leurs efforts pour accroître la prospérité des villes dont les intérêts leur sont confiés, elles se préoccuperont désormais davantage, espérons-le, de la question des théâtres mise à l'ordre du jour par le déplorable incendie du Théâtre des Arts de Rouen.

FERNAND LAMY.







**BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE**



# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

---

Les poètes sont loin de prodiguer leur inspiration et de trop multiplier leurs œuvres. Les recueils nouveaux restent rares depuis plusieurs mois. — Est-ce un malheur ? Certes, si cette abstention nous privait d'une œuvre saine et virile, nous devrions la déplorer ; mais s'il ne s'agit que de la perte de quelques-unes de ces rhapsodies habituelles où la sonorité d'une rime plus ou moins riche tient lieu de tout, ne nous en plaignons pas.

Quoi qu'il en soit, chers lecteurs, nous devons citer les quelques travaux suivants :

Marc Monnier. — *Le Faust de Goethe*, traduit en vers français. (Sandoz. — 1 vol. in-8°).

Lucrèce. — *De la nature des choses* (De rerum natura). — Traduction en vers français, par André Lefèvre. (Sandoz. — 1 vol. in-8°).

Deux ouvrages qui sont loin de manquer de mérite, mais dont on déduit assez difficilement l'importance et l'opportunité.

*Poésies* de Charles Burdin. (Librairie des Bibliophiles. — 1 vol. in-16).

Un petit recueil, ni meilleur ni pire que tant d'autres.

Joséphin Soulayr. — *La Chasse aux mouches d'or*. — (Lyon, Perrin, 1 vol. in-8°).

Edité splendidement, ce volume de *Sonnets*, pour ne valoir peut-être pas une série de longs poèmes, n'en est pas moins fort acceptable.

Enfin, nous ne saurions passer sous silence le beau volume formant la 3<sup>e</sup> série (1876) du *Parnasse contemporain*. (Lemerre, 1 vol. gr. in-8°).

Les nombreux morceaux inédits réunis dans ce recueil éclectique ne sont, en somme, ni beaucoup plus remarquables ni plus mauvais que ceux des précédentes séries. On y trouve facilement du joli et du passable ; on y voit même du beau et surtout du médiocre. Ce n'est pas encore de cette publication que datera notre rénovation poétique.

Romanciers et conteurs utilisent obstinément leur fécondité inépuisable :

Francisqe Sárcey. — *Etienne Moret*. (Lévy. — 1 vol. in-12).

Récit intéressant, correct, consciencieux, rappelant, avec un art sincère et délicat, les étapes douloureuses d'une existence vécue, aboutissant fatalement à une fin violente.

Louise Gérauld. — *La Croix de Lorraine*. (Sandoz. — 1 vol. in-12).

Belle et patriotique histoire, pleine d'âme et de parfum. Récit romanesque, encadré dans le drame épique de 1870 et méritant mieux qu'une mention ordinaire.

Louis Collas. — *Le Roman d'un exilé en Sibérie*. (Ghio. — 1 vol. in-12).

Rien, ici, de bien remarquable, ni comme intrigue, ni comme invention, ni comme style. Signalons toutefois des détails de mœurs et de paysages sibériens pleins d'exactitude et de relief.

A. Sallières. — *Les Soirées fantastiques de l'artilleur Baruch*. (Plon. — 1 vol. in-12).

Ouvrage beaucoup plus singulier que brillant. Vagues notions d'artillerie, délayées dans un récit n'ayant exigé de l'auteur que bien peu d'efforts d'imagination et de style.

George Sand. — *La Coupe*. (Lévy. — 1 vol. in-12).

Recueil de cinq nouvelles variées et exquises, dont la première : *La Coupe*, délicieuse et poétique composition philosophique, donne le titre au Recueil. Le style enchanteur de l'auteur d'*Indiana* ne fut jamais plus brillant, plus riche, plus heureux.

André Lemoyne. — *Alise d'Euran*. (Sandoz. — 1 vol. in-12).

Un récit plein d'intérêt et de charme.

Xavier de Montépin. — *Le Ventriloque* (Dentu. — 2 vol. in-12).

Encore une œuvre de Montépin. Celle-ci a reçu, paraît-il, un excellent accueil des lecteurs du *Petit Journal*. Est-ce une recommandation suffisante ?

Gustave Aimard. — *Les Bisons blancs*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

Récit accidenté, pittoresque et plus ou moins heureux, n'ajoutant rien certainement au talent monocorde de l'auteur.

Albert Delpit. — *Jean nu-pieds*. (Dentu. — 2 vol. in-12).

Bornons-nous ici à l'énoncé du titre. C'est suffisant.

Louis Gallet. — *Le Capitaine Satan*. (Librairie illustrée. — 1 vol. in-12).

Roman d'aventures, dont le héros n'est autre que Cyrano de Bergerac, et qui a déjà obtenu dans le journal *le Voleur* un succès mérité.

M<sup>me</sup> Claire de Chandeneux. — *Le mariage du trésorier*. — 3<sup>e</sup> série des *Ménages militaires*. (Plon. — 1 vol. in-12).

On s'accorde à trouver de l'esprit et de la couleur réaliste à ces récits un peu pénibles, où les mérites du style répondent assez bien aux ressources de l'invention.

Charles Buet. — *Le Crime de Maltaverne*. (Olmer. — 1 vol. in-12).  
Roman très-moral qu'on désirerait trouver plus brillant de conception et de style.

• •

Indiquons rapidement quelques intéressants volumes de voyage, de science et d'histoire.

Xaxier Eyma. — *La Vie aux Etats-Unis*. (Plon. — 1 vol. in-12).

Œuvre posthume d'un aimable écrivain prématurément enlevé aux lettres. Notes de voyage pleines de caractère et d'attrait.

Henri Havard. — (La Hollande pittoresque.) — *Les frontières menacées*.  
(Plon. — 1 vol. in-12).

Relation de voyage dans six provinces hollandaises. Lecture à la fois sérieuse, instructive et attrayante.

Paul Toutain. — *Un Français en Amérique*. (Plon. — 1 vol. in-12).

Relation très intéressante où l'esprit est loin de gâter le style.

Charles Blanc. — *Voyage de la Haute-Egypte*. (Renouard. — 1 vol. in-12).

Travail savant, s'adressant à un public spécial et choisi.

W. de Fonvielle. — *Aventures aériennes et expériences mémorables des grands aéronautes*. (Plon. 1 vol. in-8°).

Livre curieux, rempli de faits, de notes et de renseignements intéressants.

Dr W. Lübke (traduction E. Molle). — *Précis de l'Histoire des Beaux-Arts*.  
(Renouard. — 1 vol. in-8°).

Etude recommandable sans doute, mais n'apportant aucune révélation inattendue.

Léon Chotteau. — *Les Français en Amérique* (Histoire de la guerre de l'indépendance des Etats-Unis). (Charpentier. — 1 vol. in-12).

Œuvre qu'on dit être parfaitement médiocre.

Moreau de Jonnés. — *Les Temps mythologiques* (Essai de restitution historique).  
(Didier. — 1 vol. in-12).

Livre archi-grave, du genre indigeste et ennuyeux, dont nous n'avons pas à nous préoccuper ici.

Achille Raffray. — *L'Afrique équatoriale. — Abyssinie*. (Plon. — 1 vol. in-12).

Volume intéressant, tenant bien sa place dans la série remarquable éditée par la librairie Plon.

• •

Terminons ce bulletin, chers lecteurs, suivant notre programme habituel, par la citation des ouvrages plus spécialement littéraires :

Louis Ménard. — *Réveries d'un païen mystique*. (Lemerre. — 1 vol in-18).

Un petit volume de divagations plus ou moins spirituelles — Un peu de vers et beaucoup de prose. — Des tartines excentriques ; des articles de controverse politique et philosophique. Passons

Alfred Rambant. — *La Russie épique*. (Maisonnette. — 1 vol. in-8°).

Etude sur les chansons héroïques de la Russie.

Les chants populaires de la Russie forment comme une sorte d'épopée nationale, où se retrouve, dans ses principaux éléments, toute l'histoire d'un peuple.

Georges Duval. — *Frédéric Lemaître et son temps* (1800-1876). (Tresse. — 1 vol. in-12). *Virginie Déjazet*. (1791-1875). (Tresse. — 1 vol. in-18).

Deux monographies charmantes. Notes et renseignements littéraires, artistiques et anecdotiques d'un puissant attrait.

Pierre Véron. — *La vie fantasque*. (Lévy. — 1 vol. in-12).

Cela devient d'un fastidieux inexprimable. — Encore et toujours les mêmes clichés surannés, les mêmes rengaines charivariques ! — L'exaspération devient légitime.

*Les cahiers de Sainte-Beuve*. Wuvre posthume. (Lemerre. — 1 vol. in-12).

Était-il donc absolument nécessaire de former un recueil spécial de ces notes intimes et de ces pensées de jeunesse ? La réputation littéraire du célèbre critique attendait-elle cette publication hydride pour s'affirmer ou pour s'accroître ?

Charles Monselet. — *Les oubliés et les dédaignés*. Nouvelle édition définitive. (Charpentier. — 1 vol. in-12).

Livre charmant et bien connu des bibliophiles.

La médiocre édition actuelle de la *Bibliothèque Charpentier*, toute définitive qu'elle s'annonce, ne servira sans doute qu'à rendre plus précieuse encore celle de Poulet-Malassis (1857), déjà si recherchée.

Maurice Tourneux. — *Théophile Gauthier, sa bibliographie*. (Baur. — in-8°).

Cette plaquette bibliographique ne saurait manquer d'être accueillie avec faveur par les nombreux admirateurs du poète.

JULES ANDRIEU.

NOTA. — Tous les ouvrages mentionnés au *Bulletin bibliographique* se trouvent à la librairie **Michel et Médam**, à Agen.

# SOUVENIRS D'UN BIBLIOPHILE.

---

(Salte)¹

## III

Le journal, aujourd'hui, est le pain quotidien de l'esprit. Il va chercher le lecteur et le lecteur c'est tout le monde. Grand progrès, mais non sans danger ! Ces feuilles légères se font légèrement, parfois elles s'improvisent. Comme il faut du nouveau, un fait se passe-t-il, on veut être le premier à le dire ; bonne raison pour ne point s'attarder à s'enquérir s'il est vrai. Quand il n'y en a pas, on en invente, on en fait ou on en refait. Cela coûte si peu ! la peine d'ouvrir les anas, les nouvelles-à-la-main, les mémoires des trois derniers siècles. Que de vieilleries on ressert, à peine réchauffées, retapées, sous des noms nouveaux ! C'est comme au restaurant ou au marché du Temple. Le gros des lecteurs n'y voit que du feu ; les lettrés haussent les épaules, puis sourient. Peut-être se figurent-ils, l'amour-propre y aidant tout bas, qu'il ne leur reste rien à apprendre. *Vos estis sicut Dii.*

Il s'en faut, hélas ! même pour les hommes qui passent leur vie à étudier, dont c'est le métier ou dont c'est le goût, qu'ils possèdent la science universelle. Je défie qu'il y en ait un seul à qui, en de certains moments, ne s'impose une halte imprévue. Il allait d'un pas régulier, sur un sol uni, quand, tout-à-coup, un trou coupe la voie. Il faut sauter ou revenir en arrière. En prenant ce dernier parti, on perd du temps, cela est vrai, mais on évite de se rompre le cou et de

¹ Voir la *Revue*, n° de Mars, p. 117



laisser voir son ignorance. L'homme sage, celui qui sait, *sapiens*, ne rougit pas de se remettre à l'école.

Je n'en voudrais pour preuve qu'un écrit périodique intéressant, utile, peu connu (ces trois choses vont trop souvent ensemble) qui, à travers mille obstacles, se trainant, se heurtant çà et là, est parvenu à sa neuvième année. Son nom est *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*.<sup>1</sup> Il a pour fondateur M. Charles Read, un érudit plus que spirituel, et pour rédacteurs ses abonnés, qui sont aussi gens d'esprit, savants ou simplement curieux, c'est-à-dire ardents à s'instruire en toutes choses bonnes à savoir. Littérateurs, bibliophiles, artistes de profession ou de goût, s'y adressent des questions et des réponses qui intéressent tous et chacun et témoignent éloquemment du profit qu'on trouve à s'entr'aider. *L'Intermédiaire*, en un mot, est une tribune ouverte<sup>2</sup> aux travailleurs, un instrument usuel d'informations.<sup>3</sup>

En lisant, en novembre 1865, la livraison qui venait de paraître, je trouvai, dans la partie du Journal réservée aux questions, la suivante, qui est datée de Strasbourg et signée : T. R.

**« Quel est le véritable auteur du « Grand Erratum ? » —**  
Je veux parler du pamphlet anonyme de 45 pages in-32 qui parut à Agen en 1835, et qui, empruntant au célèbre Dupuis sa merveilleuse méthode historique, est la plus spirituelle et la plus complète réfutation de son gros livre sur *l'Origine de tous les cultes*. Dans ses *Mélanges historiques et littéraires*, page 122 de l'édition de 1855 (chez Michel Lévy), M. Prosper Mérimée l'attribue à un Belge dont il n'indique pas d'ailleurs le nom. Or, tout récemment cet opuscule a été réimprimé à Paris sous ce titre piquant : *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé*, et le nouvel éditeur lui donne pour auteur *J.-B. Pérès, A. O. A. M.* (lettres que je ne me charge pas d'expliquer),

<sup>1</sup> *L'Intermédiaire* paraît le 10 et le 25 de chaque mois en une feuille grand in-8°, à deux colonnes. Paris, librairie Sandoz et Fischbacher, 33, rue de Seine.

<sup>2</sup> Une seule chose en est proscrite, la politique, et l'on y combat en toute occasion nos deux grands travers nationaux, le chauvinisme et la routine. N'est-ce point de bonne guerre ?

<sup>3</sup> Les plus savants sont les plus modestes, par conséquent les plus questionneurs. Notre compatriote et ami M. Ph. Tamizey de Larroque n'a jamais fini de demander, il ne finit guère, en revanche, de répondre. Et qu'il répond bien !

*bibliothécaire de la ville d'Agen*. Ce M. Pérès, malgré son nom tout méridional, serait-il donc originaire de la Belgique, ou est-ce M. Mérimée qui a fait erreur ? »

Je ne pouvais, n'étant pas abonné à *l'Intermédiaire*, répondre à la question posée par M. T. R., et cela était regrettable. Ayant connu personnellement Pérès et souvent parlé de lui avec son élève Chaubard, et mon vieux maître et ami Bartayrès, qui l'avait toujours pratiqué, j'étais en état de résoudre le problème. M<sup>me</sup> la comtesse Marie de Raymond, dont l'obligeance n'a point de réserves et qui me prêtait la feuille de M. Read, me permit, me pressa de répondre sous ses initiales, sacrifice dont je lui sais gré au nom de l'histoire littéraire. Laisser croire qu'elle avait connu l'auteur du *Grand Erratum*, c'était, en effet, beaucoup se vieillir, ce qui constitue une sorte d'héroïsme dont peu de femmes se donnent le mérite. Il y eût eu de ma part mauvaise grâce à ne point profiter d'une si belle occasion. J'adressai donc à M. Read une note qui fut insérée dans le numéro du 10 janvier 1866 et dont voici un extrait :<sup>1</sup>

« Mon Dieu ! oui, M. Mérimée a fait erreur, et M. Pérès, dont le nom, en effet, est tout méridional, n'avait rien à démêler avec la Belgique. Nous l'avons tous connu bibliothécaire de la ville d'Agen, laborieux, bienveillant par saccades, plein de charité pour les pauvres, malgré l'exiguité de sa fortune, et professant, jusqu'à sa mort qui eut lieu en 1840, les principes extrêmes du jansénisme. Il me semble le voir tiré et serré dans sa redingotte à collet droit, longue, étroite, toujours boutonnée et de couleur invariablement bleue. Il était né à Valence-d'Agen en 1772, avait été professeur chez les Oratoriens de Lyon, avocat dès 1807 près le Tribunal d'appel d'Agen, enfin, de 1812 à 1818, substitut du procureur général près la Cour impériale de cette ville. Le très mince, mais très spirituel opuscule qu'il publia à Agen en 1835 (in-32 de 45 pages), avant d'être lancé dans le monde où sa fortune devait être si rapide, avait été lu et fort goûté dans une des séances de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen..... Il sera aisé, tout ceci connu, de se rendre compte des initiales A. O. A. M. Elles signifient simplement : Ancien Oratorien. ancien magistrat. »

---

<sup>1</sup> *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 1866, tome III, p. 20.

Il y a deux erreurs dans cette note. L'une est relative à l'année où naquit Pérès, l'autre porte sur la communication de son manuscrit à ses collègues de la Société d'Agen. Ce dernier fait, qui était de tradition, ne figure pas dans les registres des délibérations de cette compagnie. On y peut voir, au reste, que Pérès n'assistait que rarement aux séances dans ses dernières années ; il est à croire que le public eut la primeur de son opuscule. Quant à l'autre erreur, est-ce moi qui l'ai commise, ou la doit-on mettre au compte de l'imprimeur ? Je n'oserais rien affirmer en si délicate matière, mais il a été toujours notoire et je n'ai jamais ignoré que Pérès avait, à sa mort, quatre-vingt-huit ans révolus. L'article dont, au reste je prends la responsabilité, en le faisant de vingt ans trop jeune, lui volait donc, très innocemment d'ailleurs, près d'un quart de sa longue vie.

Pérès, je l'ai presque dit, appartient à l'histoire littéraire. Le modeste écrit auquel il doit cet honneur a fait, lui-même, sa trouée dans l'énorme tas de brochures et de livres qui s'est formé depuis son éclosion. On l'a traduit en plusieurs langues et le succès de vive curiosité qui l'accueillit dès le début, loin de s'épuiser, s'entretient visiblement. Sous des titres et des figures diverses,<sup>1</sup> les presses de Paris et de Genève, en tirent tous les ans des milliers d'exemplaires : Il y a peu d'exemples d'une telle vogue pour un ouvrage de si petit format. Spontanée, rapide, persistante, voilà son histoire en trois mots ; ajoutons qu'elle est légitime. Le mérite d'une œuvre de science

---

<sup>1</sup> L'éditeur Passard l'a introduit dans le vol. in-32 où, sous le titre collectif d'*Histoire populaire de Napoléon*, figurent l'*Histoire de Napoléon, racontée par un vieux soldat*, de Balzac ou de Frédéric Soulié et je ne sais quels autres opuscules. L'*Intermédiaire* (tome vi, p. 79-80) mentionne, par la plume de M. de La Roquette, cette particularité, qui est bonne aussi à noter au point de vue de la bibliographie : « Compterait-on comme « édition » de ce spirituel jeu d'esprit du bibliothécaire d'Agen, celle qui a été donnée dans le *Musée Philippon*, où cet opuscule a été publié *in-extenso*, avec illustrations dans le goût de la rédaction dudit *Musée* ? C'était un grand album in-4°, cartonné, de trois centimètres d'épaisseur environ, que je n'ai plus sous la main mais qui doit être bien connu. Il a été publié vers 1840. Le *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé* n'était point signé ; il était inséré pêle-mêle avec une foule de turlupinades destinées à égayer grands et petits enfants. » — Où donc les rédacteurs du *Musée Philippon* ont-ils pris que l'ouvrage de Pérès pouvait amuser des enfants ? N'est-ce pas le cas de s'écrier avec je ne sais plus qui : Mon Dieu ! que les gens d'esprit sont bêtes !

ou d'art ne se mesure ni à ses dimensions ni à son poids. Ce que la première ajoute d'idées nouvelles à la somme des idées reçues, le sentiment des proportions qui se révèle dans la seconde, l'élégance sobre qu'on y admire ou la force calme dont elle s'empreint, voilà leur criterium, la marque d'où se déduit leur prix. On ne saurait, à ce compte, se méprendre sur la valeur du *Grand Erratum*. Le cycle de Napoléon, si vaste et si prestigieux qu'il rappelle celui du soleil, tient à peu près dans quelques pages équivalant, comme surface, au tiers d'une feuille in-8°. L'idéale figure de l'exterminateur couronné s'y détache en vif relief, dans l'apparat de sa gloire légendaire. Les héros dont il s'entoura, sorte de demi-dieux humains renouvelés des temps mythologiques, les institutions sur lesquelles il rêvait d'asseoir les bases d'un empire universel et d'une immortelle dynastie, l'obscurité de ses commencements, l'éclat grandissant, puis baissant, de sa carrière, la mystérieuse tristesse de sa fin, tout cela ressort de simples traits dont la précision défie le burin des maîtres. En ne croyant faire qu'œuvre de critique, Pérès a fait, non pas un monument, — Dieu me garde de cette exagération dont sa modestie se fût offensée, — mais un édicule gracieux et fort, qui durera.

La mort de notre compatriote n'a laissé aucune trace dans les procès-verbaux de la Société qui le compta si longtemps parmi ses membres. Des deux journaux qui paraissaient à Agen, un seul, le *Journal de Lot-et-Garonne*, (7 janvier 1840), la mentionne en ces termes : « M. J. B. Pérès, ancien oratorien, ex substitut du procureur général près la cour royale d'Agen et bibliothécaire de cette ville, est mort samedi dernier dans un âge avancé. Nous reviendrons dans un de nos prochains numéros sur ce savant modeste dont les amis de la science et des lettres déploreront longtemps la perte. » — Cette promesse ne fut point tenue et Pérès attend son biographe.

Si je me présente pour remplir un soin pieux qui eût mieux convenu à d'autres, c'est que je m'y sens comme obligé par une sorte d'engagement tacite. Mon vénérable collègue et ami, feu Joseph Bessières, m'en exprima un jour le désir et, pour me lier, prit dans son secrétaire un tout petit livre relié en maroquin, qu'il me donna. C'était un recueil formé par la réunion de l'édition *princeps* du *Grand Erratum* (Agen. Imprimerie de P. Noubel. 1835) et de la « seconde édition revue par l'auteur, » (Paris, chez J. J. Risler, rue de l'Oratoire, 6. 1836). Sur la garde, en regard du titre, ces mots étaient tracés d'une écriture tremblée et grêle : « Témoignage d'estime

et d'amitié offert par moi, J. B. Pérès, à mon ami M. Bessières. » Au-dessous de cet autographe, dont j'appréciai la valeur, l'excellent homme ajouta de sa main ces mots qui doubleraient celle de son présent : « J'ai donné ce témoignage d'amitié de M. Pérès à mon ami M. Adolphe Magen. — Cambayrac, le 12 mai 1867. BESSIÈRES. »

J'ai connu Pérès durant ma jeunesse, assez pour en rendre au vif l'étrange physionomie, trop peu pour tirer de mon fonds tous les éléments de cette notice. Il a donc fallu prendre ailleurs. Comme je le disais plus haut, j'avais eu, par Chaubard et Bartayrès, des renseignements d'une exactitude non douteuse. M. Bessières, plus tard, y ajouta. Dans ces derniers temps, M. Cruzel et M. Cabadé père, qui vécurent beaucoup auprès du bon vieillard et dans son intimité, m'ont ouvert le trésor de leur mémoire avec une bonne grâce qui ressemblait à de la reconnaissance, tant il se mêle d'affection et de respect au souvenir qu'ils gardent de Pérès. J'ai pu, enfin, combler de rares lacunes, grâce aux documents imprimés ou manuscrits des Archives de notre département, mis à ma disposition par mon collègue et ami M. Tholin.

#### IV

J. B. Pérès naquit à Valence d'Agen, le 15 décembre 1752, « de sieur Jérôme Pérès, bourgeois et D<sup>lle</sup> Paule Rose Lafontan. » Il fut baptisé le lendemain dans l'église de cette ville et eut pour parrain, Jean Pérès, bourgeois de Malauze, son oncle paternel et D<sup>lle</sup> Marie Romanet.<sup>1</sup>

On ne sait rien de ses premières années, mais on tient de lui que vers l'âge de douze ans, il fut amené à Condom où l'Oratoire avait un bon collège. C'est sans doute à Agen qu'on l'eût placé si cette congrégation y eût eu déjà un établissement. Or, elle ne s'y fixa qu'en 1781, sur l'invitation de l'évêque, M. d'Usson de Bonnac, qui lui confia le collège auparavant tenu par les Jésuites.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Il fut toutefois tenu sur les fonts baptismaux, non par ses parrain et marraine, mais « par autre Jean Baptiste Pérès et D<sup>lle</sup> Jeanne Lafontan, qui ont signé avec nous, » dit le registre de l'Etat civil de la commune de Valence, J'en dois un extrait à mon excellent confrère et ami M. Labordère, adjoint au maire de cette ville.

<sup>2</sup> Il était situé entre les rues *Maille* et *Grande Horloge*, sur l'emplacement d'un logis acheté par les consuls, au prix 9,000 livres, à M. de Lacassaigne-Ladague. On

Ses études classiques terminées, il se résolut à entrer dans l'Ordre à qui il devait la culture de son esprit et d'être un homme dans le haut sens du mot. Il ne connaissait rien du monde et s'y trouvait comme dépaycé. Ses parents naturels lui étaient chers, mais sa vraie famille était cette compagnie « où, dit Bossuet, l'on obéit sans dépendre, où l'on gouverne sans commander, où toute l'autorité est dans la douceur et où le respect s'entretient sans le secours de la crainte ; où, pour former de vrais prêtres, on les mène à la source de la vérité ; où ils ont toujours en main les livres saints pour en rechercher sans relâche la lettre par l'esprit, l'esprit par l'oraison, la profondeur par la retraite, la foi par la charité à laquelle tout se termine et qui est l'unique trésor du Christ. »

Où fit-il son noviciat ? Encore un détail qu'on ignore. Quoi qu'il en soit à cet égard, ses supérieurs l'envoyèrent en Bretagne, puis à Lyon où il résida longtemps. Il enseignait la philosophie à dix-neuf ans et, entre temps, les mathématiques, où il excellait. Il fut également chargé de professer les langues anciennes.

Il avait eu l'occasion, en Bretagne, de lire les écrits des Pères de Port-Royal, entre autres cet *Essai de Morale* qui révéla dans Nicole un si parfait connaisseur de l'âme humaine, les *Provinciales* par qui s'aviva sa passion pour la vérité, même offensive, et nombres d'autres productions dont le spiritualisme est si subtil qu'on les croirait inspirées par le désir de rendre la religion inaccessible aux âmes vulgaires. Il toucha, par ces écrits, il pénétra même à fond la doctrine janséniste. Son puritanisme rigide s'accommodait de ces horizons étroits qu'une sorte d'enthousiasme mystique lui faisait parfois dépasser d'un coup d'aile. Son esprit, on peut l'affirmer, en reçut une telle empreinte qu'il en fut marqué et scellé à jamais.<sup>1</sup>

s'était servi, pour le bâtir, des matériaux de l'église Saint-Phébad, que les Agenais avaient détruite parce que les Huguenots y avaient fait leur prêche en 1560. Les Jésuites en prirent possession en 1591 par les mains du P. Clément Dupuy, provincial de leur ordre à Bordeaux ; ils en sortirent en 1762, époque de leur bannissement de France. Après eux, vinrent des Dominicains, puis des prêtres séculiers. L'enseignement de ces derniers, inauguré en 1767, cessa en 1781, date de l'avènement des Oratoriens, qui occupèrent le collège jusqu'en septembre 1792. — On sait que l'ordre des prêtres de l'Oratoire eut pour fondateur, en 1711, le cardinal de Bérulle.

<sup>1</sup> Des relations assez étroites s'étaient établies, aux débuts de l'Oratoire, entre les membres de cette congrégation et Jansen, évêque d'Ypres, plus connu dans l'histoire

Pérès était à Lyon au moment où la Révolution éclata. Elle ne le surprit point, si l'on se fie à de nombreux passages d'un ouvrage non publié qui fut la grande occupation de sa vie. La querelle du Jansénisme, bien que passée à l'état de curiosité historique, était devenue la sienne propre. Son cœur en saignait comme d'une plaie vive; Louis XIV lui faisait presque horreur. Il ne pouvait pardonner à sa mémoire les violentes persécutions sous lesquelles avait sombré Port-Royal. La faiblesse de ce grand roi vieillissant, sa complaisance pour les Jésuites dont la religion attirante s'était donnée en cette affaire de si flagrants démentis, le remplissaient d'amertume. Il en était venu au point de ne voir de la Royauté que les côtés périlleux. Avec son pouvoir presque sans contrepoids et son cortège de flatteurs intéressés, elle lui semblait une sorte d'outre immense, constamment grosse d'orages. Il se trouvait donc, par le fait de son caractère et de ses études, on dirait volontiers par le pli de son esprit, prêt pour une évolution dans le sens de la liberté. Cette tendance naturelle ou acquise ne changea rien, d'ailleurs, à ses habitudes. Il fut, comme avant, dévoué à son devoir et soumis à ses chefs, cordialement asservi à la discipline et à la règle.

Il était diacre quand la Convention, supprimant les ordres religieux, l'obligea à rentrer dans le siècle. Plusieurs voies s'ouvraient devant lui, qui pouvaient être fructueuses. On lui offrit dans le génie militaire un grade proportionné à son goût pour les mathématiques et à la pratique qu'il en avait pour les avoir longtemps professées. Il y fut, un moment, presque décidé et se disposait, dans ce cas, à demander un poste avancé sur une de nos frontières. Parlant plus tard de cela : « L'ennemi, disait-il, se levait de tous côtés. C'était l'heure ou jamais de servir le pays. En quittant la robe du prêtre qu'on m'interdisait de porter, j'hésitai à prendre l'habit du soldat. L'idée me vint de me faire médecin pour soigner les blessés sur le champ de bataille, mais cela eût pris du temps et les jours valaient des siècles. C'était mon métier d'enseigner, je l'aimais; autant celui-là qu'un autre. Elever les enfants dans la crainte de Dieu et l'amour

religieuse sous le nom de Jansénius. C'est, paraît-il, d'après leur conseil, que ce rude théologien consigna dans un traité qui devait le rendre si célèbre, ses idées sur la prédestination. Cela ressort de la lecture des *Annales* manuscrites de l'Oratoire, dit M. l'abbé Badiche dans son *Dictionnaire des ordres religieux*, t. III, p 76, et c'est confirmé par Leydecker dans son *Histoire du Jansénisme*. (*Ibidem*.)

de la patrie, c'est faire de bons citoyens. J'en ferai, me dis-je, convaincu. Ma résolution était prise. »

Ceci se passait à la fin de 1792. Entre cette époque et celle où Pérès sera chargé d'un enseignement public, il y a une intervalle de quatre années pendant lesquelles on le perd presque de vue. On sait pourtant qu'il présida le club central de Lyon et qu'il y défendit un prêtre accusé d'un crime imaginaire ; on sait aussi qu'il gagna sa cause, ce qui implique moins peut-être l'impartialité des juges que l'éloquence du défenseur. Devenu plus tard avocat, il aimait à rappeler cette première victoire, non par vanité (il n'en avait point), mais pour bien établir l'unité de sa vie. Sorti de l'Église sans violation de sa foi, n'avait-il pas, à ses risques et périls, suivant l'esprit de l'Évangile, secouru et aimé son prochain ? <sup>1</sup>

Cependant l'appaisement se faisait au sein des partis lassés de lutttes sanglantes. Le drame du 9 Thermidor avait clos par un cruel, mais juste dénouement la période néfaste de la Révolution. On commençait à respirer, à penser tout haut, à aller et venir librement. Le sol lui-même s'affermissait de manière à servir de base aux institutions réclamées par un état social nouveau. Les ouvriers de l'avenir, comme on a dit,<sup>2</sup> pouvaient arriver. Tout était prêt pour les recevoir.

C'est alors que, sous l'adjuration passionnée de Fourcroy évoquant l'image de l'ignorance prête à tout recouvrir de ses ténèbres, la Convention se résolut à combattre le monstre corps à corps. Les comités de l'instruction publique se mirent à l'étude et il sortit de leurs efforts vigilants une série d'Ecoles de haut vol, faites pour renouveler la sève appauvrie de la nation. « Enormes créations,

---

<sup>1</sup> Pérès assista, n'étant probablement pas libre de ne le point faire, à la grande fête du 20 prairial an II (8 juin 1798), mais il protesta à sa manière contre le déisme vague et faux qui l'avait inspirée. Sous l'*Etre suprême*, sous l'*Auteur de la nature*, il voyait, il adorait en esprit le Dieu des chrétiens. — « Je me présentai à l'autel, dit-il, tenant à la main trois fleurs qui symbolisaient pour moi la Sainte Trinité » — On verra qu'à l'occasion, dédaigneux de compromis qui accusaient plus d'ingéniosité que de courage, il savait parler sans ménagements, bien qu'avec calme et convenance.

<sup>2</sup> Vallet de Viriville. *Histoire de l'Instruction publique en France*; in-4°. — Paris, 1849, p. 284.



comme dit Michelet,<sup>1</sup> saisissantes par la grandeur, mais bien plus par l'esprit de vie, le cœur qu'on y sent partout ! » Ce sont les Ecoles Normale, pépinière de futurs professeurs, des Ponts et Chaussées, Polytechnique, de Médecine ou *de santé*, noms sous lequel on la créa, enfin les Ecoles Primaires, préparation initiale au culte des intelligences et celles dites Centrales, destinées à remplacer les Collèges dépeuplés, ruinés, même abattus.<sup>2</sup>

Celui d'Agen, dont il a été parlé, était fermé depuis environ quatre ans; on avait même vendu par lots, le superbe local qu'il occupait.<sup>3</sup> L'éducation publique était tombée aux mains d'instituteurs privés, dont plusieurs tenaient pension. C'étaient Lannes,<sup>4</sup> Delmas,<sup>5</sup> un brave homme emporté, dont ma joue n'a pas oublié la lourde main aux phalanges poilues, Besançon,<sup>6</sup> humaniste délicat, père du bon docteur décédé, il y a huit ans, Proché,<sup>7</sup> mort bibliothécaire de la ville d'Agen et qui a laissé des annales manuscrites embrassant, en plus d'un quart de siècle, une des périodes les plus agitées de notre histoire (1789-1819). J'ometts les instituteurs primaires, pour ne point allonger une liste inutile.

Selon la loi du 3 brumaire an iii<sup>8</sup> (25 octobre 1794) qui attribuait

---

<sup>1</sup> *Hist. du XIX<sup>e</sup> siècle*, tome I, p. 135.

<sup>2</sup> Encore ne parle-t-on pas ici du Museum des arts, de l'Ecole des langues orientales vivantes, du Cours d'Archéologie, du Bureau des longitudes, enfin de l'Institut de France, nobles et grandes institutions qui ont glorieusement survécu.

<sup>3</sup> Voir p. 1 bis, note 1.

<sup>4</sup> Rue *Porte-neuve*

<sup>5</sup> Au ci-devant collège, aujourd'hui *place de la République*.

<sup>6</sup> Rue *Constitutionnelle*, aujourd'hui rue *Saint-Hilaire*.

<sup>7</sup> Rue *Antoine*, aujourd'hui *Saint-Antoine*.

<sup>8</sup> Le plan primitif de ces écoles manquait de précision, on le révisa soigneusement pour le rendre complet et pratique. L'enseignement était divisé en trois sections : la première, destinée aux élèves âgés de moins de douze ans, embrassait le dessin, l'histoire naturelle, les langues anciennes et vivantes. Dans la seconde, qui s'ouvrait aux élèves ayant atteint leur quatorzième année, on enseignait les mathématiques, la physique et la chimie expérimentales. Il fallait être âgé de seize ans pour prendre rang dans la section supérieure dont le programme comprenait la Grammaire générale, les belles-lettres, l'histoire et la législation. On voit que, l'instruction religieuse, exceptée, on parcourait dans les écoles centrales comme dans les lycées d'aujourd'hui, le cercle entier des connaissances humaines.

une Ecole Centrale à chaque chef-lieu de département, la ville d'Agen devait avoir la sienne. Le directoire du département s'occupa de l'organiser. On va voir qu'il y mit du temps ; c'était à-peu-près inévitable à cette époque d'universel désarroi. Le général de brigade Duvigneau, Saint-Amans, Sevin l'aîné, constitués en jury spécial, eurent à choisir les professeurs. L'ouverture des cours fut fixée au 1<sup>er</sup> frimaire, an v (22 octobre 1796) ; les bâtiments du *ci-devant évêché*<sup>1</sup> furent désignés pour en être le siège et l'on arrêta le programme de la cérémonie d'installation.<sup>2</sup> On la voulait bruyante et solennelle, pour mieux frapper l'esprit public. C'était la mode, — une mode bien passée !

Donc, au jour marqué, le cortège parti de la salle où siégeait la municipalité, s'achemina vers l'Ecole, au roulement des tambours. En tête, marchaient les autorités constituées ; à leur suite, les corps civils et militaires, le jury central d'instruction publique et l'ex-jury (*sic*) des écoles primaires, puis les professeurs<sup>3</sup> et leurs élèves, enfin les amateurs composant la musique de la ville, le tout flanqué de cent gardes nationaux. On passa, en entrant, sous des guirlandes où le laurier s'entremêlait au chêne et que surmontaient des drapeaux *tricolors*. Il y eut des discours, des compliments mutuels, après quoi, chaque professeur monta dans sa chaire et inaugura son cours.

Pérès avait été désigné pour la chaire des langues anciennes. Nous

<sup>1</sup> Le palais épiscopal primitif était situé sur le perron de la cathédrale Saint-Etienne ; il s'effondra en 1773. On établit alors l'Evêché dans l'hôtel où il est encore, hôtel construit par M. Vigué, et qui avait successivement appartenu au comte de Lacépède et au duc de Narbonne. Le département l'acquît des héritiers de ce dernier personnage.

<sup>2</sup> Registres du Directoire du département.

<sup>3</sup> L'arrêté inscrit au registre, n° 45 (p. 83), donne les noms des professeurs, qui étaient : dans la première section, pour le dessin, Parfait-Lumière ; pour l'histoire naturelle, Saint-Amans ; pour les langues anciennes, Pérès. — Dans la seconde, pour les mathématiques, L. Puissant ; pour la physique et la chimie expérimentales, Lomet. — Dans la troisième, pour la grammaire générale, Godailh ; pour la législation, Caylar ; pour les belles-lettres, Jarente. Le professeur d'histoire n'y est pas nommé ; ce fut plus tard Lacoste, aîné. — Plus tard également, Huart remplaça Jarente aux belles-lettres ; puis Pérès aux langues ; plus tard, enfin, Laroche, aîné, eut les belles lettres et Phiquepal, la législation.

avons le programme de son cours pour l'an v et pour l'an vii. Le premier, assez bref, comme on va voir, est ainsi conçu : <sup>1</sup>

## LANGUES ANCIENNES.

PROFESSEUR :

*Le citoyen PÉRÈS.*

« A l'aide d'une méthode abrégée dont nous sommes, en grande partie, redevables à Dumarsais, on enseignera le latin et le grec, dans l'espace de deux ans.

« Quant à l'hébreu, on réprouvera les points voyelles ; et on s'en tiendra à la méthode de Masclef, modifiée par Giraudeau. »

Voici le programme du cours de l'an vii. La divergence des opinions sur le meilleur procédé d'enseignement et sur l'utilité des langues anciennes m'ont paru lui donner quelque à propos.

« L'étude des langues anciennes, celle de la langue latine, surtout, étoit l'unique occupation de la jeunesse qui fréquentait les collèges avant la Révolution. Six ou sept années étoient laborieusement employées à apprendre certaines règles, certaines locutions oubliées peu de mois après qu'on avoit abandonné les écoles : tel étoit le vice des méthodes d'enseignement, que la plupart des jeunes gens rapportoient chez eux une haine invincible pour toute espèce de travail. L'abus a été reconnu : on a voulu l'éviter, mais on est peut-être tombé dans l'excès opposé. Les langues anciennes ont paru à beaucoup de gens assez indifférentes à l'éducation de la jeunesse. On a presque regardé comme une érudition à laquelle peu de personnes devoient prétendre, l'intelligence des auteurs grecs et latins ; et ce nouveau préjugé a été, en quelque sorte, accrédité par l'établissement évidemment insuffisant d'une seule place de professeur des langues anciennes dans chaque école centrale. L'expérience a démontré l'erreur, elle ne tardera pas à disparaître ; l'opinion publique en a déjà fait justice. Les langues grecque et latine servent dans toutes les

---

<sup>1</sup> Plan d'instruction publique suivi à l'École centrale du département de Lot-et-Garonne. — Agen, de l'imprimerie du département. Nivôse, an V<sup>e</sup>, p. 7.

branches de la littérature : elles fournissent des maîtres et des modèles dans tous les genres et nos grands écrivains leur doivent une partie de leurs succès. Quiconque sera jaloux de remonter aux sources du génie et du goût, quiconque voudra se former à la pratique des vertus républicaines, doit cultiver de bonne heure les langues sonores, riches et majestueuses, qui nous ont conservé les chefs-d'œuvre d'*Homère* et de *Virgile*, de *Démosthène* et de *Cicéron*, de *Thucydide* et de *Tacite*.

« En l'an 5 et en l'an 6, les élèves qui ont suivi ce cours étaient au nombre de huit. La première année, le professeur s'est borné à donner des leçons de latin; l'année dernière il y a joint les élémens de la langue grèque suivant la méthode de *Dumarsais*. Deux ans lui suffiront pour enseigner l'une et l'autre de ces langues.<sup>1</sup> »

Le traitement des professeurs était de deux mille francs, la moitié payable en nature. Pérès, dont la simplicité, la sobriété en toutes choses furent toujours extrêmes, devait, à ce compte, être et se trouver riche. Or, moins d'un mois après son entrée en fonctions, nous le voyons solliciter une avance sur son traitement (15 décembre 1796). Même démarche quelques jours après (3 janvier 1797). Ces deux requêtes furent bien accueillies, et il fut « tiré sur le citoyen Fourès, en faveur du citoyen Pérès, une ordonnance de quatre quintaux 86 livres de bled » et une autre « de huit quintaux et un tiers.<sup>2</sup> » Comment s'expliquer ces demandes pressantes, se suivant d'aussi près, se succédant presque coup sur coup ? Il est présumable que Pérès, durant son séjour à Lyon, n'avait fait que gagner sa vie et qu'au retour, voyant son pain assuré, il ne s'était pas ouvert aux siens d'un état de gêne qui allait finir. Il fallait pourtant se loger, se vêtir décemment, monter sa maison, et cela, sans un sou vaillant. Le problème était insoluble pour un homme qui eût rougi d'emprunter même de quoi vivre un jour. A bout de patience, il mit ses scrupules sous ses pieds ; mais qu'il dut souffrir de cette défaite !

Cette institution des Ecoles Centrales ne poussa guère de racines. La faveur publique ne s'y portait point. Peu d'élèves, même aux classes qui, d'ordinaire, sont le plus fréquentées. Pérès remplissait sa

<sup>1</sup> *Rapport sur la situation de l'Ecole centrale depuis son installation jusqu'au 15 brumaire an VII.* — Agen. Impr. du département, p. 7.

<sup>2</sup> L'egistre 47, p. 266, et 48, p. 70.

tâche en conscience et on le savait, mais il n'en eut pas plus d'auditeurs. Nul maître, en revanche, fut-il jamais écouté comme lui, comme lui obéi en tout ? Autant d'élèves, autant d'amis, peut-on dire. C'était comme un petit essaim de jeunes gens aimables et distingués, parmi lesquels Phiquepal, Tropamer, Donnodevie, espoirs du barreau d'Agen et de sa future Cour, Delbourg, de Villeréal, qui devait être un zélateur du progrès agricole, et Chaubard, qu'un de ses maîtres, l'auteur de la *Flore Agenaise*, allait bientôt associer à son renom.<sup>1</sup>

Pérès vivait, tout à son devoir, très absorbé, mais d'autant plus heureux parce que le travail, qui est d'ordre divin, est, par excellence, le ménager du temps. La préparation de son cours, la lecture des livres saints et la méditation solitaire, remplissaient, dévoraient ses rapides journées. Il ne se donnait de loisir qu'une promenade aux alentours de la ville, très déserts alors, après la leçon du soir. Rien ne manquant à ses besoins du corps, rien à ceux de l'esprit, naturellement il ne désirait rien, quand un coup lui vint du côté le moins prévu. On sait qu'un décret du 4 frimaire an II (24 novembre 1793) avait aboli l'ère vulgaire pour les usages civils et ordonné que les actes publics prendraient désormais leur date dans le calendrier dit républicain. Il fut fait expresse défense d'obéir aux prescriptions de l'Eglise relativement au repos dominical que remplaçait le repos du *decadi*, tri-mensuel et de dix en dix jours. Parmi les collègues de Pérès, il y en avait un, Parfait-Lumière, qui cherchait à tout prix la popularité. Ayant peu de talent, encore moins d'esprit, il était porté à la jalousie. La sympathie dont jouissait le professeur de langues anciennes lui était désagréable ; elle l'agaçait et finit par l'irriter.

Cet homme sensible qui était chargé de donner à la jeunesse, « les secours de ces arts enchanteurs si propres à éveiller sa curiosité, à captiver son attention en ne parlant qu'à ses sens, à fixer son inconstance, sans flétrir son âme par l'impression de la tristesse, à l'instruire, enfin, en dérochant sous l'attrait du plaisir, toute l'aridité des leçons, »<sup>2</sup> — Ce professeur de « dessein, » pour tout dire,

<sup>1</sup> Florimond Boudon de Saint-Amans (1748 — 1831), dans la préface de la *Flore Agenaise*, rend hommage « aux connaissances, au zèle et à la sagacité » de son jeune collaborateur.

<sup>2</sup> *Rapport sur la situation de l'Ecole centrale*, etc., p. 3.

maître en pathos, comme on voit, ne trouva rien de mieux pour assouvir sa haine que de dénoncer Pérès comme factieux. Célébrer la fête du dimanche et ne point faire cet honneur au décadi, voilà le crime dont il l'accusa.

Pérès fut, en conséquence, appelé à se défendre de ce double chef d'accusation devant la commission directrice de l'Ecole. Il s'y montra ce qu'il était, le plus loyal, le plus ferme des hommes. « Je ne croyais pas, dit-il simplement, que l'opinion républicaine fût exclusive du sentiment religieux. Ce que la loi prescrit à tout citoyen, je le fais ; ce que la foi prescrit à tout chrétien, je le fais de même. Je suis républicain et regarde comme la meilleure cette forme de gouvernement, mais ce à quoi je tiens par-dessus tout, c'est ma religion. » — Deux des membres de la Commission, Saint-Amans et Godailh, ses collègues à l'Ecole Centrale, qui l'appréciaient, qui l'aimaient, tout en admirant sa franchise, la jugeaient impolitique. Prendre sa défense, c'était se perdre avec lui ; mieux valait l'amener à transaction. Ne pouvait-il donner des explications qui fussent de nature à tout concilier, les intérêts de sa situation, le soin légitime de sa dignité et la juste susceptibilité d'un gouvernement ombrageux ? Ils l'y exhortèrent, mais en vain. Impossible d'en rien tirer qui ne fût la stricte expression de sa conscience et de son cœur. Les conséquences du rapport que la Commission adressa au Ministère de l'Intérieur étaient faciles à prévoir. Le bureau de l'Instruction publique entendu, la révocation de Pérès fut prononcée, « attendu, disait l'arrêté, que les opinions philosophiques de ce citoyen s'accordent mal avec les principes d'un gouvernement républicain. »

Le voilà de nouveau sans position, comme il y a trois ans. Que va-t-il faire d'une liberté qu'il n'a demandée ni voulue, dont le premier et plus regrettable effet sera de le séparer de ses bons et chers élèves ? Interrompre leur instruction, n'avoir plus à les diriger, à les élever, dans le vrai sens du mot, son cœur se serrait en y songeant. Et leur regret, à eux, était le même. Ils aimaient leur maître à ce point que l'idée de passer aux mains d'un autre leur rendit l'Ecole odieuse. Rien ne révolte comme l'injustice. Ce sentiment, commun à tous les âges, éclate surtout chez l'enfant, dont la candeur est intacte, la droiture non faussée. L'Ecole Centrale en devait pâtir, y perdre, au moins, sa première division. Sans presque s'être consultés, les élèves qui la composaient courent chez leur maître. — « Nous restons avec vous, » disent-ils. — « Mais je pars ! »

— « Alors nous vous suivons. » — Le pauvre Pérès était ému jusqu'aux larmes. Il leur reprocha doucement ce qu'il appelait leur coup de tête (c'en était bien un et des meilleurs), leur représenta que leurs parents condamneraient une démarche qui ressemblait fort à un complot, et leur prêcha l'obéissance à celui, quel qu'il fût, qui allait le remplacer. — « Nos parents savent tout, répondirent-ils, et ils nous approuvent. Eux-mêmes vous le diront. » — Les parents, en effet, se présentèrent au domicile du professeur, dont l'émotion ne s'était point passée. On était en pleine année scolaire, les études marchaient bien. Allait-il les arrêter, priver leurs fils de soins si nécessaires ! Quel maître achèverait, dans les mêmes conditions que lui, la tâche commencée ? Pour peu qu'il eût à cœur l'avenir de cette jeunesse, il la garderait en sa main ; on n'en tirerait rien, s'il refusait. — Ces bonnes raisons, ces paroles cordiales devaient amener Pérès à merci. C'était, à vrai dire, une place qui ne demandait qu'à se rendre. Il avait bien ses motifs pour résister, pas de local, ou très insuffisant, et la crainte de froisser l'opinion en faisant concurrence à l'Ecole Centrale, dont il semblait ouvrir, dont, par le fait, il ouvrirait prématurément la succession ; mais il ne put tenir longtemps contre un flot de supplications traduisant une si flatteuse confiance et de si purs sentiments de famille.

Son frère, je crois l'avoir dit, gérait à Malauze leur commun patrimoine. Pérès se rendit auprès de lui, lui fit part de son cas et obtint, non sans peine, qu'il l'aidât à s'en tirer proprement. Ce n'était pas une petite affaire. Il fallait agrandir du double la maison, en modifier l'ordonnance intérieure, démolir pour reconstruire. Edifier de toutes pièces un bâtiment spécial était plus pratique, c'est à quoi on s'arrêta. Il fallut du temps, on l'y mit ; de l'argent, on l'y employa. Bref, la petite colonie s'abattit un beau matin dans le logis pimpant neuf.

Dans le cas plus qu'improbable où il eût prétendu faire une bonne spéculation, Pérès se fût grandement trompé. Son frère ne s'y prit pas davantage ; il y voyait clair, se laissait tirer l'oreille, cédait, de guerre lasse. Dans le contrat passé avec les familles, celles-ci avaient tout bénéfice. Une modique pension alimentaire, l'équivalent strict, un peu réduit plutôt, de la dépense, tel était l'apport de l'élève ; le maître s'était oublié : rien pour ses soins ni pour ses peines ! Les enfants, d'ordinaire indifférents à ces questions d'ordre matériel, insoucieux de l'avenir, y songeaient pour lui, allaient jusqu'à s'en

inquiéter. — « En vérité, monsieur Pères, vous nous faites trop de sacrifices. Tout votre avoir y passera, et vous serez vite au bout, si vous allez de ce train. Que deviendrez-vous alors, cher maître ? » — « Ce que je deviendrai, mes enfants ? J'irai chez chacun de vous demander le nécessaire, à celui-ci un manteau, à celui-là un gilet, au troisième un pantalon. Je déjeunerai chez l'un et je dînerai chez l'autre. » — Admirable simplicité, candeur enfantine, qui le faisaient l'égal et d'autant mieux l'ami de ses élèves !

A quel point, de leur part, allait cette affection, on en jugera par le trait suivant. La mère de l'un d'eux, qui était veuve, et dont les idées religieuses, d'ailleurs orthodoxes, s'accordaient mal avec le puritanisme rigide de Pères, lui retira son fils, et le mit à Aiguillon, dans l'institution Fabre et Jauffret. C'était un bon établissement, monté sur un grand pied et jouissant de quelque renommée. L'enfant, dès l'entrée, se jura à lui-même qu'il profiterait, pour en sortir, de la première occasion qui s'offrirait, et se tint parole. Il s'échappa nuitamment et courut à Malauze d'une traite. Quand il arriva, ayant fait ses douze lieues de poste, et qu'il tomba dans les bras de Pères, celui-ci le blâma sévèrement, l'embrassa avec effusion et, sans tarder, manda le fait à sa mère. Elle vint, résolue à sévir, mais l'enfant pleura si fort à l'idée de perdre encore son maître, qu'elle fit tout ce qu'il voulut. Elle sentait bien qu'il y avait dans l'escapade de son fils comme une inspiration du cœur.

En ouvrant la maison paternelle à ses élèves de l'Ecole Centrale, Pères n'avait fait que céder à d'amicales obsessions. Il n'entrait point dans ses projets d'asseoir une institution durable. Si l'idée lui en fût venue, la création de l'Université (1806), celle des collèges et lycées, qui eut lieu deux ans plus tard, l'y eussent fait renoncer. La jurisprudence le tentait. Dans le travail de réorganisation qui s'opérait, la promulgation du Code civil constituait pour les esprits éclairés l'un des plus grands événements du siècle. En substituant au chaos des Coutumes provinciales l'ordre lumineux d'une législation dont l'unité était faite d'éclectisme, en implantant, comme on l'a dit,<sup>1</sup> la Révolution dans chaque foyer, il avait presque à lui seul, relativement à la propriété et à la famille, fondé l'équilibre de la société moderne. Toute une école de jurisconsultes en était sortie,

---

<sup>1</sup> Th. Lavallée. *Histoire des Français*, 15<sup>e</sup> édition, in-8°, tome VI, p. 42.



qui, représentant à la fois la tradition et le progrès, proclamait, comme indispensables à l'étude féconde du droit, la philosophie et l'histoire. Ayant beaucoup lu et beaucoup réfléchi, ayant même poussé l'exercice de la méditation intérieure jusqu'à passer pour un *original* et à l'être en effet, Pérès se livra à cette étude avec l'ardeur qu'il mettait en toutes choses. Il s'y était probablement essayé en ses années de professorat civil, auprès de son collègue Caylar, dont les leçons avait eu pour objet, en l'an v, le droit naturel et public, en l'an vi, la Constitution française.<sup>1</sup> Phiquepal, qui succéda à Caylar, Bergognié, qui tenait dans sa maison une petite école de droit, durent être aussi ses maîtres et il est à présumer qu'il compléta son éducation professionnelle dans un office d'avoué, par la pratique de la procédure.<sup>2</sup> On voit dans l'*Annuaire* de 1808 qu'il était inscrit, depuis une année au moins, sur la *liste des hommes de loi et défenseurs officieux*. Il s'y trouve en belle compagnie, les noms qui accompagnent le sien ayant été, dans les années qui suivirent, honorablement ou brillamment portés.<sup>3</sup>

Une bonne fortune lui advint en 1811. Le baron Mouysset, ayant été nommé procureur général près la Cour impériale, se le fit adjoindre à titre de substitut pour le service du parquet. Pérès s'acquitta de ses fonctions avec son zèle accoutumé et de manière à conquérir cette autorité naturelle que donne la simplicité des mœurs unie à la gravité du caractère. Ses chefs faisaient grand cas de lui, surtout le baron Mouysset. Toutefois et sur un point, il laissait à désirer. Ce n'était, à la vérité qu'une pécadille, mais qui s'aggravait par la récidive ; il minutait au lieu de grossoyer, multipliant les pieds

---

<sup>1</sup> Le *Rapport* déjà cité sur la situation de l'Ecole Centrale constate le peu de succès du cours de législation ; en l'an v et en l'an vi, deux élèves seulement s'y étaient présentés.

<sup>2</sup> Les offices de procureurs supprimés en 1790, furent remplacés l'année suivante par les offices d'avoué qui ont survécu. Le décret qui consacre cette modification, portait création de défenseurs officieux, avocats bâtarde ou marrons, dont la capacité était sans garanties et qui n'eurent guère de rôle actif que jusqu'en 1804. De cette époque, date le rétablissement du titre d'avocat, et de l'obligation des grades.

<sup>3</sup> Je cite, entre autres, d'après l'*Annuaire ou Calendrier du département de Lot-et-Garonne pour l'année bissextile 1808*, les noms de Baradat, Chaudordy, Ducos, Glady, Ladrix, Mouillié, Donnodedvie, Rivière et Tropamer.

de mouche, serrant les lignes à faire frémir et les laissant chevaucher l'une sur l'autre. C'était chose toujours malaisée, impossible souvent, de déchiffrer ce grimoire, et Pères allait son train, n'essayant rien pour guérir son défaut, rien pour l'atténuer. M. Mouysset était sur les pailles; il en perdait le boire et le manger, il n'en dormait plus; et sa femme s'inquiétait. En voisinant après dîner, selon l'usage d'alors, elle avisa un jeune garçon écrivant au bout d'une table et ayant l'air de beaucoup s'appliquer. L'écriture était forte, honnête, régulière, les lignes également espacées et bien horizontales. Involontairement, elle fit un soupir. — « Si M. Pères écrivait comme cela ! se dit-elle, songeant presque tout haut. » — La mère de l'écrivain l'entendit : — « Auriez-vous besoin de M. Pères, Madame ? J'irai l'avertir, fit-elle. » — Ceci se passait dans la rue du Temple qu'habitait M. Mouysset, et Pères logeait à quelques pas, dans la rue Saint-Nauphary. Madame Mouysset vida son cœur, une conversation s'engagea, un projet fut conçu et le substitut mandé. On lui proposa l'enfant comme scribe, aux appointements que lui-même fixerait : — « Je ne demande pas mieux, dit-il ! Je lui donnerai vingt francs par mois, plus, s'il le faut. Petit, ça te va-t-il ? » — « Ça me va très bien, Monsieur; pourtant..... tenez : gardez dix francs pour vous et enseignez-moi les mathématiques. » — « Ah, quel plaisir tu me fais, pauvre enfant ! murmura le bon Pères, dont les bras s'ouvrirent pour l'étreindre. Je t'enseignerai les mathématiques, je t'enseignerai tout ce que je sais... le peu que je sais, ajouta-t-il... Sois tranquille; nous nous entendrons. » — Ils s'entendirent en effet. Pères reprit son métier d'instituteur. Quand le travail du bureau était fait, il donnait à l'enfant sa quotidienne leçon de science, après quoi, par dehors, il le ramenait à ses parents. En faisant avec lui l'école buissonnière, il lui exposait sous une forme dégagée et naturelle les éléments de l'histoire et de la littérature.

Pères se présenta en 1813 à la Société d'Agriculture, sciences et arts d'Agen, en qualité de candidat au titre d'associé résident. Il fut accueilli avec honneur et s'empressa de payer sa bienvenue. Sa première contribution aux travaux de la compagnie date du 12 février. C'était une *Dissertation sur le miracle de Josué*, dissertation ayant pour but d'établir que cet illustre chef du peuple Hébreu connaissait le vrai système du monde et particulièrement la rotation de la terre sur son axe.

Pour consommer, en prolongeant le jour, la défaite des Amorrhéens, Josué, selon la juste remarque de Pérès, n'avait qu'une chose à vouloir, c'est que le soleil s'arrêtât. Voilà pourquoi il lui en donne l'ordre. Mais il donne aussi cet ordre à la lune dont la clarté pâle devait pourtant s'éteindre dans l'éclat du jour continué, qui ne pouvait servir ses desseins ni leur nuire, dont il n'avait par conséquent nul intérêt à s'occuper. Est-ce caprice, fantaisie, désir de montrer qu'on peut même l'absurde? On le ne saurait admettre. Si Josué intima les deux ordres, c'est qu'il ne croyait pas que le soleil pût s'arrêter sans que la lune s'arrêtât, en d'autres termes qu'il y eût indépendance entre les évolutions des deux astres; c'est, par suite, qu'il n'admettait pas le système de l'immobilité de la terre au centre du monde. On sait, en effet, que, dans ce système, le mouvement de la lune n'est pas lié à celui du soleil.

D'après le système contraire, celui de Copernic, les mouvements diurnes des deux astres, n'étant que des apparences résultant de la rotation de la terre sur son axe, ne peuvent être isolément suspendus. L'astronome polonais n'eût pas fait autrement que Josué. En ne commandant qu'au soleil, le chef des Hébreux s'exposait à perdre la confiance du peuple. Le soleil, en effet, s'arrêtant par ordre et la lune s'arrêtant sans ordre, il y avait, si l'on peut le dire, anarchie dans le miracle, dont une moitié avait l'air de s'accomplir sans la volonté du thaumaturge.

On devine la conclusion du mémoire; elle est toute naturelle : si Josué parla comme Copernic eût fait à sa place, c'est qu'il pensait comme lui sur le système du monde.

Ce travail n'est qu'un fragment d'études souvent interrompues et aussi souvent reprises sur les Saintes Ecritures. Pérès y voyait avec raison une source intarissable de méditations et de problèmes, le plus substantiel aliment de l'esprit, le plus sûr remède aux maux de l'âme. Cette prédilection s'est fait jour dans une série d'opuscules ou de traités restés inédits. Il y en a un dont le titre est celui-ci : *Leçons du prophète Elie*, et qui résume, en la donnant comme exemple, sauf la différence des temps et des lieux, la vie de cet homme d'action qui mérita d'entrer, vivant, au Ciel. Sous ce titre : *Lettre d'Eugène à Eudoxe* qui rappelle celui d'un aimable ouvrage de Bouhours, les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, un autre opuscule a pour objet d'exhorter à la lecture du Nouveau Testament, en vue des fruits qu'elle procure.

L'œuvre capitale de Pérès, celle en laquelle s'absorbèrent ses deux maîtresses facultés, la ténacité dans la recherche et la force de pénétration intuitive, n'a pas été davantage publiée. Je dois à l'obligeance d'un de ses élèves d'en avoir eu entre les mains le volumineux manuscrit.<sup>1</sup> C'est un commentaire historique de l'Apocalypse de Saint Jean, où l'interprétation dogmatique, réduite à d'humbles proportions, sert de cadres aux vues de l'auteur, il faudrait dire à ses *visions*, sur l'avenir de la nation française. Le titre de l'ouvrage en révèle l'esprit et la tendance : *L'Apocalypse dévoilée ou le livre de l'Avenir appuyé du présent et du passé en matière religieuse et politique*.<sup>2</sup>

L'Apocalypse est pour les commentateurs un recueil de révélations à caractère prophétique. Newton, Grotius, Bossuet n'y ont pas vu autre chose. Pérès, qui l'a creusée à fond, qui s'y est absorbé trente ans, va plus loin qu'eux. C'est bien, dit-il, un recueil de prédictions, mais où tout se lie et se suit, et ces prédictions se sont accomplies dans l'ordre même de leur inscription sur ces pages fatidiques qui sont l'histoire de l'Eglise militante. D'où lui est venu ce sentiment dont tant d'illustres génies eussent dû avoir la primeur ? De l'expérience des temps modernes et de la Révolution française, de la connaissance des événements qui l'ont précédée et de ceux qui l'ont suivie. Là est, selon lui, la clef des mystères cachés dans l'Apocalypse.<sup>3</sup> « A moins d'une révélation, dit-il, il était impossible, avant l'époque où nous vivons, d'expliquer pertinemment ce livre divin.<sup>4</sup> »

<sup>1</sup> Ce manuscrit forme deux volumes in-4°, environ 800 pages ; c'est une copie, l'original étant resté dans la famille Pérès.

<sup>2</sup> Il y a un sous-titre : *L'Apocalypse dévoilée relativement à l'histoire de la Société chrétienne et de ses futures destinées*. Au bas, à la place du nom de l'éditeur : *En France. Avant 1840*.

<sup>3</sup> Il n'y a rien en tout ceci qui me soit personnel ; je me borne à présenter les idées de Pérès, sommairement, mais fidèlement.

<sup>4</sup> Il avoue pourtant s'être servi des ouvrages de Bossuet et des autres panégyristes de la religion chrétienne dans les occasions où ils lui étaient utiles. « Je m'aiderai, dit-il dans la préface, de tout ce qui pourra me convenir, mais je chercherai mon aide principal dans les écrits que Port-Royal ou ses disciples nous ont laissés, et j'y puiserai sans réserve parce que le fruit des travaux de mes pères et de mes frères dans la foi est un bien de famille, où chacun de nous a droit de prendre tout ce qui lui

Essayer d'analyser cet ouvrage serait tenter l'impossible, tant s'y pressent les faits grands ou petits, les particularités curieuses, les rapprochements inattendus. On est réduit, pour donner une idée de l'esprit dans lequel il est conçu et de l'intérêt qu'il présente, à en résumer un fragment de chapitre. Je prends celui qui se rapporte à la prophétie de Daniel. (Commentaire du chap. XVI, v. 20-21 de l'Apocalypse.)

L'auteur commence par établir, d'après Bossuet s'adressant à son élève,<sup>1</sup> la fécondité des prophéties. Elles sont telles qu'il est rare qu'un premier accomplissement suffise à les épuiser. Elles annoncent parfois deux ou trois événements qu'on peut appeler parallèles, les premiers figurant ceux qui les suivent, ayant en eux leurs similaires, leurs analogues tout au moins. De tous les rois dont il est parlé dans les prophéties, les rois de France sont, d'après Bossuet, les plus clairement annoncés.<sup>2</sup> Conformément à cette assertion, Pérès cherche dans les Prophètes des allusions aux chefs de la monarchie française, allusions qui, dans aucun cas, ne sauraient exclure un premier sens visant d'anciens chefs de peuples. C'est ainsi qu'il arrive à découvrir entre l'histoire de France, à partir de Henri IV, et celle des Mèdes et des Perses, sous les règnes de Darius et de Cyrus, des rapports qui, se traduisant par une série de faits presque identiques, finissent par constituer un parallélisme saisissant.

Comme Darius et Cyrus, rois des Mèdes et des Perses, unirent leurs forces contre Babylone, Henri de Navarre et Henri de France unirent les leur contre la Ligue, Babylone des temps nouveaux. De même qu'à Darius le Mède, décédé sans postérité, succéda son héri-

manque ; et comme il me manque beaucoup, j'y prendrai beaucoup : j'y prendrai les expressions aussi bien que les pensées ; entre nous tout est commun, comme tout l'était entre les fidèles composant jadis notre Eglise Mère, la sainte Eglise de Jérusalem, dont Port-Royal offrait la plus parfaite image : « *Erant illis omnia communia.* » (Act. IV. 32.)

<sup>1</sup> *Discours sur l'Histoire universelle*, 3<sup>e</sup> partie. Des Empires.

<sup>2</sup> Le royaume dont il est question dans la prophétie de Daniel est désigné par un mot hébreu qui a le son de *Fras*. Or, il n'y a entre *Fras* et *Frans* d'autre différence que celle qui résulte de la présence ou de l'absence de la nasale *N*, auxiliaire souvent employé pour les besoins de l'euphonie. Ce royaume, quel qu'il puisse être d'ailleurs, a, toujours d'après la prophétie, une capitale dont le nom *Prs* est la forme hébraïque du mot *Paris*.

tier présomptif, Cyrus, qui réunit deux couronnes, Henri III mort sans enfants eut pour successeur son cousin, qui par le fait, devint doublement roi. Henri IV n'est donc en réalité que la figure moderne de Cyrus. Ce qui est vrai historiquement de l'un doit fatalement l'être de l'autre. L'auteur le prouve en poursuivant cette série de concordances.

Cyrus, après avoir mérité que Dieu affermit son trône, encourut plus tard sa disgrâce pour s'être opposé à ses desseins. De même, en soutenant les Jésuites dans la célèbre congrégation *De Auxiliis* où, selon Pérès, Dieu fut mis sur la sellette avec Molina et à ses côtés, Henri IV mérita d'être puni personnellement et dans sa race. Et ce qui est remarquable, ce qui est presque étonnant, c'est l'exacte coïncidence des dates par lesquelles s'ouvre, dans cette double série de faits analogues, la période de l'expiation. Le texte original de Daniel désigne le 21<sup>e</sup> jour de l'année comme étant celui où le roi de *Fras* résista aux desseins du Tout-Puissant ; or, c'est le 21 janvier de l'année 1605 que se manifestèrent devant Clément VIII, par l'organe du cardinal Duperron, les intentions perfides de Henri IV, et c'est aussi le 21 janvier que Louis XVI reçut la mort sur l'échafaud purifié par son sang. Encore faut-il signaler l'influence néfaste du quantième 21, abstraction faite du mois, sur Henri IV et sur sa descendance. Le poignard de Ravaillac le frappa dans la 21<sup>e</sup> année de son règne (14 mai 1610). C'est le 21 juin (1794) que Louis XVI fut arrêté à Varennes et c'est le 21 septembre (1792) qu'un décret de la Convention proclama la royauté, abolie.

Pérès s'attache ensuite à prouver que la suite de la prophétie continue à s'appliquer aux Bourbons, les rois de Syrie, persécuteurs de l'œuvre des Machabées, correspondant aux rois de France, persécuteurs de l'œuvre de Port-Royal ;<sup>1</sup> après quoi il esquisse en quelques mots, qu'on ne lira pas sans plaisir, à cause de leur allure naïve, la philosophie de cette révélation historique : « Quiconque a lu ce parallèle est convaincu que le grand régulateur de toutes choses, le Dieu des Juifs et des Chrétiens, voulant que son premier peuple fût l'image du second, a dirigé chez l'un, comme chez l'autre

---

<sup>1</sup> « Les Machabées, ces formidables défenseurs de la religion, étaient l'image de l'illustre Société de Port-Royal, qui a si glorieusement défendu la notre contre tous ses ennemis du dedans et du dehors. »

tous les événements, d'après un plan unique tracé par sa main toute-puissante. De là vient que les deux histoires se ressemblent comme deux tableaux peints sur la même esquisse, mais qui diffèrent entre eux par les couleurs et d'innombrables détails, ou comme deux pièces de musique ayant le même sujet ou le même thème, mais dont les accords, les accompagnements, les variations et les symphonies sont tout-à-fait différents, ce qui n'empêche pas, au reste, les gens de l'art d'en saisir les ressemblances. »

Cependant une nouvelle crise allait se faire dans la vie si calme de Pérès. M. Mouysset fut destitué de ses fonctions de procureur général et M. Rivière nommé à sa place. Il y eut dans le personnel de la Cour d'autres changements, mais le substitut ne fut point touché. On le savait, néanmoins, peu porté vers les Bourbons, en vertu de ces théories mystiques qui les rendaient solidaires de la suppression de Port-Royal. Quoi qu'il en soit, il tint à protester contre la disgrâce de son chef et même à y prendre part, ce qu'il fit en donnant sa démission. Il ne lui restait qu'à regagner Malauze, son refuge dans les années difficiles. Là, une maison lui était toujours ouverte, celle de son frère, la sienne à vrai dire, car tout leur était en commun. Deux vieilles parentes qui habitaient Francescas étaient mortes récemment, lui laissant un petit bien sur lequel elles vivaient. Pourquoi fut-il seul à hériter? Il n'en savait rien, ni son frère, ni personne, ce qui prouvait, selon lui, le mal-fondé du privilège créé en sa faveur. Il entra, du reste, en possession de la terre et en fit deux lots, puis il obligea son frère à choisir. C'était rester indivis, car il n'avait nul goût à la gestion des biens, en quoi l'autre était fort entendu. Tout marcha donc, comme avant, dans la maison, sauf qu'il y eut un bon cœur de plus.

A Agen, il y en eut un de moins, et regretté, et désiré, Dieu sait ! Ses vieux amis, ses collègues, ses élèves ne songeaient qu'à l'y ramener. Le difficile était d'y réussir. Il se trouvait heureux dans son village ; rien n'y gênait sa liberté, n'y troublait son studieux loisir. Ce qui lui manquait, c'étaient les livres, mais il pouvait presque s'en passer. Il les avait tant pratiqués et sa mémoire était si abondante que, dans le cadre où son esprit se mouvait, elle suffisait à ses besoins. Quel dommage que cet homme, qui était comme un vivant répertoire de bibliographie, n'eût pas une bibliothèque à conduire ! La ville d'Agen en possédait une fondée aux dépens de celles des maisons religieuses supprimées, mais elle avait aussi un

bibliothécaire. M. Proché, qui tenait cet emploi, ne pouvait à la vérité, tarder longtemps à s'en dessaisir, car il était fort avancé en âge. En attendant que la succession s'ouvrit, ne pouvait-on, sans blesser les convenances, s'arranger pour que Pérès fût appelé à la recueillir ? Elle ne saurait échoir à un plus digne. Donnodevie et Phiquepal s'y employèrent de tout leur cœur et y réussirent. La bibliothèque fut confiée à Pérès, dans le courant de 1826, après le décès du titulaire.

Ce qui fait le bibliothécaire, c'est la connaissance et l'amour des livres. Les aimer est de tous les âges ; les connaître est le fruit d'un assidu commerce avec eux, d'une expérience qui vient avec les années. Pérès avait, en un mélange heureux, ces deux qualités, mais il arrivait un peu tard pour les mettre en plein relief. Il lui manquait d'ailleurs l'activité corporelle, l'agilité, à plus forte raison, qui sont des grâces d'âge et qui trouvent si bien leur emploi dans le métier qu'il entreprenait. Il est assez rare qu'en province, dans les villes d'ordre moyen, le personnel des fonctionnaires d'une bibliothèque publique ne soit pas réduit à l'unité ; c'était ainsi au temps de Pérès. Il n'avait pas d'auxiliaire et j'imagine qu'il a dû plus d'une fois, je ne dis pas grimper à l'échelle, mais promener lui-même le balai dans son petit royaume. Cela, au reste, ne lui coûtait guère, simple de mœurs comme il était et philosophe à ne s'offusquer de rien, sa conscience et son honneur étant saufs.

Notre génération l'a connu, l'a vu à l'œuvre dans cette bibliothèque dont les éléments épars s'étaient groupés sous ses yeux, pour les besoins de l'Ecole Centrale. Elle semblait faite pour lui et il semblait fait pour elle, tant l'un et l'autre, si l'on peut ainsi parler, se convenaient. Avec quel bonheur il en dût recevoir l'investiture ! On se le figure volontiers disant, comme l'empereur Henri II à son entrée dans l'abbaye de Verdun : Voici le repos que j'ai choisi et mon habitation aux siècles des siècles ! Il ne dit pas absolument cela, mais la pensée, au fond, était la même : — « Ah ! qu'on est bien ici ! fit-il. » — Je tiens le mot d'un témoin auriculaire.

Le gros des lecteurs, si l'on peut ainsi parler à propos d'un si petit nombre, se composait, alors comme aujourd'hui, d'écoliers et de professeurs. Les collégiens foisonnaient. On les y voyait d'une heure à deux, entrant, sortant, allant de l'un à l'autre, ouvrant un livre, le fermant, babillant, bâillant plus qu'ils n'étudiaient. Le pauvre Pérès, très faible pour les enfants, ne faisait guère la police. A peine, de



temps en temps, haussait-il un peu la voix, et encore ses mercuriales finissaient-elles par se fondre en douceur. Une seule chose le trouvait impitoyable, c'était la dégradation des livres. Il surprit un jour un élève qui déchirait, pour l'emporter, une page d'une traduction d'Horace appartenant à la bibliothèque. Son indignation, sa colère furent telles qu'il resta un moment sans parole. Il marcha droit au petit malheureux, l'enleva comme un fêtu et le jeta dans la cour, après quoi il se remit à écrire avec un sang-froid qui nous fit trembler. Il était d'ailleurs le plus obligeant des hommes. On le dérangeait à chaque instant pour lui demander, qui un livre, qui le sens d'un mot grec difficile à trouver, qui la solution d'un problème arithmétique. Avec une égalité d'humeur inaltérable, il quittait son travail, écoutait, discutait, comme au Palais pour une affaire grave, donnait son avis, le proposait simplement. Il poussa un jour la bonté d'âme jusqu'à envoyer sous pli à un de mes camarades dont la cloche du Collège avait brusqué le départ, une solution que lui-même avait dû longtemps chercher. Le pli arriva, en pleine classe, à l'élève en ce moment posté devant le tableau où se dressait l'irritant problème. En insistant pour l'ouvrir, le maître usait de son droit; il y eut quelque résistance, mais on s'expliqua. Ce fut, au Collège, un petit événement.

Proché, malgré la longueur de sa gestion, n'avait pas même ébauché de catalogue. C'était manquer au plus impérieux devoir d'un bibliothécaire. Qu'est-ce un catalogue, j'entends un catalogue bien fait, sinon la sauvegarde d'une collection de livres et un guide sûr dans l'usage pour lequel on les recherche? Chaque volume, en effet, y a son état civil, sous la forme d'une description sommaire, et sa place rigoureusement marquée. La valeur d'un pareil travail tient donc à l'exactitude de ses états descriptifs et aux facilités qu'il donne pour trouver à l'instant ce qu'on désire. L'entreprendre ne paraît rien, le mener à bien est toute une affaire, tant il y a de détails et si divers! La transcription des titres, les noms propres dans leur orthographe, le format, la date, le nom et la résidence de l'imprimeur, tout devient écueil, comme on l'a dit, tout contribue à faire un titre à la gratitude des lettrés, d'une chose qui est souvent un défaut, l'exagération dans la minutie.

Le catalogue était donc à faire. Pérès hésita d'abord sur le choix de la forme à adopter. Dans le catalogue *alphabétique* où les ouvrages sont inscrits suivant l'ordre de l'alphabet, qu'indiquent le nom de

l'auteur ou le premier substantif du titre, la recherche est aussi facile que celle d'un mot dans un dictionnaire, si l'on sait le titre et si l'on connaît l'auteur de l'ouvrage dont on a besoin. Ne les connaît-on que vaguement, on est sûr d'arriver plus tôt par le catalogue dit *systématique* où l'inscription des livres est réglée par la nature de leur contenu, théologie, science, histoire, belles-lettres, etc. Cette dernière forme a depuis longtemps le pas sur l'autre, comme étant plus savante et donnant mieux l'idée de l'immense trésor intellectuel amassé par les siècles. Pères l'eût volontiers choisie, mais il fallait aller au plus pressé. La confection d'un catalogue disposé selon l'ordre alphabétique ne demande qu'un temps relativement court. Or, il était vieux, sans aucun aide, comme perdu dans un tas de livres dont bon nombre étaient incomplets, dont quelques-uns se comptaient par deux et trois exemplaires, un véritable cahos à débrouiller. Le travail par lequel il allait commencer ne serait pas un obstacle à celui qui, dans sa pensée, devait naturellement le suivre. Il se mit donc à l'œuvre et, après quelques années, offrit aux lecteurs sérieux l'inventaire de sa bibliothèque. Ce catalogue, écrit avec le plus grand soin, a été pendant près d'un demi-siècle la providence des rares lettrés qui ont animé la solitude de l'ancien hôtel municipal.

Il continuait, cependant, ses travaux particuliers. En mars 1831, il détacha de sa volumineuse étude sur l'apocalypse quelques pages qui parurent sous ce titre : *Extrait d'un parallèle historique qui, à l'aide du passé et du présent, pourra faire prévoir un grand avenir*.<sup>1</sup> C'était comme une double chaîne de faits semblables ou analogues ayant eu la Syrie et la France pour théâtre, ou plutôt un tableau à deux compartiments où les histoires respectives de ces deux nations se déroulent parallèlement en présentant de tels rapports qu'elles semblent se résoudre en une. La brochure se termine par ces mots : « Ce que l'on vient de lire n'est qu'un bien petit fragment d'un ouvrage qui git depuis fort longtemps dans notre portefeuille, n'ayant pu se montrer durant les jours mauvais. Maintenant

---

<sup>1</sup> Cette brochure d'une feuille in 8°, fut imprimée chez J. A. Quillot, place Paulin, à Agen. Une seconde édition, sortie en 1848 des presses de Pollet et Cie, rue Saint-Denis, à Paris fut mise en vente chez un neveu de l'auteur, M. Pères, pharmacien, 7, rue Nationale-Saint-Martin.

que les plus grands obstacles ont disparu, il ne tardera point à être mis au jour, si le faible extrait que nous venons d'en donner est accueilli de manière à nous faire comprendre que le public ne dédaigne pas les écrits de ce genre. »

Ce que le public ne dédaigna pas ce fut le *Grand-Erratum* dont nous avons déjà et longuement parlé. Cet infiniment petit livre, arme offensive de l'auteur dans sa lutte contre Dupuis et qui fait songer à la fronde de David opposée à la massue de Goliath, ce petit livre, disons-nous, obtint un colossal succès. La première édition en fut vite épuisée, si vite qu'une seconde suivit à quelques mois de distance.<sup>1</sup> Celle-ci parut par les soins du pasteur Frédéric Monod, homme de profonde doctrine, de forte science et de foi vive, avec qui Pérès, sans s'inquiéter de ce qui les séparait, s'était récemment lié. D'autres vinrent après, nées du même bienveillant patronage. C'est à une de celles-là que se réfère la lettre suivante, charmante de simplicité et de naïveté, comme dit M. Jean Monod, fils de l'honorable correspondant de Pérès, à qui j'en dois la communication. On n'oubliera pas, en la lisant, que l'auteur venait d'entrer dans sa quatre-vingt-septième année :

A Agen, 25 février 1838.

MON CHER MONSIEUR,

J'ai reçu votre lettre du 19 février présent mois et je me hâte de vous écrire pour vous détourner de la pensée que vous avez eue de donner à la fois deux éditions de mon écrit dont une serait revêtue d'un certain luxe. Non, monsieur, non, je ne veux point d'édition de luxe. C'était mon amour-propre qui m'avait donné cette fantaisie, et j'y renonce complètement. L'amour-propre est un très-mauvais conseiller surtout en matière de religion. Mes vues redressées par votre aimable lettre, sont entièrement conformes à celles que vous avez. Je désire que, pour le format et pour le nombre des lignes de chaque page, ainsi que pour la grandeur des caractères,

---

<sup>1</sup> J'extrait du registre officiel d'enregistrement des ouvrages imprimés par M. Noubel, à Agen, l'inscription suivante : « No 269 de la direction. Du 31 décembre 1835. No 92. *Grand-Erratum. source d'un nombre infini d'erratas à noter dans l'histoire du 19<sup>e</sup> siècle*, par M. Pérès, bibliothécaire de la ville d'Agen, brochure in 32 de 48 pages, tirée à 500 exemplaires. Remis 2 exemplaires. » La seconde édition imprimée à Paris chez J. A. Boudon, rue Montmartre, même format et même nombre de pages, eut pour éditeur J. J. Risler, rue de l'Oratoire.

cette quatrième édition et suivantes, soient conformes à la seconde, je ne tiens même pas à ce qu'elle soient couvertes d'un papier de couleur. Je sais qu'un papier de couleur exige un tirage à part, ce qui augmente les frais en pure perte. Mais voici ce que je désire, qu'il n'y ait pour chaque exemplaire qu'une feuille de papier, comme dans la première édition ; vous en avez des exemplaires, donnez-vous la peine d'en examiner un, et vous verrez comment ils sont cousus ; ils sont cousus par le milieu du volume et le fil est noué sur le dos du livre ; cette manière fait qu'on l'ouvre plus facilement et plus complètement que s'il était cousu en travers, car cette couture en travers dérobe d'ailleurs au lecteur une partie des marges, comme vous pouvez le voir dans quelques exemplaires de la seconde édition. Si on n'avait pas imprimé la première édition sur une seule feuille, j'ignorerais que cela pût se faire, mais ce qu'on a fait à Agen pourra bien se faire à Paris, et outre les avantages sus-énoncés, il y en a encore un autre, c'est que, envoyés sous bande par la poste, chaque exemplaire ne paye que 5 centimes. Autre observation : dans le modèle que je vous ai envoyé, je n'ai mis le numéro de l'édition que sur la couverture, et il faut le répéter ailleurs, par exemple sur la première page, en dessous des mots grand erratum, et voici le motif pour lequel nous ne devons pas nous contenter de le mettre sur la couverture, c'est qu'il y a des amateurs de mon livre qui le font relier (on m'en a fait voir un ces jours derniers qui était trop joli) or en le faisant relier, si on ôte la couverture, comme cela peut fort bien arriver, on n'a plus le numéro de l'édition s'il n'est que sur la couverture.

Mais je reviens un moment sur ce que j'ai dit d'abord, point d'édition de luxe ;... mêmes caractères, même nombre de lignes que dans la seconde édition, mais les marges un peu plus grandes et que ce soit plié de manière à ne pas trop enrichir les unes aux dépens des autres ; et, je vous prie de ne pas songer aux six exemplaires sur papier velin, ni aux deux exemplaires sur peau velin. Tout cela ne serait que vanité ! Laissons tout-ça et allons droit notre chemin pour la plus grande gloire de Dieu, et l'affermissement des saintes croyances qui sont communes aux protestants et aux catholiques *français* tels que celui qui a l'honneur d'être, avec les sentiments de la plus haute estime

Monsieur votre très-humble serviteur,

J.-B. PÉRÈS.

P.-S. — J'ai fait un autre écrit que j'ai principalement dirigé contre M. Dupuis. Je lui ai donné le titre suivant : *Essai sur l'origine de l'astronomie, tendant à renverser toutes les objections qu'on a prétendu puiser dans cette haute science, contre nos saints livres*. Cet écrit formera un petit in-octavo de 80 à 100 pages, et il sera muni de figures lithographiées pour les calculs astronomiques dont il est appuyé. L'imprimeur qui se charge de le mettre au jour à ses risques et profits, voudrait vendre ce petit volume une trentaine de sous. Moi qui ne suis là que spectateur et juge, j'ai pensé et dit qu'à vingt sous, il serait assez cher. Quoi qu'il en soit, si vous pouviez m'en placer une centaine d'exemplaires, à droite et à gauche, vous me feriez plaisir,

parce que cela pourrait encourager l'imprimeur et hâter l'ouvrage. Si, par vos rapports, vous voyez jour à ce placement en tout ou en partie, j'espère que vous voudrez bien m'en instruire.<sup>1</sup>

Pérès avait toujours aimé la solitude. Ce goût ne fit que s'accroître avec l'âge. Dans les dernières années de sa vie, il ne faisait point de visites et il n'en recevait guère. Sa sobriété n'avait point d'égale ; on peut dire qu'il vivait de rien. Un peu de soupe, du pain et du lait, formaient, sauf de rares exceptions, l'ordinaire menu de ses repas. Son costume n'était pas moins simple ; il se composait d'une casquette à longue et large visière, d'un caleçon de laine et d'une lévite à collet droit, étroitement et toujours boutonnée, qui le couvrait de haut en bas, comme la pelisse de Jean-Jacques. Il avait, au reste, peu à dépenser, son revenu consistant en huit cent francs que lui comptait la ville et deux cent qui lui venaient de son frère, avec du bois et quelques denrées. Riche, il n'eût pas dépensé davantage, pour lui du moins ; car, même ayant si peu, il trouvait moyen de donner aux pauvres. Dans le quartier qu'il habitait, quartier populaire, tous le connaissaient, l'aimaient, l'eussent servi pour rien. Mais il se servait lui-même. A peine tolérait-il qu'une vieille femme, une voisine, vint faire son lit et balayer, — ce qu'il appelait *chasser ses puces*.

Il mourut le 4 janvier, après trois jours de souffrances. Son rêve était de finir auprès des siens, dans cette maison de Malauze, où il faisait si bon vivre. Il en revenait justement quand une bronchite le prit et l'emporta. Un pauvre homme, très pieux, qu'il secourait, dit en apprenant sa mort — : « Nous avons perdu le juste du siècle. »

(A continuer.)

ADOLPHE MAGEN.

---

<sup>1</sup> Cet ouvrage est resté en manuscrit, ainsi qu'une série de *Méditations sur la religion chrétienne* aussi remarquables par la sincérité et la force de l'inspiration que par la conclusion et la netteté incisive du style.

# ESQUISSE D'UNE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

DE L'AGENAIS & DU CONDOMOIS.

---

( Suite et fin )<sup>1</sup>

## CHAPITRE V.

### FÉODALITÉ.

La géographie féodale de l'Agenais et du Condomois est à coup sûr la partie la plus difficile de mon travail. C'est ici surtout que j'ai besoin d'être soutenu par les conseils et les communications de ceux qui en savent plus long que moi.

Au Moyen-Age, les pays que j'étudie ont, comme l'on sait, appartenu successivement aux Plantagenêts, aux Saint-Gilles, à Alfonse de Poitiers et à la Couronne de France, pour revenir aux rois d'Angleterre et puis aux Valois. Sur les premiers siècles de la période féodale, les documents sont fort rares ; mais il n'en est pas de même à partir du <sup>xiii</sup>e siècle.

Dans cette situation, le mieux est encore de raconter brièvement les destinées de l'Agenais et du Condomois, sous les maisons que je viens de nommer. Il y a lieu de s'inquiéter aussi des d'Albret et des Bourbons, qui possédaient en Condomois des fiefs nombreux. Ces terres entrèrent dans le duché-pairie d'Albret, et elles furent réunies à la Couronne, ainsi que les autres domaines de Henri IV, lors de l'avènement de ce prince au trône de France.

Ces préliminaires ainsi arrêtés, je devrai dresser la table alphabétique des juridictions royales et hautes justices des deux circonscrip-

---

<sup>1</sup> Voir la livraison de Mars 1876, page 135.

tions dont je m'occupe. En face de chacune de ces juridictions seront accumulés tous les renseignements que j'ai pu recueillir sur leur état féodal, en dépouillant le recueil de Rymer, les *Rôles Gascons* de Thomas Carte, l'*Histoire générale de Languedoc*, la publication de M. Jules Delpit, l'histoire d'*Alfonse de Poitiers* de M. Boutaric, les *Archives historiques de la Gironde*, les manuscrits du fonds Bréquigny, quelques pièces conservées aux Archives nationales, les hommages, aveux et dénombrements qui se trouvent aux Archives départementales de la Gironde, du Tarn-et-Garonne et du Lot-et-Garonne, etc., etc.

Il s'agit d'extraire de ces diverses sources de renseignements : 1° les diverses formes toponymiques en latin, avec l'indication des dates et celle des documents où on les trouve ; 2° les notions relatives à l'histoire féodale des juridictions : terres comtales, royales, seigneuriales, droits de haute justice concédés ou reconnus, baillies avec leurs ressorts judiciaires, administratifs, financiers, etc. ; 3° Réunions à la Couronne, aliénations et engagements par masses ou en détail ; 4° Fiefs de dignité érigés à dates certaines, ou dont l'existence est reconnue par des titres vraiment sérieux, tels que les hommages, aveux et dénombrements, etc. ; 5° Composition des juridictions par paroisses ou communautés ; 6° coutumes locales.

Tels sont les éléments nécessaires pour restituer, dans la mesure du possible, la géographie féodale de l'Agenais et du Condomois. Je me borne à donner ici la liste des juridictions de ces deux pays à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, en ayant soin de signaler tous les fiefs de dignité d'existence ancienne ou récente.<sup>1</sup>

### *Agenais.*

Agen \* — Agmé, S. — Aiguillon, duché-pairie. — Allemans, S. — Bajamont, baronnie. — Beauville. — Birac, S. — Blanquefort, S. — Bonnaguil, baronnie. — Born, S — Bouynet, \*. — Cahuzac, S. —

<sup>1</sup> Dans le dénombrement qu'on va lire, S. signifie seigneurie, B. désigne les terres appartenant au duc de Bouillon, duc d'Albret depuis Louis XIV. Un astérisque (\*) affecte les terres royales engagées par le roi au duc d'Aiguillon. — Dans ce chapitre comme dans les précédents et dans les suivants, je rectifie l'orthographe des *Annuaire*, départementaux du Lot-et-Garonne et du Gers quand elle me semble peu correcte.

Calonges, marquisat. — Cambes, S. — Cancon, baronnie, S. — Caseneuil, baronnie. — Castelculier, S. — Le Castéla, baronnie. — Castelmoron, marquisat. — Castelnau, S. — Castelsagrat,\*. — Castets, S. — Castillonés,\*. — Cauzac, S. — Clairac, en paréage entre l'abbé de Clairac et le duc d'Aiguillon, engagéiste. — Clermont-Dessous, S. — Clermont-Dessus, marquisat. — Combebonnet,\*. — Cuzorn, S. — Dolmayrac, S. — Condesaigues, baronnie. — Cours, S. — Dondas, S. — Duras, duché. — Escassefort, S. — Espallais, S. — Fauguerolles d'Agen, S. — Fauillet, baronnie (?) — Férussac, baronnie. — Fongrave. — Frégimont et Saint-Barthélemy, S. — Frespech, baronnie. — Fumel, vicomté. — Galapian, S. — Gavaudun, baronnie. — Gontaud et Fauguerolles, S. — Goudourville, S. — Golfech, S. — Grateloup, baronnie, S. — Hauterive, marquisat. — Hautesvignes, S. — Lacapelle-Biron, marquisat. — Lacapelle-Marmande, S. — Lacenne, S. — Lacépède, S. — Lacourt, S. — Lafox, S. — Lagarde, S. — Lalande, S. — Lamaurelle, S. — Laparade, S. — Laperche, S. — Laroque-Timbaut, baronnie. — Lastreilles, baronnie. — Laugnac, S. — Lauzun, duché. — Lavedan, S. — Lévignac-de-Saint-Pierre, baronnie (?) — Lévignac-de-Saint-Vincent, S. — Lourdes, S. — Longueville, S. — Lusignan, marquisat. — Madaillan, S. — Malromé, S. — Marsac, S. — Marmande,\*. — Miramont-de-Dordogne,\*. — Montbahus, vicomté. — Monjoy,\*. — Montclar, S. — Montségur, S. — Montastruc, S. — Montégut, marquisat. — Montflanquin,\*. — Montsempron, S. — Monteton, S. — Montbalen, baronnie. — Montpezat, marquisat. — Montviel, marquisat. — Moulinet, S. — Nicole, S. — Pardailan, S. — Paulliac, baronnie. — Penne,\*. — Pommévic, S. — Port-Sainte-Marie, la justice en paréage entre la collégiale de Saint-Caprais d'Agen et le duc d'Aiguillon, engagéiste. — Prayssas, baronnie. — Pujols,\*. — Puychagut, S. — Puymiclan, comté. — Puydauphin. — Puymirol,\*. — Puycalvary, S. — Quissac, S. — Le Rayet, S. — Roquecor, baronnie. Sauvagnas, S. — La Sauvetat-de-Caumont, S. — La Sauvetat-de-Savères, en paréage entre le Chapitre de Saint-Caprais d'Agen et le duc d'Aiguillon, engagéiste. — Seyches et Saint-Perdon, S. — Sévignac, baronnie. — Saint-Avit, S. — Saint-Bauzel, S. — Saint-Barthélemy, baronnie. — Saint-Front, S. — Sainte-Livrade, baronnie, S. — Saint-Martin-de-Rouets, S. — Saint-Maurin, S. — Saint-Pastour,\*. — Saint-Sauveur, S. — Saint-Sauvy, S. — Saint-Sardos, S. — Sainte-Foy, S. — Sineuil, S. — Soumensac, comté. — Le Temple, S. — Théobon, marquisat. — Tombeboeuf, marquisat. — Tombebout, S. — Tonneins-Dessus, baronnie. — Tonneins-Dessous, S. — Tournon, baronnie,\*. —



Valence, marquisat. — Villetton, baronnie — Villeneuve,\* — Villereal,\*  
Virazeil, baronnie.

*Condomois.*

Ambruch, S. — Andirans, S. — Autiéges, S. B. — Ayzieu, S. —  
Beaumont, S. D. — Bologne, vicomté. — Bruch, S. — Bu-  
zet, baronnie, S. — Callonges, marquisat. — Calignac, S. B. —  
Calezun, S. B. — Caumont, baronnie. — Condom et Larressingle,  
paréage entre l'évêque de Condom et le duc d'Aiguillon, engagiste.  
— Courrensan, S. — Damazan,\* — Dunes, marquisat. — Durance,  
S. B. — Espiens, S. B. — Estussan, S. B. — Fargues, S. B. —  
Francescas,\* — Feugarolles, S. B. — Fieux, paréage entre le vicomte  
de Juliac et le duc d'Aiguillon, engagiste. — — Goulart, S. — La  
Gruère,\* — Levêze, S. — Lasserre, S. — La Roque-En-Galin, S. —  
Larée, baronnie. — Lausseignan, S. B. — La Roque-Maniban, baron-  
nie. — Lavardac, S. B. — Lias, S. — Lisse, S. — Ligardes, S. —  
Louspeyroux, S. — Meillan. — Mézin,\* — Le Mas-d'Agenais, pa-  
réage entre le Prieur du Mas et le duc d'Aiguillon, engagiste. — Mon-  
crabeau, S. B. — Monheurt,\* — Monréal,\* — Mongaillard, S. B.  
— Monguillem,\* — Nazareth, S. B. — Nérac, baronnie, B. —  
Poudenas, marquisat. — Puch-de-Gontaud,\*<sup>1</sup> — Puy-Forteguille,  
S. B. — Sainte-More, S. — Saint-Paul, S. — Le Sendat, S. — Le  
Grand-Tauzia, S. — Le Petit-Tauzia, S. — Taillebourg, baronnie. —  
Trenqueléon, S. — Thouars, S. — Toujouse, S. — Vianne, S. B. —  
Verteuil, S. — Vopillon,\* — Villeneuve, S. — Xaintrailles, mar-  
quisat.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Les juridictions de Monheurt et de Puch-de-Gontaud avaient été distraites du duché d'Albret.

<sup>2</sup> Astaffort, Berrac, le marquisat de Fimarcon, le comté de Lamothe-Goas et le marquisat de Terraube, n'étaient compris dans le Condomois que sous le rapport judiciaire. Au point de vue féodal, ils dépendaient de la vicomté de Lomagne. Torrebren et Montcassin relevaient de la sénéchaussée de Nérac comme haute justice, mais il faisait partie du comté d'Armagnac. Les appels de Lamontjoie allaient aussi à Condom ; mais tout porte à croire que Lamontjoye était d'abord compris dans le vicomté de Bruilhois.

BRUILHOIS.

La vicomté de Bruilhois doit être considérée comme partie intégrante, ou tout au moins comme un appendice des pays dont j'esquisse la géographie historique. Tous ceux qui ont écrit avant moi sur le Bruilhois, ne le composent que des vingt-huit juridictions suivantes :

Aubiac, S. — Estillac, S. — Le Buscon, S. — Baulens, S. — Brax, S. — Caudecoste (paréage entre le Roi et l'abbé de Figeac), S. — Cuq, baronnie. — Fals, S. — Goulard, baronnie. — Laplume, justice royale, capitale du pays. — Moirax, seigneur le prieur du lieu, S. — Plaisance, S. — Moncaut, S. — Montagnac, baronnie. — Montesquieu, baronnie. — Le Nom-Dieu, seigneur le commandeur de Malte du lieu. — Le Pergain, S. — Layrac, seigneurie au prieur du lieu et à l'abbé de Figeac. — Ségournac, baronnie. — Roquefort, baronnie. — Sainte-Colombe, S. — Sérignac, baronnie. — Saint-Loup, S. — Le Saumont, vicomté. — Taillac, S.

Mes recherches personnelles m'autorisent à garantir l'exactitude de cette liste, et à la compléter comme suit : <sup>1</sup>

Bax, hommage de 1611, S. — Laroque; hommage de 1611, S. — Manlèche (*locus de Manlessa del Perganh*, hommage de 1418), S. — Montastruc, hommage de 1611, S. — Plaissac, baronnie. Document du xvi<sup>e</sup> siècle.

Lamontjoye est généralement compté comme appartenant au Condomois. Il y a lieu néanmoins de remarquer que cette juridiction était englobée dans le Bruilhois par celles de Baulens et du Nom-Dieu, qui limitent cette juridiction à l'ouest, et qui sont comprises dans la vicomté.

Les paroisses de Dolmayrac et de Monbusq, qui forment la commune actuelle du Passage, étaient situées sur la rive gauche de la Garonne et dépendaient, avant la Révolution, du diocèse de Condom. La Garonne les séparait d'Agen, et le Rieu-Mort et le ruisseau de

<sup>1</sup> Tous les renseignements complémentaires sur le Bruilhois sont tirés des *Archives départementales du Tarn-et-Garonne*, C. Fonds des trésoriers de France (à classer).

Lécussan de la vicomté de Bruilhois. Or les deux paroisses faisaient politiquement partie d'Agen. Elles étaient administrées par les consuls de cette ville, et se trouvaient comprises dans la sénéchaussée d'Agenais.

## CHAPITRE VI.

### JUSTICE.

Toutes les indications relatives à la justice féodale, seront fournies dans le chapitre relatif à la féodalité. Cela me permettra de ne traiter, dans celui-ci, que la géographie judiciaire de l'Agenais et du Condomois, aux *xvii<sup>e</sup>* et *xviii<sup>e</sup>* siècles.

Avant la Révolution, l'Agenais ne comprenait que le sénéchal et présidial d'Agen et la sénéchaussée ducale d'Aiguillon. Le Condomois englobait le sénéchal et présidial de Condom et le sénéchal et présidial de Nérac. Le bailliage de Bruilhois avait une situation distincte, sur laquelle je m'expliquerai tout à l'heure.

Ces divers districts judiciaires étaient loin d'avoir tous la même importance territoriale, et d'absorber un contingent identique de juridictions, qui se composaient elles-mêmes d'un nombre variable de paroisses. Ces paroisses seront toujours indiquées dans mon grand travail. Je me borne à signaler ici les juridictions de chaque sénéchaussée.

### AGENAIS.

*Sénéchal et Présidial d'Agen.* — Sous les comtes de Toulouse et sous les rois d'Angleterre, l'Agenais avait presque toujours un sénéchal particulier dont l'autorité s'étendait tout à la fois sur l'Agenais et le Condomois, même après le démembrement de 1317. On verra même tout-à-l'heure comment le Condomois se détacha peu à peu de l'Agenais, au point de vue judiciaire. Néanmoins, l'autorité militaire du grand Sénéchal de l'Agenais continua de s'exercer sur le territoire primitif, c'est-à-dire sur l'Agenais antérieur à 1317.

Par l'effet du détachement graduel du Condomois, la Sénéchaussée d'Agen demeura réduite à l'Agenais restreint, je veux dire situé sur la rive droite de la Garonne. Les juridictions (royales ou seigneuriales) qui composaient ce district ont déjà été énumérées dans le

Chap. V. *Féodalité*, art. *Agenais*. La ville d'Agen fut dotée d'un Présidial en 1551.

Le personnel du sénéchal et présidial d'Agen se composait, en 1760, de 1 premier et de 1 second président, 1 lieutenant-général civil, 1 lieutenant général criminel, 1 lieutenant-principal, 1 lieutenant particulier, 1 lieutenant-assesseur, 17 conseillers, 1 premier avocat du Roi, 1 avocat du Roi à l'ordinaire, 1 greffier en chef et 15 procureurs.<sup>1</sup>

*Sénéchaussée ducale d'Aiguillon*, établie en 1600. — Le personnel judiciaire se composait de 1 lieutenant-général, de 1 lieutenant-particulier criminel, de 1 lieutenant-assesseur, de 1 procureur domanial et de 1 substitut. On y comptait plusieurs procureurs.

Les justices relevant de la Sénéchaussée ducale d'Aiguillon étaient : Aiguillon, Dolmayrac, Granges, Madaillan, Nicole, Sainte-Livrade, Saint-Sardos.<sup>2</sup>

#### BAZADAIS.<sup>3</sup>

*Sénéchaussée de Casteljaloux*. — C'était d'abord une des quatre sénéchaussées ducales établies par l'édit de 1556 portant création du duché-pairie d'Albret. La sénéchaussée de Casteljaloux devint royale lors de l'avènement de Henri IV à la Couronne.

Le personnel de cette compagnie se composait d'un lieutenant-général, d'un lieutenant-particulier, d'un lieutenant-assesseur, des gens du Roi, et d'un garde-des-sceaux, assistés d'avocats, procureurs et sergents. Casteljaloux était en outre le siège d'un bailliage, dont les appels allaient au sénéchal, et qui comprenait les paroisses du Sendat, Bayrac, Couthures, Gassac, Loupiac, Saint-Raphaël, Bayle, Casteljaloux.

---

<sup>1</sup> Arch. dép. de Lot-et-Gar.; Arch. départ. de la Gironde; Alman. hist. de Guienne pour 1760, art. *Sénéchal et Présidial d'Agen*; EXPILLY, Dict. géograph. art. *Agen*.

<sup>2</sup> Almanach histor. de la prov. de Guienne pour l'année bissextile 1760, art. *Sénéchaussée d'Aiguillon*.

<sup>3</sup> La Sénéchaussée de Casteljaloux, comprise dans le Bazadais, était par conséquent distincte de celles d'Agen, de Condom et de Nérac. Néanmoins, j'ai cru utile de parler de cette circonscription.

Ressortissaient en outre au Sénéchal de Casteljaloux les juridictions d'Aillas, Born (prévôté de), Bouglon, Captieux, Castelnau, Cazenave, Le Grézet, Lugues, Marcellus, Meilhan, Sabazan, Sainte-Bazeille.<sup>1</sup>

#### CONDOMOIS.

*Sénéchal et présidial de Condom.* — Une charte du 13 mai 1369, octroyée par Charles VII, et portant concession ou recognition de privilèges en faveur de Condom, nous apprend que le Roi établit alors dans cette ville un lieutenant du Sénéchal d'Agenais, pour connaître de toutes les causes, tant civiles que criminelles, et des appels ressortissant de cette ville comme de toute la judicature et assises de Condom, les consuls ayant affirmé qu'ils avaient ces assises dans leur ville et « n'étant pas tenus de venir dans la cité d'Agen. »

Par la nomination d'un lieutenant du Sénéchal d'Agenais, Charles VII ne fit donc que continuer une pratique usitée sous la domination des Anglais, à qui la ville de Condom venait d'être enlevée. Peu à peu, cette vice-sénéchaussée se rendit indépendante. Elle devait englober, avant l'érection de la Sénéchaussée de Nérac, tout le pays représenté par le diocèse de Condom, moins la vicomté de Bruilhois. Un présidial, qui existait déjà en 1681, fut adjoint à la Sénéchaussée de Condom.

Le personnel des officiers du sénéchal et présidial de Condom se composait, en 1743, de 2 présidents, 1 lieutenant-général, 1 lieutenant criminel, 1 lieutenant particulier, 1 assesseur criminel, 2 avocats et 1 procureur du Roi, et 1 greffier en chef.

Voici quelles étaient, sans compter la justice de Condom, les juridictions qui ressortissaient de la sénéchaussée établie dans cette ville : Ambruch, Astaffort, Ayzieu, Berrac, Beaumont, Bruch, Calonges, Caumont, Courrensan, Damazan, Dunes, Fimarcon, Francescas, Le Fréchou, Goulard, Grand-Tauzia, Lagruère, Lamontjoye,

---

<sup>1</sup> *Lettres d'érect. du duché d'Albret*; EXPILLY, *Dictionn. géograph.* V° Bazadois; SAMAZEUILH, *Monogr. de Casteljaloux*; *Id.* *Diction. hist. et géograph. de l'arrond de Nérac*, V° Casteljaloux.

Laroque-Engalin, Laroque-Verduzan ou Laroque-Maniban? Lias, Ligardes, Lisse, Mézin, Montcassin, Montguillem, Petit-Tauzia, Poudenas, Roquepine, Saint-Mézard, Le Sendat, Taillebourg, Terraube, Thouars, Villeton, Villeneuve, Vopillon, Xaintraillès.<sup>1</sup>

*Sénéchal et présidial de Nérac.* — Le siège de Nérac fut d'abord une des quatre sénéchaussées ducales établies par les lettres-patentes de 1556. Le siège devint royal, par le fait de la réunion du domaine de Henri IV à la Couronne. Nérac fut doté d'un présidial en 1626.

Le personnel de ce siège se composait du président présidial, lieutenant-général du Roi, de 1 président lieutenant-général criminel, de 1 lieutenant-particulier, 1 lieutenant assesseur, 4 conseillers dont 1 clerc, 2 avocats et 1 procureur du Roi. Ces magistrats siégeaient à Nérac, dont la justice particulière englobait les paroisses suivantes : Asquets, Tauziet, Serbaï, Saint-Oussens, Bréchan (en partie), Saint-Perdon, Argentens, le Meulan, Nérac.

Ressortissaient en outre du siège de Nérac les juridictions ci-après : Nazareth, Puyforteguille, Autiéges, Calignac, Espiens, Lavar-dac, Feugarolles, Viane, Calezun, Montgaillard, Estussan, Lausseignan, Durance, Fargues, Saint-Julien, Le Mas-d'Agenais, Moncrabeau, Puch-de-Gontaud, Monheurt, Verteuil, Audissan, Cauderone, Las-serre, Buzet, Bologne (vicomté de), Sainte-More, Saint-Pau, Meilhan, Taillebourg.<sup>2</sup>

*Bailliage de Bruilhois.* — Sous les derniers comtes d'Armagnac, la vicomté de Bruilhois était entrée dans le patrimoine de ces suzerains; et, avant l'érection du Parlement de Toulouse, les appels des justices de cette vicomté furent successivement portés dans deux ou trois villes, et notamment à Agen. Le Bruilhois fut compris dans le ressort du Parlement de Toulouse. En 1452, la vicomté fut vendue, sous condition de rachat, par Jean V, comte d'Armagnac, à Poton de

---

<sup>1</sup> Archives municipales de Condom, passim; Archives départementales du Gers. B. Fonds du sénéchal et présidial de Condom (à classer); Almanach historique de la province de Guienne, art. *Sénéchal et présidial de Condom*; EXPILLY, Dictionnaire géographique, art. *Condomois*.

<sup>2</sup> Alm. hist. de la Gironde, art. *Sénéch. et présid. de Nérac*; EXPILLY, Dict. géograph. *Condomois*.

Xaintrailles, moyennant 10,000 écus d'or qui ne furent jamais remboursés. Le Bruilhois demeura donc à Xaintrailles et à ses ayant-droit. Après la mort de Jean V et la chute de la maison d'Armagnac (1473), le Roi décida que toutes les terres de ce seigneur qui étaient situées en Gascogne, relèveraient par appel du sénéchal d'Armagnac. Cette prescription ne pouvait concerner le Bruilhois, aliéné par Jean V dès 1452. Le roi François I<sup>er</sup> ayant donné à la reine de Navarre, sa sœur, l'ancien patrimoine des Armagnacs, cette libéralité fut la cause et l'origine de la lutte relative aux appels des justices du Bruilhois.

Ces appels étaient alors portés généralement à Toulouse, ainsi qu'il conste notamment d'un arrêt de 1515, rendu par cette compagnie, et intéressant le seigneur de Brimont en Bruilhois. Jusqu'en 1774, et suivant les préférences des notaires, ces officiers constatent, dans leurs actes, que le Bruilhois ressortit du Parlement de Toulouse, ou bien qu'il est compris dans la sénéchaussée d'Armagnac. Durant la même période, on porte, tantôt devant cette sénéchaussée, tantôt devant le Parlement de Toulouse, les appels des juridictions du Bruilhois.

En 1774, les officiers du sénéchal d'Armagnac, séant à Lectoure, réclament exclusivement l'appel des sentences des juridictions du Bruilhois. Refus des juges de la vicomté, suivi d'un appel au Parlement de Toulouse. La contestation se prolongea jusqu'en 1782, époque où un arrêt décida que désormais les appels des sentences rendues par le bailli du Bruilhois, siégeant à la Plume, et statuant comme juge d'appel de la vicomté, seraient portés devant le Parlement de Toulouse. C'est pourquoi nous voyons le bailliage de la Plume présenté comme circonscription judiciaire distincte et indépendante de la sénéchaussée de Lectoure, dans un imprimé qui a pour titre : *Recueil de toutes les pièces qui constatent ce qui s'est passé au Parlement de Toulouse et dans les sénéchaussées..... depuis le 3 mai jusqu'au 20 octobre 1788.*

A partir de 1782, le bailli de la Plume jugea donc en appel toutes les causes civiles et criminelles du Bruilhois, déjà portées en instance devant les juges inférieurs de cette circonscription. Dans les affaires capitales, ce bailli statuait au criminel avec l'assistance obligée de deux avocats. Un procureur du Roi était attaché au bailliage de la Plume.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Jules de LAFFORE, *Etudes historiques sur le XV<sup>e</sup> siècle*, dans le tome VI du

Le catalogue des juridictions de la vicomté de Bruilhois a déjà été fourni dans le chapitre V, *Féodalité*, article *Bruilhois*.

## CHAPITRE VI.

### ÉTAT MILITAIRE. — FINANCES. — ADMINISTRATION.

Les renseignements relatifs à l'*État militaire*, aux *Finances* et à l'*Administration* de l'Agenais et du Condomois, durant la période féodale, seront fournis dans le Chapitre V, consacré à la *Féodalité*. Celui-ci ne traite des mêmes matières que durant les *xvii<sup>e</sup>* et *xviii<sup>e</sup>* siècles.

#### ÉTAT MILITAIRE.

L'Agenais et le Condomois étaient compris dans le Gouvernement militaire de Guienne et de Gascogne, dont le siège était à Bordeaux. Le gouverneur avait sous ses ordres un commandant en chef et deux lieutenants généraux, l'un pour la Guienne et l'autre pour la Gascogne.

L'Agenais et le Condomois étaient compris dans la lieutenance générale de Guienne. Il y avait un lieutenant de Roi pour l'Élection d'Agenais, et un autre pour celle de Condomois et Bazadais.

Les résidences des lieutenants des maréchaux de France étaient : Agen, Villeneuve, Villeréal, Castillonnès, Casteljaloux, Nérac, Condom.

Il existait, dans la province de Guienne, un maréchal de camp et seize grandes sénéchaussées, parmi lesquelles Agen, Condom, Nérac, Casteljaloux.

Agen, Puymirol, Castillonnès formaient des gouvernements militaires particuliers.

Il existait des milices locales à Agen, Villeneuve, Marmande, Nérac.

---

*Recueil de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen*, p. 191 et suiv.; *Mémoire* manuscrit du même auteur; *Procès-verbaux des séances de la Société des Lettres, Sciences et Arts d'Agen*, séance du 12 novembre 1859. M. de Laffore a bien voulu me fournir quelques renseignements complémentaires.



Voici quelle était, pour l'Agenais et le Condomois, l'organisation de la maréchaussée. Agen, un lieutenant, un assesseur, un procureur du Roi, un greffier, un sous-brigadier et quatre cavaliers. Nérac, un exempt et quatre cavaliers. Casteljaloux, un brigadier et quatre cavaliers. Marmande, un brigadier et quatre cavaliers. Villereal, un brigadier et quatre cavaliers.<sup>1</sup>

#### FINANCES.

Les Intendants de l'ancien régime étaient investis tout à la fois de pouvoirs administratifs et financiers, dans tout le ressort de leurs Généralités respectives. L'Agenais et le Condomois furent constamment compris dans la Généralité de Guienne, dont le siège était à Bordeaux.

Il est prouvé qu'avant 1317, date de la séparation de l'Agenais et du Condomois, l'Agenais primitif avait ses États, et que cette Assemblée votait les subsides exceptionnels réclamés par les suzerains du pays. Après 1317, ces États persistèrent, pour l'Agenais restreint, jusqu'en 1622, époque où ils furent définitivement supprimés, et remplacés par un tribunal d'Élection. Les Élus étaient des officiers royaux qui précédaient, dans toute l'étendue de leur ressort, à la répartition des tailles entre les communautés. Ces officiers avaient aussi quelques autres attributions moins importantes.

Dans la Généralité de Guienne, l'unité foncière imposable était le *feu de registre*, divisé lui-même en 100 *belluques* ou étincelles.

On perd de vue le Condomois après 1317. Il est certain néanmoins, qu'avant 1475, ce pays était compris dans la recette unique de Gascogne. A cette époque, cette recette fut divisée en quatre, dont une englobait le Condomois, le Bazadais, l'Albret, et les comtés d'Astarac et de Pardiac. Ces deux comtés furent détachés à une époque indéterminée, et ils formaient, en 1622, l'Élection d'Astarac. Tout le reste de la recette du Condomois conserva ses États jusqu'en 1622, époque où ils furent définitivement remplacés par une Élection. Jamais le Bruilhois ne fit partie du Condomois au point de vue financier.

Les États du Condomois et Bazadais se réunissaient annuelle-

---

<sup>1</sup> *Alm. Hist. de Guienne de 1760* ; EXPILLY, Dict. géogr. art. *Bordeaux*.

ment à Condom. La ville de Bazas réclama le partage de ce privilège, qui fut maintenu à Condom, par arrêt du Conseil de 1592.

**Élection d'Agen.** — Elle comprenait exactement les mêmes juridictions que l'Agenais, dont j'ai déjà fourni le dénombrement au chapitre V, *Féodalité*, art. *Agenais*. Ces juridictions royales et seigneuriales étaient au nombre de 135, formant un total de 546 communautés ou paroisses, dont l'ensemble représentait 45,943 feux.<sup>1</sup>

Le personnel de l'Élection d'Agen se composait, en 1743, de 2 présidents, 1 lieutenant, 2 Élus, 1 procureur du Roi, un greffier en chef et 1 greffier des rôles.<sup>2</sup>

**Election de Condom.** — Elle se composait du Condomois et du Bazadais. Le Condomois se composait des 84 juridictions sur lesquelles le lecteur est déjà édifié. V. chap. V. *Féodalité* art. *Condomois*. Ces juridictions comprenaient ensemble 191 paroisses ou communautés, représentant ensemble 16,183 feux. Le Bazadais, dont je n'ai à parler ici que pour mémoire, comprenait 87 juridictions formées de 262 paroisses, soit 21,375 feux. Total de l'Election de Condom : Juridictions 171 ; paroisses, 353 ; feux 37,758.

Personnel de l'Election de Condom en 1743, président, 1 lieutenant, 3 élus, 1 procureur du Roi et 6 greffiers.

**Aides de l'Agenais.** — J'ai parlé plus haut des Aides de l'Agenais, et je tiens à en donner la composition plus complète que ne l'a fait Expilly, dans son tableau de l'Election de Lomagne ou de Fleurance.

Ces Aides comprenaient les vicomtés de Bruilhois, d'Auvillars, de Lomagne, les baronnies de Tarride, de Faudoas, de Launac, de Mauvestaing, les comtés de Lille-Jourdain et de Carmaing.

**Vicomté de Bruilhois** — Déjà décrit, ch. V. *Féodalité*, art. *Bruilhois*. Il se composait de 23 paroisses, comprenant ensemble 158 feux 55 bellugues.

**Vicomté d'Auvillars.** — Composée seulement d'Auvillars et de son territoire.

---

<sup>1</sup> EXPILLY, *Dict. géogr.* art. *Agen*.

<sup>2</sup> *Id. Ibid.* art. *Condom et Bazas*.

**Vicomté de Lomagne.** — Le territoire que l'on désignait, au point de vue financier, sous le nom de vicomté de Lomagne se divisait en quatre *propriétés* ou circonscriptions. *Propriété de Lavit* : Asques, Avensac, Bardigues, Le Bouzet, Lacapis (?), Le Castéra-Bouzet, Le Castéron, Caumont, Coutures, Doujac, Esparsac, Gensac, Glatens, Le Grez, Gastrenes, Gimat, Hautmont, Marsac, Montgaillard, Le Montet, Paluchac (?), Le Pin, le Pomaret, Poupas, Puygaillard, Saint-Arroumeig. *Propriété de Miradoux* : Miradoux, Le Castéra-Lectou-  
rois, Castet-Arrouy, Donzac, Flamarens, Le Frandat, Gimbrède, Mahsonville, Las Martres, Peyrecave, Plieux, Rouillac, Saint-Antoine, Saint-Avit, Sainte-Mère, Semperserre, Terraube. *Propriété de Saint-Clar* : Saint-Clar, Ayrem, Cadeilhan, Deste (?), Gramont, Mauroux, Saint-Léonard, Tournecoupe, Bivès. *Propriété de Gaudonville* : Gaudonville, Estramiac, Homs, Pessoulens, Puysseutut.

La Lomagne financière, qui englobait aussi Lectoure, ville abonnée, se composait de 62 paroisses, comprenant ensemble 307 feux, 44 bellugues.

**Baronnie de Tarride**, qualifiée quelquefois comté. Tarride (château), Bethèze, Brive-Castet, Castelmayran, Comberouget, Escazaux, Labourgade, Larrazet, Montain, Saint-Jean-de-Cauquessac, Saint-Sauvy, Vigaron.

**Baronnie de Faudoas.** — Faudoas, Auterive, Gohas, Lagraulet, Le Grez, Montégut, La Mothe-Saint-Paul, Séguenville.

**Baronnie de Launac.** — Launac, Belleserre, Caubiac, Cox, Dru-das, Garac, Mauvers, Pelleport, Puységur, La Réole.

**Baronnie de Marestaing.** — Marestaing, Ayguebère, Castillon, Frégouville.

Les quatre baronnies comprenaient ensemble 42 paroisses, composées d'un total de 161 feux, 75 bellugues.

**Comté de Lille-Jourdain.** — Lille-Jourdain, Bellegarde, Le Bois-du-Roi, Brets, Cassemartin, Clermont, Daux, Garies, Lias, Lèguevin, Lèvignac, Louverville, Maubec, Montferran, Pujaudran, Ségoufielle, Sainte-Livrade, Lasserre, Tilh.

En tout 15 paroisses, comprenant ensemble 118 feux, 30 bellugues.

**Comte de Carmaing.** — Carmaing, Albiac, Bendine, la Castre,

Gaubrac, Causson, Escargondès, Francarville, Mascarville, Mérenville et Baves, Prunet et Las Bordes, Sauxens, La Salvetat, Séguenville.

En tout 16 paroisses, comprenant ensemble 69 feux, 84 bellugues.

*Comté de Gaure.* — Fleurance, Pauillac, Réjaumont, Pouy-Petit, La Sauvetat, Le Sempuy, Saint-Lary. En tout 7 paroisses, comprenant ensemble, 69 feux, 24 bellugues.<sup>1</sup>

#### ADMINISTRATION.

Les fonctions purement administratives des Intendants étaient trop multiples, et elles s'exerçaient dans un ressort trop étendu, pour qu'il fût possible à ces hauts fonctionnaires de suffire à tout par eux-mêmes. Pour faire exécuter leurs ordres, les Intendants étaient donc forcés de s'entourer d'auxiliaires appelés *subdélégués*, dont les attributions n'étaient pas sans analogie avec celles des sous-préfets. Le chef de chaque Généralité avait aussi d'habitude auprès de lui un *subdélégué général*, dont les attributions rappellent, dans une certaine mesure, celles des secrétaires généraux de nos préfectures.

Les subdélégués furent un instant des fonctionnaires<sup>2</sup> établis en titre d'office ; mais l'édit d'août 1715 leur enleva cet avantage, que l'on jugeait, à bon droit, incompatible avec le maintien d'une soumission hiérarchique sans laquelle il n'y a pas d'administration.

Désormais les subdélégués furent nommés et révoqués par les Intendants, qui avaient aussi le droit d'en établir de nouveaux partout où ils le jugeaient nécessaire, sans préjudice de la faculté d'étendre ou de restreindre à volonté le ressort des diverses subdélégations. Tout cela se faisait sans qu'il soit même possible de retrouver, en général, la date des décisions prises, et sans que nous soyons informés de ces mesures autrement que par les actes qui constatent leur exécution. On comprend de reste qu'avec des éléments qui variaient sans cesse par le nombre et l'importance, il est impossible de suivre pas à pas les variations d'une géographie administrative, dont

---

<sup>1</sup> Arch. dép. de la Gironde, C. 2, 466 ; EXPILLY, *Dict. géogr. art. Fleurance*.

les archives ne fournissent pas d'ailleurs les éléments complets. Cela étant, il n'y a, ce me semble, rien de mieux que de noter les diverses subdélégations, au fur et à mesure qu'elles apparaissent ; et c'est là ce que je vais faire pour l'Agenais et le Condomois.

Les lecteurs désireux d'être plus amplement édifiés sur les attributions des subdélégués, n'ont qu'à consulter le *Dictionnaire des Arrêts*, de Brillon, V<sup>e</sup> *Subdélégués*.

*Agenais*. — On trouve pour ce pays, aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, les subdélégations suivantes, dont l'existence est attestée par les dates marquées entre parenthèses :

Agen (1605-1772),<sup>1</sup> Castillonnès (1709),<sup>2</sup> Clairac (1758-1583),<sup>3</sup> Marmande (1605-1756),<sup>4</sup> Montflanquin (1605),<sup>5</sup> Sainte-Foi (1605),<sup>6</sup> Ville-neuve (1605-1778).<sup>7</sup>

Il fut question d'ériger, vers 1764, une subdélégation à Tonneins,<sup>8</sup> et une autre à Valence en 1767.<sup>9</sup> Ces projets ne furent pas réalisés.

*Condomois*. — On trouve pour ce pays, au xviii<sup>e</sup> siècle, les subdélégations suivantes dont l'existence est attestée par les dates marquées entre parenthèses :

Casteljaloux (1712-83),<sup>10</sup> Condom (1681-1743),<sup>11</sup> Mézin (1780-87),<sup>12</sup> Nérac (1756-63).<sup>13</sup>

Le Chapitre VII consacré aux *Finances* et à l'*Administration* clôturera mon travail définitif, comme il clôtura la présente *Esquisse*. Trois ou quatre personnes ont pris la peine d'étudier cet essai avec un héroïsme que je voudrais pouvoir célébrer comme il le mérite, et avec une attention prouvée par de légitimes censures, dont je ferai mon profit. Je finis en suppliant ces rares et charitables personnes de me continuer leur assistance jusqu'au bout.

JEAN-FRANÇOIS BLADÉ.

---

<sup>1</sup> Arch. dép. de la Gir. C. 521 à 524. — <sup>2</sup> BOUISSY, *Not. hist. sur la ville de Castillonnès*, 98 99. — <sup>3</sup> Arch. dép. de la Gir. C. 521 à 524 et 612 à 615. — <sup>4</sup> Id. *Ibid.* 521 à 524, 569 à 573 et 666 à 669. C. 2.466. — <sup>5</sup> Id. *Ibid.* C. 521 à 524, 666 à 669. — <sup>6</sup> Id. C. 2.466. — <sup>7</sup> Id. C. 2.466. — <sup>8</sup> Id. C. 521 à 524. — <sup>9</sup> Id. C. 627 à 629. — <sup>10</sup> Id. C. 525 à 529. — <sup>11</sup> Id. C. 624 à 683. — Id. C. 682 à 683. — <sup>12</sup> Id. *Ibid.* — <sup>13</sup> Id. *Ibid.* C.

# LA FERRURE.

---

La nécessité de ferrer le cheval est une conséquence de l'état de domesticité où nous l'avons réduit : la corne de ses sabots pouvait s'user dans des proportions normales au milieu des plaines sablonneuses de l'Orient ; elle n'est pas capable de résister à la marche sur le macadam de nos villes ou le sol pierreux de nos routes.

Inconnu dans l'antiquité, l'art qui nous occupe aujourd'hui ne fut introduit dans les Gaules par les peuples du Nord que vers l'année 450, et, avant cette époque, on avait recours, pour préserver de l'usure la corne du cheval, à des précautions, dont la description pourrait peut-être avoir le mérite de l'originalité.

Tous les documents dont nous pouvons disposer, ainsi que les monuments de la peinture et de la sculpture, sont d'accord pour nous prouver que les Grecs et les Romains entouraient les sabots de leurs chevaux d'un brodequin fait de cuir ou de quelque matière analogue, qui prenait le pied et était fixé au moyen de courroies aux paturons de l'animal. Ce brodequin n'était employé que d'une façon exceptionnelle ; il était adapté ou retiré suivant l'appréciation du cavalier sur l'état de la route. Ordinairement fortifié d'une plaque de fer, il devint plus tard un véritable objet de luxe, sous l'influence des mœurs excentriques de l'empire ; il fut alors doublé d'or ou d'argent et servit aux brillantes montures des patriciennes romaines.

Nous croyons savoir que le premier cas de ferrure connu a été révélé par la présence d'un fer à cheval, trouvé dans les fouilles du tombeau de l'empereur Childéric, à Tournai ; cet objet remonterait donc au milieu du cinquième siècle. Les musées et les recueils d'archéologie nous fournissent beaucoup de fers de chevaux et de mulets ayant, avec celui cité plus haut, une très grande analogie.

Pendant des siècles, l'art de la ferrure est resté absolument stationnaire, et il est probable que, sauf de légères et insignifiantes modi-

fications, le fer à cheval du dixième siècle, celui du dix-huitième ne valaient ni plus ni moins que celui qui fut trouvé, après douze cents ans d'oubli, dans le tombeau de Childéric I<sup>er</sup>.

Cependant nous devons citer ici une variété de fer employée vers la fin du quinzième siècle. A cette époque, il se produisit un certain changement dans la composition du harnois de combat et de l'armement des troupes. *On essaya mille moyens*, dit M. Viollet-le-Duc, *pour rendre l'habillement plus commode et plus facile à poser, pour éviter les pertes de temps*. Une conséquence de cette transformation fut l'invention d'un certain fer à cheval pouvant être appliqué sans le secours du maréchal ferrant; *il se composait de quatre segments, réunis par trois charnières; un boulon transversal postérieur permettait de le serrer à volonté sur la pince*. Le pied, ainsi entouré de ces énormes plaques métalliques, ne devait pas offrir un aspect bien élégant, mais il était pour longtemps à l'abri des aspérités de la route; et le chevalier français, couvert de la tête aux pieds de pesantes armures de fer, se préoccupait probablement fort peu que son destrier eût ou non pied mignon.

La question de la ferrure est une de celles qui intéressent au plus haut point les propriétaires de chevaux, à quelle classe qu'ils appartiennent, sportsmen, cultivateurs ou industriels, hommes de plaisir ou de travail, tous ceux enfin qui usent par goût ou par nécessité de l'animal qui nous occupe.

Si les avantages de la ferrure usuelle sont incontestables, il est reconnu également qu'elle a des inconvénients : sous son influence, l'ongle se resserre et comprime le pied ; la dilatation à l'appui n'a pas lieu, et, par suite, le cheval est privé de l'élasticité qui devait contribuer à relever le membre.

Nous voudrions essayer de dépeindre successivement les conditions indispensables d'une bonne méthode, et les résultats inévitables d'une application vicieuse. Les parties constituantes du sabot du cheval sont : la paroi, la sole et la fourchette ; ces trois parties ne remplissent leur but qu'autant que l'appui du pied se fait sur le sol avec une intensité égale par tous les points. Une infraction à cette règle amène infailliblement l'atrophie de la fourchette, le resserrement des talons... etc., tous vices fort graves, et d'une guérison bien souvent difficile.

Combien de chevaux cependant sont atteints de ces maladies qui

les rendent totalement impropres à tout service régulier ! Voici qu'elles en sont les causes : après avoir déferé le sabot, le maréchal fait ce qu'on appelle parer le pied. Pour cela, il doit uniquement retrancher l'excédant de longueur du sabot avec le rogne-pied, de telle façon que la paroi ait dans tous les sens une hauteur normale. Mais, armé de son instrument de supplice, et, préoccupé de donner à son travail un cachet de fausse propreté, il creuse la sole, il creuse les talons, il creuse les arcs-boutants, il isole la fourchette de la paroi, tranche et retranche, comme dans la terre glaise, jusqu'à ce qu'il trouve satisfaisant l'objet qu'il vient de façonner à sa guise.

Le pied a, je l'avoue, en ce moment-là, une tournure qu'il ne posséderait pas, si les parties constituantes avaient été respectées ; mais, c'est une idée bien originale, en vérité, que de vouloir réformer la nature.

Les chevaux du Nord, dont les larges talons et l'ample boîte cornée gênent rarement le pied, ne souffrent pas toujours des effets d'une mauvaise ferrure, mais elle est souvent funeste à nos chevaux du Midi, presque tous à sabots étroits et disposés au rétrécissement des talons (encastelure).

Ce n'est pas le seul inconvénient que nous ayons à redouter ici. Il est parfaitement démontré que la hauteur de la paroi, chez un cheval bien conformé, doit être moitié, à la région des talons, de celle de la pince ; or, cette loi est rarement observée, et il en résulte une déviation infaillible de l'aplomb. Si le talon est trop bas, les tendons et le boulet se fatiguent sensiblement, et l'animal ne tarde pas à être taré ; dans le cas contraire, les rayons osseux sont fatigués à leur tour, et deviennent le siège de maladies toujours graves.

Un troisième et bien mauvais usage, l'ouvrier maréchal croit souvent faire acte intelligent, en râpant toute la surface externe de la paroi, et il prive ainsi la corne d'une substance qui lui était nécessaire pour la conservation de son intégrité. Qu'arrive-t-il alors ? la corne devient cassante, elle s'écaille dans tous les sens, et bientôt apparaissent les seimes, ces maladies si difficiles à guérir, et qui transforment bien vite un brillant animal en un cheval de sangsues.

Nous venons de faire, il faut l'avouer, un tableau peu encourageant de la ferrure usuelle ; les inconvénients qui résultent de sa mise en pratique n'existent pas pour la plupart, si l'on a affaire à des ouvriers



entendus ; cependant, on ne doit pas oublier une chose, c'est que, bien appliqué, avec tous les ménagements que nécessitent les diverses conformations des pieds de nos chevaux, ce mode de ferrure renferme encore des écueils que l'on ne doit pas passer sous silence : il comprime le pied et empêche sa dilatation au moment de l'appui, etc.

Il y avait certes là de quoi préoccuper les hommes de cheval intelligents, et l'on devait nécessairement arriver, en tenant compte des lois de la physiologie, à trouver une ferrure normale, qui permit au cheval d'être utilisé dans nos sociétés modernes, tout en conservant la liberté d'allures qu'il devait posséder dans les contrées sablonneuses dont il est originaire.

Il était réservé à M. Charlier, vétérinaire à Paris, très connu aujourd'hui par des travaux d'une grande valeur, d'attacher son nom à cette intéressante question. Sa ferrure perfectionnée est aujourd'hui jugée ; voici déjà quelque années qu'elle est connue et appliquée à Paris et dans les grandes villes de province ; encore quelques efforts de vulgarisation, et les petites villes pourront à leur tour être pourvues de maréchaux connaissant le nouveau procédé, et capables de l'appliquer sur une vaste échelle.

Nous ne saurions mieux commencer une courte description de la ferrure *périplantaire* qu'en reproduisant ici quelques lignes de l'inventeur lui-même : « Il me vint un jour à l'idée, dit M. Charlier, que, « s'il était possible de ne faire que remplacer le bord inférieur de la « muraille par une bordure de fer plus résistante, ce ne serait pas « soustraire la face plantaire du pied à son appui immédiat sur le « sol, ni détruire les aplombs naturels, mais se rapprocher le plus « possible de la nature et éviter par là peut-être cette foule d'accidents inhérents à la ferrure ordinaire. »

Ces quelques lignes renferment, dans un style simple et parfaitement juste, la description du système nouveau. Pour l'application de la bordure de fer, citée plus haut, l'opérateur doit creuser une sorte de feuillure à angle droit, dans laquelle le fer vient s'enchâsser : telle est l'unique préparation que doit recevoir le sabot du cheval.

Ici, le moins habile des ouvriers n'abuse pas du boutoir et de la râpe, puisqu'il est bien établi que la sole, la fourchette et les arcs-boutants doivent être laissés intacts.

Ferré d'après cette méthode, le pied est tout simplement à l'état

naturel ; il fonctionne librement, protégé contre les atteintes d'un sol trop dur par une bande de fer d'une légèreté remarquable, et il donne au cheval une très grande sûreté d'appui.

N'oublions pas de dire, en terminant, que les avantages du système Charlier ont été brillamment reconnus à l'Exposition universelle de 1867, et que, dernièrement, un sportman éminent, M. Joseph de Carayon-Latour, ex-député de la Gironde à l'Assemblée nationale, recommandait la pratique, dans l'armée, du fer périplantaire par une lettre rendue publique, adressée à M. le général du Barail, alors ministre de la guerre. Nous ignorons l'accueil qu'a reçu cette lettre ; mais nous espérons qu'un jour ou l'autre, elle pourra bien produire quelque effet.

A. POUYDEBAT.



# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

---

Voici aujourd'hui quelques œuvres poétiques :

Anatole France. — *Les Noces corinthiennes*. (Lemerre. — 1 vol. in-12).

Un recueil intéressant et d'excellente facture.

Ferdinand Dugué. — *Satires et poèmes*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

Ni trop brillant, ni trop mauvais.

Prosper Marius. — *Les Libellules*. Librairie des Bibliophiles. — (1 vol. in-12).

Titre vague, pittoresque et romantique dont la justification paraît médiocre.

L'abbé C. Roussel. — *Fleurs des Vosges*. (Didier. — 1 vol. in-12).

Recueil intéressant, honnête et convaincu, de lecture saine et charmante.

• •

Arrivons aux conteurs et citons :

Amédée Achard. — *Le Livre à serrure*. (Lévy. — 1 vol. in-12).

Emile Gaboriau. — *Le petit vieux des Batignolles*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

Alf. de Bréhat. — *L'Hôtel du Dragon*. (Lévy. — 1 vol. in-12).

Trois volumes dont nous ne connaissons que les titres. Trois ouvrages d'écrivains estimables trop tôt disparus.

Louis Ulbach. — *La comtesse de Thyrau*. (Lévy. — 1 vol. in-12).

Troisième et dernier volume d'une trilogie : *Aventures de trois grandes dames de la cour de Vienne* où nous avons vainement cherché les rares mérites signalés par la réclame.

Emmanuel Gonzalès. — *Les Danseuses du Caucase*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

Œuvre intéressante et consciencieusement écrite.

Paul Féval. — *Gavotte*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

Antony Réal. — *Le Roman d'une religieuse*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

Deux volumes qui, pour n'être pas absolument dépourvus de tout intérêt, ne méritent en rien d'être qualifiés de merveilleux.

Prosper Chazel. — *Le Chalet des sapins*. (Hetzel. — 1 vol. in-12).

Récit attrayant qui mérite une mention particulière.

Alph. Baudouin. — *Drames de village*. (Dillet. — 1 vol. in-12).

Œuvre modeste et parfaitement médiocre, d'une conviction sincère et d'une honnêteté irréprochable.

J. Tourgueneff. — *Les Reliques vivantes*. (Hetzel. — 1 vol. in-12).

Recueil de nouvelles remarquables et très remarquées, auxquelles ne saurait être marchandée une recommandation chaleureuse.

Eug. Blairiat. — *Histoires tristes*. (Sagnier. — 1 vol. in-12).

Onze nouvelles ou études ne manquant assurément ni d'originalité ni de style.

V<sup>me</sup> de Blistain. — *La Fille du Parvenu*. (Ghio. — 1 vol. in-12).

Georges Germeau. — *Les bonnes fortunes*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

Deux romans que nous citons pour mémoire et sans commentaire.

Paul de Musset. — *Histoire de trois maniaques*. (Charpentier. — 1 vol. in-12).

Nous ne connaissons que le titre seul de ce volume pour lequel le nom de l'auteur est une garantie convenable.

J. Claretie. — *Le Renégat*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

Ouvrage intéressant et écrit.

Th. de Banville. — *Esquisses parisiennes*. (Charpentier. — 1 vol. in-12).

Ce livre du fantaisiste auteur des *Odes funambulesques* porte pour sous titre : *Scènes de la vie* ; il se compose de dix nouvelles ou études qui pourraient certainement se passer de signature.

Pierre Zaccone. — *Les Nuits du Boulevard*. (Dentu. — 2 vol. in-12).

De l'imagination et de l'art : voilà tout.

M<sup>me</sup> Badère. — *Les Mystères de la Création dévoilés*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

Nous ne saurions guère classer ailleurs que parmi les romans cette œuvre étrange et prétentieuse.

Camille Delaville. — *Trois criminelles*. (Amyot. — 1 vol. in-12).

Livre inconnu que nous ne pouvons que mentionner.

H. Gourdon de Genouilhac. — *L'Avocat bayadère*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

Le livre lui-même est-il aussi singulier que son titre ? — C'est là une question que nous regrettons d'être forcé de laisser sans réponse.

• •

Indiquons rapidement quelques livres de science et de voyage :

Dr Saffray. — *La Physique des champs*. (Hachette. — 1 vol. in-18).

Excellent petit traité faisant partie de cette *Petite Bibliothèque illustrée*, éditée par la maison Hachette, que nous avons eu plusieurs occasions de recommander à nos lecteurs

Amédée Guillemin. — *Le Ciel*. (Hachette. — Gr. in-8°).

Splendide édition d'un bel ouvrage déjà connu. Se publie en 55 livraisons admirablement illustrées et constitue un livre de grand luxe des plus intéressants et des plus beaux.

*Le Chien*. — *Description des races, croisements, élevage, dressage, maladies, etc.* (Rothschild. — 1 vol. in-18)

Curieuse monographie qui nous a paru précieuse à signaler aux innombrables amateurs de cet intéressant quadrupède.

Louis Jacolliot. — *Voyage au pays des éléphants*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

Mêmes qualités et mêmes défauts qu'aux précédentes publications sur l'Inde de cet écrivain très érudit et un peu maussade.

E. Gellion-Danglar. — *Lettres sur l'Égypte contemporaine* (1865-1875).  
(Sandoz. — 1 vol. in-18).

Ouvrage intéressant et recommandable.

Thomas Anquetil. — *La chasse au tigre*, 3<sup>e</sup> partie des *Aventures et chasses dans l'extrême Orient*. (Charpentier. — 1 vol. in-12).

Ce volume ne le cède en rien aux deux premiers : *Hommes et bêtes et le sport de l'éléphant*, et constitue une lecture des plus attachantes.

M<sup>me</sup> Renée de la Richardays. — *Venise et l'Espagne*. (Dillet. — 1 vol. in-12).

Du charme, de la sincérité et une exactitude de style dont on doit tenir compte.

• •

Voici enfin, chers lecteurs, quelques volumes tout littéraires par lesquels nous clôturerons notre nomenclature :

*Mémoires de Laferrière*. — tome 2<sup>e</sup>. (Dentu. — 1 vol. in-12).

Même intérêt artistique et anecdotique qu'au premier volume.

Alph. Karr. — *L'art d'être malheureux*. (Lévy. — 1 vol. in-12).

Nous ne connaissons pas encore ce nouveau volume de l'auteur des *Guêpes*, sur lequel nous reviendrons s'il y a lieu.

Pierre Véron. — *Les coulisses artistiques*. (Dentu, — 1 vol. in-12).

Toujours la même facture, les mêmes banalités, les mêmes rengaines L'honneur de la brochure est certainement inexplicable pour ces tartines folâtres de l'auteur charivarique de la *Femme à barbe*.

H. de Villemessant. — *Mémoires d'un journaliste*. — 5<sup>e</sup> série : *Scènes intimes*. (Dentu. — 1 vol. in 12).

Nous reparlerons prochainement de ce tome cinquième de *Mémoires*, trop verbeux sans doute, mais intéressants et curieux.

JULES ANDRIEU.

NOTA. — Tous les ouvrages mentionnés au *Bulletin bibliographique* se trouvent à la librairie **Michel et Médan**, à Agen.



# NOUVELLES RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES.

---

## M. LITTRÉ ET SON ÉCOLE.

---

L'exaltation de l'esprit scientifique est, de nos jours, arrivée à une période d'erreur et de vertige qui marque la fin de cette école.

Nous avons dit, dans nos précédentes réflexions, que le positivisme n'était pas la science, qu'il n'en avait que le prestige. Résumons les preuves à l'appui de cette assertion. A l'époque où la science fut reconstituée, les novateurs essayèrent d'appliquer de nouveaux procédés, à l'étude de la philosophie et de la morale ; mais dominés par les préventions de l'époque, contre les idées et les institutions religieuses, ils s'engagèrent, inconsidérément, avec les ardeurs de la polémique, dans une étude, qui ne pouvait être bien conduite, que par le calme d'une sage controverse. Toutefois, ces dispositions auraient été impuissantes, car, on avait contre soi, dans cette œuvre de hardiesse et d'erreur, la raison, la vérité et la foi. Il suffit de rappeler les termes de la question, posée par les fauteurs de la nouvelle école, pour comprendre, au premier abord, la lacune qui devait nécessairement vicier leurs déductions théoriques. *L'espèce humaine doit-elle s'améliorer soit par de nouvelles découvertes, dans les sciences et dans les arts, et par une conséquence nécessaire, par les moyens de bien-être particulier et de prospérité commune, soit par des progrès dans les principes de conduite et dans la morale pratique, soit, enfin, par le perfectionnement des facultés intellectuelles, morales et physiques.*<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Tableau historique des progrès de l'esprit humain, par Condorcet.



Tel fut le programme humanitaire à réaliser, à l'exclusion absolue de toute idée religieuse, que les novateurs avaient pris soin d'écarter, après l'avoir vivement et inutilement combattue. Le positivisme de nos jours, voyant qu'on ne pouvait avoir raison par la logique, de l'éternelle et toute puissante question religieuse, prit le commode expédient de la supprimer. Il entra de plein pied dans le programme donné et laissa sur le seuil de l'école nouvelle, les contradicteurs consignés à la porte, par une fin de non recevoir.

Le voilà donc, en train d'accommoder son système à la recherche exclusive des impressions faites sur les sens, avec exclusion formelle de l'ingérence de Dieu et de l'âme, dans les phénomènes de l'intelligence, et dans les actes de la morale. L'action organique, désormais libre, dans ses appétits, ses convoitises, ses instincts, ses caprices, laissera l'homme les poursuivre avec ardeur et sans scrupule, parce que la notion du devoir, dans ce nouveau système obscur, incompréhensible ne leur oppose aucune résistance.

Eh bien, dirons-nous à l'école positiviste, votre théorie n'est pas seulement désastreuse, au point de vue moral, elle est erronée, insuffisante et ne peut pas justifier, comme étude de physiologie positive, le titre que vous lui donnez. Ce sera la déduction de ce qui doit suivre, dans le cours de ces recherches. Un préjugé généralement répandu contre l'école spiritualiste repose, surtout, sur la prétention qu'on lui attribue, de ne tenir aucun compte des conditions matérielles, qui concourent avec l'âme, à la manifestation des qualités morales et des facultés intellectuelles. Or, les plus érudits et les plus célèbres médecins philosophes de notre époque, le docteur Gall, le premier, dit : que l'homme, dans cette vie, peut et veut par le moyen du cerveau, mais si l'on en conclut, que l'être voulant et pensant est le cerveau ou que le cerveau est l'être voulant et pensant, c'est, comme si l'on disait, que les muscles sont la faculté de se mouvoir, que l'organe de la vue et la faculté de voir sont la même chose. Saint-Thomas répondait de cette manière, à ceux qui confondaient la faculté et l'instrument : Quoique l'esprit ne soit pas une faculté corporelle, les fonctions de l'esprit, telles que la mémoire, l'imagination, la pensée, ne peuvent pas avoir lieu, sans l'aide d'organes corporels. Grégoire de Nysse, dans le 4<sup>e</sup> siècle, comparait le corps de l'homme à un instrument de musique. Il arrive, dit-il, à plusieurs musiciens très habiles, de ne pouvoir donner des preuves de leur talent, parce que leur instrument est en mauvais état. C'est

ainsi que les fonctions de l'âme ne peuvent s'exercer convenablement, que lorsque les organes de ces fonctions sont conformes à l'ordre de la nature. Que le corps entier soit l'instrument des forces morales et intellectuelles, que ce soit le cerveau, ou plusieurs instruments distincts, dans le cerveau ; chacune de ces propositions a pour résultat, de faire dépendre les qualités intellectuelles et les qualités morales des conditions matérielles subordonnées à l'action de l'âme.<sup>1</sup> Saint-Paul, Saint-Cyprien, Saint-Augustin, Saint-Ambroise, Saint-Crhyssostome regardent le corps, comme l'instrument de l'âme et professent hautement, que l'âme se règle d'après l'état du corps. Après de telles autorités, l'école spiritualiste n'a aucun intérêt de doctrine à contester ou à amoindrir les résultats de l'organisme, si explicitement constatés. Que la physique, par ses procédés perfectionnés, la chimie, par ses savantes recherches, mettent, l'un avec ses télescopes, les habitants des planètes, à la portée de notre vue, que l'autre, nous montre, par les grossissements de ses microscopes, les atômes de la matière en mouvement dans les masses immobiles qui nous entourent, qu'en peut-il résulter, pour la doctrine spiritualiste, qu'un témoignage plus éclatant des magnificences de la nature et de la puissance qui la gouverne ? On n'est donc pas fondé à alléguer l'exclusivisme prétendu de cette école, contre les fonctions de l'organisme, dans la formation de la pensée. L'analyse exacte de ces fonctions vient à l'appui des enseignements de la révélation, car elle démontre ce que celle-ci affirme, l'existence du principe psychique ; cette vérité de sentiment, comme l'appelle Barthez et qui est en dehors de la révélation, plus sûre que les démonstrations variées et si souvent répétées de la philosophie et de la science.

La pensée se repliant sur elle-même, agit dans la limite d'action des organes qui aident à la produire. Il faut faire la part de ces deux forces fondamentales, l'âme et le corps, et discerner dans cette dualité, les attributs de chacune de ces forces. La physique, la chimie, la mécanique ont poussé très loin de nos jours, les notions sur l'organisme ; mais ces recherches sont restées incomplètes, parce qu'elles ont laissé dans l'ombre, tout ce qui se rattache à l'élément

Citation, avec l'indication des textes, extraite de l'ouvrage de Gall.

animique. Nous savons qu'il a pour organe le cerveau, qui limité dans sa sphère d'action, lui permet, néanmoins, de s'élever à des hauteurs, où s'il n'aperçoit pas l'infini, il lui permet de le pressentir et d'affirmer son existence. L'âme, ici bas, n'en possède pas la conception nette ; dans sa collaboration avec le cerveau, où s'élaborent les fonctions intellectuelles, il se produit un fait, qu'on peut appeler *la caractéristique* de l'espèce humaine, le fait de conscience, où apparaît l'infini avec son action providentielle. Cette action nous est démontrée, par des aspirations qui seraient un non sens, dans la création, si elles n'avaient pas leur raison d'être, un but. Elles ont été gravées de la main de Dieu dans l'organisme, où elles se produisent. Ces aspirations, ces désirs de l'âme, dans ses ardeurs vers l'infini, sont limités par les lois de l'organisme, que la sagesse divine a disposées, pour la fin dernière de l'âme, où libre de ses entraves elle accomplira ses destinées. Il y a loin, sans doute, ici bas, de cette vue claire, où la perfection divine nous apparaîtra alors ; mais, cette obscurité est la sauvegarde de notre libre arbitre. Pascal a dit : l'homme ne voit les vérités révélées qu'à travers un voile, parce qu'elles l'entraîneraient irrésistiblement ; il n'aurait plus, alors, le mérite et le démérite de ses actes ; mais il en voit assez, pour déterminer sa volonté, vers ces clartés voilées sans lesquelles l'humanité resterait livrée à tous les écueils, à tous les bouleversements réservés au temps, où tout devra se consommer dans le monde.

Il est permis d'espérer que cette éventualité est encore loin de nous. La lutte, entre les deux systèmes spiritualistes et physiologiques (je ne parle pas du positivisme qui est la négation systématisée de Dieu et de l'âme), n'est qu'un malentendu des deux écoles.

Exclusivement préoccupés, les uns et les autres, de la prédominance de leurs systèmes, n'auraient-ils pas été portés, mutuellement, à des revendications erronées, en attribuant à l'une des écoles, ce qui convenait à l'autre ? Mais le spiritualisme n'a pas à redouter les progrès de la science. En quoi la chimie, la physique, l'histoire naturelle seraient-elles un obstacle à cette doctrine ? Nous venons de voir, qu'au point de vue de la physiologie pure, et cela ressortira surtout de ce qui doit suivre ; l'analyse exacte des faits de l'observation, nous conduit à l'admission des causes finales par la coordination des facultés de l'organisme, aux fins que ces facultés doivent atteindre. Chaque être vivant, dans le règne végétal ou animal, a sa destinée, avec les conditions organiques qui lui sont appropriées. L'homme

subit aussi cette loi, et seul dans la création, s'il conçoit l'infini, il aspire à sa jouissance par une disposition corrélatrice entre ses facultés et ses organes. L'être humain avec ses deux éléments, corporel et animique, restreint, comme nous l'avons dit, dans ses facultés, est donc condamné par les conditions de son organisme, à vivre dans les limites où il est renfermé. L'âme, nous nous empressons de le reconnaître, peut sortir de ces limites et produire des phénomènes surnaturels, comme l'essence qui la constitue ; ce sont des faits d'observation dont il faut tenir compte rigoureusement, quoiqu'inexplicables ; mais ils n'infirmant pas la loi générale, que nous avons posée, car, on ne nie pas ce qui est clair, parce qu'on ne comprend pas ce qui est caché. Le pourquoi et le comment rendraient impossible toute recherche sur l'étude de l'homme, parce que ce qui tient à l'essence des choses est pour nous un mystère, non-seulement dans les phénomènes de la vie, mais encore dans l'ordre matériel. Il sera permis de faire remarquer en passant, que la théorie analytique qui vient d'être exposée, sape par la base le système positiviste, qui a pour principe fondamental, le progrès indéfini, dans la marche de l'humanité. Comment pourrait-il atteindre, en effet, sa suprême évolution, sans le progrès continu et indéfini. Or, nous venons de voir qu'une loi providentielle en a disposé autrement, et nous verrons que l'histoire des peuples vient corroborer cette assertion. Tout ici-bas est limité ; la puissance illimitée, dans l'univers, n'appartient qu'à Dieu, qui l'a créé et qui le gouverne. Nous avons beau nous agiter autour de la question, elle aboutira toujours aux enseignements du catholicisme, qui est, même au point de vue humain, l'expression de la plus haute philosophie résumée en quelques mots.

Nous avons cherché à établir, que c'est peut-être, par un malentendu, que l'école physiologique avait abusé de l'influence de l'organisme, dans sa théorie sur les phénomènes de la vie, dans l'état de santé et de maladie. Il serait inopportun de rappeler trop longuement les remarques et les appréciations présentées à ce point de vue. Nous résumons les débats toujours persistants, en présentant les deux systèmes, dans la personnification de deux célébrités médicales. Barthez et Bordeu ; le premier avec des tendances spiritualistes prédominantes, le second, avec des tendances organiques plus marquées, mais au fond, spiritualistes l'un et l'autre. A l'époque où Barthez inaugurait, à Montpellier, la doctrine spiritualiste, Bordeu, son con-

temporain et son émule, l'un des élèves qui ont le plus honoré cette école, analysait dans ses recherches sur les maladies chroniques, la théorie d'un médecin né comme lui, dans le Béarn, Huarte, savant écrivain, de la fin du xvr<sup>e</sup> siècle. Les mœurs de l'âme avait dit cet écrivain, suivent le tempérament du corps ou elle réside et poursuivant hardiment ses recherches, il bâtissait l'homme, exclusivement, avec les influences qui pouvaient modifier les organes et leurs fonctions. Ces influences provenaient de la diversité des climats, de la nourriture, de l'éducation, des institutions gouvernementales, sans tenir compte de la puissance intérieure qui peut aider à ces influences et au besoin en rectifier les effets. C'est justement le programme des novateurs de nos jours. Tant il est vrai que l'erreur n'a rien inventé et qu'elle se meut toujours, dans le même cercle. Elle en est, en ce moment, à nous donner une villerie de 200 ans, sans parler de l'ancienne philosophie des atômes d'Epicure. Borden apprécie les recherches de Huarte, non sans les ce. surer, au besoin. Il alla même plus loin que son compatriote et s'éleva plus haut, dans les déductions légitimes de la véritable physiologie, en faisant dériver le tempérament de l'action des organes, selon la prédominance qu'ils acquièrent, soit par leur développement, soit par l'énergie de leur action. Si l'on avait continué les études physiologiques de Borden, dans l'ordre d'idées, qui avait guidé ce sage et savant observateur, nous aurions aujourd'hui le véritable positivisme dans la science de l'homme, par l'accord des deux doctrines, organique et spiritualiste. Borden s'était mis, comme Descartes, des entraves aux pieds, qui le retenaient, je veux dire, la foi dans la religion chrétienne, cette philosophie supérieure qui signale et écarte les déductions hasardées ou dangereuses. « Au milieu des influences qu'il subit, disait Borden, « l'homme est le même partout, partout, il cherche son bonheur et « celui de ses semblables, lorsque l'ignorance et les passions ne le « détournent pas des voies du bien et des devoirs de la loi naturelle « et de la loi révélée. Partout il est susceptible de sentir ses devoirs. « Les principes de Huarte sont outrés, ils mèneraient infailliblement « trop loin quelqu'un qui s'y livrerait, sans réserve. Si les médecins em- « portés par la fougue de leur esprit, pouvaient se laisser conduire, au « moyen des principes de Huarte, ils détruiraient les idées les plus « saines et les mieux assises, sur la *liberté de l'homme*. » Comment résisterait-il, en effet, à tous les tiraillements du dehors, s'il ne sentait pas en lui, une force intérieure, sauvegarde de la liberté? Nous voyons, en quelques mots, le jugement anticipé, porté sur le

positivisme, un siècle avant son apparition, par la plus haute et la plus compétente autorité dans la science.

On nous pardonnera d'insister, pour ne laisser aucun doute sur le caractère d'une théorie, qui parle avec des apparences de respect, des choses que nous défendons, après les avoir mises à néant, et qui croit échapper aux conséquences qu'elle redoute, en affirmant qu'elle n'est pas matérialiste. Ne discutons pas; lisons et transcrivons : « Le premier des faits expérimentaux ou lois de la vie, est  
• que la vie est une des forces immanentes de la nature. De même  
• que la propriété chimique de la matière, quand elle eut les circonstances nécessaires à sa manifestation, apparut avec les prédéterminations qui lui sont inhérentes, c'est-à-dire avec les formes cristallines, simples et combinées, de même la propriété vitale de la matière, quand elle eût les circonstances nécessaires à sa manifestation, obéit aux prédéterminations, qu'elle porte en elle-même.  
• Nous n'avons aucune raison valable de penser qu'il y ait eu création. Au contraire, nous avons toute raison de penser que la matière est permanente. C'est même une nécessité pour nous, mais comme je l'ai dit, certitude seconde et expérimentale. Nous connaissons la matière comme un phénomène et non comme substance; dès-lors, comment serions-nous autorisés à parler de l'éternité passée ou de l'éternité future d'une chose dont nous ne connaissons que le côté phénoménal, » C'est donc la matière, rien que la matière dans l'univers. Ne demandez pas d'où elle vient, de qui elle tient ses propriétés. On le voit, c'est une philosophie tronquée, pauvre d'invention, de clarté et de logique, car elle méconnaît la liaison des effets à leur cause. Il ne reste de cette œuvre, qu'un thème fantaisiste sur le matérialisme, édifice hasardé sur des assertions sans preuves, en opposition aux notions du sens commun et aux lois de la logique. La vie n'est-elle pas dans cette hypothèse, le plus horrible fardeau qui pût peser sur l'homme? Le vide qu'il sent autour de lui n'empoisonne-t-il pas, sans relâche et sans remède possible, une existence simultanément livrée aux angoisses du doute et aux impulsions d'un organisme, protestant contre ce doute, par ses aspirations et ses désirs toujours renaissants.

Revenons aux clartés sereines répandues dans la science de l'homme, par les physiologistes les plus éminents de la fin du siècle dernier et de notre temps. Bordeu s'élève contre les notions courantes répandues par le système des mécaniciens à l'époque où il

écrivait. « Les médecins doivent s'en garantir, surtout dans notre  
« siècle, où l'amour de l'histoire naturelle, de la chimie, de l'anato-  
« mie, des dictionnaires, des collections répandent tant de fausses  
« lueurs et font tant d'illusions aux lecteurs qui n'y regardent pas  
« d'assez près. Plaise à Dieu que des excès contraires à ceux de nos  
« pères ne nous rendent pas moins heureux qu'ils ne l'étaient. Ne  
« dirait-on pas que ces pages sont écrites d'hier : « Notre peu de  
« retenue, notre liberté, notre fureur d'aller, notre cosmopolitisme,  
« en tout genre, peuvent devenir excessifs et entraîner bien des  
« inconvénients et nous rendre plus misérables aux yeux de la pos-  
« térité. » Le célèbre physiologiste médecin ne semble-t-il pas avoir  
prévu, où devait nous conduire cette fureur d'aller ? N'est-ce pas ce  
que nous voyons aujourd'hui, le positivisme fondé sur la négation  
de Dieu et de l'âme ; ces éternels principes qu'il tenait dans le plus  
grand respect, lui qui avait fouillé l'organisme, de manière à scruter  
ses fonctions, dans ce qu'elles ont de plus intime, de plus caché,  
avec une persévérance qui remontait à l'époque de ses premières  
études médicales.

L'étude de la science de l'homme compte encore après Barthez et  
Bordeu, dans l'école spiritualiste, deux sommités médicales, presque  
de nos jours, les docteurs Gall et Broussais ; le premier, dans son  
grand ouvrage sur le cerveau, ouvrage si riche en recherches physio-  
logiques, philosophiques, historiques, morales et religieuses, expose  
à toutes les pages de ce livre, les manifestations les plus explicites,  
en accord avec les enseignements de la révélation. Broussais accepte  
pleinement les causes premières. Le discours prononcé par ce pro-  
fesseur, sur la tombe de Gall, prouve que les dissentiments de ces  
deux écrivains, avec quelques médecins de leur temps, ne tenaient  
qu'à des rivalités de systèmes et non à des tendances matérialistes,  
qui servaient de prétexte à une polémique envieuse et haineuse.  
Voici le passage de ce discours : « Quelque jugement que l'on doive  
« porter sur le système de Gall, il ne faut point l'accuser, comme  
« on l'a fait, de conduire au matérialisme et à l'athéisme. Les spi-  
« ritualistes de tous les temps sont convenus que le cerveau était un  
« organe indispensable, pour penser. Qu'a dit de plus, le célèbre  
« anatomiste allemand ? A-t-il avancé quelque part, que le cerveau  
« pût penser tout seul, sans le concours de l'âme immatérielle ?  
« Non : il s'est contenté de disséquer cet organe physique, de le  
« diviser en plusieurs parties, dont il a montré les divers usages.

« Les spiritualistes de notre époque, s'ils sont de bonne foi, n'en concluront qu'une chose, c'est que l'âme simple dans son essence et dans son action, a un instrument multiple à son service, pour accomplir des actes, dont on ne niera pas, sans doute l'infinie multiplicité. Au reste Gall a répondu lui-même à ses calomnieux, dans son ouvrage intitulé : *Des dispositions innées de l'âme et de l'esprit ou du matérialisme*. » Telle est l'appréciation de Broussais, sur le docteur Gall. Une justification plus complète vient terminer le débat. Elle émane du fondateur lui-même de la nouvelle école, qui ne pouvant traiter la question physiologique, sans mentionner les travaux de ses illustres devanciers, n'a trouvé rien à dire d'eux, qu'un regret, de les voir mêler le spiritualisme à leurs recherches physiologiques.

La conclusion de ce qui précède, contre les prétentions de l'école nouvelle, prouve que le progrès indéfini est physiologiquement impossible, à moins qu'elle ne prouve, à son tour, que le temps peut modifier l'organisme, soit par l'addition de nouveaux organes, soit en augmentant, indéfiniment, les propriétés de ceux qui le constituent; car, il s'agit, pour cette école, d'arriver par évolutions successives, jusqu'à l'évolution suprême, qui serait l'idéal de toutes les perfections. Sans remonter au temps où l'homme est apparu dans le monde et sans attacher plus d'importance, qu'il ne convient, à ces périodes qui ont précédé l'époque où se sont constituées les grandes nations, arrêtons-nous d'abord à la nation égyptienne. Etudions et voyons les modifications qu'elle a pu subir depuis l'époque de Moïse. Ce législateur paraît-il inférieur aux grands législateurs de notre époque? Le décalogue qu'ils ont tous copié et que les peuples les plus éclairés se sont transmis avec vénération, n'indique-t-il pas que les voyants (selon le langage de l'école positiviste), qui conduisaient alors les peuples y voyaient, tout au moins, aussi clair et aussi haut, que les voyants de notre temps? Cependant le décalogue fut écrit 1,500 ans, avant Jésus-Christ; ajoutez à ce chiffre 1,800, depuis sa venue, nous aurons le chiffre respectable de 3,300 ans, pendant lesquels l'évolution intellectuelle et morale est loin d'avoir indéfiniment progressé. On nous rappellera, sans doute, le progrès des sciences accompli dans cette période. Nous ferons remarquer que le progrès intellectuel est, selon nous, caractérisé avant tout, par les vues élevées, par les grandes conceptions sur l'humanité, dans ses rapports avec l'être divin. Est-il, en effet, rien de plus élevé,



que cette philosophie, sans laquelle on ne peut réformer ni perfectionner les mœurs, ni fonder des institutions sociales?

Quelle ne doit pas être l'importance de cette philosophie, puisqu'elle a suffi à la gloire de Socrate et de Platon, son disciple.

Nous touchons à la civilisation de l'ancienne Grèce. Il suffit de mentionner cette brillante époque, au point de vue purement humain. Guidée par les restes dispersés et confus d'une révélation primitive, elle était parvenue, sous le rapport littéraire, artistique et philosophique, à une hauteur qui n'a été dépassée de nos jours que par les enseignements du christianisme. On ne doit pas perdre de vue que le progrès intellectuel dans le système positiviste ou matérialiste ne peut se faire que par le travail exclusif de la matière arrangée pour cette fin par le hasard, cette divinité de système épicurien, qui a formé l'univers et qui eût ramené les peuples à la sauvagerie s'ils n'avaient pas été préservés par la révélation chrétienne. C'est le terme inévitable où aboutirait le nouveau système, si le monde n'était imprégné, ainsi que nous l'avons fait remarquer dans nos précédentes réflexions, d'une doctrine avec laquelle il a pu s'identifier par un enseignement de plus de 1,500 ans.

Le progrès, dans le système positiviste, c'est le développement continu de la pensée élevée à sa plus haute puissance. La doctrine spiritualiste le poursuit aussi avec ardeur et accepte ses œuvres parce qu'elles sont la glorification de Dieu, dans la plus belle de ses œuvres, l'homme fait à son image. Mais ce progrès continu, qui est la loi fatale du positivisme, la condition indispensable de sa suprême évolution, s'accomplit dans la doctrine spiritualiste par le concours de l'organisme et de l'âme, ces deux puissances dont une loi divine, a mesuré et réglé les effets.

Dans le système matérialiste, les fonctions des organes, qui sont exclusivement le résultat des propriétés de la matière, sont toutes assujetties aux mêmes conditions; le cerveau qui produit la pensée, le foie qui sécrète la bile, le rein, l'estomac, toutes les fonctions, en un mot, s'exécutent dans un cercle d'opérations, où l'on ne doit considérer que les phénomènes appréciables aux sens, c'est-à-dire les produits sécrétés ou formés par ces diverses opérations, dont l'étude doit être rigoureusement restreinte aux phénomènes produits par l'action des sens et aux impressions qu'ils transmettent au cerveau, l'unique agent de l'intelligence. C'est avec ces notions bornées aux

premiers éléments d'une physiologie aussi incomplète, que l'on prétend refaire la science de l'homme et avec elle la science sociale. Mais déjà, dans les pures fonctions organiques, l'observation et l'expérience avaient amené les observateurs à poser en physiologie, le principe vital, comme l'expression d'un grand fait, qui résumait l'ensemble, l'harmonie des fonctions des organes. Il reste encore à noter, comme une grande loi vitale d'observation et d'expérience scientifiques, le principe psychique à qui a été départi l'empire sur le cerveau, qui lui transmet les impressions des sens, « suivant qu'il » est bien ou mal disposé ; car, il en est de cette partie comme des » autres, qui, pour être en état d'obéir à l'âme, demande certaines » dispositions, ce qui montre, en passant, que le pouvoir de l'âme » sur le corps a ses limites.<sup>1</sup> »

Le positivisme substitue à cette philosophie, la théorie de l'inconnaissable, c'est-à-dire la proscription du domaine des sciences, de l'Etre dont le nom, les œuvres et l'action providentielle ont inspiré toutes les œuvres de l'intelligence que les peuples se sont transmises jusqu'ici, d'âge en âge. Ce patrimoine sera désormais enfoui dans nos archives, clos et scellé, pour n'en plus sortir, parce qu'il est un obstacle aux progrès de la science. Ce serait, convenons-en, simplifier beaucoup l'instruction des nouveaux adeptes, débarrassés, du même coup, d'une philosophie déclarée surannée, et d'une morale dont la sanction gênait nos instincts. Un traité de physiologie réduit à l'étude des sensations, sera désormais le catéchisme des générations futures et suffira à toutes les exigences de l'état moderne social ; car, il ne s'agit de rien moins que de reconstituer à nouveau la vieille conception du monde. Cette doctrine extravagante prêterait à rire, si elle n'avait pas un côté sérieux par les conséquences de sa théorie. Elles sont physiologiquement inévitables et de plus irrémédiables, parce qu'elles avaient pour effet une lésion organique du cerveau qui affaiblirait progressivement son action jusqu'à déterminer l'atrophie d'une ou plusieurs de ses parties. Essayons de le démontrer :

Le cerveau effectuant la pensée, doit être en rapport direct par l'intensité de sa fonction, avec l'exercice de cet organe, dans l'ordre

---

<sup>1</sup> BOSSUET. Connaissance de Dieu et de soi-même.

d'idées où il travaille. Cet ordre d'idées est-il constant, actif, l'organe acquiert une énergie proportionnelle à la constance de cet ordre d'idées? Si bien, que quand il n'est plus stimulé par ces idées, il perd son aptitude à les reproduire. Le positivisme exclut les principes Dieu et l'âme; il est évident, dès lors, que ces principes tomberont dans l'oubli et que l'organe ou la portion d'organe qui les rappelait, aura, par son inaction, perdu ses aptitudes à les reproduire. C'est une loi physiologique absolue que le positivisme ne peut pas éluder; il arrivera donc fatalement qu'une société assujettie au régime de ce système, ne formera plus qu'un peuple à l'état de crétinisme. Il est donc oiseux aujourd'hui de répéter les preuves à l'appui de l'existence de Dieu et de l'âme. Ce sont des textes complètement épuisés. Il résulte de l'étude de cette question que le spiritualisme est tout-à-fait réhabilité scientifiquement. Pour nous, nous allons plus loin, dans les déductions de notre théorie, au point de vue si important de la morale. Nous accepterions, plus volontiers, une erreur scientifique utile à l'humanité, qu'une vérité du même ordre, qui pourrait lui être nuisible. Nous regretterions que l'on pût dire aujourd'hui; déférence et soumission à la science, dût-elle devenir un mal social, ou même un danger.

Qu'on veuille bien nous pardonner une insistance, peut-être importune. Notre objet n'est pas de ramener à nos idées, un système inconciliable, avec notre doctrine. Nous le combattons, parce que les préjugés répandus par l'école nouvelle et ses adhérents, inspirent des défiances aux hommes que le prestige de la science séduit et trouble dans leurs croyances, dans leurs idées, et dans leurs sentiments, sur les choses usuelles de la vie. Il sera très facile de convaincre les hommes de bonne foi, que les allégations des novateurs n'ont aucun fondement et que leur système est scientifiquement impossible à soutenir; qu'après tout, ce qu'ils écartent, comme inconnaissable, ne l'est pas plus que leurs théories sur la matière dont ils ne connaissent pas plus l'essence, que nous ne connaissons l'essence de l'esprit qui anime le corps. Il est difficile de comprendre l'importance qui semble s'attacher à un système qui ne fut pas même discuté à l'époque de son apparition. Le bon sens public ne tardera pas à en faire bonne justice. M. Caro l'a réfuté, il y a peu de temps, au point de vue de la morale dans une lecture faite à l'Académie. M. Bouschut lisait aussi devant l'Académie des sciences, un très remarquable travail,

dont la conclusion aboutissait à établir, qu'il est dans l'homme avec son âme, pour les besoins de son existence, un principe de vie qui représente plus exactement la nature, que la doctrine de la vie considérée comme un effet d'organisation. M. Bouschut est arrivé à cette conclusion, après avoir mis à néant la théorie positiviste dans ses représentants les plus autorisés. Il est permis de faire observer que cette théorie des premiers réformateurs de la science continuée de nos jours, par M. Littré et M. Claude-Bernard, si elle n'avait pour parrains ces deux savants académiciens, n'aurait pas été prise au sérieux. Cela ressortira de l'étude sérieuse de leurs théories. Il suffit d'énoncer la théorie de la chimie vivante de M. Claude-Bernard, discutée par M. Bouschut. C'est, dit le critique, une série de compositions et de décompositions qui constitue la vie. Les molécules de matière se consomment pour être immédiatement remplacées par de nouvelles molécules consommées à leur tour. C'est une fournée vivante en action jusqu'à l'extinction de la vie. Le chimiste a un moment d'embarras, il est vrai, pour dire comment s'alimente ce feu continu. Il emprunte au spiritualisme son principe en dehors de l'organisme ; seulement, il en change le nom, voilà tout. Il fallait bien un principe quelconque, au milieu de ce brasier, où chaque jour l'organisme se fait et se défait, pour comprendre comment le cerveau seul peut avec ses molécules incessamment renouvelées, rappeler à notre souvenir dans la vieillesse et d'une manière plus distincte, que les faits de la veille, ceux qui se sont produits dans notre jeunesse. Cependant le chimiste ne voit et ne veut que la matière dans son laboratoire. Ah ! flagrante contradiction ! n'est-ce pas là la justification de l'épigraphe que nous avons mise en tête de notre article.

Dr DESCRIMES.



# LETTRES SUR L'ILE DE LA RÉUNION.

---

## ( Cinquième Lettre )<sup>1</sup>

---

*Agen* , ce      avril 1876.

Vous avez la bonté, mon cher ami, de vous plaindre de mon silence. Je vous en dois la raison. Quand je vous ai quitté si brusquement, j'avais la ferme intention de vous revenir au plus vite, mais je comptais sans mon hôte. Ma dernière lettre, le croiriez-vous, m'a valu toute une correspondance. Malheureusement, deux de ces missives n'étaient pas signées.

Des lettres signées, je n'ai pas à parler ici. Elles m'ont amené des relations dont je m'estime heureux. Elles ne pouvaient que m'encourager à vous donner quelques-unes de mes heures de loisir.

Je sais quel cas il faut faire des écrits anonymes. Les jeter au panier et ne plus y songer. Pourquoi cette belle indifférence n'est elle que théorique? Le moindre chiffon de papier de ce genre la met en fuite. Elle peut venir avec l'habitude, mais cette habitude, je ne l'ai pas et ne l'acquerrai pas, je l'espère.

L'écriture de la première de ces deux lettres était féminine, ferme et assez bien formée. C'était, pendant trente-cinq lignes, façons aigredouces d'une femme sans orthographe, j'allais dire d'une chatte mal apprise ne sachant même pas faire patte de velours.

L'écriture de la seconde était toute masculine, sans fautes d'orthographe celle-là. Combien j'ai regretté, combien je regrette encore de

---

<sup>1</sup> Voir la Livraison de Juillet, 1875.

ne pouvoir y répondre. Elle mériterait une triple leçon de physiologie, d'histoire. La troisième, plus courte, l'anonymat gardé par mon correspondant ne me permet pas de la caractériser.

Ces écrits anonymes m'ont fait éprouver ce sentiment de répulsion, de dégoût que produit sur moi la vue d'une de ces grosses araignées noires, velues, aux longues pattes, qui, le soir, par les temps humides, viennent dormir sur les cloisons.

La crainte de pareille rencontre m'a trop longtemps arrêté. Je suis enfin devenu plus raisonnable. — Qu'y faire, du reste ? — et je vous reviens.

Dans ma dernière lettre j'avais établi, veuillez vous le rappeler, une comparaison entre la population coloniale en 1849, au lendemain de l'émancipation, et celle de 1869. Je vous ai montré le vieux noir, l'esclave de Madagascar ou de la côte d'Afrique, disparaissant avec rapidité devant un ordre social nouveau ; ses enfants, plus aptes à profiter de ces mêmes conditions nouvelles, sachant vivre et prospérer ; le groupe mulâtre divisé en deux sous-groupes : les métis affranchis en 1848, augmentant dans des proportions considérables grâce à un croisement inextricable où tous les éléments coloniaux ou étrangers apportent leur contingent, et mettant à profit l'instruction que la colonie repartit à tous ses enfants ; les mulâtres, libres de naissance avant l'émancipation, tendant à un croisement à peu près *unilatéral* dans le sens de la race blanche. Je vous ai dit aussi que la Réunion avait su se débarrasser autant que possible du préjugé de la couleur, c'est-à-dire qu'elle savait l'oublier en face de la position acquise et des services rendus.

Pour le nouveau débarqué, la délimitation entre la population blanche et le groupe métis est loin d'être facile. Tout mulâtre ne porte pas sur sa figure, dans ses traits, la trace de son origine. Plus d'une fois j'ai admiré la blancheur de la peau, l'opulente chevelure blond-cendrée, les traits caucasiens de femmes que j'ai su, plus tard, être de sang-mêlé, le teint fleuri et lymphatique d'un mulâtre. Il a fallu la notoriété publique, le plus souvent la malignité de l'un, le besoin, chez l'autre, de mordre son prochain (péché mignon aussi fréquent aux colonies qu'en notre vieux monde), pour dissiper mon erreur.

Ces méprises sont fréquentes. J'en ai été un jour la victime. J'appartenais encore à la marine. Depuis un mois environ, la *Turquoise*, dont j'étais le chirurgien-major, était mouillée en rade de Saint-Denis

Je me trouvais en nombreuse compagnie sous la varangue (vous dites ici vérandah) d'une maison où, grâce à une lettre d'introduction, j'avais reçu le plus gracieux accueil. Le chapitre de la musique, les petits cancans du jour épuisés, pendant qu'à une table de bouillotte s'asseyaient les « gens raisonnables, » la jeunesse décida de jouer aux petits jeux. Une jeune femme au teint pâle et mat, aux longs yeux noirs, aux cheveux « comme l'aile d'un corbeau » se posa sur la sellette. Je fus chargé de recueillir les dires. Cela fait, je m'avancai, casque te sois, le bras, de la main droite lissant le gant paillé de la gauche, la bouche en cœur, aiguisant le plus aimable de mes sourires ; vous me voyez d'ici. Je m'inclinai légèrement :

— Madame, vous êtes sur la sellette parce que..... vous êtes brune.

— « Celui qui a dit cela est un imbécile. » (*Sic.*)

A cette riposte si énergique, si peu attendue, j'eus peine à réprimer un violent haut le corps. L'imb..... non, le coupable du dire, c'était moi. Est-il utile de vous déclarer que j'eus hâte de terminer le jeu. D'un coup d'œil interrogateur, j'avais entrevu derrière moi, sur les côtés, chez la partie féminine, surtout chez les plus jeunes et les plus jolies, de petits sourires incisés bien que réprimés ; j'avais vu des yeux à moitié baissés mais pétillant de malice sournoise satisfaite. Devant moi, j'avais une tête vraiment belle, *fulgurant* d'une colère dont je me comprenais la cause bien inconsciente. Mon supplice terminé, j'abordai la maîtresse de la maison :

— De grâce, Madame, le mot de l'énigme !

— Est-ce vous qui?....

— Oui.

— Eh bien ! mon cher monsieur, avant de vanter les « trop brunes, » prenez des renseignements.

Malgré sa forme sibylline, je compris l'avis qui m'était donné ; je compris encore bien mieux ma bévue quand, dans un coin de la varangue, une « amie intime » de la jeune femme m'eût dit sa généalogie. Quatre générations n'avaient pas encore effacé toute trace d'une malencontreuse aïeule malgache. La leçon me fut bonne et je jurai, mais un peu tard, que.... même en face d'une blonde, je prendrais des renseignements.

Ce souvenir, remontant à mes débuts dans l'existence coloniale, prouve que je n'avais pas l'œil.... créole. Il prouverait bien aussi, chez le sang mêlé, une susceptibilité pour ainsi dire malade en face de tout ce qui peut lui paraître une allusion, même la plus indirecte, à son origine. Mais c'est chose trop humaine. Je n'ai pas besoin d'insister.

L'observation a démontré que quatre croisements successifs s'effectuant dans le même sens, suffisaient à ramener le produit à la couleur de l'élément qui a constamment dominé. Sans faire du résultat de ces observations un axiôme scientifique, il est juste d'en faire bénéficier la partie de la population créole dont le croisement premier remonte à quatre et surtout à cinq générations, et chez laquelle les croisements ultérieurs ont toujours eu lieu avec la race blanche pure. Chez elle, du reste, toute trace physique ou morale de métissage a disparu ; il serait impossible de la différencier en quoi que ce soit du créole blanc. Aussi la comprend-on dans la population blanche.

Je vous ai déjà dit les progrès de ce dernier groupe. En vingt ans, de 30,000, il s'est élevé à 40,000. Il se divise en deux sous-groupes bien distincts par leur habitude extérieure, leurs mœurs, leur utilité sociale : le *petit blanc* et le créole *sans épithète*.

Le petit blanc provient des premiers colons. Il en a gardé les noms et les habitudes d'indépendance. Vous ne le rencontrerez que par hasard dans les grands centres. Il y vient, à de longs intervalles, troquer ses denrées ou le fruit de son industrie contre les objets indispensables qu'il ne saurait trouver ailleurs. Il habite la zone moyenne sous le vent, la partie volcanique moderne de l'est, les îlets des rivières, les plaines de l'intérieur. Le village du Grand-Sable englouti, en novembre dernier, par l'éboulement d'une partie du gros morne des Salazes, était en entier composé de *petits blancs*.

Voici le portrait physique et moral qu'en a tracé M. Maillard, ingénieur colonial (*Notes sur l'île de la Réunion*) :

• Les *petits créoles* possèdent une physionomie particulière bien reconnaissable, mais presque impossible à définir. Ils ont le teint d'un blanc sale, les traits assez réguliers, les jambes arquées, le mollet placé très haut, les yeux presque toujours bleus et les cheveux châtains. Au moral, les *petits blancs* sont bien caractérisés par la vanité, la fierté et l'*indisciplinabilité*, alliées à une incurie, une paresse, une insouciance, une apathie incomparables. »



« Ils ne sont à peu près bons à rien. On n'a rien à attendre d'eux comme membres de la société. Ils croiraient se déshonorer par le travail, surtout par le travail de la terre; la culture est une sorte de honte pour eux. Ils sont pêcheurs, chasseurs, ouvriers forestiers, charpentiers ou charretiers; tels sont les seuls métiers qui sourient à quelques-uns. Les autres vivent de paresse dans une petite case enfumée où grouille, en compagnie de porcs, de chiens et de volailles, une nuée d'enfants. »

Pour être sévère, le portrait n'en est pas moins vrai. M. Maillard l'a écrit en des temps de prospérité (1862). La dureté du temps actuel, et voilà tantôt dix ans qu'elle dure, n'a presque rien changé aux allures du *petit créole*. Alors que la faim chasse les loups du bois, il se contente de la vie au jour le jour, insouciant, inconscient du lendemain. L'école, l'église le poursuivent en vain. L'école, il l'évite; l'église, il y va, mais de corps seulement; ses leçons, ses principes sont pour lui lettre close.

« La misère n'existe pas ici, » me disait un jour un homme de grande valeur, président de l'administration de l'assistance publique. « Le pauvre est sobre, » (oui, jusqu'au rhum exclusivement). « Il se nourrit de peu, et le sol lui donne une nourriture presque gratuite. Pas de froid, par suite, pas de vêtements, pas de chauffage, un abri facile à trouver ou à construire. » La misère n'existe pas, en effet, à la Réunion, la misère affreuse de nos climats, mais la misère physiologique existe, conséquence inévitable de l'oubli ou de l'ignorance de toute hygiène physique et morale. Combien de fois il m'a été donné de la constater! Pendant une longue épidémie de typhus à rechûtes, aucun *petit b'anc* n'a pu résister à ses atteintes. Depuis que la Réunion est infestée de fièvres intermittentes, des le premier ou le second accès, il tombe dans une anémie profonde. En 1870, pendant la guerre, le ministre demande à la colonie quatre cents volontaires pour le service de la marine en Cochinchine. Un certain nombre de *petits blancs* se présente. Ils étaient dans la force de l'âge, de 20 à 25 ans. Ils n'ont été là bas bons à rien. La dysenterie, les fièvres paludéennes en ont eu raison bien plus vite que des autres volontaires.

Un mot sur ce fait. En demandant des hommes à notre colonie, le ministère de la marine a voulu, sans doute, faire un essai, tout en obéissant à une nécessité pressante. Il était logique d'espérer que des hommes nés sous un climat tropical, dont la majeure partie devaient

appartenir de plus ou moins près à la race noire, résisteraient mieux et plus longtemps que nos marins aux maladies endémiques de la Cochinchine. Il en a été tout autrement. Malgré le bien-être relatif que beaucoup ont trouvé dans leur service nouveau, comme solde, nourriture, vêtements, la force de résistance a été nulle ou à peu près nulle chez tous les volontaires, sauf chez quelques créoles blancs. Cette épreuve a été décisive. Le département de la marine ne l'a plus renouvelée.

Je ne saurais vous dire le chiffre des *petits créoles*, aucune statistique ne vient à mon secours. Ils forment l'infime minorité de la population blanche.

J'arrive aux créoles blancs.

— Vous me parlerez des créoles, me disiez-vous, un jour, d'un air narquois. Oui certes, vous répondis-je, mais comment ? Je ne le sais trop moi-même. Par un beau jour de soleil, alors que la bonne humeur vous monte au cerveau comme la sève à la vigne, je serai optimiste et j'en dirai sans mélange le bien que je pense. Par contre, par un temps gris et humide où l'on ne trouve que rhumes ou méchante humeur, je serai tout aussi inconsciemment pessimiste et j'en dirai du mal. — Choisissez un beau jour. — Vous en parliez bien à votre aise, mon cher ami. Depuis longtemps nous l'attendons, ce beau jour, et comme sœur Anne, je ne vois rien venir. Dehors, de la boue, des grains continus, une brise froide et pénétrante ; pour reposer mes yeux, une végétation souffreteuse, des arbres pleurant par toutes leurs feuilles après un rayon de soleil qui les sèche ; sur mon dos un gros paletot d'hiver. Dedans, j'étouffe pour un peu de feu que je me hâte de faire éteindre ; si j'entr'ouvre mes croisées, je gèle ; devant mon bureau, j'ai les pieds à la glace et la tête en feu. Nous voici tout proche de mai et il me faut une chaufferette ! et on appelle cela le printemps !

Certainement non, je ne vous parlerai pas aujourd'hui du créole. J'attendrai un jour de soleil.

Mai.

Le soleil nous est enfin revenu. Dès hier au soir la hausse du baromètre m'avait annoncé son retour. J'ai tenu mes volets ouverts pour recevoir ses premières caresses. J'ai bien fait d'attendre. Je ne broie plus du *gris*, je vous reviens.

Quelques mots suffisent à caractériser le créole : *c'est un Français au système nerveux tout à la fois surchauffé et amolli par le soleil.*

Il est d'une taille au-dessus de la moyenne ; il a les reliefs musculaires peu développés, les membres inférieures arrondis par le tissu adipeux. J'ai été frappé de la gracilité de ses membres supérieurs. Le teint est pâle, un peu anémique, les yeux et les cheveux sont châains plutôt que noirs. Il a de la distinction dans ses formes, dans son habitude.

D'une intelligence générale vive mais amendée par l'indolence, il goûte peu la lecture ou le travail d'une application continue. Capable d'un vigoureux coup de collier, il rentre volontiers dans son occupation de tous les jours. Saisissant vite les grandes lignes d'une question, il se plait à la voir approfondie par d'autres ; aussi le travailleur, le *piocheur* acquiert-il auprès de lui une influence considérable. D'une impressionnabilité extrême bien vite corrigée par l'apathie, on peut hardiment lui appliquer la comparaison du feu de paille. Il veut bien, mais ne sait pas vouloir assez longtemps. Susceptible et frondeur, il n'aime pas à être frondé. Assez bon philosophe en face de l'adversité, il a une légère teinte de fatalisme. Il aime les cartes, les chevaux ; il aime passionnément les femmes et le jeu de domino. Large, la main ouverte, secourable, hospitalier, en affaires il devient dur et retors. Amoureux des formes, il veut surtout paraître. A son très grand éloge, le créole n'est jamais, ne doit jamais être inoccupé. Du plus riche au plus pauvre, le jeune homme, dès sa sortie de l'école, s'il ne vient pas en France se livrer aux études supérieures, cherche une place, une position, une carrière. Il lui faut « travailler. »

Vous parlerai-je de la créole ? Tracé par moi, le portrait pourra vous paraître partial. Ne serai-je pas à vos yeux un juge intéressé ? Bah ! je me hasarde.

La créole est grande. La tête petite sur un cou un peu long est portée haut et droit. Les cheveux sont opulents et fins ; blonds dans l'enfance, ils deviennent châains avec la puberté. Le teint pâle se colore à la moindre émotion. Les yeux bleus ou gris se foncent par les impressions fortes jusqu'à paraître noirs ; grands, humides, miroitant à la lumière, leur expression a je ne sais quoi qui vous attire. Sa bouche, suffisamment petite, sourit volontiers, mais ignore le rire franc et large. Le buste saillant se jette avec hardiesse en avant. Les

attaches sont fines, les doigts allongés, légèrement arrondis à leur extrémité par le travail de l'aiguille dont on voit, par ci par là, les piqûres ; les pieds sont étroits et longs plutôt que petits. Le port est d'une distinction naturelle, la démarche lente et sans tapage. Elle aime la toilette, sait la choisir et la porter. Quelqu'un a dit : la créole se *parisianise* en vingt-quatre heures.

Elle est un mélange assez curieux d'activité et de nonchalance, d'indolence et de vivacité, d'animation et de mutisme, de calme et de tempêtes.... dans un verre d'eau. Active dans son intérieur où un domestique nombreux et souvent indocile réclame une attention et une surveillance continues, à ses heures de repos, pendant qu'elle s'enfouit dans un fauteuil frais et profond, elle aura volontiers à ses pieds, accroupie sur une natte, une indienne prête à ramasser le peloton de fil échappé de ses mains ou tombé de la corbeille à ouvrage. Un signe distinctif vous fera reconnaître de suite la maîtresse de la maison. Pénétrez dans son salon, auprès d'elle, à la portée de sa main, sous ses yeux, vous remarquerez une petite corbeille remplie de clefs. Elle ne les abandonne ni nuit ni jour. Ce sont les clefs nombreuses de son département. La défiance absolue du personnel qu'elle dirige est la première qualité de son ministère. La moindre promenade la fatigue, mais elle magasinera tout un long jour. Indifférente aux excitations journalières du dehors, si une distraction se présente piquant sa curiosité, elle s'y précipite avec une ardeur que motive la monotonie de l'existence coloniale. D'une nature éminemment impressionnable, elle veut et veut vite ; comme chez l'enfant, son désir ne connaît pas el lendemain. Si les contrariétés de tous les jours la laissent calme, parfois une piqûre d'épingle l'excite plus que de raison. Timide à l'excès, je l'ai vue, dans les circonstances graves, garder un admirable sang-froid. Prévenante, affectueuse pour ses amis, elle reste froide jusqu'au mutisme devant qui lui déplaît. Du langage créole elle a fait une langue gracieuse, naïve, tendre, un peu mignarde, la langue familière par excellence. Rarement de longues phrases, souvent des demi-mots, des insinuations aux mille replis capricieux dans lesquelles l'intonation est tout. » Dans une causerie à plusieurs, elle écoute volontiers et s'anime alors seulement que le sujet parvient à lui plaire et surtout à la toucher. Elle aime la lecture, mais à bâtons rompus. Désireuse d'apprendre mais sans efforts, elle questionne et sait écouter. Elle aime la musique et la comprend. Elle adore les fleurs dont elle remplit les abords de sa maison ; pour elles aucun soin, aucune

peine ne lui coûte. A la danse, infatigable malgré les rigueurs du climat, elle rendrait des points à l'Européenne. Jeune encore, elle a eu un rêve, et ce rêve tenace, sans cesse renouvelé, c'est la France, c'est Paris. Paris, c'est l'horizon nouveau, le milieu inconnu où réside tout ce qu'elle ignore, tout ce qu'elle veut connaître ; c'est l'animation, le bruit opposés au calme de son existence journalière ; c'est le plaisir des yeux, ce sont les plaisirs plus élevés de l'esprit.

Je voudrais donner un dernier coup de crayon, mais un souvenir m'arrête. J'avais eu l'imprudence d'accuser la créole de faiblesse maternelle excessive. Les exemples étaient nombreux, mes arguments péremptoires. Je soutenais ma thèse devant une demi douzaine de jeunes mères flanquées de deux grand'mamans indignées. Ce n'était plus l'heure de l'indolence. Quelle vivacité, mon Dieu ! Avez-vous jamais glissé votre main dans une ruche au repos ? Il m'en cuît encore. Je m'échappai convaincu de méchanceté, de sauvagerie, de cannibalisme, et plus que jamais aussi convaincu que j'avais raison.

Je m'arrête. Ce portrait, deux créoles de ma connaissance le liront, sans doute. Qu'en diront-elles ? Que me vaudra-t-il ? Une moue dédaigneuse peut-être, peut-être un bon regard ; certainement un de ces doubles sons-gutturaux, *inécritables*, familiers à toute créole, qui veulent dire tout plein de choses, et dont je saurai bien saisir la signification.

Amitiés.

D<sup>r</sup> GAUBE.



# L'EXPOSITION D'HORTICULTURE

## DE BORDEAUX

( DU 23 AU 29 MAI 1876 ).



Malgré l'abondance des machines agricoles, malgré leur variété, malgré leurs ingénieuses applications, malgré la diversité des appareils et des instruments de progrès accumulés en un même lieu, il manquait au concours agricole de Bordeaux cette chose inestimable, sans prix et sans équivalent, la grâce, avec ses séductions et ses charmes, cet indéfinissable et impalpable rayon de lumière qui, sur les objets qu'il effleure, promène ses irisations et ses miroitements.

Les fleurs étaient absentes.

De ces houes et de ces charrues, de ces herSES et de ces moissonneuses, de ces dépiqueuses et de ces vanneuses, l'œil ne rencontrait pas pour s'y reposer le sourire aimé de leurs corolles, la beauté de leur feuillage, l'incomparable fraîcheur de leur teint, l'ardeur de leur coloris ou de la demi-teinte voilée de leurs tons adoucis.

L'oreille se lassait après tout des trépидations, entremêlées de coups de sifflet, des moteurs à vapeur et le nez se révoltait aussi bien des fumées âcres de la houille que des senteurs un peu trop fortement musquées des races bovines, ovines et porcines.

Flore et Pomone semblaient bannies par d'odieux proscripteurs des fêtes de Cérès ou, en termes plus prosaïques, la plantureuse agriculture paraissait exiler sa ravissante et mignonne sœur, l'horticulture, génie des jardins.

M. le docteur Cuigneau, avec une activité merveilleuse, — il n'y a rien de comparable à l'initiative enthousiaste d'un homme passionné pour les fleurs, — se hâta de fermer cet hiatus. L'exposition d'horticulture fut aussi rapidement exécutée que conçue, et, trois jours à peine

après l'ouverture du concours agricole, le concours horticole exhibait ses délicates richesses aux yeux d'un public enchanté qui passait joyeusement des sévères profils mécaniques de l'enceinte principale aux élégances fleuries de l'annexe.

Au centre même, des gazons hâtifs avaient été créés par des semis de graines à germination rapide. Des vasques projetaient de minces filets d'eau qui retombaient en égrenant leurs perles ou se pulvérisaient en une poussière diamantée, tempérant la chaleur de leur légère draperie.

Le panorama des Quinconces et celui plus lointain des sombres frondaisons de la côte de Cenon appartenaient à la zone tempérée; mais en se reportant aux frères abris de l'exposition d'horticulture, on allait brusquement et sans les ménagements d'une transition du paysage d'Europe à un paysage tropical, dont plusieurs jours d'un chaud et brillant soleil entretenaient l'illusion.

Les fougères de l'Australie et du Cap abritaient sous leurs vastes rameaux nos fougères françaises, humbles de taille mais regagnant en grâce ce qu'elles perdaient en hauteur. La taille ne fait pas plus la plante que l'homme. Puis venaient les Palmiers, les Dracènes, les Strélitzies, les Pandanes, égarés mais choyés sous des cieux incléments.

Rien de plus gracieux que ces frères folioles des fougères qui tremblent au vent, découpées par un ciseau magique, d'un vert si gai, tantôt luisant, tantôt duveté, frais ornement des bois où se développent leurs effluves d'une si particulière pénétration.

Et puis elles pèsent si peu sur la terre, comme la jeune fille de l'anthologie grecque!

Plusieurs variétés de capillaires ou cheveux de Vénus formaient des touffes aux ramifications d'un noir d'ébène où glissaient des gouttelettes de lumière. Auprès des flexueuses Sélaginelles, s'épandant en expansions plissées, les Scolopendres, amies des sources et des rochers humides, dardaient leurs longues langues ondulées, chevronnées au-dessous de bandes de velours marron. Tout auprès, un gymnogamma<sup>1</sup> attirait l'attention par le magnifique jaune métallique de la face inférieure de ses feuilles, pareilles à une robe verte lamée d'or.

---

<sup>1</sup> *Cymnogramma chrysophylla*.

Les Ptéris et les Cystoptères essayaient vainement de lutter contre leurs homonymes, les fougères arborescentes, apportées de l'hémisphère sud.

Ces fougères à port élevé et qu'on ne rencontre que sous les latitudes tropicales, dans le Centre-Afrique, à Madagascar, aux îles océaniques de Sumatra, de Java, de Bornéo, rappellent ces âges géologiques où leurs ancêtres, les Sigillaires, les Névroptères, les Sphénoptères, mêlés aux prêles monstrueuses, s'élançaient gigantesques, au milieu d'une atmosphère brûlante et dans une buée de vapeurs.

Dans le voisinage des fougères quelques Cycas déroulaient l'extrémité de leurs crosses. Les jolis arbres que les cycas ! Ils n'ont pas seulement une utilité ornementale, mais aussi une utilité économique. Les troncs des cycas renferment une fécule alimentaire très-estimée, le sagou. Au Japon, le Cycas Revoluta est même l'objet d'une protection spéciale des lois, qui en défendent jalousement l'exportation. Il ne faudrait pas, cependant, laisser croire que les cycas donnent au commerce tout le sagou dont il a besoin. Le sagou nous est fourni d'ordinaire par des palmiers des Moluques, surtout par le *Sagus Rumphii* et le *Sagus Farinifera*.

À ne consulter que leur feuillage, on rangerait volontiers les cycas parmi les fougères et, à ne tenir compte que de leur port, parmi les palmiers.

Cette ressemblance extérieure est trompeuse. L'organisation de leurs organes floraux les éloigne considérablement des unes et des autres.

La nature se plaît à ces trompe-l'œil.

Elle a donné aux souchets, aux scirpes, aux graminées, aux luzules, la même apparence ; aux tamaris, les écailles des cyprès et des thuyas.

N'y faut-il voir qu'un pur caprice ou qu'un hasard ? Le hasard ? nos pauvres cerveaux malades l'ont inventé, moyen commode de déguiser notre ignorance. Tout pivote autour des lois, comme l'aiguille d'un cadran autour de son axe. Le labeur de la science consiste à les découvrir.

Ces similitudes de formes, qui se reproduisent si souvent dans le



règne végétal, sont une démonstration de plus de la connexité des plantes et de leur intime parenté.

Les cycas ne sont ni des palmiers, ni des fougères, mais bien des végétaux proches parents de nos arbres verts, pins et mélèzes, sapinettes ou cyprès.

Dans ce dernier groupe d'arbres verts, se singularisent les bizarres Araucarias dont les larges feuilles coriaces et courtes s'imbriquent étroitement le long des rameaux, terminés en un renflement ovoïde. Entremêlés à ces végétations se dressaient divers palmiers, que Linné, à cause de leur stature et de leur majesté, appelait les princes du règne végétal, chamærops, dattiers, lataniers.

Du sommet des dattiers, cette richesse du Sahara algérien, retombaient de grandes palmes aux folioles distribuées comme les barbes d'une plume. L'Espagne, l'Italie, la Sicile les cultivent sur leurs côtes méridionales. Autrefois, le dattier paraît avoir appartenu à notre flore, si l'on en croit le blason de Nîmes, orné de ce palmier. Sur nos côtes méditerranéennes croît, d'ailleurs, un chamærops nain qu'on retrouve en Amérique sous le nom de Palmetto.

Des lataniers et des chamærops de la Chine complétaient l'exposition des palmiers.

Tout à côté d'énormes régimes, chargés de fruits, faisaient ployer les pédoncules des Bananiers,<sup>1</sup> se dégageant du milieu de feuilles à lambeaux pendants, déchirés à droit fil comme une étoffe de soie. L'un d'eux, le Musa Ensete venait pour la première fois de fleurir à Bordeaux.

La banane sert d'aliment complet : verte, elle donne de la farine ; cuite, elle nourrit encore ; mûre, elle livre une délicieuse pulpe sucrée. De son suc fermenté on peut extraire une liqueur spiritueuse. Le bananier est l'arbre de promesse. Les peuples qui le cultivent n'ont pas à redouter les tourments de la faim : c'est la vigne et le froment. Doux pays paradisiaques, de bonheur tranquille et de *far niente*.

A la même famille appartiennent les magnifiques Strélitziées dont

<sup>1</sup> Musacées.

les larges feuilles droites ressemblent aux feuilles de nos plantains d'eau.

Quel dommage que leurs fleurs splendides ne se fussent pas encore dégagées de leur spathe ! Nous eussions admiré leur éclat et surtout leurs remarquables étamines, pareilles à une pique et portant sur leur flet, en expansion membraneuse triangulaire, la flamme d'une lance.

La plupart de ces plantes ont besoin pour croître de la serre chaude. La houille essaie de restituer à ces frileuses la chaleur de la patrie tropicale et de remplacer l'ardente et implacable lumière de leur soleil de là-bas.

Avez-vous observé dans les fossés ou les mares les Rubaniers aux feuilles en forme de glaives comme celles des Iris ou des glaïeuls ? Vous avez en eux l'image raccourcie des Pandanus.

Les Pandanus ou Vaquois, originaires de l'hémisphère austral, sont, à de légères différences près, des Rubaniers en arbres, dont une touffe de feuilles, souvent cassées par le vent, couronne le sommet de la tige. Une caractéristique très singulière de ce végétal consiste dans le soulèvement du tronc au-dessus du sol par une foule de racines rondes groupées à sa naissance. Leur solidité n'est qu'apparente : un coup de pied suffit à briser et à ruiner l'édifice. Le Vaquois est un Briarée aux cent bras, moins la force. Le Pandanus exposé ne dépassait guère un mètre. Il ne rappelait pas par la hauteur ses frères asiatiques.

Plus loin venaient des Cannées ou balisiers aux fleurs rouges, des Bambous noirs et dorés aux tiges inflexibles, des Dragonniers (*Draecenas*) au port de Palmiers, des Bilbergias épineux, des Ficus aux fuseaux rouges et au suc lactescent dont on retire l'élastique caoutchouc, enfin des Agaves.

Se frotter aux Agaves, c'est s'y piquer. Dans l'épaisseur de leurs feuilles charnues, bordées de pointes acérées, se concentrent tous les sucs de la plante, toute sa chair, toute sa réserve accumulée jusqu'au jour où sa substance entière jaillit dans un thyrses chargé d'une girandole de fleurs pour retomber épuisée, se flétrir et disparaître après ce dernier et suprême jet de force organique, la floraison et la fécondation, but final de la vie.

Au Mexique, leur terre classique, les Agaves fleurissent au bout de cinq à six ans. Cette floraison tardive a servi de thème en Europe à

une légende qui leur attribue un épanouissement séculaire. Cette fable n'a pas besoin de réfutation. Nos Agaves fleurissent, quand cela arrive, à des époques indéterminées, par une concurrence de circonstances climatiques qui se rencontrent rarement.

Après les Cactées que tout le monde connaît, voici les Bégonias, c'est-à-dire les merveilles de la couleur! Bégonias bicolores, Bégonia hirsuta, Bégonia manicata, etc., et de très nombreuses variétés.

Oh! les belles feuilles auriculées ou en cœur, d'une infinie richesse et d'un coloris si frais qu'on redoute de les toucher, de peur de les ternir.

La gamme entière des tons les plus riches et les plus suaves, les taches laiteuses, les glaçures lumineuses, les verts-bronzés, les rouges-vineux et les roses vifs, les bandes de pourpre, les reflets métalliques de l'acier bleu, les moires chatoyantes, les zones opalines sur des fonds sombres, les colorations alternantes émerveillent leurs admirateurs. Nous sommes dans le paradis de la couleur. Il faudrait ici le pinceau d'un inimitable artiste ou la plume enchanteresse de la femme du génie qui vient de mourir.

Le voisinage des Gloxinias<sup>1</sup> ajoute encore à cette profusion de splendeurs. Ainsi la corolle campanulée du Gloxinia Caulescens est revêtue d'un velours d'azur pâle, presque glauque, à reflets satinés et où se jouent des ondes nacrées, changeant avec l'incidence de la lumière.

Seules, les feuilles de l'Anthurium Cristallinum supportent la comparaison. N'est-ce pas la baguette d'une fée qui a semé de cristallisations, délicates comme les fleurs du givre, leur fond velouté de vert?

L'Anthurium relève du groupe des Aroidées parmi lesquelles se rangent les Acores, les Caladiums, les Colocases, les Amorphophallus dont le jardin public de Bordeaux élève de nombreux spécimens.

Transportons-nous à Java avec le Cypripedium Barbatum. L'attrait de cette orchidée tient surtout au réseau de lignes noires qui parcourt ses feuilles et au renflement du tablier de la fleur en une espèce de babouche. Sur les bords, des épaississements glandulaires

---

<sup>1</sup> Gesnériacées.

émettent des poils roides et ciliés. La fleur est d'un violet livide, sauf la pièce supérieure qui est blanche et rayée de pourpre.

En France où ne vit qu'une seule espèce de *Cypripedium*, le *Cypripedium Calceolus*, l'imagination populaire a doté cette plante du nom de Sabot de Vénus. Je n'aime pas ce vilain mot de sabot. J'eusse préféré la pantoufle de Vénus. Elle eut évoqué la légendaire pantoufle de Cendrillon. Vous représentez-vous bien une Vénus en sabots ?

N'a-t-on pas, d'ailleurs, décoré des appellations charmantes de Cheveux de Vénus, une fougère dont nous parlions plus haut, et de Miroir de Vénus une campanule très-commune dans nos blés ?

En revanche, et comme accompagnement du sabot, on a voulu voir dans une Scabieuse la cuvette de cette déesse.

C'est pousser au-delà de ce qu'il convient la manie des assimilations.

On va chercher à grands frais et dans des pays lointains de magnifiques orchidées et l'on a raison.

Mais qu'on souffre que je revendique le bien qui nous appartient et qu'on me laisse plaider pour nos orchidées indigènes.

Elles ne méritent ni nos mépris, ni nos dédains et sont dignes de figurer dans nos collections de fleurs ornementales.

Se peut-il imaginer rien de plus gracieux que nos *Spiranthes*, nos *Epipactis*, nos *Listères*, nos *Orchis* pourprés, brûlés ou maculés ?

Et les *Ophrys* de nos plateaux calcaires ne s'épanouissent-ils pas en brillantes fleurs qu'on croirait animées ? Les fleurs de l'*Ophrys Mouche*, de l'*Ophrys Bourdon*, de l'*Ophrys Abeille*, ces derniers communs, le premier plus rare, ne semblent-elles pas avoir subi les plus gracieuses métamorphoses et fixé sur leurs pédoncules de beaux insectes aux ailes roses, à l'abdomen admirablement velouté et semé d'ocelles diversement colorés, aux antennes dressées près de leur tête dont les anthères, pâlement vermillonnées, simulent les yeux ?

Quelle main invisible a saisi ces insectes au vol et les a irrévocablement piqués sur une tige immobile ? Avec leurs ailes étendues, prêtes au départ dans un mystérieux effort pour une destination inconnue, ces frêles et gentilles fleurettes ne sont-elles pas le symbole de l'homme dont les aspirations infinies le porteraient à travers le monde sidéral, si les chaînes de la pesanteur ne le rivaient à la terre ?

Place donc dans nos jardins à ces pauvres délaissées ! Leurs charmes paieront au centuple cette hospitalité et cette conquête.

Après cette très-légitime digression, reprenons et terminons rapidement.

Il ne nous plairait cependant pas de laisser dans l'oubli une délicieuse petite plante que cachait un *Rhynchosperme* à odeur fragrante de Jasmin, la mignonne *Nerterya depressa*.<sup>1</sup> Ses baies rouges comme les grains d'un collier de corail se détachaient vivement sur le fond vert de ses folioles courtes et arrondies.

Avec les nombreuses *Verveines*, les *Calcéolaires* jaunes, les *Pétunias* diaprés, les *Azalées* vermicellées de stries roses et rouges, les *Rhododendrons* éclatants, les *Roses* sur tiges ou coupées, aux teintes changeantes, parcourant depuis le blanc-crèmeux, le thé, le jaune paille jusqu'au rouge violet et au ponceau, une incomparable échelle de nuances, nous en aurons fini avec ce que l'Exposition offrait de plus attractif.

Dans la section des légumes et des produits maraichers, les exposants avaient apporté des échantillons variés de diverses cultures : haricots, pommes de terre, choux-fleurs, aubergines, betteraves, pissenlits, chicorées, -mâches, carottes, choux, jusqu'à de précoces melons et de non moins précoces tomates.

Nous avons vu là d'énormes fraises, moins le parfum ; et d'énormes asperges, moins la tendreté.

Nous ne croyons pas que ce soit l'idéal du perfectionnement.

L'Exposition d'Horticulture est née du bon vouloir de tous : horticulteurs de profession, amateurs passionnés, municipalité empressée et généreuse. — Elle a réussi à souhait.

La ville avait même dressé une tente sous laquelle s'étaient les spécimens choisis de son jardin fleuriste.

Un seul vœu nous reste à formuler. — Puisse au concours agricole de l'année prochaine à Agen s'annexer une exposition d'horticulture aussi brillante et rien ne manquera à la future fête.

Dr L. COUYBA.

<sup>1</sup> Rubiacées.

# UNE TAPISSERIE DU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE.

---

Les tapisseries ont été, dans tous les temps, l'objet d'une grande faveur. Ce n'était que justice. Rien ne décore un appartement comme ces belles tentures aux tons riches ou doux, qui font si bien ressortir le mobilier, et ont si grand air.

Malheureusement, elles sont exposées, ainsi que la plupart des choses de ce monde, à de nombreuses causes de dégradation. Le travail des insectes rongeurs ne s'arrête guère ; si lent qu'il soit, il a pour lui la continuité, et les ravages qu'il produit se chiffrent par des sommes considérables. C'est ainsi qu'ont disparu de nombreux chefs-d'œuvre de l'art du tisseur, inspirés par d'admirables dessins ; des *Cartons*, comme on les appelle, produits par le génie et les pinceaux des grands-maitres. On sait que Raphaël et avant lui, Albert Dürer, Van Orley, Rubens et d'autres, n'ont pas dédaigné de préparer des modèles pour les ateliers des tapissiers restés célèbres et vivant de leur temps.

Cela donne la mesure de la valeur artistique des trop rares produits de ces brillantes collaborations.

Le hasard nous a fait rencontrer un de ces beaux ouvrages. Après mille difficultés, nous sommes parvenu à l'acquérir. De quelle demeure princière a-t-il revêtu les parois ? Nous l'ignorons absolument. Ce qui est sûr, c'est l'excellence des compositions et celle de la reproduction considérée en elle-même. Aussi, avons-nous pensé que la description n'en serait pas dénuée d'intérêt et que les amateurs auraient quelque plaisir à la lire. Nous ne nous attacherons qu'à une chose, la faire aussi simple et aussi exacte que possible.

Cette tapisserie représente une Chasse au Cerf, elle comprend six panneaux ayant chacun 3 mètres, 20 de haut et variant dans leur

longueur entre 2<sup>m</sup> 50 et 4 mètres ; leur poids est d'environ cent kilogrammes.

La chaîne est faite d'une laine ronde écrue, de qualité très-supérieure, dite d'Espagne et filée à la quenouille. Les trames sont formées par des laines et des soies très fines dont les nuances parfaitement conservées offrent à l'œil une douceur de tons que l'action du temps peut seule donner.

On remarque sur la bordure extérieure, qui est de nuance bleu indigo foncé, et au bas de chaque panneau, la marque du tapissier à qui on la doit, ainsi que l'écu et le monogramme de la ville où il a été fait.

Ces marques sont tissées en soie couleur jaune d'or et ainsi formées :

E . L . B .  B .

Voici ce qu'on trouve dans une ordonnance de Charles-Quint datée de Bruxelles, 16 mai 1544 (article xli) :

« Que le maistre ouvrier faisant telle tapisserie ou la faisant faire,  
« sera tenu de faire ouvrer sur l'un des bouts ou au fond de la dite  
« tapisserie sa marque ou enseigne; et auprès d'icelles, telles enseignes ou  
« gnesque ladite ville ordonnera : afin que par telles enseignes ou  
« marcq soit cogneus que ce soit ouvrage de la dite ville et d'un tel  
« maistre ouvrier, et venant au prix de vingt et quatre pattars  
« susdicts et au-dessus. »

Dans la tapisserie dont nous parlons, la marque obligatoire à tisser à côté du nom du tisseur était le monogramme et l'Ecu de la ville de Bruxelles, qui tenait le premier rang dans les Flandres pour la fabrication des tapisseries.

Les lettres E . L . indiquent les noms de l'artiste tapissier, qui était Evrard Leynier, né à Bruxelles vers la fin du xvi<sup>e</sup> siècle et où il occupait la première place parmi ses confrères.

Puisque nous venons de parler de l'article xli de l'Ordonnance impériale, nous allons reproduire la teneur d'un autre article du même règlement visant la contre-façon, des marques tissées par des ouvriers médiocres, sur les tapisseries qu'ils livraient aux marchands.

# Article LXXXVIII

- Que nul, quel qu'il soit, ne se présumera de contrefaire, falsifier,
- de faire ou enfasser la marque d'un autre, sur la paine et fourfaic-
- ture de la main dextre et de jamais pouvoir user du dict mestier. »

La fabrication des tapisseries était pour les Flandres une si grande source de profit et de célébrité, que Charles-Quint sentit le besoin de reglementer cette fabrication d'une maniere completé et définitive; aussi, se montra-t-il extrêmement rigoureux envers les contrefacteurs.

Ceci dit, nous revenons à la description de notre Chasse qui est ainsi divisée :

|                 |                         |   |                  |                                    |
|-----------------|-------------------------|---|------------------|------------------------------------|
| 1 <sup>er</sup> | panneau. Le Départ..... | 3 | mètres de large. | } Hauteur générale<br>3 mètres 20. |
| 2 <sup>e</sup>  | — Le Bien-Aller....     | 4 | —                |                                    |
| 3 <sup>e</sup>  | — Le Cerf débusqué.     | 4 | —                |                                    |
| 4 <sup>e</sup>  | — Le Cerf à l'eau..     | 2 | 50 —             |                                    |
| 5 <sup>e</sup>  | — La mort du Cerf.      | 4 | —                |                                    |
| 6 <sup>e</sup>  | — Le Retour. ....       | 3 | —                |                                    |

Ces tableaux sont encadrés par une bordure de 0 mètre 25 centimètres de large dont la décoration consiste en guirlandes de rameaux fleuris, sortant à chaque angle, d'une corne d'abondance et se croisant à intervalles presque réguliers, en formant des courbes élégamment sinueuses ; elles sont rattachées l'une à l'autre par des nœuds flottants formés d'un ruban bleu dont le mouvement toujours gracieux diffère dans chaque panneau.

Ce lit de fleurs, où dominant la rose et toutes les fleurs printanières, repose sur un fond jaune dont les tons variés forment ensemble, une gamme tout à la fois chaude et harmonieuse.

Au centre des bordures verticales perchent des Kakatoïs que deversifient dans chaque bordure leur attitude et la nuance de leur plumage.

Une variété presque inépuisable se révèle dans l'exécution de cette luxuriante bordure. Là où la forme des fleurs est semblable, ce sont les teintes qui diffèrent ; plus l'œil se fixe sur ce travail, plus il en admire l'étonnante perfection. — Le peintre, à qui sont dûs les cartons, et le tapissier qui les a exécutés, prenaient, on le sent, un



vrai plaisir à jouer avec les difficultés de l'exécution, difficultés d'autant plus grandes, que le tapissier n'a pas, comme le peintre, la ressource de la retouche abondamment et aisément répétée.

Nous avons tendu dans une vaste pièce ces six panneaux par ordre et sous un jour propice à l'étude des infinis détails qui les enrichissent; après un long examen, nous pourrions dire une lente admiration, nous avons cru remarquer, que l'artiste avait poussé le raffinement, jusqu'à essayer de rendre la physionomie du paysage aux différentes heures du jour correspondantes à la durée de la chasse. Ainsi, le premier panneau dit, *Le Départ*, nous laisse entrevoir l'heure matinale avec son ciel d'un gris doux, qui, peu à peu se dégage des ombres de la nuit. — Dans les panneaux qui se suivent et forment comme les phases du drame cynégétique, la clarté va grandissant, jusqu'au panneau dit, *Le Retour*, où la dégradation des teintes annonce que le jour touche à sa fin; toutes les harmonies naturelles sont traduites avec un art merveilleux.

### **Le Départ.**

Au premier plan, un groupe de quatre chiens attachés chacun par une corde enroulée autour du cou et conduits par un piqueur.

La race de ces chiens, ou paraissant lui appartenir, est rare; on en voit peu dans nos meutes; ils ont le haut de la tête très développé et leurs robes sont diverses.

Le premier en arrière à gauche est bai foncé; au premier plan et vers le centre du tableau se trouvent les trois autres, dont un à la robe bai clair, l'autre blanche et le dernier bai foncé; au milieu du groupe, entre les trois chiens du milieu du tableau et le premier à gauche, un valet de chiens, grandeur nature; c'est un homme de grande race, aux pieds et aux mains petits, aux attaches fines et vigoureuses, portant toute la barbe, la tête est magnifique, c'est un très beau portrait; il porte le costume de chasse du x<sup>e</sup> siècle: bonnet, juste-au-corps et haut de chausses pourpre, chaussure à la poulaine; par-dessus son costume, il porte une blouse gris de lin avec demi-manches bouillonnées; son attitude est celle d'un homme qui se met en marche très vivement, le bras gauche relevé est armé d'une grande gaule, du bras droit tendu en avant, la main tient les quatre laisses des chiens; un cor est suspendu en sautoir et frappe la cuisse droite.

Au second plan et à droite, un jeune cavalier vu de trois quarts, semble donner des ordres au piqueur ; son cheval bai clair est un vrai coursier de chasse, léger et vigoureux, rongéant son mors avec impatience en frappant le sol de son sabot. Le cavalier porte à son cou un colier qui indique un ordre de chevalerie, il est vêtu d'une cotte bleue à crevés et il est coiffé d'un chapeau de feutre orné de marabouts ; fièrement campé sur son genêt il tient sa main droite appuyée à la ceinture. Le harnachement du cheval est celui d'une bête de choix ayant l'honneur de porter habituellement un grand personnage.

Au troisième plan, vers le milieu du tableau, se dresse un grand chêne d'une vérité saisissante ; tout auprès et un peu en arrière à gauche, s'ouvre la bouche d'un puits ; un valet en tire de l'eau qu'il verse dans une auge de pierre où se désaltèrent deux chiens. Dans cette cour, qui paraît être très vaste, il y a un amusant va-et-vient de dames et de cavaliers, de chasseurs, de valets et de chiens — Au fond du tableau et en hémicycle, une rangée de maisons flamandes, les unes couvertes de chaume, les autres d'ardoises avec leur chasse-neige ; on distingue les habitations, les écuries, les chenils, d'où sortent les chiens. Des montagnes forment l'horizon dont les lignes s'estompent dans un ciel qui indique une heure matinale.

### **Le Bien-Aller.**

Le tableau représente un carrefour de forêt au bout duquel on découvre une perspective magnifique.

Au premier plan à droite un piqueur vu de profil, grandeur nature, tête découverte imberbe, vêtu d'une longue blouse grise, lève le bras droit et indique de la main à deux cavaliers placés vers le milieu du tableau, la direction que vient de prendre la chasse ; il tient en laisse de la main gauche un limier de forte race qui solidement accroupi se soulage, comme une bête qu'il est ; ce qui donne à penser que le gibier est découvert.

Ce piqueur parle avec animation au plus en vue des cavaliers placés au deuxième plan qui est *Maximilien* dit *le Taciturne*. Empereur d'Allemagne. Celui-ci écoute très attentivement les renseignements qui lui sont apportés, il est coiffé d'un berret, son costume est riche, son bras droit est pendant tout le long du corps, sa main tient une branche noueuse destinée à écarter les obstacles qu'il pourra trou-

ver dans sa course sous les arbres de la forêt; il monte un cheval pie très solide et le harnachement est d'une grande richesse; sur une patelette de la croupière s'étale une fleur de lys à fleurons lancéolés.

Le second cavalier, monté sur un cheval bai foncé, et en arrière de l'Empereur, indique aussi la même direction que celle du piqueur. Sur la gauche à travers les arbres, on aperçoit la suite des chasseurs à cheval et vêtus des costumes du temps.

Les arbres, les plantes, les fleurs sont traités d'une manière très ressemblante, la perspective est fort belle.

### **Le Cerf débusqué.**

La scène commence à s'animer. Un cerf dix cors vient d'être débusqué, il est à droite du tableau, il se raidit sur ses jarrets, prêt à s'élancer en avant pour se dérober aux crocs d'un limier, qu'un chasseur placé à gauche du tableau, tient en main en essayant de le retenir. Ce personnage est de grandeur naturelle, vu de profil, tête nue, le corps légèrement posé sur l'extrémité antérieure du pied droit, tout porté en avant; il court sous nos yeux avec une grâce merveilleuse; voilà pour le premier plan.

Au second et au milieu du tableau, un chasseur tient en laisse un chien qui, dans l'impétuosité de sa course folle, s'est trompé de voie; il met à terre le genou droit, se cramponne de la main droite à une branche basse, qui est brisée et arc-boutant sa jambe gauche contre un arbre à sa portée, il cherche en sifflant à ramener son chien sur la piste.

C'est encore un grand personnage, que celui-ci, rien moins que l'Empereur Charles-Quint, un portrait aussi fidèle que celui de son oncle l'Empereur Maximilien, que ceux des autres membres de sa famille, qui figurent dans cette belle chasse. Vers le milieu du tableau, d'autres chiens sont menés en laisse par des piqueurs qui sonnent du cor.

En arrière à gauche, des cavaliers qui accourent au galop de leurs coursiers, une pièce d'eau entourée d'ajoncs forme l'horizon; c'est là où le cerf sera capturé dans le prochain tableau. Le jour éclaire une perspective d'une douceur et d'une harmonie de tons admirables.

Les arbres d'essences diverses, les mousses, les lierres, les lichens,

les vignes vierges, les plantes grimpantes sont rendues avec une grande vérité et contribuent à donner à ce tableau un charme inexprimable.

### **Le Cerf à l'Eau.**

Au premier plan, un personnage de grandeur naturelle, tête nue et barbu, adossé à deux arbres jumeaux, appelle les chasseurs à son aide, c'est encore un portrait historique et d'une intensité de vie étonnante. Sur la même ligne et vers le milieu du tableau, un limier dans une pose très forcée aboie furieusement ; plus bas au second plan un pauvre cerf en nage poursuivi vigoureusement par les chiens prêts à l'atteindre et troublé par les cris des piqueurs, traverse un étang dont l'eau écume et bouillonne autour de lui. Sur l'autre rive, des chiens, des chasseurs à cheval, des veneurs, se préparent à faire un détour pour barrer l'abordage à la bête. L'action est très vivement engagée dans ce tableau qui moins grand que les précédents ne leur cède en rien pour la composition et l'exécution.

### **La Mort du Cerf.**

Nous voici ramenés au point de départ ; toujours la forêt avec ses trouées, qui laissent voir des horizons d'une douceur de tons et d'une harmonie rares, toujours la nature qui parle aux yeux, cette nature du Nord, avec ses plantes, ses fleurs, rendue avec une scrupuleuse vérité.

A gauche et au premier plan, un énorme limier au repos, secoue les poussières qui salissent son corps.

A droite, deux personnages, d'âges différents, familièrement rapprochés, se racontent les péripéties de la journée ; ils ont, couchés à leurs pieds, deux forts limiers qui se reposent, en regardant attentivement la scène qui se déroule devant eux. Le plus jeune vu de profil est coiffé d'un béret, son costume est d'une grande simplicité, mais très distingué ; l'autre qui est vu de trois quarts, a la tête découverte, il porte toute la barbe, son costume est aussi très simple ; tout dans le détail des costumes de chasse est bien de l'époque, et la finesse des chaussures, cors, couteaux, attelles, et divers attirails de chasse, indique l'équipage de personnages de haute distinction.

Vers le second plan, le cerf est couché sur le dos et tenu en respect par quatre chasseurs, dont les attitudes et les costumes sont magnifiques ; les deux de face enfoncent, l'un avec la main droite, l'autre avec la gauche leur couteau dans le corps de la bête. Le droitier l'égorge, le gaucher enfonce son arme dans l'aine droite ; le sang coule, le cerf râle, les dépouilles vont tout à l'heure être données en récompense aux molosses qui ont aidé à sa défaite et qui semblent attendre ce moment.

Un geai perché sur une branche d'arbre au-dessus du groupe, assiste inconscient à cette scène de mort.

### **Le Retour.**

Nous voici à la page la plus intéressante de cette suite de tapisseries. — Dessin, couleur, composition, tout contribue à en former un tableau qui tiendrait un bon rang dans une galerie de chefs-d'œuvre.

Le vent du soir agite le feuillage des grands arbres, c'est comme un murmure plaintif en l'honneur du noble animal, qui le matin encore troublait seul, de son pas agile, le silence profond de la forêt. Le jour touche à sa fin et la mélancolie du soir s'harmonise bien avec le drame qui vient d'avoir son dénouement.

Au premier plan, deux personnages grandeur nature. L'un imberbe, coiffé d'un berret, tient en laisse deux grands chiens lévrier sblancs de race espagnole ; la physionomie de ce chasseur est singulièrement douce et contraste avec la solidité de son cou attaché par une forte musculature à de larges épaules, le torse est comme tordu sur les hanches par suite d'un mouvement très vif, qui ne lui ôte rien de sa grâce. Le second personnage est aussi d'une puissante constitution physique, mais, il lui manque au milieu de cette exubérance de forces, la grâce et la douceur répandues sur le visage de son compagnon. Il n'est pas jusqu'au limier qu'il tient en mains, qui ne participe de son tempérament. Largement bâti, lourd dans ses formes, féroce dans son regard, il rend plus gracieux encore le lévrier d'Espagne qui regarde son maître d'un œil presque humain.

Vers le milieu du tableau, un valet à pied, suivant la pente d'un chemin creux, conduit un cheval portant les dépouilles du cerf recouvertes de feuillages ; un cavalier monté sur un cheval fougueux

tient compagnie à une dame montant à califourchon sur une mule et suit les restes de la malheureuse victime de la journée.

Une église gothique arrondit son chevet à l'horizon et dresse vers le ciel la flèche de son clocher, aujourd'hui détruite par les siècles.

Nous n'avons rien à ajouter à cette description : si simple qu'elle soit, elle permettra aux amateurs de juger l'objet auquel elle se rapporte et qui ne peut être l'œuvre du premier venu.

DELPECH-BUYTET.

A MADAME \*\*\*\*\*

---

## VIEILLE HISTOIRE.

---

### ÉLÉGIE.<sup>1</sup>

C'était un vieil hôtel Louis seize, au goût sévère,  
Dans un quartier désert où nul bruit n'éclatait :  
Sous le portail veillaient deux grands lions de pierre,  
Un rosier-banks en fleur sur le mur serpentait.

Dans la cour, aux pavés frangés d'herbe poudreuse,  
Un mendiant courbé récitait ses pater ;  
Au soleil, contre un mur, chauffant sa face creuse,  
Gravement il priait, le front haut et l'œil fier.

Un perron tout usé menait à l'antichambre :  
C'était de grands murs blancs avec quelques Watteau,  
Des portes où sifflaient les brises de décembre,  
Des meubles délabrés, des sofas en lambeaux.

Vous reconnaissez-vous, Madame, à cette esquisse ?  
Alors tous deux enfants nous capelions l'amour,  
Seuls dans ces grands salons, tendus de haute-lisse,  
Parmi les vieux portraits en costumes de Cour.

---

<sup>1</sup> Cette élégie, qui a obtenu les honneurs de l'impression dans le dernier *Recueil de l'Académie des Jeux-Floraux*, a pour auteur notre compatriote M. Étienne BLADÉ, étudiant en droit.

Près du foyer mourant, douairière ancienne,  
Une aïeule aux yeux las surveillait tous nos jeux.  
Comme aux temps d'autrefois sa main portait mitaine,  
Elle lisait Voltaire et poudrait ses cheveux.

Assise à ses côtés, dans un fauteuil antique,  
Pâle et très blonde, ainsi qu'un pastel de Latour,  
Vierge aux doux yeux baissés, profil mélancolique,  
A l'ombre des rideaux, vous brodiez au tambour.

Ah ! ces longs soirs d'hiver où, baigné de lumière,  
Votre front rayonnait sous l'abat-jour fleuri,  
Avec ses tons de marbre et sa fraîcheur première,  
Penché sur un roman fade de Scudéry !

Nos âmes s'éveillaient, comme deux fleurs sous l'herbe,  
Timides, se cherchant et pleines de pudeur ;  
J'avais de longs frissons lorsque ma bouche imberbe  
Frôlait votre main fine ou votre front rêveur.

Au fond du vieil hôtel dans le goût de Versailles,  
S'étendait un grand parc aux dessins réguliers,  
Peuplé de dieux de marbre et semé de rocailles,  
De jets d'eau bruissants, de larges escaliers.

Vous y veniez le soir quand la nuit paresseuse  
Commencant à pâlir les splendeurs du couchant !  
Dans la charmille en fleurs vous accouriez rieuse,  
Moi je vous attendais tout craintif, tout tremblant.

L'étoile de Vénus brillait entre les branches,  
Les fleurs s'évaporaient dans l'air tiède du soir.  
Un vieux faune riait parmi des roses blanches,  
Et railleur se penchait afin de nous mieux voir.

Ces souvenirs lointains de la jeunesse blonde  
Dans mon cœur bien souvent chantent comme un oiseau  
Quand la douleur, le soir, monte, lourde, profonde,  
Je revois ce passé si lointain, mais si beau.



Le viel hôtel noirci par le temps, les rafales,  
Est vendu maintenant ; un autre a pu cueillir  
L'holocauste divin de vos beautés très pâles,  
Et seul depuis ce jour je n'ai fait que souffrir.

Dans un divan profond désespérément lasse  
Vous lisez ce vieux conte, et sous votre éventail,  
Parmi de blonds amours folâtrant en leur grâce,  
Un bâillement coquet montre vos dents d'émail.

Madame, pardonnez si, narrateur morose,  
Un instant j'ai terni l'azur de vos yeux clairs,  
Si j'estompe d'ennui votre front blanc et rose,  
Et si comme un enfant je pleure à chaque vers.

ÉTIENNE BLADÉ.



# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

---

La librairie parisienne est loin de chômer encore et notre *Bulletin* de juin ne sera pas le plus pauvre de l'année.

Voici d'abord les poètes :

Ch. Pitou. — *Les Feux-Follets*. (1 vol. in-12).

Des larmes, des lamentations et des soupirs, avec une lettre d'Olympio, à la clef.

Raoul Lafayette. — *Les Accalmies*. (Librairie de l'Eau forte. — 1 vol. in-18).

Facture originale et intéressante

Amédée Pigeon. — *Les Deux-Amours*. (Lemerre. — 1 vol. in-12).

Recueil charmant, écrit avec art.

Achille de Clésieux. — *Armille*. (Dentu. — 1 vol. in-8°).

Un poème dont la citation seule nous est possible.

• •

Les romanciers, excités sans doute par l'approche de la villégiature, multiplient leurs œuvres avec une prodigalité étourdissante. Il devient absolument impossible ici de procéder avec méthode et nous devons nous résoudre à citer comme au hasard :

Léon Vanier. — *Les 28 jours d'un réserviste*. (Vanier. — 1 vol. in-12).

Récit humoristique, très spirituellement illustré.

Baron D M. — *Petits romans*. (Lévy. — 1 vol. in 12).

Trois romans de style et d'intérêt très convenables.

Hector de Callias. — *Le Divorce de Marguerite*. (Lévy. — 1 vol. in-12).

Un roman et plusieurs nouvelles roulant uniformément sur cette même thèse, soutenue, du reste avec esprit : le Divorce.

Armand Lapointe. — *La Chasse aux fantômes*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

Ludovic Celler. — *Contes*. — (Baur. — 1 vol. in-12).

Deux livres plus ou moins intéressants, dont le second affecte certaines allures scientifiques fort anodines.

Jules de Carné. — *Marguerite de Kéradic*. (Lévy. — 1 vol. in-12).

Œuvre déjà un peu vieillote et oubliée, d'un intérêt médiocre mais violent.

Emile Richebourg. — *Contes d'automne* (4<sup>e</sup> série), tome 12<sup>e</sup> : Décembre. (Plon. — 1 vol. in-32).

Ce volume complète l'ouvrage charmant publié par M. Richebourg, sous le titre de *Soirées amusantes*, en 12 vol. in 32, dont aucun n'est sans mérite.

Victor Cherbuliez. — *Le Fiancé de M<sup>lle</sup> Saint-Maur*. (Hachette. — 1 vol. in-12).

Œuvre émergeant franchement tant pour la pensée que pour le style de cette foule de publications hybrides auxquelles nous sommes habitués.

Adolphe Belot. — *Folies de jeunesse*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

F. du Boisgobey. — *Les Mystères du nouveau Paris*. (Dentu. — 1 vol. in 12).

H. Escoffier. — *La Vierge de Mabilie*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

H. de Kock. — *Le Futur de ma cousine*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

Un solde de 4 volumes dont nous ne pouvons indiquer que les titres.

Caroline Gravière. — *Deux nouvelles*. (Sandoz. — 1 vol. in-18).

Œuvre qui, pour n'avoir rien de merveilleux, n'est cependant pas dépourvue de tout mérite.

Fervacques. — *Nouveaux mémoires d'un décafé*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

De l'esprit, de la facilité et du brio. On ne saurait guère exiger mieux d'un fantaisiste.

Claude Vignon. — *Les Dramas ignorés*. (Lévy. — 1 vol. in 12).

Quatre récits qu'on dit être assez remarquables.

Léon Richer. — *Un mariage honteux*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

Alf. Giron. — *La Panthère*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

Deux volumes relativement intéressants.

Ernest d'Hervilly. — *Histoires divertissantes*. (Charpentier. — 1 vol in-12).

Bien écrites et bien conçues, ces histoires méritent d'être recommandées au lecteur.

Arsène Houssaye. — *Histoire étrange d'une fille du monde*. (Dentu. — 1 vol. in-8).

Pourquoi l'éditeur Dentu réserve-t-il les honneurs de l'in-8° aux élucubrations de l'auteur du *Roi Voltaire* ?

Ernest Dètre (d'Argis). — *Entre intimes*. (Lemerre. — 1 vol. in-12).

Recueil de 14 contes, nouvelles ou études très-spirituellement façonnés.

Saint-Genest. — *La bride sur le cou*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

Peu d'originalité sans doute mais assez de savoir-faire.

Georges Vautier. — *Le crime du substitut*. (Ghio. — 1 vol. in-12).

Claire de Chandeneux. — *Les Terreurs de lady Suzanne*. (Olivier. — 1 vol. in-12).

Charles Dubois. — *Sophie*. (Olivier. — 1 vol. in-12).

A. Jauffret. — *La Fleur de Grenade*. (Sandoz. — 1 vol. in-12).

Paul Perret. — *La Belle Renée*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

Encore un lot de 5 volumes dont nous ne pouvons citer que les titres, sans en éprouver aucun regret.

X. de Montepin. — *Une passion*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

La fécondité de M. de Montépin est assurément très-remarquable ; mais certains esprits grognons ont le mauvais goût de n'attribuer à cette qualité prolifique qu'un mérite tout secondaire.

Philibert Audebrand. — *La lettre déchirée*. (Lévy. — 1 vol. in-12).

Th. Benthzon. — *Un châtiment*. (Lévy. — 1 vol. in-12).

Deux volumes bien écrits et méritant d'être recommandés.

M. L. Gagneur. — *Les Droits du Mari*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

Une thèse. — De la déclamation et de la partialité.

Nous pourrions aisément accroître encore cette nomenclature ; mais elle nous paraît être bien suffisante ainsi, et le lecteur partagera sans doute ce sentiment.

• •

Arrivons aux livres de science et aux récits de voyage. Ici encore, la moisson est belle et nous pouvons citer .

Baron Ernouf. — *Le Caucase, la Perse et la Turquie d'Asie*. (Plon, — 1 vol. in-12).

Livre écrit d'après la relation du baron de Thielmann et présentant un véritable intérêt.

Th. Vernes d'Arlandes. — *Trois mois en Italie*. (Lévy. — 1 vol. in-12).

Notes à lire, même après les innombrables travaux publiés sur ce pays aimé du Ciel.

J.-A. Bost. — *Souvenirs d'Orient* (Damas, Jérusalem, Le Caire.) (Sandoz.  
— 1 vol. in 8°).

Gustave Revilliod. — *De Genève à Suez* (Lettres écrites d'Orient.) (Sandoz.  
— 1 vol. in-18).

De graves et récents événements assurent un vif succès de curiosité à tout ce qui se rapporte, de près ou de loin, à cet Orient merveilleux, où tout paraît étrange, inouï, fantastique.

Albert Vandal. — *En Karriole à travers la Suède et la Norvège*.  
(Plon. — 1 vol. in-12).

Relation curieuse et réellement recommandable.

Louis Jaccoliot. — *La Côte d'ivoire*. (Georges Decaux, 1 vol. in-18).

F. du Boisgobey. — *Du Rhin au Nil*. (Georges Decaux, 1 vol. in-12).

Deux volumes que nous ne pouvons qu'indiquer.

Hippolyte Piron. — *L'île de Cuba*. (Santiago-Puerto-Princepe-Matauzas-La Havane).  
(Plon. — 1 vol. in-18).

Livre qu'on dit être parfaitement à sa place dans l'intéressante collection de voyages de son éditeur.

Dr Saffray. — *La Chimie des Champs*. (Hachette. — 1 vol. in-18).

Ce petit volume complète très heureusement un précédent ouvrage du même auteur : *La Physique des Champs*, publiée dans cette même collection de la *Petite Bibliothèque illustrée*.

A. Brown. — *Voyage à dos de baleine; Aventures du capitaine Bob Kincardy*.  
(F. Decaux. — 1 vol. in 12).

Un livre de vulgarisation familière dont nous reparlerons, s'il y a lieu.

• •

Terminons enfin, chers lecteurs, ce trop long *Bulletin* par l'indication de quelques publications plus spécialement littéraires.

Louis Loire. — *Anecdotes de la vie littéraire*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

Recueil anecdotique sans importance.

Charles Rozan. — *A travers les mots*. (Ducrocq. — 1 vol. in-12)

Etudes philologiques. Etymologie d'une foule de mots pour lesquels l'auteur semble avoir recherché le point de vue anecdotique.

Adolphe Jullien. — *Les grandes nuits de Sceaux*. Le théâtre de la *Duchesse de Maine*. (Baur. — 1 vol. grand in-18).

Œuvre d'érudit, digne de vifs éloges.

H. Patin. — *Discours et Mélanges littéraires*. (Hachette. — 1 vol. in-12).  
Œuvre posthume et académique, d'une incontestable valeur littéraire.

Charles Constant. — *Code des Théâtres* (Durand. — 1 vol. in-12).  
Recueil curieux et utile des lois, règlements, ordonnances, etc. relatifs au théâtre en France.

Marius Topin. — *Romanciers contemporains*. (Charpentier. — 1 vol. in-12).  
Vingt-quatre études de romanciers contemporains dont nous reparlerons en juillet.

H. de Villemessant. — *Mémoires d'un journaliste* (5<sup>e</sup> série, *Scènes intimes*)  
(Dentu. — In-12).

Nous avons cité ce volume dans notre dernier *Bulletin*, en promettant d'y revenir.  
— Disons donc aujourd'hui que l'intérêt littéraire et anecdotique ne le cède ici en rien aux tomes précédents et qu'il foisonne de détails curieux et souvent inédits.

JULES ANDRIEU.

NOTA. — Tous les ouvrages mentionnés au *Bulletin bibliographique* se trouvent à la librairie **Michel et Médan**, à Agen.



# PIERRE DARQUEY.

---

J'ai visité, le mois dernier, à Marmande, un aimable vieillard dont l'amitié m'est bien précieuse. Je fis avec mon hôte, en attendant le dîner, une assez longue promenade qu'il égayait par une conversation aussi intéressante que spirituelle. Nul ne sait plus que lui sur les hommes et les choses de sa petite ville.

En passant dans la rue Sandrin, je remarquai un vaste corps de logis.

— Qui habite ce bâtiment ? demandai-je à mon hôte.

— Les Sœurs de la Miséricorde ont là leur demeure et leurs écoles, me répondit-il. Autrefois c'était le couvent des religieuses de l'Annonciade : il fut vendu à l'époque de la Révolution. Le docteur Darquey en devint acquéreur moyennant 16,000 livres. Pour favoriser l'instruction des enfants de la classe pauvre, il offrit plus tard de céder gratuitement la plus grande portion de cette propriété à une congrégation enseignante. Les Sœurs de la Miséricorde acceptèrent ce don généreux et s'en sont montrées dignes par leur zèle pieux et leurs services.

— M. Darquey était-il un enfant de Marmande ?

— Non ; il était né à Bazas : il vint s'établir ici, vers 1790, dans des circonstances qui lui font le plus grand honneur.

C'était, je vous assure, un homme d'un rare mérite. Je l'ai connu. Peut-être me saurez-vous gré d'appeler votre attention sur cette figure loyale, honnête, désintéressée, que les Marmandais auraient tort de mettre en oubli !

— Je vous écoute.

— Pas dans ce moment. Ce que j'ai à vous dire est un peu long. Mon récit a d'ailleurs besoin d'être appuyé de certains documents



dont la vue et la lecture piqueront, à coup sûr, votre curiosité. Rentrons et, après le dîner, je suis tout à vous.

Le repas fini, mon hôte m'introduisit dans son cabinet de travail, tira d'un carton une liasse de papiers jaunis, la déposa sur une table ; et, pendant que je dégustais un modeste cigare de Tonneins, il me parla en ces termes.

## I

Pierre Darquey naquit à Bazas en 1758.

Après avoir fait d'excellentes études médicales à l'Ecole de Montpellier, il débuta à Bordeaux avec quelque succès.

Il avait trente ans lors qu'éclata la révolution. Il espérait, comme tant d'autres, que de ce grand mouvement social naîtraient de sages réformes dont on sentait le besoin impérieux. Mais lorsqu'il s'aperçut, à l'exaltation des esprits qui régnait autour de lui, qu'un violent orage ne tarderait pas à être déchaîné, il perdit ses illusions et sentit se refroidir son enthousiasme. Les déclamations des clubs, les appels à la violence, les désordres de la rue lui firent prendre en dégoût la cité bordelaise. Il n'avait ni le tempérament d'un tribun, ni l'ambition politique, ni l'amour de l'intrigue et des bruyants succès. Instruit, tout dévoué à la science et à sa profession, il n'aspirait qu'à faire le bien, en suivant paisiblement une carrière honorable. Aussi quand la municipalité de Marmande vint le solliciter d'être le médecin de l'hospice, il profita de cette occasion pour fuir le spectacle des agitations populaires dont Bordeaux était le théâtre.

D'ailleurs en accueillant les sollicitations de la municipalité marmandaise, il accomplissait un grand devoir ; il allait au poste d'honneur. Marmande était à cette époque, (vers la fin de 1790), en proie à une épidémie meurtrière. De nombreuses victimes succombaient chaque jour. L'hospice, encombré de malades et de mourants, avait perdu son médecin : le service en était confié à quatre sœurs de Saint Vincent-de-Paul qui luttèrent contre le fléau avec un courage héroïque.

Pierre Darquey accourut. Son courage fut à la hauteur de celui des vaillantes sœurs de charité. Sa science seconda leur zèle. Il était par-

tout à la fois , à l'hospice, auprès du pauvre, auprès du riche, secourant les uns, encourageant les autres, insensible à la fatigue, bravant l'épidémie, bravant la mort. Il fit des prodiges. Au sein de cette calamité publique, il conquiert ses droits de cité et la population reconnaissante le proclama son sauveur.

## II

M. Darquey pensait avec raison que, pour appliquer son art avec fruit et avoir une salubre influence soit sur l'hygiène publique soit sur la santé de chaque famille, le médecin doit étudier soigneusement le milieu dans lequel il vit et s'exerce son action, tenir compte de l'état physique et moral de la population, de ses traditions, de ses mœurs, de ses habitudes, des institutions qui la régissent. Il se mit donc à fouiller les archives, à consulter la chronique locale et même la légende, à suivre l'histoire à travers les âges, à parcourir la ville en tous sens, portant de tous côtés son regard investigateur, posant à tout venant question sur question, analysant la nature du sol, l'air, les eaux, visitant les habitations, combattant partout et sans relâche les causes d'insalubrité, les obstacles au bien-être.

Vers le milieu du siècle dernier, Marmande était un grand village dont les habitants avaient peu d'initiative, sans industrie et sans commerce. L'instruction y était donnée avec parcimonie par quelques instituteurs ignares dont on ne voudrait pas aujourd'hui dans le moindre de nos hameaux. A part un petit nombre de nobles et d'anoblis qui embrassaient la carrière militaire ou entraient dans les charges de la magistrature provinciale, les autres habitants, appartenant à la bourgeoisie, se contentaient de vivre dans l'oisiveté et végétaient; le reste de la population grouillait à l'ombre des couvents qui la nourrissaient en partie et la dispensaient de tout travail. Les maisons, pour la plupart, étaient d'aspect sordide et misérable; les rues sales, mal pavées, sans éclairage pendant les nuits d'hiver. La santé publique y était souvent compromise. Et pourtant on ne s'inquiétait guère de chercher des moyens d'amélioration, de porter remède au mal qui s'aggravait et aux abus qui pullulaient, de se-

couer le joug de cette torpeur qui pesait sur tous et s'opposait invinciblement à toute innovation et à tout progrès.

La révolution de 1789 fut comme un coup de tonnerre qui réveilla cette population endormie ; et M. Darquey appelé l'année suivante, pour arrêter les ravages d'un redoutable fléau, s'attachant à ses nouveaux compatriotes en raison du danger qu'il avait couru, jeune, ardent, brave et enthousiaste, prit tout à coup à leurs yeux les proportions d'un de ces génies bienfaisants dont parlent les contes de fées.

L'admirable situation topographique de Marmande, au bord de la Garonne, dans une immense plaine, couronnée de riants coteaux, la belle température, la richesse du sol et les productions naturelles de ce territoire privilégié émerveillèrent le docteur Darquey. Les nouvelles institutions, en fusionnant les classes de la société, avaient provoqué le mouvement et la vie au sein d'une population douce, paisible, intelligente, qui ne demandait qu'à sortir de sa somnolence et de son inaction. Il lui fallait un guide. M. Darquey s'offrit, se mit vaillamment à l'œuvre, ne ménagea ni son temps ni sa peine : il résolut d'élever cette population dont il possédait la confiance comme un précepteur élève un enfant.

M. Darquey entra donc dans les Conseils de la commune et, pendant plus de quarante ans, il en a été l'âme. Bientôt Marmande subit une véritable transformation sous l'action incessante de cet homme infatigable et dévoué : de nouvelles rues furent percées, des maisons bâties, des quartiers assainis, des promenades, des boulevards créés ; il y eut un abattoir, des fontaines, des emplacements bien appropriés pour les marchés et les foires, des écoles assez nombreuses pour les enfants des deux sexes ; le collège se rouvrit et fut très fréquenté ; les arts utiles, les arts d'agrément furent introduits.

M. Darquey ne se lassa jamais, pas plus que les hommes intelligents et de bonne volonté, qui s'étaient groupés autour de lui. Il les soutenait d'ailleurs par son activité et sa persévérance. Toujours en avant, il entassait projet sur projet, mémoire sur mémoire. Il n'était étranger à aucune question d'ordre économique ou administratif : emprunts, caisse d'épargne, institutions de prévoyance, construction des halles, amélioration des quais et du port, régime des prisons, lavoirs publics, organisation des syndicats Coussan, de Fourques etc. contre les inondations, travaux pour l'écoulement des eaux pluviales dans la haute plaine, etc., etc.

Et quand l'intrépide docteur avait conçu une idée, il en poursuivait la réalisation sans lâcher prise un instant. « Il ne suffit pas, disait-il, d'être homme de bien pour civiliser le plus humble coin de terre, il faut être instruit; puis l'instruction, la probité, le patriotisme ne sont rien sans la volonté ferme avec laquelle un homme doit se détacher de tout intérêt personnel pour se vouer à une pensée sociale. »

Eh bien ! à ces précieuses qualités, M. Darquey joignait le vouloir continu, la pertinacité du maréchal battant son fer. Il avait l'intelligence et le cœur du médecin Bénassis, ce héros d'un roman de Balzac, qui fut le bienfaiteur d'une pauvre contrée des Alpes.

### III

M. Darquey était royaliste et catholique; ce qui ne l'empêchait pas d'aimer le peuple. Il le voulait éclairé, heureux, mais il ne le flattait pas. Membre du Conseil municipal et du Comité d'instruction primaire, il poussait activement à la fondation des écoles, à la propagation des bonnes méthodes, à l'amélioration du sort des instituteurs. Mais il ne comprenait pas l'école sans Dieu, et il proclamait que l'instruction qui n'a pas la religion pour base est le plus funeste présent à faire aux classes pauvres.

Il me disait souvent, dans les dernières années où il a vécu :

« Ceux qui, dans le peuple, ont appris la lecture, l'écriture et le calcul, savent-ils pour cela ce que le peuple devrait savoir ? On jette dans leur cerveau une petite provision de notions toutes faites : leur apprend-on à s'instruire ? Leur enseigne-t-on à bien connaître et à bien diriger leurs facultés, à développer en eux les idées de devoir et de droit, de justice et de dévouement, dont le germe est dans toutes les âmes, mais languit et avorte s'il n'est pas cultivé ? Peuvent-ils, en un mot, être les artisans de leur progrès moral ? Trop souvent, vous le savez bien, leur âme chôme, comme leurs bras. On parle aux classes laborieuses de bien-être, de fortune, de jouissances sans fin. Elevez-les donc d'abord dans le sens chrétien : *Élevez*, cela ne veut pas dire : diminuez le travail, augmentez les salaires, tâchez que les

artisans deviennent des bourgeois. Non ; n'affranchissons personne de la loi du travail, car le travail est un bienfait. Il nous coûte l'effort et la peine, et nous rapporte la vigueur et la joie. C'est parce qu'il lasse qu'il aguerrit ; c'est parce qu'il est dur qu'il est salutaire. O la triste philanthropie de ceux qui ont rêvé pour l'homme le travail attrayant ! Ce n'est plus le travail alors, ce n'est que le plaisir ; ce n'est plus un maître sévère, ce n'est qu'un joyeux compagnon. Pour moi, je dis avec un sage : « Si Dieu offrait aux hommes de supprimer « la faim, la soif et le froid ; s'il disait au laboureur : dételle « ta charrue, le blé poussera tout seul ; s'il disait au forgeron : jette- « là ton marteau, le fer mollira sous tes doigts, » nous répondrions au bon Dieu : « Seigneur, ne changez rien au monde, tel que vous « l'avez fait, avec le froid à endurer, la faim à prévenir et la nature à « vaincre. Vous nous avez donné une intelligence et des bras, laissez- « nous travailler et mériter le paradis. » Ce que je demande donc pour le peuple, ce n'est pas le loisir ; ce n'est pas davantage l'influence ni le pouvoir. L'élévation dont je parle n'est pas celle des conditions. Élever le peuple, c'est élever son âme, et comme un oiseau s'élève quand il étend ses ailes, une âme s'élève aussi quand elle déploie ses facultés, et par son libre essor monte à une plus noble sphère de pensée et d'action. Donnez aux fils du paysan et de l'ouvrier ces ailes de l'esprit, en multipliant les écoles, les maîtres et les bons enseignements. Nous avons fait beaucoup pour Marmande au point de vue matériel : les rues, les places, les monuments publics, les boulevards et les jardins. Nous devons travailler sans cesse à son progrès moral, en faisant des âmes. »

#### IV

M. Darquey s'était allié à une honorable famille du pays. Il eut une femme, des enfants. Il put savourer en plein, à leur source première, ces joies pures, profondes, intimes de la vie domestique dont il était si digne. Mais ce qui le rendit justement fier et heureux, ce fut l'amitié de M. le comte de Marcellus, qui jeta un grand charme dans son existence.

En 1800, je crois, sa science médicale lui ouvrit les portes du château de Marcellus. Il plut, il devait plaire au châtelain, homme

d'élite, qui tenait en haute estime les qualités de l'esprit et du cœur. Le médecin devint, au bout de quelques mois, l'ami le plus sûr et le plus dévoué. Le comte l'aima chaque jour davantage ; il en fit le confident de ses projets, de ses espérances, de ses travaux littéraires. Il lui connaissait des sentiments analogues aux siens et qui annonçaient une âme *moulée au patron* des siècles, comme Montaigne disait de La Boétie.

Au premier contact, ces deux âmes furent étroitement unies comme si elles se connaissaient depuis longtemps.

Je ne vous rappellerai pas ce que fut M. le comte de Marcellus, ancien pair de France.

Il était publiciste, poète, orateur, et même quelque peu astronome. — On lui attribue la découverte de la comète qui fut observée en 1819 à l'horizon de Paris. — Comme homme privé, il était d'une charité inépuisable. On se raconte encore dans le pays les mille traits de bienfaisance qu'il accomplissait avec autant de bonté que de discrétion ; et tout le monde connaît ce mot de sa femme de charge :

« Il faut que je cache avec soin les chemises de M. le comte, car, sans cela, il n'en aurait jamais aucune. »

Il fut condamné, malgré lui, à un rôle politique. Il n'aimait ni l'éclat, ni le bruit. Mais il se devait à la monarchie, à la famille des Bourbons dont le règne lui semblait indispensable au bonheur de la France. Rien ne lui aurait fait trahir ses convictions et son devoir.

On lui a reproché maintes fois l'exaltation de son royalisme. Aux sarcasmes et aux calomnies de ses adversaires, il ne répondait pas comme un jour répondit M. Guizot : *Vous n'atteindrez jamais à la hauteur de mon dédain* ; il se contentait de répéter les paroles si magnanimes du divin maître : « Pardonnez-leur, mon Dieu, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

M. le comte de Marcellus détestait la Révolution. Quoi de plus naturel ? Elle avait été injuste envers lui jusqu'à la cruauté. La tête de sa pieuse mère qu'il adorait était tombée à Bordeaux sous le couteau de la Terreur. Lui-même, jeté dans une étroite prison, n'avait dû son salut qu'au hasard des événements. Traité en émigré quoiqu'il ne fut jamais sorti du territoire français, il vit ses biens confisqués et il fut condamné à la déportation. La Révolution ne lui apparaissait qu'à travers un voile sanglant, avec son escorte de folies et de crimes, foulant aux pieds les droits les plus respectables et les croyances les

plus saintes. N'y avait-il pas là de quoi expliquer suffisamment la haine vigoureuse de M. de Marcellus contre les principes révolutionnaires et son profond, son ardent dévouement à la royauté ?

M. de Marcellus tint un rang distingué parmi les hommes les plus considérables de son temps, les Châteaubriand, les Lamartine, les de Serre, les de Maistre, les Bonald, les Martignac, etc. Deux fois député, il obtint la pairie pour prix de ses services.

Il y avait en lui quelque chose de meilleur que le savant écrivain et le penseur : c'était l'homme. M. de Marcellus est un exemple de plus du contraste qu'il peut y avoir parfois entre les doctrines et le caractère. Ses doctrines étaient absolues, son caractère était plein de facilité et de bienveillance ; sa supériorité était sans hauteur, et il avait toute la simplicité des grands cœurs avec l'éclat des plus brillants, des plus ingénieux esprits. S'il était attaqué avec violence, une heure après il n'en savait plus rien, et n'en voulait surtout à personne. « Je n'ai point de mérite à cela, ajoutait-il avec une grâce parfaite ; c'est que je ne me souviens pas : Dieu m'a fait une grande faveur, il ne m'a laissé que la mémoire de mes amis. »

## V

Et l'ami qui avait une place à part dans ce noble cœur était M. Darquey, car son affection se doublait d'un vif sentiment de reconnaissance pour les soins prodigués à sa chère famille par le médecin avec une sollicitude vraiment paternelle.

C'était un beau jour pour M. de Marcellus que celui où il pouvait fuir loin de Paris, loin de la société des hommes si tourmentée, loin de la politique et de ses passions, afin de jouir, dans les belles campagnes de l'Agenais, du plaisir de la retraite, des charmes de l'étude et de la causerie intime. Il y retrouvait son *bon docteur*, comme il appelait M. Darquey. Quelles excursions ils faisaient ensemble ! Quels charmants souvenirs ils évoquaient ! Quels aperçus pleins d'émotion et de finesse, ils échangeaient tour-à-tour sur la poésie, la littérature et la philosophie religieuse ! M. de Marcellus récitait quelques-unes de ses odes sacrées ou des fragments en vers de sa belle traduction des *Eglogues* de Virgile. M. Darquey écoutait attentif et

sympathique ou bien se livrait à des commentaires, aussi bienveillants que spirituels, qui rehaussaient le prix des œuvres de son interlocuteur.

Les journées leur semblaient trop courtes, et quand ils se quittaient après une étreinte cordiale, c'était avec le doux espoir de se revoir bientôt ; mais le *bon docteur* ne partait jamais du château sans emporter quelques pièces d'or glissées discrètement dans sa main pour ses pauvres de Marmande.

M. Darquey en était venu à ne plus recevoir d'honoraires de M. de Marcellus en échange de ses services. Sur ce point il fut intraitable. Alors le comte lui adressait de temps en temps quelques cadeaux et était obligé de faire, chaque fois, des efforts incroyables d'imagination et d'esprit pour ménager la susceptibilité du docteur.

Vous voyez ces papiers jaunis sur ma table, ajouta mon hôte en interrompant son récit : c'est un legs auquel j'attache un grand prix. M. Darquey mourant m'a laissé comme souvenir plusieurs manuscrits, fruit de ses méditations et de ses veilles, ainsi qu'une série de lettres du comte de Marcellus. J'ai lu ces lettres qui permettent de juger l'homme et le font aimer.

Je prends au hasard dans cette liasse une missive datée du 22 mai 1818 ; écoutez bien :

« J'ai su, cher docteur, tous les soins que vous avez bien voulu donner à ma pauvre nourrice. Ce sont de nouveaux bons offices qui viennent s'ajouter à tant d'autres. Si je ne vous en ai pas plus tôt exprimé ma vive reconnaissance, n'en accusez, je vous prie, que mes accablants travaux. Comment à Paris, et membre de la Chambre en session, remplir tous ses devoirs et faire tout ce qu'on veut faire ?...

« Mon silence envers vous n'est et ne peut être de l'oubli. Permettez que je vous le prouve, en vous annonçant l'arrivée d'un envoi qui vous est adressé d'ici contenant deux vases et une lampe en moiré métallique d'un assez joli goût, ce me semble. Madame Darquey aime les fleurs ; ces vases lui procureront l'agrément d'en jouir sans sortir de sa chambre ; et la lampe éclairera ou quelques parties de Boston ou quelques douces conversations auxquelles peut-être mon souvenir viendra se mêler. *Vous voyez que j'entends assez bien mes intérêts.* — A bientôt. — Comte de MARCELLUS. »

M. de Marcellus avait accepté à contre-cœur, — je vous l'ai déjà dit, — de jouer un rôle politique. Il fit partie, en 1815, de cette



Chambre *introuvable* que les républicains de nos jours, peu au courant des dates de notre histoire, ont placée en 1817 avec l'aplomb de l'ignorance qui leur est propre. Comme M. de Bonald, dont il était l'admirateur et le disciple fervent, il ressentait une répugnance marquée pour les gouvernements démocratiques. En cela il n'était pas d'accord avec M. Darquey qui croyait, lui, à la royauté constitutionnelle, à la charte, à l'efficacité des institutions libérales. Cette divergence d'opinions les divisait quelquefois sans les séparer. Tout en restant ferme sur ses principes, le comte n'abordait pas volontiers la discussion : la polémique le dépaysait. Ce qu'il regrettait, au fort de la mêlée des partis, c'était ses champs, ses livres, le spectacle de la nature, l'étude et sa douce retraite de Beauséjour.

Il transmet ses impressions et ses regrets dans cette lettre datée de Paris, le 4 décembre 1815 :

« Plaignez-moi, cher docteur : pour répondre à votre aimable missive et à l'envoi dont elle est accompagnée, je n'ai qu'un très court instant que je dérobe, en trichant un peu, aux travaux de la Chambre. J'ajoute à ce larcin celui d'une feuille de papier que je trouve dans le Palais même, manufacture des lois ; et je m'empresse de vous dire combien je suis touché de votre bon souvenir. A Marcellus, où les *horæ subsecivæ* ne me manquent pas, je pourrais joindre mes réflexions aux vôtres, m'enrichir de vos recherches et vous faire part à mon tour de mes observations, quoique je me souvienne du sage précepte d'Horace : *In sylvam ne ligna feras*. Mais ici où je puis à peine lire les lettres qu'on m'adresse, je dois me borner à vous témoigner ma reconnaissance pour les touchantes sollicitudes que je vous ai inspirées. — Vous n'avez pas cependant répondu à la principale difficulté, cause de mes pénibles anxiétés lors de mon élection. Cette difficulté, qui s'accroît chaque jour, vient de mon entière incapacité pour les fonctions redoutables qui me sont imposées. Cette incapacité qui, avant mon départ de Marcellus, pouvait n'être à mes yeux qu'un doute, extrêmement probable, il est vrai, est devenue une entière certitude. On veut que je fasse des lois malgré moi ; et je n'ai étudié que les arts agréables, les lettres, les vers, *nugæ canoræ*. Il faut que je remplisse les devoirs les plus pesants qui puissent être imposés à un mortel. Il me faut vivre dans le tourbillon du grand monde et l'agitation des passions humaines, moi qui seulement *flumina amo sylvasque inglorius*.

• Je ne puis donc rien répondre, cher docteur, à vos observations.

J'applaudis à vos études, à vos réflexions sur l'histoire de notre patrie et de nos voisins. J'ajouterai seulement que je pense que, si vous étiez témoin de nos séances et de nos travaux, vous jugeriez peut-être comme moi, qu'un gouvernement représentatif ne convient **guère au caractère des Français.**

« Quant aux préventions que vous me supposez, j'ose n'être pas de votre avis sur cet article. Je n'en ai ni contre aucune chose, ni contre aucune personne. Il est permis, au milieu de tant de malheurs inouïs dans l'histoire de tous les siècles, de regretter les temps plus heureux de notre ancienne monarchie. Mais tout ce qui tient aux avantages personnels a été par moi sacrifié dès longtemps et sans regret. Mon ambition se borne à désirer de finir mes jours en paix dans les campagnes qui m'ont vu naître, de conserver le privilège de pouvoir faire du bien à ceux qui entourent ma demeure, et de vivre et de mourir toujours fidèle à l'honneur et à la foi. — Comte de MARCELLUS. »

Quelle modestie ! quelle élévation de sentiments et de pensée !

La liaison de M. Darquey et du comte de Marcellus, basée sinon sur la conformité des croyances et du caractère, au moins sur le même amour du bien et du beau, sur une estime réciproque, sur une sympathie secrète, ne pouvait que se fortifier avec les années ; elle se resserra, pour ainsi dire, à l'occasion d'une maladie grave de madame de Marcellus en janvier 1832. Le *bon docteur* opéra une heureuse cure, et, à peine s'était-il éloigné, que le comte s'empressa de lui envoyer de nouveau ses remerciements dans un billet où son cœur débordait :

« Samedi, 8 heures du soir. — Vous n'êtes plus auprès de nous, cher ami, et mon cœur ne peut résister au besoin de vous remercier encore de tout le bien que vous nous avez fait. Quel heureux voyage pour nous et pour vous ! Ce grand service, cette marque si touchante d'amitié ne sortira jamais de mon cœur. Remerciez pour moi vos dames qui se sont durant tant de jours privées de vous en notre faveur. Voilà ce qui s'appelle une bonne œuvre. Leurs vœux, leurs prières, celles de M<sup>lle</sup> Azéma (M<sup>lle</sup> Darquey) <sup>1</sup> ont aidé vos soins si

---

<sup>1</sup> Morte, il y a deux ans, après avoir consacré plus de cent mille francs à des œuvres pieuses. De son vivant, elle donnait chaque année presque tous ses revenus aux pauvres de Marmande.

tendres et si éclairés, et en ont obtenu le succès de celui qui seul *frappe et guérit*. Soyez tous bénis du bien que vous nous faites. — La chère malade est toujours mieux et vous me permettez d'espérer qu'elle sera bientôt bien. Venez la voir, nous voir, cher et bon docteur. Avec quel plaisir, quelle reconnaissance vous serez toujours accueilli d'une famille qui vous doit tant ! Adieu. Mon cœur avait besoin de vous dire et redire combien je sens le prix de votre si utile amitié. — Comte DE MARCELLUS. »

Hélas ! ce cœur si reconnaissant et si chaud devait cesser de battre. La mort vint briser des liens si forts et si doux.

Le 31 décembre 1841, M. de Marcellus, après la prière du soir, écrivait à M. Darquey à l'occasion du nouvel an. Sa lettre fut brusquement interrompue par une crise à laquelle il ne tarda pas à succomber. Son fils aîné a gardé ces lignes comme une relique, mais il eut la délicatesse et la touchante attention d'en adresser une copie au docteur. La voici :

« Je voulais bien, cher docteur, aller vous souhaiter la bonne année, mais les chemins sont à peu près impraticables ; et mes jambes ne sont plus jeunes. Je sens, à mon amitié pour vous, que mon cœur l'est encore. Recevez donc de loin mes tendres vœux pour vous et vos dames à qui... »

M. de Marcellus mourut, léguant à sa famille un beau nom et de beaux exemples. De bonne heure, il avait appris à ses enfants que *vertu* oblige aussi bien que *noblesse* : ils ne l'ont jamais oublié !<sup>1</sup>

## VI

M. Darquey survécut deux années à son noble ami, le comte de Marcellus, mais demeura frappé d'une incurable blessure. Lorsque je l'ai vu, pour la première fois, il avait un peu plus de cinquante ans. Il était d'une haute taille, robuste, alerte et très-actif. Sa physio-

<sup>1</sup> Il eut quatre fils : *Lodoïs*, qui a occupé de hautes fonctions diplomatiques et écrit d'intéressants travaux littéraires ; — *Eugène*, ancien officier de cavalerie, démissionnaire en 1830 ; — *Paul*, page du roi, id. ; — *Edouard*, ancien attaché d'ambassade, id. ; — et une fille, madame la vicomtesse d'Avène.

nomie animée et expansive prévenait en sa faveur ; ses yeux vifs, d'un jaune clair, trahissaient la profondeur du physiologiste et la ténacité des gens studieux ; son menton, fortement prononcé, accusait l'énergie ; sa bouche gracieuse laissait errer parfois un sourire de malice, quoique bienveillant. Mais la puissance du cœur et l'ardeur de l'intelligence éclataient sur son front que ses cheveux poudrés et relevés laissaient à découvert. La nature semblait s'être réservé cette place pour y mettre les signes évidents de la grandeur, de la constance, de la bonté de cet homme.

Durant un demi-siècle, il sillonna les rues de Marmande, sa ville d'adoption, et il n'a cessé un seul jour de rendre des services, soit par l'exercice de sa profession, soit par dévouement patriotique. Quand il passait droit, la tête haute, sa canne à pomme d'or sous le bras, avec son habit à la française, sa culotte courte et ses souliers à boucles d'argent, hommes, femmes, enfants, tous s'inclinaient, venaient au-devant de lui, lui prodiguant les témoignages de respect ou d'affection. Il s'arrêtait indistinctement avec l'un, avec l'autre, causant, saluant, et il avait donné plus d'une consultation ou d'un avis avant d'atteindre le but de sa course.

Médecin habile, il jouissait d'une confiance absolue et le populaire disait : *il guérit les pauvres pour rien*. Comme homme, s'il professait les principes les plus stricts sur l'honneur, sur la discrétion, sur la probité, il les pratiquait sans emphase comme il respirait, comme il marchait. C'était le jeu naturel de son âme, comme la marche et la respiration sont le jeu des organes. Conseiller municipal, membre du bureau de bienfaisance, membre du comité d'instruction primaire ou de la commission administrative du collège, il s'associait à tous les projets d'amélioration, à tous les travaux utiles, et le plus souvent il les provoquait. A chaque progrès nouveau il avait coutume de dire : « Marmande fait peau neuve et se rajeunit : tant mieux ; cela me console de vieillir. »

Ce praticien si occupé, si consulté, qui partageait son temps entre sa clientèle et les affaires publiques, sur pied nuit et jour, sans craindre la fatigue, toujours avenant, toujours obligeant, toujours dévoué, a encore laissé d'innombrables manuscrits sur les questions de médecine et d'hygiène, sur l'administration locale, sur l'économie politique, sur l'instruction populaire ; et tous ces travaux sont marqués au coin d'une érudition de bon aloi, d'un rare bon sens, d'une merveilleuse sagacité et d'une haute raison.

Il aimait Marmande ; il voulait que les Marmandais, sans distinction de classe, de rang, ni de parti, le regardassent comme un père. Il en avait les sentiments et la tendresse. Dans un mémoire d'intérêt local qu'il écrivit, âgé de plus de quatre-vingts ans, il invite ses concitoyens à la concorde et à l'union par ces généreuses paroles :

« Je ne terminerai pas ce travail sans prier, sans solliciter, sans supplier tous mes concitoyens que j'aime et que j'estime tous, parce que j'ai vu naître la plupart d'entr'eux, d'abjurer désormais tout esprit de parti et leurs dissidences politiques, de se réunir tous pour travailler ensemble et avec le plus grand zèle à la prospérité et au bien-être de notre chère cité. »

Il était arrivé à 85 ans, jouissant de toutes ses facultés et presque sans infirmités. Parfois il s'alitait, mais il supportait impatiemment le repos. Il me disait alors : « J'ai consacré ma vie au bien, et je continuerai jusqu'à mon dernier souffle ; je trompe mes insomnies en pensant aux misères humaines et au moyen de les soulager. » Il faisait surtout de beaux rêves pour le bien-être et les embellissements de Marmande. Il rappelait avec complaisance à ce sujet les magnifiques travaux de M. de Tourny à Bordeaux. M. de Tourny était son héros et Bordeaux la belle ville par excellence.

Il s'éteignit comme s'éteint une lampe faute d'huile : un sourire sur les lèvres, une pression de main et un regard dans lequel passa toute son âme, et ce fut fini. Dieu a dénoué d'une main bienfaisante les liens d'une vie qui fut un bienfait constant pour nous.

En prononçant ces mots, mon hôte paraissait ému, et une larme perla au bord de ses paupières.

— Je vous remercie, lui dis-je : vous m'avez beaucoup intéressé, vous m'avez attendri. Darquey était une personnalité qui a mérité d'être mise en lumière. Cet homme était un homme. Que sont, à côté de lui, ces déclamateurs de clubs, ces littérateurs prétentieux et sans talent, ces savants de contrebande, ces faux patriotes, ces grotesques hommes d'Etat dont les noms retentissent chaque matin dans les journaux ? Darquey, obscur et dont la réputation n'a peut-être pas dépassé les limites de l'arrondissement de Marmande, surpasse de cent coudées par la science et la conscience ces médiocrités bruyantes, cette fine fleur du demi-monde politique et littéraire qui trône aujourd'hui.

— Je vous remercie à mon tour, répartit le vieillard qui m'avait donné l'hospitalité ; je vous remercie pour la mémoire de Pierre Darquey, au nom de ses concitoyens.

— A-t-on gravé une inscription sur sa tombe ?

— Aucune.

— Eh bien ! il est très digne qu'on lui dédie ces vers inspirés par la mort d'un ami à l'admirable écrivain dont nous déplorions récemment la perte, George Sand :

Les esprits froids ont dit : cet homme a la manie  
De faire des ingrats puisqu'il fait des heureux ;  
Dieu dit : de la bonté cet homme a le génie ;  
C'est la seule grandeur que je couronne aux cieux.

JEAN LACOSTE.

# GÉOGRAPHIE MILITAIRE DE LA GASCOGNE

AUX XVII<sup>e</sup> ET XVIII<sup>e</sup> SIÈCLES.

---

Avant la Révolution, la Gascogne se trouvait comprise (sauf le Béarn et la Navarre), au point de vue militaire, dans la province de Guienne, dont le ressort était fort étendu. Cette province était sous les ordres d'un Gouverneur, ayant sous lui un Commandant en chef et deux Lieutenants-généraux, un pour la Guienne et l'autre pour la Gascogne et le Bigorre.<sup>1</sup> On avait établi, au XVIII<sup>e</sup> siècle, des Lieutenants de Roi pour chaque Élection. Il y en avait un à Bordeaux, un dans l'Élection des Landes et le pays de Labourd, et un dans les Élections de Sarlat, Périgueux, un dans l'Agenais et Bazadais, et un dans le Condomois.

En Gascogne et dans la Haute-Guienne, il y avait sept Lieutenants de Roi : un dans la portion du Quercy où est Cahors, un dans la partie de cette province où est Montauban, un pour Rodez et Villefranche de Rouergue, un pour le Comminges et le Couserans, un pour l'Armagnac, un pour le Bigorre, et un pour l'Isle-Jourdain.

Il y avait des Lieutenants des Maréchaux de France à Nérac, Casteljaloux, Condom, Tarbes, Auch, Saint-Sever et Lectoure.

Les grands Sénéchaux en Gascogne étaient celui de Guienne et Bazas, celui de Nébouzan, celui de Bigorre, celui d'Armagnac, celui

---

<sup>1</sup> Le comté de Caraman payait les tailles et subsides dans l'Élection de Lomagne ; mais il dépendait, sous le rapport militaire, du gouvernement de Languedoc. AMELOT DE LA HOUSSAYE, *Mémoire sur la généralité de Montauban* (manuscrit), art. *Gouvernement militaire*.

de Mont-de-Marsan (Marsan, Tursan et Gabardan), celui des Landes, celui de Bazadais, celui de Labourd, et celui de Casteljaloux.

Il y avait des gouverneurs particuliers dans la ville et le Château de Lourdes, au Château-Vieux de Bayonne, au Château et Réduit Saint-Clair de Bayonne, à Dax et Saint-Sever, au fort de Socoa, à Hendaye, à Mauléon, à Navarreins, à Lectoure, à Bazas, à Aspet, à Saint-Béat.

Vers le milieu du *xviii*<sup>e</sup> siècle on avait établi un Gouverneur à Muret et Saint-Lys, et un autre à Fleurance.

*Marine.* — Il y avait un Commissaire-général de la marine, ordonnateur aux départements de Bayonne et de Bordeaux. Bayonne avait un Commissaire et un Contrôleur de la marine et des classes, un capitaine du port et un garde-magasin. Il existait un inspecteur de la marine pour les forêts des Pyrénées.

Le siège de l'Amirauté de Bordeaux se composait d'un Lieutenant-général, d'un procureur du Roi et d'un greffier.<sup>1</sup>

*Milices provinciales.* — Il y avait des capitaines de ces milices à Auch,<sup>2</sup> Saint-Gaudens et Saint-Sever, Bayonne.<sup>3</sup>

*Maréchaussée.* — Dans la Généralité de Guienne, il y avait un prévôt-général de la maréchaussée, assisté de deux lieutenants, d'un assesseur, d'un procureur du Roi et d'un greffier. Cette compagnie jugeait les crimes et délits commis par les miliciens licenciés, les vagabonds, voleurs de grands chemins, etc. L'Agenais était compris dans le ressort de la prévôté générale dont le siège était à Bordeaux. Il y avait, à Agen, un lieutenant, un assesseur, un procureur du Roi, un sous-brigadier et quatre cavaliers. A Nérac, un exempt et quatre cavaliers. A Casteljaloux, un brigadier et quatre cavaliers. A Marmande, un brigadier et quatre cavaliers. A Villercéal, un brigadier et quatre cavaliers.

Dans le chef-lieu de la Généralité d'Auch, siégeait un prévôt-général, un lieutenant, un assesseur, un procureur du Roi et un greffier, pour le jugement des cas prévôtaux. Il y avait aussi à Auch un exempt, un brigadier, un sous-brigadier, huit cavaliers et un trom-

<sup>1</sup> *Ann. hist. de Guienne* pour 1760, art. *Amirauté de Bordeaux*.

<sup>2</sup> *Arch. dép. du Gers*, C. 93.

<sup>3</sup> *Arch. dép. des Basses-Pyrénées*, C. 131.



petit. A Lombez, un brigadier et quatre cavaliers. A Grenade-sur-Garonne, un sous-brigadier et quatre cavaliers. A Saint-Girons, un brigadier et quatre cavaliers. A Oloron, un brigadier et quatre cavaliers. A Tarbes, un sous-brigadier et quatre cavaliers. A Saint-Jean-Pied-de-Port, un sous-brigadier et quatre cavaliers.<sup>1</sup>

Nous avons déjà signalé, pour ces deux Généralités, les sièges des lieutenants des prévôts, qui jugeaient avec le concours d'un assesseur, d'un procureur du Roi et d'un greffier.

### Gouvernement militaire du Béarn et du Royaume de Navarre.

Expilly (art. *Béarn*) comprend dans le Gouvernement militaire de Béarn, non seulement la province de ce nom, mais aussi la Basse-Navarre, la Soule, le Labourd, le Tursan, la Chalosse, le Marsan, le Bigorre, et une partie du comté de Comminges. Ce Gouvernement comprenait, comme on le voit, toute la portion de la Gascogne la plus voisine des Pyrénées et de l'Espagne, sauf les Quatre-Vallées et quelques autres districts englobés dans le Gouvernement militaire de Guyenne et Gascogne.

A la tête de celui de Béarn se trouvait un Gouverneur général qui ordinairement était aussi gouverneur particulier de la ville, citadelle et château de Bayonne et du château de Pau. Il avait sous ses ordres un lieutenant-général pour le Roi, cinq lieutenants du Roi résidant à Bayonne, au Château-Vieux de Bayonne, à la citadelle de Bayonne, à Dax, à Navarreins et à Saint-Jean-Pied-de-Port.

Huit lieutenants des maréchaux de France résidaient, en 1762, dans les principales villes du Gouvernement. La maréchassée établie dans le Gouvernement consistait en une compagnie composée de trois lieutenants, trois exempts, cinq brigadiers, dix sous-brigadiers, soixante-douze cavaliers et un trompette, commandés par un prévôt-général résidant à Pau. Les trois lieutenants demeuraient à Pau, Mont-de-Marsan et Auch. Du premier dépendaient les brigades

<sup>1</sup> *Ann. hist. de Guienne*, 183-218 ; Expilly, *Dict. géogr.* — AMELOT DE LA HOUSSAYE, *Mémoire sur la Généralité de Montauban* (manuscrit), art. *Gouvernement militaire*.

de Pau, Bayonne, Saint-Jean-Pied-de-Port et Tarbes. Du second relevaient les brigades de Mont-de-Marsan, Castel, Dax, Aire et Nogaro. L'autorité du troisième s'étendait sur les brigades d'Auch, Lectoure, Grenade, Lombez, Boulogne, Saint-Bertrand-de-Comminges et Saint-Martory.

Les villes et autres places de Hendaye, Barèges, Bayonne, le Bigorre, le Château-Neuf de Bayonne, le Château-Vieux de Bayonne, la citadelle de Bayonne, Dax, Dammes (?), le fort Socoa, Lourdes, Mont-de-Marsan, Navarreins, Nay, Oloron, Pau, Saint-Béat, Saint-Bertrand-de-Comminges, Saint-Jean-Pied-de-Port, la vicomté de Soule (et château de Mauléon) avaient leurs commandants particuliers. Le Nébouzan était sous les ordres de son Grand-Sénéchal qui avait aussi le pouvoir de Gouverneur. Le Grand-Sénéchal de Bigorre commandait aussi les troupes qui se trouvaient dans ce pays. Il y avait des capitaines-châtelains à Saint-Béat et à Saint-Julien. Celui de Saint-Béat était supérieur au commandant de la même place.

*Milices provinciales.* — Le Béarn se divisait en trente *parsans* ou districts militaires, dont chacun fournissait une compagnie commandée par le *capitaine* du *parsan*. La réunion de ces compagnies formait le régiment des *Bandes Béarnaises*, fort de trois bataillons composés chacun de dix compagnies.<sup>1</sup> En 1700, ces compagnies se composaient de cent hommes chacune. Les milices de la Basse-Navarre qui étaient alors plus considérables se trouvèrent réduites à deux régiments de six compagnies chacun, à raison de cinquante hommes par compagnie, plus deux compagnies franches de cent hommes chacune, destinées à la garde de la ville de Saint-Jean-Pied-de-Port.

En 1762, la province de Béarn avait sur pied un régiment d'infanterie composé de trois bataillons, chacun de trois compagnies dont une de grenadiers de quarante-cinq hommes et douze de quarante hommes ; en tout, quinze cent quarante-cinq hommes, non-compris les officiers. Le gouverneur de la province était le colonel né de ce régiment ; donnait toutes les places d'officiers et en expédiait les commissions. Le *Tableau annuel du Béarn* signale, comme composant le *Régiment des Bandes Béarnaises*, les trois bataillons de Morlâas, Orthez et Oloron. Chacun d'eux était composé d'une

<sup>1</sup> BAUDRY ; *Mémoires de Foucaut*, 101-2, Note.

compagnie de grenadiers et de dix, neuf et douze compagnies de fusiliers.

Le régiment des *Bandes Gramontoises*, composé de cinq cents hommes répartis en dix compagnies et levés dans le duché de Gramont, était commandé par le seigneur de ce pays, qui nommait et commissionnait les officiers.

D'après un mémoire manuscrit de l'Intendant Le Bret, et rédigé au siècle dernier, les milices de la Basse-Navarre se composaient alors : 1° du régiment de la châtellenie de Navarre composés de 700 hommes, fournis par les communautés des pays de Cize, Baignorri, Ossès, Irissarry, Iholdy et Armendarrits, et commandés par le châtelain de Navarre ; 2° le régiment de Mixe composé de cinq cents hommes, et commandé par le bailli du pays de Mixe ; 3° la compagnie d'Arberoue, composée de cent hommes, et commandée par l'alcalde et capitaine de la contrée ; 4° la compagnie d'Ostabarret, composée aussi de cent hommes et commandée par le bailli du pays.

Expilly n'élève qu'à cinq cents hommes, répartis en dix compagnies, la totalité des milices de la Basse-Navarre et de la Soule. Il porte à 1,000 hommes les milices du Labourd.<sup>1</sup>

*Maréchaussée.* — Le Prévôt-général de la maréchaussée, en résidence à Pau, avait sous ses ordres une compagnie composée de trois lieutenants, soixante-douze cavaliers et un trompette. Un lieutenant résidait à Pau et commandait les brigades de Pau, Bayonne, Saint-Jean-Pied-de-Port, Oloron et Tarbes. Un autre résidait à Mont-de-Marsan et avait sous lui les brigades de Castel, Aire et Nogaro. Enfin, les brigades d'Auch, Lectoure, Grenade, Lombez, Boulogne, Saint-Bertrand-de-Comminges et Saint-Martory étaient placées sous les ordres du lieutenant d'Auch.<sup>2</sup>

JEAN-FRANÇOIS BLADÉ.

<sup>1</sup> Je possède deux copies de manuscrit, et j'emprunte ces renseignements à la partie placée sous la rubrique de *Gouvernement militaire*. Le travail de Le Bret a pour titre *Mémoires sur la Navarre*.

<sup>2</sup> Expilly, *Dict. géogr.*, art. *Béarn* ; *Tableau annuel du Béarn*, 59-63, cf. *Arch. dép. du Gers*, C. 8.

# M. DE BELLECOMBE,

GÉNÉRAL AGENAIS.

## ET LES COLONIES FRANÇAISES AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE.<sup>1</sup>

### II

Au commencement du mois de mars (1776), M. de Bellecombe s'embarqua à Lorient, sur la frégate la *Consolante*, mise à sa disposition, et arriva le 11 avril à Gorée, où il commença ses travaux d'inspection. Le rapport qu'il adressa cinq jours après au Ministre<sup>2</sup> témoigne de l'impression pénible qu'il avait éprouvée à la vue de l'état de délabrement et de misère de cet établissement, le seul que nous eussions alors sur le continent africain.

Les renseignements qu'il donna au gouvernement, le 31 août, sur l'île de France où il était arrivé le 25, sont, à tous égards, beaucoup plus satisfaisants. Quelques modifications dans le régime administratif et judiciaire de la colonie ainsi que dans son système de défense lui parurent toutefois nécessaires et il les signala, avec sa loyauté habituelle, après les avoir soumises au commandant général, M. le chevalier de Ternay.

Les établissements français de Madagascar que M. de Bellecombe avait encore à inspecter n'existaient que nominalement depuis les

<sup>1</sup> Voir la livraison de 1874, page 433.

<sup>2</sup> Archives du ministère de la marine.

désastres qui signalèrent au xviii<sup>e</sup> siècle les essais de colonisation de Flacourt, de Champmargon, de Mondevergne, de La Caze et de La Haye, lorsque, au mois de février 1768, partit de Lorient une expédition à la tête de laquelle le gouvernement avait placé le comte de Modave, destinée à rétablir notre domination sur cette île.

M. de Modave, riche colon de l'île de France, était venu habiter Paris depuis plusieurs années et y avait produit une véritable sensation. Le luxe de sa maison, ses alliances avec les familles les plus influentes de la cour lui avaient ouvert les salons les plus aristocratiques, et il y fut remarqué parmi les plus spirituels de ce temps où l'esprit était une monnaie courante plus largement dépensée qu'elle ne le fut jamais. Il en fut prodigue autant que de sa fortune, si bien que l'une lui restant seule, le décida à courir après l'ombre de l'autre. Dans cet espoir, il se rendit dans l'Inde, et, après avoir pris part sous Lally-Tollendal à la malheureuse campagne qui se termina, en 1761, par la prise de Pondichéry, il rentra à l'île de France. Pendant le séjour qu'il y fit, ses affaires l'appelèrent à Madagascar, et frappé de la fertilité de cette île et de la richesse de ses productions, il eut la pensée de s'y établir, sous la protection du gouvernement. Dès ce moment, il embrassa son projet avec l'ardeur qu'il mettait en toutes choses, et ayant été envoyé, en 1776, par ses compatriotes, solliciter en France des secours devenus nécessaires depuis la rétrocession de Pondichéry, il remit, le 12 août de l'année suivante, au duc de Praslin, ministre de la marine, un mémoire dans lequel il développait très longuement les motifs qui militaient en faveur de la conquête de Madagascar,<sup>1</sup> non d'une conquête immédiate, laquelle entraînerait à des dépenses capables d'effrayer le ministre, mais à une prise de possession du territoire situé entre le 10° et le 26° degré de latitude australe, où nous aurions trois établissements principaux : Fort Dauphin, Foulepointe et Manabole.

Cette partie de l'île, disait-il, est riche et salubre, à l'exception de la baie d'Antongil, dont le climat est très-malsain, et qu'on n'occuperait pas pour le moment, et où les îles de France et de Bourbon, qui en temps ordinaire ne peuvent subvenir à leur existence, trouveront

<sup>1</sup> Des copies faites par M. de MODAVE lui-même, de tous ses mémoires et de sa correspondance sur Madagascar figurent au nombre des pièces de notre collection.

les approvisionnements qu'elles vont chercher au loin et à chers deniers. Il suffit, en effet, pour s'en convaincre, d'ouvrir les livres de la Compagnie des Indes pour y voir que les traités de vivres faits à si grands frais au cap de Bonne-Espérance et à Batavia montent à des sommes immenses qui, mieux employées, suffiraient à la fondation d'une puissante colonie. On s'y procurerait aussi les ressources et un point d'appui sûr et solide pour entreprendre avec succès la guerre contre les principaux établissements de nos ennemis dans les Indes. Enfin, ajoute-t-il, je ne crains pas d'avancer que les Indigènes nous verraient avec plaisir, et qu'en conséquence mon projet pourrait s'exécuter facilement et à peu de frais.

M. de Praslin était d'avance bien disposé pour M. de Modave, qu'il avait connu très-particulièrement dans sa jeunesse, alors que celui-ci était attaché en qualité d'aide-de-camp au prince de Conti et que lui-même était mestre-de-camp du régiment de cavalerie de ce prince ;<sup>1</sup> aussi accueillit-il son mémoire avec la plus grande faveur et il lui demanda de nouveaux renseignements qui lui furent envoyés le 28 août et le 3 septembre. Ils furent aussi peu explicites que les premiers, mais ils suffirent à convaincre le ministre, et le 28 octobre 1767, M. de Modave fut définitivement nommé commandant pour le Roi des établissements de Madagascar.

A ce titre, M. de Modave se trouvait placé sous les ordres de M. Dumas, commandant général de l'île de France, dont le concours bienveillant ne lui fit jamais défaut ainsi que celui-ci lui en donna l'assurance dans sa lettre du 1<sup>er</sup> novembre 1768, ainsi conçue : « Donnez l'essor à votre génie ; préparez de grandes choses ; prévoyez les événements, et comptez sur ce qui peut dépendre de moi... »

Cependant, M. Dumas n'avait aucune confiance dans les essais de colonisation que l'on voulait faire à Madagascar, et c'était à son corps défendant qu'il avait lui-même fait prendre possession, l'année précédente, du fort Dauphin, avec l'aveu de Mainbon, chef de la partie de l'île où ce fort était situé. Il apprit aussi avec un grand étonnement la mission de M. de Modave, et il eut même quelque peine à y croire, car, avait-il écrit, le 25 juin 1768, à M. de Bellecombe : « Ce pauvre comte court risque de faire un enfant mort-né, et ce serait,

---

<sup>1</sup> Mémoire manuscrit sur l'établissement de Madagascar, par M. de Modave

« à mon avis, une grande faute en politique. Notre établissement ne  
« peut devenir sérieux que lorsque l'île de France sera parvenue au  
« plus haut point de prospérité et de sûreté possible et, alors même,  
« les Anglais ne manqueront point de s'établir dans la baie de Saint-  
« Augustin et de s'opposer à l'établissement que nous aurons  
« commencé.<sup>1</sup> »

Ces craintes, M. de Modave ne les partageait point, et aucune préoccupation ne l'arrêta dans l'exécution du plan qu'il avait conçu. Se conformant avec une exactitude inattendue aux instructions fort sages et très-prudentes que le ministre lui avait laissées, il vécut en bonne harmonie avec les naturels, sut s'attirer leur amitié et leur confiance et obtint de l'un de leurs chefs la cession, en toute propriété et souveraineté, de terres considérables situées au bout du fort Dauphin.<sup>2</sup> Il fit en sorte que les droits de la France, sur

<sup>1</sup> M. de France, ancien lieutenant de vaisseau, a bien voulu nous communiquer la correspondance officielle du général Dumas et de nombreux documents très-intéressants pour l'histoire de nos colonies. Qu'il veuille bien en recevoir ici nos remerciements.

<sup>2</sup> L'acte de concession, datée du 19 septembre 1768, doit figurer parmi les documents qui établissent les droits de la France sur diverses parties de l'île de Madagascar. Il est ainsi conçu :

Dian Manauzac, souverain de la province de Carcanossi dans l'île de Madagascar, a cédé et transporté au Roi en toute propriété, usage et souveraineté les terres au-delà de l'arête de Montagne qui reste à l'ouest-quart-nord-ouest du fort Dauphin, à une lieue de ladite place, remontant dans le nord, s'étendant à l'ouest et au sud-ouest, et au sud jusqu'à la mer ; ensemble, le terrain d'une lieue de large à compter de la pointe du fort Dauphin, suivant les bords de la mer, dans le sud, vers la baie dite des Gaffions, jusqu'au lieu où la Montagne ci-dessus désignée qui reste dans l'aire du vent du fort Dauphin à ouest-quart-nord-ouest vient finir, ledit espace de terres borné de tous côtés par une chaîne de montagnes et de collines qui lui servent de limites. Ledit Dian Manauzac, souverain de Carcanossi, cède et transporte les susdites terres sans en rien réserver, en considération de l'alliance qu'il a contractée avec les Français établis au fort Dauphin sous le commandement de messire Louis-Laurent de Modave, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis ; et comme l'écriture n'est pas en usage entre les princes de ladite île, on a dressé le présent procès-verbal pour constater ladite session en présence de . . . Ledit Dian Manauzac, eu présence de tous les Français habitués actuellement au fort Dauphin et spécialement des soussignés, s'est transporté sur la tombe de son père, sise à un demi-quart de lieue du fort, où il a déclaré à haute et intelligible voix la susdite cession,

le peuple qu'il avait mission de soutenir, fussent non-seulement sauvés, mais encore reconnus en fait, si ce n'est d'une manière expresse, par les indigènes. Malheureusement, il aurait voulu donner à l'exécution de ses plans, que l'expérience lui avait fait cependant modifier, toute l'extension qu'ils comportaient ; mais il en fut empêché par le commandant général de l'île de France et de Bourbon qui succéda à M. Dumas et par le ministre lui-même. M. de Modave vit le danger de sa situation et, dans l'espoir de convaincre ou d'apaiser le fougueux commandant général qu'il va nous dépeindre lui-même, il partit pour l'île de France, au mois d'août 1769.

Le chevalier des Roches, écrivait-il à son ami le chevalier de Bruny, ' est un véritable fagot d'épines ; on ne sait par quel bout le prendre. Jugez et examinez :

« Après le départ de l'Ajax, j'ai été accueilli avec un air sombre  
« et froid. Les empressements qu'on m'avait d'abord montrés font  
« place à toutes les apparences du mépris et du délaissement. Les  
« égards les plus ordinaires de la politesse me sont retranchés.  
« Patience et silence de ma part. Cette conduite est remarquée des  
« grands et des petits. L'intendant même, M. Poivre, en montre  
« secrètement une forte surprise. Je redouble de vigilance pour  
« n'avoir rien à me reprocher, et je suis rigoureusement repoussé  
« partout où je me présente. Nulle représentation extérieure ne m'est  
« accordée. On s'explique hautement sur mon projet comme sur  
« une chimère absurde, ridicule, impraticable. Vous voyez que les  
« termes sont bien choisis. On loue cependant ma bonne volonté, la  
« droiture de mon cœur, l'étendue de mon esprit, et, avec tout ce  
« fatras, on croit me payer du mal très-réel qu'on cherche à me  
« faire.

---

également en présence de ses principaux capitaines, a fait serment de ne jamais revenir contre ledit transport et a immolé un bœuf sur le susdit tombeau, en présence des Français et des Noirs. Les conditions de son serment ont été rendues en français par Antoine Renard interprète audit fort qui a certifié et signé la vérité de ladite traduction au bas du présent écrit, fait au fort Dauphin, dans l'île de Madagascar, même jour et au que dessus.

Signé : L. L. de Modave ; J. Vauquelin ; T.-J. de Feydeau ; F. d'Hercé ; Hugary de la Marche ; le chevalier de Poilly ; Pestré de Lacour, etc.

' M. de Bruny était syndic de la Compagnie des Indes Françaises.



« J'apprends d'abord par le public et ensuite par M. Poivre que  
« l'on est décidé à relever la garnison du fort Dauphin et à envoyer  
« un M. de Valgny, qui est un sot, déclarer aux gens du pays que  
« les Français ne s'établiront pas sur leurs terres et les mettre en  
« possession du fort et généralement de tous les édifices que nous  
« y avons actuellement. Je laisse tous ces avis sans aucune réponse.  
« Il me semblait cependant assez dur qu'une résolution aussi impor-  
« tante en elle-même et très-importante pour moi à tant de titres ne  
« me fût pas communiquée. Je fus cinq à six jours sans demander  
« et sans chercher aucun éclaircissement à la source, lorsqu'il arriva  
« que je fus obligé de parler à M. le chevalier des Roches pour une  
« affaire personnelle. Il me retint à dîner pour la première fois de-  
« puis que je suis en ce port. En sortant de table, il me fit passer  
« dans une galerie voisine, où il me dit avec chaleur : Je vous ai  
« montré ma lettre à M. le duc de Praslin, et vous n'avez pas jugé  
« à propos de me communiquer la vôtre. — Monsieur, lui dis-je, je  
« vous l'ai apportée deux fois, et deux fois l'on m'a refusé la porte  
« de votre cabinet où vous retenaient des occupations sérieuses.  
« Voici la minute de cette lettre, daignez y jeter les yeux. Il s'y re-  
« fusa en s'écriant avec beaucoup d'emportement qu'il était au  
« désespoir d'être obligé de me dire que je ne m'étais pas présenté  
« chez lui, que cela était faux et que j'avais... Je ne lui donnai pas le  
« temps de finir la phrase, en lui disant d'un air ferme mais poli :  
« Remarquez, s'il vous plaît, Monsieur, que je vous parle avec la  
« considération que je dois à votre personne et le respect que je  
« dois à votre place ; mais vous me devez aussi des égards, veuillez  
« vous en souvenir. Ces paroles lui firent impression, et il revint  
« avec honnêteté à un autre sujet de discussion. Nous nous esto-  
« câmes pendant près de deux heures avec beaucoup de feu de sa  
« part et de sangfroid de la mienne. Il faisait un mélange bizarre  
« de picoteries choquantes, de louanges exagérées et de mauvaises  
« raisons. J'ose vous assurer qu'il ne lui échappa pas une seule  
« chose sensée. Le fort Dauphin était le sujet de notre conversation.  
« Il me dit en plusieurs reprises qu'il voulait l'abandonner. Aban-  
« donner, disais-je. Cette froideur le révoltait. Il prétendait que tout  
« le monde s'élevait contre mon projet, à la réserve, ajoutait-il, de  
« ceux qui ont demeuré avec vous, car, pour ceux-là, je conviens  
« qu'ils sont tous de votre avis. Cette réflexion me fit rire, et je lui  
« montrai qu'il fallait que mon projet ne fût pas aussi impertinent  
« qu'il paraissait le croire, puisque ceux qui connaissaient le pays

« pensaient comme moi. La conversation finit avec autant d'aigreur qu'elle avait commencé, et je me retirai avec la conviction que le fort Dauphin était condamné.

« En attendant que le ministre s'explique, je vais passer un an dans une grande incertitude, mais j'irai toujours de l'avant, et cet espace de temps améliorera beaucoup l'établissement du fort Dauphin. Si M. le chevalier des Roches l'emporte, et je n'en puis guère douter, sauvez-moi du naufrage, mais surtout souvenez-vous qu'on m'arrache des mains la plus belle opération qu'on puisse tenter. Je tiens, j'ose le dire, l'île de Madagascar. Dans dix ans, elle n'eut été qu'une vaste colonie française, un gouffre de consommation, une pépinière de soldats et de matelots, et, si on me laissait faire, c'est avec les Madécasses qu'on renverserait l'empire britannique dans les Indes. »

Ainsi que M. de Modave l'avait pressenti, la lutte ne pouvait être égale entre lui et le gouverneur de l'île de France, et lors même que le chevalier des Roches n'eut pas eu le pouvoir et l'influence dont il jouissait auprès du gouvernement, ses aigres sarcasmes ou ses attaques peu mesurées eussent suffi à amoindrir la confiance que le ministre avait eue un instant dans un projet généralement considéré comme chimérique. C'est ce qui arriva. Le fort Dauphin ne fut pas officiellement condamné, mais M. de Modave, livré à lui-même, ne recevant plus aucun fonds du gouvernement, fut obligé de renoncer, à la fin de l'année 1770, aux plans qu'il avait commencé à mettre en exécution avec quelque succès et auxquels il s'était voué avec tant d'ardeur et de zèle.

Malgré l'insuccès de ces épreuves, le gouvernement se décida à former un nouvel établissement dans la baie d'Antongil, dont on ne sait par quelle aberration d'esprit il confia la direction au baron Bénéowski, personnage bien connu par ses folles entreprises et que l'opinion publique classait au rang des plus vulgaires aventuriers.

Les moyens pacifiques et réguliers mis en usage par M. de Modave étaient peu compatibles avec le caractère despotique du baron hongrois et avec son esprit rebelle à toute loi. Aussi, à peine débarqué à Foullepoinle, à la fin de l'année 1773, il déclara aux indigènes une guerre sauvage et sans merci qui fit bientôt un désert de la contrée la plus riche et la plus féconde de l'île, si bien que ne trouvant plus aucune ressource dans le pays et obligé de vivre des provisions qui leur venaient sans beaucoup de régularité de France, gouverneur, officiers et soldats, furent bientôt réduits à la plus affreuse misère.

Des 323 volontaires qui, en 1773, avaient composé le corps d'occupation ou étaient venus le renforcer plus tard, 194, dont 23 officiers, étaient morts naturellement ; 3 avaient été fusillés, 2 avaient été condamnés aux galères, 4 avaient déserté, etc. 97 hommes seulement, y compris M. Béliowski, avaient résisté et étaient présents à la première revue que passa M. de Bellecombe lors de son arrivée à Madagascar le 20 septembre 1776.

La colonisation de Madagascar a été trop souvent l'objet des études des divers gouvernements qui se sont succédé depuis cette époque, et l'opinion publique s'en est aussi trop préoccupée pour que nous ne croyions utile de relater ici les appréciations d'un homme aussi distingué et aussi compétent que M. de Bellecombe. Nous les trouvons dans les notes qui servaient au rapport qu'il fit au gouvernement et que nous allons transcrire après les avoir coordonnées.

« Les hommes qui ont échappé à la température perfide de Madagascar sont robustes, mais aujourd'hui ils ont plutôt l'air de momies ambulantes que d'hommes vivants. Les uns sont rongés par le scorbut, les autres par la fièvre ; quelques-uns ont l'un et l'autre.

• Le corps est mal exercé, mal discipliné, mal tenu. Les officiers, et sous-officiers, sont sans instruction et savent à peine distinguer leur main droite de leur main gauche.

• En ce qui concerne M. Béliowski, il est difficile de rencontrer un homme plus extraordinaire et dans ses idées et dans ses propos. Le désir de commander et le despotisme paraissent être ses passions dominantes. L'envie de guerroyer et de faire usage de son sabre l'anime et l'échauffe souvent comme par accès. L'*ultima ratio regum* (c'est la devise de ses canons) est un de ses préceptes favoris. A ces dispositions qui semblent naturelles chez lui, et qui le sont en effet, il réunit une force de tempérament et une trempe d'âme peu communes aujourd'hui. D'abord abbé, ensuite page, puis garde-marine, servant ensuite l'Empereur, le Roi de Pologne, et, finalement, les confédérés, il est conduit au Kamchaska.

« Que l'on remarque les moyens extraordinaires qu'il a employés pour se sauver de l'exil et le bonheur qu'il a eu de résister jusqu'à ce jour au climat de Madagascar, et l'on se convaincra que ce colonel hongrois, âgé de 37 ans, est destiné aux grandes aventures.

« Ce fut en 1772 que le gouvernement prit le parti malheureux d'occuper quelques points de Madagascar et de choisir M. de

Béniowski pour commander. Non qu'il ne réunisse des qualités, des talents militaires, de l'esprit dont on pourrait tirer grand parti en le mettant à sa place, mais jamais l'on n'aurait dû exposer une administration quelconque de finances, de commerce et de comptabilité à un homme qui, évidemment, n'y entend rien et affecte de ne vouloir y rien entendre, sans qu'il n'ait jamais cessé de s'en mêler.

« Je laisse maintenant à penser quel maintien et quelle prudence il faut savoir employer lorsqu'on est chargé d'inspecter la conduite et l'administration d'un tel commandant, alors qu'à chaque pas l'on est convaincu qu'il n'y a rien de fait ou très-peu de chose par comparaison avec les sommes dépensées. Quel contraste ! et qu'il est frappant lorsque l'on rapproche la réalité des beaux projets et des tableaux brillants que M. le baron de Béniowski a envoyés à la Cour ! »

Après avoir employé environ huit jours à inspecter Louisbourg, principal établissement de la baie, à vérifier les livres et les comptes de l'administration auxquels il était difficile de rien comprendre, et qu'il ne put en effet débrouiller, M. de Bellecombe se disposa à partir pour l'établissement appelé la plaine de santé, situé sur la rivière de Tanquebal, à huit lieues dans la terre, et sur lequel il s'explique en ces termes :

« Le 28 septembre. — Hier matin, à 8 heures, nous nous sommes mis en pirogue avec M. de Béniowski et M. A. Lapeyrouse, lieutenant des vaisseaux du Roi, commandant la palle l'Iphigénie. Nous étions escortés de deux autres pirogues dans l'une desquelles était un détachement de volontaires, et, dans l'autre, des approvisionnements nécessaires pour notre voyage.

« Entre midi et une heure, nous sommes descendus au poste appelé le fort Saint-Jean, situé sur la rive droite de cette belle rivière de Tanquebal. Nous y avons trouvé un détachement de neuf hommes commandés par deux officiers. Ce petit fort est un simple entourage de pieux fichés en terre avec un fossé de quatre à cinq pieds, garni de deux petites pièces d'artillerie d'une livre chaque et ouvert de tous côtés. Sept ou huit cases à la mode du pays forment les logements destinés aux volontaires et à quelques noirs et négresses attachés à ces établissements.

« Quant à la situation de ce poste, elle est des plus agréables : il domine légèrement de très-belles plaines limitées par des coteaux et

de petites montagnes, mais le tout est à l'état de nature vierge, à l'exception de quelques défrichés cultivés de temps à autre par les naturels du pays. Le terrain m'a paru excellent, et la troupe qui habite ce canton m'a assuré que le séjour lui plaisait et que l'air était bien moins mauvais que partout ailleurs.

« A trois heures après midi nous nous sommes remis en route et avons remonté cette superbe rivière qui partout a 150 à 200 toises de largeur et dont les bords sont ornés d'arbres magnifiques. A sept heures, j'arrivais à la plaine de santé, et, comme le jour commençait à tomber, je me suis borné à parcourir les jardins et les petits défrichis que M. Béliowski a fait faire lorsqu'il y séjournait. J'ai vu avec plaisir que le café, le manguier et autres arbustes de l'île de France y réussissent à merveille, mais le climat n'y est pas moins redoutable qu'à Louisbourg.

• En effet, cet établissement, dont la maison principale est un bâtiment en bois de 64 pieds de long sur 30 de large, couvert en bardeaux, est placé sur le bord de la rive droite du Tanguabal, au pied d'une montagne ronde, presque en pain de sucre, sur le sommet de laquelle M. de Béliowski fait élever un fort appelé fort Auguste, et les vapeurs de la rivière en rendent le séjour très-malsain.

» Nous n'avons pu nous transporter ce matin au fort Auguste que vers neuf heures, c'est-à-dire après que le soleil a commencé à dissiper le brouillard très-épais que donne habituellement le voisinage de la rivière. On parvient à ces établissements par un petit sentier très à pic dans lequel on a pratiqué des degrés au nombre de 150. Le fort offre un carré de 50 pieds sur chaque face. Il est entouré de palissades avec une banquette de terre soutenue par un autre rang de petites palissades de 2 pieds de hauteur. Il n'y a dans cette espèce de fortification que quatre petites paillottes servant de case ou caserne pour les 10 volontaires qui forment la garde actuelle de tout l'établissement. Quatre pièces de 3 le défendent. L'officier, M. de Laboulaye, qui commande la garnison, occupe la maison principale, située sur le bord de la rivière, dont j'ai déjà parlé.

De cette hauteur nous avons découvert la plaine dite plaine de santé, située sur la rive gauche de la rivière. En fait de construction nous n'y avons aperçu que deux bâtiments ou paillottes servant d'hôpital et de caserne avec sept à huit cases attenant. Le toit est abandonné et, en aussi mauvais état que le logement principal et les palissades du fort lesquels sont entièrement pourries.

« Quant à la *ville naissante* dont il est parlé dans mes instructions je l'ai cherchée de toute part et n'en ai aperçu aucune trace. Je n'ai même pas vu un village.

« L'aspect de la plaine n'offre véritablement qu'un désert que des mains laborieuses rendraient très-fertile car elle est arrosée par une petite rivière qui vient se jeter dans la rivière Tanquebal qui elle-même la parcourt dans toute sa longueur. La plaine et principalement les bords de la rivière m'ont paru très-propres à la culture du riz et du maïs, quelques rares terrains ont même été déjà mis en valeur par les indigènes et l'on m'a assuré qu'avant l'établissement de M. Bénéowski l'on comptait plus de 40 villages de Louisbourg à la plaine de santé, mais la guerre incessante qu'il leur a faite depuis son arrivée, les a dispersés et éloignés et c'est pour cette raison que ce magnifique pays reste sans culture. M. de Bénéowski m'assure cependant que, depuis la paix faite il y a quatre mois, il commence à donner des concessions aux habitants et que ceux-ci revenaient insensiblement. J'ai compté en effet, chemin faisant, une demi-douzaine de petites peuplades déjà établies à une distance d'environ deux lieues les unes des autres.....

« Vers midi nous sommes remontés dans nos pirogues et, après nous être reposés quelques instants au fort St-Jean, nous étions rentrés à Louisbourg au coucher du soleil:

« Le 29 Septembre — Je me suis rendu à bord dans la matinée pour laisser à M. de Bénéowski quelques moments de repos et travailler à mon aise ; d'après les connaissances que j'ai prises sur chaque partie de l'administration ainsi qu'aux ordres et aux instructions que je dois laisser à mon départ.

Le 30 Septembre — A mon arrivée à terre ce matin l'officier de port et un officier de la garnison m'ont annoncé que M. de Bénéowski était malade. Le premier m'a remis en même temps une lettre de ce commandant dans laquelle il m'expose l'état de sa mauvaise santé et la nécessité pour le sauver de lui permettre de changer d'air. Ces représentations sont appuyées des certificats des deux premiers chirurgiens de l'établissement, mais ils étaient inutiles, car je suis convaincu qu'il est réellement rongé de scorbut et que ce serait l'exposer à une mort inévitable, ainsi que Madame la baronne de Bénéowski, s'ils étaient obligés de passer ici pour la quatrième fois la mauvaise saison. J'ai trouvé en effet le commandant très-souffrant ; je l'ai tranquilisé en lui témoignant que j'étais pénétré de

sa situation et que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour satisfaire à sa demande. Je répondrai à sa lettre, mais avant de consentir à son départ je lui ferai les observations que les circonstances semblent exiger.

« Cet après midi les interprètes sont venus m'avertir que les chefs Antamaronas qui avaient été mandés étaient arrivés en grande partie et qu'ils désiraient me voir et m'entendre. Je les ai fait assembler. Ils étaient réunis au nombre de sept, mais les autres 30 ou 40 chefs ou petits chefs que j'attendais, ne se sont pas présentés, soit qu'ils n'aient pas été convoqués, soit qu'ils n'aient pas voulu se rendre.<sup>1</sup> »

Il serait trop long de reproduire ici le procès-verbal qui fut dressé de cette séance, mais nous devons dire que M. de Bellecombe remarqua que les réponses aux nombreuses questions qu'il adressa aux chefs dont il présidait l'assemblée furent ou évasives ou peu sincères, et qu'il en résultait, assez clairement toutefois, cet aveu significatif que le peuple de Madagascar avait redouté et redoutait encore la domination étrangère.

<sup>1</sup> Dans un article publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, tome 47, page 675 et suivante, sous ce titre : Rapports de la France avec Madagascar M. Henri Galos nous apprend que Béliowski avait été proclamé Roi de cette Ile par tous les princes et rois de la cote Orientale, le 18 septembre 1776, — c'est-à-dire trois jours avant l'arrivée de M. de Bellecombe. Or ce dernier, dans ses rapports, très-détaillés, ne dit pas un seul mot de cette particularité assez extraordinaire cependant pour être rappelée; et, si l'on considère la division qui existait alors entre les peuplades de la côte Orientale et notamment entre les Antamaronas amis de la France, et les Sembarives qui lui étaient hostiles, peuples habitant, les uns le Nord, les autres le Sud-Ouest de la baie d'Anton-gil ainsi que le petit nombre de chefs Antamaronas qui se rendirent, sur la convocation de Béliowski lui-même, à l'Assemblée que M. de Bellecombe présida; si l'on se pénètre du sentiment qu'ils y manifestèrent, on acquiert la certitude que la Royauté du baron Hongrois n'eut jamais rien de sérieux ou fut un rêve de son imagination malade, rêve ambitieux qu'il poursuivit jusqu'à la fin de sa vie, ainsi que le général Dumas, à qu'il ne l'avait pas dissimulé, nous l'apprend dans une lettre adressée par lui à l'ambassadeur de Hollande, le 8 janvier 1785.

Depuis que cette note a été écrite M. Emile Blanchard de l'Institut dans la première partie d'une étude sur l'Ile de Madagascar pleine d'ailleurs de renseignements précieux tombe dans la même erreur que M. Galos et parle de cette royauté imaginaire qui obligea Béliowski à rentrer en France pour se justifier (*Revue des Deux-Mondes* tome 100, p. 75).

Le 1<sup>er</sup> octobre, les mêmes chefs se réunirent encore sous la présidence de M. de Bellecombe, et leurs réponses ne furent pas plus explicites. Quant à lui, il les assura de la protection de la France s'ils voulaient rester en paix ; il les engagea à travailler leurs terres, à continuer le commerce d'échange qu'ils avaient coutume de faire avec les Français, et l'on se sépara après des promesses réciproques de bonne amitié et après les avoir scellées du serment que ces indigènes ont coutume de faire en pareille occasion.

Le journal de M. de Bellecombe continue ainsi :

• En conséquence des ordres et instructions que j'ai donnés à M. de Béliowski et à son ordonnateur, tout me fait espérer plus d'ordre et d'économie à l'avenir. J'ai arrêté et fixé, de concert avec ces Messieurs, les dépenses à 10,000 livres par mois, et je pense que c'est encore payer bien cher la besogne à faire ; mais, pour comble des inconvénients inséparables de cette tentative mal conçue et plus mal exécutée, il faudra attendre au moins un an avant que les ordres de la cour parviennent ici. C'est sûrement un malheur pour les sujets du Roi qui sont condamnés à les attendre. Un grand nombre d'entre eux paiera de sa vie, avant ce terme, le tribut qu'exige le fatal climat de Madagascar et principalement celui de la baie d'Antongil, reconnu pour le plus malsain de l'île... Tous les documents que je suis maintenant en état d'envoyer au ministère le convaincront du penchant qu'a M. de Béliowski à demander sans cesse, acheter à quel prix que ce soit, et consommer sans espoir d'en retirer aucun profit pour le bien de l'État... En examinant cette situation de sang-froid, on peut s'écrier avec raison : quel tableau ! quelle misère ! quelle administration ! quelle chimère ! et il en aura coûté à la France plus de deux millions et la vie de trois cents Européens.

• Le 30 octobre. Je viens d'annoncer à M. de Béliowski que si toutes mes écritures sont finies demain, comme j'y compte, je me déciderai à partir. Je présume qu'il en est fort aise, et, qu'après mon départ, il exécutera ou n'exécutera pas les ordres que je lui laisse, car c'est l'opinion reçue ici que la volonté du baron a toujours force de loi suprême. Qu'en est-il résulté jusqu'à ce jour ? La guerre a eu lieu dès son arrivée ; les naturels du pays ont fui et abandonné cette contrée ; la division est maintenant entre eux et leurs voisins ; la disette la plus affreuse a succédé à l'abondance, si bien que sans le biscuit et la farine que nous avons apportés ici de l'île de France, les



blancs et les noirs attachés au service du Roi courraient maintenant le risque de mourir de faim.

» M. le baron de Béliowski, insistant toujours pour que je l'autorise à s'absenter de cette colonie à l'effet d'aller rétablir sa santé et celle de madame la baronne, j'y ai consenti, d'après les assurances qu'il m'a données par écrit que l'établissement de Louisbourg et les sujets de Sa Majesté n'en seront pas moins en sûreté et surtout après les mesures que j'ai prises moi-même dans les ordres que j'ai laissés en cette prévision. »

Le 4 octobre, veille du départ de M. de Bellecombe, il exprime plus énergiquement encore sa pensée sur la colonisation de Madagascar :

« Mon opinion est que l'on doit renoncer au chimérique projet de former une colonie européenne sur cette île. Je suis tellement convaincu de l'impossibilité de toute tentative de ce genre, quelque grands que soient les efforts que le gouvernement puisse faire en hommes et en argent, que je voudrais que le Roi fit inscrire en gros caractères, au-dessus de la porte de son cabinet, l'avis suivant : *« Celui qui entrera ici avec le projet de former une colonie à Madagascar et qui osera me le présenter sera exilé dans cette île pour le reste de ses jours. »*

» Je conçois que la conquête de cette magnifique possession paraisse séduisante au premier coup-d'œil, mais c'est une entreprise qui comportera toujours avec elle plus d'inconvénients que d'avantages, *au moins pendant les cinquante premières années*. M. de Béliowski en convient lui-même, et je lui ai entendu souvent répéter que c'était une véritable folie; mais il ajoutait que, si la France y renonçait, il ne désespérait pas de l'offrir (cette conquête) et de la faire agréer à l'Empereur, au roi de Prusse ou au grand Mogol.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Nous devons reconnaître que les appréciations de M. de Bellecombe, corroborées par la nombreuse correspondance que nous possédons sur l'administration de Béliowski, sont en contradiction presque constante avec les opinions développées par M. Henri Galos dans l'article ci-dessus relaté. Ajoutons que la dissemblance n'est pas moins grande dans le récit des circonstances se rattachant à l'administration fantaisiste du célèbre aventurier.

D'autre part, un compatriote de M. Galos, si nous ne nous trompons, M. Henri

Ajoutons ici, avant de quitter Madagascar avec M. de Bellecombe, que Béliowski tint parole. Profitant du congé que celui-ci venait de lui accorder, il rentra en Europe, et n'ayant pu réussir à convaincre le gouvernement français de continuer l'œuvre qu'il avait si mal commencée, il chercha, sans plus de succès, à faire adopter ses projets par le gouvernement autrichien qu'il servit pendant la guerre avec la Prusse comme commandant d'un corps de cavalerie, et, après la paix, par le gouvernement américain.....

Enfin, en 1783, il parvint, avec l'assentiment et le concours secret du gouvernement anglais, à décider quelques commerçants de Londres et de Baltimore à lui confier une expédition composée de 800 hommes<sup>1</sup> avec laquelle il débarqua à Madagascar au commencement de l'année 1785. « Tirer son grand sabre endormi depuis tant d'années dans le fourreau, attaquer les Français, débris à peine vivant de la colonie qu'il avait fondée lui-même, massacrer les vieux compagnons de sa misère et de ses souffrances furent ses premiers actes ; » mais à la nouvelle de cette agression brutale, le gouvernement de l'Île de France envoya contre lui des troupes, auxquelles celui-ci ne put opposer qu'une faible résistance, et dans la première rencontre qu'il eut avec nos soldats, le célèbre aventurier tomba mort sur cette terre où il avait laissé tant de victimes de son orgueil et de sa folie.<sup>2</sup>

FRANÇOIS MOULENQ.

Chauvot, a publié, en 1848, une brochure intéressante, sous le titre de *Madagascar et la France*, dans laquelle il glorifie la fidélité que conserva, selon lui, Béliowski aux intérêts français, même lorsqu'il eût été proclamé roi, en agissant dans la mer des Indes de concert avec le bailli de Suffren.

L'admiration de M. Chauvot pour le prétendu roi de Madagascar est difficile à expliquer, car Béliowski ayant, peu de jours après le départ de M. de Bellecombe, quitté ses États en vertu du congé que celui-ci lui avait donné, et n'y étant rentré qu'en 1785 en ennemi déclaré de la France, on se demande à quel moment il put être fidèle aux intérêts français. On ne voit pas davantage comment le bailli de Suffren, qui partit de France au commencement de 1781 pour sa campagne de l'Inde, et rentra le 26 mars 1784 à Toulon, put, pendant ce temps, se concerter avec Béliowski, en quête de nouvelles aventures à travers l'Europe et l'Amérique.

<sup>1</sup> Lettre du général Dumas à l'ambassadeur de Hollande, du 3 janvier 1785.

<sup>2</sup> Dumon d'Urville, dans son voyage autour du monde, tome 1<sup>er</sup>, page 73, parle ainsi des essais de colonisation de MM. de Modave et de Béliowski.

« Sans doute, la tentative de M. de Modave eut rencontré de plus beaux résultats si on lui avait affecté plus de fonds, en la combinant sur une plus grande échelle.

• A la même époque d'ailleurs, l'aventurier Béliowski vint se jeter à la traverse des projets de M. de Modave.... Deux millions furent gaspillés par lui dans l'établissement de la baie d'Antongil, tandis qu'on avait mis soixante et quelques mille francs seulement à la disposition de M. de Modave. Plus tard, les rapports de M. Poivre avaient dessillé les yeux du gouvernement. Béliowski fut obligé de se retourner ailleurs : il alla aux États-Unis, il fit d'autres dupes, détermina une expédition pour Madagascar et s'établit de nouveau à Antongil, jusqu'à ce que, fatigué de sa turbulence, le commandant Souillac envoya contre lui un petit corps français en 1776. A la première rencontre, une balle tua l'aventurier. »

Autant de lignes, autant d'erreurs. En effet, 1° Béliowski ne put entraver les projets de M. de Modave qui était dans l'Inde et avait quitté Madagascar quatre ans avant son arrivée dans cette île ; 2° M. Poivre, intendant de l'île de France, n'était point contraire aux projets de M. de Modave, cela est démontré par sa correspondance, et il n'eut pas à s'occuper de l'administration de Béliowski puisqu'il avait quitté l'île de France en 1773 ; 3° Béliowski ne s'établit pas de nouveau à Antongil ; il n'eut le temps que d'y commettre les excès dont nous avons parlé, car le gouvernement prévenu des manœuvres de cet aventurier, notamment par une lettre adressée, le 16 novembre 1783, à M. de Vergennes, par M. Dumas, ancien gouverneur de l'île de France, avait pris des mesures pour l'arrêter dans ses opérations ; 4° M. de Souillac n'était pas gouverneur de l'île de France, en 1776 ; c'était M. le chevalier de Ternay qui en avait le commandement à cette époque ; 5° Béliowski ne fut pas tué en 1776 mais en 1786, ainsi que nous l'avons surabondamment démontré, d'accord en cela avec toutes les biographies de ce personnage.

---

# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

---

Ce n'est pas encore tout à fait la pauvreté, mais ce n'est déjà plus l'opulence. L'heure de la villégiature a sonné et l'activité littéraire va décroissant sans cesse.

Citons quelques poètes :

Henry Blaze de Bury. — *La Légende de Versailles* (1682-1870.)

(Didier. — 1 vol. in-12).

Est-ce bien toujours légende ou histoire cette série de tableaux poétiques ou rimés, de belle facture sans doute mais d'assez pénible lecture ?

Jean Richepin. — *La chanson des gueux*. (Librairie illustrée — 1 vol. in-18)

Genre populaire, vulgairement réaliste et souvent trivial dont nous avons vainement cherché le mérite.

Gustave Herpin. — *Précis de l'Histoire de Suède* EN VERS TECHNIQUES.

(Nilsson. — 1 vol. in 8°).

Le cas, lecteurs, est parfaitement authentique.

. . .

Voici quelques œuvres de romanciers :

Gustave Graux. — *Jean Margarit*. (G. Decaux. — 1 vol. in-12.)

Histoire sombre et émouvante, où l'exagération et la recherche détruisent une bonne part de la valeur littéraire.

Amédée Achard. — *L'Eau qui dort*. (Lévy. — 1 vol in-12).

Œuvre recommandable à tous égards.

Em. Richebourg. — *L'Enfant du faubourg*. (Dentu. — 2 vol. in-12).

Roman médiocre, ayant obtenu déjà un certain succès en feuilleton.

Juliette Lamber. — *Jean et Pascal*. (Lévy. — 1 vol. in-12).

Nous ne pouvons que citer ce volume dont le titre seul nous est connu.

Charles Monselet. — *Scènes de la vie cruelle*. (Lévy. — 1 vol. in-12).

Récits dramatiques, scènes fantaisistes, articles de genre, tout ou presque tout est remarquable dans ce nouveau recueil d'un de nos plus spirituels écrivains.

Comte Wodzniski. — *Aniela* (nouvelle slave). (Dentu. — 1 vol. in-12).

Sacher-Masoch. — *Le legs de Cain*. — Nouveaux récits galliciens (trad. Bentzon). (Lévy. — 1 vol. in-12).

Deux ouvrages intéressants qui méritent d'être recommandés aux lecteurs.

• •

Félicitons-nous aussi de pouvoir indiquer quelques livres de science et de voyage :

Charles Deulin. — *Chez les voisins*. (G. Decaux. — 1 vol. in-12.)

Causeries charmantes et originales sur les différentes nations de l'Europe. — De la précision, du tact et de la couleur.

C. Merland. — *Dix-sept ans chez les sauvages*. (Aventures de Narcisse Pelletier) (Dentu. — 1 vol. in-12).

Livre curieux et histoire étrange.

Henri Fabre Massias. — *L'Algérie, souvenirs militaires*. (Plon. — 1 vol. in-12).

Un livre qu'on dit être à la fois spirituel et intéressant.

Dr J. Pelletan. — *Le Microscope, son emploi et ses applications*. (G. Masson. — 1 vol. in-8°).

Ouvrage très remarquable et méritant à tous égards une recommandation particulière.

H. de Parville. — *Causeries scientifiques* (15<sup>e</sup> année 1875). (Rothschild. — 1 vol. in-12).

L'éloge de cette intéressante et précieuse publication n'est plus à faire depuis longtemps et nous pouvons nous borner ici à une citation pure et simple.

• •

Les œuvres spécialement littéraires sont rares aujourd'hui, chers lecteurs, et nous devons nous borner aux deux indications suivantes :

A. de Pontmartin. — *Nouveaux Samedis* (13<sup>e</sup> série). (Lévy. 1 vol. in-12).

Goût, mesure, élégance et esprit : telles sont les qualités habituelles de l'aimable auteur des *Samedis* et le volume actuel est loin de présager une décadence.

Gustave Desnoiresterres. — *Voltaire, son retour et sa mort*. (Didier. — 1 vol. in-8°).

Ce volume est le dernier d'une série ayant pour titre général : *Voltaire et la Société du XVIII<sup>e</sup> siècle* et ce n'en est ni le moins intéressant, ni le moins heureux.

Citons enfin un important ouvrage politique : *Quatre ans de Provisoire*, par M. Fernand Lamy, directeur du *Journal de Lot-et-Garonne* et de la *Revue de l'Agenais*. (Dentu. — 1 magnifique grand in-8°).

JULES ANDRIEU.

NOTA. — Tous les ouvrages mentionnés au *Bulletin bibliographique* se trouvent à la librairie **Michel et Médan**, à Agen.



# VINGT-QUATRE HEURES

AU MONT-CASSIN.

---

Qui de nous, en longeant ces jolies rivières qui sillonnent en tous sens le beau pays de France, ne s'est pas arrêté au moins une fois devant les ruines pittoresques de ces vieilles abbayes qui attestent encore, autant par leur grandeur que par les sites charmants où elles ont été construites, la puissance et le goût de leurs anciens possesseurs? Qui n'a pas cherché à déchiffrer les armoiries qui se dressent encore, quoique effacées et mutilées en partie, au-dessus du portail de l'église, se demandant les noms à jamais oubliés des prieurs et des abbés qui ont régné là autrefois? Et, pénétrant sous ces grandes voûtes romanes ou gothiques, traversant ces sanctuaires sombres où glisse à peine à travers les vitraux brisés ou plus souvent une fente de mur un discret rayon de lumière, qui ne s'est pas arrêté sur le seuil du cloître, muet et étrangement surpris non pas tant par l'éclat des marbres, les courbes élégantes des arcades, la légèreté des colonnettes entrelacées toutes couvertes de mosaïques, les tons chauds et dorés du soleil sur les murs rouges envahis par le lierre, que par les impressions mélancoliques qui vous assaillent de toutes parts à la vue de ces grandes dalles couvertes d'herbes et de poussière, de ces fûts de colonne çà et là renversés sur le sol, de ces chapiteaux tordus, de ces jardins incultes, de ces citernes vides, de ces fontaines taries, de ces tombes froides et abandonnées, de ces cellules maintenant ouvertes, seules demeures des reptiles et des oiseaux de nuit, en un mot aux échos de toutes ces voix lointaines, aux souvenirs si éloquentes du passé? — On se demande quel vent violent a soufflé sur toutes ces choses? Pour quelle cause elles sont tombées en un seul jour, alors qu'on aperçoit derrière elles de longs



siècles de gloire et de prospérité et maintes révolutions aussi terribles auxquelles cependant elles avaient résisté? On voudrait savoir pourquoi, dans une heure de colère, leurs démolisseurs ont oublié si vite les immenses services que ces grands établissements religieux ont rendus à l'humanité, à la civilisation, à l'histoire, aux lettres, aux arts, aux sciences, pour ne plus se souvenir, en les enviant, que de leur fortune et de leurs richesses et des abus inévitables qui en étaient les conséquences? On est tout étonné de voir que leur règne est à jamais passé, que tout a été bien sapé à la base, et que sur cet amas de décombres il ne reste absolument rien. Quel édifice durable construira-t-on à leur place? Qui les remplacera? Qui jouera comme eux un aussi grand rôle et effacera par de plus grands services le souvenir de leurs bienfaits? Quel sera en un mot l'avenir? Grande question que nous nous permettons de poser sans vouloir chercher à la résoudre, dans une époque où rien n'est stable, où tout chancelle, où les choses d'aujourd'hui ne sont plus celles d'hier et seront changées fatalement par celles de demain, où le vieil ordre social, bouleversé depuis près d'un siècle, n'a pu encore reprendre son équilibre, où tout est à faire, tout à craindre, tout à prévoir! — Images encore vivantes d'une société qui n'est plus, profitons néanmoins de ce que l'orage nous a laissé tous ces glorieux débris pour les étudier, faire revivre leur passé, et, dans les belles choses qu'ils nous enseignent, oublier un moment ce que la réalité nous fait souffrir.

Nulle part peut-être en Europe, ces sentiments ne se développent aussi vite et aussi facilement qu'en Italie. Fidèle dépositaire des plus belles œuvres de l'art et bouleversée tout récemment par le vent des révolutions, elle offre en ce moment aux artistes comme aux penseurs et aux historiens le plus curieux spectacle en même temps qu'un intérêt puissant. Terre religieuse par excellence, la révolution religieuse qu'elle traverse, qui a soulevé tant de problèmes redoutables, les uns déjà tranchés, les autres à résoudre, attire forcément l'attention de tous ceux qui se préoccupent de l'avenir. A ce titre, la question des monastères est une des plus intéressantes, et tout le monde sait que l'Italie en possède plus que toute autre nation. C'est en effet la vraie patrie des ordres monastiques en Occident, le sol qui pour la plupart les a vus naître, grandir sous les ailes de la Papauté, se fortifier au contact des invasions étrangères et des ténèbres du moyen-âge, se développer, s'étendre et, pendant de longs siècles, rayonner sur toute l'Europe. Nulle part, ils

n'ont vécu aussi longtemps, gardant jusqu'à la fin, sinon leur même foi et leur même ardeur primitive, tout au moins leurs règles, leurs mœurs, leurs usages, leurs costumes ; nulle part, ils n'ont accumulé dans leurs cloîtres et leurs églises autant de chefs-d'œuvre, de richesses et de splendeurs. C'est donc là qu'il faut aller les voir, courbés, il est vrai, sous le joug des lois nouvelles qui les ont sécularisés et abattus en partie, mais qui n'ont pu leur enlever leur ancien prestige et leur gloire d'autrefois. Leur vie s'est éteinte ; mais leurs corps robustes offrent encore de nombreux et salutaires enseignements qu'il importe de ne pas négliger. Nous ne voulons parler, bien entendu, que des couvents les plus illustres, notamment de la Chartreuse de Pavie, près de Milan ; de Vallombreuse, non loin de Florence ; de Sainte-Trinité de la Cava, dans les montagnes de Naples ; du Couvent de Catane, en Sicile ; de Saint-Martin de Monreale, aux portes de Palerme ; et enfin, au-dessus d'eux tous, de la maison-mère de l'ordre de saint Benoît, du célèbre Mont-Cassin.

— Ce fut par une belle après-midi de mars, sous les chauds rayons d'un soleil de printemps, que nous vîmes pour la première fois le couvent du Mont-Cassin. Sis au sommet d'une haute montagne qui domine presque à pic le village de San Germano où passe le chemin de fer de Rome à Naples, il s'étend sur une vaste esplanade, d'où la vue plonge au loin sur la fertile vallée du Garigliano. La montée est rude, pénible et demande près d'une heure et demie. Le long du chemin rocailleux, pas un arbre sur les flancs de cette montagne stérile et disloquée. Nul bruit que les pas réguliers des ânes sur les pierres sonores et le cri sauvage et guttural du *facchino* qui les excite à marcher. A chaque coude en revanche des échappées de vue délicieuses sur les villages ça et là couchés aux pieds des montagnes et sur les gorges étroites et dangereuses des Abruzzes. Les sommets sont encore enveloppés par les nuages orageux de la veille ; mais la plaine se déroule verte et déjà toute embaumée sous l'action des premières chaleurs. Au dernier tournant apparaît le monastère, immense rectangle dressant superbement ses toits hospitaliers vers le ciel et étagé à ses pieds ses grandioses terrasses qui l'enveloppent comme autant de murailles imprenables. C'est un palais splendide dont on ne peut à première vue saisir tous les détails, tant il semble qu'il soit formé de bâtiments divers. La façade principale présente un développement de plus de cinq cents pieds. L'entrée en est des plus sévères. C'est une voûte sombre et étroite, taillée dans le roc, presque une grotte, que l'on dit avoir été la cellule de saint Benoît. Elle donne

issue sur une vaste cour, la première, au milieu de laquelle se trouve une citerne remplie d'eau, décorée des statues de saint Benoit et de sa sœur sainte Scholastique. De grands cloîtres modernes l'entourent de tous côtés : ils sont ornés de colonnes granitiques et s'arrêtent au pied du grand escalier à plusieurs étages qui conduit d'abord à une cour supérieure, semblable à la première, quoique plus petite, ensuite à l'église située au centre et au plus haut du couvent.

A l'entrée de la première cour, nous fûmes reçus par le portier à qui nous remîmes nos cartes, le priant d'aller nous annoncer au *padre forestieraio*. Dès qu'il fut parti, deux corbeaux énormes, tout à fait familiers, vinrent s'abattre à nos pieds : leur histoire est toute légendaire et fait partie de l'histoire du couvent. Lorsque saint Benoit, traqué par les obsessions de toutes sortes que lui suscitaient ses disciples jaloux de ses vertus et devenus ses ennemis, eut résolu de quitter à tout jamais Subiaco, sa retraite primitive, il prit avec lui deux de ses amis et dirigea ses pas au hasard. Bientôt deux corbeaux s'approchèrent de lui, et, le précédant de quelques pas, semblèrent vouloir imposer à sa marche une certaine direction vers le Sud. Saint Benoit les suivit pendant plusieurs jours. Ils s'arrêtèrent enfin, dit la légende, sur une montagne aride, au-dessus de la ville romaine de Cassinum ; et c'est là, sur les ruines d'un temple d'Apollon, que le pieux anachorète jeta les fondements du premier monastère bénédictin. Cet événement mémorable se passait en 529. Depuis lors, l'usage veut au Mont-Cassin que l'on y élève des corbeaux.

L'hospitalité la plus touchante nous y attendait. Nous fûmes reçus à bras ouverts par un jeune bénédictin français, trop heureux de trouver en nous des compatriotes et qui pendant toute la soirée et la matinée du lendemain ne se lassa pas de nous faire admirer, en nous les expliquant, les richesses du couvent. Nous lui devons sans contredit une des joies les plus vives entre toutes celles que l'Italie nous réservait ; et c'est avec bonheur que nous lui adressons, bien que sans nul doute il soit destiné à ne jamais les connaître, les remerciements les plus sincères qui puissent sortir de notre cœur, ainsi que l'expression de notre plus vive sympathie pour le charme de sa parole ardente et enthousiaste, la distinction suprême de ses manières, l'élévation de son esprit et de son cœur, sa modestie surtout, sublime vertu de son ordre et qui nous fait un devoir de taire ici son nom.

Nous fûmes tout d'abord installés à l'extrémité d'un corridor immense sur lequel s'ouvraient les portes des cellules principales. La

notre fut une jolie chambre avec un petit salon à l'entrée, présentant tout le confort nécessaire et éclairée par une fenêtre qui donnait sur la vallée. Nous nous mimes aussitôt en marche dans l'intérieur du monastère, et nous parcourûmes ses grandioses corridors dont les échos répétaient au loin le bruit de nos pas, écoutant religieusement de la bouche de notre aimable cicerone les principaux détails de son histoire, les phases si diverses de sa puissance et de sa décadence, les noms des hommes célèbres qui l'ont habité, les souvenirs si nombreux qu'ils y ont laissés. Nous passâmes ensuite plus d'une heure dans l'église si souvent détruite, actuellement du *xv<sup>e</sup>* siècle, peu imposante et presque de mauvais goût, mais d'une richesse inouïe et prodigieusement ornée de marbres de toutes couleurs, d'incrustations de toutes sortes, de pierres précieuses, de mosaïques, de fresques surtout peintes vers 1677 par Luca Giordano et représentant notamment les miracles de saint Benoit et la consécration de l'église par Alexandre II. N'oublions pas sous le maître-autel le tombeau de saint Benoit et de sa sœur sainte Scholastique, les stalles du chœur admirablement sculptées par Collicio, l'orgue qui passe pour un des plus beaux de l'Italie, et enfin la fameuse porte de bronze du milieu sur laquelle sont sculptés en lettres d'argent les noms des propriétés de l'abbaye en l'an 1066 et qui fut commandée à Constantinople par l'abbé Didier dont le gouvernement si brillant peut être considéré comme l'âge d'or du Mont-Cassin.

L'heure la plus charmante est celle que nous passâmes au milieu des riches et précieux manuscrits conservés dans la salle des archives. Là sont enfermées plus de huit cents chartes de ducs, de rois, d'empereurs, de papes, et parmi elles ce beau recueil de chartes lombardes couvertes d'admirables miniatures; en outre, les autographes, les lettres, les correspondances des personnages les plus célèbres de l'histoire; toute une riche collection de chroniques et de manuscrits du *xi<sup>e</sup>* et du *xii<sup>e</sup>* siècles, ornés de magnifiques enluminures; enfin, tous les manuscrits authentiques que l'antiquité a transmis et qui ont été respectés par les Barbares. La bibliothèque, qui se trouve à côté des archives, renferme vingt mille volumes au moins, la plupart de la première époque de l'imprimerie, et presque tous d'éditions fort belles sorties des presses du couvent. Depuis longtemps, en effet, une imprimerie a été établie au Mont-Cassin, et chaque jour en sortent de nombreux et intéressants ouvrages. Les plus fameux sont ceux du Père Dom Luigi Tosti, un des hommes les plus distin-

gués de l'Italie, toujours à la hauteur de son siècle avec lequel il marche, et qui a publié entre autres : les *Prolegomènes de l'Histoire universelle de l'Eglise*, l'histoire de *Boniface VIII*, l'histoire si remarquable de la *Ligue Lombarde*, de belles études sur *Abeilard*, sur le *Concile de Constance*, sur le *Schisme Grec*, et enfin l'importante *Histoire du Mont-Cassin*, écrite depuis déjà longtemps et qui a dû de voir le jour à la générosité d'un israélite, M. le baron de Rothschild. La nuit nous surprit au milieu de ces trésors pour l'examen desquels il faudrait des années et que tous les savants modernes, de quelque nationalité qu'ils soient, sont venus consulter, à en juger par le grand livre où nous avons lu tant de signatures célèbres, toutes accompagnées, selon l'usage du couvent, d'un mot, d'une pensée, d'une réflexion, le plus souvent d'un remerciement.

Nous fûmes conduits au Réfectoire; et là encore, l'immensité de cette pièce éclairée seulement à son extrémité par la faible lumière de la lampe de cuivre qui était posée sur notre table, les pas monotones du domestique qui nous servait, sur la muraille les grandes figures du Bassano dans son remarquable tableau de la Multiplication des pains, qui semblaient comme se détacher démesurément dans l'ombre, le silence absolu qui était descendu avec la nuit et qui planait sur le vaste édifice, tout concourut à nous plonger dans un recueillement mystérieux que nous nous serions bien gardés de troubler par de vaines réflexions.

Nous voulions cependant descendre de nuit dans la crypte et assister à l'office du soir. Seuls, et cette fois sans guide (le jeune moine nous ayant quittés pour préparer sa classe du lendemain et dire ses prières), nous nous mîmes résolûment en marche, espérant facilement retrouver le chemin de la chapelle. Ce ne fut qu'après vingt minutes, vingt minutes de délices passées à errer dans les sombres corridors et à nous égarer gaîment de plus en plus dans ces labyrinthes inextricables, que nous entendîmes tout à coup, près de nous et comme sous nos pieds, des plaintes lentes et régulières. Nous poussâmes une porte qui donnait dans le chœur de l'église, et suivant rapidement une rampe qui descendait devant nous, nous nous trouvâmes dans une chapelle souterraine, vaste, sombre, mystérieuse, entièrement entourée de stalles sur lesquelles étaient assis une vingtaine de Bénédictins. Ils étaient tous vêtus du costume de leur ordre qui consiste en une robe de drap noir, à peu près semblable à la soutane des prêtres, et en un scapulaire également noir terminé en arrière par un capuchon.

Ils tenaient une lumière d'une main et de l'autre leur bréviaire. Plongés dans une méditation profonde et tous attentifs aux textes sacrés qu'ils chantaient, ils ne firent aucune attention à nous, qui pâmés ainsi pendant une heure, dans la pénombre la plus obscure, nous mêlâmes à leurs prières, nous assimilâmes en quelque sorte à eux, oublier le monde, la patrie, la famille, nous dégager peu à peu de toutes choses humaines, et, bercés par ces étranges et monotones psalmodies, attirés insensiblement et comme d'une manière invincible par la poésie si âpre et si éloquente du cloître, nous crûmes nous aussi un moment Bénédictins. L'office terminé, et sous le coup de ces émotions fortement provoquantes, pour nous tout à fait nouvelles, nous nous retirâmes dans nos cellules avec l'intention d'y chercher le repos et le sommeil.

— Notre fenêtre donnait sur la vallée, justement à l'endroit le plus large, là où ses courbes élégantes et capricieuses ne s'arrêtent qu'aux pieds de ces montagnes, tout à l'heure si sombres sous leurs voiles épais, en ce moment délicieusement éclairées. La lune s'était en effet levée; le vent avait dissipé les derniers nuages; et tout le pays semblait noyé dans une teinte bleuâtre, d'une beauté inexprimable et d'un charme infini. Tout était calme dans la plaine comme sur la montagne, sur la terre comme dans le ciel. Un seul bruit se fit entendre, qui dura quelques minutes; puis tout retomba dans le silence. Ce fut l'Angelus de l'église de San Germano, dont le carillon moins babillard et plus sévère que ceux de Naples, monta clair, léger et limpide comme l'air, arriva jusqu'à nous, nous dépassa et se perdit dans les cieux. Appuyé à notre balcon, nous restâmes longtemps à contempler le magique spectacle qui se déroulait devant nous, si différent de celui qui naguère nous avait tant ému. A nos pieds, tout à fait dans la vallée, et comme éclairée par un rayon plus lumineux que les autres, se détachait toute blanche, sur les bords du Rapido, la villa de Terentius Varron, celle dont plus tard s'empara Antoine, et où, au dire de Cicéron,<sup>1</sup> il se livra aux plus scandaleuses orgies. Un peu plus près, le vieil amphithéâtre bâti par Ummidia Quadratilia, riche matrone romaine, autrefois rendez-vous des puissants et des nobles, maintenant détruit sous les coups du temps, des vainqueurs ou des

---

<sup>1</sup> « Bibebatur, ludebatur, vomebatur... O Tecta ipsa misera! Quam dispari domino! »  
— CICÉRON, *Philipp.* II. 41.

barbares. Là en effet, dans cette vallée aujourd'hui si paisible, aux pieds de ce grand monastère, ont passé successivement tous les peuples de la terre, depuis les hordes sauvages des premiers siècles jusqu'aux armées modernes. Toutes ont été détruites les unes après les autres : seul, malgré les coups terribles que souvent il en a reçus, le Mont-Cassin subsiste encore depuis treize cents ans et témoigne puissamment de sa grandeur passée.

Il faudrait des volumes pour énumérer tous ses titres de gloire et de noblesse et pour compter l'amas de ses richesses anciennes, tant historiques que littéraires et artistiques. Les fils des plus grands rois, Charlemagne, les empereurs d'Allemagne, les papes eux-mêmes, Grégoire VII, Innocent III, sont venus, souvent à bout de forces, chercher sous ses antiques voûtes un repos que le monde leur refusait. Au moment du concile de Constance, le Mont-Cassin avait déjà donné à l'Église, 24 papes, 200 cardinaux, 1600 archevêques, 8000 évêques, et il comptait au nombre de ses propriétés 4 évêchés, 2 principautés, 20 comtés, 440 villes, bourgs ou villages, 250 châteaux, 336 manoirs, 23 ports de mer, 33 îles, 200 moulins, 300 territoires et 1662 églises. Ses revenus, à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, s'élevaient à la somme énorme de 500,000 ducats.<sup>1</sup> Par quel prodige était-il donc arrivé à cette haute fortune ? Quelle cause avait fait affluer sur sa tête les aumônes, les largesses, les bénéfices, les privilèges de toutes sortes ? Qu'avait-il fait pour les mériter ? — C'est ici que l'histoire est éloquente et qu'elle proclame hautement que la règle de saint Benoît est un des faits les plus considérables du moyen-âge. Qu'était en effet la société au vi<sup>e</sup> et au vii<sup>e</sup> siècle ?

Malgré les pages remarquables qui ont été écrites, ces derniers temps, sur ces époques encore peu connues, nous ne pouvons que bien imparfaitement, après treize siècles de distance, nous faire l'idée de ce qu'était l'Occident et principalement l'Italie et les Gaules, après la chute de l'empire romain. Tout le vieux monde s'était écroulé, et sur ses ruines, les vainqueurs, les barbares, au lieu de chercher à reconstruire, ne se plaisaient qu'à amonceler de nouvelles ruines. Toute lumière s'éteignit en ces temps-là ; toute société disparut ; toute loi fut violée ; et il n'exista plus que la force brutale

---

<sup>1</sup> HÆFTEN ; — *Comment. in vit. S. Bened.*, p. 105.

et sauvage, partout triomphante, partout primant et terrassant le droit. Les villages furent brûlés, les populations massacrées ; les terres restèrent incultes, ne produisant plus rien ; la famine, la peste, les maux de toutes sortes envahirent la terre, et on arriva à se demander s'il ne valait pas mieux succomber sous les coups des Barbares dont les armées victorieuses passaient et repassaient sans cesse, que mourir de faim et de misère ou être égorgé par ses propres voisins. A ceux qui, ne désespérant pas absolument du ciel, eurent encore la force de crier au secours, une voix cependant répondit, voix lointaine d'abord, faible et modeste, mais qui fut entendue de toute l'Europe, tant elle trouva d'échos dans les cœurs. Ce fut la voix de saint Benoît, conduit miraculeusement au Mont-Cassin, et qui, du haut de cette montagne sacrée, pauvre et misérable, répondit aux besoins de tous. Appelant à lui les âmes délicates, tendres et rêveuses, tous les cœurs que soulevait de dégoût la vue incessante du sang répandu, il créa bien vite un nouveau monde et lui donna sa loi, loi de justice, de concorde, de paix et toute d'humanité. Un cri de joie immense s'éleva sur toute la terre. Des flancs du monastère sortit alors une armée courageuse, admirablement disciplinée, résolue à tout, qui envahit l'Occident sur les pas des barbares et qui jura de relever ce qu'ils avaient détruit, fortifiant les âmes, les rappelant à la vertu et à la dignité humaine et, par la croix, la foi et la charité, leur enseignant le chemin du ciel.

Ce fut pendant quatre siècles une rude campagne. Bien des batailles furent livrées, bien des apôtres y succombèrent ; la maison-mère elle-même ne trouva grâce, ni en 589 devant les Lombards qui la pillèrent, ni en 884 devant les Sarrasins qui la brûlèrent, ni plus tard sous les coups des Normands ; mais ce ne furent que des défaites passagères, des exils momentanés, et l'Institut monastique en sortit plus fort, plus vivace et plus puissant. Nous avons vu ce qu'était devenue, lors du concile de Constance, la pauvre maison fondée par saint Benoît. Elle était véritablement reine sur la terre et souvent plus riche, plus souveraine que la papauté. La nomination de son abbé montre à quel point elle en était indépendante. D'après M. Alphonse Dantier,<sup>1</sup> quand un abbé mourait au Mont-Cassin, le prieur

---

<sup>1</sup> *Les Monastères bénédictins d'Italie*, par Alphonse Dantier (Didier, 1867 : 2 vol. in-8°).



prenait provisoirement la direction du couvent ; la crosse pastorale et le manuscrit de la Règle, symboles du pouvoir, restaient déposés sur l'autel de saint Benoît. Après les funérailles de l'abbé défunt, les moines se réunissaient pour l'élection du nouvel abbé : ils se divisaient en ordres particuliers de prêtres, de diacres, de sous-diacres, d'acolytes et de laïques, et nommaient ensemble trois religieux, trois délégués qui, à leur tour, étaient chargés d'élire l'abbé. C'était, comme on le voit, l'élection à deux degrés. Le nom qui était sorti de l'urne était alors proclamé devant tous les religieux réunis en Assemblée solennelle. Si aucune opposition ne s'élevait, le prieur s'écriait : « Vous voulez donc pour abbé celui qui vient d'être nommé ? Ce choix vous agréé ? » L'assemblée répondait : « Oui, nous le voulons : cet abbé nous convient. » — « Eh bien ! qu'il soit accepté par vous ! » répondait le prieur. Alors on revêtait le nouvel élu des ornements sacerdotaux ; on le conduisait processionnellement d'abord au tombeau de saint Benoît où il recevait des mains du prieur la crosse pastorale et le livre de la Règle, puis au siège abbatial où on lui remettait toutes les clefs du couvent, en même temps qu'une ceinture renfermant de l'argent pour être distribué aux pauvres. Le pape, à qui ensuite on faisait connaître la décision de l'auguste assemblée, ne faisait guère que confirmer l'élection de l'abbé, après toutefois l'avoir mandé à sa cour.

Cette grande fortune enfanta nécessairement des abus. Dès le x<sup>e</sup> siècle, la règle de saint Benoît était déjà fort relâchée, sinon au Mont-Cassin, tout au moins dans beaucoup de ses dépendances. Le système féodal avait fait des moines de véritables soldats plus occupés à combattre qu'à prier. Bérthaire, abbé du Mont-Cassin à la fin du ix<sup>e</sup> siècle, en est un exemple frappant. Une réforme était devenue nécessaire. Elle eut lieu en France au xi<sup>e</sup> siècle, grâce à l'initiative des riches abbayes de Cluny et de Cîteaux, et contribua à prolonger les jours de l'ordre bénédictin en l'entourant d'une nouvelle auréole. C'est l'époque la plus belle de son histoire, celle où affluent dans son sein les plus grands esprits, qui donne le jour aux plus lumineuses intelligences ; celle où cet ordre rend au monde les services les plus signalés, tant par le défrichement des terres et les soins immenses qui furent donnés à l'agriculture, ce qui agglomérât les populations rurales et créait les villages, que par l'instruction que reçurent toutes les classes sociales, par le développement des lettres et des sciences, par l'apparition enfin de ces grands ouvrages, vrais travaux de géants, auxquels nous devons de connaître toute l'antiquité.

Saint Bernard en France, au commencement du **xii<sup>e</sup>** siècle et en Italie, quelques années avant, l'abbé Didier, qui fut vingt-neuf ans abbé du Mont-Cassin, y joua un si grand rôle et ne quitta son monastère que pour monter en **1087** sur le trône pontifical sous le nom de Victor III, marquent à eux deux l'apogée de la gloire bénédictine. Durant tout le **xii<sup>e</sup>** siècle, on voit l'abbé du Mont-Cassin constamment pris comme arbitre par le Pape ou par l'Empereur dans la grande lutte du sacerdoce et de l'Empire. C'est le temps où Grégoire VII vient habiter le Mont-Cassin, où le souffle bénédictin enflamme tous les cœurs et pousse les peuples à la croisade, où l'abbé Roffredo, bien moins par sa crosse que par son épée toujours victorieuse, agrandit démesurément les domaines du couvent, où Innocent III enfin gravit à son tour la sainte montagne et vient réformer le Mont-Cassin en le déféodalisant et en essayant de le remettre sous la vraie loi de saint Benoit.

Mais tant de soins furent inutiles : le mal ne put être arrêté dans sa marche. Avec le **xiii<sup>e</sup>** siècle commence rapidement la décadence. Les immenses richesses des monastères bénédictins, les abus de toutes sortes qu'elles enfantèrent, le nouvel ordre politique qui changea la face de l'Occident, en France l'affranchissement des communes, partout le réveil du peuple qui possédait déjà une instruction suffisante, la création par saint Dominique des ordres Prêcheurs qui prirent la direction des consciences, celle par saint François-d'Assise des ordres Mineurs qui, contrastant avec l'institution seigneuriale des Bénédictins, firent vœu de pauvreté absolue, la rivalité du clergé régulier et du clergé séculier auquel la papauté donna toujours gain de cause, la commende enfin, cette plaie terrible des ordres monastiques au **xv<sup>e</sup>** siècle et qui frappa le Mont-Cassin pour la première fois en **1454**, telles furent les causes principales de la ruine des monastères bénédictins comme d'ailleurs des autres ordres religieux.

Lorsque Boccace, cet esprit si fin, ce chercheur infatigable, cet admirateur passionné d'Homère, qui le premier, dit-on, fit venir de Grèce en Italie des copies de ses deux poèmes et fit transcrire à ses frais tant de manuscrits de l'antiquité, vint fouiller vers le milieu du **xiv<sup>e</sup>** siècle les archives du Mont-Cassin, il trouva, nous dit Benvenuto da Imola, « la bibliothèque ouverte, sans porte, envahie par la poussière, et les livres mutilés par les moines, qui, pour gagner quelques sous, en arrachaient les feuilles pour y écrire de petits psautiers qu'ils vendaient aux femmes et aux enfants. » Sans accueillir absolu-

ment cette assertion maligne du commentateur de Dante, qui peut-être fausse pour le Mont-Cassin, comme l'affirme si énergiquement le P. Tosti, n'en est pas moins vraie pour une foule de couvents à cette époque, nous ne pouvons nous empêcher de déplorer la pente fatale où ils avaient glissé et le triste abaissement où ils étaient alors tombés. La papauté avait voulu reprendre, tant au Mont-Cassin que partout ailleurs, la haute direction des monastères : c'est ce qui les perdit. Pendant les vacances du siège abbatial, elle leur imposa d'abord, mais seulement par intérim un abbé commendataire, qui disparaissait à l'élection du nouvel abbé. Bientôt il reçut ordre de rester : une lutte s'en suivit naturellement : elle se termina au profit de la papauté. L'abbé commendataire prima d'abord l'abbé élu ; puis il le remplaça définitivement ; les premiers temps il siégea au monastère et pourvut à ses besoins ; mais bientôt il ne vint plus que de loin en loin, se contentant de l'administrer de Rome ; puis il ne vint plus et ne l'administra plus du tout. Ce fut le coup fatal. La Réforme, ce grand orage du xvi<sup>e</sup> siècle, trouva les monastères si faibles et si hors d'état de lui résister, qu'elle daigna à peine s'en occuper ; et depuis ce moment jusqu'à nos jours, « ce ne fut plus pour eux qu'une longue agonie. »

Les monastères, qui pendant de si longs siècles avaient dirigé l'esprit humain, ne surent pas à un moment donné, on ignore pourquoi, le suivre dans la voie glorieuse qu'ils lui avaient tracée. Quand les idées modernes, libérales et civilisatrices, se furent au dernier siècle emparées de toutes les nobles intelligences, les ordres religieux rebroussèrent subitement chemin, et, au lieu de se rajeunir à la nouvelle flamme, s'enfoncèrent de plus en plus dans la voie intolérante et absolutiste où ils devaient à jamais tomber. Il n'en existait plus qu'un du reste à cette époque, qui personnifiait en lui tout l'ancien ordre monastique, ayant pris à lui seul le rôle actif et militant. Lorsque, attaquée de tous côtés, par les philosophes, les savants, les historiens, les libres-penseurs, l'Église cria à ses derniers soldats, les jésuites, de venir la défendre, au lieu de se servir des armes de leurs adversaires, comme ils auraient dû le faire, et de leur répondre par la philosophie, la science, l'histoire et la raison, les jésuites se turent, reconnaissant ainsi leur faiblesse, et tombèrent sans le moindre éclat, avouant que faute d'armes ils ne pouvaient combattre. Tous les ordres religieux, on le sait, les suivirent dans leur chute. Tous ne le méritaient pas.

L'Ordre de saint Benoît depuis longtemps avait abandonné l'arène sociale et politique. Comme de beaux vieillards qui, revenus des vanités terrestres, dédaignent d'entrer en lutte avec les générations nouvelles, se retirent, fatigués du monde, dans le silence de l'étude où ils semblent vouloir se rapprocher de Dieu, et se drapent majestueusement dans la gloire et l'éclat de leurs jeunes années, ainsi les Bénédictins demeurèrent silencieux et dignes dans leurs grands monastères. Une transformation remarquable s'opéra en eux : trop intelligents pour ne pas comprendre leur fin prochaine, trop fiers pour se dédire et essayer une résistance inutile, d'ordre religieux, ils devinrent ordre savant. Ils se réfugièrent dans l'étude des lettres, de la philosophie et de l'histoire, s'enfermèrent de plus en plus dans leurs belles bibliothèques, réunirent cet amas prodigieux de documents qu'elles contenaient, et nous léguèrent en mourant ces précieux ouvrages où tout le siècle est venu puiser. Cette originalité fut leur dernier prestige. Aussi leur devons-nous des éloges et des remerciements et ne pouvons-nous nous empêcher d'accompagner leur chute de sincères regrets.

Depuis longtemps déjà l'Ordre Bénédictin a presque entièrement disparu de France. L'Italie plus heureuse l'a conservé jusqu'à nos jours, mais ce n'est pas sans qu'il ait eu à affronter bien des luttes avec les révolutions. Maintes fois, aux époques les plus troublées de ce siècle, le Mont-Cassin qui, peu à peu, s'est vu enlever toutes ses propriétés, les unes vendues à de simples spéculateurs, les autres réunies de force au domaine des rois de Naples, a failli perdre ses archives et tous les trésors de sa riche bibliothèque. Une nuit, de nombreux brigands entreprirent de forcer les portes du couvent où étaient enfermés seulement trente moines, et, ne pouvant y parvenir, ils y mirent le feu. Mais les portes contenaient plus de fer que de bois, et cette fois encore, le vieux géant fut sauvé. Actuellement il existe, quoique fort pauvre, et renferme une vingtaine de Bénédictins seulement, observant scrupuleusement la règle de leur ordre et chargés de la garde des archives, de la direction du séminaire diocésain établi dans une de ses ailes et de l'instruction théologique de quelques pieux novices sur le zèle desquels l'ordre a mis tout son espoir. C'est de tous les monastères que nous avons visités en Italie, le seul qui soit habité par des religieux. La Chartreuse de Pavie, la Cava et Monreale en Sicile qui, comme lui, avaient été exceptés des mesures radicales et fiscales, prises récemment par le Parlement, sont maintenant déserts et ne renferment que quelques

desservants chargés à grand peine de les entretenir matériellement. C'est grâce à l'éloquente défense du Père Tosti, ainsi qu'à l'esprit libéral et progressif que, dans ces dernières années, ses religieux n'ont cessé de professer, mettant toujours le salut de leur patrie au-dessus de leur propre intérêt, que le Mont-Cassin a dû d'être conservé à titre de maison d'éducation. Il est vrai qu'il n'existe plus comme abbaye et que son autonomie a disparu tout entière avec sa grandeur : victime en cela de la loi du 7 juillet 1866 qui dissout les communautés religieuses et cesse de les reconnaître en tant que personnes civiles, il a perdu avec ses semblables tout droit de propriété. Néanmoins l'exception dont il bénéficie et dont M. de Cavour lui-même a été l'un des premiers instigateurs, fait honneur au Parlement italien qui a parfaitement compris que la maison-mère de l'ordre de saint Benoît ne pouvait être transformée en caserne ou devenir, comme les autres, la proie des petits propriétaires. Espérons donc qu'à l'avenir, elle ne sera plus inquiétée par les exigences toujours croissantes de nouveaux ministères ; et faisons des vœux pour qu'elle garde à tout jamais sa haute position dans le monde qui lui permette, tout en rendant de nouveaux services à l'enseignement, aux lettres et à la religion, de continuer à offrir aux voyageurs, qui, comme nous, tiennent à venir puiser aux sources pures de l'histoire, cette hospitalité traditionnelle et charmante, un des plus beaux fleurons de sa couronne.

— Et tandis que nous méditons sur ces graves problèmes, cherchant à nous rappeler, jusque dans ses moindres détails, l'histoire si curieuse du Mont-Cassin, la nuit presque entière s'était écoulée. La matinée du lendemain fut aussi charmante pour nous que l'avait été la soirée. Debout au moment où l'aube apparaissait dans le ciel étoilé, nous pûmes contempler à notre aise l'effet surprenant que produisent au Mont-Cassin les premiers rayons du jour sur les diverses couches de brouillards étendus à ses pieds. Pendant près d'une heure leurs prismes légers renvoyèrent au-dessus d'eux et mille fois répétées toutes les couleurs de l'arc en ciel. Puis, sous le souffle du zéphyr matinal, cette mer immense se mit en mouvement. Ce furent des vagues successives, des ondulations capricieuses que seules arrêtaient les sombres parois des montagnes, et ça et là sur la vallée des trouées lumineuses d'un éclat incomparable. Bientôt le vent d'ouest se leva plus violent. Il chassa devant lui tous ces êtres aériens et diaphanes, qui prirent comme à plaisir de venir défilier sous les murs du couvent ; et, quand le soleil apparut resplendissant

et superbe sur la chaîne des Abruzzes, il ne restait plus que quelques légers flocons suspendus aux flancs des rochers.

Nous profitâmes des dernières heures qui nous restaient pour longer à gauche les belles terrasses du monastère et nous enfoncer dans les gorges pittoresques qui serpentent vers le nord. La rosée de la nuit recouvrait encore de ses perles blanches et limpides les haies, les arbustes, les feuilles des grands chênes, et jusques aux pierres glissantes de tous ces chemins, qui se dirigent vers de mystérieux villages peuplés, dit-on, d'indigènes encore assez peu civilisés. Nous ne nous en aperçûmes point à la vue d'une foule de jolies paysannes, toutes vêtues du ravissant costume national, si rare aujourd'hui dans les rues de Rome et de Naples, et qu'il faut aller chercher jusque dans les ateliers des artistes. Les bras levés pour mieux soutenir la corbeille sur la natte épaisse de leurs longs cheveux noirs, la tête droite, les yeux baissés, le profil aussi pur que celui des statues antiques, la lèvre dédaigneuse, les épaules pleines et arrondies, la poitrine chaste et ferme, les hanches ondoyant fièrement à chacun de leurs mouvements, elles venaient apporter au couvent les fruits, les œufs, le lait, les légumes de chaque jour. Ravis et tout à fait subjugués par leur beauté naturelle, étrange et presque sauvage, longtemps nous les regardâmes passer et repasser devant nous, suivant leur voile blanc et leur jupe bariolée jusque sous la voûte épaisse des grands arbres, au détour lointain du chemin. Il fallut la voix de notre jeune et aimable bénédictin, qui nous avertissait que le déjeuner était prêt, pour nous arracher au charme puissant de cette vision nouvelle qui nous avait fait momentanément oublier toutes celles de la nuit précédente.

Une heure après nous lui faisons nos adieux, adieux pleins de cordialité fraternelle et de profonde gratitude ; et nous quittons le Mont-Cassin, emportant de cette journée, une des plus belles de toutes celles que nous ayons passées en Italie, et sans contredit la plus douce, un souvenir qui demeurera éternellement gravé au fond de notre cœur.

PHILIPPE LAUZUN.

---

# QUELQUES NOTIONS DE COMPUT ECCLÉSIASTIQUE.

---

L'intérêt que plusieurs ont mis à lire ce que j'ai écrit récemment, sur la *fixation de la fête de Pâques*,<sup>1</sup> m'engage à le compléter par quelques notions de Comput ecclésiastique, afin qu'on puisse mieux apprécier la méthode adoptée par l'Eglise à ce sujet. Je fournirai en même temps un moyen sûr et assez facile de retrouver la date de la fête de Pâques pour chaque année, depuis le Concile de Nicée, en 325, jusqu'à nos jours, et de la calculer pour les années à venir. A cet effet, il est nécessaire et il suffit de connaître la *lettre dominicale*, le *nombre d'or* et l'*épacte* de l'année proposée. Je vais donc traiter ces trois points aussi clairement qu'il me sera possible. J'ajouterai ensuite quelques mots sur la *période julienne*.

## §. I. — DES LETTRES DOMINICALES.

On entend par *lettres dominicales* les sept premières lettres de l'alphabet, qui sont placées successivement à côté des jours dans le calendrier ecclésiastique de la manière suivante :

| Lettres dominicales. | Janvier.                   |
|----------------------|----------------------------|
| A                    | 1.                         |
| b                    | 2.                         |
| c                    | 3.                         |
| d                    | 4.                         |
| e                    | 5.                         |
| f                    | 6.                         |
| g                    | 7.                         |
| A                    | 8. etc., et ainsi de suite |

---

<sup>1</sup> *Journal de Lot-et-Garonne* du 13 mai.

jusqu'au 31 décembre, en recommençant toujours la série des sept lettres dominicales. Chacun fera bien d'écrire ces lettres à côté des jours dans un almanach ou calendrier quelconque, s'il n'a pas sous la main un calendrier ecclésiastique, tel qu'il se trouve dans nos bréviaires et missels. Comme points de repère, pour s'assurer qu'on ne s'est pas trompé en écrivant soi-même les lettres dominicales dans un almanach, j'indique qu'il faut retrouver la lettre A notamment au 5 mars, au 4 juin, au 1<sup>er</sup> octobre, au 31 décembre.

L'ordre et la succession des lettres dominicales dans le calendrier sont invariables. Dans les années bissextiles, on peut supposer que le 29 février a la lettre *d* qui se répète le lendemain 1<sup>er</sup> mars.<sup>1</sup>

La fonction des lettres dominicales est d'indiquer les jours de dimanche pendant toute l'année. Par exemple, si une année a pour dominicale la lettre A, tous les jours qui ont la lettre A dans le calendrier seront jours de dimanche pendant l'année dont il s'agit, tels que, en janvier, le 1<sup>er</sup>, le 8, le 15, le 22, le 29 ; en février, le 5, le 12, etc., et ainsi des autres lettres, suivant qu'elles sont indiquées comme dominicales pour telle ou telle année. Les bissextiles ont deux lettres dominicales : la première ou supérieure, qui sert jusqu'au 29 février inclusivement ; la deuxième ou inférieure, qui sert à partir du 1<sup>er</sup> mars. Ainsi, cette présente année 1876, étant bissextile, a les deux lettres <sup>b</sup><sub>A</sub> : *b* a donc indiqué les dimanches jusqu'au 29 février ; A les indique depuis le 1<sup>er</sup> mars.

Ceci posé, pour en venir à trouver la lettre dominicale afférente à chaque année il faut faire les trois remarques suivantes :

1<sup>o</sup> D'année en année, les lettres dominicales s'indiquent en sens rétrograde ; de sorte que si, par exemple, une année a la lettre *g*, la suivante aura la lettre *f*, la suivante la lettre *e*, etc. ;

2<sup>o</sup> A cause des années bissextiles qui reçoivent chacune deux lettres dominicales, ce n'est qu'au bout de 28 ans que ces lettres reviennent absolument dans le même ordre et aux mêmes quantités des

---

<sup>1</sup> Le calendrier ecclésiastique donne une indication différente pour la position du jour intercalaire, et pour la répétition de la lettre dominicale au mois de février, dans les années bissextiles. Le résultat est le même. Dans le cours de ce travail, je supposerai toujours que le 29 février a la lettre *d*, comme je le propose uniquement pour simplifier mes explications.



mois. C'est ce qui constitue le *cycle des lettres dominicales*, qui est par conséquent de 28 ans ;

3° La première année de notre ère, qui correspond à la 45<sup>e</sup> du calendrier julien, ayant commencé par un samedi au 1<sup>er</sup> janvier, a dû avoir *b* pour lettre dominicale.

Voici donc un tableau qui indique en quel ordre, d'année en année, se sont succédé les lettres dominicales, depuis l'an I<sup>er</sup> de notre ère :

**1<sup>er</sup> Tableau des lettres dominicales, depuis l'an 1<sup>er</sup> jusqu'à la réformation grégorienne  
en 1582.**

|   |   |   |                |   |   |   |   |   |   |   |                |   |   |   |                |   |   |   |                |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |
|---|---|---|----------------|---|---|---|---|---|---|---|----------------|---|---|---|----------------|---|---|---|----------------|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| b | A | g | f <sub>e</sub> | d | c | b | A | f | e | d | c <sub>b</sub> | A | g | f | e <sub>d</sub> | c | b | A | g <sub>f</sub> | e | d | c | b | A | g | f | e | d | c |
|---|---|---|----------------|---|---|---|---|---|---|---|----------------|---|---|---|----------------|---|---|---|----------------|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|

D'après ce tableau, l'an I<sup>er</sup> a eu *b* pour lettre dominicale ; l'an II, *A* ; l'an III, *g* ; l'an IV, bissextile,  $\frac{f}{e}$  ; l'an V, *d* ; et ainsi de suite, en remarquant que chaque 4<sup>e</sup> année, étant bissextile, reçoit deux lettres dans la case qui lui revient.

Les 28 cases de ce tableau étant parcourues au bout de 28 ans, on les recommence à partir de la 29<sup>e</sup> année, et on fait de même chaque 28 ans, jusqu'à ce qu'on arrive à l'année dont on cherche la lettre dominicale.

Soit proposé, par exemple, de trouver la lettre dominicale de l'an 1250. Il faudra parcourir 44 fois le tableau ci-dessus tout entier, et, au 45<sup>e</sup> tour, s'arrêter à la 18<sup>e</sup> case qui indique *b* pour lettre dominicale de l'an 1250.

Si cette façon de compter paraît incommode pour une période de seize siècles, on peut *diviser* le millésime 1250 par le cycle 28 : on trouve en *quotient* 44 cycles, et en *reste* 18 années du 45<sup>e</sup> cycle qui nous arrêtent, comme tout à l'heure, à la lettre *b* de la 18<sup>e</sup> case.

En faisant ce même calcul pour l'année 1582, on trouve qu'elle eut la lettre dominicale *g*. Mais comme la réformation grégorienne se fit en cette année, par la suppression des dix jours qui étaient en excès dans le calendrier julien, le lendemain du 4 octobre fut compté

15 au lieu de 5.<sup>1</sup> En sorte que le 4 octobre ayant été jour de jeudi, le lendemain 15 fut jour de vendredi, et le 17 fut jour de dimanche. Or, dans le calendrier, le 17 octobre porte la lettre *c* qui, par conséquent, devint dominicale pour le reste de l'année 1582. C'est pourquoi le cycle des lettres dominicales fut modifié à cette époque de la manière suivante :

**II° Tableau des lettres dominicales, à partir de l'an 1583 jusqu'en 1700 exclusivement.**

|   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| b | A | f | e | d | c | b | A | f | e | d | c | b | A | f | e | d | c | b | A | f | e | d | c | b | A | f | e | d | c |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|

Il faut user de ce second tableau, pour les années depuis 1583 jusqu'en 1700 exclusivement, comme je l'ai indiqué pour le premier, c'est-à-dire le parcourir pendant 28 ans, le recommencer en 1611, 1639, 1667, 1695, mais s'arrêter sur la case correspondante à l'année proposée, où se trouve la lettre dominicale que l'on cherche.

L'année séculaire 1700 n'ayant pas été bissextile, conformément à la réformation grégorienne, comme je l'expliquerai ultérieurement, a dû avoir la seule lettre dominicale *c*. C'est pourquoi le cycle des lettres dominicales fut de nouveau modifié à cette époque de la manière suivante :

**III° Tableau des lettres dominicales, à partir de l'an 1701 jusqu'en 1800 exclusivement.**

|   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| b | A | f | e | d | c | b | A | f | e | d | c | b | A | f | e | d | c | b | A | f | e | d | c | b | A | f | e | d | c |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|

De même et pour le même motif l'année séculaire 1800, n'ayant

<sup>1</sup> C'est pour ce motif que sainte Thérèse étant morte dans la nuit du 4 au 5 octobre, en 1582, la fête de cette illustre sainte se célèbre le 15, qui fut le lendemain de sa mort. (V. Godescard.) Vous ferez bien de lire la *Note sur le Calendrier* qui se trouve dans Godescard, à la Vie de sainte Thérèse, en faisant vos réserves pour les reproches qui y sont adressés à la réformation grégorienne.

pas été bissextile, a dû avoir la seule lettre dominicale *e*. C'est pourquoi le cycle a été encore modifié à cette époque de la manière suivante :

**IV<sup>e</sup> Tableau des lettres dominicales, à partir de l'an 1801 jusqu'en 1900 exclusivement.**

|   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| d | c | b | A | f | e | d | c | A | g | f | e | c | b | A | g | f | e | d | c | b | A | g | f | e |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|

Enfin et toujours pour le même motif, l'année séculaire 1900, ne devant pas être bissextile, aura la seule lettre dominicale *g*. C'est pourquoi le cycle sera modifié à cette époque de la manière suivante :

V<sup>e</sup> Tableau des lettres dominicales , à partir de l'an 1901 jusqu'en 2100  
exclusivement.

|   |   |   |        |   |   |   |        |   |   |   |        |   |   |   |   |   |   |   |        |   |   |   |        |   |   |   |   |   |
|---|---|---|--------|---|---|---|--------|---|---|---|--------|---|---|---|---|---|---|---|--------|---|---|---|--------|---|---|---|---|---|
| f | e | d | c<br>b | A | g | f | e<br>d | c | b | A | f<br>g | e | d | c | b | g | f | e | d<br>c | b | A | g | f<br>e | d | c | b | A | g |
|---|---|---|--------|---|---|---|--------|---|---|---|--------|---|---|---|---|---|---|---|--------|---|---|---|--------|---|---|---|---|---|

Avec les cinq tableaux ci-dessus, en procédant comme je l'ai indiqué, on trouve facilement la lettre dominicale de chaque année depuis l'an I<sup>er</sup> de notre ère jusqu'à l'an 2100 exclusivement. A cette dernière époque, le cycle devra être modifié encore, mais ce sera affaire à nos successeurs.

## §. II. — DES NOMBRES D'OR.

On entend par *nombres d'or* les dix-neuf premiers nombres, depuis 1 jusqu'à 19, qu'on attribue à chaque année successivement, de sorte que si, par exemple, une année est marquée du nombre d'or 1, l'année suivante sera marquée du nombre d'or 2 ; la suivante du nombre d'or 3, et ainsi de suite pendant 19 ans, après lesquels on recommence le nombre d'or 1 pour la 20<sup>e</sup> année, le nombre d'or 2 pour la 21<sup>e</sup>, et toujours de même chaque 19 ans.

**Le cycle des nombres d'or est invariable : rien donc de plus facile**

que de retrouver ou de calculer indéfiniment le nombre d'or de chaque année, depuis l'an I<sup>er</sup> de notre ère.

Observons pour cela que, l'an I<sup>er</sup> ayant eu le nombre d'or 2, il manque un an au premier cycle de notre ère, vu que ce cycle avait commencé un an avant, c'est-à-dire à la 44<sup>e</sup> année du calendrier julien. Il faut compléter fictivement ce cycle en ajoutant 1 au millésime de l'année dont on cherche le nombre d'or ; après quoi on divise par 19 ce millésime ainsi augmenté d'une unité. Le quotient donne le nombre des cycles écoulés depuis notre ère. S'il n'y a pas de *reste* à la division, le nombre d'or cherché est 19 ; s'il y a un reste, ce reste est lui-même le nombre d'or en question.

Soit proposé, par exemple, de retrouver le nombre d'or de l'an 930. Ayant ajouté 1 à ce millésime, je divise 931 par 19, ce qui donne en quotient 49 cycles, et comme la division se fait sans reste, il faut en conclure que le nombre d'or de 930 a été 19.

Soit proposé encore de trouver le nombre d'or de la présente année 1876. Ajoutant 1 au millésime, je divise 1877 par 19, ce qui donne en quotient 98 cycles : il reste 15, qui est le nombre d'or de l'année 1876. J'indiquerai plus bas quelle était autrefois la fonction des nombres d'or, et de quel usage ils sont maintenant pour calculer la fête de Pâques.

Le cycle des nombres d'or est aussi appelé *cycle métonien*, du nom de l'astronome athénien Méton, qui l'inventa vers l'an 432 avant J.-C. Il est aussi appelé *cycle lunaire* ou *luni-solaire*, parce qu'il est censé concilier les mouvements de la lune et du soleil et les ramener au même point astronomique après une période de 19 ans. Quant à la qualification de *nombres d'or*, elle vient de ce que les Athéniens, émerveillés de la découverte de Méton, faisaient inscrire chaque année le chiffre de ce cycle en lettres d'or, sur une colonne érigée à cet effet dans une place publique.

### §. III. — DES ÉPACTES.

On entend par épactes les trente premiers nombres de I à XXX, écrits en chiffres romains, excepté toutefois le dernier, que d'ordinaire on remplace par l'astérisque \*, qui signifie XXX ou mieux zéro. Ces chiffres sont placés successivement, en *sens rétrograde*, à côté des jours dans le calendrier ecclésiastique, de la manière suivante :

| JANVIER.           |                      |                            |
|--------------------|----------------------|----------------------------|
| Cycle des épactes. | Lettres dominicales. | Jours du mois ou quantités |
|                    | A                    | 1.                         |
| XXIX               | b                    | 2.                         |
| XXVIII             | c                    | 3.                         |
| XXVII              | d                    | 4.                         |
| XXVI               | e                    | 5.                         |
| 25. XXV            | f                    | 6.                         |
| XXIV               | g                    | 7.                         |
| XXIII, etc.        | A, etc.              | 8, etc., et ainsi de       |

suite, jusqu'à ce qu'ayant fini la série en plaçant l'épacte I à côté du 30 janvier, on recommence en replaçant l'épacte \* à côté du 31 janvier, l'épacte XXIX à côté du 1<sup>er</sup> février, et toujours de la sorte jusqu'au 31 décembre, où doit se trouver l'épacte XX.

Chacun fera bien d'écrire ces nombres, comme je l'ai dit pour les lettres dominicales, à côté des jours dans un almanach ou calendrier quelconque, en attendant que les éditeurs d'annuaires veuillent bien disposer ainsi le catalogue des mois. Il est absolument indispensable d'avoir sous les yeux un calendrier armé des épactes et des lettres dominicales pour l'intelligence de ce que j'explique dans ce travail. Observez bien les détails suivants que je vous signale :

1° On ne met pas d'épacte au 29 février dans les années bissextiles ; seulement la lunaison où se trouve ce jour intercalaire est augmentée d'un jour ;

2° On met ensemble et côte à côte les deux épactes XXV-XXIV, au 5 février, au 5 avril, au 3 juin, au 1<sup>er</sup> août, au 29 septembre et au 27 novembre. Il a fallu prendre cette disposition pour avoir des lunaisons alternatives de 30 et de 29 jours, et surtout, comme je l'ai expliqué récemment, pour que toutes les lunaisons pascales, du 8 mars au 5 avril, soient autant que possible de 29 jours. Les lunaisons de 30 jours se nomment *pleines* ; celles de 29 jours se nomment *caves*. On les compte sur le calendrier au moyen de l'épacte. Si, par exemple, une année a l'épacte \*, la première lunaison commence au 1<sup>er</sup> janvier et finit avec le 30 ; la seconde commence au 31 janvier où est aussi l'épacte \*, et finit avec le 28 février ; la troisième commence au 1<sup>er</sup> mars où est encore l'épacte \*, et finit avec le 30 mars ; la quatrième commence au 31 mars, et ainsi de suite. Si vous avez soin de

compter un à un les jours dont se compose chacune de ces lunaisons, vous verrez facilement que la première et la troisième ont 30 jours et par conséquent sont *pleines* ; que la deuxième et la quatrième ont 29 jours, et par conséquent sont *caves* ; il en est ainsi *alternativement et régulièrement* ;

3° On met l'épacte 25 en chiffres arabes avec l'épacte XXV (voir plus haut), au 6 janvier, au 6 mars, au 4 mai, au 2 juillet, au 30 août, au 28 octobre, au 26 décembre ; on met la même épacte 25 en chiffres arabes avec l'épacte XXVI, au 4 février, au 4 avril, au 2 juin, au 31 juillet, au 28 septembre, au 26 novembre. Enfin on met l'épacte 19 en chiffres arabes avec l'épacte XX au 31 décembre. Tout ceci sera expliqué en son temps.

La fonction des épactes est d'indiquer pour chaque année les nouvelles lunes, ou, pour mieux dire, le commencement des lunaisons adoptées par l'Église. Par exemple, en cette année 1876 l'épacte étant IV, tous les jours où ce chiffre est inscrit dans le calendrier, à la colonne des épactes, doivent être considérés comme jours de nouvelle lune. Nous avons donc en cette présente année le commencement des lunaisons au 27 janvier, au 25 février, au 27 mars, au 25 avril, au 25 mai, au 23 juin, au 23 juillet, au 21 août, au 20 septembre, au 19 octobre, au 18 novembre et au 17 décembre. Il en est de même pour toutes les autres épactes, suivant qu'elles sont indiquées pour telle ou telle année.

Cette fonction que remplissent les épactes depuis 1582, les nombres d'or l'ont remplie précédemment depuis le Concile de Nicée jusqu'à la réformation grégorienne. A cet effet, ils furent aussi disposés à côté des jours dans le calendrier, mais dans un ordre tout différent de celui des épactes et qu'il est désormais inutile de reproduire. Actuellement ils nous servent, soit pour retrouver la date de Pâques dans les années qui ont précédé la réformation grégorienne (j'expliquerai ceci plus bas), soit pour retrouver ou calculer d'avance l'épacte de chaque année, à partir de la réformation ; voici comment :

De même qu'il y a 19 nombres d'or, de même sur les 30 épactes on en choisit 19 qui forment, comme les nombres d'or, une période *décennovennale*. Il y a cette différence essentielle que les chiffres des nombres d'or, ne dépassant pas 19, sont et demeurent invariables dans leur succession périodique, ce qui rendait fort difficile toute rectification ; tandis que les chiffres des épactes, allant jusqu'à 30,

peuvent être changés en temps utile, ce qui permet de construire avec d'autres épactes une nouvelle période décennovennale, et de faire ainsi, sans déranger le calendrier, les rectifications prévues et fixées d'avance par la réformation grégorienne. Vous trouverez donc dans le cours de ce paragraphe trois différents tableaux de 19 épactes chacun, appropriés à trois différentes époques depuis 1582. Dans ces tableaux, chaque épacte est surmontée du nombre d'or auquel elle correspond et qui fait connaître à quelle année appartient telle ou telle épacte.

I<sup>er</sup> Tableau des épactes de 1582 à 1700 exclusivement.

| Nombres d'or. | 1.                                        | 2.   | 3.     | 4.  | 5.  | 6.    | 7.   | 8.     | 9.    | 10. | 11.  |
|---------------|-------------------------------------------|------|--------|-----|-----|-------|------|--------|-------|-----|------|
| Épactes.      | I.                                        | XII. | XXIII. | IV. | XV. | XXVI. | VII. | XVIII. | XXIX. | X.  | XXI. |
|               | 12.                                       | 13.  | 14.    | 15. | 16. | 17.   | 18.  | 19.    |       |     |      |
|               | II. XIII. XXIV. V. XVI. XXVII. VIII. XIX. |      |        |     |     |       |      |        |       |     |      |

Pour trouver l'épacte d'une année quelconque, de 1582 à 1700 exclusivement, trouvez d'abord le nombre d'or de l'année proposée (§. 2) ; l'épacte qui correspond à ce nombre d'or dans le tableau ci-dessus est celle que vous cherchez. Par exemple, en 1583, le nombre d'or étant 7, l'épacte fut VII ; en 1610, le nombre d'or étant 15, l'épacte fut V ; en 1690, le nombre d'or étant 19, l'épacte fut XIX, et ainsi des autres, jusques et y compris l'année 1699 dont, le nombre d'or étant 9, l'épacte fut XXIX.

(NOTA. — Je crois utile d'avertir ceux qui ne tiennent pas à savoir le *pourquoi* des choses, qu'ils peuvent tout à leur aise négliger les explications que je vais fournir, passer immédiatement au 2<sup>e</sup> tableau des épactes, de là au 3<sup>e</sup>, et ne s'arrêter qu'au résumé qui termine ce §. 3 ; ils n'en sauront pas moins retrouver ou calculer la fête de Pâques, depuis le Concile de Nicée jusqu'en l'année 2100. Ceci dit en tout bien tout honneur, je continue).

Observez, d'après le tableau ci-dessus, que les épactes se succèdent d'année en année, en ajoutant à la précédente le nombre 11 qui représente les 11 jours dont l'année solaire excède l'année lunaire ; car l'épacte en elle-même indique le nombre de jours qui s'est écoulé depuis le commencement de la dernière lunaison qui arrive en dé-

cembre, jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier suivant. Observez aussi qu'on ajoute 12 à la dernière épacte de la période, qui se trouve sous le nombre d'or 19, pour retrouver la première qui recommence le cycle sous le nombre d'or 1. Observez enfin que si le nombre 11 ou 12 ajouté à une épacte donne pour la suivante un total supérieur à 30, on retranche 30 de ce total, et on donne pour chiffre à l'épacte suivante le *reste* de cette soustraction. Il faut expliquer tout cela.

Supposons qu'une année lunaire, la première d'un cycle, commence au 1<sup>er</sup> janvier par l'épacte \*. (Voir par anticipation le 2<sup>e</sup> tableau ci-dessous.) En comptant les lunaisons comme je l'ai dit tout à l'heure, nous trouvons que la 12<sup>e</sup> lunaison finissant avec le 20 décembre, la 13<sup>e</sup> commence le 21 ; ce qui fait qu'au 1<sup>er</sup> janvier suivant cette 13<sup>e</sup> lunaison aura déjà 11 jours : c'est pourquoi l'année qui s'ouvrira à ce moment, la seconde du cycle, aura XI pour épacte. Par la même raison, vers la fin de cette deuxième année, la 24<sup>e</sup> lunaison se terminera avec le 9 décembre et la 25<sup>e</sup> commencera le 10 ; ce qui fait qu'au 1<sup>er</sup> janvier suivant cette 25<sup>e</sup> lunaison aura déjà 22 jours : c'est pourquoi l'année qui s'ouvrira à ce moment, la troisième du cycle, aura XXII pour épacte. Par la même raison encore, à la fin de cette troisième année, la 36<sup>e</sup> lunaison finira le 28 novembre et une 37<sup>e</sup> lunaison commencera le 29 pour se terminer au 28 décembre, laissant en plus un excédant de 3 jours jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier suivant, ce qui donnera l'épacte III à la quatrième année du cycle. D'où il est facile de conclure ceci :

En trois années qui ne donnent que 36 mois solaires, nous trouvons en même temps non-seulement 36 lunaisons alternativement pleines et caves, mais encore une 37<sup>e</sup> lunaison pleine qui forme un mois surnuméraire ou *embolismique*, pour parler grec, et de plus un excès de 3 jours. Ceci se répétant tous les trois ans, par conséquent six fois en 18 ans, nous donne, au bout de ces 18 ans, six mois embolismiques de 30 jours, plus un reliquat de 18 jours : et si nous ajoutons ces 18 jours aux 11 jours excédant de la 19<sup>e</sup> année, nous aurons à la fin des 19 ans du cycle un 7<sup>e</sup> mois embolismique qui ne doit être que de 29 jours.

C'est pourquoi, toutes les fois qu'en ajoutant 11 à l'épacte d'une année, pour avoir celle de l'année suivante, on obtient un total qui dépasse 30, il faut ôter 30 de ce total pour en former un mois embolismique, et le reste de la soustraction donne l'épacte cherchée. Voyez qu'en effet, dans le tableau précédent, il y a sous le nombre



d'or 4 l'épacte IV au lieu de XXXIV qui ne peut pas être. La même soustraction de 30 s'est opérée sous les nombre d'or 1, 7, 10, 12, 15, 18. Vous pouvez constater la même soustraction de 30 dans le deuxième tableau ci-dessous, sous les mêmes nombres d'or.

C'est pourquoi encore il faut ajouter 12 au lieu de 11 à l'épacte de la 19<sup>e</sup> année, pour recommencer la période décennovenale. Sans cela, non-seulement la première épacte de la période serait diminuée d'une unité et on commencerait chaque 19 ans un nouveau cycle, ce qui ne doit pas se faire, mais encore le 7<sup>e</sup> mois embolismique serait de 30 jours, tandis qu'il ne doit être que de 29.

Il se trouve que les conditions du précédent tableau des épactes ne se prêtent pas à la démonstration de ce dernier détail. Je la ferai après le deuxième tableau ; mais je ne quitte pas ainsi le premier, et j'aurai à y revenir pour une observation à lui spéciale.

En 1700 il a fallu changer la période des 19 épactes (je dirai pourquoi tout à l'heure) et en établir une nouvelle de la manière suivante : c'est celle qui nous règle depuis cette époque et qui doit fonctionner jusqu'en 1900 exclusivement.

## II<sup>e</sup> Tableau des épactes de 1700 à 1900 exclusivement.

| Nombres d'or | 1.  | 2.   | 3.     | 4.   | 5.   | 6.    | 7.   | 8.      | 9.      | 10. | 11. |
|--------------|-----|------|--------|------|------|-------|------|---------|---------|-----|-----|
| Épactes      | *   | XI.  | XXII.  | III. | XIV. | XXV.  | VI.  | XVII.   | XXVIII. | IX. | XX. |
|              | 12. | 13.  | 14.    | 15.  | 16.  | 17.   | 18.  | 19.     |         |     |     |
|              | I.  | XII. | XXIII. | IV.  | XV.  | XXVI. | VII. | XXVIII. |         |     |     |

Usez de ce second tableau, comme je l'ai indiqué pour le premier, cherchant d'abord le nombre d'or de l'année proposée et voyant ensuite quelle épacte lui correspond dans le tableau ci-dessus : vous trouverez ainsi toutes les épactes du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle.

Je puis démontrer ici ce que je viens de dire du 7<sup>me</sup> mois embolismique, qui est fourni par la 19<sup>me</sup> année de la période et ne doit avoir que 29 jours. Si on n'ajoute que 11 à l'épacte XVIII pour recommencer le cycle, vous voyez clairement que l'épacte correspondante au nombre d'or 1 qu'il faut reprendre serait XXIX au lieu de \* ; que par conséquent, cette épacte et toutes les autres à la suite seraient diminuées d'une unité, ce qui changerait la période chaque 19 ans.

On ne voit pas aussi clairement au premier coup d'œil qu'en ajoutant 11 à la dernière épacte XVIII, on aurait 30 jours pour le 7<sup>e</sup> mois embolismique, tandis qu'en ajoutant 12 on n'aura que 29 jours. Il en est cependant ainsi, et cela vient de ce que, comme je l'ai signalé au commencement de ce § 3, les épactes sont placées dans le calendrier *en sens rétrograde*. Vous pouvez constater sur votre calendrier que du 3 décembre où est l'épacte XVIII jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier exclusivement où est l'épacte \*, la dernière lunaison n'aura que 29 jours ; tandis qu'elle en aurait 30 s'il fallait ne commencer la lunaison suivante qu'au 2 janvier où est l'épacte XXIX.

Il faut donc régulièrement ajouter 11 d'année en année à l'épacte précédente, sauf la 19<sup>me</sup>, qui est toujours sous le nombre d'or 19, et à laquelle il faut ajouter 12 pour recommencer la même période.

Mais le comput ecclésiastique a prévu et fixé d'avance le cas où il faut faire autrement. Ainsi en 1700 on n'ajouta que 10 à l'épacte précédente, de sorte que l'épacte de cette année fut IX au lieu de X. Il fallut donc changer le cycle en 1700 et le marquer tel qu'il est au tableau ci-dessus. Voici la raison de ce changement :

Lorsque Jules César, 45 ans avant Jésus-Christ, réforma le calendrier, il compta l'année civile comme ayant 365 jours et 6 heures par rapport au cours du soleil. Sur ce principe, calculant qu'au bout de quatre ans ces 6 heures quatre fois répétées formeraient un jour, il régla que chaque quatrième année aurait un jour de plus que les trois autres et serait de 366 jours au lieu de 365. De là viennent les années *bissextiles*<sup>1</sup> qui ont un jour de plus que les années *communes* au mois de février. Cette règle a été suivie jusqu'en 1582.

Mais Jules César, en comptant l'année civile comme je viens de dire, lui attribuait environ 11 minutes de trop. D'où il résulte que son calendrier produisait un jour de trop environ chaque 130 ans. Ainsi depuis le Concile de Nicée, en 325, jusqu'en 1582, l'écart astronomique était arrivé à dix jours.

---

<sup>1</sup> Les Romains divisaient le mois en trois sections ou époques, savoir : les Kalendes, les Nones et les Ides. Les Kalendes étaient toujours au 1<sup>er</sup> du mois. Les Nones étaient fixées au 5, excepté dans les mois de mars, mai, juillet et octobre, où elles étaient fixées au 7. Les Ides suivaient les Nones à huit jours de distance et se trouvaient, par conséquent, le 13 ou le 15, suivant la position des Nones. Les jours se comptaient en rétrogradant par rapport à ces trois sections. (Voyez le calendrier ec-

Grégoire XIII réforma le calendrier julien pour l'*année solaire*, en supprimant ces dix jours. En même temps il ordonna qu'à l'avenir, pour éviter cette accumulation de jours excessifs, on retrancherait trois jours en 400 ans, en ne faisant bissextile qu'une année séculaire sur quatre. Ainsi l'an 1600 ayant encore été bissextile, 1700 et 1800 ne l'ont pas été, 1900 ne le sera pas non plus : l'an 2000 sera bissextile, mais les années séculaires 2100, 2200, 2300 ne le seront pas, et ainsi de suite.

Ce retranchement d'un jour qui consiste à supprimer le 29 février à une année séculaire, que l'on fait commune au lieu de bissextile, s'appelle *équation solaire*, parce qu'elle rétablit l'harmonie entre l'année civile et le cours du soleil.

Mais il est essentiel de remarquer que cette *équation solaire* dérange la position des nouvelles lunes dans le calendrier. Il est évident, en effet, que le 1<sup>er</sup> mars occupant alors la place qu'aurait eue le 29 février, tous les quantièmes, à partir du 1<sup>er</sup> mars, sont avancés d'un jour par rapport au cours des astres. Pour ce motif, il est non moins évident que, si on avait donné l'épacte X à l'année 1700, sans doute cette épacte aurait été juste en janvier et en février, mais à partir du 1<sup>er</sup> mars, tous les quantièmes avançant d'un jour, elle aurait marqué les nouvelles lunes un jour trop tôt. C'est pourquoi, afin de remettre les choses en place, sans changer la disposition des épactes dans le calendrier, on prit l'épacte IX au lieu de X, ce qui remit la nouvelle lune à sa place légitime, en la faisant redescendre au 22 mars qui par l'*équation solaire* remplaçait le 21, par rapport au cours des astres.

Il suit de là que quand on doit retrancher un jour pour l'*équation solaire*, et que, d'ailleurs, il n'y a rien à changer à l'indication des nouvelles lunes, il faut placer l'épacte un jour plus bas en diminuant son chiffre d'une unité. C'est ce qu'on appelle *métemptose*, comme qui dirait *chute en arrière*. Ainsi la première *métemptose* s'est faite en 1700.

---

clésiastique.) Ainsi, par exemple, le 24 février était le *sixième* avant les kalendes de mars, (*sexto kalendas martii*). Lorsque le mois de février avait 29 jours, on répétait la même désignation au 25 février : de sorte que pour le 24 et le 25 on disait deux fois *bis*) : *sexto kalendas* . . . De là le nom de *bissextile*. L'Eglise a conservé cette façon de compter, notamment pour la lecture du Martyrologe.

Il est bon d'observer à ce sujet qu'au lieu de ne changer l'épacte qu'au mois de mars, on la changea en janvier, comme on fait pour toutes les autres, et que l'année 1700 commença avec l'épacte IX. Il a été réglé qu'on agirait toujours ainsi, pour simplifier les calculs autant que possible, et c'est pour la même raison que les changements de cycle ne se font que dans les années séculaires, tandis qu'ils devraient arriver mathématiquement quelques années plus tôt ou plus tard. J'ai d'ailleurs établi précédemment que l'Église s'occupe surtout de la lunaison pascale, et qu'elle a sagement préféré des lunaisons moyennes aux indications précises de l'astronomie.

Telle fut donc la réformation que Grégoire XIII fit au calendrier pour l'année solaire. Il supprima dix jours et régla pour l'avenir qu'on ferait l'équation solaire trois fois en quatre siècles, avec *métemptose* à chaque fois. Mais il dut aussi réformer l'année lunaire, et voici pourquoi :

Le cycle des 19 nombres d'or était censé ramener les lunaisons au même point astronomique, au bout de 19 ans. Or, ce n'était pas exact et le cycle donnait environ 1 heure et 28 minutes de trop ; de sorte que, après 309 ans, les nouvelles lunes arrivaient un jour avant le quantième du nombre d'or. De là vient qu'en l'an 1582, comme il s'était écoulé 1052 ans depuis que Denys-le-Petit (en 530) avait placé les nombres d'or dans le calendrier, ceux-ci se trouvaient en retard de quatre jours ; et tandis que le nombre d'or de 1582, qui était 6, faisait commencer la lunaison pascale au 28 mars, la lune était nouvelle depuis le 24.

Il aurait donc fallu faire remonter les nombres d'or de quatre jours dans le calendrier, et régler qu'à l'avenir on les ferait remonter d'un jour tous les 309 ans, sauf à les faire redescendre quand l'équation solaire exigerait la *métemptose*.

On voit quel trouble toutes ces manœuvres des nombres d'or pouvaient causer dans les calculs de l'avenir. C'est pour cela qu'on remplaça dès lors ces nombres par les épactes qui se prêtent à toute rectification, sans qu'il soit besoin de rien déranger au calendrier.

Nous avons dit, tout à l'heure, qu'en supprimant un jour pour l'équation solaire, on fait remonter d'autant les quantités par rapport au cours des astres. Donc la suppression de dix jours qui se fit en 1582 fit aussi remonter de dix jours tout à la fois les quantités et les nombres d'or. Mais nous venons de voir que ces nombres n'avaient besoin de remonter que de quatre jours, ou plus exacte-

ment de trois jours et deux cinquièmes environ. On les faisait donc trop remonter de six ou sept jours. C'est pourquoi pour les faire redescendre d'autant, il fut réglé que l'année suivante, c'est à dire en 1583, au lieu du nombre d'or 7, qui était fixé au 17 mars, on prendrait l'épacte VII qui fut fixée sept jours plus bas, au 24 mars.

Ainsi fut opéré, en ce moment, la réformation de l'*année lunaire*. Mais cela ne suffisait pas et il fallait songer à l'avenir. A cet effet, on établit que chaque 300 ans, à compter de l'an 1500, on prendrait l'épacte un jour plus haut, en augmentant son chiffre d'une unité et qu'ainsi s'opérerait successivement l'*équation lunaire*. Cette opération qui fait remonter l'épacte d'un jour chaque 300 ans, s'appelle *proemptose*, comme qui dirait *chute en avant*.

Il est vrai qu'en fixant ainsi les époques de la *proemptose*, on s'écarte un peu de la précision mathématique. Mais on a pris ce parti pour faciliter les calculs, comme je l'ai indiqué pour la *métemptose*, en se réservant de corriger ultérieurement l'écart qui en résultera. Ainsi pour rectifier l'*équation solaire*, il suffira de faire chaque 40 siècles, 7 années séculaires de suite non bissextiles : de même pour l'*équation lunaire*, il suffira, au bout de 24 siècles, pour la rectifier, de différer d'un siècle la prochaine *proemptose*.

La première *métemptose* se fit en l'année 1700, comme je l'ai dit plus haut ; elle eut pour effet de *diminuer* son épacte d'une unité, et de lui donner IX au lieu de X.

La deuxième *métemptose* s'est faite en l'année 1800 : elle devait avoir pour effet de lui donner l'épacte III au lieu de IV. Mais comme on fit en cette même année la première *proemptose* qui devait avoir pour effet de faire remonter l'épacte de IV à V, ces deux effets se contre-balancèrent et l'épacte resta IV. D'où il résulte que quand la *métemptose* et la *proemptose* se font dans la même année, on ne change pas le cycle des épactes. C'est pourquoi le cycle qui a commencé en 1700 n'a pas été changé en 1800, et durera jusqu'à la fin du présent siècle.

La troisième *métemptose* se fera en 1900 : elle aura pour effet de faire *descendre* l'épacte de \* à XXIX. En l'an 2000, qui sera bissextile, il n'y aura aucune équation. En 2100, comme il y aura en même temps *métemptose* et *proemptose*, le cycle ne changera pas. En l'an 2200, la *métemptose* fera *descendre* l'épacte de XIV à XIII. En 2300, la *métemptose* fera *descendre* encore l'épacte de IX à VIII. En

l'année 2400, qui sera bissextile, la *proemptose* fera remonter l'épacte de III à IV, etc., etc.

Veuillez observer qu'en 1700 on ajouta 10 au lieu de 11 à l'épacte précédente qui était XXIX, parce que l'année 1699 n'était pas la 19<sup>e</sup> du cycle : tandis qu'en 1900, on ajoutera 11 au lieu de 12 à l'épacte précédente, parce que l'année 1899 sera la 19<sup>e</sup> du cycle et que l'an 1900 aura 1 pour nombre d'or.

D'un autre côté, en 2400, on ajoutera 12 au lieu de 11 à l'épacte précédente, parce que l'année 2399 ne sera pas la 19<sup>e</sup> du cycle. Mais si jamais, je ne sais dans combien de siècles, il se trouve à faire une *proemptose* sans *métemptose* dans une année séculaire qui aura 1 pour nombre d'or, il faudra ajouter 13 au lieu de 12 à l'épacte de l'année précédente qui aura été la 19<sup>e</sup> du cycle.

En attendant, voici comment sera établi en 1900 le cycle des épactes :

### III<sup>e</sup> Tableau des épactes de 1900 à 2200 exclusivement.

| Nombres d'or | 1.    | 2.  | 3.   | 4.    | 5.    | 6.    | 7.  | 8.   | 9.     | 10.   |
|--------------|-------|-----|------|-------|-------|-------|-----|------|--------|-------|
| Épactes      | XXIX. | X.  | XXI. | II.   | XIII. | XXIV. | V.  | XVI. | XXVII. | VIII. |
|              | 11.   | 12. | 13.  | 14.   | 15.   | 16.   | 17. | 18.  | 19.    |       |
|              | XIX.  | *   | XI.  | XXII. | III.  | XIV.  | 25. | VI.  | XVII.  |       |

Usez de ce tableau comme des deux précédents ; il vous servira à calculer les épactes pendant trois siècles, à partir de 1900.

Remarquez l'épacte 25 en chiffres arabes, qui correspond au nombre d'or 17. Elle remplacera l'épacte XXV pendant ces trois siècles. La raison en est que les lunaisons ne doivent pas commencer deux fois aux mêmes quantités durant un même cycle. Or il vous est facile de voir que, les deux épactes XXIV et XXV se trouvant dans le même cycle, l'une sous le nombre d'or 6, l'autre sous le nombre d'or 17, si on s'en tenait dans ce cycle à l'épacte XXV, on aurait les mêmes lunaisons pendant six mois, en 1905, 1916, 1924, 1935, etc., vu que les épactes XXV et XXIV sont mises ensemble six fois dans le calendrier, et c'est pour éviter ce retour prématuré des mêmes lunaisons qu'on a mis l'épacte 25 en chiffres arabes dans le calendrier, tantôt avec l'épacte XXVI, tantôt avec l'épacte XXV. Il faudra donc, durant tout le cycle futur, se servir de l'épacte 25 en chiffres arabes, sous le nombre d'or 17.

C'est le moment de revenir au premier tableau des épactes, pour

une explication à donner sur l'épacte 19 en chiffres arabes qui se trouve au 31 décembre dans le calendrier. On s'est servi de cette épacte 19 pour marquer le commencement d'une lunaison au 31 décembre, en 1595, 1614, 1633, 1652, 1671 et 1690. En voici la raison : Chacun de ces six années étant la 19<sup>e</sup> du cycle, avec l'épacte XIX, sous le nombre d'or 19, il fallait ajouter 12 à leur épacte pour recommencer le cycle, ce qui donnait l'épacte I sous le nombre d'or 1 aux années qui les suivaient immédiatement. Or, dans ce cas, il n'y aurait pas eu de lunaison intermédiaire indiquée dans le calendrier, du 2 décembre au 30 janvier. Il a donc fallu prendre le moyen d'en indiquer une, et c'est le rôle que remplissait l'épacte 19. Ceci vous est marqué dans les missels et bréviaires par une note conçue en ces termes, qui se trouve à la fin du calendrier : « Cette épacte 19 ne s'emploie que quand l'année a pour épacte XIX sous le nombre d'or 19. » Mais il est bien entendu qu'elle ne servait que pour le 31 décembre ; l'année entière jusqu'à cette date était régie par l'épacte XIX.

EN RÉSUMÉ :

1<sup>o</sup> Pour trouver la *lettre dominicale* d'une année, cherchez-la, suivant l'époque, dans l'un des cinq tableaux que j'ai dressés au § 1.

2<sup>o</sup> Pour trouver le *nombre d'or* d'une année, divisez par 19 son millésime augmenté d'une unité ; s'il n'y a pas de *reste* à la division, le nombre d'or de l'année proposée est 19 ; s'il y a un reste, c'est ce reste lui-même qui est le nombre d'or que vous cherchez (§ 2)

3<sup>o</sup> Pour trouver l'*épacte* d'une année, cherchez-la, suivant l'époque, dans l'un des trois tableaux que j'ai dressés au § 3. Elle correspond au nombre d'or de l'année proposée.

Il ne s'agit plus que d'appliquer ces données à la recherche de la date de Pâques. Je vais indiquer ici de nouveau, comme je l'ai fait récemment, le procédé à suivre pour cela :

1<sup>o</sup> Voyez au calendrier ecclésiastique, entre le 8 mars et le 5 avril, à quel quantième correspond l'épacte de l'année proposée ;

2<sup>o</sup> Comptez quatorze jours à partir de ce quantième *inclusivement* ;

3<sup>o</sup> Le dimanche *qui suit* le quatorzième jour est la fête de Pâques ; le dimanche vous est indiqué par la lettre dominicale de l'année proposée.

Mais vous pouvez surtout vous servir pour cela de la *table pascale* suivante, qui se trouve dans tous nos bréviaires et missels, et que j'abrège en n'indiquant que la fête de Pâques.

# **Table Pascale.**

| Nombres d'or. | Épactes. | Lettres dominicales. | Fête de Pâques.       |
|---------------|----------|----------------------|-----------------------|
| 16            | XXIII    |                      |                       |
| 5             | XXII     | d                    | 22 mars               |
|               | XXI      | e                    | 23                    |
| 13            | XX       | f                    | 24                    |
| 2             | XIX      | g                    | 25                    |
|               | XVIII    | A                    | 26                    |
| 10            | XVII     | b                    | 27                    |
|               | XVI      | c                    | 28                    |
| 18            | XV       | d                    | 29                    |
| 7             | XIV      | e                    | 30                    |
|               | XIII     | f                    | 31                    |
| 15            | XII      | g                    | 1 <sup>er</sup> avril |
| 4             | XI       | A                    | 2                     |
|               | X        | b                    | 3                     |
| 12            | IX       | c                    | 4                     |
| 1             | VIII     | d                    | 5                     |
|               | VII      | e                    | 6                     |
| 9             | VI       | f                    | 7                     |
|               | V        | g                    | 8                     |
| 17            | IV       | A                    | 9                     |
| 6             | III      | b                    | 10                    |
|               | II       | c                    | 11                    |
| 14            | I        | d                    | 12                    |
| 3             | *        | e                    | 13                    |
|               | XXIX     | f                    | 14                    |
| 11            | XXVIII   | g                    | 15                    |
|               | XXVII    | A                    | 16                    |
| 19            | 25 XXVI  | b                    | 17                    |
| 8             | XXV.XXIV | c                    | 18                    |
|               |          | d                    | 19                    |
|               |          | e                    | 20                    |
|               |          | f                    | 21                    |
|               |          | g                    | 22                    |
|               |          | A                    | 23                    |
|               |          | b                    | 24                    |
|               |          | c                    | 25                    |



Voici quel est l'usage de cette table ; il est des plus simples.

S'il s'agit d'une année depuis la réformation de 1582, 1<sup>o</sup> cherchez dans la table pascalle l'épacte qui appartient à l'année proposée et que vous avez calculée préalablement ; 2<sup>o</sup> *Au-dessous* de cette épacte, cherchez la lettre dominicale qui appartient à cette même année et que vous avez aussi calculée préalablement ; 3<sup>o</sup> la fête de Pâques est indiquée à la droite de cette lettre, sur la même ligne.

Exemple : Nous lisons dans le bréviaire que saint Philippe de Néri est mort en 1595, le 8 avant les calendes de juin (25 mai), jour où se célébrait la Fête-Dieu. Vérifions cette date. En 1595, la lettre dominicale fut A ; le nombre d'or fut 19, et par conséquent l'épacte fut XIX. Je trouve à la *table pascalle* une ligne au-dessous de l'épacte XIX, la lettre dominicale A qui indique la fête de Pâques au 26-mars. La date est juste. (On sait que la Fête-Dieu tombe deux mois après le Samedi-Saint et au même quantième.)

Autre exemple : En cette année 1876, bissextile, nous avons les deux lettres dominicale  $\begin{smallmatrix} b \\ A \end{smallmatrix}$  ; c'est la seconde, c'est-à-dire A qui est dominicale depuis le 1<sup>er</sup> mars, et a dû servir pour la fête de Pâques (il en est toujours ainsi dans les bissextiles). Le nombre d'or est 15, l'épacte est IV. Je trouve à la *table pascalle*, sept lignes *au-dessous* de l'épacte IV, la lettre dominicale A qui indique la fête de Pâques au 16 avril. Observez qu'il faut chercher la lettre dominicale *au-dessous* de l'épacte. Si elle se trouve *sur la même ligne* comme en cette présente année, ce n'est pas là qu'il faut la prendre, mais *au-dessous*, sept lignes plus bas.

S'il s'agit d'une année comprise entre le Concile de Nicée et la réformation de 1582, le nombre d'or et la lettre dominicale nous en feront retrouver la fête de Pâques. C'est pour cela que les nombres d'or ont été mis dans la colonne à gauche de la table pascalle. Ils remplissent pour les années dont il s'agit ici la même fonction que les épactes pour les autres. Par conséquent, cherchez dans cette table le nombre d'or de l'année proposée. Au-dessous de ce nombre d'or et à droite, cherchez la lettre dominicale de cette même année. La fête de Pâques est indiquée à côté de cette lettre sur la même ligne, comme je l'ai dit plus haut. Exemple : Nous lisons que saint Louis commença l'embarquement de l'armée sur le Nil, pour rentrer à Damiette, après la bataille de Mansourah, le 5 avril 1250, qui était le mardi après l'octave de Pâques. Vérifions cette date. En

1250, la lettre dominicale fut b, le nombre d'or fut 16. Je trouve à la table pascalle, six lignes au-dessous du nombre 16, la lettre dominicale b qui indique la fête de Pâques au 27 mars. La date est juste.

NOTA. — Il est bon d'être averti que, dans le martyrologe, on remplace les chiffres des épactes par différentes lettres de l'alphabet, que pour cela on appelle *Lettres du martyrologe*, et qui n'ont aucun rapport avec les lettres dominicales. En voici le tableau :

**Lettres du martyrologe, correspondantes aux épactes.**

|       |     |      |       |        |       |      |       |       |        |         |       |       |      |     |      |       |        |
|-------|-----|------|-------|--------|-------|------|-------|-------|--------|---------|-------|-------|------|-----|------|-------|--------|
| I.    | II. | III. | IV.   | V.     | VI.   | VII. | VIII. | IX.   | X.     | XI.     | XII.  | XIII. | XIV. | XV. | XVI. | XVII. | XVIII. |
| a.    | b.  | c.   | d.    | e      | f     | g    | h     | i     | k      | l       | m     | n     | p    | q   | r    | s     | t      |
| <hr/> |     |      |       |        |       |      |       |       |        |         |       |       |      |     |      |       |        |
| XIX.  | XX. | XXI. | XXII. | XXIII. | XXIV. | XXV. | 25.   | XXVI. | XXVII. | XXVIII. | XXIX. | •     |      |     |      |       |        |
| u     | A   | B    | C     | D      | E     | F    | f     | G     | H      |         | M     | N     | P    |     |      |       |        |
| <hr/> |     |      |       |        |       |      |       |       |        |         |       |       |      |     |      |       |        |

**§ IV. — DE LA PÉRIODE JULIENNE.**

Quand on se sert des expressions *calendrier Julien*, *année Julienne*, on entend parler du calendrier réformé par Jules César, l'an 45 avant J.-C., et des années qui se sont écoulées depuis cette époque jusqu'à la réformation grégorienne, en 1582. Mais l'expression *période julienne* n'a aucun rapport avec les précédentes. Elle sert à désigner une période de 7980 ans qui est censée avoir commencé 4713 ans avant J.-C. et devoir se terminer par conséquent l'an de notre ère 3267. Voici de quels éléments elle se compose et à quel usage elle peut être employée :

1° La *période julienne* se compose des trois cycles suivants : cycle des nombres d'or, cycle solaire, cycle de l'indiction romaine.

Nous n'avons plus rien à dire des nombres d'or ; contentons-nous de rappeler ici que leur cycle est de 19 ans.

Le cycle solaire est une période de 28 ans, au bout de laquelle les quantités devaient tomber aux mêmes jours de la semaine, absolument dans le même ordre qu'auparavant.

Le cycle de l'indiction romaine est une période de 15 ans.

dont se sert encore la Cour de Rome pour dater les bulles pontificales.

C'est du produit de ces trois cycles, c'est-à-dire des trois facteurs  $19 \times 28 \times 15$  qu'est formée la période julienne de 7980 ans.

Sachant que l'an premier de notre ère devait avoir 2 de nombre d'or, 10 de cycle solaire, 4 d'indiction, on s'est demandé en quelle année ces trois cycles auraient dû commencer ensemble, et on a trouvé que l'année 4713 avant J.-C. aurait eu 1 de nombre d'or, 1 de cycle solaire, 1 d'indiction. C'est donc en l'an 4713 avant J.-C., comme je l'ai déjà indiqué, que l'on fait commencer la *période julienne*.

2<sup>e</sup> Pour s'en servir, il faut d'abord chercher quel est le chiffre de telle ou telle année par rapport à cette période. A cet effet, il faut ajouter 4713 au millésime de l'année dont il s'agit. Si, par exemple, je veux savoir en quelle année nous sommes actuellement de la période julienne, j'ajoute 4713 à 1876, et je trouve que nous sommes dans l'année 6589 de cette période.

Que si je divise ce nouveau millésime 6589 successivement par 19, 28 et 15, je trouverai le chiffre du nombre d'or, du cycle solaire et de l'indiction pour notre présente année.

Pour le nombre d'or, divisant 6589 par 19, je trouve en quotient 346 cycles écoulés depuis le commencement de la période julienne, et en *reste* 15 qui est le nombre d'or de notre présente année.

Pour le cycle solaire, divisant 6589 par 28, je trouve en quotient 235 cycles, et en *reste* 9, qui est le chiffre actuel du cycle solaire.

Enfin, pour l'indiction romaine, divisant 6589 par 15, je trouve en quotient 439 cycles, et en *reste* 4, qui est le chiffre de l'indiction pour l'année actuelle.

Vous devez procéder de la même manière pour une année quelconque. Il est bien entendu que si la division se fait sans *reste*, c'est le *diviseur* qui est lui-même le chiffre du cycle pour l'année dont il s'agit. Ainsi en l'année 3267 de notre ère, qui sera la 7980<sup>e</sup> de la période julienne, c'est-à-dire la dernière, les trois divisions se faisant sans *reste*, le nombre d'or sera 19, le cycle solaire 28, l'indiction romaine 15, et il se sera écoulé à cette époque 420 cycles de nombres d'or, 285 cycles solaires et 532 cycles d'indiction.

Mais observez que le nombre de cycles exprimé par le quotient n'est qu'une fiction. En réalité, les nombres d'or ont été inventés, comme je l'ai dit déjà, vers l'an 432 avant J.-C. L'indiction romaine n'est en usage, suivant une opinion autorisée, que depuis l'an 312 de notre ère. Quant au cycle solaire, on ne le mentionne guère plus que comme élément de la *période julienne*.

Cette période fut inventée, à ce qu'on assure, ou du moins appliquée au calendrier romain, par notre célèbre compatriote Joseph Scaliger, qui la nomma *julienne* en mémoire et en l'honneur de son père Jules-César Scaliger.

*Conclusion.* — J'ai entrepris avec plaisir ce travail sur le comput ecclésiastique, estimant qu'il ne sera peut-être pas sans quelque utilité. Je voyais avec peine qu'on suspectait l'Église d'inexactitude et d'irrégularité dans la *fixation de la fête de Pâques*. De ce que je viens d'écrire, il ressortira la preuve, du moins je l'espère, qu'elle a fixé son calendrier avec une régularité irréprochable et une suffisante précision. C'est ainsi d'ailleurs que l'Église montre toujours, même dans les choses où elle ne se déclare pas infaillible, une admirable sagesse qui lui assure à bon droit la plus haute et la moins contestable autorité.

L'Abbé E. MEINDRE, *curé de Born*

## EN MER.

---

Qu'il est beau le grand brick, quand dans l'air il déploie  
Son large pavillon, flamme d'or et de soie !  
La foule l'acclamait lorsqu'il quitta le port ;  
Il marche, — et ses canons aux fentes du sabord  
Passent leurs cols de bronze, et la vague se joue  
Autour de sa carène, et sur sa blanche proue  
On voit étinceler son beau nom : *Le Progrès*.  
Pendant que les gabiers chantent dans les agrès,  
Sur la crête des flots il se balance, il glisse,  
— Le vent est-il contraire ou la brise propice,  
Que t'importe, ô grand brick ! tu dépasses le vent ! —  
Et tantôt son beau pré s'incline, ou son avant  
Dresse au-dessus des mers sa poitrine de cuivre.  
Il va, — les goëlands impuissants à le suivre  
L'accompagnent au loin de leurs cris effarés ; —  
Il berce six canots à ses flancs amarrés,  
Et sur la vague bleue il laisse un blanc sillage.  
Grand, beau, superbe et fier, pour un lointain voyage  
Il appareille ; il va, joyeux et confiant  
Aux pays du soleil, aux rives d'Orient.

Et les jours ont passé. — De l'un à l'autre monde  
A travers les écueils de l'Océan qui gronde,  
Toujours sa flamme au vent, il s'avance, — et pourtant  
Il semble que parfois, dans la nuit, on entend  
La mer plus lourdement sonner sur ses bordages,  
Et, passant comme un râle à travers les cordages  
Le vent plus tristement mêler de longs sanglots  
A la voix de l'abîme où rugissent les flots.  
— La voile s'arrondit sur la vergue qui ploie ;  
Déjà les goëlands avec des cris de joie  
L'ont atteint, et leur vol, rasant le gouffre amer,  
Décrit autour de lui de grands cercles dans l'air.

Il marche, il marche encor ; — mais on dirait qu'il traîne  
Attachée à ses flancs une invisible chaîne.  
Sur le flot qui l'étreint il va plus lentement ;  
La mer autour de lui monte, et vient par moment  
Balayer le tillac de son écume blanche ;  
Et sous l'effort du vent le mât crie et se penche  
Pendant que l'équipage étonné, soucieux,  
Interroge l'abîme et regarde les cieux.  
Les gabiers sont debout. — « Allons, larguez les toiles ,  
« Enfants, » dit le pilote, — et les quatorze voiles  
Comme un flot de vapeur se gonflent sous le vent.  
« -- Courage, enfants. » Le brick tressaille et relevant  
Sa proue, il se roidit dans un effort suprême ,  
Et retombe vaincu, — puis sur la vague blême  
Il flotte lourdement, comme un cachalot mort.

Pourtant voici là-bas le rivage et le port !

Il est là pantelant, épuisé, misérable !  
La mer autour de lui mugit inexorable,  
Et toujours, monte, monte, — et dans son linceul noir  
L'enveloppe et l'étreint sous la brume du soir.  
Et les focs, les huniers ferment leurs blanches ailes ,  
Et les goëlands gris, les grandes hirondelles ,  
Se posent étonnés sur les vergues des mâts  
Comme aux branches d'un pin qu'ont séché les frimats !

Qu'a-t-il donc le grand brick, qui sur les flots dociles ,  
A travers les bas-fonds, les rochers et les îles,  
Et les caps où le flot se brise en écumant ,  
Joyeux, au grand soleil, passait superbement ?  
— Pendant qu'il naviguait à la clarté sereine,  
Dans l'abîme profond où plongeait sa carène  
Les longs varechs visqueux et les fucus rampants,  
Les goëmons pareils à d'étranges serpents,  
L'algue fangeuse et verte et l'immonde filandre<sup>1</sup>

<sup>1</sup> *Filandres*, espèce de varech qui s'attache à la coque des bâtiments et s'y développe avec une telle rapidité que son poids les alourdit et les entraîne souvent dans l'abîme.

Qui traîne dans la mer comme un grand scolopendre .  
Autour de ses flancs noirs jetaient leurs mille bras  
Comme un vaste filet, et maintenant, hélas !  
Lentement sur les flots, il tourne, — il coule, — il sombre.

Oh ! l'éternel combat du grand jour et de l'ombre !

Et la mer se referme, — un long hurlement sourd  
Retentit, — et le flot passe sinistre et lourd ,  
Et la vague blanchit par la vague effacée. —

Hardis navigateurs des mers de la pensée ,  
Ainsi vous levez l'ancre et, défiant le sort,  
Vous partez ; — et déjà loin, bien loin est le port.  
Insoucieux du vent qui souffle dans vos voiles ,  
En avant vous marchez, regardant les étoiles  
Ou contemplant l'azur et le soleil qui luit ,  
Pendant qu'autour de vous, dans l'ombre, dans la nuit ,  
Dans les bas-fonds obscurs des sentines humaines  
S'amoncèlent tout bas les implacables haines ,  
L'oblique jalousie et l'envie au front bas  
Qui vous suit invisible et s'attache à vos pas.  
O plonniers de l'esprit, penseurs des monts sublimes !  
Que vous importe à vous, la mer aux noirs abîmes ?  
Vous marchez jusqu'au jour où brisés sous l'effort ,  
L'heure a sonné pour vous, — l'exil ou bien la mort. —  
Alors, les yeux tournés vers la grande lumière,  
Dédaignant de jeter un regard en arrière,  
Pensifs, et rayonnant sous l'injure et l'affront,  
Du sceau dont le Seigneur a marqué votre front,  
Vous tombez, — comme après sa course accoutumée  
A travers l'éther pur et la nue enflammée ,  
Le soleil, roi du jour, qui s'incline et descend  
Dans la mer, radieux, calme et resplendissant.

CYRILLE FISTON.

## LA ROSE & LE PAPILLON.

---

La rose, s'éveillant aux baisers du matin,  
Entr'ouvrait lentement son corset de satin  
Tout humide des pleurs de la nuit ; auprès d'elle,  
Un papillon, frais sylphe aux brillantes couleurs,  
Volait, insouciant, sur le parterre en fleurs.  
Sur sa tige pendante il vint poser son aile.

- Vois, dit-il, je suis beau ; les baisers du soleil
- Ont donné leur éclat à mon manteau vermeil ;
- La pourpre avec l'azur s'y fond en auréole
- Rose, je suis l'amant de tes sœurs préféré,
- Et je t'aime. Ouvre-moi ton calice nacré. •

La rose referma les plis de sa corolle.

La nuit tombait ; la fleur, comme un humble encensoir,  
Envoyait ses parfums à la brise du soir  
Dont l'haleine embaumée errait sur la bruyère.  
Le rossignol chantait aux branches d'un buisson,  
Et l'écho répétait sa plaintive chanson :  
• O rose, disait-il, écoute ma prière !

- O rose ! écoute-moi, lui disait-il ; je suis
- Le chanteur dont la voix s'élève au sein des nuits.
- O rose ! écoute-moi ; je suis le doux poète
- Qui charme les forêts et les bois d'alentour !
- Je t'aime et te dirai de tendres chants d'amour. •

— Et la rose entrouvrit sa corolle discrète.

CYRILLE FISTON.

---



# FLEURS TRISTES.

## SONNETS.

### I

Elle vient le matin, là, sous la vieille porte,  
Pauvre fille aux yeux bleus, au regard languissant,  
Maigre sous ses haillons, courbée et fléchissant  
Sous le fardeau de fleurs qu'à grand'peine elle porte.

Car son bras est bien frêle, et la charge est bien forte.  
— Dès l'aube elle s'en va dans les bois, ramassant  
Les muguets que le jour elle vend au passant. —  
Elle a dix ans — son père est mort, sa mère est morte! —

Elle pleure souvent, car souvent elle a faim ;  
Et c'est pitié de voir briller sous ses paupières  
Les larmes qu'elle essuie en nous tendant la main.

— Soyez bénis, muguets, douces fleurs printanières  
Qui mourez pour donner aux pauvres bouquetières  
Un peu de feu l'hiver, le soir un peu de pain !

### II

— Donnez aux pauvres morts, passants, une prière! —  
Là-bas , sur les tombeaux, Mai répandait ses fleurs ,  
Un bleu myosotis entr'ouvrait sa paupière,  
— Donnez aux pauvres morts des regrets et des pleurs ! —

« Hier on m'admirait, vierge aux fraîches couleurs,  
• Et maintenant je dors sous ma couche de pierre !  
« O vivants, aimez-moi, car j'ai froid dans la bière  
« Où le linceul m'étreint en ses mornes pâleurs ! »

Le doux printemps neigeait sur les épines blanches. —  
Un vieux saule pensif, courbant ses longues branches  
Vers la petite fleur, lui répondit tout bas :

« Ah ! tu demandes trop à ceux qui t'ont aimée !  
« L'amour ne fleurit pas sur la tombe fermée ;  
« Ne dis plus : *Aimez-moi !* mais : *Ne m'oubliez pas !*

### III

Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés —  
Pourquoi, joyeux enfants, anges à tête blonde,  
Pourquoi, mêler si tôt au chant de votre ronde  
Les regrets, la tristesse et les espoirs trompés ?

— Dansez, joyeux enfants, doux oiseaux échappés !  
Vous êtes le printemps et le rire ; — le monde  
Vous sourit, — vous avez l'espérance féconde  
Et les beaux avenir d'azur enveloppés.

Dancez, joyeux enfants, laissez-nous à nous, hommes,  
Nous qui luttons pour vous, qui souffrons et qui sommes  
Ceux que l'aveugle sort incline sous ses lois,

Laissez-nous, doux enfants, têtes blondes et roses,  
Les regrets, la tristesse et les refrains moroses ;  
— Les lauriers sont coupés, nous n'irons plus au bois.

CYRILLE FISTON.

# LE MOIS.

---

## SIMPLE CAUSERIE

---

Autrefois, la villégiature était une distraction à peu près inconnue du commun des mortels. Depuis un quart de siècle, c'est une mode qui prend, chaque année, des proportions telles que bientôt pendant les mois de juillet, d'août et de septembre, il ne restera plus personne dans les villes

Quand nous disons villégiature, nous ne parlons pas seulement de la vie à la campagne que recherchent, avec une véritable frénésie, particulièrement les Parisiens et les habitants des grands centres de population.

Le mot *villégiature* a pris maintenant une acception beaucoup plus étendue. Il comprend tous les voyages d'agrément ou de santé aux eaux et à la mer, tous les déplacements de quelque durée dans une de ces nombreuses stations thermales ou balnéaires dont l'énumération remplirait facilement une livraison de la *Revue de l'Agenais*.

C'est le progrès du *confort*, l'amour de plus en plus prononcé du bien-être qui a créé ces mœurs nouvelles, jadis pratiquées par la seule aristocratie, aujourd'hui devenues celles de toute la bourgeoisie aisée. Le charlatanisme médical s'en est mêlé ; il a vu dans l'entraînement général vers ce qu'on appelle les *eaux* une occasion de

gagner de l'argent et certainement les *eaux* ont rempli plus de bourses, édifié plus de fortunes qu'elles n'ont guéri de malades.

Votre chroniqueur a fait comme tout le monde ; il s'est offert, le mois dernier, une excursion aux Pyrénées, excursion rapide, trop rapide au gré de ses désirs ; mais charmante et dont il a rapporté les plus agréables impressions.

D'Agen aux Pyrénées la distance est mince ; et cependant nous n'avions jamais encore franchi les quelques kilomètres qui nous séparent de ces admirables montagnes.

La mer a été un des ravissements de notre enfance ; elle est demeurée un des plus grands attraits pour notre âge mur ; au spectacle de la mer il nous semblait qu'aucun autre spectacle de la nature ne pouvait être comparé.

Eh ! bien, après avoir vu les montagnes, non dans leurs détails si pittoresques et si saisissants, non dans leurs aspects variés à l'infini, rians ou terribles, gracieux ou grandioses ; mais dans leur ensemble, dans l'immense prolongement de ces chaînes aux pics neigeux, de ces glaciers dont les flèches défient l'intrépidité des touristes ; après une course dans la vallée de Campan, sur la splendide route de Bagnères-de-Bigorre à Luchon, nous confessons notre erreur, nous avouons qu'entre les Pyrénées et l'Océan nous hésitons à manifester une préférence !

Dieu s'affirme avec une sublimité égale dans le rugissant soulèvement des vagues et dans l'amoncellement silencieux des rochers géants !

La matinée où s'accomplissait notre excursion était une des plus belles du mois de juillet. Pas un nuage au ciel ; une atmosphère d'une pureté exquise, de telle sorte qu'au lever du soleil, les plus hauts sommets, le pic du Midi, l'Arbizon, et jusqu'au fond de l'horizon, les montagnes de Luchon et la Maladetta nous apparurent, inondés de lumière, avec une incomparable majesté.

On a dit quelquefois, en manière de critique, que le spectacle des montagnes est monotone. Monotonie apparente peut-être pour le touriste distrait ou indifférent ; mais, au contraire, pour l'observateur attentif, l'aspect des montagnes, comme celui de la mer, se transforme à chaque instant ; c'est une suite de décors profondément variés dont la seule uniformité est l'imposante grandeur.

Le sentiment de cette grandeur vous pénètre l'âme de tous côtés ; et l'homme comprend mieux son infirmité en présence de ces éclatantes manifestations de la puissance créatrice de Dieu, qui font naître en son esprit les plus nobles et les plus salutaires réflexions.

Aussi avons-nous regagné Bagnères, tout envahi par cette impression du *beau* et du *grand* qu'on voudrait toujours prolonger en soi comme une ivresse délicieuse.

Bagnères est une charmante petite ville adossée aux premiers contreforts pyrénéens ; l'air y est pur et salubre ; la température très-agréable ; mais Bagnères ressemble un peu à toutes les villes d'eaux : même casino, mêmes promenades, mêmes magasins à physionomie spéciale.

Casino ! que de plaisirs vulgaires, que de banales distractions, que de faux amusements, que de faux luxe ce mot n'évoque-t-il pas à la pensée ! Il y a des gens insatiables qui, après avoir dansé, musiqué et joué tout l'hiver, éprouvent encore le besoin de retrouver, pendant la saison de la villégiature, une sorte de contrefaçon, pour ne point dire, de parodie de la vie mondaine. C'est pour eux qu'on construit des Casinos. Grand bien leur fasse ! Mais, pour notre compte, ces établissements d'inutilité publique nous inspirent la plus profonde antipathie. Tout nous y paraît mesquin, fastidieux, entaché d'une désespérante banalité. Ces guinguettes aristocratiques ont beau s'évertuer à multiplier les attractions, elles font triste figure à côté des grandes montagnes ou des vastes plages de l'Océan.

En quittant Bagnères, des émotions nouvelles et d'un autre genre nous attendaient.

Nous avons visité Lourdes.

L'endroit est merveilleusement choisi pour la prière.

Au sein d'un paysage admirable, une église aux proportions élégantes et hardies s'élève au-dessus de la grotte miraculeuse baignée par des flots rapides et murmurants.

Certes, à l'église de Lourdes, si riche, si parée, nous préférons la pierre nue et grise de nos grandes cathédrales gothiques qui sont pour nous les vrais temples où la religion chrétienne se manifeste dans toute sa grandeur ; mais les témoignages de piété sont ici tellement nombreux, tellement touchants que le cœur est tout de suite ému, empoigné.

L'attendrissement et le respect s'imposent à la vue de ces pèlerins de tout sexe, de tout âge et de toute condition, venus là spontanément, mus par une commune ardeur et se confondant dans un même élan de ferveur religieuse.

Qu'importe quand certaines exagérations se mêleraient à ces manifestations de la foi !

L'idée qui pousse les foules vers ces lieux d'une poésie religieuse si complète, si particulièrement intense, cette idée est belle et consolante.

Et c'est à un des plus nobles instincts de la nature humaine qu'obéissent ceux qui viennent humblement, de tous les coins du monde, se prosterner aux pieds de la Vierge de Lourdes.

Respectons-les.

FERNAND LAMY.



# GÉOGRAPHIE JUDICIAIRE DE LA GASCOGNE

AUX XVII<sup>e</sup> ET XVIII<sup>e</sup> SIÈCLES.

---

L'organisation judiciaire de la France, aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, subissait encore, dans une assez large mesure, l'influence, tantôt directe et tantôt médiate, de créations antérieures, et remontant elles-mêmes à des époques plus ou moins reculées de la période féodale. La vérité de cette remarque générale, se trouve spécialement confirmée, en ce qui touche la Gascogne, dans un très-grand nombre de documents. Je ne pourrais utiliser ici ces informations qu'à la charge d'excéder notablement les limites où je veux présentement me restreindre, sauf à consacrer plus tard une étude distincte à l'état politique et judiciaire de ma province sous la féodalité.

La Gascogne comprenait, à l'exception du Bordelais, toute la portion de territoire circonscrite entre l'Océan, la chaîne des Pyrénées et le cours de la Garonne.

Voilà les renseignements sommaires que je tenais à fournir, au début de ces recherches sur la géographie judiciaire de la Gascogne durant les deux derniers siècles. Le territoire de cette province se partageait alors entre les ressorts des trois Parlements de Toulouse, de Bordeaux et de Pau, que j'ai hâte de décrire séparément.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Le lecteur est prévenu, une fois pour toutes, que durant le cours de cette étude, les noms de lieux consignés dans les annuaires départementaux du Sud-Ouest seront toujours écrits conformément à l'orthographe adoptée dans ces publications, et reproduite d'ailleurs dans le *Dictionnaire géographique de la France* de Joanne. Pour les autres localités, je m'attacherai toujours à choisir les formes les plus usitées.



## PARLEMENT DE TOULOUSE.

Du temps d'Alfonse de Poitiers, mari de Jeanne, fille de Raymond VII, comte de Toulouse, il existait, pour les pays que le frère de saint Louis régissait alors, une sorte de Parlement, dont les séances se tenaient, tantôt à la cour de ce prince, tantôt à Vincennes, Longpont, et autres localités. Quelques années avant la mort d'Alfonse, les Toulousains le supplièrent de leur éviter des frais de voyage pour aller plaider au loin, et de nommer des juges dans le pays. Le comte promit ce qu'on lui demandait ; mais rien ne prouve qu'il se soit exécuté.

Philippe-le-Hardi, héritier et successeur d'Alfonse, pour le comté de Toulouse, déféra, pendant plusieurs années, aux divers Parlements qu'il tint à Paris, les causes dont il avait été fait appel, et qui avaient été déjà jugées dans tous les anciens domaines des comtes de Toulouse. Enfin, par lettres patentes du 18 janvier 1279 (1280), le Roi déclara que, voulant épargner les travaux et dépenses de ses sujets des sénéchaussées de Toulouse, Carcassonne, Périgord, Rouergue, Quercy, et Beaucaire, il envoyait, dans le pays Toulousain, des personnes de son Conseil, savoir : Maître Pierre, archidiacre de Saintes ; Thibaud, doyen de Bayeux, et Pierre, doyen de Saint-Martin de Tours, pour s'y trouver en personne dans l'octave de Pâques, afin d'y entendre et d'y juger, suivant le droit et l'équité, les demandes et les requêtes de sesdits sujets, pour lesquelles ils avaient recours à lui-même, et défendre leurs intérêts. En conséquence, deux des trois commissaires royaux, ou *Vice-gérants* du Roi, se rendirent à Toulouse et y tinrent un Parlement, qui commença le mercredi après l'octave de Pâques 1280. Il paraît que les commissaires ne siégèrent que durant la séance de Pâques, et que les appels de la province de Languedoc furent ensuite portés de nouveau devant le Parlement de Paris.

En 1287, Philippe-le-Bel rétablit le Parlement de Toulouse, institué momentanément par son père en 1280. Jusqu'en 1291, cette Compagnie continua de tenir ses séances dans la capitale de la province de Languedoc, dont le ressort était à peu près le même qu'en 1279. Il paraît néanmoins, que les appels de la sénéchaussée de Beaucaire furent portés en appel devant le Parlement de Paris, durant la séance de Pentecôte 1287.

A partir de 1291 jusqu'au règne de Charles VII, rien ne prouve qu'il ait été tenu des Parlements en Languedoc. Philippe-le-Bel parla bien de les rétablir en 1302 ; mais les auteurs de l'*Histoire générale de Languedoc* ont prouvé que ce projet ne fut point exécuté. La province continua donc de relever du Parlement de Paris. Cependant Charles IV tint un Parlement à Toulouse en 1324, et Philippe de Valois un autre à Nîmes en 1326.

Dans le courant de mars 1419 (1420), le Dauphin, qui régna depuis sous le nom de Charles VII, rétablit le Parlement de Languedoc sur la demande des États du pays. Ce Parlement se composait de douze juges et deux greffiers, dont sept magistrats pris dans les pays de langue d'Oc, et autant dans ceux de la langue d'Oïl. Huit ans plus tard, le Parlement de Languedoc fut réuni à celui de France, et rétabli définitivement par l'édit royal donné à Saumur le 11 octobre 1443. Cette cour était composée, deux ans plus tard, d'un premier président, de deux autres présidents, de huit conseillers-clerks, huit conseillers laïques, un avocat général et un procureur général.

Vers 1764, la Compagnie se composait de six Chambres : la Grand'Chambre, la Tournelle, trois Chambres des enquêtes et une Chambre des requêtes. Le personnel se composait alors de neuf présidents à mortier (y compris le premier), huit présidents aux enquêtes ou requêtes, cent douze conseillers, deux avocats généraux et un procureur général aux requêtes (création nouvelle). Il y avait de plus trois avocats généraux, un procureur général, un avocat et procureur du Roi, aux requêtes, pour le département des Eaux et Forêts, un procureur du Roi pour le même département, un greffier criminel en chef du Parlement, un greffier en chef des affirmations : en tout, cent quarante-quatre officiers.

*Grand baillage de Toulouse.* — Par édit royal de 1789, les attributions de tous les Présidiaux de France furent notablement augmentées, et le royaume fut divisé du même coup en quarante-sept grands baillages autorisés à juger en dernier ressort. Cet édit fut exécuté, malgré la résistance des Parlements, en attendant l'acte du 3 novembre 1789, par lequel l'Assemblée nationale déclara les Parlements en vacances permanentes, et ordonna que la justice serait exclusivement rendue par la Chambre des vacations.

Le personnel du grand Baillage de Toulouse se composait d'un

lieutenant général, trois lieutenants particuliers, et plus de quatorze conseillers.

Le ressort de cette Cour, qui dura si peu, se divisait en six arrondissements :

Arrondissement de Toulouse. — Sénéchal et présidial de Castelnau-dary, Montauban.

Arrondissement d'Auch. — Lectoure.

Arrondissement de Carcassonne. — Béziers, Limoux, Pamiers.

Arrondissement de Nîmes. — Montpellier, Le Puy.

Arrondissement de Villefranche de Rouergue. — Cahors, Rodez.<sup>1</sup>

Le Parlement de Toulouse, depuis sa constitution définitive, comprenait dans son ressort, non-seulement tout le Languedoc, mais aussi toutes les provinces situées au sud de la Dordogne. En 1462, date de l'érection du Parlement de Bordeaux, on démembra de celui de Toulouse les sénéchaussées de Gascogne, de Guienne, des Landes, d'Agenais, de Bazadais, de Périgord, de Saintonge. Le ressort de Toulouse ne comprit plus désormais que les sénéchaussées de Languedoc, de Rouergue, de Quercy, de Foix, et la partie basse de la Gascogne représentée par les sénéchaussées de l'Isle-Jourdain, Auch, Lectoure, Tarbes et Pamiers.

Le Parlement de Toulouse se divisait, au siècle dernier, en dix-huit sénéchaussées. Je n'ai à parler ici que de celles de Lectoure, Auch, Tarbes, l'Isle-Jourdain, et du baillage de Bruilhois.<sup>2</sup>

### **Sénéchal et Présidial de Lectoure.**

Avant la prise de Lectoure et la chute de la maison d'Armagnac (1473), les suzerains de ce pays établissaient dans chacun de leurs grands fiefs situés en Gascogne, un juge en titre assisté d'un nombre variable de lieutenants. Ce juge siégeait naturellement au chef-lieu, et les lieutenants dans les localités moins importantes où le comte

---

<sup>1</sup> LAPIERRE ; *Le Parlement de Toulouse*, 51.

<sup>2</sup> Je ne m'inquiète pas ici de la portion de la sénéchaussée de Toulouse située en Gascogne et représentée par les judicatures de Rivière, de Verdun, de Comminges et par le pays de Nébouzan.

avait la haute justice. Dans les terres où elle appartenait aux seigneurs, ceux-ci la faisaient rendre par un magistrat de leur choix.

Au-dessus des magistrats comtaux et seigneuriaux, les Armagnacs avaient établi un sénéchal particulier pour toutes leurs possessions de Gascogne. La juridiction d'appel de ce sénéchal s'étendait sur les comtés de Fezensac, l'Isle-Jourdain, Bas-Armagnac, Astarac, Pardiac, les vicomtés de Lomagne, Auvillars, Bruilhois, Fezensaguet, la seigneurie de Lectoure, l'Eauzan, le pays de Rivière-Basse et le comté des Quatre-Vallées, comprenant les vallées d'Aure, Magnoac, Nestes et Barousse. Lectoure était habituellement le siège de la sénéchaussée, et c'était là qu'on statuait sur les décisions des premiers juges.

Par lettres-patentes du 27 décembre 1473, Louis XI établit à Lectoure un sénéchal royal, dont le ressort demeura le même qu'au-paravant. Cette création fut confirmée par Charles VIII, au mois de décembre 1490, ainsi qu'il appert de nouvelles lettres-patentes. Quand les biens des Armagnacs passèrent à Marguerite, sœur du roi François I<sup>er</sup> et femme du duc d'Alençon, celui-ci prit humeur de la présence d'un sénéchal royal à Lectoure, et demanda le rétablissement de l'état judiciaire existant avant 1473. Le procureur du roi du siège ne manqua pas de repousser énergiquement cette prétention qui aboutit, le 18 octobre 1515, à un accord entre le duc et la régente Louise, mère de François I<sup>er</sup>. On convint que la sénéchaussée demeurerait royale, mais que les officiers seraient nommés par le duc d'Alençon et par Marguerite. L'année suivante, lettres-patentes du roi abolissant la sénéchaussée royale, et autorisant Marguerite à établir un juge d'appéaux, sénéchal d'Armagnac, avec lieutenant général et particulier, procureur du roi et autres officiers. Charles IX reconnut ce sénéchal, ainsi qu'il résulte d'un acte du 19 décembre 1570. En 1598 (décembre), Henri IV établit les cas royaux au siège de Lectoure, et reconnut en même temps que la juridiction du sénéchal de cette ville s'étendait sur toutes les terres que j'ai nommées tout à l'heure. La ville de Lectoure s'étant révoltée contre le roi (1615), la sénéchaussée fut transférée à Auch, mais elle fut rétablie deux ans après dans son siège primitif. Nous savons que dès 1611, Lectoure avait déjà perdu les appels du comté de l'Isle-Jourdain et nous savons aussi qu'en 1639, ce ressort fut démembré au profit de celui d'Auch, des comtés de Fezensac, Astarac et dépendances,

Pardiac et Quatre-Vallées. N'oublions pas enfin la distraction du Brui-lhois, qui eut lieu avant la Révolution.

Par suite de ces démembrements successifs, la sénéchaussée de Lectoure se trouva réduite aux vicomtés de Lomagne et d'Auvillars, à l'Eauzan, au Bas-Armagnac et au pays de Rivière-Basse. Le lecteur n'oubliera pas qu'il s'agit toujours ici de circonscriptions judiciaires, que l'on ne doit pas toujours confondre avec les circonscriptions féodales désignées sous les mêmes noms.

En 1551, la sénéchaussée de Lectoure fut renforcée d'un présidial. L'année suivante, le siège se composait de deux présidents, de cinq lieutenants, de douze conseillers, d'un procureur et de deux avocats du roi, et de quelques greffiers. Plus tard, cette compagnie fut placée sous la présidence d'un Juge-Mage ou lieutenant général. En 1788, le personnel du sénéchal et du présidial se composait d'un lieutenant principal président, d'un lieutenant particulier, de deux autres lieutenants particuliers, de cinq conseillers, de deux avocats et un procureur du roi, et un greffier principal.

Voici maintenant la composition de la sénéchaussée de Lectoure aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

VICOMTÉ DE LOMAGNE. — *Justices royales*. — Lavit de Lomagne. — Miradoux. — Saint-Clar (en paréage avec l'évêque de Lectoure).

*Justices seigneuriales*. — Argumbat. — Asques. — Avezan. — Aurenque. — Balignac. — Bardigues. — Belleserre. — Marquisat du Bouzet. — Cadeillan. — Castetarrouy. — Castéra-Lectourois. — Baronie du Castéra-Bouzet. — Le Castéron. — Caumont. — Doujac. — Escazaux. — Baronnie d'Esparsac. — Estramiac. — Le Frandat. — Marquisat de Flamarens. — Fieux et Barbonvielle. — Gimbrède. — Glatens. — Gramont. — Baronie de Gimat. — Gensac. — Gastrenes. — Marquisat de Hautmont. — Hans (?). — Higadère. — Baronnie de l'Isle-Bouzon. — Lachapelle. — Lagrue. — Lahitte. — Lasmartres. — Lamothe-Bardigues. — La Réole. — Montégut. — Baronnie de Mauroux. — Marquisat de Montgaillard. — Mauvers. — Mansonville. — Poupas. — Plieux. — Pomaret. — Puysegur. — Baronnie de Puygaillard. — Puyssentut. — Le Pin. — Peyrecave. — Pessoulens. — Marquisat de Rouillac. — Saint-Antoine. — Marquisat de Saint-Léonard. — Saint-Martin de las Ouettes. — Saint-Jean du Bouzet. — Saint-Avit. — Saint-Martin de

Goyne. — Sempesserre. — Sainte-Mère. — Saint-Cérézè. — Saint-Arroumeig. — Saint-Sauvy. — Sansas. — Sérignac. — Tillac. — Tournecoupe. — Tudet.

**VICOMTÉ D'AUVILLARS.** — Le territoire de cette vicomté paraît avoir varié, selon les époques. Aux deux derniers siècles, il ne comprenait qu'Auvillars (Justice royale), et son territoire.<sup>1</sup>

**BAS-ARMAGNAC.** — *Justices royales* : Le Houga. — Nogaro.

*Justices seigneuriales* : Arblade-Comtal. — Baronnie d'Arblade-Brassac. — Arparens. — Aviron. — Bourouilhan. — Le Bédât. — Bétous. — Marquisat de Biran. — Bouit-Soubiran. — Boulouix. — Castet. — Cautiran. — Cravensères. — Clarens. — Castets et Malambit. — Camicas. — Castelnavet. — Caumont. — Caupenne. — Vicomté de Corneillan. — Daunian. — Espagnet. — Estang. — Izotges. — Lasserrade. — Le Lin. — Laterrade-Saint-Aubin. — Laur. — Labarthète. — Labeyrie. — Laterrade-Saint-Maur. — Laguian. — Lascazères. — Loussous. — Lafitte-Toupière (dépendance du marquisat de Parrabère, en Bigorre). — Luppé. — Monclar. — Monlezun. — Maupas. — Maignan. — Manciet. — Mormès. — Noulens. — Comté de Panjas. — Pouydraguin. — Le Pré (?). — Perchède. — Saint-Soulan et Saint-Gò. — Sainte-Christie. — Saint-Griède. — Saint-Pot. — Saint-Martin-d'Armagnac. — Sabazan. — Sarragachies. — Ségos. — Comté de Sion. — Tournon. — Marquisat de Termes. — Tarsac. — Vergognan. — Verlus. — Viella.

**EAUZAN.** — *Justices royales* : Fauze (chef-lieu judiciaire du pays). — Bretagne. — Manciet.

Baronnie de Maniban. Dépendances : Cazaubon., Labastide, Marquestau.

*Justices seigneuriales* : Barbotan. — Marquisat de Campagne. — Castelnau-d'Eauzan. — Labarrère. — Mauléon.

---

<sup>1</sup> Voici qu'elle était, en 1633, la composition de la juridiction d'Auvillars (justice royale) : Saint-Pierre d'Auvillars, Saint-Pierre des Ponts (Candes), Espalais (devenu justice seigneuriale), Saint-Loup, Saint-Martial, Saint-Cirice, Grézas, Saint-Jean de Casterus, et une partie de Notre-Dame des Arènes, de Montbrison et de Saint-Nicolas (de la Balerne). Dénombrement cité par M. MOULENQ, *La Justice au XVIII<sup>e</sup> siècle, épisode de l'Histoire d'Auvillars*.

**PAYS DE RIVIÈRE-BASSE. — Justices royales :** Castelnau-Rivière-Basse (chef-lieu judiciaire du pays). — Ladevèze. — Maubourguet. — Tasques.

**Justices seigneuriales :** Armentieux. — Auriebat. — Beulat. — Cahuzac. — Canet. — Galiac. — Hagedet. — Jû. — Vicomté de Labatut. — Baronnie de Madiran. — Plaisance. — Préchac. — Sauverre. — Sombrun. — Saint-Lannes. — Troncens. — Tieste.<sup>1</sup>

### **Sénéchal et Présidial d'Auch.**

On a prétendu qu'après la prise de Lectoure et le meurtre de Jean V, comte d'Armagnac, le roi Louis XI aurait ordonné que l'ancienne sénéchaussée comtale serait transférée de Lectoure à Auch, et qu'elle comprendrait dans son ressort toutes les anciennes possessions des Armagnacs en-deçà de la Garonne, sauf le comté de l'Isle-Jourdain. L'édit ordonnant cette translation aurait été signé le 27 décembre 1473, et enregistré, le 3 février suivant, au Parlement de Toulouse. Rien ne prouve la réalité de cette assertion, qui se trouve d'ailleurs complètement détruite par les documents déjà visés à propos de la sénéchaussée de Lectoure, dont le ressort était si vaste à l'origine.

Il est vrai qu'un document du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle porte ce qui suit : « Quelque temps après sa création, la peste ayant obligé les officiers du sénéchal d'Auch de se retirer dans la ville de Lectoure, ils s'y seroient arrêtés jusqu'en l'année 1527, que les habitants du pays en auroient présenté requête au Roy et à la Reyne de Navarre, comtes d'Armagnac, pour le rétablissement du sénéchal en la ville d'Auch. Sur le contenu de cette requête, ayant été informé par le chancelier de Navarre, il auroit été justifié que ladite ville d'Auch étoit beaucoup plus commode pour la distribution de la justice de tout ledit païs que ladite ville de Lectoure. Sur quoi le rétablissement du sénéchal auroit été ordonné ; mais ladite ordonnance auroit demeuré sans effet jusqu'en 1615, que ladite ville de Lectoure s'étant trouvée dans la rébellion, Sa Majesté, par lettres patentes du mois de décem-

---

<sup>1</sup> Arch. dép. du Gers, B. Fonds du sénéchal de Lectoure (à classer) ; Arch. dép. du Tarn-et-Garonne, C. Fonds des Trésoriers de France (à classer).

bre, audit an, auroit confirmé ladite ordonnance et fait rétablir le-dit sénéchal d'Armagnac dans la ville d'Auch, qui, depuis, par le traité de Loudun, auroit été remis audit Lectoure, en faveur des sujets de la religion prétendue réformée, et de plus érigée en Présidial en 1628. Mais ensuite, ayant été représenté au Roy que plusieurs sujets dudit païs étoient trop éloignés de ladite ville de Lectoure, à cause de quoy ils souffroient de grandes incommodités, ne pouvant faire la poursuite de leurs affaires qu'à très-grands frais, et que la ville d'Auch, située au centre des païs d'Armagnac, Fezensac, Fezensaguet, Pardiac, Astarac, etc., étoit le lieu le plus propre, le plus convenable pour administrer la justice aux habitants desdits païs, Louis XIII, par édit du mois de janvier 1639, vérifié et enregistré au Parlement de Toulouse, le 30 juillet de la même année, auroit érigé et établi dans la ville d'Auch un siège du sénéchal et présidial, à l'instar des autres sénéchaussées et présidiaux de son royaume, auxquels sièges ressortiroient à l'avenir les Quatre vallées d'Aure, Magnoac, Nestes et Barousse, la comté de Pardiac, les comtés de Fezensac et Fezensaguet, qui ressortoient ci-devant audit Lectoure. Ensemble les deux vallées de Larboust et de Louron, les Fites et Afflites, la comté d'Astarac et les lieux abbaticaux ; la ville de Mirande et sa Perche, la comté de Gaure et le temporel de l'archevêché d'Auch, qui ressortissaient au présidial de Toulouse, pour par les officiers juger, connaître et décider toutes les matières civiles et criminelles tant en première instance que par appel des apointements sentences rendues par les juges de ladite ville d'Auch juges des vassaux et arrières-vassaux et tous les autres juges qui sont dans l'étendue des païs susdits, en dernier ressort pour les cas présidiaux et pour d'iceux à la charge de l'appel au Parlement de Toulouse, comme aussy, suivant le même édit, ressortira devant les officiers de ladite sénéchaussée et siège présidial d'Auch, la comté de Bigorre, pour les cas présidiaux seulement, etc. »

De ce passage, il faut retenir uniquement que le sénéchal et présidial d'Auch, avec juridiction présidiale sur le Bigorre, fut établi par édit de janvier 1639.

COMTÉ DE FEZENSAC. — *Justices royales.* — Vic-Fezensac, où siégeait le juge en chef du comté. Dépendances : Vic-Fezensac, Ardens, Belmont, Dému, Lagraulas, Le Boutet, Meynès, Mourède, Pléhaut, Pujos, Roquebrune, Saint-Paul-de-Baïse, Tudelle. — Lan-



nepax. Dépendances : Lannepax, Cacarens, Gajan. — Jegun. Dépendances : Jegun, Antras. — Castéra-Vivent. La justice était administrée par les officiers du siège de Jegun. — Barran. En paréage avec l'archevêque d'Auch. Dépendances : Barran, Miranes.

*Terres et justices royales aliénées.* — Aubiet (Saint-Laurens, succursale d'Aubiet). — Caillavet. — Callian. — Castillon-Debat. — Crastes. — Larroque-Ordan. — Lupiac. — Miramont (en partie). — Peyrusse-Grande. — Sauvagnas. — Valence.

*Terres et justices seigneuriales.* — Ayguestintes. — Ampeils. — Ansan. — Arcamont. — Ardenne. — Aumensan. — Bascous de l'Isle-de-Bascous. — Bascous, d'autre part. — Baronnie du Bazian. — Comté de Bezolles. — Biane. — Blanquefort. — Marquisat de Bonas. — Cazaux-d'Anglès. — Cazenave. — Cassagne. — Castéra-Preneron. — Casteljaloux. — Castillon-Massas. — Castelnau-d'Anglès. — Cézan. — Clarac. — Duran. — Espas. — Marquisat de Flarambel. — Gaudoux. — Herrebouc. — Labarrère. — Laboubée. — Lagardère. — Lagravelle. — Lahitte. — Lamothe. — Pardeillan. — Laclaverie. — Las. — Baronnie de Lauraet. — Le Boulon. — Le Malartic. — L'Isle-Surimonde. — Le Busca. — Lupielle. — Lussan. — Maignaut. — Mansencomme. — Baronnie de Marambat. — Marrast. — Marsan. — Meilhan. — Mèrens. — Miran. — Mirepoix. — Montgaillard. — Montégut. — Mouchan. — Naguebouc. — Noulens. — Peyrusse-Massas. — Podenas. — Pouylebon. — Préchac. — Préneron. — Puysegur. — Ramouzens. — Roquefort. — Rozès. — Saint-Arailles. — Sainte-Christie. — Saint-Jean-d'Anglès. — Saint-Jean-Poutge. — Saint-Lary. — Séailles. — Sieurac. — Verduzan.

*Baronnie de l'Isle-de-Noé.* — Dépendances : L'Isle-de-Noé, Carrole, Lacastagnère, Soubaignan.

*Baronnie de Montaut.* — Dépendances : Montaut, Bajonnette (en partie), Coignax (en partie), Nougroulet, Arné, Mons, Preignan, Tourrenquets.

*Baronnie de Montesquiou.* — Dépendances : Montesquiou, Estipouy, Riguepeu, Montels, Saint-Yors.

*Baronnie de Pardaillan.* — Dépendances : Pardaillan, Beaucaire, Lamazère.

*Comté de Latour.* — Dépendances : Miramont de Latour, Cavarret, Lalanne, Mansempuy, Pimbiel.

**Marquisat de Gondrin.** — Dépendances : Gondrin, Brusch, Justian, Maignaut, Polignac, Roques.

On prétendait que les terres suivantes mouvaient du comté d'Armagnac, bien qu'elles fussent enlacées dans celui de Fezensac.

**Baronnie de Biran.** — Dépendances : Biran, Le Brouil, Montbert.

**Marquisat de Lavardens.** — Dépendances : Lavardens, Roquelaure, ancien chef-lieu du duché-pairie de ce nom. Par acte du 4 mai 1772, le Roi avait vendu la terre de Roquelaure au comte Dubarry. L'acte porte que Roquelaure relèvera du comté de Fezensac.

**VICOMTÉ DE FEZENSAGUET.** — *Justices royales.* — Mauvezin, où siégeait le juge en chef de la vicomté. Dépendances : Mauvezin, Ayguesmortes, Cérans, Corné, Goutx, Lamothe-Pouy, Le Grillon, Le Pin, Montfort, Puycasquier, Saint-Bres, Sainte-Gemme, Saint-Orens, Serempuy, Taybose, Tourrens, Toujet.

*Terres et justices royales aliénées.* — Brugneus. — Bajonnette (en partie). — Garbic. — Lauret. — Pis.

*Justices seigneuriales.* — Augnax. — Beaupuy. — Bédéchan. — Cazaux. — Castelnau-d'Arbieu. — Catonvielle. — Encausse. — Marquisat d'Esclignac. — Labrihe. — Lamothe-Ando. — Magnas. — Maravat. — Montbrun. — Montagnac. — Pouyminet. — Razengues. — Saint-Aubin. — Saint-Cricq. — Saint-Germain. — Sirac. — Thoux. — Touron. — Vignaux.

On prétend que les terres d'Encausse et de Beaupuy dépendaient d'abord de la juderie de Verdun, et que celle de Garbic avait été démembrée du comté de l'Isle-Jourdain. Néanmoins, toutes les trois ressortissaient du sénéchal d'Auch.

**COMTÉ DE GAURE.** — *Justices royales.* — Fleurance, où siégeait le juge en chef du comté. Dépendances : Fleurance, la Sauvetat, Pauillac, Réjaumont, Saint-Lary. — Le Sempuy. Dépendances : le Sempuy, Pouypetit.

Pas de justices seigneuriales.

**COMTE DE PARDIAC.** — *Justices royales.* — Villecomtal, où siégeait le juge en chef du comté. Dépendances : Villecomtal, Betplan, Castelfranc, Faget, Lannefranc, Lasserre-Pardiac, Malabat, Monlezun, Montégut, Saint-Justin, Tillac.

*Terres et justices royales aliénées.* — Gazax. — Louslitges. — Marseillan-Debat. — Mascaras. — Mondebat. — Peyrusse-Vieille.

*Justices seigneuriales.* — Aussat. — Aux. — Beccas. — Blousson. — Bouloux. — Boussac. — Casteljaloux. — Mingot. — Cazaux. — Estampes. — Juillac. — Laguian. — Las. — Marseillan-Pardiac. — Mazous. — Montpardiac. — Ricourt. — Samazan. — Saint-Christau. — Sérian. — Tourdens. — Troncens.

COMTÉ D'ASTARAC. — *Justices comtales.* — Masseube, où siégeait le juge en chef du comté. Dépendances : Masseube, Aguin, Ambats, Arbéchan, Arcagnac, Aroux, Artiguedieu, Aujan-Abbatial, Aulin, Auriac, Auriaguet, Auterive, Bajon, Baillebats, Barcugnan, Barran-d'Astarac, Bellegarde, Belloc, Barnet, Betcave, Bezues, Bonnes, Boucagnère, Cabas, Cachan, Cazaux-Seilhan, Clarens, Clermont-Noble, Clermont-Propre, Durban, Esclassan, Esvivès, Foujaux, Gaujac, Gaujan, Gramont, Grenadette, Hachan, Hauliès, Labarthe, Labastide, Labéjan, Lacassaigne, Lagarde-Noble, Lagarde-Propre, Lalanne-Arqué, Lalanne-Racané, Lamazère, Lamothe, Lanabère, Lartigole, Lartigue, Lasseran, Lasseube-Noble, Lasseube-Propre, Lembéje, Libou, Loupouy (?), Loubersan, Le Garanné, Lourties, Manas, Manent, Maumus, Meilhan, Monbrun, Moncassin, Moncorneil-Devant, Moncorneil-Darré, Monferran, Mongardin, Monlaur, Monsaurin, Montané, Montarrabé, Mont-de-Marrast, Monties (en partie, le restant royal ressortissait du Parlement de Toulouse), Mournède, Mournas, Noilhan, Panassac, Pépieux, Pis (en partie), Plavès, Puységur-Abbatial, Saint-Arroman, Sainte-Aurence, Saint-Élix, Saint-Jean-le-Comtal, Saint-Maur, Saint-Ost, Samaran, Sansac, Sauviac, Sémézies, Theux, Traversères, Vidaillan, Vidau, Viella, Viozan, Villefranche, Villeneuve. — Miramon. Pas de dépendances. La justice y était rendue par les officiers du siège de Masseube. — Castelnau-Barbarens. Pas de dépendances. La justice y était rendue par les consuls du lieu assistés d'un assesseur. — Mirande. Dépendances : Mirande, Arcaut, Artigues, Bascous, Bazugues, Cuelas, Lafitte-Toupières, Lafitte-Troncens, Pouyguillès, Respaillès, Saint-Clémens, Saint-Élix, Saint-Jaymes, Saint-Martin, Saint-Mézard, Saint-Michel, Sarraillaillolles, Soulès, Valentées.

*Lieux abbaciaux dépendant du comté d'Astarac, où la justice s'administrait au nom des seigneurs.* — Idrac. — Lasserre-Berdoues. — Montgauzi. — Ponsampère. — Pavie. — Pessan. — Saramon. — Seissan. — Tachaires.

*Lieux hommagers du comté d'Astarac, où la justice s'administrait au nom des seigneurs desdits lieux.* — Arrouède. — Attus. — Aussas. — Cère. — Chélan. — Dufort. — Fontrailles. — Lacaze. — Lamaguère. — Laumède. — Loumassès. — Marseillan. — Mauvezin. — Mazères. — Campeils. — Monbardon. — Montagnan. — Mont-d'Astarac. — Orbessan. — Ornézan. — Ponsan-Soubiran. — Pontéjac. — Pouyloubrin. — Saint-Arailles. — Saint-Blancard. — Saint-Guiraud. — Sarcos. — Tirent.

**COMTÉ DES QUATRES-VALLÉES.** — *Vallée d'Aure.* — *Sièges royaux.* — Arreau, où siégeait le juge en chef de toute la vallée. Dépendances : Arreau, Ancizan, Aulon, Barrancoueu, Bazus, Cadéac, Campuzan, Cazaux, Graillen, Grézian, Guchen, Guchan, Jezeau, Lancon, Ousten, Paillon. Guchan avait un privilège en vertu duquel les officiers du siège d'Arreau allaient tenir une audience à Guchan immédiatement après la foire de Saint-Michel, qui durait trois jours, et où les officiers du siège d'Arreau et de Vignec étaient postés. — Vignec. Dépendances : Vignec, Aragnouet, Azet, Bourisp, Cadeilhan, Eus, Estaman, Get, Leplan, Saillan, Saint-Lary, Soulan, Trachère, Trame-saigues, Vielle. — Sarrancolin, en paréage avec l'abbé de Simorre. Les officiers du siège royal d'Arreau allaient administrer la justice à Sarrancolin, alternativement avec les officiers de justice commis par l'abbé de Simorre. Dépendances : Sarrancolin, Ardengost, Camous, Col de Mazouau, Ilhet.

*Terres et justices seigneuriales.* — Aspin. — Beyrède. — Fréchet. — Jumet.

*Vallée de Barousse.* — *Justices royales.* — Gimbric, où siégeait le juge en chef de toute la vallée. Dépendances : Arreaux, Bramebaque, Créchet, Gaudens, Générest, Loures. Le Roi n'avait la justice que sur une des terres suivantes formant la baronnie de Mauléon, le seigneur et baron de Mauléon ayant sur l'autre partie du territoire des dits lieux, la haute justice qu'il faisait exercer par tel juge qu'il lui plaisait de commettre. Anla, Antichan, Ferrère, Gimbric, Illeu, Mauléon, Ourde, Sacoue, Samaran, Sôst, Troubat. Le Roi n'avait pareillement la justice que sur une partie du territoire des terres suivantes, les seigneurs desdits lieux ayant la haute justice sur l'autre partie du territoire, qu'ils faisaient exercer par les juges par eux commis à cet effet : Cazaril, Izaourt, Saléchan, Thèbes.

*Terres et justices seigneuriales* : Sarp. — Millas. — Thibiran. — Jaunac.

Indépendamment des vingt-six terres ci-dessus qui dépendaient de la vallée de Barousse et ressortissaient du sénéchal d'Auch, il y en avait encore six autres qui, d'après l'édit de création, devaient ressortir du même siège, mais qui néanmoins relevaient du sénéchal de Toulouse ; c'étaient : Valcabrière (siège royal), Bertren, Siradan et Sainte-Marie, sièges seigneuriaux ; Seix et Lombez, dépendants de la baronnie de Montégut située hors de la vallée.

*Vallée de Magnoac. — Justices royales.* — Castelnau de Magnoac, où siégeait le juge ou chef de toute la vallée. Dépendances : Castelnau-de-Magnoac, Auban et Coudemajou (?), Barthe, Campuzan, Hachan, Sauviac-Derrière, Villemur, Viozos. — Mauléon. Dépendances : Arné, Aries, Casterés, Cizos et Haulon, Devèze, Espenan, Garaison, Gaussan, La Commanderie ou Sariae-Devant, Lalanne, Lavau, Legoua, Lepouy, Madiran, Sabarros, Termès.

*Terres et justices seigneuriales* : Arné. — Bazordan. — Betbezé. — Betpouy. — Bizar. — Guizerix. — Larroque. — Peyrete et Saint-Andrieu-Lassalles. — Monlong. — Organ. — Puntous. — Tajan.

*Vallée de Nestes.* — La justice y était exercée, à partir du 26 avril 1715, par le duc d'Antin, acquéreur de la baronnie de Labarthe de Nestes, Izaux, Lourtet, Bazus, Mour (ces terres appartenaient autrefois au Roi), Bezous, Gazave, Saint-Arroman (ces terres étaient seigneuriales), Escala, Mours. On prétendait que ces terres appartenaient autrefois au Roi, et avaient été cédées à la maison d'Antin. Indépendamment desdites terres, il en était d'autres qui dépendaient de la même vallée, mais qui s'étaient soustraites à la juridiction du sénéchal d'Auch.

*VALLÉE DE LARBOUST.* — Elle comprenait treize terres ou communautés. Le quart de la justice appartenait au Roi dans dix de ces terres. Elle était administrée au siège royal de Montréjeau, dépendant de la judicature de Rivière. Le siège de Montréjeau ressortissait à deux judicatures différentes, savoir : à la sénéchaussée de Toulouse et à la sénéchaussée d'Auch. La vallée de Larboust dépendait du sénéchal d'Auch.

*Justice royale.* — Montréjeau, où siégeait le juge en chef de la

vallée. Dépendances : Bernet, Cazaux, Castillon, Catourvielle (?), Guérin, Jurvielle, Pouban, Saint-Aventin, Saint-Tritous.

**JUSTICES SEIGNEURIALES :** Portet. — Trébons. — Billères.

Un arrêt du Parlement de Toulouse, du 17 juin 1493, rapporté par Dolive, l. II, ch. 23, constate qu'alors un quart de la justice appartenait au Roi dans toute l'étendue de la allée.

**VALLÉE DE LOURON. — Justice royale. — Astravielle.** La justice était rendue à Montréjeau.

**Justice seigneuriale. — Marquisat de Montespan.** Dépendances : Aneran, Aranvielle, Armenteule, Arris, Avajan ou Abezan (?), Bareilles, Bordères, Camors, Cazaux-Debat, Cazaux-Dessus, Fréchet, Germ, Gouaux-d'Aure, Gouaux-de-Louron en Larboust, Ilhan, Loudenvielle, Loudervielle, Mont, Pouchergues, Vielle. Le marquisat de Montespan comprenait en outre les terres suivantes sises dans le Comminges, et ressortissant au sénéchal de Toulouse : Aussan, Bordères, Cazaril, Cocuron-Lécussan, Mazères, Saint-Laurent de Nestes, Villeneuve-Lécussan, Villeneuve-Rivière.

**PAYS DE FITTES ET REFITTES. — Justices royales. — Estampures.** Dépendances : Fréchèdes, Monmoulous formant la baronnie de Barbazan. — Tournay. — Saint-Sever de Rustan, en paréage avec les bénédictins du lieu. Dépendances : Saint-Sever de Rustan, Chelle, Sénac.

Ces trois sièges devaient, dit-on, ressortir du sénéchal d'Auch en vertu de l'édit de création ; mais ils s'y étaient soustraits et relevaient du sénéchal de Toulouse.

**Terres et justices seigneuriales :** Esparros. — Lanaspède. — Lapeyre. — Sadournin. Lapeyre seul relevait du sénéchal d'Auch.

Les terres et justices seigneuriales ci-après avaient été démembrées du sénéchal d'Auch et annexées au bailliage d'Antin établi à Miélan : Bastanous, Bernadets, Castets, Sadeilhan, Sarraguzan, Bonnefont.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Arch. dép. du Gers, B. Fonds de la sénéchaussée d'Auch (à classer). P. LAFORGEUR, *Histoire de la ville d'Auch*, II.

### **Sénéchal et Présidial de Tarbes.**

Au moyen-âge, la sénéchaussée comtale de Bigorre se composait d'un Juge-Mage (*judex major, judge mays*) assisté de plusieurs conseillers, qui jugeaient en appel les sentences rendues par les juges comtaux ou seigneuriaux. Le plus ancien de ces juges mages dont les noms nous sont parvenus, est Raymond Cazaré qui vivait en 1488.

Après la réunion du Bigorre à la Couronne de France, la sénéchaussée comtale devint royale, et continua de siéger à Tarbes. Au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, le sénéchal d'épée du Bigorre cessa d'être gouverneur militaire de ce pays. On tenta, mais sans succès, de comprendre dans le ressort du présidial d'Auch la sénéchaussée de Tarbes, à laquelle on adjoignit un présidial par édit de 1654. Ce présidial fut supprimé en 1663.

Au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, le personnel du sénéchal et présidial de Tarbes se composait d'un juge-mage (lieutenant-général du sénéchal d'épée), d'un lieutenant principal, d'un lieutenant particulier, quatre conseillers, un avocat et un procureur du roi et un greffier.

De la sénéchaussée de Tarbes, relevaient les justices royales de Bagnères, de Rabastens, et de Vic, dont le ressort s'étendait sur tous les villages dépendants des quartiers ou *Quarterons* dont ces villes étaient les chefs-lieux, et dont je donne plus bas la composition détaillée. Il faut en excepter les justices seigneuriales situées dans ces quarterons et dont les appels étaient portés au sénéchal. Le ressort du siège royal de Gourdon était circonscrit dans les limites de cette communauté. Au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, l'office du juge royal des montagnes de Lourdes fut réuni à la sénéchaussée. Les appels des sentences criminelles rendues par les juges et consuls des communautés étaient portés au Parlement de Toulouse.

Voici la liste des justices royales et seigneuriales dans la sénéchaussée de Tarbes. J'ai tâché de ne pas commettre d'erreurs ; mais je suis peut-être coupable de quelques omissions que je réparerai un peu plus tard.

**JUSTICES ROYALES. — Quarteron de Tarbes. —** Dépendances : Tarbes, Soués, Alur, Bernat-Dessus, Bernat-Debat, Arcizac-Adour, Vielle, Oléac-Dessus, Clarac, Fréchou et Fréchet, Mascaras, Peyrignère, Oléac-Debat, Angos, Montignac, Aricau, Mouledoux, Sinzos, Bordes,

Ozon, Luc-Oueillous, Orignac et Hite, Puyo, Calavante, Boulín, Aurensan, Betmont, Orioux, Bernadet, Burg, Montastruc, Peyraube, Casaley, Lansac, Orgues, Salles, Saint-Martin, Marguerie, Mazerolles, Pouyastruc, Pouyraton (?), Sabalos, Ourleix, Aureillan, Laslanes, Lespouey, Odos, Momères, Juillan, Bordères, Gardères, Viellenave près Béarn, Montgaillard, Ibos. — *Quarteron de Bagnères*. Dépendances : Bagnères, Campan, Gerde, Ordizan, Antist, Trébons, Pouzac, Labassère, Bonnemaison, Moulère, Argelès, Escot, Merleau, Escaunets. — *Quarteron de Vic*. — Dépendances : Vic, Siarrouy, Barbachen, Montfaucon, Bordes, Liac, Gensac, Saint-Léger, Sanous, Talasac, Lagarde, Gaian, Puyo, Camalès, Andrest, Viellenave-près-Marsac, Cientat. — *Quartier de Rabastens*. — Dépendances : Rabastens, Mun, Lamarque de Rustan, Villembits, Sère de Rustan, Averède, Poey, Tiyy, Jaque, Peyrein et Sos, Trouley, Bouil-Devant, Luby, Lescurry, Saint-Luc, Mazevolles, Lubert, Péruil, Mansan, Bourg près Ségallas, Teulé, Louit, Collongues, Sarriac, Lacassagne, Castéra, Sarriac. — *Quarteron de Lourdes*. — Dépendances : Lourdes, Loucrup, Astugue, La Hite, Arroyon, Arrodet, Sère-à-Angles, Sansos, Julos, Escoubès, Pont, Ossun-ès-Angles, Lausour, Ayné, Visquer, Arcisac-ès-Angles, Lesignan, Neuilh, Layrisse, Hibarrette, Averan, Oroix, Louit, Lanne, Adé, Geret, Leret, Saréac, Gès-ès-Angles, Bouriac, Peyrouse, Lamarque près Pontac, Barlest, Labarthe, Poyferré.

Indépendamment de ces quarterons, le Bigorre comprenait les vallées suivantes. — Vallée d'Azun. Dépendances : Arrens, Aucun, Arcizans-Dessus, Sireix, Marsous, Bem. — Vallée de l'Estrême de Salles. Dépendances : Argelès, Gée, Sère, Ost, Salles, Oussous (?), Vieuzac, Vidalos, Agor. — Vallée de la Rivière de Saint-Savin. Dépendances : Saint-Savin, Adast, Balaïgnas, Aveizans-Devant, Viey (?), Laca. — Vallée de Davantaigne. Dépendances : Villelongue, Poey, Beaucens, Artalens et Sandreil, Arbouch, Cos et Bieu, Bordes près Arbouch, Le Plan de Coret, Villegesat, Areyt, Préchac, Saint-Pastous, Ayros. — Vallée de l'Estrême de Castelloubon. Dépendances : Gey, Berbérust, Lias, Ger, Lugagnac, Saint-Créac, Juncalas, Cheaust, Castelloubon, Garost, Ourdins. — Vallée de Batsouriguère. Dépendances : Omex, Segur, Aspin, Visquer. — Vallée de Barèges, divisée en quatre Vics. Vic du Plan : Luz, Esquièze, Villeneuve, Sève, Vizos, la moitié d'Esterre. Vic-Debat : Saligos, Chèze, Viscos. Vic de Darrélaigue : Sassis, Sarost, Grust. Vic de Labadsus : Viella, Betponey, Vic, Saint-Martin, la moitié d'Esterre.



*Justices seigneuriales.* — Baronnie des Angles. — Comté d'Angos. — Baronnie d'Antin, érigée en marquisat en 1615 et en duché-pairie en 1611. De ce duché dépendaient les terres suivantes. Dans le Bigorre : Antin, Ausmes, Bonnefont, Irouley, Labarthe, Laméac, Ours-Belisle, Sarouille. Dans le pays de Fites et Refites : Bastanous, Bernadet, Castets, Sadeilhan, Sarraguzan. Dans la Jagerie de Rivière : Bourrepaux, Miélan (en partie). Terres cédées au duc d'Antin (contre la Maison Rouge du Roi), par contrat d'échange du 26 avril 1715, à condition qu'elles relèveraient de la Couronne. Dans la vicomté de Nébouzan : Capvern, Cieutat, Escala, Lannemezan, Tuzaguet. Dans la jagerie de Rivière : Bordes, Montréjeau, Taillebourg, Trie. Dans la baronnie de Labarthe : Izaux, Labarthe de Nestes, Lourtet, Monbazus. — Comté d'Artagnan. — Vicomté d'Asté. — Baronnie de Barbazan-Dessus. — Baronnie de Barbazan-Debat. — Baronnie de Baudéan. — Marquisat de Bazillac. Dépendances : Tostat, Viellenave, Marsas, Chiis, Agnoas, Bazet, Dours. — Marquisat de Bénac. — Baronnie de Castelbajac. — Caixon, la justice à l'évêque de Tarbes. — Baronnie de Castelnau-Laloubère. Dépendances : Gaillagos, Arras, Ourout, Ayzac. — Baronnie de Castelveil. — Baronnie d'Esparros. — Baronnie de Gonès. — Baronnie de His. — Vicomté de Lavedan. Elle comprenait originairement toutes les vallées du Bigorre, dont j'ai fourni la description détaillée. Cette vicomté érigée en duché-pairie en 1650. — Marquisat de Lafitole. — Baronnie de Luc. — Marseillan, la justice à l'évêque de Tarbes. — Baronnie de Sarniguet. — Quartier de la Sède de Tarbes, comprenant, dans cette ville, les quartiers de Martiac, Mataloup et la rue Longue; la justice à l'évêque et au chapitre de Tarbes. — Marquisat de Séméac. — Ossen. — Marquisat d'Ossun. Dépendances : Ossun, Azereix, Bartres. — Marquisat de Parrabère. Dépendances : dans le Bigorre, Larreule (en partie), Noailhan, Parrabère; dans l'Armagnac : Lafitte-Toupière, Vidouze, Uzer.<sup>1</sup>

### **Sénéchaussée de l'Isle-Jourdain.**

L'érection de ce siège est assurément postérieure à la chute de la maison d'Armagnac (1473), à qui appartenait alors le comté de l'Isle-

<sup>1</sup> *Bibliothèque municipale de Toulouse, Ms. DE FROIDOUR, Mémoire du Pays et des Etats de Bigorre; DAVEZAC, Essais historiques sur le Bigorre, II, passim.*

Jourdain. En tout cas un hommage de 1611 constate qu'il y avait alors un lieutenant général en la sénéchaussée de l'Isle-Jourdain. La compagnie judiciaire dont s'agit se composait, au xviii<sup>e</sup> siècle, et indépendamment du sénéchal d'épée, d'un juge-mage à la fois lieutenant général civil et criminel, d'un lieutenant particulier, de six conseillers, d'un avocat et d'un procureur du Roi, et d'un greffier en chef civil et criminel.

JUSTICES SEIGNEURIALES. — Brax. — Bonrepaux. — Cassemartin. — Coulommiers. — Escatalens. — Forgues. — Baronnie de Marsac. — Mérenvielle. — Monferrand. — Mondonville. — Noic. — Peyrous (?). — Pibrac. Dépendances : Aux, Lèguevin, Tilh, etc., Rias. — Sainte-Livrade. — Saint-Paul. — Baronnie de Puylausic. — Verville.<sup>1</sup>

### **Baillage de Bruilhois ou de Laptume.**

Sous les derniers comtes d'Armagnac, la vicomté de Bruilhois était entrée dans le patrimoine de ces suzerains. Au moyen-âge, et avant l'érection du Parlement de Toulouse, les appels de justice du Bruilhois furent successivement portés dans deux ou trois villes, et notamment à Agen. Le Bruilhois fut compris dans le ressort du Parlement de Toulouse. En 1542, cette vicomté fut vendue, sous condition de rachat, par Jean V, comte d'Armagnac, à Poton de Xaintrailles, moyennant 10,000 écus d'or qui ne furent jamais remboursés. Le Bruilhois demeura donc à Xaintrailles et à ses ayants-droit. Après la mort de Jean V et la chute de la maison d'Armagnac (1473), le roi décida que toutes les terres de ce seigneur qui étaient situées en Gascogne relèveraient par appel du sénéchal d'Armagnac. Cette prescription ne pouvait concerner le Bruilhois, aliéné par Jean V dès 1452. Le roi François I<sup>er</sup> ayant donné à la reine de Navarre, sa sœur, l'ancien patrimoine des Armagnacs, cette libéralité fut la cause et l'origine de la lutte relative aux appels des justices du

<sup>1</sup> Arch. dép. du Tarn-et-Garonne (Fonds des Trésoreries de la France) (à classer) ; MONLEZUN, *Hist. de la Gasc.* VI. La baronnie d'Auradé, comprise dans le comté de l'Isle-Jourdain, dépendait, au point de vue judiciaire, du baillage de Sainte-Foy de Peyrolières, dans la sénéchaussée de Toulouse. Cette baronnie comprenait Auradé, Blanquefort, Montoussé, Ajumont.

Bruilhois. Les appels étaient alors portés généralement à Toulouse, ainsi qu'il couste notamment d'un arrêt de 1515 rendu par le Parlement de cette ville rendu sur une sentence intéressant Godailh, seigneur de Brimont en Bruilhois. Jusqu'en 1774, et suivant les préférences des notaires, ces officiers constatent, dans leurs actes, que le Bruilhois est compris dans le ressort du Parlement de Toulouse, ou ressortit de la sénéchaussée d'Armagnac. Durant la même période, on porte tantôt devant cette sénéchaussée, tantôt devant le Parlement de Toulouse, les appels des justices du Bruilhois. Une série d'actes authentiques (provisions de juges, d'huissiers, prestations de serment, etc.) allant de 1527 à 1737, constate néanmoins que durant tout cet intervalle le Bruilhois était généralement considéré comme une dépendance de la sénéchaussée de Lectoure.

En 1774, les officiers du sénéchal d'Armagnac, séant à Lectoure, réclament exclusivement l'appel de toutes les sentences des juridictions du Bruilhois. Refus des juges de la vicomté, suivi d'un procès au Parlement de Toulouse. La contestation se prolongea jusqu'en 1782, époque où un arrêt décida que désormais les appels des sentences rendues par le bailli de Bruilhois, siégeant à La Plume, et statuant comme juge d'appel de la vicomté seront portés devant le Parlement de Toulouse. C'est pourquoi nous voyons le bailliage de La Plume présenté comme circonscription judiciaire distincte et indépendante de la sénéchaussée de Lectoure dans un imprimé qui a pour titre *Recueil de toutes les pièces qui constatent ce qui s'est passé au Parlement de Toulouse et dans les sénéchaussées... depuis le 3 mai jusqu'au 20 octobre 1788*.

A partir de 1782, le bailli de La Plume jugea donc, en appel, toutes les causes civiles et criminelles du Bruilhois, déjà portées en première instance devant les juges inférieurs de cette circonscription. Dans les affaires capitales, ce magistrat statuait obligatoirement avec l'assistance de deux avocats.

Les limites du Bruilhois et le nombre des juridictions qui le composaient ont varié selon les époques. Voici l'état de ces juridictions aux <sup>xvii</sup><sup>e</sup> et <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècles.

Aubiac. — Baronnie de Baulens. — Bax. — Brax. — Le Buscon. — Caudecoste. La justice indivise entre le Roi, le prieur de Layrac et l'abbé de Figeac. — Baronnie de Cuq. — Daubèze. — Estillac. — Fals. — Baronnie de Goulard. — Laplume, siège du bailliage. La

justice au Roi. — Layrac. La justice au prieur du lieu dans la ville et Dex. Hors Dex, paréage entre le Roi et le prieur. — Moncaut. — Baronnie de Montagnac. — Baronnie de Montesquieu. — Le Nom-Dieu. La justice au commandeur de Malte du lieu. — Plaisance. — Le Pergain. La justice indivise entre le Roi et les seigneurs de Manlèche et d'Ampelle, châteaux situés dans la juridiction du Pergain. — Baronnie de Plaichac. — Baronnie de Roquefort. — Sainte-Colombe. — Baronnie de Ségougnac. — Baronnie de Sérignac. — Vicomté du Saumont. — Taillac et Lespiasse. La justice au Roi.

Des documents de diverses époques, mais tous antérieurs au **xviii<sup>e</sup>** siècle constatent l'existence de plusieurs autres juridictions qui avaient fini par disparaître. C'étaient : Saint-Martin d'Aucenat, Aute-rive, Béquin, Bonnefont, Bruch, Escalup, Goulens, Lartigue, Manlèche, Maripuey, Montastruc, Mouliès, Saint-Vincent, *Castrafons* et *Ursus mons*.<sup>1</sup>

(A continuer)

JEAN-FRANÇOIS BLADÉ.

---

<sup>1</sup> *Arch. munic. de Lectoure*, FF. 2 (registre) ; *Mémoire manuscrit*, de M. Jules de LAFFORE ; *Procès-verbaux des séances de la Société des Lettres, Sciences et Arts d'Agen*, séance du 12 novembre 1859 ; *Arch. dép. du Tarn-et-Garonne*, C. *Fonds des Trésoriers de France* (à classer) ; *Arch. dép. des Basses-Pyrénées*. E. 283 et 285. *Coutumes de Lamontjoye* (1298), publiées, par M. CROZET, dans la *Revue historique de droit français et étranger*.

# FRAGMENT D'UN JOURNAL.

---

— Elle a passé comme un rayon à travers la vapeur. —

(EUGÉNIE DE GUÉRIN).

Ceci est une histoire d'hier ou qui date de plusieurs années, comme le lecteur voudra ; mais elle est vraie dans tous ses détails. Seulement on a changé les noms par respect pour la mémoire de la personne qui est le sujet de cette étude et par déférence pour sa famille.

## I

Sur le sommet d'un vallon que traverse un ruisseau aux capricieux méandres (*la Torque*), à trois kilomètres d'une petite ville de l'Agenais, est posée comme une tente de verdure et de fleurs une charmante habitation : c'est la Tolzière. Au printemps cette villa semble prendre un air de fête : les senteurs qui s'exhalent des bois et des prés, les plantes qui couvrent la terre et jettent de tous côtés leurs délicieux parfums ; les oiseaux qui chantent, les insectes qui bourdonnent, les fleurs qui s'épanouissent, ces rayons du soleil qui se jouent dans le feuillage naissant ; toute cette animation, toute cette joie de la nature jointe à l'activité des travaux rustiques, font de cette retraite quelque chose d'enchanteur.

La Tolzière appartient depuis près d'un siècle à une ancienne famille protestante du pays, et si elle appelle l'attention par ses agréments extérieurs, la richesse et le côté poétique du paysage, elle est connue surtout par la charité généreuse et discrète de ses hôtes.

## II

Là-bas, au bord de ce sentier creux et solitaire, sont deux tombes formant monticule au milieu d'une pelouse qui se déroule comme un magnifique tapis vert. L'une d'elles renferme les restes vénérés de M<sup>me</sup> Pouyade qui, pendant plus de cinquante ans, dirigea l'exploitation de la Tolzière.

M<sup>me</sup> Pouyade devint veuve bien jeune encore; elle avait trois enfants en bas âge; elle quitta la ville et ses plaisirs, et se livra tout entière aux occupations sérieuses et rudes de la campagne, par sentiment du devoir et par dévouement aux intérêts de sa jeune famille. C'était la femme forte de l'Écriture, toujours vigilante, toujours active, la lumière, la joie et l'ornement de sa demeure : belle, grande, à la physionomie sévère et digne, d'une bonté un peu froide. On sentait à la voir qu'un vieux sang huguenot coulait dans ses veines. Sa piété n'avait pas d'intolérance, sa charité ne faisait pas de choix; mais ses convictions religieuses n'auraient reculé devant rien, pas même devant la persécution. Sa vie entière fut un sacrifice en vue de ses enfants. Son économie, ses privations, son existence sédentaire, son oubli de toute élégance, n'avaient pour but que de leur procurer un peu de bien-être et de se préparer à elle-même le moyen d'être utile à ceux qui l'entouraient.

Tant que M<sup>me</sup> Pouyade vécut, la Tolzière fut constamment comme un arsenal de bienfaisance. Il y avait là du linge et de la charpie pour les blessés, des médicaments et du bouillon pour les malades, des outils et des instruments pour les travailleurs, quelquefois même un peu d'argent, fruit de l'épargne de la veuve, pour le paysan arriéré dans le paiement de l'impôt ou victime d'une mauvaise récolte; des lectures pieuses le dimanche, un baume pour le corps et un baume pour l'âme. Les voisins qui avaient un service à demander venaient tout naturellement à la Tolzière et, hâtons-nous de le dire, cette tradition ne s'est pas perdue.

M<sup>me</sup> Pouyade tomba infirme vers la fin de sa carrière. Cela n'altéra nullement son calme, sa résignation et sa piété. Elle se contentait d'offrir ses souffrances à Dieu. Condamnée à ne pas quitter son fauteuil pendant dix années, jamais on ne la vit oisive. Elle prenait alternativement sa quenouille et son tricot, tantôt récitant des can-

tiques, tantôt prenant part, avec ses amis, à une conversation qu'elle savait rendre agréable et enjouée.

### III

La fille aînée de M<sup>me</sup> Pouyade s'était mariée en 1837 avec M. Delcour, qui fut longtemps journaliste dans une grande ville de province ; mais sachant qu'il y a toujours quelque chose de flottant et de vague dans la destinée d'un homme qui vit de sa plume, M. Delcour entra dans l'instruction publique et y obtint du succès.

De cette union naquirent deux enfants : Jeanne et Arthur ; Jeanne dont la tombe s'est récemment ouverte à côté de celle de sa grand-mère. Laissez-moi vous parler d'elle. Sa mort a excité bien des regrets, fait verser bien des larmes. Sa vie a été comme un songe rapide, car, en réalité, elle n'a pas vécu ; elle a glissé comme un souffle de grâce, comme un parfum subtil entre le ciel et la terre, bénissant ce qui était sous ses pieds, mais n'aspirant qu'à ce qui l'appelait d'en haut.

### IV

Je l'ai vue dans les premières années de son enfance. Oh ! la jolie petite fille, mignonne et proprette, alerte, gaie, vive, aimable ! J'étais là quand elle marcha seule avec des pieds d'une adresse singulière. Et ce souvenir me vient tout mouillé de larmes. Comme elle s'ébattait joyeuse dans cette prairie qui a reçu sa dépouille mortelle ! Comme elle courait, sa blonde chevelure au vent, dans ce jardin, dans ces vergers, dans ces charmilles, plus loin, dans ces champs de blé, après l'oiseau qui chantait la lumière ou le papillon qui caressait la fleur, aspirant l'air, les odeurs, la liberté de la campagne ! Je me prêtais à tous ses caprices ; j'excusais toutes ses folies. Mutine et volontaire, je la trouvais adorable. J'étais son ombre ; j'étais son esclave ; et je me sentais assez payé par un baiser et même par un sourire.

Bien que séduisante par sa grâce naïve et enfantine, elle n'était pas gâtée par sa mère, femme d'une grande bienveillance, mais sage et raisonnable et laborieuse. Aux accès de paresse, aux irrégularités de caractère, M<sup>me</sup> Delcour opposait une sévérité douce et ferme ; et

si les exhortations, les remontrances, le blâme ne suffisaient pas, elle employait des arguments plus vifs, et alors la petite fille, déjà fière, était crispée, en vraie révolte : il fallait du temps pour calmer l'orage.

L'éducation, l'âge, le milieu dans lequel elle grandit, les bons exemples, l'influence d'une mère éclairée, d'un père tendre, les dons rares qui étaient en elle comme un trésor caché, firent de Jeanne une personne accomplie.

## V

Les fonctions de M. Delcour le tenaient éloigné de la Tolzière. Quand il venait aux vacances avec sa famille, je pouvais constater les progrès de Jeanne. L'enfant était devenue jeune fille sans s'en apercevoir. Mais si son intelligence s'était développée, le corps était resté frêle et délicat. Je ne sais si elle était laide ou jolie, mais à coup sûr elle était pleine de grâce et de séduction : elle avait des cheveux d'un blond cendré avec des reflets fauves, le nez bien fait, la bouche fraîche et gracieuse, les dents très belles, l'ovale du visage d'un tour parfait.

Ses traits étaient fins, délicats, d'une grande distinction : son cou mince avait de la peine à soutenir sa tête forte et puissante. Elle était petite, et la ténuité élégante de ses formes la faisait ressembler à une statuette de Madone ; ses mouvements et même son attitude portée en avant avaient je ne sais quel charme qui ne parlait pas aux sens, mais à l'esprit ; sa voix avait une douceur inouïe ; son front large avait une pureté exquise. Rien de candide comme son regard et son sourire. Quant à ses yeux plutôt petits que grands et légèrement enfoncés sous l'arcade du front, ils avaient une pénétration qui perçait les consciences.

Malgré son apparente fraîcheur, Jeanne avait une santé très inégale : des migraines fréquentes, des ardeurs d'estomac. Les distractions, les voyages, le séjour aux Eaux ou à la campagne la rétablissaient promptement ; mais le mal continuait son œuvre, semblable au ver rongeur qui s'attaque de préférence au plus beau fruit. On comptait sur le temps, sur la jeunesse, sur les soins prodigués ; on ne s'alarmait guère.



## VI

Jeanne excitait l'admiration de ceux qui avaient vu fleurir son adolescence ; son intelligence sereine, facile, féconde , se jouait des difficultés. Elle saisisissait, elle devinait pour ainsi dire ce que d'autres apprennent à force de travail et d'étude. Son instruction variée, brillante, solide, acquérait chaque jour des richesses nouvelles. Elle s'appliquait particulièrement aux études littéraires, à l'histoire, à la philosophie et faisait une large part aux matières religieuses, à tout ce qui lui parlait de Dieu et de la destinée humaine.

Elle était le plus souvent sérieuse (à cause du mal secret qui la minait sans doute) ; mais elle avait conservé son amabilité et son enjouement. Elle tenait de son père la vivacité des natures ardentes, la gaité, l'étincelle ; de sa mère un fond de mélancolie , le bon sens, la volonté.

Et il était curieux de voir cette jeune fille qui vivait presque toujours d'idéal, descendre aux soins de la famille, se mettre avec bonheur au service de ses parents, se faire le centre des intérêts comme des sentiments. C'était le génie familial, le lutin protecteur du foyer domestique. Elle présidait à tout, elle voyait tout, elle ordonnait tout, de la cuisine au salon, de sa chambre à coucher au cabinet de son père ; agissant toujours à propos, sans hésitation et sans bruit, s'occupant des détails les plus minutieux, jusqu'à choisir elle-même la robe de sa mère ou à brosser les vêtements de son père à l'heure d'une promenade ou d'une réception ; et tout cela avec simplicité, avec bonhomie, avec joie. On sentait, en l'approchant, une personne vraie jusqu'au fond de l'âme, raisonnable et sensible, modeste et dévouée. Mais elle était fière malgré son humilité chrétienne et sa modestie exagérée ; elle était fière de l'ascendant qu'elle exerçait, par son rare mérite, de l'affection et de la sympathie qu'elle inspirait, de l'attrait magnétique par lequel elle dominait les volontés et les cœurs.

## VII

Sa conversation pleine d'intérêt et d'agrément, sa correspondance, les fragments d'un journal où elle déposait ses pensées et ses impressions prouvent que c'était une intelligence remarquable et un

grand cœur. Elle avait une affinité réelle avec ces esprits d'élite qui se sont révélés de notre temps, Eugénie de Guérin et M<sup>me</sup> Michelet. J'ai lu d'elle des lettres, des pages d'un charme inexprimable que ces auteurs aimés n'auraient pas désavoués.

Quand parurent les œuvres d'Eugénie de Guérin, ce fut chez Jeanne un véritable enthousiasme. Elle dévorait ce livre ; elle se retrouvait à toutes les pages : esprit, cœur, sentiments élevés, piété profonde, amour filial, amour fraternel, poésie, toute sa vie, tous ses rêves, toutes ses espérances, toutes ses déceptions, toutes ses joies et toutes ses douleurs.

Le Cayla et la Tolzière ! n'était-ce pas la même chose à ses yeux ? deux retraites paisibles où s'accomplissaient les mêmes travaux et les mêmes devoirs, où régnait une si parfaite similitude d'existence, de goût, de sentiments, d'opinion.

— Ah ! quel bonheur pour moi, disait-elle, si j'avais eu pour amie Eugénie de Guérin, si j'avais été en correspondance avec une âme aussi bonne et aussi belle ?

## VIII

Jeanne et Eugénie ! ces deux âmes étaient sœurs, et on comprend l'attraction de l'une sur l'autre. Même innocence, même douceur, même amour du beau, du vrai et du bien, même grandeur, même inspiration sainte et poétique. Voilà ce qui a établi entre elles cette union spirituelle et immortelle.

Et Jeanne se sentait un peu la fille de ce bon M. de Guérin qui *aurait volontiers donné la lune à ses enfants*. Elle se sentait un peu la sœur de ce Maurice qu'Eugénie a tant aimé, et qui, au début, avait été comme M. Delcour professeur et journaliste.

N'avait-elle pas, elle aussi, un père d'une tendresse infinie ? Elle lui lisait un jour ces lignes émues d'Eugénie de Guérin :

• Posé mon front sur les mains de mon père posées sur ses genoux. Oh ! le doux oreiller ! Tout mon cœur s'était porté à ma tête dans ce repos pour en jouir. Mon père est bon ; d'une bonté tendre, ardente et pour ainsi dire amoureuse comme on dit de la bonté divine. »

— « C'est bien toi ! » dit Jeanne à M. Delcour, et le père répartit avec cet accent profond qui sort des entrailles : « ah ! que je te sens ma fille. » — Le mot de M. Mialaret à M<sup>me</sup> Michelet enfant !

N'avait-elle pas un frère dont la santé donna longtemps de grandes inquiétudes, et qu'elle adorait ? Une crise éclate ; il crache le sang. Et Jeanne : « Mon Dieu ! prenez ma vie et épargnez mon « frère. » — Elle s'évanouit. C'était une nature heureuse par elle-même, mais son cœur doué d'une bienveillance, d'une commisération, d'un dévouement extrêmes, était capable de tous les sacrifices.

M<sup>lle</sup> de Guérin admirait les beautés de la nature ; elle les décrit quelquefois avec éloquence.

Jeanne aimait avec passion les fleurs, les grands arbres, les sites enchanteurs, toutes ces beautés harmonieuses de la création.

M<sup>lle</sup> de Guérin, catholique fervente, parle avec amour de sa foi, de ses croyances, des bienfaits de la religion. C'est une âme qui vit comme exilée sur la terre et qu'un lien mystérieux rattache au Ciel.

Jeanne, protestante convaincue, aurait affronté le martyre pour sa religion et pour son Dieu. Ce qu'elle appelait les *petites superstitions* de M<sup>lle</sup> de Guérin — et dont celle-ci s'excuse auprès de son frère — la faisaient sourire. Cependant elle disait : « Après tout, je préfère de beaucoup ces superstitions à l'incrédulité. »

## IX

Elle reconnaissait que le roman bien compris, écrit en vue de moraliser la société, de plaire, d'instruire, d'élever, en agrandissant le domaine moral, pourrait rendre d'éminents services ; mais elle détestait, à l'exemple de M<sup>lle</sup> de Guérin, les livres où, sous le voile de la fiction, le vice est glorifié, le désordre des passions peint sous des couleurs séduisantes, la corruption enseignée et triomphante.

Néanmoins, elle se plaisait dans le monde et l'acceptait tel qu'il est ; elle aimait les relations douces, amicales, et je dois, je peux le dire, la conversation des hommes distingués. Elle s'y mêlait avec mesure et modestie ; mais elle faisait preuve, partout et toujours, d'un tact parfait. Elle avait ce je ne sais quoi qui attire, et tout le

mystère de cet art qu'elle avait de plaire aux regards en même temps qu'à l'âme, consistait dans un sentiment du vrai que je n'ai jamais vu en défaut chez elle. Dans les questions de littérature comme sur l'article *modes*, elle avait toujours le mot juste, un goût sûr, une appréciation piquante et originale. J'ajoute qu'elle se produisit dans le monde moins souvent qu'elle n'y fut appelée. Encore un point de ressemblance avec M<sup>lle</sup> de Guérin : — « Elle n'a jamais assisté qu'à un bal où elle dansa pour la première et dernière fois. »

Elle préférait l'étude, ses livres, son piano, ces causeries intimes où l'âme s'épanche, où l'esprit sans apprêt va, vient librement, *la bride sur le cou*, d'où sont bannis la gêne, l'artifice, la médisance. Que d'heures délicieuses envolées, qui ne reviendront plus, dont les amis d'A., émus en lisant ceci, garderont à jamais le souvenir !

## X

Nous touchons à une époque douloureuse dans l'existence de Jeanne.

M. Delcour avait une position difficile dans l'Université. Sa femme et sa fille appartenant au culte réformé, on lui faisait un crime de ses liens avec le protestantisme. Malgré son esprit de conciliation, il fut en butte à des attaques injustes ; on l'abreuva d'ennuis. L'administration — était-ce prudence ou faiblesse ? — se contentait de déplacer le fonctionnaire. Cette mesure, renouvelée *six fois* en quelques années, blessait M. Delcour dans son amour-propre, dans sa dignité et dans ses intérêts. Roulant sans cesse le rocher de Sisyphe, il tombait dans le découragement. Alors intervenait l'Ange du foyer, Jeanne, avec ses paroles douces et persuasives ; elle embrassait son père et lui rappelait la promesse de l'Apôtre : « Celui qui espère en Dieu ne périt jamais. »

Et c'était entre le père et la fille des serremments de mains, de saintes caresses, des mots jaillissant du cœur, de doux entretiens entrecoupés d'éloquents silences, et, à la suite de ces scènes pleines d'émotion et d'attendrissement, M. Delcour se redressait rassénééré et plus fort pour la lutte. Jeanne était heureuse d'avoir répandu le baume de son amour sur de si vives blessures.

Le dernier poste assigné à M. Delcour, ce fut le collège d'A..., et là, en moins de deux ans, il prépara pour cet établissement des

éléments certains de prospérité. A cette occasion un grand personnage lui fit entrevoir un avancement mérité ; il y comptait, et sa famille partageait ses espérances, lorsqu'il fut nommé à un poste inférieur dans un de nos départements annexés. Cette nomination fut un coup de foudre. Jeanne, dont la santé était fort chancelante alors, n'aurait pu supporter les rigueurs d'un long hiver au milieu des Alpes. Ce fut le motif invoqué par son père qui parla timidement de ses services et de ses déboires. Il pria, supplia. Sa démarche resta sans succès. Il fallait ou obéir ou accepter un congé. M. Delcour accepta le congé, et, dans l'espoir de sauver son enfant, il la conduisit dans son pays natal.

## XI

Mais si M. et M<sup>me</sup> Delcour quittèrent avec peine la ville d'A... où ils avaient de si nombreuses relations et tant d'amis, l'épreuve fut bien plus terrible pour leur fille bien aimée. Nous avons une photographie de Jeanne, faite à ce moment, quelques jours avant le départ. Quel trouble dans ces traits ! On se prend de sympathie et de pitié, en présence de ce visage endolori. On craint, on pressent un dénouement fatal.

Dès son arrivée à la Tolzière, elle fut très souffrante. Une toux sèche et fréquente la fatiguait ; ses maux d'estomac prirent une plus grande intensité. Elle fut en proie à une fièvre lente et continue. Ses forces l'abandonnaient. Et pourtant elle n'avait cessé de se faire illusion ; elle avait le projet d'aller à Paris, implorer le ministre, déchirer les voiles qui lui dérobaient la vérité, obtenir justice.

## XII

Jeanne était entourée des soins les plus ingénieux et les plus tendres, d'une sollicitude de tous les instants. Tout ce que l'amour paternel peut inventer fut accompli par M. Delcour ; tous les témoignages d'affection qu'une mère aimante et inquiète peut donner à sa fille furent prodigués nuit et jour par M<sup>me</sup> Delcour. Mais le mal empirait. On eut recours à la science. Trois fois on fit le voyage de Bordeaux pour consulter les plus habiles gens de l'art. Des remèdes

furent ordonnés, un régime prescrit. Selon l'avis des médecins, la malade n'avait aucune lésion organique, mais la toux et la fièvre étaient des symptômes alarmants. Ils ajoutèrent que la maladie semblait se compliquer d'une cause morale, — un chagrin peut-être!

Oui, un chagrin, celui de voir son père tenu à l'écart du service actif, alors qu'elle avait rêvé pour lui une récompense. Impressionnable et nerveuse, délicate comme une sentitive qu'une ombre, un bruit, un mot, un regard froissaient, cette jeune fille n'avait pas eu la force de supporter la réalité; et bien que le corps fût sain, il devait se briser sous la douleur sans bornes de l'esprit. Comme les fleurettes des prés, elle s'était souvent relevée sous le pied qui la foulait par indifférence ou par mégarde. Cette fois blessée au cœur, elle devait se faner et mourir !

### XIII

Remèdes et régime furent impuissants !

Un ami parla d'un traitement pratiqué avec succès à l'hospice du chef-lieu. Jeanne voulait, espérait guérir. Le remède des sœurs de l'hospice lui apparut comme un baume souverain, comme la source sacrée où elle devait puiser la santé et la vie. On partit. Accueil affectueux, zèle et dévouement de la part des sœurs. Les premiers jours, le traitement fait merveille. Il y eut un temps d'arrêt dans les symptômes morbides : la toux, la fièvre, les ardeurs d'estomac.

La malade écrivit à son père, retenu à Bordeaux par le souci des affaires : — « Miracle ! on est en train de te refaire ta fille ; tu ne regarderas pas à la dépense, n'est-ce pas ? » La dépense était une de ses préoccupations. Économe, rangée, sachant le prix de l'argent, elle s'en veut d'être pour ses parents une cause de sacrifices incessants.

Cependant elle a encore parfois des accès de bonne humeur. Le médecin lui demande si, à une certaine époque, elle a eu de l'enbonpoint. Elle répond :

— « A l'âge de seize ans j'étais fraîche et grasse ? dans ma famille on m'appelait l'*Auvergnate*.

— « Vous n'avez rien aujourd'hui qui justifie une pareille qualification.

— « Non, pas même les jambes, car il me serait difficile de danser la bourrée. »

Ce mieux ne se soutint pas. La fièvre reprit le dessus et les insomnies furent plus fréquentes. La malade se laissa aller au découragement et à l'ennui. Elle fut bizarre, exigeante, inquiète. La Garonne coulant sous ses fenêtres rendait vivante pour ainsi dire à ses yeux l'image de Bossuet qui compare le temps à un fleuve entraînant tout sur son passage. Elle se disait que ces flots s'agitant sous ses pieds contenaient plus de gouttes d'eau qu'il n'y en avait de minutes dans son existence. Cette température froide, ce vent qui s'engouffraient en gémissant dans les corridors de la maison, ce ciel bas et gris, ce paysage nu, pauvre et désolé sur lequel reposait sa vue, lui faisait éprouver cette tristesse qui s'élève de toute impression profonde, la tristesse de l'abîme et lui donnaient envie de pleurer ; elle appelait son père à grands cris ; elle désirait revoir la Tolzière et ses bois charmants et ses belles prairies et son verger, et son parterre tout couvert de fleurs.

M. Delcour accourut. Il inonda sa fille de caresses et de larmes. Il la prit dans ses bras. De l'hospice à la Tolzière il la porta sur son cœur.

Avant le départ on dut saluer les sœurs. La malade leur fit ses adieux d'une façon touchante.

— Pardon ! j'ai été bien maussade et vous avez été si bonnes !

Sa voix douce, un peu émue, provoqua l'émotion.

Elle ajouta :

— Je ne vous oublierai pas dans mes prières ; priez pour moi.

Des larmes brillèrent dans tous les yeux.

De la voiture, elles les salua de nouveau avec la main, en leur criant : *Au revoir !*

## XIV

Ce retour à la Tolzière fut presque une fête.

Jeannese sentait revivre. Chacun l'embrassa. Elle était bien changée, bien défaite, bien pâle. Elle souriait. La joie du retour lui ôtait le sentiment de la souffrance.

Sa tante lui prenant les mains :

— Ah ! chère enfant, te voilà donc revenue ! Tu vas guérir vite à la Tolzière.

— J'y compte ; déjà le charme opère ; qu'on est bien ici !

Elle était assise auprès de la cheminée du salon. La tourterelle roucoulait dans un coin. Les chats s'étaient couchés à ses pieds devant un feu clair et pétillant. Les chiens la regardaient avec bienveillance et curiosité.

— Ah ! fit-elle, si je croyais à la métempsycose, ces deux animaux me représenteraient les dieux lares de la Tolzière qui s'empressent pour me souhaiter la bienvenue.

On lui servit un potage et du jus de viande avec un verre de Bordeaux. Elle mangea peu, mais avec plaisir, et répéta plusieurs fois : C'est délicieux !

Comme on la montait dans sa chambre, elle dit :

— Décidément je me sens mieux. Le printemps, l'air de la Tolzière et le cordial des bonnes sœurs vont bientôt me rétablir.

## XV

C'était le samedi soir.

Elle était très faible. Il lui fallut les trois jours suivants pour la remettre des fatigues du voyage. Le mercredi, il y eut comme une espèce de soubresaut vers la vie. La température était plus chaude, la journée splendide. M. Delcour proposa une courte promenade dans l'avenue et aux alentours. Jeanne accepte avec joie ; elle est placée sur le fauteuil et le chariot où s'asseyait autrefois la vieille grand'mère infirme. Elle éprouva un grand bien-être au contact de l'air tiède et pur.

Le chariot était trainé avec précaution. Les gens de la maison suivaient. Elle dit gaiement :

— Je viens saluer en reine mes sujettes et mes amies, les fleurs. En respirant leur parfum, je prélève l'impôt. C'est le gouvernement à bon marché.

On lui présenta un cyclamen.

— Ces fleurs sont belles, dit-elle, quoique pâles et tristes ; avec leur coiffure de nonne, elles ressemblent aux bonnes sœurs de l'hospice. Elles ont une odeur suave, celle de la vertu.



Le chariot se dirigea ensuite vers les plates-bandes du jardin de son oncle. Les violettes, les pensées, les tulipes, les anémones, les lilas, le cytise, étalaient à l'envi leurs fraîches couleurs et semblaient lui sourire. Les arbres fruitiers répandaient à flots leur neige odorante. Les paquerettes et les boutons d'or diapraient les prairies d'un vert sombre.

Elle admira en silence ; puis elle reprit :

— Je jouis d'un pouvoir qui n'est pas plus à l'abri des révolutions que celui des autres souverains ; je suis menacée par le changement des saisons. L'été prochain, où seront mes pauvres fleurs ? où serai-je ?

On alla jusqu'à la garenne. Là se déroule un petit site de pittoresque aspect. C'est la solitude la plus profonde à deux pas du bruit et du mouvement, dans un fouillis d'ajoncs, de genêts, d'herbes folles, de cyprès nains, de jeunes pins, de chênes et d'accacias. Le sentier qui traverse ce site longe une chênaie verdoyante et aboutit à un ravissant paysage.

Jeanne s'écria transportée :

— Oh ! la silencieuse et charmante retraite ! nous y reviendrons, père ! tu choisiras une bonne place pour me relire les *Eglogues* de Virgile.

L'air embaumait ; les oiseaux répétaient leur interminable babil. Deux hirondelles, se poursuivant, rasèrent le sol.

— Voyez ! dit-elle, tout se prépare pour la grande fête du printemps. Tentures et décors ont été disposés par la main des fées. Voici les artistes : les uns essaient leur voix ou composent leurs chants ; les autres accordent leurs instruments. A la première représentation, nous aurons gratis des loges d'avant-scène. Que Dieu est bon de nous donner de si bonnes choses !

Ce beau jour fut suivi hélas ! d'une mauvaise nuit. Il y eut durant le sommeil des gémissements plaintifs, un redoublement de fièvre, de l'agitation, un peu de délire. La poitrine commença à être oppressée.

On voulut néanmoins tenter une nouvelle promenade comme la veille. La malade s'apprêta à descendre. Ses forces la trahirent.

M. Delcour voyait avec un effroi déchirant tomber une à une tou-

tes ses illusions; il errait éperdu autour de l'habitation, pleurant, étouffant à grand'peine les sanglots du désespoir. Il rentra. Jeanne devina la douleur de son père. Était-ce par intuition ou l'avait-elle entendu? Elle le gronda doucement :

— Père, tu n'as pas été sage; ma tante, non plus. Je vous dirai comme Jésus à ses disciples : *Gens de peu de foi!* Je suis très faible, mais je ne souffre pas. Je suis comme une lampe dont l'huile s'épuise. Le cordial des bonnes sœurs sera ma provision d'huile. Encore quelques jours et je reviendrai à la santé. D'ailleurs ne faut-il pas que la volonté de Dieu soit faite?

Les assistants avaient le cœur navré. M<sup>me</sup> Delcour montrait une résignation vraiment chrétienne; son mari, brisé, anéanti, se faisait un masque calme, presque souriant. Effort surhumain!

## XVII

Mais depuis plus d'un mois les habitants de la ferme n'espéraient plus.

Vainement pourchassée, l'orfraie était venue chaque soir pousser son cri sinistre sur l'orme du puits; une jeune chatte, nommée Jeanne (le nom de la malade!) avait succombé tout-à-coup à un mal inconnu; le chien de la métairie voisine avait hurlé la nuit.

Tous ces présages, en grand crédit à la campagne, avaient jeté comme un voile funèbre sur la Tolzière; on se parlait à voix basse; tous les visages étaient contristés; chacun sentait sur sa poitrine le poids d'un immense malheur.

Le jeudi et le vendredi, il y eut des *hauts* et des *bas*, suivant l'expression de la malade. Elle se débattait, elle luttait, elle souffrait. L'opium fut administré. Le samedi, le sommeil fut lourd, accablant, presque léthargique. M. Delcour était en quelque sorte suspendu au souffle de sa fille. Lorsqu'elle ouvrait les yeux, celle-ci lui souriait. Elle parla. Le mot *confiance* passa sur ses lèvres comme un doux murmure. Sa mémoire s'enfuyait; ses idées n'avaient ni liaison ni clarté. De temps à autre, elle pressait son front comme pour les fixer.

Quoique mourante, elle conserva jusqu'à la fin les formules d'une exquise politesse. Jamais son visage n'avait été plus gracieux; jamais le timbre de sa voix n'avait été plus pur. On la mit sur son séant. Elle accepta un bouillon et un peu de vin.

Elle dit à la dame qui la servait :

— Enchantée de me rapprocher de vous.

— Et moi, Jeanne, je ne voudrais pas te quitter.

— Allons ! excusez-moi ; il y a un peu d'égoïsme dans ma politesse : c'est que j'aime le bon vin et vos bons offices.

Et comme si elle eût craint de manquer de charité en se permettant cette légère malice, elle embrassa la dame attendrie et abattit sur elle son beau regard plein de sympathique aménité.

Tout-à-coup son esprit se troubla ; elle s'écria d'un ton effrayé :

— Où suis-je ?

Se ravisant, elle fit un suprême effort pour rallier ses idées. Elle comprit que sa demande avait été pour M. Delcour comme un coup de lance au cœur.

— Mon père, dit-elle, tu dois plutôt rire que t'affliger de cette aberration.

— Sans doute, répondit M. Delcour, en faisant un geste désespéré.

Une sueur froide couvrit son visage ; ses jambes se dérobaient sous lui ; il chancela. Rire quand il voyait mourir sa fille !...

## XVIII

Elle tomba dans un état de somnolence jusqu'au soir.

La nuit, agitation, délire ; le pouls toujours fébrile baisse rapidement ; l'oppression augmente ; la soif — une soif inextinguible depuis trois semaines — ne peut être calmée.

Le matin elle parut moins souffrir.

— Veux-tu le remède des sœurs ? lui demande-t-on.

Elle répond d'une voix douce et soumise.

— Comme mon père voudra !

Son père, c'est-à-dire pour elle l'ami le plus tendre, le plus débonnaire, l'esclave dévoué au bonheur de sa fille, l'homme qui, à force d'amour, régnait sur l'âme aimante de Jeanne, la dominait, la subjuguait ! Son père, dont elle était le reflet le plus pur par les instincts et les sentiments, à qui elle pouvait dire, à toute heure, sans

se tromper : *Je sais ce que tu penses !* tant il lui était facile de lire dans ce cœur.

## XIX

C'était le dimanche des Rameaux.

La nature et la religion chantaient *hosanna*. La brise mélodieuse qui se jouait dans le feuillage, le gazouillement des oiseaux, les refrains et les bourdonnements des insectes, la voix des eaux, le ciel resplendissant, le soleil qui donnait à la campagne des reflets d'or et un air riant, les cloches qui annonçaient que la chrétienté tout entière était en fête, contrastaient péniblement avec la scène de deuil qui se passait à la Tolzière.

Il était huit heures du matin.

Parents et amis se pressaient auprès du lit de la mourante. La mère, à genoux, la soutenait au chevet avec deux oreillers. Une amie fidèle, celle qui l'a assistée jusqu'à son dernier moment, lui humectait les lèvres avec un linge mouillé. M. Delcour lui prit, pour la baiser, sa main qu'il sentit brûlante et desséchée. Tous priaient et pleuraient. Sa respiration s'embarrassa de plus en plus. Les efforts redoublèrent. Un nuage se répandit sur ses yeux qui bientôt se rouvrirent. Au même instant, la chienne de chasse du logis courut sur la route et aboya deux hurlements, comme si elle eût vu passer le spectre de la mort. — Un rossignol, — le premier de la saison, — fit entendre sur un buisson fleuri un chant doux et plaintif. Jeanne, regardant son père, lui envoya un sourire ineffable. La face prit une expression d'austère béatitude. Son âme venait de s'envoler vers les régions célestes.

## XX

Dans la nuit qui précéda les funérailles, Jeanne, plus blanche que le linceul qui l'enveloppait, paraissait dormir. Sur son lit étaient répandues à profusion les fleurs qu'elle avait le plus aimées. La chambre mortuaire était illuminée. De pieux amis et des gens de service veillèrent le corps. Plusieurs fois on vit se dessiner sur les draperies d'une fenêtre une ombre dans l'attitude de la contemplation et de la prière. C'était le malheureux père qui ne pouvait se

rassasier de sa fille morte. Les traits de Jeanne n'avaient rien perdu de leur suavité et de leur finesse, mais il y avait comme une empreinte plus grave et plus solennelle. La majesté de son front rappelait l'immortalité et semblait dire : *regardez en haut !*

Le lendemain, à quatre heures du soir, celle qui joignait de si brillantes qualités à une si haute vertu ; Jeanne qui était pour nous tous un charme rien qu'à penser à elle, rien qu'à dire son nom, fut déposée dans le petit cimetière de famille. Que de recueillement dans cette cérémonie ! que de douleur vraie ! que de sanglots et de larmes ! Cette mort prématurée, qui renverse de si beaux projets d'avenir, a plongé la Tolzière dans la désolation et le deuil. C'est le cas de répéter le mot de M<sup>me</sup> de Sévigné : *Les arbres en sont tout tristes !*

A la nouvelle d'un malheur si cruel et si imprévu, les mains et les cœurs se sont tendus vers M. Delcour. Son cri de douleur a trouvé de l'écho. Les témoignages de sympathie et d'affection qui lui sont venus de toutes parts ont éveillé en lui des sentiments de vive gratitude. Ces témoignages nombreux et sincères sont admirablement résumés dans cette lettre du docteur R. de la ville d'A :

« Connaitré M<sup>lle</sup> Jeanne D....., c'était l'estimer, l'aimer. Elle avait  
« l'élévation des sentiments, le dévouement filial, l'intelligence, la  
« grâce et l'esprit et tous les dons que la nature et l'éducation avaient  
« développés. — Nous le sentons mieux que personne, nous qui  
« avons apprécié sa vertu, son mérite et ses éminentes qualités.  
« Nous ne sommes que l'écho de ceux qui l'ont connu à A....., où  
« la nouvelle de sa mort a excité les plus vifs et les plus sympathi-  
« ques regrets. »

Hélas ! la perte est irréparable !

M<sup>me</sup> Delcour pleure dans le silence et la prière. M. Delcour a vieilli de dix ans ; son front porte le signe d'une grande infortune ; il va chaque jour visiter la tombe de sa fille ; il s'incline avec respect sous la main de Dieu, mais son regard est celui d'un martyr qui subit la torture de la vie.

JEAN LACOSTE.

---

# GEORGE SAND

## DANS LE LOT-&-GARONNE.

### I

Il ne s'agit pas ici d'une œuvre de biographie, d'esthétique, de critique, de louange, et encore moins de dénigrement.

Au moment où la postérité commence pour la femme célèbre qui vient de descendre dans la tombe, chacun doit concourir, dans la mesure de ses moyens, à recueillir dans les souvenirs contemporains pour les léguer à l'avenir la part de renseignements authentiques dont l'ensemble servira plus tard à asseoir le jugement définitif de l'histoire.

C'est à ce titre et dans ce but que les présentes notes ont été rédigées.

Elles ont été communiquées à des personnes dignes de foi qui les ont approuvées et qui ont été en relations plus ou moins *suivies*, soit par correspondance, soit autrement, avec Madame Dudevant (George Sand) et M. Dudevant, son mari. Elles ont pour objet, comme on le verra, de retrouver et de constater les principales apparitions de Madame Dudevant dans notre pays. Elles offrent donc un véritable intérêt pour l'histoire et pour notre département plus particulièrement, puisque c'est dans une des communes de ce département que M. Dudevant, mari de George Sand, a passé sa vie à peu près en entier.

En effet, il habitait la maison de campagne de Guillery, dans la commune de Pompiey, canton de Lavardac, arrondissement de Nérac, et c'est là que se sont passées, en partie, les premières années

de son mariage et les faits qui sont consignés dans les notes qu'on va lire.

Un mot d'abord sur la famille Dudevant et principalement sur M. Casimir Dudevant, mari de George Sand.

Le père de celui-ci, M. le baron Dudevant, naquit à Bordeaux, d'une famille ancienne de négociants honorables ; il reçut une éducation et une instruction soignées que développèrent rapidement ses heureuses dispositions naturelles et le préparèrent au rôle distingué qu'il devait un jour remplir sur la scène des affaires publiques. Au moment où commença le grand mouvement de 1789, M. le baron Dudevant, qui avait fait ses premières armes dans la maison du Roi, Gendarmerie de Lunéville, se trouvait capitaine de cavalerie.

Il fit la campagne de 1792, dans la légion des Alpes, comme capitaine et passa peu de temps après dans la Vendée pour y organiser le 14<sup>e</sup> régiment de chasseurs à cheval dont il fut nommé chef de brigade. Il fit toutes les guerres de la Vendée jusqu'à sa pacification et y reçut plusieurs blessures qui l'obligèrent de prendre sa retraite en 1798.

Il se retira, à cette époque, dans les propriétés qu'il possédait dans le canton de Lavardac (Lot-et-Garonne), et fit construire la jolie maison de campagne de Guillery qui est située au centre de la commune de Pompiéy.

Il fut nommé maire de cette commune en 1800 et, bientôt après, porté sur la liste départementale de Lot-et-Garonne, comme éligible aux fonctions publiques Nationales et présenté comme candidat au Corps législatif. Un acte du Sénat conservateur le nomma membre de cette Assemblée où il se fit remarquer par son assiduité aux séances et l'étude consciencieuse et approfondie des projets de loi qui lui étaient soumis.

La chute de l'Empire ayant amené la dissolution du Corps législatif et la création de la Chambre des députés, M. le baron Dudevant siégea dans cette dernière Assemblée jusqu'à ce qu'elle fût dissoute par le retour de l'île d'Elbe.

Il rentra alors dans la vie privée, et vécut à Guillery jusqu'au 26 février 1826, date de sa mort. Il était chevalier de Saint-Louis et officier de la Légion d'Honneur.

Peu de temps avant sa mise en retraite en 1795, M. le baron Dudevant qui était alors célibataire, avait eu un fils naturel auquel on donna les prénoms de François, Casimir et qui depuis a été le mari

de George Sand. Cet enfant resta près de son père jusqu'au mariage que ce dernier contracta avec une demoiselle du Mans qui avait de grandes propriétés dans le Berry.

Mais, comme ce mariage fut stérile, le jeune Casimir revint quelques années après dans la maison paternelle où il fut entouré par M<sup>me</sup> la baronne Dudevant de tous les soins et de toutes les tendresses d'une mère véritable. Cette femme d'une rare distinction de cœur et d'esprit lui légua même quelque temps avant de mourir, en 1834, la terre de Guillery qu'elle tenait de la libéralité de son mari.

Devenu ainsi enfant presque légitime, au moins aux yeux du monde, M. Casimir Dudevant fut élevé comme tous les jeunes gens du milieu dans lequel vivait son père, et à l'exemple de ce dernier. Après avoir suivi les cours de l'école de Saint-Cyr, il entreprit la carrière militaire où il servit comme sous-lieutenant jusqu'au licenciement de l'armée de la Loire.

Pendant que ceci se passait dans le département de Lot-et-Garonne, Amantine-Lucile-Aurore Dupin naissait à Paris, en 1804, de Maurice Dupin et d'une mère dont le nom n'est point connu de nous. Elle était, elle aussi, fille naturelle, comme M. Casimir Dudevant, et comme lui, elle devait le jour à un officier qui avait servi la République et l'Empire et qui mourut, en 1808, d'une chute de cheval.

M. le baron Dudevant avait été le camarade d'armes de M. Maurice Dupin, père de le jeune Aurore et son ami intime. De là, le projet dès longtemps arrêté entre les deux pères d'unir un jour leurs deux enfants que la difficulté des temps, le relâchement des mœurs de l'époque et la proscription des idées religieuses avaient privés des honneurs de la légitimité. Cette pensée honnête, s'il en fut jamais, persévéra, après la mort de M. Dupin, dans l'esprit des deux familles et des deux jeunes gens qui s'y étaient peu à peu habitués, et c'est ainsi que, en 1824, (Vapereau dit en 1822), M. Casimir Dudevant contracta mariage avec M<sup>lle</sup> Amantine-Lucile-Aurore Dupin, devenue depuis George Sand.

## II

Qu'était, et qu'avait été, au moment où elle entra dans le mariage, cette jeune fille qui devait, plus tard, étonner et effrayer le monde par l'éclat de son talent ?...



C'est ce qu'elle nous apprend elle-même dans ses *Mémoires* publiés en 1854 par le journal *La Presse*, mémoires qui sont d'une sincérité complète en ce qui concerne cette partie de son existence.

Tout ce que nous en retiendrons pour le moment, c'est qu'elle fut d'abord élevée à Nohant par M<sup>me</sup> Dupin, sa grand-mère, qui était une femme supérieure. De 1817 à 1820, elle est en pension à Paris, chez les *Augustines Anglaises* de la rue des Fossés Saint-Victor où elle a pour condisciple une des plus nobles dames de l'arrondissement de Nérac. Elle est rendue à sa mère, après la mort de M<sup>me</sup> Dupin, et ces deux caractères ne pouvant s'entendre, elle se marie avec M. Casimir Dudevant autant, peut-être, pour échapper à sa mère que pour accomplir les pieux projets de son père.

La fortune de la nouvelle mariée était fort importante pour l'époque. Elle se composait de la terre de Nohant dont elle a immortalisé le nom et de l'hôtel de Narbonne situé à Paris. Le régime dotal le plus absolu fut imposé aux époux dans leur contrat de mariage et c'est là, probablement, ce qui a permis à l'illustre écrivain de mourir à Nohant, après y avoir passé la majeure partie de sa vie. Quant à l'hôtel de Narbonne, elle le donna en dot à sa fille Solange, comme le lui permettait la loi, lorsqu'elle maria celle-ci avec le sculpteur Clésinger, en 1846 ou 1847.

Mais, revenons aux premiers temps du mariage de M<sup>lle</sup> Aurore Dupin avec M. Casimir Dudevant.

Quelques mois après la célébration de ce mariage, les jeunes époux se rendirent à Guillery, maison de campagne de M. le baron Dudevant, père, qui vivait encore, à cette époque. Guillery était alors un centre de réunion où se donnait rendez-vous la meilleure société de l'arrondissement de Nérac. Les visiteurs affluèrent à l'arrivée du nouveau ménage, et bientôt après, pour se conformer aux usages de la bonne compagnie, M<sup>me</sup> Casimir Dudevant, suivie de son mari, rendit les politesses qu'elle avait reçues aux principales familles du pays. Ces familles ont conservé le souvenir de la froideur glaciale, de l'indifférence toujours polie, cependant, de M<sup>me</sup> Dudevant, dans ces rencontres obligées. Ce n'était pas de l'orgueil, ce n'était pas de la sauvagerie, mais ce n'était pas non plus ce désir de plaire et de réussir qui domine dans la jeune femme à laquelle le mariage vient d'ouvrir les portes de la société. En somme, et pour parler le langage vulgaire, *tout cela lui était bien égal*. Son corps était présent mais son esprit était ailleurs.

Elle se dédommageait de l'ennuyeuse contrainte des visites officielles lorsqu'elle rentrait à Guillery. Alors, elle montait à cheval, soit seule, soit plus souvent accompagnée de son mari et des amis de ce dernier et se livrait, avec eux, à des courses rapides, longues et fatigantes dans les grands bois qui entourent, de tous côtés, la maison de Guillery. Il serait facile de nommer les compagnons privilégiés de ces courses à cheval qui étonnaient le voisinage jusques-là non habitué à de pareilles allures chez une jeune femme. On assure que plusieurs de ses compagnons ont été, depuis, crayonnés, sous des noms d'emprunt, dans le roman de *Rose et Blanche*, premier ouvrage de George Sand, qu'elle publia dans le courant de l'année 1831, en collaboration avec M. Jules Sandeau.

Cependant l'union du jeune ménage qui, jusque-là, s'était pliée, sans aucune difficulté, aux allures un peu excentriques de M<sup>me</sup> Dudevant, se fortifia encore pendant l'année 1825. Maurice Dudevant (aujourd'hui Maurice Sand) vint au monde dans le courant de cette année et sa naissance mit le comble au bonheur de M. Dudevant, son père, auquel il ressemble physiquement d'une manière frappante. A partir de cette époque, les époux vécurent successivement à Paris, à Nohant et à Guillery où nous allons les retrouver en 1827 ou en 1828, à la première phase orageuse de leurs démêlés conjugaux.

M<sup>me</sup> Dudevant et son mari étaient aliés passer la saison des eaux à Bagnères-de-Bigorre. Ils se trouvèrent logés dans une maison où logeaient également M. Aurélien De Sèze, et M<sup>me</sup> De Sèze, tante de ce dernier. M. Aurélien De Sèze n'était pas encore le grand avocat dont s'est honoré depuis le barreau de Bordeaux, mais il annonçait déjà ce qu'il devait devenir un jour. C'était alors un jeune homme d'une grande distinction de cœur, d'esprit et de manières. Sa tante était une personne spirituelle et bonne au suprême degré. Ils étaient de Bordeaux ; par son père, M. Dudevant était aussi de Bordeaux. On vécut en commun : on se lia d'une étroite amitié. On fit des courses ensemble ; le temps passa comme un songe, et quand il fallut se séparer, les uns pour revenir à Guillery, les autres pour rentrer à Bordeaux, on s'aperçut de la longueur du chemin parcouru à la fatigue des regrets.

Deux ou trois mois après, M<sup>me</sup> Dudevant obtint de son mari d'aller habiter Bordeaux avec lui, pendant la saison d'hiver. On y revit la famille De Sèze et les relations d'intimité recommencèrent entre

M<sup>me</sup> Dudevant et les membres de cette famille. Sans les croire criminelles, M. Dudevant s'en préoccupa : il ramena sa femme à Guillery. Quelques nuages, des discussions même s'en suivirent, et, un jour, dans un accès d'humeur ou de jalousie, M. Dudevant s'en alla boudier à Nohant sous prétexte d'agriculture, laissant sa femme, avec Maurice, à Guillery.

Livrée aux inspirations de son cœur ou de son imagination, pour calmer et ramener à elle son mari, M<sup>me</sup> Dudevant eut alors l'idée étrange, incroyable au premier aspect, de lui envoyer, par la poste, la relation de ses intimités avec M. Aurélien De Sèze.

Cette relation contient une quarantaine de pages environ, écrites sur du papier à lettre *in-quarto*, d'une écriture anglaise hardie, déliée, féminine qui contraste d'une manière absolue avec l'écriture bâtarde, magistrale, virile et perpendiculaire qu'avait adoptée George Sand pendant son règne littéraire.

C'est un véritable chef-d'œuvre de style et la jeune femme, qui a produit ce chef-d'œuvre, sans se douter peut-être que c'en fût un, au moment où elle le composait, a atteint du premier bond des hauteurs qu'elle n'a jamais dépassées.

Comme on le pense bien, les intimités avec le jeune avocat de Bordeaux y sont toutes morales et spirituelles. Ce sont deux âmes que le hasard a rapprochées, qui se sont comprises, qui se sont aimées, et qui sont restées toujours pures, malgré les entraînements de l'imagination. Voilà la donnée de ce roman étrange qui a pour théâtre les Pyrénées, pour décors des sites champêtres inimitablement décrits et pour auteur George Sand.

Impossible de lire quelque chose qui soit à la fois plus chaste et plus ravissant.

M. Dudevant retrouva le calme du cœur et de l'esprit ; les époux se rapprochèrent ; le mari conserva, quoique à distance, d'excellentes relations avec M. Aurélien De Sèze qui était alors avocat-général, et, chose singulière, ce dernier se trouvait à Nohant, en visite de passage, au moment même où M<sup>me</sup> Dudevant donnait le jour à M<sup>me</sup> Clésinger. Les douleurs de la maternité ne permirent pas à M<sup>me</sup> Dudevant de recevoir pour la dernière fois les respectueux hommages de celui qui avait, un moment, occupé sa pensée et peut-être son cœur.

### III

A dater de la naissance de sa fille, M<sup>me</sup> Dudevant se laissa décidément aller à sa vocation littéraire. Le hasard en détermina l'explosion.

La maison de Nohant était éminemment hospitalière. C'était le rendez-vous des gens de bonne compagnie et des fonctionnaires de l'arrondissement de la Châtre et de son chef-lieu. Au nombre de ces derniers, se trouvait un jeune contrôleur des contributions directes qui, depuis, est devenu un des quarante de l'Académie française. C'était M. Jules Sandeau.

Il s'établit entre ce jeune écrivain alors inconnu et M<sup>me</sup> Dudevant un commerce d'idées qui donna naissance à leur première production littéraire à tous les deux. Ils composèrent ensemble le roman de *Rose* et de *Blanche* (en cinq volumes in-12), qui parut en 1831, et, à l'occasion de cette publication, M<sup>me</sup> Dudevant alla vivre à Paris seule avec sa fille, et dans l'intention d'écrire pour suffire à ses besoins.

En 1832, dit Vapereau qui est parfaitement renseigné, en 1832, parut *Indiana*, écrit par M<sup>me</sup> Dudevant seule sous le nom de George Sand que Delatouche lui fit prendre. *Valentine* et *Lelia* suivirent en 1832 et 1833. En 1833 et 1834, voyage en Italie avec Alfred de Musset. En 1835, M<sup>me</sup> Dudevant fait connaissance avec Michel de Bourges, Lamennais et Pierre Leroux.

« En 1836, sa situation avec son mari s'empira ; un jugement du tribunal de première instance prononça la séparation de corps sur la demande de M<sup>me</sup> Dudevant et lui attribua l'éducation et la garde de ses deux enfants. M. Dudevant fit appel de ce jugement, puis il se désista. »

Imitons la réserve de Vapereau au sujet de ce procès qui fit grand bruit à l'époque où il eut lieu. Disons seulement que la demande de la femme était fondée sur des actes de vivacité du mari, que le temps s'est chargé d'expliquer.

Disons, en outre, que M. Dudevant ne se défendit pas en appel, parce que comme justiciable et surtout comme époux, il avait soif de repos.

Mais, il est un incident de ce procès qui mérite d'être rappelé ici parce qu'il s'est produit dans l'arrondissement de Nérac où il occasionna, dans son temps, un très vif mouvement d'opinion publique.

Ainsi que le dit très exactement Vapereau, la cour de Bourges avait ordonné que la garde et l'éducation de ses deux enfants serait confiée à M<sup>me</sup> Dudevant. Les deux enfants étaient à Guillery avec leur père qui avait abandonné Nohant depuis le procès en séparation de corps. M<sup>me</sup> Dudevant ne voulut laisser à personne le soin d'exécuter l'arrêt de la justice en ce qui concernait ses enfants, et elle alla les chercher elle-même à Guillery, dans une chaise de poste où s'étaient assis, avec elle, le lieutenant de gendarmerie de Nérac, M. Hausmann, alors Sous-Préfet de l'arrondissement du même nom, et M. Charles Laffitte, nommé depuis peu procureur du Roi près le tribunal de première instance de Nérac. A l'arrivée de la voiture, M. Dudevant remit lui-même les deux enfants à leur mère qui ne descendit pas.

La sensation produite par cette exécution sans précédent d'une décision judiciaire, fut considérable dans le pays et détermina en faveur de M. Dudevant un sentiment de sympathie qui lui a été fidèle jusqu'à sa mort.

A partir de cette époque, M<sup>me</sup> George Sand n'a revu son mari que deux fois : à Nohant, à l'occasion du mariage de M<sup>me</sup> Clésinger, et, dans le courant de l'année 1865, à Guillery, où elle fut rappelée par des circonstances douloureuses au milieu desquelles sa conduite, comme celle de son mari, furent également honorables.

Maurice Dudevant, son fils, qui était de la part de sa mère l'objet d'une véritable idolâtrie, ce qui ne l'a pas empêché de conserver toujours avec son père d'excellentes relations, Maurice Dudevant se trouvait à Guillery, accompagné de sa jeune femme et d'un charmant petit garçon qui leur était né depuis peu de temps. Cet enfant y tomba malade ; son état s'empira rapidement, et une dépêche télégraphique annonça à sa grand'mère qu'il était sur le point d'expirer.

Blessée au cœur dans ses deux affections les plus chères, George Sand n'hésite pas. Après avoir annoncé son départ de Nohant à Maurice, elle arrive à Agen avec un médecin qu'elle emmène, prend une chaise de poste et se rend directement à Guillery. Au moment où la voiture entrait dans l'avenue qu'elle parcourut rapidement, M. Dudevant était assis dans le vestibule de sa maison, ayant près de lui un

de ses amis. Celui-ci se retire par discrétion. M. Dudevant s'avance jusqu'au seuil de la porte, George Sand met pied à terre, elle embrasse son mari en l'entourant de ses bras et court à son petit-fils.

Après avoir couvert de caresses cet enfant qui vient de mourir, George Sand voulait quitter Guillery sans aucun retard. Mais, sur les observations de M. Dudevant, elle dina et coucha dans la maison de son mari.

C'est la dernière fois qu'ils se sont vus ; mais, plus tard, et toujours dans des circonstances douloureuses, ils devaient se rencontrer encore sur la question de leurs enfants.

Par suite de ses longs démêlés judiciaires avec sa femme, des legs onéreux et viagers dont il était chargé, de la mévente et de la diminution progressive et naturelle de ses denrées, M. Dudevant se trouvait dans une position financière qui l'obligeait impérieusement à aliéner la terre de Guillery pour éteindre sa dette et assurer à ses dernières années une aisance égale à celle dans laquelle il avait toujours vécu. Après de nombreuses et pénibles hésitations, il se décida enfin, dans le courant de l'année 1866, à mettre en vente Guillery. Sa famille en fut informée par lui : elle vit avec regret une détermination dont elle ne comprenait pas toute la nécessité et dont elle croyait, à tort, le but hostile à ses intérêts. De là une lutte pacifique en la forme, mais ardente au fond, dans laquelle George Sand intervint avec son énergie, son éloquence et son talent habituels. Les lettres qu'elle écrivit à cette occasion, en assez grand nombre, sont de véritables modèles du genre. Elle s'y exprime comme un homme d'affaires accompli, dans un style qu'aucun homme d'affaires n'a jamais connu ! Elle y déploie la passion de la mère, la souplesse de la femme qui veut arriver à ses fins, l'habileté de l'avocat qui veut gagner sa cause, l'inimitable talent de l'écrivain consommé.

Vains efforts et peines perdues ! Guillery fut vendu en 1867, et il devait l'être. Le prix en est revenu, en majeure partie, aux enfants de M. et de M<sup>me</sup> Dudevant, et M. Dudevant est mort à Barbaste, à six kilomètres de Guillery, le 8 mars 1871, après avoir passé les quatre dernières années de sa vie dans le calme et le repos qu'il avait vainement poursuivis jusques-là.

George Sand, sa femme, vient de mourir à son tour.

Ces deux existences, si diversement et si violemment agitées, sont aujourd'hui confondues dans la mort.

La religion les a honorées l'une et l'autre de ses pompes suprêmes et Dieu seul est désormais leur juge.

Mais, il nous appartient à nous de dire que George Sand a légué à la France un nom qui ne périra pas et que M. Dudevant a laissé à ses enfants, à ses amis, au département de Lot-et-Garonne, le souvenir d'un honnête homme, d'un bon citoyen et d'un ami dévoué parmi les plus dévoués.



# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

---

Les publications nouvelles restent encore peu nombreuses, et il est heureux, chers lecteurs, que nous puissions grouper aujourd'hui les contingents des deux derniers mois ; mais la fin de ces longues vacances littéraires est proche et la librairie parisienne retrouvera bientôt sans doute toute son activité habituelle.

En attendant, sachons accepter bravement notre pauvreté actuelle et utilisons toutes nos ressources.

∴

Silence presque absolu des poètes dont nous ne pouvons indiquer qu'un seul recueil :  
Henri Taupin. — *Matin du cœur*. (Sandoz. — 1 vol. in-18.)

Pour mémoire.

∴

Les romanciers eux-mêmes, relativement avarés de leurs œuvres banales, semblent attendre ou se recueillir. — Voici donc tout ce que cette attitude nous permet de citer :

Francisque Sarcey. — *Le Piano de Jeanne*. (Lévy. — 1 vol. in-12.)

Recueil de quatre nouvelles, très heureusement conçues et excellemment écrites.

Tony Révillon. — *L'Exilé* (roman contemporain). (G. Decaux. — 1 vol. in-12.)

Charles Rozan. — *La jeune Fille* (Lettres d'un ami). (Ducrocq. — 1 vol. in 12.)

Louis Ulbach. — *Lettres d'une honnête femme*. (Lévy. — 1 vol. in-12.)

Trois ouvrages diversement intéressants et recommandables.



Amédée Achard. — *Le Roi de cœur*. (Lévy. — 1 vol. in-12.)

Trois nouvelles charmantes

Victor Perceval. — *Le Secret du Docteur*. (Dentu. — 1 vol. in-12.)

Constant Guérault. — *Le Drame de la rue du Temple*. (Dentu. — 2 vol. in-12.)

Xavier de Montépin. — *La Sorcière rouge*. (Dentu. — 3 vol in-12.)

Du drame à outrance, de l'imagination, de l'ingéniosité et de l'excessif. Le primeur des deux dernières œuvres a été offerte aux lecteurs du *Voleur illustré* et du *Figaro*, qui n'en sont pas plus fiers sans doute.

George Sand. — *Contes d'une Grand'Mère*. (Lévy. — 1 vol. in-12.)

Recueil délicieux de huit nouvelles honorant une signature magistrale.

..

Ce n'est certes pas avec dédain que nous trouvons à citer quelques livres de voyage :

Jurien de la Gravière. — *La Station du Levant*. (Plon. — 2 vol. in-18.)

G. Reinach. — *La Serbie et le Monténégro*. (Lévy. — 1 vol. in-12.)

Vicomte de Vogué. — *Syrie, Palestine, mont Athos*. (Plon. — 1 vol. in-18.)

Cyrille. — *Voyage sentimental dans les pays Slaves*. (Palmé. — 1 vol. in-12.)

Aucun de ces ouvrages ne doit certainement manquer d'intérêt. Nous laissons aux lecteurs le soin de s'informer eux-mêmes.

..

Terminons cette nomenclature par l'indication de deux ouvrages plus spécialement littéraires qui nous offrent un appoint précieux :

Lemercier de Neuville. — *Théâtre des Pupazzi*. (Lyon. Scheuring. — 1 vol. in 8°)

Il est sans doute inutile d'insister longuement sur ce théâtre drôlatique bien connu de tous. Cela est fin, original, spirituel et délicieux. Il fallait assurément un talent réel pour *inventer* ces marionnettes satiriques, ces pantins aristophanesques, ces *Pupazzi* enfin, et la création de ce genre excentrique dû au découragement d'un écrivain aux abois, exigeait une vivacité d'esprit et une faculté d'assimilation peu communes.

Charles Monselet. — *Les Ressuscités*. (Lévy. — 1 vol in-12.)

Ceci est œuvre destinée aux gourmets littéraires. C'est un recueil de notes, de souvenirs anecdotiques et personnels, de portraits à la plume où l'esprit est répandu pleines mains. Nous n'avons pas souvent l'occasion de recommander aux lecteurs des pages aussi remarquables et aussi parfaitement exquises.

JULES ANDRIEU.

NOTA. — Tous les ouvrages mentionnés au *Bulletin bibliographique* se trouvent à la librairie **Michel et Médan**, à Agen.



## UNE EXCURSION

# AU PECH DE BÈRE.

---

Le Pech de Bère est un des points culminants qui dominent les fertiles vallées du Lot et de la Garonne. Placé au centre des côteaux de Nicole qui lui font comme une ceinture verte et blanche du plus gracieux aspect, il permet de promener la vue sur un très beau paysage. On dirait un coin du Tyrol italien.

Quand nous le visitâmes, deux amis et moi, dans les derniers jours de septembre, c'était le matin : la chaleur était lourde ; une brume assez épaisse donnait aux objets une teinte vague et le cite mal éclairé offrait à nos regards des formes indécises.

Tout-à-coup, au souffle d'une forte brise, la brume s'enlève comme un rideau de théâtre.

Le ciel est pur ; le paysage s'illumine de vives clartés ; l'horizon jette un manteau de pourpre sur ses lignes bleues. Là , à gauche, Clairac, Laparade, Castelmoron, fuient derrière la croupe dorée des collines. A droite, Tonneins, la fille du riche gallc-romain, *Tonantius* ; Le Mas, qui prit naissance et grandit autour d'un prieuré du moyen-âge ; le château historique de Calonges et sa forêt.

En face, Damazan, riante et coquette, semble vous appeler ; Buzet, ancienne possession de la famille de Beaumont, à laquelle appartenait cet éloquent archevêque dont les écrits firent justice des sophismes de Rousseau ; Monheurt et le Port-de-Pascau, baignant leurs pieds dans le fleuve ; plus près Aiguillon dont le nom éveille tant de souvenirs et qui fut, au siècle dernier, comme un reflet de la brillante cour de Versailles.

Ici une plaine lumineuse où sont assises de nombreuses villas, des fermes, des maisonnettes blanchies à la chaux, s'égayant au soleil et semblables aux tentes d'un camp arabe ; dans le lointain apparaissent les côteaux de Vianne et de Xaintrailles et la lande, bizarre et piquante réminiscence du désert d'Afrique dans cette magnifique contrée.

A vos pieds, de vastes prairies coupées ça et là par des bouquets de peupliers ; des routes qui s'entrelacent comme des rubans argentés à travers des terres de couleur brune, le chemin de fer dont les convois aperçus d'une telle altitude prennent, pour ainsi dire, la proportion de ces wagons fabriqués pour jouets d'enfants ; enfin le Lot et la Garonne qui, après avoir caressé de leurs ondes la petite ile de Rébecquet, ce nid de fleurs et de verdure, se confondent dans un amoureux embrassement.

Pendant que nous sommes en contemplation devant ce merveilleux tableau, des bruits se lèvent autour de nous, le panorama s'anime, des gens se croisent sur tous les chemins, ceux-ci regagnant leurs demeures, ceux-là descendant du plateau pour se rendre en toute hâte au prochain village ; un troupeau de bœufs, revenant du pâturage, gravit péniblement le sentier tortueux que nous avons suivi, un bouvier insouciant entonne derrière eux son allègre chanson ; un couple de perdreaux — deux amoureux — s'envolent effarouchés du milieu des vignes qui suspendent aux rochers leurs draperies de pampres. Des milliers d'oiseaux gazouillent en se poursuivant de branche en branche sur les abricotiers ; quelques grives précoces viennent s'enivrer du jus de raisin ; les alouettes d'hiver se grisent de lumière, en poussant leurs petits cris joyeux. La cloche d'une modeste église de campagne annonce l'heure de la prière, la brise murmure de doux accords dans le feuillage des arbres et, de temps à autre, un train rapide joint sa voix de tonnerre à tous ces bruits. à toutes ces voix, à tous ces chants.

Bientôt j'eus la fantaisie d'évoquer les générations qui, dans l'espace de vingt siècles, ont foulé ce sol, y vécurent ou sont venues y mourir, de faire mouvoir dans ce cadre magique ces races, ces peuples, ces armées, ces hommes célèbres, ces femmes illustres, dont l'histoire nous a conservé le nom, de rendre un moment à la vie cette poussière humaine depuis longtemps mêlée à la terre sacrée de la patrie.

Voici le Nitiobrige Teutomar à la tête d'une troupe de cavaliers

gaulois et aquitains, le corps blanc et demi-nu, avec des bracelets d'un métal précieux et un collier enrichi de pierreries, grand, blond, avec les yeux bleus, armé d'une hache et portant au flanc un grand sabre sans pointe. Ces soldats à l'allure intrépide ressemblent aux sauvages peuplades de l'Amérique dont les mœurs et l'existence aventureuse nous ont si vivement intéressés dans les romans de Cooper. Leur chef, type de la témérité gasconne, osa un jour, par bravade, faire sa sieste à la barbe des Romains pendant le siège de Gergovie et ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

César s'avance. Voyez-vous cette pâle figure, fanée avant l'âge par les débauches de Rome, cet homme délicat et épileptique marchant sous la pluie, à la tête des légions, traversant la Garonne à la nage ? Le voyez-vous à cheval entre les litières où ses secrétaires étaient portés, dictant quatre, six lettres à la fois ; il promène sur le pays un œil conquérant et donne à son lieutenant Crassus l'ordre d'en finir. Une lutte suprême s'engage ; les *Sotiates* (peuples confédérés) accourent de toutes parts ; les légions, toutes étincelantes d'airain et de fer, opposent la science et la discipline à leur fougueux ennemi — *Diù ac acriter pugnatum est.* — L'Aquitaine est soumise.

Mais les Romains finirent par se disputer entre eux cette riche conquête. Partout des guerres ; partout des révoltes, des trahisons, des compétitions ardentes et des usurpations. La force prime le droit. Les armées passent et repassent, semant l'épouvante, semant la mort. Saluez ces aigles, ces faisceaux, ces étendards : Tétricus a usurpé la couronne impériale à Bordeaux ; il est acclamé, il triomphe ; et maintenant le voilà à pied, humilié, vaincu, marchant derrière le char de son vainqueur Aurélien.

Les Goths arrivent ; la civilisation romaine pâlit. A la suite défilent l'Hérule aux joues verdâtres, le Saxon aux yeux d'azur, le Sicambre aux cheveux graissés, le Bourguignon, géant de six pieds, le Suève, le Sarmate, le Gépide, etc. Tout est mêlé, hommes, armes, habitudes, vêtements ; les anneaux de fer, les peaux de bêtes, les tuniques étroites, les corps velus et tatoués, les casques de têtes de loup, les saies bigarrées ; haches, frondes, crochets, massues, filets de cuir, flèches armées d'os pointus ; les uns antropophages, et se parant de la peau des vaincus, les autres adorant des épées et des monstres ; ceux-ci à cheval sur des rennes, ceux-là en barques, en chariots. Ce qu'ils avaient de commun, c'était le mépris de la vie, la soif du sang et la fureur de détruire. Et sur ce torrent humain dont les flots

écumeur roulant avec fracas, comme autrefois la colombe de l'arche au-dessus des eaux de l'abîme, plane l'idée chrétienne d'où va sortir une civilisation nouvelle, la paix, la fraternité, l'amour et le salut du monde.

Les Franks firent crouler le trône des rois Visigoths. « La terreur de leur nom retentissait au loin. » De Toulouse à Bordeaux, ils portent leurs armes victorieuses. L'Aquitaine les avait appelés à son secours. D'alliés ils tentèrent de devenir maîtres !

Un épisode de ce grand drame, c'est l'invasion sarrazine qui passe comme une flamme et s'éteint, ne laissant derrière elle que des ruines et des pierres noircies, ainsi que l'attestent encore les vieux murs des arènes d'Arles.

Autrement terrible et persistante fut la guerre des Franks. Pendant près de trois siècles, ils piétinent avec acharnement sur la nationalité de ces braves populations méridionales et la mettent en lambeaux. Dans cette lutte, une imposante figure se détache, c'est celle du duc Waïfer. De stature colossale et doué d'une vigueur extraordinaire, ce jeune chef possédait tout ce qui inspire la confiance et l'admiration ; l'énergie avec laquelle il usa du commandement prouve que ses facultés morales n'étaient point au dessous des avantages physiques. Contre son habitude, Dieu avait mis une grande âme dans un corps de géant. Le roi Pépin ne pouvant le vaincre, le fit lâchement assassiner.

Le fils de Pépin, Charlemagne, consolida sa domination sur le territoire aquitain avec sa redoutable épée. Mais quel désastre ! Le puissant empereur, jusque-là invincible, recule à Ronceveaux. Il ne peut retenir son armée taillée en pièces. Au milieu de ses pairs et de ses chevaliers, il écoute, anxieux, le cor de Roland dont le son lamentable est porté d'écho en écho jusqu'au Pech de Bère.

Ah ! voilà les Nordmans ! sur leurs petits bâtiments ayant à la proue un dragon aux ailes déployées, ils remontent le Lot et la Garonne et vont jusqu'au château de Casseneuil poursuivre le fantôme de la grandeur impériale.

Cette femme, c'est la célèbre Aliénor qui personnifie en elle la civilisation du <sup>xii</sup>e siècle, par son génie, ses mœurs galantes et sa beauté. Montée sur un char attelé de mulets blancs aux freins dorés, elle a pour cortège de belles dames, de riches barons, des chevaliers, des troubadours. Ce sont sur son passage des acclamations,

des cris de joie, des chants d'amour. Et à ces chants répondent les sirventes, le cri de guerre de Bertrand de Born :

« Je vous le dis, le boire, le manger, le dormir n'ont pas tant de saveur pour moi, que d'ouïr crier des deux parts : à eux ! et d'entendre hennir les chevaux démontés dans la forêt ; et d'entendre crier : à l'aide ! à l'aide ! et de voir tomber dans les fossés petits et grands sur l'herbe ; et de voir les morts qui ont des tronçons de lances dans les flancs traversés. »

Et voilà notre belle contrée plus que jamais en proie aux gens de guerre. Alors se multiplient les bandes de brigands mercenaires connus sous le nom de *cotereaux*, *routiers*, *brabançons*, *basques*, qui pillent et tuent tout sans miséricorde. Dans la mêlée, à travers un nuage de poussière et de sang, apparaît la bannière d'Angleterre, tenue par les vaillantes mains de Richard Cœur-de-Lion.

La croisade des Albigeois commence. Simon de Montfort, sous prétexte d'hérésie, promène dans tout le Midi l'incendie et le meurtre. Les eaux du Lot et de la Garonne sont rougies du sang des victimes.

Puis, pendant trois cents ans encore, les guerres anglo-françaises vont broyer les générations au désespoir.

Impitoyable comme Montfort, le prince de Galles, appelé le prince Noir (Black prince), passe avec sa sombre armure, comme le démon de l'incendie et du ravage. Plus cruel que la peste qui venait de sévir, tout ce que le fléau avait épargné dans sa rage aveugle, il le met à feu et à sang. Il y avait plus d'un siècle que les flammes allumées par les Français étaient éteintes lorsque la torche anglaise vint pétiller au-dessus des toits de nos pères. Voici le brave Chandos et Raoul de Coucy et le sire de Craon et le comte d'Armagnac et les troupes qui suivent ces capitaines avec leurs gonfanons et leurs bannières : les Gascons, les Poitevins, les Nordmans, les Anglais, les Bretons, les grandes compagnies, aussi âpres au pillage que les routiers du *xiii<sup>e</sup>* siècle.

D'une grande campagne et estoient foison  
Gent de mainte manière de male nacion ;  
L'un Engloiz, l'autre Escot, si avait maint Breton,  
Hannier et Normant y avoir à foison.  
Par le païs aloient prendre lor mansion,  
Il ne demoroit buef, ne vache, ne mouton,  
Ne char, ne vin, ne pain, ne oie, ne chappon.  
Tuit pillart, murdier, traiteur et larron.



Ainsi s'exprimait, racontant plus tard les calamités qui désolèrent l'Agenais, la Chronique de Bertrand Duguesclin. Duguesclin, ce type de la valeur et du patriotisme ! Lui aussi a vu ce site charmant qui est là sous nos yeux ; il a foulé ce sol quand il conduisait ses bandes à la victoire ou quand, trahi par la fortune, il se rendait captif à sa prison de Bordeaux.

Où courent ces deux armées ? Ce roi c'est Charles VII, qui fait porter devant lui l'oriflamme victorieuse. Ce guerrier, blanchi sous le harnais, c'est Talbot qui a longtemps tenu en échec la fortune de la France. Mais ses troupes fuient devant l'artillerie française et entraînent dans leur fuite l'intrépide et vieux capitaine. Une bataille décisive s'engage. Talbot fait des prodiges ; son fils est tué à ses côtés. Le même boulet leur donne la mort. Au souvenir de ce glorieux trépas, on se rappelle les beaux vers que Shakespeare a mis dans la bouche du père serrant son fils dans ses bras :

« Come side by side, together live and die, »

« And soul with soul from France to heaven fly. »

Allons, tous deux inséparables, vivons et mourons ensemble,

Et que nos deux âmes s'envolent unies de la France dans les Cieux.

Après quelques années de repos, la Réforme déclencha au xvi<sup>e</sup> siècle les horreurs de la guerre civile.

Le canon gronde ; les arquebusades retentissent d'une rive à l'autre de la Garonne. Catholiques et Huguenots, transportés de fureur, combattent avec férocité. Ils se poursuivent tour à tour. Tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, ils usent de terribles représailles. C'est Montluc qui laisse des traces de son passage en pendant les prisonniers protestants aux arbres des routes ; c'est Duras ou tout autre chef calviniste qui fait main-basse sur les populations catholiques et détruit les églises. Là-bas, voyez le panache blanc d'Henri de Béarn, « toujours au chemin de l'honneur et de la victoire. » Admirez l'allure héroïque de ses compagnons d'armes, du Bartas, Lanoue, d'Aubigné, Biron, etc. Admirez Catherine de Médicis qui se rend en litière avec son escadron volant de filles d'honneur aux conférences de Nérac. Voici Jeanne d'Albret, dont le vieux père disait après la naissance d'Henri IV : *La brebis a enfanté un lion* ; elle se dérobe par la fuite à l'enlèvement projeté par la Cour de France. Voici Charles IX, voici Marguerite de Valois, aussi spirituelle que galante,

voici la fleur de la noblesse gasconne. Voici des diplomates, des capitaines, des femmes charmantes. Aujourd'hui, le paysage a un air de fête ; demain, on sonnera le tocsin, et des bandes furieuses se livreront à tous les excès.

Royalistes, ligueurs, protestants continuent la lutte jusqu'à l'avènement d'Henri IV. Puis la paix ; puis une nouvelle guerre, atroce, sanguinaire, sans trêve ni merci.

Louis XIII marche contre les calvinistes qui ont levé l'étendard de la révolte. Il écrase avec des forces supérieures Monheurt, Clairac, Aiguillon, Tonneins. Entendez le bruit de l'artillerie, la fusillade, les cris des combattants, le cliquetis des armes ; contemplez avec douleur les murailles qui s'écroulent et la flamme qui monte rougeâtre au faite des maisons. Le roi s'avance calme et fier au milieu de ses mousquetaires ; la reine Anne d'Autriche, dans tout l'éclat de sa beauté, remonte la Garonne avec un brillant cortège. Mais que vois-je apparaître dans le lointain ? Un convoi funèbre. Le connétable de Luynes a été tué devant Montauban, et son corps est porté sur un char que traînent six chevaux caparaçonnés de noir. O dérision du sort ! les valets qui l'accompagnent, pour tromper les ennuis du voyage, jouent aux cartes sur le cercueil même de celui qui fut le tout-puissant favori du roi.

Ce carrosse, ces équipages, cette nombreuse livrée, ces hommes d'armes appartiennent à l'excentrique et brutal duc d'Epéron, gouverneur de Guyenne. Tyran impitoyable des populations confiées à son autorité, mais esclave d'une femme, il va sans cesse de Bordeaux à Agen où l'attire, plutôt par ses intrigues que par ses charmes, Nanon de Lartigue, sa maîtresse.

Mais la Fronde vient d'éclater à la voix de la princesse de Condé. Elle parcourt en amazone, pleine de séduction et d'attraits, ce territoire tant de fois dévasté. Condé et Conti volent sur ses traces. Duras, Lauzun, Castelmoron, Lusignan s'attachent à leur fortune. Mais bientôt les princes déçus se retirent avec leurs soldats en désordre devant l'armée royale, commandée par le duc d'Harcourt.

Cette guerre de la Fronde, dernière convulsion de la féodalité expirante, ne fut qu'un feu de paille ; et, pendant plus d'un siècle s'établit un gouvernement, majestueux d'ordre, d'harmonie et d'unité.

Tout-à-coup, dans ces campagnes paisibles, il se fait un bruit

étrange. Le soleil s'obscurcit. Une nuit blafarde, comme celle dont parle Pline dans son admirable récit de l'éruption du Vésuve, s'étend sur la vallée. Un vent furieux tord les arbres avec d'horribles sifflements et soulève les eaux du fleuve. Des flammes aux lueurs sulfureuses s'échappent çà et là du sol crevassé. Une multitude court dans tous les sens, éperdue et saisie de crainte. Nous sommes en 93 ! C'est la Terreur, c'est l'oppression, c'est la famine, c'est la misère, ce sont les déchirements des partis, les passions déchainées qui hurlent, la démagogie aveugle qui frappe et menace, des crimes qui s'accomplissent au nom de la liberté contre la religion, contre la justice, contre les droits sacrés de l'humanité ; et là-bas passent, comme des fantômes dans un tourbillon sanglant, Tallien et ses collègues de la Convention, la guillotine et ses bourreaux.

La vision s'évanouit. Le jour renaît splendide. Le paysage a repris sa grâce et sa sérénité. On entend s'agiter les grelots des chevaux de poste. D'immenses clameurs retentissent sur tous les points. Dans la direction d'Agen à Bordeaux, sur la route poudreuse, une berline ornée de trophées et de guirlandes au vert feuillage imprime un long et large sillon. La foule se presse enthousiaste et joyeuse pour contempler les traits du plus grand homme du siècle. C'est Napoléon I<sup>er</sup>, le front chargé de soucis et de gloire, ayant à ses côtés l'impératrice Marie-Louise, toute rayonnante de jeunesse et de beauté ; c'est le nouveau César qui, d'une main musela la Révolution, et, de l'autre, plaça la société moderne à l'abri de son épée.

Et maintenant que reste-t-il de toutes ces générations éteintes, de ces héros, de ces chefs d'armée, de ces grands politiques, de ces femmes qui ont eu une célébrité d'un jour ? rien, qu'un souvenir. Tous ces bruits d'armes, ces cris de haine, ces chants d'amour ou de guerre, ces luttes, ces alliances, ces passions ardentes, ces prodiges d'ambition ou de génie, ces espérances, ces désespoirs, ces crimes, ces vertus, ces lâchetés, ces dévouements, ces bourreaux et ces victimes, ces vainqueurs et ces vaincus, ces révolutions dans les gouvernements, dans les mœurs et dans les arts, ces civilisations brillant et s'éclipsant tour à tour, ces millions d'êtres humains qui ont vécu, lutté, aimé, souffert, ne firent que glisser, pour ainsi dire, sur le sol qui leur a servi de théâtre. Le laboureur, il est vrai, rencontre parfois sous le soc de sa charrue, comme dans la campagne romaine, des débris informes, des monnaies, des médailles, des tronçons d'armes brisées :

*Agricola incurvo terram molitus aratro,  
Exesa inveniet scabra rubigine pila  
Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanes...*

Mais, ne l'oublions pas, ce beau site que j'ai vu, du haut du Pech de Bère, sourire au soleil dans l'éblouissante transfiguration de ses champs, de ses vignobles, de ses prairies, renferme comme un précieux dépôt, alluvion par alluvion, les cendres de nos aïeux. Ramassez au hasard sur ces côteaux, dans cette plaine, le long des chemins, cette vaine poussière, passez-la, si vous pouvez, au crible de l'esprit, et vous n'y trouverez pas un grain, pas un atome, pas une particule d'atome qui ne soit une fibre de l'homme, une larme, une goutte de son sang, une sueur de son travail.

JEAN LACOSTE.



# LES ALIÉNÉS

## DE LOT-ET-GARONNE A L'ASILE DE MONTAUBAN

### Pendant l'année 1875.

---

Le chiffre tue, l'interprétation vivifie, dit M. le professeur Fonssagrives, en terminant la préface de son spirituel ouvrage de l'*Hygiène des villes*. Il a raison ; mais pour que l'interprétation soit vivifiante, abstraction faite de la sagacité de l'observateur, deux choses sont indispensables : ne jamais additionner que des unités de même nature, et ne jamais conclure que d'un nombre considérable de faits recueillis durant de nombreuses années. Ne jamais additionner que des unités de même nature, cette recommandation vous fait sourire, lecteurs, et vous ne pouvez vous empêcher de reporter vos souvenirs à cet âge badin où l'on vous enseignait les règles de l'addition. Vous trouvez plaisant qu'on vous rappelle un tel précepte, ce soin vous paraît puéril et vous semble un enfantillage au frontispice d'une étude sérieuse. Détrompez-vous. L'addition est fertile en écueils, quand elle porte sur des individualités, et contre cette opération, en apparence si facile, est venu se briser plus d'un grand esprit. Il n'y a pas de fièvres, il n'y a que des fiévreux, disait avec beaucoup de tact pratique un illustre clinicien, voulant montrer par-là combien différaient deux malades atteints pourtant d'une même affection, et combien péchaient par la base les conclusions thérapeutiques tirées de la statistique. Il en est du moral comme du physique, de l'état psychique de deux âmes comme des traits du visage ; ils diffèrent beaucoup entre eux, quelle que soit leur ressemblance. S'il est déjà si difficile d'additionner entre elles les choses matérielles, qu'est-ce

donc quand il faut pénétrer dans les choses de l'esprit, et réunir dans un même groupe, non plus les altérations du corps, mais les perversions de l'entendement. La statistique, pendant un moment, est tombée dans un grand discrédit, et elle, qui bien maniée, peut rendre d'immenses services à la science, fut sur le point d'être abandonnée comme n'engendrant que l'erreur. D'où venait cette réaction contre un moyen d'investigation aussi puissant ? Hélas ! les savants les plus illustres avaient péché par oubli de ce précepte qui tout à l'heure pourtant vous faisait sourire.

En second lieu, avons-nous dit, il faut baser ses conclusions sur un nombre considérable de faits recueillis durant plusieurs années. En effet, des circonstances tout accidentelles peuvent, par exemple, amener une mortalité très grande durant un ou deux ans, et l'observateur qui regarderait, comme moyenne générale, les chiffres obtenus pour cette courte période, tomberait dans l'erreur. Si on embrasse, au contraire, un long laps de temps, toutes ces causes fortuites se fondent, les fâcheuses sont balancées par les avantageuses, et on arrive ainsi à un résultat précis. « C'est avec une extrême réserve, écrit M. Renaudin, qu'il faut examiner les observations recueillies durant une période ; ce sont des faits dont il faut tenir note et dont il est essentiel de bien préciser la physionomie, mais il ne faut pas trop se hâter de les prendre pour base d'une théorie absolue tant qu'une autre période n'est pas venue soit confirmer les premiers résultats, soit indiquer les modifications que peuvent leur faire subir les variations de la constitution médicale. »

Grâce à une observation plus exacte de ces deux préceptes, la statistique a reconquis le rang qu'un moment elle avait perdu, et aujourd'hui elle occupe une place importante dans toutes les recherches scientifiques. Nous ne sommes ni son partisan enthousiaste, ni son ennemi acharné, nous l'apprécions à sa juste valeur, et nous croyons que la répulsion qu'éprouvent encore à son égard certains esprits éminents tient à une observation superficielle. Les poètes racontent qu'entre l'île de Caprée et la côte d'Italie, une femme d'une rare beauté attirait les voyageurs par ses chants mélodieux, et que l'infortuné, séduit par tant de charmes, mourait dans l'extase et la contemplation si son regard hardi et scrutateur ne pénétrait pas l'onde et ne savait aller chercher au sein des flots la queue bifurquée du monstre ; la statistique fait au savant qui vient à elle un accueil froid et décevant ; à l'inverse de la sirène, comme une jeune

filles elle cache ses attraits et ne les livre qu'à ceux qui savent les deviner sous son manteau de chiffres.

Elle a fait progresser toutes les sciences ; les services qu'elle a rendus à l'aliénation sont immenses, on peut même dire que c'est par elle que la psychiatrie s'est fondée. Nous allons rappeler quelques-unes des découvertes que nous lui devons ; nous ne serons pas hors de notre sujet, car ce travail contient un grand nombre de tableaux statistiques, et il n'est pas inutile que l'on se rende bien compte de leur valeur. L'étude des maladies mentales est tout à la fois administrative et médicale. Par les dangers qu'il fait courir à lui-même et à la société, par les causes d'excitation qu'il rencontre dans le monde et qui aggravent chaque jour son délire, l'aliéné doit être isolé dans des conditions spéciales, dans des établissements où il trouve protection contre sa propre fureur, traitement contre sa maladie. Dans cet ordre d'idées, nous citerons parmi les services rendus par la statistique, la fixation des programmes administratifs de l'assistance publique. En déterminant la proportion des aliénés par rapport au chiffre total de la population d'un département, elle a indiqué les dépenses qu'il fallait inscrire au budget et l'étendue qu'il fallait donner aux asiles. Mais c'est surtout à la psychiatrie proprement dite qu'elle a été utile. N'est-ce pas elle qui a établi la question importante de l'influence du degré de la civilisation sur le développement de la folie ; la part immense à faire à l'hérédité, qui sans être une cause fatalement déterminante peut cependant à elle seule engendrer l'aliénation ; la part qu'on devait faire aussi à l'âge, au sexe, au tempérament, aux conditions d'existence, aux saisons, aux grandes commotions politiques et religieuses. N'est-ce pas elle qui a donné ce résultat consolant que plus d'un tiers de ceux qui s'adressent aux aliénistes rentrent guéris dans le monde, et qu'un tiers encore, sans arriver à une guérison complète, voient pourtant leur état s'améliorer au point de pouvoir être rendus à la liberté ; qui a démontré que l'agglomération des populations dans les grandes villes favorise le développement de la maladie, restreinte au contraire par la dissémination dans les campagnes ; qui a conduit à reconnaître la prédominance des causes physiques sur les causes morales. N'est-ce pas elle qui, comparant les résultats obtenus dans la succession des temps et dans les divers pays, a permis de dire que, pour l'aliénation comme pour toute autre maladie, il existe, suivant les années, une constitution pathologique particulière dont il faut nécessairement tenir compte pour l'appréciation de la physionomie des cas qui se

succèdent ; qui a jeté une grande lumière sur l'étude comparée des vésanies dans des climats différents. N'est-ce pas elle encore qui a mis au jour ce fait curieux, qu'il y a pour l'aliénation, comme pour les autres affections, des périodes de recrudescence, d'épidémies, si nous pouvons ainsi dire, par exemple, pour toute la France : 1816 à 1824, 1833 à 1840, 1845 à 1846. N'est-ce pas elle enfin qui, seule, pourra trancher la question si controversée de l'influence de l'emprisonnement cellulaire sur les facultés mentales ? Voilà un aperçu des principaux services qu'elle a rendus ; n'avions-nous pas raison de dire que c'est un puissant moyen d'investigation.

Les données fournies par la statistique ne doivent être acceptées, disons-nous, que si elles reposent sur un nombre considérable de faits ; il est certain dès lors que l'aliéniste resterait toujours dans l'impossibilité de conclure s'il n'avait à sa disposition que les cas qu'il a lui-même observés et s'il ne pouvait utiliser les documents recueillis par ses devanciers. Il était urgent d'établir une méthode statistique uniforme, non-seulement nationale, mais encore internationale ; à cette condition seule on pouvait faire une étude comparée fructueuse de l'aliénation. Ce n'est pourtant qu'au congrès aliéniste de 1867 qu'une méthode générale a été adoptée. Ce congrès, composé des aliénistes les plus éminents de notre époque, a tracé la voie à suivre. Nous nous y sommes scrupuleusement conformé, et tous nos tableaux statistiques ne sont que la copie fidèle des leurs.

Nous devons dire dès maintenant que le travail que nous offrons aux lecteurs de la *Revue* sur les aliénés de Lot-et-Garonne est une étude toute personnelle et exclusivement scientifique. Nous nous expliquons : l'asile de Montauban est quartier d'hospice ; nous ne pouvions, sans indiscretion, livrer à la publicité un budget dont nous n'avions pas la responsabilité ; nous avons dû laisser complètement de côté toute la partie administrative. Pour la partie médicale, nous ne nous sommes en rien servi des registres officiels de l'établissement, où sont consignés le mouvement de la population et les appréciations du médecin en chef ; à lui seul revient le droit de publier de tels documents. Ce travail est donc le résultat d'observations personnelles et d'une étude suivie sur les aliénés de Lot-et-Garonne depuis notre arrivée dans l'établissement ; à nous seul incombe, par conséquent, la responsabilité des diagnostics portés, des tableaux statistiques dressés, des faits relatés. Si les médecins qui nous feront l'honneur de nous lire y rencontrent des inexactitudes et des erreurs, c'est à nous qu'ils les imputeront.



Nous devons aussi prévenir que, nous conformant aux préceptes que nous avons développés, nous avons été très sobre de considérations particulières relatives au Lot-et-Garonne ; nous ne pouvions, sans nous mettre en contradiction avec nous-même, tirer des conclusions de faits observés durant la courte période d'un an. Cette impossibilité où nous étions d'entrer dans une étude fructueuse des causes de l'aliénation dans ce département, nous a donné l'idée, pour rompre la monotonie des tableaux statistiques et des considérations qu'ils comportent, d'intercaler une série des observations les plus intéressantes prises parmi les malades entrés en 1875. Elles auront le double avantage d'animer un peu notre travail et d'initier le lecteur à toutes les variétés vésaniques.

Ces préliminaires posés, voyons quelle était, à l'asile de Montauban, la population aliénée de Lot-et-Garonne au 1<sup>er</sup> janvier 1875. Elle se composait de 64 hommes et de 49 femmes ; en tout, 113 malades, qui se décomposaient ainsi : 32 cas de manie, 13 hommes et 19 femmes ; 18 cas de lypémanie, 10 hommes et 8 femmes ; 6 cas de monomanie, 4 hommes et 2 femmes ; 7 cas de folie des persécutions, 4 hommes et 3 femmes ; 3 cas (hommes) de manie raisonnante ; 13 cas de folie épileptique, 8 hommes et 5 femmes ; 6 cas (hommes) de folie paralytique ; 18 cas de démence, 11 hommes, dont 3 avec agitation et 8 sans agitation, et 7 femmes, dont 2 avec agitation et 5 sans agitation ; enfin, 10 cas d'idiotie, 5 hommes et 5 femmes. Le tableau suivant permet de saisir dans ses moindres nuances l'état mental de tous ces aliénés.

**Tableau n° 1,**  
*Existant au 1<sup>er</sup> janvier 1875.*

|                           |                           | M. | F. | T. |
|---------------------------|---------------------------|----|----|----|
| Manie . . . . .           | Simple aiguë. . . . .     | 1  | 1  | 2  |
|                           | Simple chronique. . . . . | 7  | 6  | 13 |
|                           | Remittente. . . . .       | 4  | 2  | 6  |
|                           | Intermittente . . . . .   | 1  | 8  | 9  |
|                           | Hystérique. . . . .       | •  | 2  | 2  |
| TOTAL des manies. . . . . |                           | 13 | 19 | 32 |

|                                                   |   |                             |    |    |     |
|---------------------------------------------------|---|-----------------------------|----|----|-----|
| Lypémanie . . . . .                               | { | Simple . . . . .            | 4  | 7  | 11  |
|                                                   |   | Avec stupeur. . . . .       | 2  | 1  | 3   |
|                                                   |   | Hypochondriaque. . . . .    | 2  | »  | 2   |
|                                                   |   | Anxieuse . . . . .          | 2  | »  | 2   |
| TOTAL des lypémanies . . . . .                    |   |                             | 10 | 8  | 18  |
| Folie des persécutions. . . . .                   |   |                             | 4  | 3  | 7   |
| Folie raisonnante, folie avec conscience. . . . . |   |                             | 3  | »  | 3   |
| Monomanie . . . . .                               | { | Religieuse . . . . .        | 2  | »  | 2   |
|                                                   |   | Ambitieuse . . . . .        | 2  | 1  | 3   |
|                                                   |   | Démoniaque . . . . .        | »  | 1  | 1   |
| TOTAL des monomanies . . . . .                    |   |                             | 4  | 2  | 6   |
| Démence consécutive<br>aux vésanies . . . . .     | { | Avec agitation . . . . .    | 3  | 2  | 5   |
|                                                   |   | Sans agitation . . . . .    | 8  | 5  | 13  |
| TOTAL des démences. . . . .                       |   |                             | 11 | 7  | 18  |
| Folie épileptique. . . . .                        |   |                             | 8  | 5  | 13  |
| Folie paralytique . . . . .                       |   |                             | 6  | »  | 6   |
| Idiotie . . . . .                                 | { | Imbécillité. . . . .        | 4  | 5  | 9   |
|                                                   |   | Faiblesse d'esprit. . . . . | 1  | »  | 1   |
| TOTAL des idioties . . . . .                      |   |                             | 5  | 5  | 10  |
| TOTAL général . . . . .                           |   |                             | 64 | 49 | 113 |

Ceux qui parcourront ce tableau seront certainement étonnés de n'y voir figurer ni la folie circulaire, ni la démence sénile, ni l'idiotie proprement dite. Pour ce qui est de la folie circulaire, on peut dire que c'est une forme relativement assez rare, nous entendons la folie circulaire confirmée. Les auteurs qui ont admis la fréquence de cette variété ont été induits en erreur, ce nous semble, par la tristesse et l'abattement qui caractérisent si bien la manie en voie d'évolution. « A cette période, dit Linas, les malades sont tristes,

chagrins, difficiles, anxieux, en proie à des inquiétudes vagues et à de sinistres pressentiments. Ils éprouvent des céphalalgies, des migraine, des sensations de resserrement dans les régions temporales, de pesanteur et de constriction au front et à l'occiput, un malaise indéfinissable, de l'angoisse respiratoire. » Quelquefois aussi, ajoutons-nous, quand la maladie marche vers la guérison, la convalescence s'annonce par le retour de quelques-uns de ces symptômes mélancoliques, mais cet ensemble constitue l'accès de manie, et ce serait une erreur que d'y voir la succession de deux états différents. L'absence complète de démence sénile nous a davantage frappé, et cela d'autant plus que le Tarn-et-Garonne nous en envoie beaucoup, beaucoup trop même, pourrions-nous dire. Nous verrons dans un moment qu'en 1875 un seul vieillard nous a été adressé, et encore pas pour cause de démence, mais bien plutôt pour une agitation maniaque déterminée par les émotions de l'inondation de la Garonne. Pour expliquer ce fait, nous sommes conduits à supposer que les hospices du département ont des salles de vieillards assez bien disposés pour qu'il ne soit pas nécessaire de recourir aux asiles. Nous n'avons pas non plus trouvé d'idiots proprement dits ; sous ce rapport encore, le Lot-et-Garonne l'emporte sur son voisin.

Les chiffres présentés par ce tableau peuvent donner lieu à diverses considérations dignes d'intérêt. Tout d'abord, nos 32 maniaques se décomposent en 13 hommes et 19 femmes. Ce résultat est important à noter, car il existe entre les aliénistes une vieille querelle au sujet de l'aptitude plus grande du sexe masculin ou féminin à contracter la manie, querelle qui a reçu une solution très curieuse et en complète contradiction avec ce que nous constatons ici. Esquirol et Calmeil affirment que l'aptitude est plus grande chez l'homme que chez la femme ; Marcé a soutenu avec opiniâtreté l'opinion contraire ; Linas est intervenu en médiateur et croit avoir trouvé une explication rationnelle de ces résultats contradictoires. En effet, fait-il remarquer, Esquirol et Calmeil ont consulté les statistiques de Charenton, c'est-à-dire d'un établissement ouvert aux aliénés de tous les pays ; Marcé s'est rapporté aux statistiques de Bicêtre et de la Salpêtrière qui ne reçoivent que les aliénés du département de la Seine. Il déclare que ces trois illustres aliénistes n'ont pu se tromper dans leurs recherches, et il se demande quelle conclusion découle de ces faits. Pour lui, la seule logique, c'est qu'en province la manie est plus fréquente chez les hommes que chez les femmes, et qu'à Paris, au contraire, les femmes y semblent plus sujettes que les

hommes. On ne saisit pas bien le pourquoi de cette anomalie, car dans les grands centres comme Bordeaux, Marseille et Lyon, le sexe féminin est entouré d'éléments d'excitation aussi puissants qu'à Paris. Quoi qu'il en soit, l'auteur cite à l'appui de son interprétation les relevés de divers asiles départementaux et les tableaux statistiques consignés dans le livre de M. Girard de Cailleux : *Études pratiques sur les maladies mentales*. Il est inutile de faire remarquer que nous sommes arrivé à un résultat diamétralement opposé, 13 hommes et 19 femmes.

Si nous passons à la section des lypémanies, nous voyons deux cas d'anxiété pour le sexe masculin et aucun pour le féminin ; d'ordinaire pourtant elle est plus fréquente chez ce dernier, ce qui s'explique facilement par l'état psychique normal du sexe craintif. 6 cas de monomanie sur un total de 113 aliénés représentent un chiffre faible, mais à ce nombre il faut ajouter les 7 cas de folie de persécution, ce qui le porte à 13. Le délire des persécutions est à ce point commun à notre époque qu'on l'a surnommé la folie du XIX<sup>e</sup> siècle, et, vu l'extension prise chaque jour par cette forme vésanique, le Congrès a cru utile de lui faire une place à part. La monomanie ambitieuse est représentée aussi par un petit nombre : 3, 2 hommes et 1 femme. Autrefois, alors que la paralysie générale était inconnue, la mégalomanie figurait au premier rang dans les statistiques ; mais depuis que Bayle dans sa thèse inaugurale a démontré que le délire des grandeurs était le plus souvent lié à un affaiblissement de l'intelligence, de la sensibilité et de la mobilité, la paralysie générale a pris la place de cette variété de monomanie. Nous trouvons ensuite 6 cas de folie paralytique chez l'homme et pas un chez la femme. Nous avons examiné avec soin toutes les aliénées, et notre investigation a abouti à un résultat négatif. Cette terrible vésanie qui frappe le corps comme l'intelligence et aboutit fatalement à la mort au bout de peu d'années, atteint bien plus fréquemment le sexe masculin ; au début même, on croyait que jamais elle n'atteignait la femme. Cette opinion était exagérée ; mais, vu sa fréquence chez l'homme, on peut la dire très rare dans l'autre sexe.

A propos du total 113, nous devons prévenir qu'au 1<sup>er</sup> janvier 1875 ce n'était pas là les seuls aliénés de Lot-et-Garonne sequestrés dans des établissements spéciaux ; un certain nombre de malades étaient détenus dans les asiles de la Gironde. En effet, le département envoyait tous ses aliénés à Bordeaux et à Cadillac ; c'est seulement le

10 et le 15 septembre 1866 que les malades hommes des arrondissements d'Agen et de Villeneuve furent transférés à Montauban, et, le 16 janvier 1867, les femmes. En 1873, il fut décidé qu'on dirigerait désormais sur notre asile les aliénés de l'arrondissement de Marmande, mais qu'on laisserait dans la Gironde ceux qui y étaient déjà ; la même décision fut prise en 1874 pour les malades de l'arrondissement de Nérac. Nous ne pouvons faire figurer dans nos tableaux statistiques que les individus que nous avons observés et suivis, le lecteur sera donc prévenu que nos moyennes générales et celles surtout relatives à ces deux derniers arrondissements seront un peu au-dessous de la vérité.

. Après avoir étudié la population aliénée au 1<sup>er</sup> janvier 1875,

### Tableau n° II.

*Aliénés admis dans l'année 1875.*

|                                 |                               | H. | F. | T. T. |
|---------------------------------|-------------------------------|----|----|-------|
| Manie. . . . .                  | { Manie simple aiguë. . . . . | 1  | 2  | 3     |
|                                 | { Remittente. . . . .         | "  | 1  | 1     |
|                                 | { Hystérique. . . . .         | "  | 2  | 2     |
|                                 | { Impulsive . . . . .         | "  | 1  | 1     |
| TOTAL des manies. . . . .       |                               | 4  | 6  | 7     |
| Lypémanie. . . . .              | { Simple. . . . .             | 2  | "  | 2     |
|                                 | { Avec stupeur. . . . .       | "  | 1  | 1     |
|                                 | { Hypocondriaque. . . . .     | "  | 1  | 1     |
|                                 | { Anxieuse. . . . .           | 1  | 1  | 2     |
|                                 | { Suicide. . . . .            | 1  | "  | 1     |
| TOTAL des lypémanies. . . . .   |                               | 4  | 3  | 7     |
| Folie extatique. . . . .        |                               | 1  |    | 1     |
| Folie circulaire. . . . .       |                               | 1  | 1  | 2     |
| Folie des persécutions. . . . . |                               | 3  | "  | 3     |
| Folie onanique. . . . .         |                               | 3  | "  | 3     |

|                                         |   |                             |    |    |
|-----------------------------------------|---|-----------------------------|----|----|
| Monomanie. . . . .                      | } | Ambitieuse. . . . .         | 1  | 1  |
|                                         |   | Démoniaque. . . . .         | 1  | 1  |
| TOTAL des monomanies. . . . .           |   |                             | 2  | 2  |
| Folie sensorielle indéterminée. . . . . |   |                             | 1  | 1  |
| Folie épileptique . . . . .             |   |                             | 2  | 2  |
| Folie paralytique. . . . .              |   |                             | 1  | 1  |
| Démence sénile avec agitation. . . . .  |   |                             | 1  | 1  |
| Idiotie. . . . .                        | } | Proprement dite. . . . .    | 1  | 2  |
|                                         |   | Imbécillité . . . . .       | 2  | 2  |
|                                         |   | Faiblesse d'esprit. . . . . | 1  | 2  |
| TOTAL des idioties. . . . .             |   |                             | 4  | 6  |
| Simulation. . . . .                     |   |                             | 1  | 1  |
| TOTAL général. . . . .                  |   |                             | 23 | 37 |

Il importe de jeter un coup d'œil sur les malades entrés dans le courant de l'année. 37 ont été admis, 23 hommes et 14 femmes. Ces nombres se décomposent ainsi : 7 cas de manie, 1 homme et 6 femmes ; 6 cas de lypémanie, 4 hommes et 3 femmes ; 1 cas (homme) de folie extatique ; 2 cas de folie circulaire, 1 homme et 1 femme ; 3 cas (hommes) de folie des persécutions ; 3 cas (hommes) de folie onanique ; 2 cas (femmes) de monomanie ; 1 cas (homme) de folie sensorielle à forme indéterminée ; 1 cas (homme) de folie paralytique ; 2 cas (hommes) de folie épileptique ; 1 cas (homme) de folie sénile avec agitation ; 6 cas d'idiotie, 4 hommes et 2 femmes ; et enfin un cas (homme) de folie simulée. Nous avons fait figurer dans le tableau n° 2 comme dans les suivants les malades reçus dans l'année après rechute ou par transfèrement, leur petit nombre (2 rechutes et 2 transfèrements) ne permettant pas de dresser des cadres spéciaux.

L'examen du dernier tableau nous fait voir que des 7 cas de manie admis dans l'année, 6 étaient présentés par des femmes et 1 seul par le sexe masculin ; de telle sorte que, sur 39 maniaques traités, 25 appartiennent au sexe féminin. En ramenant la proportion à 100,

nous trouvons 64 pour les femmes et 36 seulement pour les hommes. Les résultats fournis par ces deux tableaux statistiques ne nous permettent pas d'accepter les idées de M. Linas. Nous avons reçu aussi 7 lypémanes, ce qui fait, avec les 7 maniaques, les 2 cas de folie circulaire, le cas de folie extatique, les 3 cas de folie onanique, le cas de démence sénile avec agitation, 21 cas de délire généraux ; additionnant tous les délires partiels, folie des persécutions, mégalamanie, démonomanie, folie sensorielle à forme indéterminée, nous arrivons au chiffre 46. Ce grand nombre de maniaques et de lypémanes a exercé une heureuse influence sur le mouvement de sortie. Comme on le verra dans une autre partie de ce travail, nous avons pu renvoyer dans leurs foyers après guérison beaucoup de malades, car la folie est d'autant plus curable que le désordre des facultés est plus prononcé, et autant il est possible de rendre la raison à un aliéné qui crie, s'agite, frappe et ne poursuit aucune réponse sensée, autant il est difficile de déraciner une conception délirante, isolée et de guérir un monomane.

Dans ce tableau n° 2 figurent 3 cas (hommes) de folie onanique. Cette variété vésanique fait défaut dans le tableau n° 1. Est-ce à dire pour cela que sur 113 malades pas un n'avait vu ses qualités se perdre sous l'influence de ce vice solitaire ? Nous ne le pensons pas. Mais pour remonter d'une façon certaine à cette origine cachée de la folie, il faut avoir été présent à l'admission des malades, avoir pu interroger la famille et l'aliéné au début même de l'affection et surtout avoir été à même de suivre pas à pas l'évolution du trouble mental. Depuis plusieurs années déjà, notre attention a été appelée sur cette variété vésanique, et nous sommes arrivé à nous convaincre que dans sa première période la folie onanique présente des caractères propres de telle sorte qu'en l'absence même de tout renseignement positif, par la seule constatation des symptômes psychiques on peut remonter à la cause ; plus la maladie progresse, plus ce diagnostic devient difficile. C'est ce qui nous est arrivé pour nos trois malades ; les perversions intellectuelles nous mettaient sur la voie d'une folie d'origine séminale, et pourtant les malheureux niaient avec énergie leur funeste habitude. La maladie, alors au début, évoluait, et notre conviction devenait de plus en plus forte. Nous eûmes ensuite le plaisir de voir notre diagnostic confirmé soit par des confidences, soit par des flagrants délits dus à une surveillance de tous les instants.

Nous nous expliquons difficilement que pas une femme ne nous ait présenté les symptômes de cette folie.

Poursuivant nos considérations, nous ferons remarquer que le tableau n° 2 établit l'existence d'un cas de folie extatique et d'un cas de folie démoniaque, variétés d'aliénation assez rares de nos jours, du moins en France, et qui, pour l'observateur, sont de véritables bonnes fortunes. Nous n'avons reçu cette année qu'un seul cas de folie paralytique ; 6 existaient au 1<sup>er</sup> janvier, en tout 7 ; c'est peu. Le Lot-et-Garonne paie un faible contingent à cette terrible affection qui, comme nous l'avons déjà dit, foudroie le corps et l'intelligence et tue en deux ou trois ans, si ce n'est plus tôt. 6 cas d'idiotie en un an, 4 hommes et 2 femmes, c'est beaucoup. Nous sommes toutefois porté à croire que cette année fait exception, d'autant plus qu'au 1<sup>er</sup> janvier il n'y en avait que 10 dans l'établissement. Enfin, nous avons eu 1 cas de folie simulée présenté par un individu inculpé de faux et qui, pour se soustraire aux poursuites de la justice feignait la folie.

Nous voilà familiarisé maintenant avec tous les aliénés de Lot-et-Garonne admis cette année. Si nous les comparions avec ceux de Tarn-et-Garonne entrés durant cette même période, de ce rapprochement sortiraient peut-être quelques considérations importantes. Le tableau suivant a été dressé dans ce but.

### Tableau n° III.

*Tableau comparatif des aliénés de Lot-et-Garonne et de  
Tarn-et-Garonne admis en 1875.*

|                            | Lot-et-Garonne. |    |    | Tarn-et-Garonne. |    |    |
|----------------------------|-----------------|----|----|------------------|----|----|
|                            | H.              | F. | T. | H.               | F. | T. |
| Manie. . . . .             | 1               | 6  | 7  | 6                | 12 | 18 |
| Lypémanie. . . . .         | 4               | 3  | 7  | 3                | 3  | 6  |
| Folie extatique . . . . .  | 1               | »  | 1  | »                | »  | 0  |
| <i>A reporter. . . . .</i> |                 |    |    | 9                | 15 | 24 |



|                                  |                |           |           |           |           |           |
|----------------------------------|----------------|-----------|-----------|-----------|-----------|-----------|
|                                  | <i>Report.</i> |           |           | 9         | 15        | 24        |
| Folie circulaire . . . . .       | 1              | 1         | 2         | »         | »         | »         |
| Folie des persécutions . . . . . | 3              | »         | 3         | 2         | 1         | 3         |
| Folie onanique . . . . .         | 3              | »         | 3         | »         | »         | 0         |
| Monomanie . . . . .              | »              | 2         | 2         | »         | 3         | 3         |
| Folie sensorielle à forme indé-  |                |           |           |           |           |           |
| terminée . . . . .               | 1              | »         | 1         | 1         | 1         | 2         |
| Folie épileptique . . . . .      | 2              | »         | 2         | 5         | »         | 5         |
| Folie paralytique . . . . .      | 1              | »         | 1         | 7         | »         | 7         |
| Démence sénile . . . . .         | 1              | »         | 1         | 3         | 2         | 5         |
| Idiotie . . . . .                | 4              | 2         | 6         | 5         | 4         | 9         |
| Délirium tremens . . . . .       | »              | »         | 0         | 2         | »         | 2         |
| Simulation . . . . .             | 1              | »         | 1         | »         | »         | »         |
| <b>TOTAL général.</b> . . . .    | <b>23</b>      | <b>14</b> | <b>37</b> | <b>34</b> | <b>26</b> | <b>60</b> |

Une première chose frappe dans ce tableau n° 3, c'est le nombre 60 représentant les admissions pour le Tarn-et-Garonne, alors que celles du Lot-et-Garonne ne s'élèvent qu'à 37 ; la population du premier de ces deux départements est pourtant inférieure de cent mille âmes. Une proportion fera mieux sentir cette différence : En 1875, le Tarn-et-Garonne a eu une admission par 3,800 habitants et le Lot-et-Garonne une admission par 8,872 habitants. Quelle est l'explication de ce fait ? Faut-il conclure que l'aliénation mentale est plus fréquente dans le Tarn-et-Garonne ? Nous croyons que cette différence, vraiment énorme, doit s'expliquer par la distance et que le jour où le Lot-et-Garonne possédera un asile les admissions dépasseront 60 et même 70. Déjà en 1856 M. Morel faisait ressortir que pour la construction des établissements des aliénés les départements ne devaient pas se baser sur le nombre de malades qu'ils entretenaient dans des asiles situés hors de chez eux et il citait à l'appui des chiffres très probants. Cinq départements envoient leurs aliénés à Mariville : la Meurthe 450,424 habitants, les Vosges 427,409 habitants, la Moselle 459,684 habitants, les Ardennes 331,296 habitants, la Haute-Saône 347,469 habitants, ce qui donne un total de 2,116,280 habitants. Eh bien ! cette population de cinq départements, plus nombreuse que

celle du duché de Bade, équivalente à celle du royaume de Wurtemberg, si même elle ne le dépasse pas, n'entretient à Marville que 893 aliénés. La Seine-Inférieure au contraire, ajoute M. Morel, a deux asiles chez elle, l'un pour les femmes et l'autre pour les hommes ; elle entretient 1,072 aliénés et sa population n'est que de 762,039 individus. Ces nombres n'ont pas besoin de commentaires.

On se demande peut-être pourquoi le nombre des aliénés secourus diminue en raison de la distance du domicile à l'établissement. Deux raisons l'expliquent : une d'intérêt et l'autre de sentiment. Le département s'empresse d'autant moins de séquestrer et de faire soigner les malades que la dépense à inscrire au budget est plus forte ; il n'applique qu'en partie la loi de 1838, il prodigue ses secours aux dangereux et néglige les curables qui ne font courir aucun péril à la société. D'un autre côté, les familles s'empressent d'autant moins de réclamer l'admission d'un de leurs membres que l'éloignement est plus considérable. Les causes d'aliénation mentale sont bien plus actives dans le Lot-et-Garonne que dans le Tarn-et-Garonne, car l'agglomération est plus grande et l'industrie plus développée. Supprimons pourtant cette différence et admettons une étiologie égale dans les deux départements, le Lot-et-Garonne aurait dû fournir, eu égard à sa population, 86 admissions. Si nous retranchons 37 de ce nombre nous voyons que 49 aliénés ont été privés de secours auxquels ils avaient droit. Il ne faut jamais tirer des conclusions définitives de faits recueillis durant une seule période, avons-nous établi en principe, mais ils nous semblent propres à appeler l'attention de ceux qui s'intéressent au sort de leurs concitoyens malheureux frappés dans ce que l'homme a de plus noble et de plus beau ; car, nous le répétons encore, il n'est pas admissible que le Lot-et-Garonne qui a cent mille habitants de plus et une industrie plus active ait chaque année près de moitié moins d'aliénés que le Tarn-et-Garonne. Jetons un coup d'œil sur les admissions de l'année dernière nous y trouverons la même anomalie. Le Tarn-et-Garonne a fourni un contingent de 31 hommes et de 29 femmes, total 60, le même nombre qu'en 1875, et le Lot-et-Garonne un contingent de 22 hommes et de 18 femmes, total 40 ; la différence est encore de 20. Nous croyons inutile d'insister plus longtemps. Il y a 30 ans qu'on le répète, la loi de 1838 ne pourra recevoir sa pleine et complète application que le jour où chaque département possédera son asile. Notre conclusion est qu'il doit y avoir et qu'il y a plus d'aliénés dans

le Lot-et-Garonne que dans le Tarn-et-Garonne mais que par suite des raisons développées plus haut ils sont moins secourus.

Le tableau n° 3 nous montre une fois encore combien est erronée l'opinion de M. Linas, qu'en province la manie est plus fréquente chez l'homme que chez la femme. Sur 18 maniaques de Tarn-et-Garonne, nous trouvons 12 femmes, c'est-à-dire 66 p. 100. Les colonnes des folies des persécutions et des monomanies offrent une alternance significative. C'est qu'en effet le délire des persécutions est bien plus fréquent chez l'homme. La vie plus accidentée qu'il mène, les luttes que chaque jour il est obligé de soutenir au sein de la société, les déceptions plus amères et plus fréquentes qu'il éprouve expliquent son aptitude plus grande à contracter cette forme d'aliénation. Bien que cette année les deux départements ne nous aient envoyé que des monomanes femmes, nous ne pensons pas que la monomanie soit plus fréquente chez elles. Pas un seul cas de folie onanique pour le Tarn-et-Garonne ; toutefois, parmi les 5 épileptiques se trouve un jeune enfant de quatorze ans, sans aucun antécédent héréditaire, qui, jusqu'à douze ans, eût un développement intellectuel normal, se fit même remarquer par une mémoire heureuse et des saillies pleines d'esprit et qui contracta sa terrible maladie à la suite d'attouchements reiterés ; aujourd'hui, il est plongé dans une stupidité profonde. Si nous comparons les folies paralytiques dans les deux départements, nous restons frappé de la disproportion enorme que signale notre tableau : 1 admission contre 7, ce qui revient à dire que le Tarn-et-Garonne nous a envoyé en un an autant de cas de paralysie générale qu'on en trouve parmi tous les aliénés de Lot-et-Garonne. Cette forme vésanique étant de celles qui exigent presque toujours un isolement immédiat, nous ne serions pas éloigné de croire cette disproportion exacte. Il y aurait là une étude comparative très intéressante à entreprendre et des recherches à poursuivre sur les causes qui peuvent favoriser ou entraver dans l'un et l'autre milieu, l'éclosion de cette terrible maladie. Comme nous l'avons déjà dit, le Tarn-et-Garonne nous encombre de démences séniles, 5 en un an. La proportion des idiots est aussi assez forte, 9.

Si nous additionnons tous les cas de folie proprement dite, c'est-à-dire manie, lypémanie, folie extatique, folie circulaire, folie des persécutions, folie onanique, monomanie, folie sensorielle à forme indéterminée, nous trouvons 26 pour le Lot-et-Garonne, 14 hommes et 12 femmes. Le nombre des premiers l'emporte de deux. Mais

sur un total aussi faible que 26, on ne peut penser de tirer une conclusion. Si nous faisons la même opération pour le Tarn-et-Garonne, nous arrivons à 32, 12 pour les hommes et 20 pour les femmes ; la différence est de dix pour ces dernières. Fusionnant ensemble les aliénés des deux départements, toujours ceux atteints de folie proprement dite, nous avons 58, 26 hommes et 32 femmes ; ramenons la proportion à 100, et nous aurons 45 hommes pour 55 femmes. Si, au contraire, nous prenons le total général de tous les aliénés admis, nous constatons pour le Lot-et-Garonne, 36,<sup>1</sup> 22 hommes et 14 femmes, différence de 8 du côté des hommes, et pour le Tarn-et-Garonne 60, 34 hommes et 26 femmes, différence de 8 en faveur des femmes. Réunissant les deux totaux, nous trouvons 97, 57 hommes et 40 femmes, différence de 17 ; et si nous ramenons encore cette fois la proportion à 100, nous obtiendrons 59 hommes pour 41 femmes. Le rapport est renversé. En ne considérant que les folies proprement dites, nous trouvons plus de femmes que d'hommes, en calculant sur la population tout entière, nous avons plus d'hommes que de femmes. Cette différence est très importante à signaler, et nous sommes heureux de saisir cette occasion de la bien élucider. Si on écoute ce qui est dit dans le monde, on entendra répéter que les femmes ont une plus grande aptitude à contracter la folie ; si on consulte les aliénistes, ils répondront que l'aliénation est bien plus fréquente chez l'homme et que la proportion quasi-officielle est de 54 hommes pour 46 femmes. De quel côté se trouve la vérité ? Elle est un peu dans les deux camps et elle n'est complètement dans aucun. La femme est bien plus apte que l'homme à contracter la folie proprement dite, nous avons obtenu pour 100, 45 hommes et 55 femmes. Mais si on fait comme les aliénistes et qu'on prenne la moyenne, non-seulement des folies proprement dites mais encore des folies épileptiques, des folies paralytiques et des idioties, on a raison de dire que d'une manière générale l'homme est plus sujet à l'aliénation que la femme.

Pour bien saisir les causes de cette différence, il faut interroger la statistique sur trois points : sur la folie épileptique, sur la folie paralytique et sur l'idiotie. Notre tableau n° 3 est très bien disposé pour saisir ces particularités. Nous y voyons aux colonnes de Lot-et-

<sup>1</sup> 36 et non pas 37, car nous laissons de côté le cas de folie simulée.

Garonne, 2 folies épileptiques chez l'homme, pas une chez la femme, 1 folie paralytique chez l'homme et 0 chez la femme; aux colonnes de Tarn-et-Garonne, 5 folies épileptiques et 7 folies paralytiques chez l'homme et toujours 0 chez la femme. Si nous additionnons ces deux résultats, nous avons 15 cas de folies épileptiques et paralytiques chez l'homme et pas un chez la femme. C'est qu'en effet l'épilepsie et la paralysie générale exercent surtout leurs ravages sur le sexe masculin, et c'est là une première raison qui nous aide à comprendre les résultats contradictoires obtenus tout à l'heure. Les considérations relatives à l'idiotie sont d'un autre ordre. Un coup d'œil jeté sur notre tableau n° 3 montre encore que nous avons reçu cette année plus d'idiots que d'idiotes. Est-ce à dire que la faiblesse intellectuelle soit plus commune chez l'homme que chez la femme? Nous n'en savons rien, toutefois nous ne le croyons pas; le dénombrement des idiots dans toute la France n'a pas encore été fait sur des bases assez positives pour que nous ayons sur ce point une opinion bien arrêtée. Mais alors même que les idiots femmes l'emporteraient sur les idiots hommes, nous recevrons toujours un plus grand nombre de ces derniers, et cela pour deux raisons. Aux termes de la loi de 1838, on ne peut séquestrer que les aliénés dangereux et ceux qui, sans exposer la société, sont curables et pour lesquels l'isolement devient une ressource thérapeutique. Il est évident que l'idiot étant atteint d'un mal de sa nature incurable ne peut être conduit dans un asile que s'il est dangereux; or les idiots dangereux sont en plus grand nombre que les idiotes, et, en second lieu, beaucoup de ces deshérités, quoique doués d'instincts pervers, peuvent être laissés en liberté sous la surveillance de leur famille; et il est incontestable que les femmes sont plus faciles à contenir que les hommes. Ensuite il faut bien reconnaître que les parents se décident plus facilement à se séparer d'un garçon que d'une fille, cela pour mille motifs que chacun saisit. Comme conclusion de cette trop longue discussion née de notre tableau statistique n° 3, nous disons que le beau sexe est plus apte à contracter les folies simples, et que l'autre, celui qui n'est pas beau, pour parler comme M. Lélut, dans la préface du *Démon de Socrate*, est plus prédisposé aux folies compliquées.

(A continuer.)

MARANDON DE MONTGEL,

Interne à l'Asile des Aliénés de Montauban.

# GÉOGRAPHIE JUDICIAIRE DE LA GASCogne

AUX XVII<sup>e</sup> ET XVIII<sup>e</sup> SIÈCLES.

---

( Suite )

## PARLEMENT DE BORDEAUX.

Ce Parlement était le troisième du royaume, et venait après celui de Toulouse. Il fut érigé en vertu de la capitulation qui suivit l'expulsion des Anglais de la Guienne. « Et sera le Roi content qu'en ladite cité de Bordeaux y ait justice souveraine pour connaître, discuter et déterminer définitivement de toutes causes d'appel qui seront en icelui païs, sans qu'iceux appeaux par simple querelle ou autrement soient traités hors de ladite cité. » Article 21 du traité de juin 1451 entre Charles VII et les députés des trois ordres de la province.

L'établissement de cette compagnie fut retardé par quelques troubles survenus dans la Guienne. Mais les séditions étant apaisées, Louis XI confirma, par lettres patentes du 10 juin 1462, les engagements de son prédécesseur, et le Parlement entra en exercice le lendemain de la saint Martin de cette même année. Il tint ses séances au château de Lombrière ou l'Ombrière.

En 1469, la Guienne devint l'apanage de Charles, duc de Berry et frère de Louis XI ; et le Parlement fut transféré à Poitiers, d'où il ne revint qu'en 1472, après la mort du duc de Berry et le retour de la Guienne à la Couronne. Le Parlement quitta Bordeaux plusieurs fois encore ; mais c'est aux chroniqueurs, et non pas aux géographes, qu'il appartient de signaler ces divers déplacements et les causes qui les provoquèrent.

Limité d'abord à un président et sept conseillers, le personnel du

Parlement de Bordeaux fut successivement accrû par divers édits. Au siècle dernier, il se composait d'un premier président, de neuf présidents à mortier, de deux chevaliers d'honneur, de quatre présidents aux enquêtes, de deux présidents aux requêtes, de quatre-vingt-seize conseillers, dont sept conseillers clercs, d'un procureur général, de deux avocats généraux, et de deux greffiers en chef. Un grand nombre d'avocats et de procureurs plaidaient ou postulaient devant ce Parlement, réparti en quatre chambres.

1° *Grand' Chambre*. Premier président, six présidents à mortier, deux chevaliers d'honneur, trente conseillers dont deux clercs.

2° *Chambre des enquêtes*. Chacune de ces deux Chambres était composée de deux présidents aux enquêtes et de vingt-huit conseillers, parmi lesquels étaient répartis les quatre autres conseillers clercs.

3° *Tournelle ou Chambre criminelle*. Composée de six présidents à mortier de la Grand' Chambre, envoyés tous les ans pour y présider à tour de rôle, de trois présidents à mortier siégeant à poste fixe, et de seize conseillers laïcs, dont huit fournis chaque année par la Grand' Chambre et quatre par chaque Chambre des enquêtes.

4° *Chambre des Requêtes*. Composée de deux présidents et de dix conseillers.

Le ressort du Parlement de Bordeaux comprenait vingt-neuf sénéchaussées, dont onze seulement se trouvaient en Gascogne. Ces dernières étaient Bazas, Castelmoron, Casteljaloux, Condom, Nérac, Dax, Marsan, Saint-Sever, Tartas, Came, Bayonne.

Le Parlement de Bordeaux suivait, en général, le Droit écrit ; mais il existait, dans son ressort, plusieurs coutumes locales homologuées par cette cour et qui formaient la loi particulière de certains districts.

### **Sénéchal et Présidial de Bazas.**

On trouve déjà, au XIII<sup>e</sup> siècle, des sénéchaux de Bazadais. Plus tard, la capitale de ce pays devint le siège d'une compagnie judiciaire qui se composait, au siècle dernier, d'un lieutenant général, d'un lieutenant particulier, d'un lieutenant assesseur, d'un conseiller, d'un avocat du roi, deux procureurs du roi, et un lieutenant général de police, assistés, d'avocats, procureurs et sergents. Le sénéchal de Bazas était d'épée et jouissait des mêmes prérogatives que les autres

sénéchaux. Il avait 138 livres 7 sols 6 derniers pour deux quartiers de gages, employés dans l'état des charges du convoi de Bordeaux.

Bazas fut doté d'un présidial en 1551.

*Justices royales.* — Bazas. Ce siège était composé de la ville, Dex et Prévoté, dont on portait les affaires au sénéchal et présidial depuis l'édit de suppression et de réunion de 1749. Paroisses : Bazas et Dex, Saint-Jean, Notre-Dame, Saint-Martin, Saint-Michel, Saint-Vincent, Guiron, Poussignac, Saint-Hippolyte, Toutoulon. Partie Dex et Prévoté : Trazitz, Gajac, Birac, Brouqueyran, Souros, Artigue-Vieille, Lavazan, Caubignac, Marions, Taleyson, Pompéjac, Cudos, Marimbaut, Escandes, Maillas. Partie prévôté et partie juridictions étrangères : Coimères, Sillas, Bernos, Roquemaure, Taües (?). La justice, dans la Prévôté, appartenait au roi seul, qui la tenait en paréage pour le reste avec l'évêque et le chapitre de Bazas. — La Réole. Dépendances : Sainte-Peyronnelle, Saint-Aignan, Les Esseintes, Saint-Sève, Bagas, Camiran, Saint-Exupéry, Cassient, Saint-Hilaire de la Noaille, Loubens, Montagoudin, Saint-André du Gard, Mongausy, Bordes et Rambaut, Bourdelles, Hurc, Noaillac, Loupiac, Saint-Martin de Monphelin, Puybarbat, Fontet, Blaignac, Bassane, Floudès, Castillon. — Sauveterre. Dépendances : Saint-Léger, Saint-Romain, Pis, Puch, Daubèze, Saint-Brice. — Cauderot. Dépendances : Cauderot, Saint-Martin. — Langon. Dépendances : Langon, Saint-Gervais, Saint-Pey, Toulennec.

*Justices seigneuriales.* — Antagnac. — Arriet. — Auros. Dépendances : Auros, Notre-Dame, Berthés, Saint-Germain, Ruenave. — Barie. — Bauziac. — Beauzugan. — Belin. — Bouchet. — Branens. — Branne. — Buch. (?) — Calem. — Castelnau-sur-Gupie et Caubon. Dépendances : Castelnau, Graspiran, son annexe Caubon. — Castets-Endorthe. Dépendances : Castets-Endorthe, Saint-Louberg, Mazerac, Bienjac. — Cazeneuve. Dépendances : Cazeneuve, Cazalès, Insos. — Cocumont. Dépendances : Cocumont, Brialet. — Cours. — Couthures, seigneur l'archevêque de Bordeaux. — Civrac. — Doulouzon. — Duché de Duras. Les paroisses de ce duché comprises dans le sénéchal de Bazas étaient : Balayssagues, Saint-Colombe, Anzas, Esclotes. — Encabéra. — Foncaude. Dépendances : Foncaude, Saint-Félix, partie de Saint-Exupéry et Saint-Laurent. — Gans. — Gaujac. — Giscos. Dépendances : Giscos, Lartigues, — Grignols et Loutranges. Dépendances : Grignols, Loutranges, Flaujac, Auzac, la Couture, la



moitié d'Esquerdes, Saint-Louber, Mazerol, Campin, Loubens, Sadirac, Saint-Sylvestre, Sendets, Monclaret, Sigallens, Gouts, Mazerolles. — Heulies. — Jaubertes. — Labescau. — Lados. — Larderrouet. — Lerm. Dépendances : Lerm, Miosset, Sillas. — Seigneur l'évêque de Bazas. — Loutren. — Lugagnac. — Lugo et Séauze. — Luxey. — Mauriac. — Mauvezin et son annexe d'Artas. — Moutpouillan. — Monségur. Dépendances : Monségur ou Nygon (?), Cours, Saint-Vivien, Sainte-Gemme, Saint-Michel de la Pujade, Baleyssac, Montignac, Andraut, Saint-Sulpice. — Mouliets. — Moustey. — Muret. — Naujan. — Pissos. — Pommiers. Dépendances : Pommiers, Saint-Hilaire. — Postiac. — Poussignac. — Pujols. — Rauzan. — Rauzan, Bellefond, Cazevert, Cessac, Copiat, Frontenac, Mérignac, Saint-Jean, Saint-Vincent, Jugazan, Lugasson, la Verrerie. — Roaillan. — Romaine. — Romestaing. — Partie de Roquebrune ; le reste dépendait de Monségur. — Baronnie de Roquetaillade. Dépendances : Roquetaillade, Mazères, Lenizan, Cuilleron, Aubiac. — Roaillan. — Roufiac. — Ruch de Blasimont. — Ruch de Foncaude. — Samazan. — Sauviac. — Saint-Antoine de Queyret. — Saint-Aubin. — Saint-Ferme. Dépendances : Saint-Ferme, le Puy, Dieulivol. — Saint-Gervazy. — Saint-Martin de Curton. — Saint-Pey de Castets. — Sainte-Fleurance. — Taille-cavat. Dépendances : Taillecavat, Géraut. — Uzeste. Dépendances : Uzeste, partie de Préchac, et un quartier de Lignan. — La Vassanne. — Villemartin.<sup>1</sup>

### **Sénéchal et Présidial de Nérac.**

Nérac fut d'abord le siège d'une des quatre sénéchaussées ducales établies par les lettres patentes de 1556, portant érection du duché-pairie d'Albret. Cette sénéchaussée devint royale lors de l'avènement d'Henri IV, et l'on y annexa un Présidial en 1626. Officiers du siège en 1760, un président présidial lieutenant-général du roi, un président lieutenant-général criminel, un lieutenant particulier, un lieutenant assesseur, quatre conseillers dont un clerc, deux avocats et un procureur du Roi.

---

<sup>1</sup> *Alm. hist. de 1760*, art. *Sénéchal et Présidial de Bazas*. EXPILLY, *Dict. géogr.*, art. *Bazas*.

**Justices royales.** — Baronnie de Nérac. Dépendances : Asquets, Tauziète, Serbat, Saint-Orens, Gardères, Bréchan (en partie), Saint-Pardon, Argentens, le Meulan et Nérac. — Nazareth. — Autièges (partie de cette localité). — Puyforteguille. — Calignac. — Espiens. Dépendances : Arconques et Rouzac, Espiens. — Fieux. Dépendances : Fieux, Garliès et partie d'Autièges. — Lavardac, Dépendances : Partie de Bréchan, Brazalem, Limon. — Feugarolles. Dépendances : Feugarolles, Menaux. — Vianne. Dépendances : Vianne, Sainte-Marthe, Saint-Pardon. — Calezun. — Montgaillard. — Estussan. — Lausseignan. Dépendances : Lausseignan, le Béas, Barbaste. — Durance. Dépendances : Durance, Pompiéy, Tillet, Boussès. — Fargues. — Saint-Julien. — Montcrabeau. Dépendances : Montcrabeau, Gardère, Saint-Cirice, Vialère, Espissac, Marcadis, Artigue, Lahitte. — Le Mas d'Agenais. Dépendances : le Mas d'Agenais, Campagne (haute et basse), Saint-Crapazy, Sénéstis, Saint-Martin de Laques. La justice en paréage entre le roi et le prieur du lieu.

Toutes ces terres furent cédées par Louis XIV au duc de Bouillon.

Puch de Gontaud. Dépendances : Puch de Gontaud, Saint-Pé-de-Lanon. La justice au roi. — Monheurt. La justice au roi.

**Justices seigneuriales.** — Andiran. — Vicomté de Bologne. Dépendances : Bologne, Gueyze, Saint-Martin. — Baronnie de Buzet. Dépendances : Buzet, Fonclaire, Lussac. — Cauderoue. — Lasserre. — Leveze. — Meylan. — Sainte-Maure. — Saint-Pau. — Saint-Simon. — Torrebren. Dépendances : Torrebren, Gueyze, Saint-Georges, Levèze, Louspeyroux, Saint-Martin d'Albres, Saint-Pau, Sainte-Maure. Telles sont les terres constituant, d'après Expilly, la juridiction de Torrebren. L'*Alman. hist. de Guyenne* de 1760 nous montre cette terre fractionnée. Saint-Pau, Sainte-Maure, Torrebren, Levèze, formaient alors autant de hautes justices comprises dans la sénéchaussée de Nérac. Ayzieu forme une juridiction de la sénéchaussée de Condom. L'*Almanach* attribue tout à la fois Torrebren aux sénéchaussées de Nérac et de Condom ; mais il faut le laisser à celle de Nérac, conformément aux lettres d'érection du duché d'Albret. — Taillebourg. — Verteuil. Dépendances : Verteuil, Cambe, Brugnass, Lasadel. — Villefranche de Queyran (?). Dépendances : Villefranche, Anzet, Lussac, Notre-Dame des Bois.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> *Alman. hist. de Guienne* de 1760. EXPILLY, *Dict. géogr.*, art. Condom.

### **Sénéchaussée de Casteljalous.**

C'était d'abord une des quatre sénéchaussées ducales établies par l'édit de 1556, portant création du duché-pairie d'Albret. Cette sénéchaussée devint royale lors de l'avènement de Henri IV à la Couronne.

Le personnel de la compagnie se composait d'un lieutenant général, d'un lieutenant particulier, un lieutenant assesseur, les gens du Roi, un garde des sceaux, sans compter les avocats, procureurs et sergents.

*Justices royales.* — Bailliage de Casteljalous. Dépendances : Casteljalous, Le Sendat, Beyrac, Coutures, Gassac, Loupiac, Saint-Raphaël et Bayle (?). — Vicomté d'Aillas. Dépendances : Aillas, Berlin.

*Justices seigneuriales.* — Bouglon. Dépendances : Bouglon, Bouglon-le-Vieux, Poussignac (en partie). — Baronnie de Captieux. Dépendances : Captieux, Pinguet. — Baronnie de Castelnau de Cernès. Dépendances : Castelnau de Cernès, quartier de Goutz. — Cazenave. — Le Grézet. — Marcellus. — Meilhan. Dépendances : Jusix, Ségins, Saint-Cibart, Saint-Sauveur, Meilhan. — Samazan. — Sainte-Bazeille. Dépendances : Sainte-Bazeille, la Gupie, Falotte, Sauméjan.

Toutes les juridictions comprises dans la sénéchaussée de Casteljalous avaient été démembrées de celle de Bazas en 1556.<sup>1</sup>

### **Sénéchal de Castelmoron.**

Établi en 1556, par les lettres-patentes portant érection du duché-pairie d'Albret. Cette sénéchaussée ducale devint royale par l'avènement d'Henri IV au trône de France. Officiers du siège : un lieutenant-général, un lieutenant particulier, un lieutenant assesseur, un procureur et un avocat du Roi, et un substitut.

<sup>1</sup> Arch. dép. de la Gironde, B. Fonds des appels de la Sénéchaussée de Casteljalous (à classer). EXPILLY, *Dict. géogr.*, art. Bazas. *Lettres d'érect. du duché d'Albret*, dans le P. ANSELME, *Hist. gén.*, IV, 506-9. EXPILLY, *Dict. géogr.*, art. Bazadais. SAMAZEUILH, *Monogr. de Casteljalous*, et *Diction. géogr. et hist. de l'arrond. de Nérac*, I, passim.

**Justices royales**, avant la cession au duc de Bouillon. — Vicomté de Castelmoron. Ordinaire ducal, depuis la cession au duc de Bouillon. Dépendances : Castelmoron, Caumont, Cazaugitat, Soussac, Auriolle, Timon, Nussons, Mesterrieu, Landerrouet, Saint-Martin de Lerme, Saint-Martin du Puy, partie de Camiran, de Saint-Léger et de Clairac. — Gensac, ordinaire ducal. Dépendances : Gensac, Couberas et Claribes, Pessac, Flaujagues, Sainte-Radegonde, Juillac, Listrac, Massugas. — Pellegrue, ordinaire ducal. Dépendances : Pellegrue, Saint-Laurent, Genos, Lareyze, Vignolles, et partie de Desgentes. — Blasimont, ordinaire ducal. — Gironde, ordinaire ducal. Dépendances : Gironde, Sainte-Pétronille, Morises, Saint-Laurent du Plan, Saint-Laurent du Bois, Saint-Foi la Longue.

**Justices seigneuriales.** — Baries. — Barsac.<sup>1</sup> — Capian. — Lamothe-Landeron. Dépendances : Lamothe-Landeron, Saint-Albert, Saint-Martin de Serres. — Laubardemont. Dépendances : Laubardemont, Sablon, Saint-Denis, Billeau. — Lussac et Faize. Dépendances : Lussac et Faize pour le civil et le criminel, Saint-Sauveur, Camps, Saint-Méart de Suizière, le Palus. Le criminel des cinq paroisses appartenait au Présidial. — Monbadon. — Montaigne. Dépendances : Montaigne, Néac, Lalande. — Puynormand. Dépendances : Puynormand, Saint-Seurin, Gourgues, Saint-Fibas, Franc. — Puisseguin. — Saint-Georges. — Saint-Hilaire du Bois. — Vaires. Dépendances : Vaires, Uzon, Arneires. — Villefranche de Lonzac. Dépendances : Villefranche, Minzat.

Toutes les juridictions comprises dans la sénéchaussée de Castelmoron avaient été démembrées de celle de Bazas, en 1556.<sup>2</sup>

### **Sénéchal et Présidial de Condom.**

Une charte du 13 mai 1369, octroyée par Charles VII, et portant concession ou recognition de privilèges en faveur de Condom, nous apprend que le roi établit alors, dans cette ville, un lieutenant du sénéchal d'Agenais, pour connaître de toutes les causes, tant civiles

---

<sup>1</sup> La Prévôté royale de Barsac, qui relevait de la Sénéchaussée de Bordeaux, comprenait Barsac, Preignac, Cérans, Pujols, Bommes, Sauternes.

<sup>2</sup> *Alman. hist. de Guyenne* de 1760, art. *Sénéchal de Castelmoron*. EXPILLY, *Dict. géogr.*, art. *Bazadais*.

que criminelles, et des appels ressortissant de cette ville comme de toute la judicature et assises de Condom, les consuls ayant affirmé qu'ils avaient ces assises dans leur ville, et n'étaient pas tenus de venir dans la cité d'Agen. »

Par la nomination d'un lieutenant du sénéchal d'Agenais, Charles VII ne fit donc que continuer une pratique usitée sous la domination des Anglais, à qui la ville de Condom venait d'être enlevée.

Peu à peu, cette vice-sénéchaussée devint une sénéchaussée distincte, qui devait englober, avant l'érection de la sénéchaussée de Nérac, tout le pays représenté par le diocèse de Condom. Un présidial fut ajouté au sénéchal de Condom en 1551.

Le personnel des officiers du sénéchal et présidial de Condom se composait, en 1743, de deux présidents, un lieutenant-général, un lieutenant criminel, un lieutenant particulier, un lieutenant particulier assesseur criminel, deux avocats et un procureur du Roi, et un greffier principal.

*Justices royales.* — Condom et Larressingle. Dépendances : Saint-Pierre-de-Condom, Sainte-Eulalie, Canes, Grazimis, Goulard, Causens, Vinale (?), Saint-Orens, Lialores, Larressingle, Pomaro. La cure de Larroque, située dans la juridiction de Larroque, Sainte-Germaine, église de la juridiction du marquisat de Fimarcon. La justice de Condom et de Larressingle en paréage entre le Roi et l'évêque de Condom. Le duc d'Aiguillon, engagiste. — Montréal. Dépendances : Montréal, Genens, Tuzanet, Corneilhan, Rouillan et Arquizans, deux églises de la cure de Lamothe-Gondrin, située dans le ressort du Parlement de Toulouse ; Lartigue, église succursale de la cure de Fourcès ; Rouggez, église succursale de la cure de Beaumont. Le duc d'Aiguillon, engagiste. — Mézin. Dépendances : Saint-Jean-de-Mézin, Trigant, Theims, Lanc, Réaup, Mazeret, église succursale de la cure d'Andiran ; Pouy, église succursale de la cure d'Artigues, située dans la juridiction de Moncrabeau ; Eaux, paroisse située en partie dans la juridiction de Larroque. Le duc d'Aiguillon, engagiste. Les consuls de Mézin prétendaient avoir la justice en paréage avec le Roi. — Vopillon (Sainte-Catherine de). Le duc d'Aiguillon, engagiste. — Damazan. Dépendances : Damazan, Fonsclaire, Montluc, Caubeyres, La Madeleine. Le duc d'Aiguillon, engagiste. — La Gruère. Dépendances : Saint-Juin, Lamarque, La Gruère, église succursale de la paroisse du Mas, ladite cure située au Mas-d'Agenais. Le duc d'Ai-

guillon, engagiste. — Astaffort. Dépendances : Astaffort, Amans, Paraix, Barbonvielle. Seigneurs : le duc d'Aiguillon, engagiste, et le marquis de Fimarcon, — Lamontjoye. Le duc d'Aiguillon, engagiste. Le marquis de Marin réclamait quelques droits sur cette justice. — Francescas. Dépendances : Francescas, Saint-Orens. Le duc d'Aiguillon, engagiste. Le marquis d'Aubeterre réclamait quelques droits sur la justice. — Montguilhem. Le duc d'Aiguillon, engagiste. Le marquis de Maniban prétendait être seigneur paréager avec le Roi. — La Bastide. Dépendances : La Bastide, Beyries, Molère, Saint-Genis, Sainte-Gemme, Uzan.

*Justices seigneuriales.* — Abrin. — Alon, Ambruch. — Ayzieu. — Belmont. Dépendances : Belmont, Aurens, Castelnau. — Berrac. — Marquisat de Collonges. — Castelnau de La Roumieu. — Beaumont. — Caumont. Dépendances : Saint-Germain-de-Caumont, Fourques, Sainte-Marthe, la Franche-Comté, Saint-Sauveur, partie de Saint-Martin. — Courrensan. — Marquisat de Dunes. — Marquisat de Fimarcon. Dépendances : La Roumieu, Gazaupouy, Goubbez, Laplaigne, Castelnau, Blaziert, Aurens, le Mas, Marsolan, Saint-Georges, Lagardé, Trecens. — Fourcès. — le Fréchou. — Goulard. — Goutz. — Houeillès. — Jautan. — Comté de Lamothe-Goas. — Baronnie de Larée. — Lias. — Ligardes. — Lisse. — Louspeyroux. — Montcassin. — Marquisat de Pouy-Roquelaure(?). — Marquisat de Poudenas, Rignac, La Roque-Fimarcon ou La Roque-en-Galin. — La Roque-Maniban ou La Roque. — Verduzan. Dépendances : La Roque, Eaux (en partie). — Marquisat de Roquepine. — Sauméjan. — Saint-Mézard. — Saint-Pé. — Sainte-Pompogne. — Le Grand-Tauzia. — Le Petit-Tauzia. — Baronnie de Taillebourg. — Thouars. — Toujouze. — Trenqueléon. — Villeneuve. — Villeton. — Marquisat de Xaintailles. — Houeillès.<sup>1</sup> — Le Sendat. — Marquisat de Terraube. Dépendances : Terraube, Saint-Circy.

### **Sénéchal et Présidial de Dax.**

Cette compagnie, qui siégeait à Dax, se composait du sénéchal, du président, du lieutenant-général de police, du lieutenant criminel, du lieutenant particulier, du lieutenant particulier criminel, de l'asses-

---

<sup>1</sup> *Almanach hist. de Guienne* de 1760. EXPILLY, *Dict. géogr.* art. *Condom*.

seur civil, de quatre conseillers, un avocat et un procureur du Roi, assistés d'avocats, greffiers, procureurs, huissiers et sergents.

Le sénéchal des Landes était grand sénéchal de Dax, Bayonne et Saint-Sever. Sa charge était d'épée. La justice n'était rendue en son nom que lorsqu'il siégeait ; mais toutes les commissions du palais, pour affaires sénéchales, s'expédiaient au nom de ce personnage, qui avait droit d'assister à toutes les assemblées générales et d'y présider. Il assistait aussi à la nomination des jurats, dont il recevait le serment, et commandait la noblesse, dont il avait pouvoir de convoquer le ban et arrière-ban. Les gages du sénéchal des Landes s'évaluaient à 131 livres 16 sols, assignés sur le domaine de Guienne, plus 1,200 livres à lui annuellement comptées sur les fonds du Trésor royal. Le baillage de Labourd dépendait du sénéchal de Dax, et le bailli de ce pays était porté pour vingt-cinq livres dans l'état des charges du Domaine.

Ressortissaient aussi au sénéchal et présidial de Dax la sénéchaussée de Saint-Sever, dont dépendait la prévôté du même nom, les justices royales de la ville d'Aire et de Pimbo, la sénéchaussée de Bayonne pour les cas de l'édit, et pour les cas ordinaires au Parlement de Bordeaux. Ajoutons-y la justice royale d'Ustarritz, comprenant le pays de Labourd, et le sénéchal de Marsan.

La sénéchaussée primitive des Landes, dont l'origine remontait à l'époque féodale, se trouva depuis notablement réduite par l'érection des sénéchaussées de Bayonne, Saint-Sever et de Tartas. En 1552, Henri II établit un présidial à Dax.

*Justices royales.* — Prévôté royale de Dax.<sup>1</sup> Dépendances : Saint-Pierre-de-Vic-lès-Dax, Saint-Vincent-de-Xaintes, La Torte, Saubagnac,

---

<sup>1</sup> Réunie à la sénéchaussée de Dax par édit de 1748. Dès 1673, on avait mis en vente des droits du domaine dans la ville de Dax et sa prévôté, Morganx, Mont-de-Marsan et sa banlieue, Villeneuve et sa juridiction, Roquefort, Grenade, Bascons, Saint-Justin, Estigarde, Aire et le Mas, Lugaut, Cachén, Perquie, Cazères, le Vignau et la vicomté de Gabardan. Par contrat du 12 avril 1696, le Gabardan fut aliéné en faveur de Joseph de Gillet, marquis de Lacaze, président à mortier au Parlement de Bordeaux, pour le prix de 12,500 livres et 2 sols par livre. La même année, on vendit la justice haute, moyenne et basse des paroisses composant la prévôté de Dax, pour le prix de 11,500 livres et 2 sols par livre. Ce furent les paroisses elles-mêmes qui, au moyen d'une imposition extraordinaire, firent cette acquisition pour continuer à être

Seyresse, Goueyreleny, Heugas, Saint-Pandelon, Benesse, Arcet, Saugnac, Narosse, Izosse, Candresse, Cambran, Sort, Garrey, Misson, Habas, Labatut, Ossages, Mouscardès, Estibaux, Saint-Cricq-du-Gave, Auzourt, Saint-Paul, Incès, Rivière, Gourby, Jossé, Herm, Tétieu, Gourbera. — Juridiction royale de Montfort. Dépendances : Montfort, Nousse, Gibret, partie de Bats et de Poyartin.

*Justices seigneuriales.* — Lahontan. — Vicomté d'Orthe. Dépendances : Peyrehorade, Orthevielle, Igàas, Œyregave, Cauneille, Saint-Etienne, Lanne, Pey. Orist, Siest, Bélus, Cazordite, Seignos, Saint-Lon. — Tercis. — Tilh. — Majescq. — Comté de Belhade. Dépendances : Belhade, Biganon, le Muret, Ichoux. — Capbreton. Dépendances : Capbreton, Labenne.<sup>1</sup> — Sorde (justice à l'abbé du lieu.) — Pouy. — Hinx. — Autaribe. — Hastingues.<sup>2</sup>

### **Sénéchal de Marsan.**

Avant de former une sénéchaussée particulière, celle de Mont-de-Marsan était comprise dans la grande sénéchaussée des Lannes. Officiers du siège : un lieutenant-général, un lieutenant-général de police, deux lieutenants particuliers, un lieutenant assesseur, deux avocats et un procureur du Roi.

*Justices royales.* — Ville et banlieue de Mont-de-Marsan comprenant Mont-de-Marsan, Campagne, Saint-Pardon, Saint-Orens, Saint-Pierre, Lamolère, Martiens, Nonères, Bretagne, Saint-Médard de Bausse, Baussiet, Mazerolles, Bougue, Agos, Vohas (?), Parentis, Cézeron, Saint-Avit, Saint-Jean d'Août, Saint-Martin d'Oney, Sainte-

justiciables du Roi. En 1766 et 1767, les droits du domaine sur Cazères et Bordères, Saint-Perdon et Campagne, Bougue, Beaussiet, Mazerolles, Saint-Médard, le Vignau, furent acquis par l'abbaye de la Castelle, d'Espens, de Cours, baron d'Arricau, de Grateloup, écuyer, de Lobit de Monval, écuyer, Diusse, capitaine aux grenadiers de France. Le prix de vente varie entre 35 et 600 livres de rente annuelle et perpétuelle. Le 20 mars 1651, Louis XIV avait échangé l'Albret et la baronnie de Durance contre la principauté de Sedan et de Rocroy, appartenant à Frédéric-Maurice, duc de Bouillon. TARTIÈRE, *Invent. somm. des arch. dép. des Landes, Introduction*, p. 6, cf. *Arch. dép. des Landes*, A, 21, 23; *Suppl.* A, 23.

<sup>1</sup> Le baillage de Labenne fut supprimé au XVIII<sup>e</sup> siècle, et la terre fut aliénée.

<sup>2</sup> *Arch. dép. des Landes*, suppl. à la série B, 42. *Alm. hist. de Guienne de 1760*, art. *Sénéchal et Présidial de Dax*.



Croix de Rague, Brocas, Garein, Sère, Lucbardez, Barges, Mailières, Baustenx, Canens, Réaupt, Gaillère, Bélis. — Grenade. Dépendances : Grenade, Bascons, Baustenx. — Villeneuve. Dépendances : Villeneuve, Sainte-Foi, Saint-Cricq. — Saint Justin, Dépendances : Saint-Justin, Contaut, partie de Douzevielle et de Saint-Martin. — Roquefort, Dépendances : Roquefort, Sarbazan, Pouydesseaux, Corplac, Carro, Arruc, Les Gins, partie de Douzevielle. Roquefort était le siège d'un marquisat, mais le roi avait la justice. — Cachen. Dépendances : Cachen, Lencouacq, Saint-Etienne, Guinas. — Baronnie de Hontans (?). — Loubens. — Rencus. — Vigneau et Lussagnet. — Bachen. — Frèche-Perquie — Lugaut. Dépendances : Lugaut, Burriot, Biclote, Bergonce, Retjons. — Gabarret. Dépendances : Gabarret, Losse, Lussolle, Estampon, Arx, Baudignan, Hervé, Sainte-Meille, Escalans, Rimbès, Saint-Martin le Vieux, Saint-Joannet, Baudiet, Lugassaut, Graulous, Saint-Michel de Laballe. — Cazères. Dépendances : Cazères, Bordères, Molès, Aurandet. Le Roi avait la justice en paréage avec l'abbé de Saint-Jean de la Castelle.

*Justices seigneuriales.* — Marquisat de Lacaze. Dépendances : Lacaze, Mura, Mouras, Bouau, Lairan, Saint-Cricq, Saint-Michel, Espéron. — Estigarde. — Arthez. Dépendances : Arthez, Ognoas, Eyres. — Fréchou. Dépendances : Fréchou, Saint-Laurent, Gouffier Saint-Vidou, Saint-Etienne, Lacquy. — Hontanx. — Perquie. Dépendances : Perquie, Rimblez, Lussion. — Gaube. — Loubens. — Le Vignau. — Renung. Dépendances : Renung, Dornet, Prian, Saint-Savin. — Duhort. — Bachen. — Saint-Médard de Meignos.<sup>1</sup>

### **Sénéchal de Saint-Sever.**

Il existait déjà durant la seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle ; mais je n'ai pu découvrir l'époque précise où il fut érigé aux dépens de la sénéchaussée primitive des Lannes. Le personnel des officiers du siège se composait d'un lieutenant-général, d'un lieutenant-général de police, de deux lieutenants particuliers, d'un lieutenant assesseur, de deux ou trois conseillers, d'un procureur et un avocat du Roi et un greffier en chef.

*Justices royales.* — Néant.

---

<sup>1</sup> Arch. dép. des Landes, B. 1 *Almanach hist. de Guyenne* de 1760, art. *Sénéchal de Marsan*

*Justices seigneuriales.* — Aire. Dépendances : Aire, Le Mas, Le Plan. La justice à l'évêque d'Aire. — Marquisat d'Amou. Dépendances : Amou, Castelsarrasin, Pomarès. — Arbons. — Arribans. — Argelos. Dépendances : Argelos, Beyries. — Arricau. — Vicomté d'Arzac. Dépendances : Arzac, Beyrie, Cabidos, Coublecq, Fichons, Hilonden, Le Mérac, Lonson, Malausane, Mialos, Pauliac, Sébie. — Aubaignan. — Auriac. — Vicomté d'Aurice. Dépendances : Aurice, Lamothe, Le Luy (?). — Bahus. Dépendances : Bahus-Soubiran, Damoulin, Lucpeyrroux, Sensacq. — Balazin. — Banos. Dépendances : Banos, Dume. — Vicomté de Bassercles. Dépendances : Bassercles, Casteyné, Pondoux, Soudede, Saint-Cricq, Serrelons, Ségaret. — Bats en Tursan. — Baronnie de Benquet. Dépendances : Benquet, Bretagne, Saint-Médard de Mauco. — Bergouin. Dépendances : Bergouin, Marquebielle. — Bonnegarde. — Baronnie de Bouilh. Dépendances : Bouilh, Bouilho, Lasques, Roquefort de Tursan. — Brassempouy. — Buanes. — Marquisat de Campet. Dépendances : Campet, Geloux. — Cantiran. — Castaignos. — Baronnie de Castelnau. Dépendances : Castelnau, Donzac. — Marquisat de Castelnau de Tursan. Dépendances : Castelnau de Tursan, Geaune, Bonlos, Bordos, Payros, Montagut, Mauvin, Breux. — Castelsarrazin. — Castéra. Dépendances : Castéra, Gausies. — Baronnie de Cauna. — Cauneille. — Classun. — Baronnie de Doazit. — Fargues. — Baronnie de Gaujac. Dépendances : Gaujac, Bastennes. — Hagetmau. — Hauriet. — Hautaribe. — Honq. — Horsarieu. — Vicomté de Juillac. Dépendances : Juillac, Arouille, Betheder, Mauvezin, Saint-Julien. — Labarthe. — Lamothe. — Lamothe (autre). — Lanemos. — Laqui. La justice aux religieuses de Sainte-Claire de Mont-de-Marsan. — Baronnie de Latreille. Dépendances : Latreille, Serron, Saint-Aignet. — Lauret (?). — Mauries. — Baronnie de Miramont. — Miramont (autre). Baronnie de Montgaillard. Dépendances : Montgaillard, Larrivière, Dade, Bahus-Juzan. — Monget. Dépendances : Monget, Saint-Loubouer. La justice au chapitre de Saint-Loubouer en commun avec d'autres coseigneurs. — Momuy. Dépendances : Momuy, Cazalon. — Montaut. — Montségur. — Baronnie de Mugron. Dépendances : Mugron, Lourquem. — Peyre. — Pimbo. La justice au chapitre du lieu. — Pouillon.<sup>1</sup> — Poursieugues. — Puyo. — Puyo (autre ?).

---

<sup>1</sup> Le baillage de Pouillon fut supprimé au xvii<sup>e</sup> siècle, et la justice devint probablement seigneuriale.

— Saint-Criq (?). — Sainte-Croix. — Saint-Gein. — Saint-Go. — Saint-Guirons. La justice au chapitre du lieu. — Saint-Maurice. — Saint-Sever. La justice en paréage entre le roi et l'abbé du lieu. Saint-Sever était le siège d'une prévôté supprimée par l'édit d'avril 1749. — Baronnie de Samadet. Dépendances : Samadet, Man, Monségur. — Baronnie de Sarraziet. — Baronnie de Sault de Navailles (?). Dépendances : Sault, Marpaps, Nassiet. — Sorbets. — Baronnie de Souprosse. Dépendances : Souprosse, Goudosse, Goutx, Morganx, Lacrabe. La justice à l'abbé de Saint-Sever. — Urgons. — Vielle. — Vignottes.<sup>1</sup>

### **Sénéchaussée de Tartas.**

Ce fut une des quatre sénéchaussées duciales établies par les lettres-patentes de 1556 portant création du duché-pairie d'Albret. Elle devint royale par l'avènement de Henri IV à la Couronne. Je n'ai pu recueillir des renseignements complets sur le personnel judiciaire de ce siège. Ce personnel se composait au minimum d'un lieutenant-général, d'un lieutenant particulier, d'un lieutenant assesseur, de plusieurs conseillers, d'un procureur et d'un avocat du Roi et d'un greffier.

*Justices royales.* — Les justices ci-après étaient royales avant de passer au duc de Bouillon, à l'exception de Tartas.

Tartas. Dépendances : Tartas, Audon, Carcarès, Bégaar, Ponson, Carsen, Baylongue, Boscq. — Brassenx. Dépendances : Arjuzanx, Morcenx, Garosse, Luglon, Villeneuve, Ousse, Ygos, Fusan, Saint-Saturnin, Arrengosse, Bézaudun, Brassenx. — Sabres. — Labrit. Dépendances : Labrit, Vert, Laussen. — Labouheyre. Dépendances : Labouheyre, Luc, Bouricos, Escource, Commensacq, Trensacq. — Sore. Dépendances : Sore, Callen, Luxey, Argelouze. — Saubusse. Dépendances : Saubusse, le hameau de Saas, et Angoumer annexe de Mer. — Tosse. Dépendances : Tosse, Saint-Geours, Benesse, Angresse, Sers, Seignosse, Saubion, Saint-Vincent. — Soustons. — Saint-Martin de Hinx. Dépendances : Saint-Martin de Hinx, Saint-Jean de Marsacq, Saubrigues, Orx, Sainte-Marie, Biarotte, Biaudos, Saint-Laurent. —

---

<sup>1</sup> Arch. dép. des Landes, B. 1. Arch. dép. de la Gironde, B. 81. Almanach hist. de 1760, art. sénéch. de Saint-Sever.

**Saint-Martin de Seignanx.** Dépendances : Saint-Martin de Seignanx, Tarnos, Ondres, Saint-André, Saint-Barthélemy. — Auribat. Dépendances : Saint-Geours, Laurède, Cassen, Louer, Gos. — Saint-Julien en Born. Dépendances : Saint-Julien, partie de Messas et de Davignac. — Auribat. Dépendances : Auribat, Saint-Geours, Laurède, Cassen, Louer, Gos.

A ce catalogue, il faut ajouter la prévôté royale de Born, comprenant Aureilhan, Bias, Biscarosse, Gastes, Parentis en Born, Pontenx, Sainte-Eulalie en Born, Saint-Paul en Born, Lévigac, Mézos, Mimizan, Saint-Julien en Born, Sanguinet.<sup>1</sup>

*Justices seigneuriales.* — Arjuzanx — Biscarosse. Dépendances : Biscarosse, Parentis, Saint-Paul, Sainte-Eulalie. — Castets. Dépendances : Castets, Taller. — Clermont et Mimbaste. Dépendances : Clermont, Mimbaste, Garcy. — Gamarde. Dépendances : Gamarde, Ourdisse,<sup>2</sup> Herbefaveire. — Laharie. Dépendances : Laharie, Onesse, Sindères. — Lалуque. — Baronnie de Léon. Dépendances : Léon, Saint-Michel, Azur, le Vieux. — Boucau, Messanges, Moutier, Maa. — Lesgor. — Lespéron. — Linxe. Dépendances : Linxe, Lit, Saint-Girons, Naxe, Vielle, Escalus. — Vicomté de Marennes. Dépendances : Angresse, Benesse-Marenne, Saint-Vincent de Tyrosse, Saubion, Seignosse, Soorts, Soustons, Tosse. Avant 1760, Soustons était déjà le siège d'une justice particulière. Une autre était établie à Tosse, ayant dans son ressort Tosse, Saint-Geours, Benesse, Angresse, Soorts, Seignosse, Saubion, Saint-Vincent de Tyrosse. — Maucou. —

---

<sup>1</sup> Les lettres-patentes d'érection du duché-pairie d'Albret donnent tout à la fois la prévôté de Born à la sénéchaussée de Casteljaloux et à celle de Tartas. En réalité, elle appartenait à Tartas. Lors de la suppression de cette prévôté, la juridiction de Mimizan, comprenant Mimizan, Bias et partie d'Aureilhan, passa dans la sénéchaussée de Bordeaux. Saint-Julien, Portenx, Sanguinet (?).

<sup>2</sup> Le pays de Gosse, compris dans la sénéchaussée de Tartas, ne formait pas une juridiction spéciale, mais un territoire comprenant les paroisses suivantes : Biarrotte, Biaudos, Josse, Orx, Sainte-Marie de Gosse, Saint-Barthélemy, Saint-Jean de Marsacq, Saint-Laurent de Gosse, Saint-Martin de Hinx, Saubrigues. — Le Marensin formait aussi un pays comprenant : Azur, Castets, Escalus (Saint-Michel d'Escalus), Léon, Mixe, Moliets, Saint-Girons du Camp (quartier de Vielle), Saint-Girons de l'Est, (quartier de Vielle), Linxe, Lit, Maa (Moliets et Maa), Messanges, Saint-Michel, Taller, Vieux-Boucau (le Boucau avant le changement de l'Adour en 1578).

Meillan. Dépendances : Meillan, Ronsac. — Onez. — Pissos. Dépendances : Pissos, Richet, Liposthey. — Pontenx. Dépendances : Pontenx, Garte. — Marquisat de Pontonx. Dépendances : Pontonx, Gousse, Saint-Jean de Lier, Vicq. — Marquisat de Poyanne. Dépendances : Poyanne, Onard. — Poyartin. — Préchacq. — Rion. — Saint-Esprit, dont la justice appartenait à la collégiale de ce bourg. — Saint-Etienne d'Arribelabourt, dont la justice appartenait au Corps de Ville, officiers et jurats de Bayonne. — Saint-Pierre de Lier. — Sanguinet. — Ychoux.<sup>1</sup>

### **Sénéchaussée de Came.**

C'était une juridiction ducal où la justice appartenait au duc de Gramont, prince de Bidache. Officiers du siège, le lieutenant général et le procureur ducal.

Dépendances : la baronnie de Bardos, la souveraineté de Bidache, la baronnie de Came (comprenant Came, Sames, Saint-Pé de Léré, et relevant du château de Dax), Charritte d'Arraute, Escos, le comté de Guiche, Léré, la baronnie d'Urt, Villenave (près Bidache), plus Hagetmau et Tilh, dans le pays des Lannes.<sup>2</sup>

### **Sénéchal de Bayonne.**

Ce siège, dont le ressort était d'abord compris dans celui de la grande sénéchaussée des Lannes, fut établi vers 1551, date de l'érection du présidial de Dax (V. *Sénéchal et Présidial de Dax*). La juridiction du siège de Bayonne s'étendait sur tout le Labourd. Officiers du siège : un lieutenant civil et criminel, un lieutenant particulier faisant fonctions d'assesseur criminel, un procureur et un avocat du Roi.

---

<sup>1</sup> Arch. départ. des Landes, B. 2 à 41. Alman. hist. de Guenne de 1760 art. Tartas.

<sup>2</sup> Alman. hist. de la prov. de Guenne pour 1760, art. *Sénéchal de Cames*; RAYMOND, Dict. top. des Basses-Pyrénées, passim. — Le comté de Louvigny, situé en Chalosse, appartenait aux ducs de Gramont durant les deux derniers siècles. *Vice-comitatus Lupiniacensis*, vers 984, MARIA, Hist. de Béacq, 269, *Lobinhons*, 1272 (*Recognitiones jeudorum*. Arch. hist. de la Gir. n° 75 ?) *Castrum de Lovinher*, 1307 (*Roles Gasc.*) *La baronnie de Lobinher*, 1443 (contrats de Caresse). *Lobinhe*, 1513 (not. de Garos). *Louvigner*, 1552 (ch. d'Escout, E. 359). *La comté de Lovigner* (ref. de Béarn, B. 667, folio 269). Cette vicomté, vassale du duché de Gascogne devint ensuite un comté dont faisait partie le hameau de Luyos.

**JUSTICES ROYALES.** — Arbonne. Dépendances : Arbonne, Arcangous, Bassussarry, Iriaxou, Laressore. La justice seule au Roi. — Espélette. Dépendances : Anglet, Biarritz, Biriattou, Bonlocq. La justice seule au roi, la seigneurie à la communauté. — Bailliage de Labourd. Dépendances : la ville et communauté de Bayonne, Hendaye, Mouguerre, Saint-Pierre d'Iuabe, Urrugne. La justice au roi, et la seigneurie à la ville et communauté de Bayonne. — Lahonce. Dépendances : Ainhoue, Louhousoa, Lahonce, Mendionde, Souraïde. La justice appartenait au roi, et la seigneurie à l'abbé de Lahonce. — Vicomté de Macaye. Dépendances : Ahelze, Bidart, Cambo, Guétary, Jalzou, Macaye. La seigneurie au vicomte de Macaye et la justice au roi. — Saint-Jean de Luz. Dépendances : Ascain, Briscous, Hasparren, Saint-Jean de Luz, Saint-Pé, Sibourre, Villefranche, Urteuil. — Justice d'Ustaritz. La justice de ce lieu était contestée au seigneur par les habitants qui disaient qu'elle appartenait au roi.<sup>1</sup>

#### PARLEMENT DE PAU.

Durant l'époque féodale, il existait, en Béarn, une *Cour majour*, dont les pouvoirs passèrent ensuite à un *Conseil souverain*. La Basse-Navarre ou Navarre cispyrénéenne, avait aussi sa *Chancellerie* particulière. Louis XIII se trouvant à Pau, en 1620, érigea en Parlement le Conseil souverain de Béarn et y réunit la Chancellerie de Navarre.

La vicomté de Soule, qui dépendait d'abord de la sénéchaussée de Dax, ressort du Parlement de Bordeaux, fut ensuite annexée à celui de Pau. Les Souletins protestèrent contre cette annexion, devant le Conseil du roi, qui les débouta de leur demande par deux arrêts contradictoires. Les réclamants furent plus heureux en 1691 date de leur réunion définitive au parlement de Pau.

Voici quelle était l'organisation du Parlement de Navarre au XVIII<sup>e</sup> siècle.

• La Grand'Chambre, divisée en premier et second bureau, affaires

---

<sup>1</sup> *Almanach hist. de 1760*, art. *Sénéchal de Bayonne*; *Bibl. munic. de Toulouse*. M.s de FROIDOUR, *Mémoire du pays de Labourd*.

civiles ; la Chambre de la Tournelle, criminel ; la Chambre des Finances et Comptes ; la Chancellerie.

« Les officiers du Parlement étaient un premier président, sept présidents à mortier, quarante-six conseillers, un premier avocat général, un procureur général, un avocat général, quatre substituts, deux chevaliers d'honneur. Un garde des sceaux et dix-neuf secrétaires du roi étaient attachés à la Chancellerie.<sup>1</sup>

Le procureur général près le Parlement de Navarre ou de Pau était représenté par un substitut dans chacun des districts ou *parsans* dont voici les noms : Sauveterre, Lambeye, Navarrenx, Nay, Oloron, Montanerès, Sauveterre, Orthez, Ossau, Pau, Monein, Sallies, Aspe. Les procureurs de ces *parsans* judiciaires (par opposition aux *parsans* militaires) informaient d'office ou à la réquisition des parties, et remettaient les informations au Parlement.<sup>2</sup>

De cette Cour souveraine relevaient les cinq sénéchaussées béarnaises de Pau, Morlaas, Orthez, Oloron, Sauveterre, la vicomté de Soule et la sénéchaussée de Saint-Palais en Basse-Navarre.

Il y avait, en Béarn, un sénéchal d'épée, au nom duquel se rendait la justice dans les cinq sénéchaussées du pays, et dont les juges étaient, à vrai dire, les lieutenants du sénéchal. Ces juges connaissaient de toutes matières civiles, à la réserve des décrets, concurremment avec le Parlement et avec les Jurats qui étaient les premiers juges. Ils connaissaient aussi des appellations des Jurats concurremment avec le Parlement ; mais ils n'avaient pas de compétence en matière criminelle. Les juges du sénéchal étaient employés dans les états des Finances de Navarre chacun pour soixante-sept livres dix sols payés sur les donations que le pays faisait au roi.

Parmi les treize procureurs des *parsans* dont j'ai déjà parlé, les cinq qui siégeaient aux chefs-lieux des sénéchaussées béarnaises avaient reçu le titre de procureurs du Roi en 1691.

Il est prouvé qu'aux *xvii<sup>e</sup>* et *xviii<sup>e</sup>* siècles, le Roi était seul seigneur haut-justicier pour tout le Béarn. Les seigneurs particuliers des pa-

---

<sup>1</sup> P. RAYMOND, *Invent. somm. des arch. dép. des Basses-Pyr.* B. p. 10 et 11. — Le *Tableau annuel de Béarn* ne constate pas de changements dans le chiffre de ce personnel.

<sup>2</sup> BAUDRY, *Mémoires de Foucaut*, 102-3, *Note. Tableau annuel du Béarn*, 88.

roisses n'avaient que la justice moyenne et basse. Ces seigneurs avaient néanmoins, chacun dans sa terre, leurs juges particuliers appelés jurats, et qui connaissaient de toutes sortes d'affaires. Ces jurats faisaient même des décrets privativement aux juges du sénéchal et au Parlement. Ils ne pouvaient pourtant ordonner aucune peine afflictive en matière criminelle ; et tout leur droit se bornait alors à formuler leur avis pour l'envoyer au Parlement. Quand il ne s'agissait que d'ordonner une peine pécuniaire ou amende peu considérable, les jurats avaient le pouvoir de la prononcer. L'appel de leurs décisions était porté, au choix des parties, en matière civile devant les juges des sénéchaussées ou au Parlement. Il est pourtant à remarquer que dans quelque cause que ce fût, les parties avaient aussi le droit d'aller *recta*, et de se pourvoir directement au Parlement, sans être obligées de suivre d'abord la juridiction inférieure des jurats et celle des juges du sénéchal.

Dans toute l'étendue du ressort du Parlement de Pau, la justice était administrée conformément aux coutumes des pays qui le composaient. Ces coutumes portaient le nom de *Fors*.<sup>1</sup>

La Basse-Navarre et la Soule avaient chacune leur organisation judiciaire spéciale, dont je parlerai en temps utile.

(A continuer)

JEAN-FRANÇOIS BLADÉ.

---

<sup>1</sup> La page qui précède est empruntée, d'une façon à peu près littérale, à EXPILLY, *Dict. géogr.*, art. *Béarn*.



## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

---

Le mouvement bibliographique s'est un peu accentué enfin en octobre, et nous avons aujourd'hui mieux que de vains regrets à présenter aux lecteurs.

Occupons-nous d'abord des poètes :

Frédéric Amiel. — *Les Etrangères*. (Sandoz. — 1 vol. in-8°.)

Œuvre assez singulière.

Recueil de pièces traduites de diverses littératures et auxquelles le poète a tenté de conserver le premier rythme. Procédé curieux auquel l'auteur paraît attribuer une importance et une valeur exagérées.

Amédée Pernod. — *A tous !* (Sandoz. — 1 vol. in-12.)

Du mouvement, de la variété et parfois de la grâce.

Henri Cantel. — *Les poèmes du souvenir*. (Charpentier. — 1 vol. in-12.)

Comte de Perrochel. — *Fantaisies d'Orient*. (Librairie des Bibliophiles. — 1 vol. in-12.)

J.-C. Scholl. — *Lis et Pervenches*. (Sandoz. — 1 vol. in-18.)

Trois recueils dont il est difficile de dire un bien immense sans doute, mais qui ne sont pas toutefois dépourvus de mérites.

Les romanciers ont repris en main leur bonne plume de Tolède :

Jules Lermina. — *Les Loups de Paris*. (Dentu. — 2 vol. in-12.)

A. de Najac. — *L'Amant de Catherine*. (Dentu. — 1 vol. in-12.)

Paul Parfait. — *L'Agent secret*. (Lévy. — 1 vol. in-12.)

Ouida. — *Dans une villa d'hiver*. (Lévy. — 1 vol. in-12.)

Albert Miral. — *La revanche de Camille*. (Dentu. — 1 vol. in-12.)

Mario Uchard. — *Mon oncle Barbassou*. (Lévy. — 1 vol. in-12.)

Georges Vautier. — *La Grève des Femmes*. (Ghio. — 1 vol. in-12.)

Tout un solde de romans variés, parmi lesquels nous ne pouvons indiquer malheureusement le moindre chef-d'œuvre. Pacotille littéraire d'une valeur trop médiocre pour donner lieu à d'intéressants commentaires.

Lydie Paschkoff. — *La princesse Vera Glinsky* (Lévy. — 1 vol. in-12.)

Eugène Deligny. — *Une famille d'Arlequins*. (Lévy. — 1 vol. in-12.)

Deux ouvrages qu'il convient de placer un peu au-dessus de la précédente série.

Gustave Haller. — *Vertu*. (Lévy. — 1 vol. in 8°.)

Une œuvre meilleure encore et qui mérite une recommandation particulière.

Olympe Audouard. — *Le secret de la Belle-Mère*. (Dentu. — 1 vol. in-12.)

Pierre Zaccone. — *La cellule n° 7*. (Dentu. — 1 vol. in-12.)

Deux citations faites pour mémoire.

..

Voici quelques volumes de voyage et d'histoire :

Cyrille. — *De Paris à l'île des Serpents*. (Ern. Leroux. — 1 vol. in-12.)

*Roumanie, Hongrie et Danube*. — Relation sincère, agréable et pittoresque.

Yvan de Wæstyne. — *Voyage au pays des Bachi-Bouzoucks*. (Bachelin-Deflorenne. — 1 vol. in-12.)

Notes et impressions curieuses et pleines d'intérêt, auxquelles les événements actuels promettent le succès.

Marquis de Compiègne. — *Voyages, Chasses et Guerres*. (Plon. — 1 vol. in-12.)

Livre intéressant et bien écrit qui mérite un bon accueil.

Charles Yriarte. — *Bosnie et Herzégovine*. (Plon. — 1 vol. in-12.)

Ce volume, relation d'événements accomplis depuis peu de temps, joint au mérite de l'actualité le charme d'un style clair, mouvementé et pittoresque.

Charles Desmare. — *Les Communes et la Royauté*. (Léon Willem. — 1 vol. in-8°.)

Lettres de rois, reines de France, ministres, commandants d'armée et autres personnages plus ou moins considérables de 1181 à 1789. C'est de l'histoire épistolaire ou plutôt un curieux recueil de pièces et de documents précieux.

..

Terminons par quelques ouvrages exclusivement littéraires :

Ch. Barthélemy. — *Les Confessions de Fréron*. (Charpentier. — 1 vol in-12.)

Livre intéressant que nous recommandons aux bibliophiles.

Philarète Chasles. — *L'Angleterre littéraire*. (Charpentier. — 1 vol. in-12.)

Un volume de la brillante série connue sous le titre de *Voyages d'un critique à travers la vie et les livres*.

Signalons du même auteur le premier volume de *Mémoires* depuis longtemps promis et attendus, et dont nous espérons pouvoir reparler prochainement.

Alph. Karr. — *On demande un tyran*. (Lévy. — 1 vol. in-12.)

Ne comparons pas les œuvres d'hier avec celles d'aujourd'hui. Alphonse Karr a eu le tort de survivre à sa célébrité. L'auteur des *Guépes* n'a rien, absolument rien à gagner à ces recommencements perpétuels.

Colonel Balthazar. — *Histoire de la guerre de Guyenne*. (Bordeaux, Lefebvre. — 1 vol. in-8°.)

Nous reviendrons certainement sur cette publication intéressante entreprise par M. Charles Barry (de Toulouse), d'après l'unique exemplaire existant de l'édition originale de cet ouvrage.

JULES ANDRIEU.

NOTA. — Tous les ouvrages mentionnés au *Bulletin bibliographique* se trouvent à la librairie **Michel et Médan**, à Agen.

CLÉMENCE ISAURE

ET

# L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX.

---

## I

Parmi les villes qui ont le plus contribué au développement artistique et intellectuel de notre pays, Toulouse occupe certainement la première place. Aucune gloire ne manque à la vieille cité Palladienne. Dès le <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, elle possédait une école de peinture rivale de celle de Florence ; Bertrand de Montaignu créait son université, renommée dans toute l'Europe pour l'étude du droit civil et canonique, et, quelques années plus tard, c'est à Toulouse que les troubadours fondaient le *Collège du Gay sçavoir*, qui fut le berceau de l'Académie des Jeux floraux.

En 1323, sept poètes toulousains appelèrent tous les troubadours du Languedoc à se rendre, disent les chroniques, *dans un charmant verger garni de fleurs, d'herbes odoriférantes et d'arbres fruitiers où les oiseaux venaient chanter*, pour y disputer le prix de la poésie. La récompense du vainqueur était une violette d'or fin. La première réunion eut lieu le 3 mai 1324, et un poète de Castelnaudary, Arnaud Vidal, obtint, le premier, *la joye de la violette*.

Pendant de longues années, le Collège du Gay sçavoir attira à ses concours de nombreux et vaillants champions, et chaque printemps ramenait dans le charmant verger les plus brillants troubadours du Languedoc. Les Capitouls, voulant participer eux-mêmes à l'éclat de ces paisibles solennités, augmentèrent le nombre des prix et deman-

dèrent à juger conjointement, avec les membres du Collège, les œuvres des concurrents. Toulouse était fière d'une institution qui grandissait sa renommée et que lui enviaient déjà les nations étrangères ; car, en 1388, le roi d'Aragon avait demandé au Languedoc de lui envoyer des poètes pour rendre à l'Espagne les traditions poétiques que nous lui avons empruntées et qu'elle n'avait pas su conserver ; et, plus tard, c'est sur le modèle de la célèbre Académie que fut créée et organisée l'Académie des Jeux floraux de Catalogne.

Mais la fin du *xv*<sup>e</sup> siècle fut fatale à l'Occitanie : les fléaux qui la désolèrent, la guerre civile, la peste, les inondations réduisirent au silence les poètes et les troubadours, et compromirent un instant les destinées du Collège du Gay sçavoir.

C'est alors qu'apparut la noble Toulousaine dont le nom harmonieux et doux est arrivé jusqu'à nous, à travers cinq siècles, entouré d'une mystérieuse auréole de jeunesse, de virginité et de poésie. Clémence Isaure entreprit de remettre en honneur ces fêtes de l'esprit et de relever de ses ruines l'autel de la Muse Occitanienne. Elle rallia les débris du Collège du Gay sçavoir, convoqua de nouveau les troubadours et fixa au 3 mai de chaque année la séance solennelle qu'elle appela *la fête des fleurs*. Elle ajouta deux fleurs nouvelles à la violette qui était restée jusqu'alors l'unique récompense du vainqueur, et elle décida que les séances du nouveau Collège se tiendraient à l'avenir dans une des salles du Capitole, qu'elle avait fait reconstruire à ses frais. Afin d'assurer la perpétuité de son œuvre, elle légua à la cité toulousaine des sommes importantes à la condition que l'anniversaire de la fête des fleurs serait exactement et fidèlement célébré chaque année. De cette époque date en réalité l'institution des Jeux floraux, qui sont aujourd'hui la plus vieille Société savante de France, et qui ont traversé les révolutions et les siècles sans rien perdre de leur primitif éclat.

Les poètes avaient répondu en foule à l'appel de Clémence Isaure, et les noms les plus célèbres dans la poésie languedocienne étaient venus s'inscrire sur son livre d'or. Bertrand de Roaix avait, le premier, obtenu l'églantine ; plus tard, Baïf et Ronsard lui-même, le superbe et hardi rénovateur de la langue française, n'avaient pas dédaigné de solliciter les suffrages des maîtres de la gaie science.

La renommée du glorieux Collège allait toujours croissante. Louis XIV, à l'œil duquel n'échappait aucune des gloires qui pou-

vaient augmenter la splendeur de son règne, l'érigea en Académie par lettres patentes datées de Fontainebleau (1694), et créa en même temps une quatrième fleur, l'amaranthe d'or, prix de l'ode. Quelques années plus tard, apparut le lys d'argent, et enfin trois autres fleurs, la primevère, l'œillet, et, tout récemment, l'immortelle d'or, vinrent compléter la gerbe que Clémence Isaure offre chaque printemps aux fervents de la poésie.

Nous avons dit que depuis sa création jusqu'à nos jours la gloire et le renom de la vieille Académie avaient sans cesse suivi une marche ascendante, et que les maîtres de la littérature avaient tenu à honneur de mériter ses suffrages ; aux noms que nous avons déjà cités, nous ajouterons, au hasard de la mémoire, ceux de Meynard, Chamfort, Marmontel, Chateaubriand, Millevoye, Guiraud, Chénedollé, Lefranc de Pompignan, Soumet et Baour-Lormian. Reboul et Jasmin ont figuré parmi les Maîtres ès-Jeux floraux, dont Victor Hugo ouvre aujourd'hui la liste glorieuse. Fabre d'Églantine se fit un titre de noblesse de la fleur qu'il conquit au tournoi de l'Éloquence, et que plus tard emporta deux fois Granier de Cassagnac. Plus près de nous encore, en 1855, nous voyons le lys d'argent attribué à un sonnet en l'honneur de la Vierge, signé d'un nom que les événements devaient, après quelques années, rendre si tristement célèbre : Henri Rochefort.

Les membres de l'Académie des Jeux floraux se divisent en deux catégories : les *Mainteneurs*, — qui ont conservé le nom que s'étaient donné, au début de l'institution, les poètes formant le Collège du Gay sçavoir, — et les *Maitres*. Les Mainteneurs sont au nombre de quarante et nommés à l'élection. Les Maitres sortent du concours ; leur nombre est illimité, mais toujours très restreint, — dix à quinze environ. Pour obtenir le titre de Maître ès-Jeux floraux, il faut avoir remporté au moins trois prix, dont l'amaranthe d'or, la plus haute récompense dont l'Académie dispose en faveur des poètes, et qui sort rarement de la corbeille, puisqu'elle n'a été accordée qu'une seule fois depuis dix années. — Tous les ans, les Mainteneurs et les Maitres se réunissent pour juger les travaux des concurrents et désigner les œuvres dignes de récompense. Sept à huit cents ouvrages sont annuellement présentés au jugement de l'Académie ; examinée d'abord dans les bureaux particuliers, chacune des compositions est classée à son ordre de mérite, et celles qui ont paru dignes d'attention sont soumises à un bureau général qui décide en dernier ressort

et attribue les prix. Ce travail, qui dure plus d'un mois, est effectué avec un soin et une impartialité rares. Le nom des lauréats est tenu rigoureusement secret jusqu'au jour où la liste des pièces couronnées est définitivement arrêtée. Afin d'offrir toutes les garanties d'impartialité, le règlement de l'Académie exige qu'aucune composition ne lui soit directement adressée. Les concurrents doivent faire parvenir leurs ouvrages à un correspondant habitant Toulouse, qui les dépose au secrétariat sans faire connaître le nom de l'auteur, et c'est seulement lorsque les prix ont été attribués, que l'Académie demande aux correspondants le nom des auteurs des œuvres couronnées. Ce règlement dispose également que tout concurrent qui se ferait connaître avant le jugement définitif ou qui solliciterait ou ferait solliciter pour lui la bienveillance de ses juges, serait exclu du concours.

L'Académie possède aujourd'hui huit fleurs : l'amaranthe d'or, prix de l'ode ; la violette, destinée à un poème, une épître ou un discours en vers ; le souci, prix de l'épique, de l'épigramme, de l'idylle et de la ballade ; la primevère, prix de la fable et de l'apologue ; le lys, réservé à un sonnet ou à une hymne en faveur de la Vierge, et l'œillet, prix d'encouragement applicable à tous les genres. — L'églantine est affectée au discours en prose, et l'immortelle d'or, créée en 1874 par le Conseil général de la Haute-Garonne, récompense l'auteur d'une étude sur un sujet historique local. — Ces huit fleurs, dont la valeur intrinsèque varie de 60 à 500 francs, peuvent être accordées chaque année, mais il est sans exemple que le même printemps les ait vues toutes sorties de la corbeille. L'Académie peut en outre disposer, sous le nom de *prix réservé*, des fleurs qui, n'ayant pas été méritées dans un des concours précédents, ont été mises en réserve pour un concours ultérieur où elles viennent augmenter le nombre de celles que l'Académie distribue annuellement.

La distribution des récompenses — *la fête des fleurs* — a lieu le 3 mai. C'est, nous l'avons dit, l'anniversaire du jour où les sept troubadours languedociens décernèrent, pour la première fois, en 1324, *la joye de la violette*. Ce jour-là Toulouse est en liesse. Dès l'aube, des fleurs d'or et d'argent sont exposées sur le maître-autel de l'église Notre-Dame de la Daurade, où fut ensevelie Clémence Isaure. Après qu'elles ont reçu la bénédiction du prêtre, des commissaires de l'Académie viennent les recevoir avec pompe et les transportent au Capitole, où les attendent, dans la salle des Illustres, le corps des Jeux floraux et la foule toujours empressée à ces fêtes de

la poésie et de l'intelligence. Pendant leur absence, l'éloge traditionnel de la restauratrice de l'Académie est prononcé par un des membres, et le secrétaire perpétuel lit son rapport sur le concours. Les noms des vainqueurs sont proclamés et les œuvres couronnées sont lues aux applaudissements de la foule. — Enfin, un banquet offert aux lauréats par le corps des Jeux floraux termine ordinairement cette belle journée.

## II

Dans l'esprit de ses fondateurs, le Collège du Gay sçavoir avait été créé pour récompenser et encourager les troubadours qui faisaient résonner sur leur luth les notes harmonieuses du doux idiôme occitanien, et sans doute, lorsque Clémence Isaure entreprit de relever l'institution qui allait périr, elle ne songeait pas qu'un jour les poètes d'outre-Loire viendraient se disputer ses couronnes et lui apporter, chaque année, dans une langue qui n'était pas la sienne, le tribut de leur reconnaissance et de leur admiration. — Mais après avoir porté si haut la renommée de leur patrie, les poètes romans semblèrent, au commencement du **xvi<sup>e</sup>** siècle, renoncer d'un commun accord à la poésie, et désertèrent les fêtes du Gay sçavoir. Rien ne faisait prévoir ce temps d'arrêt qui porta un coup mortel à la Muse méridionale au moment où les splendeurs de la renaissance rayonnaient avec le plus d'éclat dans la capitale du Languedoc. Les troubadours, chanteurs et guerriers, prêts à servir toutes les causes droites et justes, célébrant la gloire, l'amour, Dieu et la patrie, ignoraient l'antiquité et chantaient ce que leur dictait le beau ciel du Midi, en une langue parfois un peu rude, mais toujours naïve, franche et sincère. Leur poésie, profondément chrétienne et patriotique, s'effraya à la vue de l'empiètement de l'esprit mythologique que préconisait la Renaissance, et du trouble que jetaient dans ses croyances les progrès de la Réforme, les discussions théologiques et les envahissements de l'antiquité païenne sous lesquels les poètes de la langue d'oïl essayaient d'étouffer l'originalité de notre langue. Entraînés par le courant, les poètes toulousains délaissèrent leur langue maternelle et employèrent tout leur talent à rivaliser avec leurs confrères de France en s'enrôlant sous le drapeau du chef de la Pléiade. L'intro-



duction du français comme langue officielle, en 1513, fut sans doute aussi une des causes principales de l'abandon momentané de l'idiôme méridional. Cette période de silence et de recueillement se prolongea jusqu'au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle.

Alors une réaction se produisit : Molinier avait déjà établi les règles de la poésie romane. Goudoulin entreprit de fixer la langue vulgaire, de former un nouvel idiôme, et pendant que Ronsard essayait de refaire une langue française avec les débris du grec et du latin, le poète du *Ramelet moundi* voulut reconstituer la langue romane avec les fragments de tous les idiômes méridionaux, tentative analogue à celle que devaient renouveler de nos jours, pour les idiômes provençaux, Mistral et l'école des *Félibres*. — Goudoulin coordonna les règles de la nouvelle langue. Profondément versé dans la connaissance de l'antiquité, il mêla le goût ancien au génie roman et révéla à son époque les trésors jusqu'alors inconnus de la langue des troubadours ; il donna les modèles de la véritable forme lyrique, et, si quelquefois l'éclat et la fougue de l'idiôme méridional l'ont entraîné au-delà des limites et l'ont fait, pour ainsi dire, déborder, il n'en reste pas moins le véritable créateur de la langue occitanienne.

Mais cet effort du poète national de Toulouse ne pouvait que galvaniser un instant cette belle langue romane où puisa Montaigne et que nous enviait le Tasse. Après lui, elle se corrompit de jour en jour jusqu'au moment où Jasmin tenta une seconde fois de la relever de ses ruines et lui rendit, avec ses expressions originales et savantes, la mélodieuse harmonie qu'il a si bien caractérisée lui-même lorsqu'il lui donna l'épithète de *musicayre*.

Devons-nous regretter que la langue romane ait aujourd'hui à peu près disparu ? Si elle a succombé dans la lutte, n'oublions pas qu'elle a failli devenir la langue officielle de la France. Lorsqu'un grand pays s'organise et s'unifie, il doit réunir sous le niveau d'un langage commun toutes les nationalités dont le faisceau constitue la patrie commune. Lorsque le Languedoc eut abdiqué sa nationalité, il accepta la langue des vainqueurs ; mais si l'idiôme disparut, le langage conserva cependant les qualités méridionales, et le fond protesta toujours contre la centralisation française ; le Languedocien apporta à la clarté, à la précision et à l'exactitude de la langue d'outre-Loire l'élégance et l'harmonie qui le caractérisaient et qu'il avait empruntées à l'Italie et à l'Espagne.

### III

Au milieu de ces transformations et de ces crises, les Jeux floraux continuaient à tenir régulièrement leurs assises annuelles auxquelles se pressaient les poètes de toute la France, et l'influence du savant Collège s'étendit bien au-delà du Midi littéraire. Par une tradition qui datait de son origine, les principaux membres du Parlement ont toujours tenu à honneur d'en faire partie, et aujourd'hui encore plus du tiers des membres de l'Académie appartiennent au Sénat, à la Chambre des députés et à la Cour d'appel. Les fondateurs du Collège du Gay sçavoir avaient voulu que les prix fussent adjugés *par ceux-là mêmes qui avaient l'habitude de juger par eux-mêmes ou par leurs ancêtres*. Cette indication avait été si fidèlement suivie, qu'au moment où Louis XIV érigea l'Académie des Jeux floraux, tous les Mainteneurs, un seul excepté, faisaient partie du Parlement. L'édit royal prescrivit expressément l'élection comme le seul mode de recrutement qui devait être désormais adopté pour la nomination des Mainteneurs, tout en réservant cependant les fonctions de chancelier au premier président ou à un président à mortier.

Plus heureux que l'Académie française qui porta ombrage au Parlement de Paris, parce qu'elle semblait vouloir entrer trop intimement dans les plans d'absorption de Richelieu, l'Académie des Jeux floraux trouva toujours dans le Parlement de Toulouse l'appui le plus sincère et, dans ses membres, une collaboration utile et souvent brillante. Une étroite solidarité unit toujours ces deux corps, et nous retrouvons l'Académie défendant hautement la magistrature et s'associant à sa bonne comme à sa mauvaise fortune, pendant les troubles qui signalèrent pour les Parlements la période de 1763 à 1773.

Cependant, bien que toujours profondément dévouée et fidèle au culte des traditions anciennes, l'Académie des Jeux floraux s'associait volontiers au progrès du mouvement intellectuel, et elle n'hésitait pas à accorder à Ronsard une Minerve d'argent, donnant ainsi, par une singulière aberration, la statue de la Sagesse au poète qui s'éloignait peut-être le plus du bon sens littéraire. Mais si elle accueil-

lait volontiers les essais et même les théories nouvelles, elle ferma toujours rigoureusement ses portes aux tentatives anti-religieuses et aux compositions blessantes pour les mœurs. Les opinions de ses membres restaient libres et se modifiaient suivant les époques, mais les croyances restaient fixes et immuables ; avant tout, elle n'a tenu à accueillir et à encourager que les tendances honnêtes, élevées, patriotiques et religieuses. Si elle aime à couronner des poètes, elle cherche surtout à susciter des hommes. Toujours on l'a vue, fidèle aux mêmes principes, ramener au culte du beau ceux qui voulaient s'en écarter et rappeler à ceux qui s'égarèrent dans le champ de l'intelligence que, si le génie a le droit de s'ouvrir des routes nouvelles, il ne doit jamais abandonner les règles du bon sens et du goût. Au milieu des époques les plus troublées, elle a toujours groupé autour d'elle les esprits délicats et les âmes généreuses qui demandaient à Dieu et à la patrie leurs inspirations.

#### IV

Maintenant on nous demandera sans doute quelques détails sur la vie et la personnalité de la restauratrice de nos fêtes littéraires, et on voudra revoir cette douce et noble figure dont les siècles n'ont pu altérer la sérénité. On a pris l'habitude d'entrer dans la vie des personnages qui ont laissé un sillon dans l'histoire ; on ne se contente plus d'admirer le génie et le talent, on veut voir l'acteur après avoir applaudi le rôle, et on exige des biographies. — Mais la Muse toulousaine échappe au biographe ; elle a passé comme voilée dans un nuage et sans laisser d'autres traces que celles de ses bienfaits. Son existence même a été contestée et Catel, l'illustre historien toulousain, n'a pu découvrir ni le lieu ni la date de sa naissance, et n'a trouvé, malgré ses minutieuses recherches dans les archives, aucun document qui puisse donner à cet égard une certitude. — Pourtant qui oserait affirmer qu'elle n'a pas vécu et que son nom n'est qu'une fiction personnifiant la poésie méridionale ? Les libéralités par lesquelles elle a voulu perpétuer, au moyen des legs qu'elle fit à la cité, la solennité de nos fêtes, témoignent assez de son existence. Si le temps, — et les révolutions qui complètent et accélèrent trop sou-

vent l'œuvre des années, — ont effacé les traces de cette noble patronne, n'en prenons pas acte pour nier son existence. — Clémence a passé et disparu comme une lumineuse et céleste apparition, dédaignant de laisser une empreinte palpable sur le chemin qu'elle a foulé, — et surtout gardons-nous de chercher, comme on le fait trop souvent, à retrouver la vierge toulousaine dans les vers ridicules et si connus du poète le plus précieux de son époque, de l'auteur d'*Estelle*. Clémence Isaure n'avait que faire de l'amour du beau Lautrac ; un amour plus pur suffisait pour remplir sa vie et son cœur, l'amour de la poésie et de l'œuvre de régénération à laquelle elle s'était consacrée.

Ne regrettons pas du reste le mystère qui enveloppe sa vie et la grandit encore. L'éloignement et le mystère conviennent aux grands noms et aux grandes figures, et nous respectons mieux ce que nous connaissons moins. Aucune lumière ne vient éclairer Clémence Isaure, aucun document ne nous renseigne sur son origine et sur sa vie ; mais que nous importe ? et notre imagination ne peut-elle pas facilement la faire revivre ? Certainement elle était de noble race, elle était belle, elle était savante, elle était poète. Que nous faut-il davantage pour que nous l'aimions et nous la vénérions, lorsqu'elle vient à nous le front plein de rayons et les mains pleines de fleurs qu'elle tend à tous ceux qui aiment encore la poésie !

Certes, moins que toute autre, l'époque actuelle semble favorable aux travaux purement littéraires. Elle est plutôt pratique que spéculative, et elle délaisse volontiers le Parnasse pour la Tribune aux harangues. On ne croit plus guère à la poésie, et il est de bon goût d'en parler avec une certaine raillerie sceptique. Pourtant la poésie est dans l'essence même de l'âme humaine ; c'est à elle que tout aboutit ; c'est le haut sommet où viennent se confondre toutes les productions de l'esprit de l'homme ; elle est au début de toute civilisation ; elle maintient d'âge en âge la tradition, cette forme primitive de l'histoire ; elle chante et elle défend toutes les causes respectables et grandes. N'est-ce pas assez pour qu'on l'aime et qu'on la regrette du moins, si l'on ne veut plus l'honorer et l'encourager. — L'Académie des Jeux floraux est le refuge des derniers tenants de la Muse et, bien qu'elle se montre avare de ses récompenses et ne les accorde qu'à de rares élus, ses luttes attirent, chaque année, d'innombrables concurrents. Elle a traversé cinq siècles sans rien perdre du prestige de son éternelle jeunesse et, sans doute, l'heure est en-

core bien éloignée où elle verra décroître son éclat et sa splendeur ;  
— et, en vérité, être vieux, c'est bien quelque chose à une époque  
où l'on sent tant d'institutions antiques et vénérables chanceler sous  
l'effort des idées modernes.

CYRILLE FISTON,  
*Maître ès-Jeux floraux.*



# L'ENSEMBLE DU ROLAND FURIEUX.

---

Il en est de certaines fictions comme du grand fleuve qui arrose l'Égypte : on en cherche la source, et l'on ne peut la trouver. Vous remontez le Nil au-delà des cataractes ; au-delà des régions nubiennes et de l'Éthiopie ; vous franchissez le tropique du Cancer, vous avez fait plus de mille lieues, et vous arrivez à un lac que les Anglais ont nommé Albert Nyouza. C'est de ce bassin, sans doute, que sort le Nil ? — Oui, mais il venait de plus loin. — Marchez toujours ; un second lac apparaît ; il porte le nom de Victoria Nyouza ; il reçoit le Nil, et le laisse sortir de son sein, mais ce n'est pas lui qui le forme. Marchez encor. Le Nil est toujours là se grossissant de mille torrents voisins et descendant avec eux d'une montagne qu'on aperçoit, mais qu'on n'a point gravie. Ainsi l'on sait à peu près où il prend naissance, mais nul n'a bien vu son berceau.

De même, avant l'Arioste, chantre de Charlemagne, des paladins et de Roland, nous rencontrons Bojardo et Pulci, qui furent contemporains de sa première enfance. Mais avant eux trois poèmes avaient paru qui célébraient les mêmes exploits et ces trois poèmes dus à des chanteurs errants tiraient presque toute leur substance de la chronique attribuée à Turpin. Au-delà nous rencontrons une nuée de poèmes français et le premier, le plus célèbre de tous, est la *Chanson de Rolland* composée par Churold au commencement du *x<sup>e</sup>* siècle. Plus haut il n'y a rien, du moins rien qu'on puisse bien voir. Ce fleuve de fictions sort, comme le Nil, d'une montagne énorme ; il a pour pères les peuples du moyen-âge et surtout le peuple français.

L'Arioste, si j'en crois ses biographes, a lu nos poèmes et n'a rien négligé pour féconder son imagination. Que ce genre de récits lui offrit les plus grandes chances de succès, la popularité de Pulci et de Bojardo l'en avertissait suffisamment. Plébéiens, courtisans,

dames et gens de guerre ne voulaient plus de poèmes à la façon de Dante, tout sérieux et théologiques ; les grâces délicates du sonnet ne pouvaient égaler l'intérêt des aventures, des passions, des enchantements que déroulait le roman chevaleresque.

On traversait d'ailleurs une époque singulière durant laquelle la chevalerie faisait effort pour ne point mourir, donnait d'éclatants signes de vie, pareille à une lampe qui vacille, qui semble souvent près de s'éteindre et par intervalles éblouit vos yeux. La chevalerie, c'est la force individuelle secondée par un grand courage et mise au service de l'honneur. Il est vrai que parfois ce mot désigne des choses très différentes. On met son *honneur* à défendre les faibles, à propager sa religion, à ne pas laisser un outrage impuni ; la conscience, la foi, l'orgueil se parent de ce beau nom d'honneur ; mais le caractère constant du chevalier, c'est la disposition à exposer sa vie, c'est cette confiance toute personnelle qui l'engage à rejeter un secours étranger, à n'induire jamais en péril que lui-même et son adversaire et à le combattre ouvertement, avec des armes égales et le monde pour témoin.

Animé d'un tel sentiment, François I<sup>er</sup> envoie un héraut d'armes défier Charles-Quint en combat singulier, pour avoir osé dire que lui, François, roi de France, avait manqué à sa parole. Guichardin, qui rapporte ce trait, le trouve ridicule et préfère que les princes vident leurs différends par la diplomatie et les mouvements d'armées ; à cet égard il est peu partisan des lois et coutumes chevaleresques. Mais quand il s'agit de conter la lutte de trente gentilshommes italiens contre trente gentilshommes français, lutte parfaitement étrangère aux opérations stratégiques et bonne seulement à démontrer que les Italiens, en force et en adresse, valent bien nos compatriotes, Guichardin s'enflamme d'une ardeur guerrière et parle, à son tour, en chevalier.

Quelle était l'œuvre la plus méritoire aux yeux des braves du moyen-âge ? La guerre contre les Musulmans. Aussi de tous les exploits de Charlemagne, ceux qu'il fit aux dépens des Arabes et des Maures furent-ils le plus souvent chantés ; on ne parlait pas des Saxons domptés par lui ; mais on disait (avec force exagération) qu'il avait délivré l'Espagne et le Saint-Sépulcre. Charlemagne, dans le moyen-âge, passa pour le premier et le plus grand des Croisés. Et au temps de l'Arioste, combien de fois il fut question d'apaiser les discordes des princes européens et de les réunir contre les Turcs !

On ne parvenait point à réaliser cette croisade, mais elle demeurait, si je puis dire, dans les esprits comme un noble idéal que la poésie faisait bien de célébrer.

Au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, les sentiments chevaleresques exerçaient moins d'empire sur la conduite des hommes ; mais les pompes, les dehors, les jeux de la chevalerie s'étaient encore à tous les yeux. Le guerrier portait une armure d'acier, rompait des lances dans les joutes et les tournois, et quelquefois, comme Henri II, tombait, blessé à mort, sous les regards des spectateurs. Vainement l'artillerie, en voie de progrès, menaçait de remplacer un jour l'arme blanche ; dans les combats les plus sérieux on s'abordait encore à la pique et à l'épée ; et bien des gentilshommes répétaient en soupirant : « l'artillerie » tuera le courage personnel ; un lâche, embusqué derrière une haie, « aura raison du plus vaillant héros. Que ne restons-nous fidèles aux » armes de nos pères ! » La chevalerie, à cette époque, agonisait comme le paganisme au temps d'Ovide. Elle avait ses fêtes, ses souvenirs, ses croyants, ses derniers adeptes ; ceux même qui n'y croyaient plus s'y intéressaient encore comme à un brillant spectacle. Le moment était bien choisi pour en rassembler les légendes et pour en entretenir l'imagination. La sorcellerie que le moyen-âge y avait jadis associée, vivait encore si réellement dans la foi et dans la pratique que, cent ans plus tard, on brûla des gens accusés de maléfices et s'en accusant eux-mêmes.

De là le succès des poèmes merveilleux et chevaleresques. Au temps de l'Arioste, les rois du monde poétique étaient Pulci et Bajardo, chantres de Charlemagne, de Roland et des paladins. Tous deux avaient employé la stance de huit vers, tous deux avaient aimé à mener de front je ne sais combien d'histoires oiseuses, mais non confuses ; tous deux transportaient en quelques instants, sur tous les points du globe, l'esprit de leurs lecteurs ; l'Arioste n'avait donc pas à créer ce genre, mais à en augmenter le charme.

Il l'a si bien compris que dans son poème il annonce à son auditoire des nouveautés greffées sur des faits déjà connus.

« Je chante, dit-il, les dames, les chevaliers, les combats, les » amours, la courtoisie et les audacieux exploits qui marquèrent » l'époque où les Maures, traversant les mers d'Afrique, furent si » terribles à la France : tous étaient entraînés par la colère et la » jeune ardeur d'Agramant qui se flattait de venger la mort du roi



« sarrasin Trajou sur Charlemagne, empereur des Romains. Je dirai  
« aussi de Roland ce que jamais la prose ni la poésie ne racontèrent,  
« et comment le paladin, jusqu'alors réputé si sage, égaré par  
« l'amour, devint fou et furieux. Puisse celle qui m'a réduit presque  
« au même état et qui chaque jour mine mon faible esprit me laisser  
« assez de raison pour me permettre d'accomplir mes promesses ! »

Vous l'entendez, il raille la folie de Roland, mais avec beaucoup d'indulgence, car il est lui-même presque aussi malade. S'adressant ensuite à son protecteur, le cardinal d'Este, l'Arioste ajoute : « Or-  
« nement et splendeur de notre siècle, Hippolyte, daigne agréer cet  
« hommage, le seul qu'ose te présenter ton serviteur respectueux ;  
« mes discours et mes écrits acquitteront peut-être ce que je dois à  
« tes bienfaits. N'accuse pas mes présents d'être trop peu de chose ;  
« tout ce que je puis donner, je te l'offre, je te l'abandonne. Parmi  
« les plus dignes héros dont je m'apprête à chanter les prouesses,  
« tu reconnaitras Roger, source antique de tes illustres aïeux ; tu  
« m'entendras célébrer sa valeur et ses actions brillantes, si faisant  
« trêve à tes hautes pensées, tu prêtes l'oreille à mes sens. »

Les dames, les chevaliers, les combats ! Quoi de plus varié, quoi de plus attrayant ! Et n'est-il pas habile encore d'annoncer ainsi à ses lecteurs que, sur ce Roland qu'ils connaissent, il leur contera des choses absolument neuves ? Les révélations les mieux accueillies ne sont-elles pas celles qu'on nous fait sur nos amis et connaissances ?

Virgile, au commencement de son *Enéide*, nous dit d'avance ce que son héros accomplira en Italie ; pareil à un auteur dramatique qui, dès l'exposition de sa pièce, nous dévoilerait le dénouement. L'Arioste, au contraire, nous cache le terme de sa course. Charlemagne sera attaqué par les Sarrasins ; mais demeurera-t-il vainqueur ou vaincu ? Lisez le poème et vous le verrez. Roland deviendra fou ; mais le sera-t-il toujours ? Lisez le poème et vous le verrez. Roger sera le père de la maison d'Este ; mais avec qui fondera-t-il cette race ? Quelle sera sa compagne et par quel enchaînement se conclura leur bienheureuse alliance ? Lisez le poème et vous le verrez.

La lutte des deux mondes chrétien et musulman ; la folie de Roland ; les actions de Roger ; voilà trois grandes avenues ouvertes par l'auteur dans une immense forêt d'épisodes ; et ces avenues, qui se coupent à chaque instant, finissent par se joindre. De la sorte, l'ouvrage nous présente une variété prodigieuse et en même temps

une certaine unité, peu sévère, il est vrai, mais suffisante pour satisfaire aux règles de l'art et former de tant de membres divers un seul tout.

D'ailleurs l'Arioste donne un centre aux innombrables détours de son labyrinthe. Lors même que ses paladins sont à mille lieues de Charlemagne, lors même qu'ils font des excursions dans les nuages et dans la lune, ils songent ou on les fait songer à la grande lutte du Christ et de Mahomet, et de toutes les parties de l'univers ils tendent à revenir vers Paris assiégé. Quant à l'alliance de Roger et de Bradamante, qui doit former le dénouement, elle est prédite dans le cours du poëme, et à travers tant de péripéties qui semblent nous en éloigner, nous nous y acheminons néanmoins, les fées et les enchanteurs, ministres de la destinée, prenant soin de remettre les événements dans la bonne voie, quand les passions humaines les en écartent.

Mais comment l'auteur a-t-il réussi à diviser tant de fois l'intérêt sans l'amoindrir ? C'est d'abord par le charme soutenu des détails, par la poésie répandue sur tous les points ; c'est aussi par le caractère de cet intérêt même qu'il prétend exciter. Evidemment les promesses de l'Arioste éveillent en nous le désir de l'entendre, mais ne nous inspirent pas un de ces sentiments impérieux qui dominent l'âme et ne lui permettent pas de se partager. On voit très bien, dès le début, qu'il n'est pas le chantre enthousiaste de la religion, des croisades ou de la patrie. De quoi s'engage-t-il à vous entretenir ? Des dames, des chevaliers, des amours, des combats. Qu'il y ait, à la cour de Charlemagne, plus de belles dames, plus de chevalerie, plus de galanterie, plus de bravoure que partout ailleurs, la légende le disait, et l'Arioste le répète ; mais il y en a aussi en mille autres lieux de la terre et, partout où il y en a, l'Arioste s'amuse à nous y conduire.

Et sur quel ton va-t-il nous conter ces nombreuses histoires de guerre et d'amour ? Les premières stances nous l'indiquent également ; quand on les lit, on entend sonner à son oreille le diapason de l'Arioste : « Puisse celle que j'aime, dit-il, et qui m'a rendu presque aussi fou que le paladin, me laisser assez de bon sens pour achever mon œuvre. » On sent bien qu'un poëme ainsi commencé ne sera pas une épopée toujours héroïque et toujours grave, à la façon de Virgile ou d'Homère. Une gaieté légère et douce animera ces chants ; des plaisanteries fines et discrètes qui ne flétrissent aucune grâce, qui ne ternissent aucune splendeur poétique, y sont répandues avec un art

profond, quelquefois déguisé sous un air de négligence. Nulle imagination n'est à la fois moins candide et plus fraîche que celle de l'Arioste. Cet homme n'est dupe de rien, mais il veut et sait jouir de tout et, pour en jouir, il semble s'être interdit de jamais rire aux éclats, persuadé que le ridicule extrême altère trop la beauté des personnes et des choses. Si de temps à autre cependant il touche à la limite qui sépare le badinage élégant du comique trivial, soyez sûr qu'il descend jusque là par une pente très douce et par des gradations bien ménagées.

Ne lui reprochons donc pas, avec Boileau, de mêler à son poème des contes presque bouffons qui profanent la majesté du genre épique. « Il est aussi ridicule, dit notre sévère législateur, d'entendre dans « le *Roland furieux* un aubergiste des bords du Rhône raconter à « Rodomont l'histoire comique de Joconde qu'il le serait d'entendre « un aubergiste du Latium débiter à Enée, nouvellement débarqué, « les contes de ma mère l'Oie. »

Jamais comparaison ne fut moins exacte : Enée, selon Virgile, est l'homme du destin, élu pour conserver une nation presque détruite et la transplanter sur un sol fécond. Enée a vu s'écrouler un empire et le monde entier est promis à sa race ; il emporte avec lui les plus tristes souvenirs et les plus superbes promesses ; un homme à qui les Dieux envoient tant de malheurs et font pressentir tant de gloire ne saurait écouter des histoires divertissantes, et le poème où il est chanté commence sur un ton trop religieux et trop grandiose pour souffrir pareil mélange. Mais le *Roland furieux* le prend-il d'aussi haut ? Non certes ; nous en avons entendu les premiers vers et nous ne voyons pas comment les contes gaillards, transmis par le moyen-âge au xvi<sup>e</sup> siècle, ne pourraient pas avec un peu d'adresse s'y introduire et s'y faire admettre. Il y a d'ailleurs en poésie comme en musique des tons et des modes différents, et par des modulations habiles on peut glisser de l'une à l'autre. Avant de raconter la joviale histoire de Joconde l'Arioste nous engagera, par des récits de plus en plus badins, à ne pas traiter sérieusement les choses d'amour, et nous arriverons sans secousse du tragi-comique à la comédie.

Voltaire a, sur ce point, mieux rendu justice à l'Arioste : « Il y a, « dit-il, dans son poème presque autant d'événements touchants que « d'aventures grotesques ; son lecteur s'accoutume si bien à cette « bigarrure qu'il passe de l'un à l'autre sans en être étonné. » Rien de plus vrai ; au premier abord on ne s'étonne pas ; on se laisse

charmer par le poète et conduire doucement de plaisir en plaisir ; mais, à la réflexion, combien on admire cette variété d'images et ces couleurs si bien fondues !

Il y a même ( car il faut tout dire ) certaines saillies d'in vraisemblance dont on sait gré à l'auteur parce qu'elles divertissent et que divertir est son principal objet. Ainsi, au 38<sup>m</sup> chant, nous voyons un des paladins qui cherche à former une armée ; la cavalerie lui manque et surtout les chevaux. Que fait-il ? Il s'élève, comme Moïse, sur la montagne, s'agenouille, prie Dieu et pousse de grosses pierres de haut en bas. Ces pierres s'animent, hennissent, secouent la croupe, elles arrivent dans la plaine métamorphosées en chevaux ; on n'a qu'à les saisir et à monter dessus , car le Ciel a eu la bonté de les faire naître avec mors, selle et bride. De cette façon quatre-vingt mille cent deux fantassins deviennent cavaliers en quelques minutes. Peu de jours après nouvel embarras ; le paladin n'a pas de navires ; il arrache des feuilles d'arbres, les jette sur la mer, les voit se changer en vaisseaux , leur donne des pilotes et des matelots de Sardaigne et, rencontrant l'ennemi, remporte une victoire navale. On rit et c'est ce que l'Arioste a voulu. Il a d'ailleurs donné à ces chevaux et à ces navires improvisés des mouvements si lestes et si naturels ; ceux qui les montent déploient tant d'ardeur, tant de bonne volonté, qu'on a plaisir à se les figurer tels qu'il les peint ; on n'en croit rien, mais on aimerait que cela pût être ; et comme de pareilles choses n'arrivent nulle part ailleurs, on remercie l'Arioste de ce qu'elles arrivent chez lui.

Parmi toutes les histoires que le poète Arioste nous raconte, beaucoup ne sont pas de son invention. Quelques-unes couraient depuis longtemps le monde sous le titre de *fabliaux*, d'autres seraient demeurées à jamais ensevelies dans des romans et des poèmes illisibles. Il a disposé de ces créations presque informes comme Boccace et notre Lafontaine ont disposé des contes et des apologues antérieurs. Semblable à la fée marraine de Cendrillon, il a touché de sa baguette toutes ces citrouilles nées dans le jardin d'autrui et il les a transformées en chars dorés où ses héros et ses belles volent, emportés par des coursiers magiques, aux pieds d'airain, aux ailes de flamme.

Parfois il emprunte aux anciens et la lutte alors devient plus égale entre le premier créateur et l'admirable copiste. L'Arioste est rarement vaincu ; le plus souvent il place à côté de son modèle un tableau non moins brillant ou que des différences heureuses lui don-

nent bien le droit d'appeler *sien*. Le critique allemand Lessing s'acharne, il est vrai, à prouver que l'art d'Homère a plus de grandeur. Voyez, dit-il, comme l'auteur de l'*Iliade* nous fait sentir la beauté d'une femme sans la décrire, sans s'amuser aux petits détails. Il vous raconte, qu'Hélène paraissant sur les murs de Troie, les vieillards, même les plus sages, s'émurent à son aspect et dirent : ne faut pas reprocher aux Troyens et aux Grecs de s'égorger pour une telle femme. Peut-on, ajoute le critique, mieux peindre le pouvoir de ces charmes surhumains, qui font fléchir toute sévérité et désarment toute indignation ? L'Arioste, au contraire, voulant peindre une courtisane, la décrit minutieusement, nous dit que ses mains étaient fines et longues, son pied petit et bien tourné, et qu'au milieu de son visage descendait un nez irréprochable où l'envie même ne trouvait rien à redire. Quoi de plus puéril ? selon Lessing. — Eh bien non ! ce n'est point puéril, c'est amusant et fondé sur un fait réel : sur tant de nez, combien y en a-t-il d'irréprochables ? Quant à l'ivresse, à l'aveuglement, à l'hébètement moral où certaines créatures plongent de pauvres hommes et même de pauvres héros, l'Arioste en trace une peinture excellente qu'Homère n'avait point esquissée. Homère est plus élevé ; qui en doute ! mais malgré son élévation il ne tient pas lieu de l'Arioste ; et pour la variété des plaisirs littéraires j'aime mieux un Homère et un Arioste que deux Homères presque pareils.

Laissons enfin les froides dissertations critiques et résumons le *Roland furieux* ; c'est le seul moyen de goûter en peu d'instantanés l'art et le charme de cette amusante composition ; le seul moyen aussi de placer en leur lieu certains détails que nous détacherons bientôt pour les regarder de plus près.

L'Arioste prend les aventures d'Angélique et de Roland au point où Bojardo les avait laissées. Le paladin, neveu de Charlemagne, a secouru la belle princesse indienne assiégée dans sa capitale par deux millions d'hommes, ni plus ni moins ; mais tout ce qu'il a pu faire, seul contre tant d'ennemis, c'est de l'emmener avec lui à la cour de son oncle, où il attendra le moment et préparera les moyens de la rétablir sur le trône. Hélas ! une déception lui était réservée ! Charlemagne remarque bientôt que la belle Angélique met tout en feu autour d'elle ; que Roland et Renaud, éperdument épris, songent plus à croiser le fer entre eux qu'à tirer le glaive contre les Musulmans. Fâché de ce désordre, il l'éloigne de leurs yeux et la confie à

la garde du sage et vieux Nayme, duc de Bavière : « Battez-vous pour moi, leur dit-il, et celui de vous deux qui se distinguera le plus contre mes ennemis deviendra l'époux ou le maître d'Angélique. » Quelques jours après la lutte s'engage avec les Infidèles ; et malheureusement l'armée chrétienne est vaincue ; le duc de Bavière est fait prisonnier ; Angélique, restée seule, s'élance sur un palefroi et prend la fuite, un peu au hasard.

Mais combien de périls elle rencontre, la pauvrete ! Le bois, voisin du champ de bataille, est plein de guerriers qui courent ça et là ; l'un cherche son cheval, dont il est tombé et qui erre sans maître, à l'aventure ; l'autre, dévoré par la soif, vient se rafraîchir à un ruisseau et y laisse tomber son casque enchanté. Ce qu'il y a de curieux, c'est que tous ces gens-là ont vu jadis Angélique et que tous l'aiment passionnément. Dès qu'ils la voient, ils s'élancent vers elle, et, dès qu'ils se reconnaissent entre eux, ils mettent l'épée à la main. Voilà le malheur d'être trop belle ; les désirs importuns, les fureurs jalouses suivent en tous lieux les pas de la princesse indienne. Renaud et Ferragus, enflammés de la même passion, font jaillir sous les coups de leurs glaives l'étincelle de leurs armures ; Angélique, qui les déteste tous deux, s'échappe sans rien dire pendant qu'ils se battent pour elle. Leurs bras, animés par la colère, continuent quelques instants encore à frapper ; ils s'aperçoivent enfin de leur déception, mais il est trop tard ; ils ne peuvent retrouver les traces de la jeune fille.

Cependant Angélique n'est pas une amazone ; elle a peur d'être seule dans ce bois, peur surtout de tomber en la puissance de Renaud. Elle fuit donc, dit le poète en son charmant langage, aussi émue, aussi tremblante qu'une biche qui a vu sa mère égorgée par un lion : chaque fois qu'un souffle passe dans les airs, qu'une branche la touche légèrement, qu'une feuille s'agite au-dessus d'elle, le cœur lui manque ; elle se sent déjà saisir par la main de son terrible amant. Enfin, à force de fuir, Angélique arrive près d'une source limpide, où des rosiers miraient leurs fleurs de pourpre, où des arbres étendaient leur dôme de verdure. Dans ce séjour, gracieux et séduisant comme elle, la belle fugitive se repose un instant et se flatte d'être en sûreté ; mais tout à coup des gémissements frappent son oreille : une voix d'homme paraît se plaindre et se plaindre d'Angélique. Elle écoute et reconnaît cette voix ; c'est encore un de ses innombrables prétendants ; c'est Sacripant, roi de Circassie. Elle se trouble d'abord,

puis fait une de ces réflexions qui servent merveilleusement à perdre les jeunes filles : « J'ai besoin, dit-elle, d'un protecteur, d'un homme « qui me défende contre cet affreux Renaud ; pourquoi ne serait-  
« ce pas Sacripant ? Soyons aimable pour lui en tout bien, tout hon-  
« neur ; servons-nous de son bras, nous verrons ensuite. » Ainsi pense la coquette : elle se présente donc, belle et courtoise, à Sacripant. Elle se laisse même (c'est pure politique, croyez-le bien), embrasser par lui comme une sœur. Et la voilà qui poursuit son voyage sous la tutelle de son Sacripant. Soudain un autre chevalier, dont un panache blanc ombrageait le casque, apparaît galopant à travers le bois, franchissant les obstacles, brisant les rameaux qui s'opposent à son passage. Sacripant, qui était en train de faire ses aveux à Angélique, s'impatiente d'être dérangé et défie l'inconnu ; mais il a lieu de s'en repentir. Cet inconnu a le bras fort et d'un coup de lance il désarçonne le provocateur. Sacripant, abattu sous les yeux de celle qu'il aime, semble, dit le poète, un pauvre laboureur qui se relève péniblement, tout stupide, après avoir été étourdi par la foudre et couché sur son sillon. En vain l'aimable Angélique, qui ne veut pas perdre son protecteur, cherche-t-elle à le consoler ; pour surcroît de honte, un écuyer, qui suivait le chevalier victorieux, dit à Sacripant : « La personne qui vient de vous renverser, la connaissez-  
« vous ? — Non ; mais c'est un homme redoutable. — Ce n'est pas un  
« homme, reprend l'écuyer ; c'est une vaillante et belle jeune fille ;  
« c'est Bradamante, sœur de Renaud. » Etre renversé par une femme ! en présence de celle qu'on adore ! Quelle mésaventure pour le roi de Circassie ! Tout Sacripant qu'il est, on a presque envie de le plaindre, mais on le plaint en souriant, et ce mélange de gaieté et d'émotion est le caractère de l'Arioste. Si j'ai voulu conduire pas à pas mes lecteurs à travers les premiers événements du poème, c'était pour leur faire mieux goûter la grâce badine et brillante de son récit ; c'était pour leur donner (autant qu'on le peut par une analyse), le même plaisir curieux, le même enchantement de surprise et d'ignorance que j'ai ressenti moi-même quand j'ai lu pour la première fois le *Roland furieux*.

Et maintenant doublons le pas et suivons alternativement, dans leurs voyages, Bradamante et Angélique. Cette Bradamante qui vient de renverser Sacripant, pourquoi s'est-elle mise en campagne ? Afin de retrouver un jeune prince musulman, qu'elle a vu une seule fois, qu'elle aime de toute son âme et qu'elle veut conquérir pour elle e

pour la chrétienté. Ce jeune prince est Roger, que les destins lui réservent et qui, par son alliance avec elle, deviendra la tige de la maison d'Este, souveraine de Ferrare et protectrice d'Arioste.

Non moins chaste qu'intrépide, Bradamante ne recule devant aucun péril et sort de toutes les aventures sans que son honneur de vierge et de guerrière y ait reçu la moindre atteinte. Plus d'une fois elle combat pour son Roger ; plus d'une fois elle le délivre des pièges où le fait tomber son imprudence ; plus d'une fois ils se rejoignent après de grands périls et, tout heureux de se devoir la vie, ils sentent croître leur amour. Mais la différence de leurs religions, leurs obligations respectives envers leurs souverains, qui sont encore ennemis, l'opposition enfin des parents de Bradamante retardent toujours leur bonheur. Ils se séparent de nouveau, incertains de leur avenir.

Quant à Angélique, ce ne sont pas les mêmes pensées, les mêmes scrupules qui l'occupent. Si elle se contente de sourire à tous sans se donner à personne, c'est qu'elle n'a pas encore trouvé son vainqueur ; c'est qu'elle jouit du plaisir d'être adorée et de rester libre. Quelquefois cependant (et nous l'avons vu tout à l'heure) elle sent qu'il est fâcheux d'être à la fois trop aimée et trop libre, de ne pouvoir répondre, le front haut, à ceux qui vous persécutent de leur amour : « Messeigneurs, vous venez trop tard ; mon cœur et ma main sont donnés. » Mais que voulez-vous ? Bien qu'elle n'aime ni Renaud, ni Ferragus, ni Sacripant, Angélique n'en aime pas plus Roland pour cela ; n'ayant donc ni époux, ni fiancé, elle est réduite, au milieu de tant de rivaux qui se la disputent, à user d'artifices et de petits moyens. Quand elle voit deux chevaliers se battre pour son amour, elle tremble, elle pâlit d'abord ; puis elle s'esquive et tâche de les dépister. Un jour elle arrive dans un pays où les farouches habitants croient apaiser les Dieux de la mer en offrant chaque jour une jeune femme en pâture à un monstre marin. Elle est prise, dépouillée, attachée à une roche et là, blême de terreur mais toujours belle, elle attend l'effroyable bête. Déjà déroulant ses anneaux, ouvrant sa gueule immense, le monstre s'approche d'elle, lorsqu'un guerrier, monté sur l'hippogriffe ou cheval griffon, apparaît dans les airs. Est-ce Roland qui vient au secours de son idole ? Non, c'est Roger, qui connaît à peine Angélique, mais qui, touché de tant de malheur, s'apprête à la délivrer. Du haut des airs, il attaque le monstre et cherche à le percer de sa lance. Mais les écailles de l'animal lui font une impénétrable cuirasse ; les coups l'irritent et ne le blessent



pas : « Chevalier, s'écrie Angélique, ne perdez point de temps dans ce combat inutile ; déliez-moi au plus vite, emportez-moi, jetez-moi dans la mer, mais que je ne sois point dévorée par la bête. » Roger se souvient alors qu'il porte à l'arçon de sa selle un bouclier magique dont la splendeur éblouit et endort les êtres les plus farouches : « Jeune fille, dit-il à Angélique en abaissant vers elle le vol de l'hippogriffe, mets à ton doigt cet anneau qui te préservera de tout enchantement et ne crains rien. » Il parle ainsi et découvre le bouclier qu'il avait tenu sous un voile. Frappé de cet éclat inconnu, le monstre tombe dans la stupeur ; ses écailles s'allongent sur la mer ; il demeure inerte, insensible, bercé par les vagues comme un navire naufragé. « Hâtons-nous, dit Roger, les moments sont précieux ; puis il délie Angélique et l'emporte avec lui sur son hippogriffe. Belle action, n'est-ce pas ? Mais voici qui est moins beau. Seul, en présence de cette Angélique qui lui doit la vie, Roger oublie sa Bradamante et, faisant descendre l'hippogriffe sur une verte prairie qu'il a aperçue du haut des airs, il se met à conter à la princesse indienne..... tout ce qu'elle est habituée à entendre.

Mais, nous le savons, la princesse n'aime personne ; aussi pendant que Roger lui parle, ne songe-t-elle qu'à lui échapper ; elle baisse les yeux modestement, regarde l'anneau magique que lui-même lui a mis au doigt : tout à coup elle se souvient que cet anneau, placé dans la bouche, rend invisible ; elle le porte à ses lèvres et disparaît ; vainement Roger la rappelle et la cherche ; elle fuit, la belle Angélique, elle fuit longtemps ; enfin lasse de courses et d'aventures, elle revêt les habits d'une paysanne, entre au service d'un pasteur qui habite aux environs de Paris et cache dans une humble cabane sa royale naissance et sa divine beauté.

Mais que faisait donc l'amoureux Roland pendant que sa chère princesse courait tant de périls ? Ce qu'il faisait ? Hélas ! il songeait à elle, se lamentait, s'accusait de l'avoir mal gardée, puis la cherchait, pour réparer sa faute. Il partait (ah ! ne dites point qu'il n'était pas bien amoureux !) il partait, laissant son oncle Charlemagne en proie aux plus vives alarmes, laissant Paris assiégé par les Sarrasins. Sous un déguisement il traversait le camp ennemi et cherchait du Nord au Sud, du Sud au Nord, de l'Est à l'Ouest, dans l'univers entier, son Angélique. Et cependant Paris, vivement pressé, aurait eu besoin du bras de Roland ; les Français tombaient par milliers sous les coups des Infidèles ; Rodomont, roi d'Alger, franchissant tout seul un fossé

de trente pieds de large, entrait en bondissant dans la ville et, le glaive d'une main, la torche de l'autre, y semait la mort et l'incendie. Si d'heureuses discordes n'étaient venues diviser le camp infidèle du roi Agramant, Paris et toute la chrétienté se voyaient à jamais perdus. Mais la chrétienté, en ce moment, occupe assez peu le paladin ; il court en Germanie, en Frise, en Hollande, demandant à tous les échos son Angélique. Arrivé dans l'île du monstre marin, il aperçoit une jeune femme enchaînée au rocher fatal. C'est Angélique, peut-être ! Non, Roland, ce n'est pas elle ; vous seriez trop heureux de vous battre pour la sauver ; mais bien que ce ne soit pas Angélique, vous êtes chevalier, Roland, et vous avez juré de défendre le faible et l'opprimé ; vous avez juré surtout de protéger les dames. Allons, tenez votre serment et, faute d'Angélique, délivrez la princesse Olympie. Roland s'arme en effet ; il combat le monstre et, plus habile, plus fort que les autres, il le tue. Mais où est Angélique ? Nous le savons bien, nous ; le pauvre Roland ne le sait pas et il continue de courir le monde, acceptant en honnête homme, en bon chevalier, les aventures qui s'offrent à lui, redressant les torts, punissant les tyrans, capable de tous les prodiges, excepté de ne plus aimer Angélique. Après chacun de ses exploits, le doux fantôme lui revient en mémoire : Où est-elle ? demande-t-il ; où est-elle ? — Ah ! Roland ! si vous le saviez !

Elle est près de Paris, elle habite une cabane ; elle y reçoit un jeune guerrier musulman, appelé Médor, que l'on y porte couvert de blessures. Elle le soigne, elle lui rend la vie, par pure humanité d'abord ; puis elle l'admire, puis elle l'aime, puis elle se donne. Elle est enfin vaincue par l'amour, cette Angélique ; oui, par l'amour d'un jeune soldat. O puissants rois de l'Asie et de l'Afrique, ô princes chrétiens, ô paladins de Charlemagne, ô Roland, qui l'aimiez si fort et qui vous êtes tous battus pour elle ! voilà ce qu'on vous préfère : un jeune soldat inconnu. Tels sont les coups que fait l'amour ; n'est-ce pas, après cela, une sotte chose que d'aimer ? Ah ! cette fois, elle est prise tout de bon, notre coquette et moqueuse Angélique. « Sois mon maître et seigneur, a-t-elle dit à Médor, et ramène-moi dans mon pays ; là tu recevras le sceptre des Indes ; tu règneras sur mon peuple et sur moi. »

Voilà ce qu'elle a fait, ce qu'elle a dit, et très longtemps Roland l'ignora. Fatigué de recherches, il revient près de Paris, trop tard, hélas ! pour rien empêcher ; trop tard même pour tirer vengeance !

En se promenant dans la campagne, il apprend, par d'irrécusables indices, les amours d'Angélique et sa fuite avec Médor. O rage ! ô désespoir ! Il sait tout, il ne peut douter et la douleur égare sa raison. Oui, ce Roland, si bon, si sensé, si brave, devient fou et fou furieux. Qu'il est redoutable en son délire ! Il déracine les arbres, il ébranle les rochers, il fait mourir de fatigue sa pauvre jument, puis il la traîne, morte, derrière lui, et veut contraindre un paysan à lui donner un cheval vivant en échange de ce cadavre. « N'est-elle pas belle, ma jument, lui dit-il ? N'est-elle pas magnifique ? Quel défaut a-t-elle ? d'être morte ? Je le reconnais ; mais c'est le seul. Allons, vilain, de par le droit du plus fort, prends-la-moi et donne-moi ta bête. » Et le vilain de rire aux éclats ; mais un coup de poing de Roland, coup de poing digne de Samson et d'Hercule réunis, l'envoie bien rire dans l'autre monde. Vainement les paysans s'assemblent pour se délivrer de ce fléau ; bien que Roland coure tout nu dans la campagne, on ne peut parvenir à le tuer ; ni pierres, ni bâtons, ni flèches n'entament cette chair, invulnérable comme celle d'Achille. Dieu, d'ailleurs, qui le destine à sauver la chrétienté, le protège même au milieu de sa folie. Mais pour sauver la chrétienté, il doit recouvrer son bon sens ; et qui le lui rendra ? le plus entreprenant, le plus léger, le plus folâtre de ses amis, le bon Astolphe d'Angleterre. Pendant que Roland désolait les campagnes, Astolphe accomplissait de fabuleuses prouesses : pourfendait des géants, chevauchait à l'hippogriffe, mettait en fuite des monstres et des armées par les sons d'un cor magique, reléguait les Harpyes dans leurs cavernes, volait au sommet d'une montagne d'Éthiopie et y retrouvait le Paradis terrestre. Là il s'entretenait avec l'Évangéliste saint Jean, qui lui disait : « Tu ne sais pas ce qui vient d'arriver ? Ton cousin Roland est devenu fou. — Grand malheur, reprenait Astolphe ; mais ne peut-on pas le guérir ? — C'est difficile ; tout ce qui se perd sur la terre, et le bon sens comme le reste, s'en va bien loin de notre planète. — Et où donc ? — Dans la lune. — Quoi ! le bon sens de Roland ?... — Est dans la lune ; et on l'y conserve en bouteille. — Je vais prendre la bouteille, dit Astolphe et, montant avec l'Apôtre sur le char d'Élie, il vole dans la lune. Il y trouve la bouteille en effet et la rapporte sur la terre. Saint Jean lui a montré la manière de s'en servir ; il suffira de la faire respirer à Roland par le nez. Tout son bon sens lui remontera à la tête et il cessera aussitôt d'être fou. Mais comment le résoudre à subir ce traitement ? Roland, dans sa fureur, ne se laisse aborder par personne ; il distribue à droite et

« à gauche coups de pied, coups de poing et coups de massue. Enfin  
« on imagine de le faire tomber en étendant de grosses cordes sous  
« ses pas. Puis on se jette sur lui, on le lie avec les cordes, on lui fait  
« respirer la bouteille ; il est guéri ! Comme un homme qui s'éveille  
« d'un songe, il promène autour de lui ses regards étonnés, mais  
« bientôt il reconnaît ses amis, ses compagnons, et, se sentant plus  
« fort que jamais, part avec eux pour débloquer Paris. La chrétienté  
« va être enfin sauvée ! Vainement le roi d'Afrique, Agramant, ras-  
« semble une armée innombrable ; elle est vaincue et sur terre et  
« sur mer ; lui-même périt en combat singulier. L'épée de Roland a  
« délivré le monde de son ambition. »

Ici, l'action du poëme semble terminée ; elle le serait, si Bradamante n'aimait Roger, et si Charlemagne lui-même n'aspirait à le voir baptiser et à le ranger parmi ses paladins. Tant que le roi Agramant a vécu, Roger, fidèle à son seigneur, n'a pas voulu lui tourner le dos et a servi la cause des Africains ; mais, Agramant une fois mort et la paix conclue entre les deux empires, Roger abjure Mahomet et veut épouser Bradamante. Que fait-elle en ce moment, cette vaillante sœur de Renaud ? Elle vit, modeste, obéissante, dans le château paternel de Montauban ; elle vit, conservant en son cœur une inviolable affection pour Roger. Son père, le vieil Aymon, ne trouve pas Roger assez puissant et assez riche ; il veut faire de sa fille une reine, une impératrice, la marier, par exemple, à Léon, fils d'un empereur de Constantinople. Bradamante va se jeter aux pieds de Charlemagne : « Puisqu'on me refuse Roger, lui dit-elle, permettez-  
« moi du moins de ne me donner qu'au guerrier qui pourra me  
« vaincre. Faites publier cette proclamation : « Bradamante, fille  
« d'Aymon, sœur de Renaud de Montauban, épousera le chevalier  
« qui triomphera d'elle en champ clos. »

Cependant Roger, apprenant que Léon est son rival, court vers Constantinople pour lui disputer l'héroïne. Il trouve les Bulgares et les Grecs engagés dans une terrible mêlée ; il se range, vous le pensez bien, du côté des Bulgares, et il leur donne la victoire. Malheureusement il n'a pu joindre Léon et, seul, il poursuit sa route pour l'aller défier. Il entre dans une ville grecque, se rend à une hôtellerie et s'endort, accablé de fatigue. Mais avant qu'il ne se couchât, il a été reconnu par des espions : le commandant de la ville le fait saisir dans son lit et jeter en prison. Il n'y attendait plus que la mort, lorsqu'il vit venir à lui un beau jeune homme, qui se déclare

plein d'admiration pour sa valeur, le délivre et l'emmène dans son propre palais. Quel est ce jeune homme aux nobles procédés ? C'est Léon, le fils de l'empereur, le prétendant de Bradamante. Roger, dès ce moment, lui voue une amitié parfaite et lui assure qu'il est prêt à donner sa vie pour reconnaître un tel service. « Je ne te demande  
« qu'une chose, reprend Léon, et une chose bien facile à un brave  
« comme toi. Écoute : j'ai entendu parler de Bradamante, fille  
« d'Aymon ; elle est belle et vaillante ; je veux qu'elle soit ma femme.  
« Elle a fait proclamer qu'elle se donnerait à celui qui la pourrait  
« vaincre. Prends mon nom, prends mes armes, va la combattre et  
« la conquérir pour moi. »

Jugez quel orage gronde dans le cœur de Roger. Vingt fois il est tenté de dire : non ! Mais comme il a promis de tout faire pour payer sa dette de reconnaissance, il se croit lié par son honneur. La prudence lui conseille d'ailleurs de ne pas découvrir au prince son vrai nom. Il part avec lui, arrive en France et, revêtu des armes de Léon, combat Bradamante. Il la combat comme on doit combattre celle qu'on aime ; il pare tous ses coups et ne lui en porte aucun ; il la fatigue et ne la blesse pas. Le jour baisse et nul des deux n'a remporté la vraie victoire ; mais Bradamante, qui avait jeté le défi, n'ayant pu vaincre, est déclarée vaincue ; telle est la loi des luttes chevaleresques.

Léon, que l'on croit son vainqueur, va donc l'épouser dans quelques jours ; parvenu au comble de ses vœux, il cherche son ami pour partager tant de joie. Mais Roger a quitté la cour ; il erre au hasard dans les bois, il se couche enfin au bord d'une fontaine, il y pleure, il veut s'y laisser mourir. Léon, averti à temps par la bonne fée Mélissa, vient le trouver, le console, lui reproche affectueusement de n'avoir point révélé son secret et lui cède ou plutôt lui rend Bradamante. Déjà Roger a reçu le baptême ; déjà les Bulgares l'ont couronné roi ; déjà ses noces s'apprêtent avec une magnificence inouïe. Mais le jour du mariage, au moment où il allait conduire Bradamante à l'autel, on voit paraître le seul Musulman qui fût resté en France après la grande déroute. Ce dernier ennemi, implacable, sanguinaire, c'est Rodomont, le roi des Algériens. Il accuse Roger de félonie, de trahison envers son suzerain et son Dieu : il le défie à un combat mortel.

Mais ici, écoutons l'Arioste lui-même ; aussi bien, parvenu au

terme de cette longue course, je me reproche de ne l'avoir pas cité plus souvent :

« En entendant le défil de Rodomont, les dames et les demoiselles, la pâleur sur le visage, tremblent comme des colombes à l'approche de la tempête. Roger ne leur semble pas assez fort pour vaincre le roi infidèle. »

Ainsi pense encore tout le peuple, se souvenant des ravages que naguère Rodomont a faits dans Paris. Mais, plus que tous les autres, le cœur de Bradamante se trouble. Elle sait que, pour la force et pour la valeur qui viennent de l'âme, le Sarrasin ne l'emporte pas sur Roger ; elle sait que Rodomont n'a pas pour lui le bon droit qu'il souvent fait vaincre ; et toutefois elle ne peut être sans inquiétude, car la crainte est toujours la compagne de l'amour. Avec quelle joie Bradamante eût couru elle-même les chances du combat ! Cependant ses prières sont vaines ; Roger ne lui cède pas les dangers de l'entreprise ; la tristesse sur le front, la terreur dans l'âme, Bradamante est réduite à regarder.

Soudain Roger et le païen, la lance baissée, se précipitent l'un contre l'autre et viennent heurter leurs boucliers ; à ce choc, leurs lances se brisent comme la glace et volent en éclats vers le ciel. Les deux coursiers se sont heurtés aussi ; ils s'inclinent et leur croupe va toucher le sol. A l'aide de l'éperon et de la bride, les chevaliers font relever leurs montures ; ils jettent ensuite les débris de leurs lances, saisissent leurs épées et s'attaquent de nouveau avec ardeur. Habiles à manier leurs coursiers et leurs glaives, ils tâchent de porter les pointes acérées vers les endroits que le fer défend moins, et Roger déploie tant d'adresse qu'il perce en plusieurs lieux la cotte d'armes du Sarrasin.

Mais Rodomont, voyant son armure ensanglantée, paraît furieux comme la mer orageuse ; il jette son écu, que la lance de son rival avait traversé, et frappe à deux mains avec le glaive. Telle on voit, au milieu du Pô, cette machine que soutiennent deux navires et que les hommes élèvent au moyen de rouages, tomber de tout son poids sur les pilotis aigus. C'en était fait de Roger, si son casque n'eût protégé sa tête : à deux reprises il chancelle ; les bras et les jambes étendues, il est sur le point de tomber. Le païen redouble ses atteintes pour que Roger n'ait pas le temps de se remettre ; mais la trempe de son épée ne résiste pas à de pareils coups ; à force de

frapper sur l'armure de l'adversaire, elle vole en éclats et laisse désarmée sa main cruelle. Le farouche Sarrasin ne s'arrête pas. Il s'élance sur Roger qui est encore tout étourdi ; d'un bras nerveux il lui saisit la gorge, le serre violemment, le renverse sur la poussière. A peine Roger a-t-il touché le sol qu'il se relève, enflammé de honte plus encore que de colère ; en jetant un regard sur Bradamante, il a vu se troubler ce beau visage ; il a vu cette tendre épouse près de succomber à sa douleur. Impatient de venger son affront, Roger, toujours armé du glaive, en serre la garde et brave le païen.

Celui-ci pousse son cheval de guerre contre le chrétien qui reste à pied ; mais Roger se détourne avec adresse ; de la main gauche il saisit la bride du cheval et le fait tourner autour de lui ; deux fois, en passant devant son adversaire, le Sarrasin sent, avec douleur, la pointe de fer, dans sa cuisse et dans son flanc. Comme il tenait encore le pommeau de son glaive, il en assène un coup terrible sur le casque de Roger ; mais l'intrépide chrétien arrête le bras de Rodomont, et par ce bras le tire avec tant de force qu'il parvient à le désarçonner.

Les voilà donc à pied tous deux ; mais Roger, ayant conservé son glaive intact, s'en sert pour tenir son ennemi à distance ; car il ne veut point se laisser aborder par ce corps de géant et par cet énorme poids. Des flots de sang jaillissent des blessures de Rodomont, et Roger espère que, trahi par ses forces, son ennemi sera contraint de céder la victoire. Mais le païen rassemble sa vigueur et lance contre l'autre le pommeau de son épée ; atteint à la joue et à l'épaule, Roger chancelle ; Rodomont s'élance pour profiter de ce trouble passager ; mais lui-même, affaibli par la blessure de sa cuisse, fléchit la jambe et tombe un genou en terre. Roger, sans perdre un seul moment, renouvelle ses coups à la poitrine et au visage, le pousse même de la main et veut achever de l'abattre. Mais Rodomont se relève encore ; une lutte s'engage entre eux, où leurs bras, leurs poitrines, leurs jambes se mêlent, se pressent et s'enlacent. Sur chaque blessure du païen, Roger appuie autant qu'il peut, pour en faire jaillir le sang et la vie... Enfin il le soulève et, par un tour habile de la jambe droite, l'oblige à tomber sur le sol, qu'il baigne d'un long ruisseau de pourpre.

Pour l'empêcher cette fois de se relever, Roger, d'une main, lui présente le poignard aux yeux, de l'autre lui serre la gorge, et n'oublie pas non plus de lui poser ses deux genoux sur l'estomac.

« Rends-toi, lui dit-il en agitant le poignard ; avoue-toi vaincu, je te laisse la vie. » Mais le païen, qui redoute moins la mort que la plus légère apparence de lâcheté, se tord les membres et ne dit pas un mot. A force de se débattre, il dégage son bras droit, et de sa main armée d'une dague, tâche de frapper Roger dans les reins. Le jeune guerrier reconnaît sa faute ; il voit qu'il peut périr s'il diffère la mort du barbare. Il lève alors son bras aussi haut qu'il lui est possible ; deux fois, trois fois il plonge le fer de son poignard dans l'horrible crâne de Rodomont et s'affranchit de toute crainte. Détachée du corps plus froid que glace, elle s'enfuit aux enfers, irritée, blasphémante, cette âme qui dans le monde fut si orgueilleuse et si hautaine. »

Que manque-t-il à ce récit pour être digne des plus graves épopées ? Quel relief ! quel éclat ! quelle vie ! Tous les mouvements de cette lutte sont si clairs, si précis, qu'ils semblent enchaînés par une nécessité logique. Remarquez-vous encore cet art de tenir, jusqu'à la dernière minute, le lecteur incertain, inquiet ? Car enfin ce coup de poignard, dont Rodomont, terrassé, menace son vainqueur, pouvait tout changer en un instant.

Et tandis que le sang coule, que chez les deux rivaux la science des armes et la colère s'unissent pour vous donner de si étranges spectacles, autour d'eux les visages pâlisent, et une épouse toute émue ranime, par son trouble même, l'époux un moment ébranlé. Enfin, jusque dans les moindres mouvements, la nature différente des deux rivaux éclate, au physique comme au moral. Roger, moins gigantesque et moins furieux, est plus adroit et plus maître de lui. Vainqueur, il voudrait pardonner ; il offre la vie à son adversaire ; l'autre repousse cette offre et meurt, comme il vécut, en orgueilleux, en barbare et en impie. Ce sont de telles peintures du cœur humain qui assurent aux poèmes une immortelle vie. Le reste varie souvent d'une génération à l'autre : ces combats corps-à-corps, si fréquents au moyen-âge, sont devenus très rares aujourd'hui ; ces cottes de maille, ces pièces d'acier qui couvraient un homme des pieds à la tête sont reléguées aux musées archéologiques ; mais les passions qui usèrent de ces armes, l'amour de la gloire ou des femmes, la vengeance, l'honneur, la jalousie, le patriotisme, nous les reconnaissons encore en nous-mêmes et, à certaines heures de la vie, sous nos prosaïques vêtements, nous sentons nos cœurs battre aussi fort que ceux des chevaliers sous leurs armures. Voyez enfin ce qui se passe dans nos luttes politiques : quel ministre nouveau peut célé-



brer ses noces avec la grandeur sans voir surgir, au milieu de la fête, un irréconciliable adversaire qui lui reproche, comme Rodomont à Roger, un manque de foi, une défection ? Alors s'engage, dans l'arène parlementaire, un de ces combats à outrance dont les péripéties morales rappellent le récit que je viens de lire, et font dire aux observateurs paisibles : Il n'y a rien de neuf sous le soleil ; le masque change, l'homme reste ; et comme, sous le masque, les grands poètes savent nous montrer l'homme, ce qu'ils ont peint à un moment de la durée demeure vrai dans tous les siècles.

( *A continuer.* )

DE TRÉVERRET,

*Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux.*



# GÉOGRAPHIE JUDICIAIRE DE LA GASCOGNE

AUX XVII<sup>e</sup> ET XVIII<sup>e</sup> SIÈCLES.

---

( Suite et fin )

## **Sénéchaussée de Pau.**

Etablie par le vicomte Gaston XI en 1464. Elle se composait d'un lieutenant-général, un substitut du procureur général et un greffier en chef. Un premier huissier audiencier, deux autres huissiers audienciers, cinq procureurs et deux huissiers jurés étaient attachés au siège, dont le ressort s'étendait sur les paroisses suivantes :

Angaïs, Arance, Ardangos, Arbus, Aressy, Argagnon, Arros, Arthez, Artiguelouve, Artigueloutan et Loubocoy, Artix, Assat, Asson, Aubertin, Aussevielle, Balansun, Baliros, Barzun, la Bastide-Cézéracq, la Bastide-Monréjeau, Baudreix, Benesse, Beyrie, Bézingrand, Billère, Bizanos, Boumourt et Armos, Bordères, Bourdettes, Bosdarros, le Bourdalat, Breye (?), Bruges, Buros, Castéide-Cami, Castillon, Cescau, Claracq, Coarraze et Labatmale, Denguin, Vignolles et Aussevielle, Dovezon (?), Espoey, Gan, Gélès, Gomer, Gouze, Hontarède, Hours, Idron, Igon, Jurançon, Lacq, Lagos, Lée, Lenderesse, Lescar, Lestelle, Lezons, Livron, Lons, Lucmendous (?), Marserin (?), Mazères, Meillon, Mirepeix, Mont, Monréjeau, Montardon, Montaut, Narcastet, Nay, Nousty, Ousse, Pardiès, Pau, Poey, Pontacq, Rébénac, Romas, Rontignon, la Sauvetat, Serres-Morlès, Siros, Soumoulou, Saint-Avit, Saint-Castin, Saint-Faust (avec Laroin et Monhauber), Sainte-Marie-de-Serres, Sendets, Viellenave, Urdès, Uzès.

## **Sénéchaussée de Morlès.**

Un juge, un substitut et un procureur du Roi, assistés d'un greffier en chef, d'un huissier et de six procureurs. Le ressort de cette sénéchaussée s'étendait dans les 151 paroisses ci-après :

Abère, Abos, Andoins, Angos, Anos, Anoye, Arbleix et Pichevin (?), Argelos et Auriac, Armeau, Arricau, Arrien, Arrosès, Aste, Aubin, Aubous, Aurions, Aydie, Balazé, Baleix, Balirac, Baringue, Bassillon, Bentayou, Bernadets, Bétrac, Bésacour, Blachon, Bordes, Bouézon, Bouillon, Bournos, Bretagne, Burosse, Cadillon, Cassagne, Castéra, Castet, Castet-Abidos, Castetpugon, Castéide et Dous, Castillon, Caubios, Claracq, Conchez, Cosledàa, Corbères, Crouseilles et Lapédes, Disse, Diusse, Domengeux, Doumy, Dupuy (?) près la Fitole, Escoubès, Escurès, Eslourenties-Dabant, Eslourenties-Darré, Gabaston, Garlède, Garlin, Garos, Gayon, Geus, Ger, Gerderest (avec Monassut et Audiracq), Germeaud, Haget (avec Aubin, la Beyrie, Pergadous et Mascoette), l'Herm, Idernes, Juillac, Labatut-Figuère, Lembeye (avec Arneau (?) et Vauzé), Lannecaube, Lannegrasse, Larreule, Lasserre, Lème, Langassous, Lespielle, Lespourcy, Lion, Lombardia, Lalongue et Moncaubet, Lalonquère, Lalonquette, Loos, Loubix, Pouey-Sauvemia, Lube, Luccarré, Luc, Lussagnet, Lussion, Maspie, Mascaras, Maubec, Maure, Mazerolles, Miossens (avec Carrère et Lanusse), Momas, Moncaup, Monpézat et Tils, Moncla, Monpaston (avec Peyraube, Samouzet et Lamayou), Mondébat, Monségur, le Mont, Moustrou, Montagut, Montaner, Morlàas (avec la Hagède, Maucor, Saint-Jame et Higuières), Morlanne, Momy, Navailles (avec Saint-Armoulet et Saint-Peyrus), Onillon, le Parsan Vieil-Soubestre et Montaner, Peyrelongue, Piets, Poms et Lanne, Ponson-Dessus, Ponson-Debat, Pontiacq, Pons, Portet, Riumayou, Riupeyrous, Sadirac (avec Haron, Viellenave et Mendousse), Sallespisse, Samsons, Saubole, Sauvagnon, Sedze, Sedzère, Seméac, Seré, Serres, Sévignac, Simacourbe, Saint-Jean-Poudge, Saint-Laurent, Tadousse et Ousseau (?), Taron, Thèze, Vialer, Vignes, Villepinte, Viven, Urost, Uzein, Uzan.

### **Sénéchaussée d'Orthez.**

Composée d'un lieutenant-général et un substitut du procureur général, assistés d'un greffier en chef, de trois huissiers et de six procureurs. Son ressort englobait 37 paroisses :

Abidos, Abos, Algues (avec la Begoussère et les Beloins), Aragon, Baigts, Bellocq, Bérérenx, Bézingrand, Biron, Castélins (?) et Sours (?), Castetner, Départ (avec Magret et les Marmous), la Hourcade et Casterot, Lha et Mondran, Lagor, Lanneplàa, Loubieng, Marsillon, Marlacq, Montestruc, Mourenx, Noarrieu, Noguères, Orit, Orthez,

Os, Ozenx, Pardies, Puyoo, Ramous, Salles-Mongiscard, Sarpourrenx, Sauvelade, Saint-Boès, Sainte-Suzanne, Tarsacq.

### **Sénéchaussée d'Oloron.**

Composée d'un juge et d'un procureur au parsan, qui était en même temps substitut. Ils étaient assistés d'un greffier en chef, de trois huissiers et de six procureurs. Le ressort de ce siège s'étendait sur les 32 paroisses suivantes, plus les vallées d'Ossau, d'Aspe et Baretous.

Agnos, Arros, Asasp, Berdets (?), Bidos, Buziet, Escou, Escout, Esquiule, Estialescq, Estos, Eysus, Geus et Saint-Goin, Géronce et Dous, Greix (?), Gurmençon, Herrère, Ledeuix, Légugnon, Lurbe, Monein, Moumour (baronnie), Ogeu, Oloron, Sainte-Marie, la Seubed'Oloron, Orin, Persilhou, Poey, Préchacq, Saucède, Soeix.

La vallée d'Ossau comprenait les 20 paroisses ci-après : Arudy, Assouste, Ast, Aste et Béon, Béost-Baget, Bescat, Bilhères, Buzy, Castet, Espalungue (avec Goust et Gabas), Gerbe et Bélesten, Geteu, Izeste, Laruns, Louvie-Juson, Louvie (?), Listo, Louvie-Soubiron, Pon et Geste, Sévignac et Meyrac, Sainte-Colombe.

La vallée d'Aspe se composait de 15 paroisses : Accous, Athas, Aydie, Bédous, Borse, Cette et Eygun, Etsaut, Joers, Léas, Lescun, Ourdios-d'Ossau, Orcun, Osse, Urdos.

La vallée de Baretous n'était formée que de cinq paroisses : Ance, Aramits, Féas, Issor et le Barlanès, Lanne.

### **Sénéchaussée de Sauveterre.**

Composée d'un juge et d'un substitut qui était aussi procureur du parsan. Ils étaient assistés d'un greffier en chef, de quatre huissiers et de six procureurs. Le ressort de cette sénéchaussée s'étendait sur 66 paroisses :

Abitain, Andoins, Angous, Antin, Arance, Araujuzon, Arribe, Arrinchaute, Aspis, Audaux, Autevielle, Bastanès, Berraute, Bettérlette, Béderen, By, Bugnein, Bugaronne, le Campfort, Camu, Carresse, Cassaber, Castetnau, Charre, Dognen, Espiute, Geup et Castelbon, Guinarthe, Gars, l'Hôpital-d'Orion, Jasses, Lèas, Lamidou, Lay, le Leu (avec Oras, Peyrède et les Bordès-d'Oras), Lichos, Luc, Méritein, Montfort, Munein, Mur et Castagnède, Narp, Navailles-d'Angous,

Navarrenx, Ogenne, Orion, Orriule, Ossenx, Parenties, Préchacq-lès-Ogenne, Salies, Sauveterre, Sunarthe, Saint-Gladie, Saint-Martin-de-Garagnon (?), Tabaille, Usquain et Campagne, Viellenave, Vielle-ségure.<sup>1</sup>

### **Vicomté de Soule.**

La Soule se partageait en trois *Messageries*, subdivisées elles-mêmes en sept *Degueries* (*Degarias*) ou *Vics*. Le nom de Messagerie vient de l'office de Messenger ou procureur royal chargé de la surveillance d'une des trois grandes divisions de la vallée. Celui de Deguerie vient de *Degan* ou *Degain* (*Decanus*).

Voici le détail de cette organisation :

I. Messagerie de Haute-Soule ou Soule-Souverain. *Sole-Sobiraa*, 1383 (contr. de Luntz, f. 84). *Sole-Sobira*, 1384 (Not. de Navarrenx). *Sola-Sobiran*, 1520 (cout. de Soule). Ce nom de Soule-Souverain s'appliquait à la partie la plus haute et la plus méridionale de la vicomté ou vallée dont les quartiers les plus élevés sont encore appelés en basque *Bassaburia* (sommets boisés.) C'est la *Basse-Burie* de la carte de Cassini.

La Haute-Soule comprenait deux Degueries.

*Deguerie de Val-Dextre*. Paroisses ou communautés : Alçay, Alçabéhéty, Alos, Arhan, Camou, Charrite-de-Haut, Cihigue, Lacarry, Sunharette.

*Deguerie de Val-Séneestre*. Paroisses ou communautés : Abense-de-Haut, Atherey, Etchebar, Haux, Laguinge, Lichans, Licq, Montory, Restoue, Sibas, Sunhar, Tardets et Troisvilles. Il faut y joindre Sainte-Engrace et Larrau, dans le quartier de Bassa-Buria.

II. Messagerie des Arbailles. La *Messagerie d'Arball*, 1359 (rôles gascons). *Arbaylhe*, 1479 (ch. du chap. de Bayonne). *Arbalhe*, fin du <sup>xv</sup> siècle (contrats d'Ohix).

Les Arbailles comprenaient deux Degueries.

---

<sup>1</sup> EXPILLY, *Dict. géogr.*, art. Béarn, Pau, Morlaàs, Orthez, Oloron, Sauveterre. *Tableau annuel du Béarn*.

*Deguerie de la Grande-Arbaille.* Pároisses ou communautés : Idaux, Menditte, Mendy, Ossas, Saint-Etienne, Sauguis, Suharre.

*Deguerie de la Petite-Arbaille ou Vic de Peyriède.* Pároisses ou communautés : Aussurucq, Musculdy, Ordiarp, Pagolle.

III. Messagerie de la Barhoue ou Basse-Soule. *La Barhova*, 1358 (rôles gascons). *La Barhoa*, 1471 ; *La Barhoha*, 1479 (contrats d'Ohix, f. 25 et 74). *L'Abarhoe*, 1520 (cout de Soule).

Cette Messagerie se divisait en trois Degueries ou Vics ; mais faute de renseignements complets, ces circonscriptions n'ont pu être restituées que par à peu près.<sup>1</sup>

*Vic de Laruns.* Pároisses ou communautés : Laruns, Larrory, Moncayolle, Larrebieu, Berroguin, Mendibieu, l'Hôpital Saint-Blaise, Abense, Viodos, Licharre, Garindein, Chéraute, Roquiagne.

*Vic d'Aroue.* Pároisses ou communautés : Aroue, Osserain, Gestas, Etcharry, Rivereyte, Charrite-de-Bas, Ithorots, Espès, Undurein, Arrast.

*Vic de Domezain.* Pároisses ou communautés : Domezain, Berraute, Ithorots, Olhaiby, Lohitzun, Oyhereq, Ainharp.

*Nota.* Le bourg de Barcus formait un baillage à part.

La Soule avait, sous le rapport judiciaire, une organisation spéciale, et que je vais décrire en détail, car on ne la retrouve dans aucun ouvrage imprimé.

Le Châtelain de Mauléon de Soule, capitale de la vicomté, était le chef militaire et judiciaire du pays. Le châtelain avait trois lieutenants. Le premier était préposé à la conservation et à la défense du château de Mauléon, et le second au commandement des milices locales. Le troisième lieutenant était de robe longue. Il exerçait, originellement, à défaut du châtelain, la justice civile et criminelle dans toute la Soule. L'instruction et le rapport des affaires appartenaient en propre à ce magistrat.

Le châtelain ou son représentant étaient assistés, dans leurs fonctions judiciaires, par les *Potestats* ou principaux tenanciers du pays de Soule. Cette assistance n'était pas seulement un droit, mais un

---

<sup>1</sup> MENJOLET, *Chron. du diocèse et du pays d'Oloron*, II, 480.

devoir. C'est pourquoi les potestats étaient tenus de se rendre tous les huit jours, et les autres nobles tous les quatorze jours, au bourg de Licharre, où était le siège de la justice. Là, ils donnaient leurs avis en qualité de « Juges jugeans. » Il est vrai que ces gentilshommes n'étaient pas toujours fort exacts à se rendre. Dans les affaires ordinaires on se contentait d'un petit nombre d'assistants ; mais dans les cas graves tout le monde était tenu de venir.

Voici quels étaient les nobles ayant droit de siéger à la cour de Licharre.

*Potestats.* — Les seigneurs du Domec de Lacarry, de Bimein de Domezain, du Domec de Sibas, d'Olhaïby, du Domec d'Ossas, d'Amichalgue, de Gentein, de la Salle de Charrite, d'Espès, du Domec de Chéraute.

*Maisons nobles de second ordre.* — Montory, Tardets, Restoue, Laguinge, Undurein de Haux, Lichans, Sibarre, Mendisquer d'Alos. Jorgain d'Alos, Ataguy d'Alçay, Etcheverry, d'Alcay-Alcahabéty, Etchéverry d'Ithorots, Olhaïby, Gorritepé d'Alçabéhéty, Etchebarne, Harismendy de Sunharrette, Commanderie d'Ordarp, Ahetie, Aus-surucq, Suhare, Bérétereché d'Etcheverry, Juréguy, Cahas, Jauréuiberry de Menditte, Sauguis, Boherre, La Salle de Saint-Etienne, Gotein, Le Domec de Jauréguiberry de Libarren, Arroquain de Garindein, La Salle de Jaurigoyen de Chéraute, Le Domec d'Onismendy, Carrère, Saldu d'Abense, Berreyty de Laruns, Osserain de Moncayolle, le Domec et Jauréguiberry d'Undurein-Cazenave, Elissague et Golard de Charritte-Gestas, La Salle de Ribareyte, Aroue, Olhasarry et Rospide d'Aroue, Oyhenart d'Etcharry, Domesanh et Garat d'Etcharry, Berro de Lohitzun, Barcàise. — Les nobles de second ordre recevaient parfois le titre de *Potestats* ; mais ce n'était qu'une simple courtoisie.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> A ce catalogue il faut ajouter d'abord les fiefs suivants omis par Froidour et signalés dans le *Dict. topogr.* des Basses-Pyrénées de Raymond : Abense-de-Bas, Ahetze, baronnie de Chéraute, le Domec d'Etchebar, le Domec de Viodos, Elissague, Etchebar, Etchecopar, Jauréguissahar, La Salle (comm. d'Alos-Sibas), La Salle (comm. de Gotein-Libarrenx), La Salle (comm. d'Osserain-Rivehaute), baronnie de Sauguis, comté de Troisvilles. Je serais d'avis d'ajouter les noms des terres mentionnées dans la coutume

Les appels des décisions rendues par la cour de Lixarre en matière civile, étaient autrefois portés, au choix de l'appelant, devant le sénéchal de Bordeaux ou devant le sénéchal de Dax. En matière criminelle, les accusés ne devaient pas être transférés dans l'une de ces deux villes, et l'accusé était jugé sur la procédure écrite en première instance.

Durant la première partie du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, il y avait encore en Soule, outre le châtelain de Mauléon, quatre *bayles* ou baillis royaux, dont l'un rendait la justice à Mauléon, le second à Barcus, le troisième à Tardets et le quatrième à Montory. Ces magistrats avaient, chacun dans son ressort, les mêmes pouvoirs que le châtelain de Mauléon ou son lieutenant à Lixarre. Les baillis jugeaient seuls les affaires civiles. En matière criminelle, ils étaient assistés par les officiers municipaux ou *jurats* des lieux. Depuis l'érection du comté de Troisvilles, les baillis furent réduits à deux. L'un siégeait à Barcus et l'autre à Mauléon. Les deux autres se trouvèrent supprimés par l'union de Tardets et de Montory au comté de Troisvilles, où le comte avait son juge. Les nobles ou « juges jugeants » de cette circonscription nouvelle avaient le droit, si bon leur semblait, de statuer avec le juge comtal comme ils le faisaient auparavant avec le châtelain de Mauléon ou son lieutenant.

Le comté de Troisvilles, érigé au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, comprenait Abense de Haut, Alos, Atherey, Haux, Laguinche, Lichons, Licq, Montory, Restoue, Sibas, Sunhar, Sunharrette, Tardets, Troisvilles. Il faut y

---

de Soule, et dont il n'a pas été déjà fait mention : Aguerre, Arhancet, Arahabère (?), Ariadar, Arsu, Arsuquet, Athaguy, Béhère, Behergaray, Bilapu, Bortiri, Camou, Carrette, (?) Carrica, Carricart, Carriqui (paroisse d'Ansturucq), Carriqui (paroisse de Barcus), Carriquari, Charritet, Chebarne, Echar, Echât, Echebers, Elissalt, Etchacirpar (?), Etchagoity, Etchegoyen, Garharette, Gamabatial, Gêru, Géta, Goyhenex, Goyhen, Goyhex, Iriart (paroisse d'Ossas), Iriart (autre, même paroisse ?), Iriart (paroisse d'Atherey), Iriard (paroisse de Barcus), Iriart (paroisse de Mendite), Iribarne (par. d'Ossas), Iribarne (par. d'Aussurucq), Irtitia, Irigoyen, Iaphitz, Latpistoy, Larrondo, Mendiburu, Mendiundo, Nécol, Olhaqui, Orgambide, Quénélauiqui, Quénéliiri, Sagarpe, (?) Salaber, Salenave, Sourport, Subicot, Tartassa, Urruchoro. Il existait au moins en Soule quatre abbayes laïques : Arrast, Auguis, Barcus, Ithorots. Rien ne prouve que les propriétaires des fiefs nommés dans cette note aient fait partie de la cour de Licharre.



joindre la montagne de Barlannes, longtemps disputée entre Béarnais ou Souletins. Le comte de Troisvilles devint engagiste du domaine de Soule; mais le titre de gouverneur et châtelain du pays appartenait à la famille de Belzunce. De là des querelles et des troubles qui décidèrent le roi à ordonner la destruction du château de Mauléon que se disputaient les deux parties. Le comte de Toulonjon acheta la charge des Belzunce, se fit bâtir une maison à Licharre, et obtint un arrêt du roi allouant au gouverneur de Soule et à son lieutenant trois mille livres d'appointement sans préjudice de sept cent cinquante lous de morte-payé. De son côté M. de Troisvilles obtint les avantages précités.<sup>1</sup>

### BASSE-NAVARRRE.

Je n'ai point à faire ici, même d'une façon sommaire, la description de l'ordre judiciaire établi en Navarre avant le démembrement de ce royaume. Ce démembrement ne laissa plus à la maison d'Albret que la Navarre cispyrénéenne, désignée sous les noms de Basse-Navarre, *Navarra deçà-ports*, et royaume de Navarre.

Avant l'érection du Parlement de Pau, la justice souveraine était administrée en Navarre par la Chancellerie. Les officiers sont désignés dans le for du pays sous le nom de *las gens deu Conseil tenguts la Chancellerie*. Leurs décisions commençaient par ces mots : *Lou Rey en sa Chancellerie*. En 1620, la Chancellerie de Navarre et le Conseil souverain de Béarn se trouvèrent supprimés par la création du Parlement de Pau. La Navarre conserva son sénéchal de robe courte; mais Saint-Palais devint le siège d'une sénéchaussée composée d'un lieutenant-général, de deux conseillers assesseurs, d'un avocat et d'un procureur du Roi. On portait devant ce tribunal les appels de toutes les justices inférieures de la Navarre.

Voici la composition de ce royaume :

*Pays de Cize.* — Il comprenait les paroisses de Saint-Jean-Pied-de-Port, Saint-Jean-le-Vieux de Sabolie, Urrutie, Aincille, Garratéguy,

---

<sup>1</sup> Bibl. munic. de Toulouse, Ms. de FROIDOUR. *Coutume de Soule*, imprimée dans le tome IV du Recueil de BOURDOT DE RICHEBOURG. EXPILLY, *Dict. géogr.*, art. *Soule*.

Bascassen, Janits-Lecumberry, Ainhice, Mongelos, Jaxu, Lacarre, Hirriberry, Alciette, Uhart et Arnéguy, Mendive, Ispourre, Bussunarits, Sarrasquette, Bustince, Saint-Michel et Çaro, Sorhapuru, Behanne (?), Saint-Etienne, Escumbeguy (?), Suhescun, Luxe.

*Vallée de Baïgorry*, composée des paroisses ci-après : Saint-Etienne, Lespars, Bastide (?), Orticoren, Occos, Guerniette, Iruléguy, Sorhouette, Anhaux, Ascarat, Lasse.

*Vallée d'Ossès*, comprenant les paroisses de Hiriberry, Urgansan (?), Eyharce, Ahaice, Exave, Gahardon, Horca, Hosses (?), Bidarray.

*Pays d'Armendarrits*. — Paroisses : Iholdy, Irissary, Armen-darrits.

*Pays d'Arberoue*. — Paroisses : Hélette, Saint-Martin, Saint-Esteben, Isturitz, Ayherre, Méharin.

*Pays de Mixe*. — Paroisses : Saint-Palais, Aicirits, Lussaute, Oneix, Garris, la Bastide-Clairence, Reyne, Aincie, Uhart, Larribar, Icharre, Camou, Labels, Suhart, Succos, Gabat, Somberaute, Biscay, Charritte, Bégios, Estor, Armendeux, Béhasquen, Arbérats, Sillégue, Arbouet, Amorots (?), Orègue, Viellenave-de-Gramont, Bergoey, Arraute, Masparaute, Lapiste.

*Pays d'Ostabarret*. — Paroisses : Larcevau, Harambetz, Utsiat, Arhamous, Bunus, Cibits, Ostabat, Harre, Hosta, Juxue, Saint-Just, Ibarrolle.

Dans le pays de Cize, la justice civile était administrée par un alcade, qui tenait ses provisions du roi, et dont l'autorité s'étendait sur toute la châtellenie, c'est-à-dire Saint-Jean-Pied-de-Port, le pays de Cize, la vicomté de Baïgorry, Orçaïs, Armendarritz, Iholdy et Irissary. La justice criminelle était rendue sur le même territoire par les jurats de Saint-Jean-Pied-de-Port.

Dans le pays d'Ostabarrets, la justice avait fini par être administrée par un gradué, commis par le bailli d'épée du pays, l'office de juge de robe longue étant devenu vacant.

L'alcade ou capitaine entretenu du pays d'Arberoue, commettait aussi un gradué pour rendre la justice.

Enfin, les jurats de Saint-Jean-Pied-de-Port, Saint-Palais, Garis et La Bastide-Clairence, qui rendaient la justice ordinaire dans ces

villes, devaient être au nombre de six, conformément au for de Navarre.

Le procureur du Roi de la sénéchaussée de Saint-Palais avait le droit d'informer, et de rapporter devant les juges les informations qu'il avait faites d'office. Pour l'exécution des jugements rendus par tous les juges, le châtelain de Navarre ou Saint-Jean-Pied-de-Port était obligé d'avoir des *Merins* capables. Le Merin d'Arberoue était tenu d'avoir des sous-merins au même effet. Les merins étaient jadis des officiers très considérables, et donnaient leurs noms aux principales divisions (*merindades*) du royaume de Navarre.

Les châtelains de Saint-Palais, Garis, et Labastide-Clairence, prêtaient main-forte à la justice, dans le reste du royaume, par leurs lieutenant, garde, et geôlier. Le vice-sénéchal ou prévôt du Béarn l'était aussi de la Navarre. Il avait le droit d'information et arrêtait les coupables, à la charge de les mettre en prison, et transmettait les procédures au greffe de la sénéchaussée, dont les juges statuaient, sauf appel au Parlement, devant le vice-sénéchal qui n'avait pas voix délibérative.

La Navarre était régie par un for statut spécial appelé *los fors et costumaz de Navarra deçà-ports*, rédigé sous Louis XIII et comprenant XXXV rubriques.<sup>1</sup>

JEAN-FRANÇOIS BLADÉ.

---

<sup>1</sup> *Los fors et costumaz deu royaume de Navarra deçà-ports*, Rubr. V, VI et VIII; LE BRET, *Mémoire sur la Navarre* (manuscrit), art. *Justice*. EXPILLY, *Diet. geogr.*, art. *Navarre*.

## LE MOIS.

---

# LE GÉNÉRAL DE GONDRECOURT.

---

Nous avons la douloureuse tâche d'annoncer aux lecteurs de la *Revue de l'Agenais*, dont il était un des plus brillants collaborateurs, la mort d'un homme éminent qui laisse derrière lui de vives amitiés et le souvenir de nombreux bienfaits.

M. le général de division, baron de Gondrecourt, Commandeur de la Légion-d'Honneur, Officier de l'Instruction publique, grand'-croix de Saint-Stanislas de Russie, grand-officier des ordres de l'Epée de Suède, du Meljidié de Turquie, des Saints Maurice et Lazare d'Italie et de François-Joseph d'Autriche, conseiller général du Lot-et-Garonne pour le canton de Francescas, a rendu le dernier soupir, le samedi soir, 11 novembre, au château de Reyniès (Tarn-et-Garonne).

Il était né à la Guadeloupe en 1816.

On peut dire qu'il est mort debout, en soldat. La semaine précédente, accablé par la maladie qui, depuis un an, minait ses forces, il terminait, à Bordeaux, l'inspection générale qu'esclave du devoir il avait eu l'énergie d'entreprendre à la fin d'août, malgré l'état lamentable de sa santé.

Le 6 au soir, il arrivait, épuisé, chez sa fille, à Reyniès : « Ma pauvre amie, je viens mourir chez toi, » fut sa première parole. Quatre jours plus tard, il expirait.

C'est une grande perte pour la France, pour l'armée, pour le département de Lot-et-Garonne.

Le général de Gondrecourt n'était pas seulement un noble esprit, une magnifique intelligence, c'était un grand cœur. Ceux qui, comme nous, ont eu le bonheur de le connaître dans l'intimité et qu'il a

honorés d'une paternelle affection, savent toutes les ressources, toutes les séductions de cette nature d'élite, de cette physionomie si exceptionnellement sympathique de soldat et d'écrivain.

Nommé sous-lieutenant au 47<sup>e</sup> régiment de ligne en 1835, à sa sortie de l'école de Saint-Cyr, M. de Gondrecourt fut promu lieutenant aux spahis d'Oran en 1838, après trois années d'expédition et de nombreux combats en Afrique.

Nommé capitaine, capitaine adjudant-major, puis capitaine commandant au 12<sup>e</sup> de chasseurs à cheval, en 1843, il fut fait chef d'escadrons au 3<sup>e</sup> de cuirassiers en janvier 1851, et lieutenant-colonel au 4<sup>e</sup> de chasseurs d'Afrique en 1855, d'où, ce régiment ayant été licencié, il passa avec son grade, au 1<sup>er</sup> de chasseurs d'Afrique, et fit, dans ce corps, l'expédition de la Kabylie. Nommé colonel du 6<sup>e</sup> de chasseurs en 1859, il prit, en 1861, le commandement des chasseurs à cheval de la garde formés avec des éléments recrutés dans tous les régiments de chasseurs d'Afrique, et fut promu, en 1866, au grade de général de brigade avec mission de prendre le commandement de l'école militaire de Saint-Cyr, commandement qu'il exerça jusqu'au 18 juillet 1870, lorsque, sur ses instances, on le mit à la tête de la 2<sup>e</sup> brigade de la division de cavalerie du 4<sup>e</sup> corps de l'armée du Rhin (général de Ladmirault).

On sait la part glorieuse de cette division à la sanglante bataille de Gravelotte (16 août) ; le général de division Legrand y fut tué, le général de brigade Montaigu y fut blessé et enlevé, et le général de Gondrecourt en prit le commandement, après avoir laissé sur le terrain de la charge le cinquième de son effectif en hommes et en chevaux.

Prisonnier de guerre après la reddition de Metz, M. de Gondrecourt alla offrir, dès sa rentrée de captivité, ses services au gouvernement légal de Versailles et fut nommé au commandement de la subdivision de Lot-et-Garonne qu'il quitta lorsqu'il reçut les épaulettes de général de division.

Quelque temps après, la confiance du Ministre de la Guerre l'investit des hautes fonctions de général inspecteur.

Pendant les trente-huit années qu'il mit à parcourir tous les degrés de la hiérarchie, le général n'obtint jamais son avancement que sur propositions au choix justifiées par ses services. Il fut mis deux fois à l'ordre de son régiment, le 47<sup>e</sup> de ligne, pour les combats de Beni-Zerouall et de Sidi-Yacoub, une fois à l'ordre général de l'armée

d'Afrique pour sa belle conduite au sanglant combat de la Tafna où son régiment perdit le tiers de son effectif, et enfin, à l'ordre du 4<sup>e</sup> corps de l'armée du Rhin pour les terribles combats de Gravelotte et de Saint-Privat (16 et 18 août 1870).

Conseiller général pour le canton de Francescas, il fut successivement secrétaire et vice-président du Conseil général de Lot-et-Garonne dont il fut réélu membre en 1874.

Le général de Gondrecourt aura son biographe ; et puisse sa glorieuse carrière, dont nous venons seulement d'indiquer les principales étapes, être un jour retracée par une plume militaire, avec autant d'éloquence, d'élévation d'idées et de chaleur d'âme qu'il en apportait lui-même à raconter, le 8 septembre 1872, la vie et les services de Tartas, au pied de la statue élevée par la ville de Mézin à son vaillant concitoyen !

Le général de Gondrecourt était si bien doué qu'il avait pu, en quelque sorte, suffire à deux carrières et que chez lui l'écrivain n'avait pas nui au soldat, ni le soldat à l'écrivain. Ils se complétaient, au contraire, l'un par l'autre ; et cette noble alliance de l'épée et de la plume qu'il représentait, avec tant d'éclat, avait fait, de celui que nous pleurons, une figure à part parmi les célébrités de ce temps.

Le général n'avait pas écrit que des œuvres d'imagination ; il possédait de l'histoire générale de notre pays et de l'art militaire une connaissance profonde. Sous le pseudonyme de Louvercy, il collabora brillamment, en ces dernières années, à la *France* et à la *Presse*. Avec la simplicité et l'affabilité qu'il a conservées jusqu'à la fin, il avait bien voulu consentir à honorer de sa collaboration une publication plus modeste ; et la *Revue de l'Agenais* a donné de lui le commencement d'une chaude, savante et vivante étude sur le *Soldat Gascon* qui hélas ! demeurera inachevée.

Lui si occupé, si absorbé par les travaux que lui imposaient sa haute situation sociale et ses relations nombreuses, il n'oubliait jamais personne, quand il s'agissait d'un service à rendre ; il était bon et dévoué *jusqu'à la moëlle* ; en 1870 devant l'ennemi et hier encore à son lit de mort, il pensait à ses amis ; brisé par d'atroces souffrances, ne pouvant plus tenir une plume, il dictait des lettres pour eux à son aide-de-camp.

Généreux et impressionnable, comme il l'était, le général de Gondrecourt avait souffert plus que d'autres, des malheurs de la patrie,

de nos troubles civils et de tous les abaissements de l'époque actuelle. Et si la vie politique sembla le tenter un jour, ce n'était point une vulgaire ambition qui le poussait vers elle ; mais l'ardent désir d'être utile à son pays, comme citoyen, après l'avoir servi si vaillamment comme soldat.

La politique ne voulut pas de lui ; elle eut raison ; il valait trop pour elle !

Les nobles esprits et les belles âmes n'ont rien à faire au milieu des tristes intrigues et des déchainements de malsaines passions dont l'arène parlementaire offre aujourd'hui le désolant tableau.

Heureux ceux qui peuvent vivre loin de ce tumulte des partis aux prises, en détourner leurs yeux et leurs oreilles et attendre, dans le calme, le retour de jours meilleurs !

Dégoûté de la politique qui n'avait été pour lui que le rêve d'un moment, qu'une sorte d'illusion de patriotisme, le général s'était rejeté, tout entier, vers la vie militaire. Epris de tous les graves problèmes qui intéressent la réorganisation de l'armée, aimant passionnément la troupe, il ne retrouvait, dans ces derniers mois, un peu de vigueur physique qu'en face des régiments dont l'inspection lui était confiée.

Ses autres consolations lui venaient de la charmante famille qu'il adorait et dont il était adoré. Le général était le meilleur des maris, le meilleur des pères ! Aussi quel drame intime et que de sanglots autour de la tombe où repose ce soldat sans peur et sans reproche, dont la bravoure n'était égalée que par la bonté, la douceur et l'amour des siens !

Epargné sur les champs de bataille il a pu, du moins, mourir au milieu de ses enfants et de ses petits-enfants, dans les bras d'une noble femme bien digne d'avoir été la compagne de sa vie et de porter le beau nom qu'il lui laisse.

Mais cette mort ! ce n'est pas seulement le deuil d'une famille cruellement éprouvée par la fin prématurée de son chef, c'est la France perdant un de ses meilleurs serviteurs !

Le général de Gondrecourt appartenait à cette élite où, chaque jour, se font des vides de plus en plus difficiles à combler, car ces valeureux d'une autre génération, nous voyons bien qui leur succède ; mais nous ne voyons pas, hélas ! qui les remplace !

FERNAND LAMY.

---

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

---

La librairie parisienne a retrouvé toute son activité des meilleurs jours. Voici venir d'ailleurs l'époque des étrennes, époque pour laquelle toutes les industries modernes rivalisent de luxe et de goût.

Les publications de novembre sont donc très-nombreuses et notre tâche aujourd'hui devient à la fois plus laborieuse et plus difficile pour conserver à notre *Bulletin* des proportions convenables.

∴

Commençons courageusement par les poètes :

*Fables de Lessing*, mises en vers par M. Portalais. (G. Drocourt. — 1 vol. in-12.)

De très-bonnes intentions parfois assez heureuses.

Denise. — *Poème trouvé sur une tombe dans un bouquet de fleurs*. (Drocourt. — 1 vol. in-12.)

Donnée touchante que le poète a brodée avec art.

Charles Yrtal. — *Un mariage sous la Terreur*. (1 vol. in-18.)

Nous ne pouvons que citer seulement ce livre édité avec soin, ainsi que les trois suivants, par la *Librairie des Bibliophiles*.

Ogier d'Ivry. — *Rimes de cape et d'épée*. (1 vol. in-18.)

De la crânerie et du rythme.

Désyr Ravon. — *Poèmes contemporains*. (1 vol. in-18.)

Edouard Laussac. — *Sonnets familiers*. (1 vol. in-12.)

Hélas ! la Muse est parfois bien cruellement ingrate pour de fervents adorateurs !

∴

Indiquons rapidement au passage quelques œuvres de romanciers :

William Boerne. — *La belle Madame Chavard*. (Ladrech. — 1 vol. in-16.)

Ce volume qui porte en sous-titre *Scènes de la vie réelle* ne nous paraît être ni meilleur ni plus mauvais que bien d'autres.

Edouard Cadol. — *Le cheveu du diable*. (Dentu. — 1 vol. in-12.)



Albert Delpit. — *Le mystère du Bas-Mendon*. (Dentu. — 1 vol. in-12.)

J. an Richepin. — *Les morts bizarres*. (Decaux. — 1 vol. in-12.)

H. Gourdon de Genouilhac. — *Une luironne*. (Dentu. — 1 vol. in-12.)

Lisibles, sans doute, ces quatre volumes ; lisibles, mais médiocres.

Amédée Achard. — *Noir et Blanc*. — (Lévy. — 1 vol. in-12.)

Un livre qui n'ajoute rien à la réputation littéraire d'un écrivain spirituel.

Bret Harte (traduction Ch. Bentzon). — *Nouveaux récits Californiens*. (Lévy. — 1 vol. in-12.)

Ouvrage intéressant.

Nadar. — *Histoires buissonnières*. (G. Decaux. — 1 vol. in-12.)

Du charme, de l'esprit et du cœur.

..

Les livres de science, de voyage et d'histoire sont nombreux et variés. Nous citons seulement :

A. Meylan. — *A travers l'Herzégovine*. (Sandoz. — 1 vol. in-12.)

Un volume qui emprunte aux événements un intérêt particulier.

Baron de Hubner. — *Promenade autour du monde*. (1 vol. in-4°.)

Jules Gourdault. — *L'Italie*. (1 vol. in-4°.)

E. Cortambert. — *Voyage pittoresque à travers le monde*. (1 vol. in-8°.)

J. Thomson (trad. Talandier.) — *Dix ans de voyages dans la Chine et l'Indo-Chine*. — 1 vol. in-8°.)

Kingston (trad. de Launay.) — *Un croisière autour du monde*. (1 vol. in-8°.)

Une série de cinq volumes splendidement édités par la librairie Hachette et dont le texte intéressant est accompagné d'une illustration remarquable.

*La Promenade*, du baron de Hubner, et *l'Italie*, de J. Gourdault, forment surtout deux publications de grand luxe au-dessus de tout éloge.

Schweinfurth (traduction de M<sup>me</sup> Loreau). — *Au cœur de l'Afrique*. (Hachette. — 1 vol. in 12.)

Charmant volume pittoresque destiné à l'enfance.

C. Markham (trad. H. Gaidoz.) — *Les abords de la région inconnue ; histoire des expéditions arctiques*. (G. Decaux. — 1 vol. in-12.)

Un livre curieux et plein de détails scientifiques et pittoresques.

Pernolet. — *L'air comprimé et ses applications diverses*. (Dunod. — 1 vol. in-8°.)

Ouvrage scientifique d'un véritable intérêt.

Comte des Fayères. — *Engelhans et ses légendes*. (Plon. — 1 vol. in-12.)

L'auteur, un écrivain érudit et compétent, commence par ce volume une série d'études fort remarquables sur les pays slaves.

V. Largeau. — *Le Sahara ; premier voyage d'exploration*. (Sandoz. — 1 vol. in-12.)

Relation de voyage dans des régions jusqu'alors inexplorées du grand désert.

Tissot. — *Voyage aux pays annexés*. (Dentu. — 1 vol. in-12.)

Troisième série du *Voyage au pays des milliards* dont le succès a été si retentissant. Ce nouveau volume de M. Tissot ne le cède en rien aux deux premiers. C'est le même art, le même brio, la même verve entraînante et sympathique.

J. Verne. — *Michel Strogoff. De Moscou à Irkoutsk*. (Hetzel. — 1 vol. in-8°.)

Une œuvre nouvelle et tout à fait digne de ses aînées du charmant et inépuisable vulgarisateur.

Mayne-Reid. — *Les Jeunes Voyageurs*. (Hetzel. 1 vol. in-8°.)

E. Grimard. — *Le Jardin d'acclimatation. — Le Tour du monde d'un naturaliste*. (Hetzel. — 1 vol. in-8°.)

Deux beaux et charmants livres destinés à la jeunesse.

H. Bellenger. — *Londres pittoresque et la Vie anglaise*. (Decaux. — 1 vol. in-12.)

Tout n'a pas été si bien dit sur nos voisins d'Outre-Manche pour qu'un observateur humoristique ne trouve pas à glaner abondamment après tant d'autres.

Stephen d'Arve. — *Les Fastes du Mont-Blanc*. (Sandoz. — 1 vol. in-8°.)

Très curieux et fort triste, ce livre, martyrologue de savants courageux et de touristes intrépides.

Jules Duval. — *L'Algérie et les Colonies françaises*. (Guillaumin. — 1 vol. in-8°.)

Travail compétent et sérieux.

..

Nous aurions pu aisément accroître encore la liste des publications nouvelles de science et de voyages ; mais l'espace nous manque, et nous devons nous hâter de clôturer ce long *Bulletin* par l'indication rapide des œuvres plus spécialement littéraires dont le nombre, aujourd'hui, est également plus grand que d'habitude.

Julien le Rousseau. — *Du Rôle auxiliaire de la littérature dans le mouvement social*. (Dentu. — 1 vol. in-12.)

Voyez, lecteurs, s'il vous plaît de pénétrer les secrets cachés derrière le titre complexe de ce volume.

F. Fertault. *Les Amoureux du Livre*. (Claudin. — 1 vol. in 8°.)

Publication curieuse. — Macédoine bibliographique et originale sur laquelle nous reviendrons prochainement.

*Correspondance de Balzac.* (Lévy. — 2 vol. in-12.)

Recueil curieux que voudront certainement lire et conserver les innombrables admirateurs de la *Comédie humaine*.

Charles Blanc. — *Les Artistes de mon temps.* (Didot. — 1 vol. in-8°.)

Recueil d'études et de portraits artistiques réellement remarquables.

Bernadille. — *Esquisses et Croquis parisiens.* (Plon. — 1 vol. in-12.)

Recueil de chroniques parisiennes, pétillantes de verve et d'esprit, qu'un brillant humoristique signe dans le *Français* du malicieux pseudonyme de *Bernadille*.

*Théâtre complet* d'Emile Augier. Tomes I et II. (Lévy. — 2 vol. in-12.)

Cette édition du *Théâtre complet* d'Augier, qui comprendra 6 volumes, sera certainement bien accueillie du public.

V. de Laprade. — *Le Livre d'un Père.* (Hetzel. — 1 vol. in-8°.)

P.-J. Stahl. — *Histoires de mon Parrain.* (Hetzel. — 1 vol in-8°.)

S. Blandy. — *Le petit Roi.* (Hetzel. — 1 vol. in-8°.)

E. Muller. — *La Morale en action par l'Histoire.* (Hetzel. — 1 vol. in-8°.)

Quatre volumes charmants destinés à l'enfance et à la jeunesse.

*Bibliothèque de l'amateur de livres.* — (Rouveyre. — 1 vol. in-8°.)

Ouvrage précieux renfermant toutes les connaissances nécessaires pour composer, conserver et entretenir une bibliothèque. *Vade mecum* que voudra certainement posséder tout bibliophile.

Massimo d'Azeglio. — *Mes Souvenirs* (trad de l'italien par M<sup>lle</sup> H. Douesnel). — (Sandoz. — 2 vol. in-12.)

Une publication que nous ne pouvons qu'indiquer aux lecteurs.

F. de la Haulle. — *Proverbes de Salon.* (Lévy, 1 vol. in-12.)

Recueil de douze pièces plus ou moins remarquables que nous ne citons que pour mémoire.

Bertall. — *Les contes de ma Mère.* (Plon. — 1 vol. grand in-8°.)

Œuvre réellement délicieuse, où la plume et le crayon rivalisent de malice et de grâce, et que le charmant auteur de la *Comédie de notre temps* a eu l'heureuse idée de dédier à la jeunesse.

JULES ANDRIEU.

NOTA. — Tous les ouvrages mentionnés au *Bulletin bibliographique* se trouvent à la librairie **Michel** et **Médam**, à Agen.

# L'ENSEMBLE DU ROLAND FURIEUX.

---

( Suite )

## LES COMÉDIES DE L'ARIOSTE.

Des cinq comédies de l'Arioste, une seule peut être, avec intérêt et sans le moindre inconvénient, analysée dans cet ouvrage. *La Scostastica*, qu'il laissa inachevée et que termina son frère Gabriel, est de plus en plus ennuyeuse depuis le troisième acte jusqu'au dénouement. Les *Suppositions* n'amusent que par intervalles ; le *Nécromancien* est spirituel, mais un peu lent et licencieux ; la *Lena* ou l'*Entremetteuse* offre des caractères bien tracés, une action assez vive et des dialogues très naturels, mais quelles mœurs et quelle société ! Comment exposer sans rougir les turpitudes de cette femme vendue jadis par un mari gourmand et paresseux et, sur le déclin de sa jeunesse, vendant les autres pour continuer à gagner sa vie. Heureusement la première comédie de l'Arioste présente une intrigue, sinon plus morale, du moins plus facile à exposer en termes honnêtes. Nous nous en tiendrons donc à cette *Cassaria* que l'auteur, jeune encore, presque adolescent, avait rapidement ébauchée en prose et qu'il versifia vingt ans après. « Oui, je l'ai corrigée, dit-il « dans son spirituel prologue, et embellie au point que vous ne la « reconnaitrez plus. Ah ! si l'on pouvait de même corriger les « visages et les corps humains ! Que vous seriez contentes, Mes- « dames, vous qui faites tant d'efforts pour paraître plus belles que « nature et plus jeunes que votre âge ! Hélas ! vous avez beau vous « tirer à quatre épingles ; l'outrage des ans est toujours visible. Et « vous, vieillards du sexe moins gracieux, qui conservez les goûts, « les prétentions et les désirs de la jeunesse ; vous qui épilez vos « cheveux blancs, ou les teignez, ou portez des perruques, vous qui « vous faites raser deux fois le jour et retenez, à force de liens et

« d'attaches, vos pauvres dents branlant dans votre bouche ; com-  
« bien vous seriez enchantés si l'on pouvait refaire un homme comme  
« une comédie ! Ah ! si l'auteur avait ce secret-là, il s'en servirait  
« d'abord pour lui-même et se donnerait tout ce qui lui manque en  
« beauté, en grâce, en jeunesse. Et puis, lorsqu'il aurait embelli sa  
« propre personne, de très bon cœur, croyez-le bien, il vous rendrait  
« un pareil service. »

Après ce prologue, qu'un seul acteur récite et qui est une gentille causerie satirique, l'intrigue et l'action proprement dites commencent.

Le nom de *Cassaria* qu'on donne à cette comédie signifie pièce où il s'agit d'une *caisse*, comme l'*Aulularia* de Plaute signifie pièce où il est question d'une *marmite*. Cette *caisse*, nous en entendrons parler, nous la verrons même ; mais ne demandons pas trop tôt qu'on nous l'apporte sur la scène.

L'intrigue est en grande partie originale ; mais quelques situations rappellent (et pour cause) le *Phormion* latin de Térence. Dans la première esquisse, tout se passait à Mételin, en pays turc, et rien ne semblait plus naturel que d'y voir un marchand d'esclaves et des jeunes filles devenues un objet de commerce. La pièce revue et corrigée nous transporte à Sybaris, ville italienne de fantaisie ; car l'antique Sybaris, fameuse par sa mollesse vingt siècles avant l'Arioste, n'existait déjà plus. La vraisemblance perd un peu à ce changement, mais l'auteur y gagne de pouvoir railler devant les Ferrarais et les Lombards certains travers du royaume de Naples. Le nord de l'Italie, comme le nord de la France, a toujours aimé à rire du midi ; et la réciproque est parfaitement vraie.

Quoiqu'il en soit, au début de la pièce, nous voyons deux jeunes gens, Erophile et Caridore, dans un embarras analogue à celui de Phœdria de Térence et du Léandre de Molière. Ils voudraient délivrer deux jeunes filles qu'ils adorent et qui font partie de la cargaison apportée par un marchand d'esclaves. Ces deux beautés, Eulalie et Corisca, paraissent une fois ou deux devant les spectateurs ; juste assez pour vous faire comprendre qu'il y a entre elles une petite nuance de caractère. Eulalie trouve qu'on tarde trop à la racheter, qu'on ne l'aime pas sérieusement, sans doute, puisqu'on ne sait pas découvrir le moyen de rompre ses fers. Corisca, plus douce, croit qu'on le voudrait bien, mais que la chose doit être difficile ; il ne faut pas,

suivant elle, s'irriter contre de pauvres amoureux auxquels il manque autre chose que la bonne volonté. Et Corisca ici a raison. Erophile et Caridore ne demanderaient pas mieux que de compter au marchand la rançon de leurs bien-aimées ; malheureusement ils ne le peuvent. Fils de gens riches et considérés, ils sont nourris et vêtus en gentilshommes ; mais, pour des rédemptions de captives et autres œuvres de charité pareilles, leurs pères ne leur donnent pas un sou.

Pourtant une lueur d'espoir vient briller à leurs yeux. L'argent ne leur arrive pas encore, mais la circonstance est plus favorable. Le bonhomme Chrysobule, père d'Erophile, s'est embarqué ce matin pour l'île de Procida et a laissé sa maison pleine de marchandises. Ah ! si j'étais à ta place, dit le jeune Caridore à son ami, comme je battrais monnaie avec tout cela ! Comme je débarrasserais le domicile paternel ! Comme je débarrasserais les greniers, les magasins ! Mon père, au retour, s'écrierait : Les Espagnols ont dû tenir garnison ici. — C'est vrai, répond l'autre, et je serais bien bête, dans une maison si riche, si encombrée, de ne faire main-basse sur rien pour me contenter un peu. Quoi ! je resterais, comme Tantale, dans l'eau jusques au cou, sans boire une seule goutte ? A Dieu ne plaise ! Là-dessus, il quitte son ami, prend un bâton, rosse le vieil intendant Nebbia, que le père avait chargé de surveiller sa conduite, s'empare des clefs et des marchandises et se demande comment il en tirera la rançon de celle qu'il adore... quand tout à coup il entend le marchand d'esclaves annoncer à haute voix son départ pour le jour même. « Dieu ! s'écrie-t-il ; le temps me manque ! si je pouvais « vendre quelque chose, pour racheter mon Eulalie !... Et Volpino, « mon rusé domestique, qui m'abandonne, après m'avoir promis de « m'aider. Toute son astuce, me disait-il, tout son talent était à mon « service et je ne le vois point paraître ! où peut-il donc courir, « lorsque j'ai tant besoin de lui ? » A ce moment, notre désespéré et son ami Caridore aperçoivent deux hommes, qui arrivent en devisant, en riant, en battant des mains avec toutes les marques de la sécurité et de la joie. C'est Volpino, valet d'Erophile et Fulcio, valet de Caridore. « Eh bien ! Volpino, dit Erophile, tu ris ? tu ne sais donc pas où nous en sommes ? Le marchand d'esclaves part aujourd'hui, et je n'ai pas encore la rançon. — Bast ! répond Volpino sur un ton d'habile homme qui a son plan de campagne et ne doute pas du succès ; vous vous troublez pour si peu de choses ; vous avez Volpino près de vous, et vous craignez ! Laissez-moi faire, mes jeunes seigneurs : avant demain, celles que vous aimez, Eulalie et Corisca,

ne seront plus esclaves, et le marchand, aujourd'hui si exigeant, sera tondu comme un mouton. Seulement il faut avoir des ciseaux pour le tondre. Avez-vous pris les clefs ? — Oui, répond Erophile. — Avez-vous écarté de chez vous les autres domestiques, et surtout l'intendant Nebbia, ce factotum, cet espion de votre père ? — Oui, je les ai envoyés travailler chez un de mes amis, à la moisson, à la vendange, je ne sais à quoi, mais nous en sommes débarrassés. — Très bien, dit Volpino ; je tiens les ciseaux maintenant, et je vais vous tondre notre marchand d'esclaves. Voici mon plan :

Une de mes connaissances, domestique d'un gentilhomme des environs, est venu ici pour certaines affaires de son maître. Faisons lui prendre les habits de votre père et donnons lui toutes les allures d'un riche négociant qui veut satisfaire un caprice. Il ira chez le marchand d'esclaves et lui proposera de racheter Eulalie. « Je n'ai pas assez d'argent sur moi, ajoutera-t-il, mais voici ce que je vous offre en gage. » Et il lui remettra cette caisse que vous savez, cette caisse que nous guignons de l'œil depuis quelques jours, cette caisse bénie, toute pleine de fils d'or que des Florentins en procès ont déposée chez votre père. — Quoi ! s'écrie Erophile en entendant ce détail du plan de campagne, tu veux que je livre cette caisse si précieuse au marchand d'esclaves Lucramo, dont le nom dit bien tout ce qu'on en peut attendre. Mais il y a de quoi ruiner et déshonorer mon père. — N'ayez pas peur, reprend Volpino ; cette caisse, nous la donnerons au marchand d'esclaves, mais nous ne la lui laisserons pas. A peine sera-t-elle chez lui que vous crierez : au larcin ! au voleur ! vous entrerez dans la maison de Lucramo, en l'accusant de vous l'avoir prise : comme il l'aura reçue d'un autre que de vous, il ne comprendra rien à cette imputation, il en sera confondu, abasourdi ; dans ce premier moment de stupeur, vous rattraperez la caisse ; puis nous ferons agir votre ami Caridore, qui est fils du capitaine de justice. Il dira à ce Lucramo : « Je tiens ton sort entre mes mains ; si tu veux être sage, céder Eulalie à Erophile et à moi ma chère Corisca, j'apaise tout et mon père te laissera partir sain et sauf. Tu ne consens à rien ? Tant pis pour toi ! Nous te poursuivons comme voleur ; et nous en avons le droit ; car tu *dois* avoir dérobé la caisse. Si tu n'as pas volé précisément celle-là, tu en as pris bien d'autres dans ta vie. En quelques tours de corde et d'estrapade nous te ferons tout avouer et nous te pendrons. » A cette menace, conclut Volpino, Lucramo cédera et vous aurez l'un et l'autre délivré vos belles, repris la caisse, le tout sans bourse

délier. N'est-ce pas charmant, n'est-ce pas superbe ? Erophile tombe d'accord qu'on ne saurait mieux trouver, et tous s'apprentent à l'exécution de ce beau plan.

En conséquence Trappola, ami de Volpino, revêt les habits de Chrysobule absent, et suivi du métayer Brusco, qui porte la caisse, s'achemine, comme un riche négociant qui va faire une galante emplette, vers la maison du marchand d'esclaves. Brusco, brave campagnard peu habitué à ces roueries, ne les seconde qu'à contre-cœur. Tout en portant la caisse qui doit servir de gage ou plutôt d'appât à Lucramo, il regrette de n'être pas resté auprès de ses bœufs. Les pauvres bêtes venues à la ville de grand matin auraient tant besoin d'être pansées ! Mais que faire ? ajoute-t-il : si je refuse d'aider Trappola, il me nuira auprès du maître : c'est un gaillard qui fait croire à monsieur tout ce qui lui plaît ; faut pas le fâcher ; mais dès qu'il m'aura dit de déposer la caisse, je tourne le dos et reviens à mes bœufs. — Vrai paysan, n'est-ce pas ? et pris sur le vif !

Bientôt le marché se conclut ; Lucramo, en voyant cette caisse et les fils d'or pur qu'elle contient, permet à Trappola d'emmener Eulalie. Mais tandis que l'on va chercher cette jeune fille, Brusco, qui a déposé la caisse dans l'autre chambre, s'esquive et retourne à ses bœufs. Trappola sort enfin, et se trouve seul dans la rue, oui seul, la nuit, avec la pauvrete, qui n'étant pas au courant du plan de campagne, et craignant d'être achetée par un autre qu'Erophile, baisse les yeux et se met à pleurer.

Et voici bien une autre complication. Les domestiques et l'intendant Nebbia, dont Erophile, ce matin, s'est débarrassé, reviennent de la journée qu'ils ont faite chez un bourgeois. Comme ils sont contents ! et comme ils sont gris ! Ils ont si peu travaillé, et si bien bu ! et de si bon vin ! Loin d'en vouloir à leur jeune maître, ils le remercieraient de leur avoir procuré une telle aubaine ; ils seraient heureux de faire quelque chose pour lui. Tout à coup l'occasion semble se présenter. Ils aperçoivent Trappola déguisé, qui sort avec Eulalie de chez Lucramo ! « Bien, disent-ils ; que fait cet homme ? Il emmène »  
« une jeune esclave, précisément celle qu'adore Erophile, celle qu'il »  
« voudrait à tout prix racheter. Sus ! sus ! fondons sur ce maraud ; »  
« enlevons-lui la fille et qu'elle soit à notre jeune maître. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Trappola, assailli par toute cette bande, se défend en vain et tombe roué de coups ; une partie des domestiques d'Erophile emmènent Eulalie chez un ami de ce jeune homme, et le



lendemain, à ce qu'ils pensent, il y trouvera sa bien aimée, rachetée par un autre, mais reconquise et réservée pour lui.

A ce moment, le plan de Volpino est compromis dans son succès ; mais il faudrait peu de chose pour tout réparer ; si Erophile survenait à temps pour s'expliquer avec ses domestiques, il ne serait point victime de leur officieuse balourdise. Malheureusement, lorsqu'il arrive, accompagné de Volpino, aux environs du lieu où la lutte s'est livrée, le dernier de la bande a déjà disparu ; ils ne rencontrent que Trappola, tout étourdi de ses coups et de sa chute. Je ne vois pas Eulalie, dit Erophile. — Je ne vois pas la caisse, dit Volpino. Où as-tu mis la caisse ? demande celui-ci à Trappola. — Je l'ai laissée au marchand d'esclaves. — Où est la jeune fille ? demande Erophile. — On me l'a enlevée. — Comment ? — Toute une troupe m'a battu. — Où l'a-t-on emmenée ? — Je n'en sais rien. — Vraiment, interrompt Volpino, tu as remis la caisse au marchand d'esclaves ? — Oui, sans doute. — Laisse-nous donc, s'écrie notre amoureux, que je sache d'abord où est Eulalie. — Laissez-nous, reprend Volpino, que je sache enfin où est la caisse. — Et tous les deux occupés, l'un de la fille, l'autre du *quibus*, accablent Trappola de questions.

La scène est excellente et présente un de ces contrastes très comiques et très naturels que Molière fera si bien ressortir ; le mot de *caisse*, constamment répété par Volpino, irrite notre amoureux et ne le retient pas : il court, comme un homme en délire, à la poursuite de son Eulalie, tandis que Volpino l'accompagne en grommelant : « Je tâcherai tout à l'heure de le ramener ici, afin qu'au moins la « caisse ne se perde pas. »

Il y a lieu, en effet, de se hâter pour sauver la caisse. Ce coquin de marchand d'esclaves qui tout à l'heure se plaignait d'avoir fait peu d'affaires à Sybaris, trouve maintenant qu'il vient d'en faire une admirable et que la caisse, laissée chez lui en gage, avec les fils d'or qu'elle contient, vaut je ne sais combien d'Eulalie. Aussi donne-t-il ordre immédiatement de tout préparer pour le départ ; dès le lendemain il embarquera son monde et mettra à la voile avant qu'on ait eu le temps de retirer le gage : ainsi la caisse lui restera et Volpino, qui avait voulu lui enlever deux esclaves sans les payer, manquera son coup et l'aura enrichi.

Pour comble d'embarras, on apprend que Chrysobule, père d'Erophile, revient le soir même du jour où il était parti. Les vents contraires l'ont forcé de rentrer au port ; une heureuse rencontre lui

a permis de terminer ses affaires sans se déranger ; il rentre donc et, s'il le peut, ne bougera plus. Quel contre-temps pour la jeunesse et les amours ! Mais Volpino est là et songe à retirer la caisse et à pallier les désordres commis. Dès qu'il aperçoit Chrysobule, il emploie une ruse dont son arrière-petit-fils, le Scapin de Molière, fera son profit. Contrefaisant l'homme désespéré et courant d'un bout du théâtre à l'autre, il s'écrie : O ville maudite ! pleine d'embûches et de malfaiteurs ! — Le ciel me vienne en aide ! dit Chrysobule qui l'entend et le reconnaît. — O folie d'ivrogne, poursuit Volpino ! ô négligence d'un misérable ! — Qu'est-ce donc ? demande le vieux, tout en émoi. — Que dira mon maître, continue l'autre, quand il saura ce qui se passe ?... Il est ruiné, il est perdu ! — Volpino ! crie le vieillard, qu'y a-t-il ? arrête-toi ! » Mais le rusé valet s'amuse à le faire courir et feint toujours de ne pas l'apercevoir. Quand il l'a bien mis hors d'haleine, il se laisse enfin rattraper, mais il affecte alors d'être essouffé lui-même et de ne pouvoir prononcer deux mots de suite ; tous ceux qu'il articule à grand'peine sont sinistres ; et Chrysobule, pendant cinq minutes, souffre comme sur des charbons ardents. Volpino finit par lui dire que toute la faute est à l'intendant Nebbia, qui a laissé voler chez lui une caisse par le marchand d'esclaves voisin. Les contes qu'il lui débite pour confirmer ce mensonge ne sont qu'à demi vraisemblables ; mais d'autre part Chrysobule a un tel désir de recouvrer sa caisse perdue, qu'il n'y regarde pas de si près, envoie chercher deux honnêtes bourgeois, ses amis, et appuyé de leur aide et de leur témoignage, entre chez Lucramo, où l'on ne manque pas de retrouver et de reprendre la fameuse caisse.

Dès ce moment l'intrigue de la pièce a tout l'intérêt d'une lutte, soutenue et dirigée par un habile capitaine, qui cependant ne sait pas éviter toutes les fautes. Ainsi tandis qu'il accusait l'intendant et le marchand d'esclaves, tandis qu'il détournait loin des vrais coupables les soupçons du vieux Chrysobule, tandis qu'il reconquerrait le trésor, il oubliait un point essentiel et, faute de ce point, tout sera perdu peut-être. Il n'a pas songé à déshabiller Trappola, à lui faire déposer les vêtements de Chrysobule et à lui rendre sa capote de domestique. Ce pauvre Trappola, encore tout étourdi des coups qu'il a reçus et du rôle bizarre qu'il a joué, paraît à l'improviste devant le vieux. Quoi ! s'écrie ce dernier, un homme qui a mes habits ! « Arrête, voleur infâme, » et se tournant vers des estafiers qui l'accompagnent : « Aidez-moi, dit-il, tenez-le ferme et qu'il me réponde. Où as-tu pris ces vêtements, coquin ? D'où viens-tu ? où vas-tu ainsi

« déguisé ? » Pendant cet interrogatoire, Volpino, plein d'angoisses, voudrait pouvoir dire un mot à l'oreille de Trappola, mais on ne le laisse point approcher. Heureusement Trappola, qui n'est point une bête, sent qu'une parole pourrait tout gâter, et garde le silence « On n'en tirera donc rien ? s'écrie le vieillard impatient ; il semble « que l'on ait affaire à un muet. »

Ce mot est un trait de lumière pour le génie de Volpino. « Eh ! « Monsieur, dit-il à Chrysobule, que voulez-vous faire avec le muet ? « Vous ne le connaissez donc pas ? — Je ne l'ai jamais vu. — Com- « ment, vous ne connaissez pas le muet, qui se tient à la Taverne du « Singe ? — Quelle taverne ? quel muet ? quel singe veux-tu que je « connaisse, bourreau ? Est-ce que je te parais homme à fréquenter « les tavernes ? — Eh ! répond Volpino, laissez-moi l'interroger par « signes ; nous nous comprendrons parfaitement. Je sais parler par « signes ; laissez-moi faire. »

Alors il s'échange entre ces deux fourbes une suite de gestes auxquels le maître n'entend rien et que Volpino interprète avec une superbe assurance : « Je saisis tout, dit-il ; rien de plus clair. Il dit « que votre intendant Nebbia lui a fait endosser vos vêtements. — « Mais pourquoi ? demande le vieillard. — Parbleu ! dit Volpino, « parce que, ayant laissé voler la caisse et craignant vos justes re- « proches, il a voulu s'enfuir ; et pour qu'on ne l'arrêtât pas, il a pris « les vêtements du muet et lui a donné les vôtres. — Pourquoi pas « les siens ? — Que sais-je, moi ? Pour mieux tromper peut-être. — « Allons, reprend Chrysobule, emmène chez nous cet homme et fais- « lui mettre un vêtement qui lui convienne, afin qu'il n'aille pas « tacher le mien. — « Laissez-m'en le soin, » dit Volpino, enchanté de voir finir l'interrogatoire et d'échapper à la présence du maître. Mais tout à coup Chrysobule se ravise ; les réponses de Volpino ne lui ont pas paru bien claires : « Halte-là, dit-il ; un instant ! Gallo, « Negro, Nespola, saisissez-moi cet homme qui a mes habits ; attachez- « le avec la corde du puits voisin et emmenez-le chez le capitaine « de justice. Là on lui donnera un petit brin de torture, qui lui fera avouer la vérité. » En entendant cette menace, Trappola se met à parler, révèle tout ce qu'il sait du complot et de la part que Volpino y a prise. « Sainte corde ! s'écrie le maître, tu viens de faire un « miracle ; tu as délié la langue d'un muet. Allons, détachez-le et « garrotez-moi l'autre ; emmenez ce Volpino ; demain matin je ferai

- sur lui un exemple éclatant, qui ôtera à tout le monde l'envie de
- me tromper. »

Cette fois la bataille est bien perdue, la déroute complète ; Volpino succombe sous le poids d'une faute irréparable qu'il avait pourtant failli réparer. Que faire ? Tout va se découvrir ; jeunes gens, jeunes filles, domestiques, tous ceux qui ont, de près ou de loin, motivé ou tramé la conspiration, verront leurs espérances déçues ou paieront cher leur tentative. Volpino battu et prisonnier, qui lui succèdera, qui relèvera, si je puis dire, les ruines de son entreprise ? Qui ralliera ses ressources et ses forces : Décidément tout semble anéanti.

Mais non : Volpino n'est pas seul au monde. La déroute a eu pour témoin un autre fourbe capable de grandes choses ; c'est Fulcio, domestique du jeune Caridore. A lui maintenant de descendre dans la lice, d'ourdir des stratagèmes et de ramener la fortune : « Si je ne  
• trouve pas, dit-il, les moyens de conduire Erophile jusqu'au terme  
• de ses désirs, ne sera-ce pas pour moi une honte, un reproche,  
• une infamie ? Ne serai-je pas éternellement traité d'imbécile ? On  
• croira que je ne sais point tramer une fourberie sans Volpino ;  
• de toutes celles qui m'ont réussi jusqu'à présent, c'est Volpino qui  
• aura la gloire, si j'échoue dans celle-ci, où je me trouve seul ;  
• Dieu me garde de passer jamais pour un élève de Volpino !  
• je ne veux pas me voir imprimer cet opprobre, cette tache sur le  
• visage. Que ferai-je ? que ferai-je ? (se mettant à méditer) comme  
• ceci, par exemple ?... oh ! ce sera difficile... Et comme cela ?...  
• Beaucoup plus aisé... La route n'est pas unie cependant et il y a  
• bien des achoppements encore... Et comme ceci ?..... C'est  
• presque la même chose... Et de cette autre façon ?... Oui, mais  
• je crains d'être découvert... Et en me couvrant comme ceci ?...  
• C'est moins mal... voyons ! encore un petit appendice ! encore  
• un crochet pour lier la charpente ! Ah ! c'est assez bien, ce  
• me semble. Que dis-je ! C'est bien déjà, c'est très bien, c'est parfait !  
• Je l'ai trouvé, je veux le faire à tout prix et ne puis manquer de  
• réussir. Ah ! je vais montrer que je ne suis pas un élève, que je  
• suis le maître des maîtres. Or sus ! je m'avance contre ce mar-  
• chand d'esclaves avec une armée de mensonges ; je veux ravager  
• sa maison, la mettre à sac. Favorise-moi, ô Fortune, et si l'entre-  
• prise réussit, je fais vœu de rester trois jours de suite ivre en ton  
• honneur. C'est bon ! tu m'as exaucé, ô Fortune ! je vois paraître

« le marchand d'esclaves ; il ne veut pas attendre mon assaut ; il ouvre ses portes ; il vient se rendre. »

Non, ce n'est pas à se rendre que songe ce marchand ; c'est à se plaindre du tort qu'on lui a fait en lui enlevant une de ses jeunes filles et en lui reprenant la caisse qu'on avait déposée comme gage. Mais Fulcio, en moins de deux minutes, dans un dialogue ahurissant, bouleverse les desseins de ce malheureux. — « Que fais-tu ? lui dit-il, pars au plus vite, fuis, cache-toi. — Et pourquoi veux-tu que je fuie ? — On te prend immédiatement, pauvre homme, si l'on te trouve. Fuis donc ; que tardes-tu ? — Et qui me fera prendre ? — Mon maître, le capitaine de justice ; fuis, te dis-je. Quoi ! tu ne bouges ? — Et qu'ai-je fait pour mériter la potence ? — Tu as volé ton voisin Chrysobule. — C'est faux. — On a trouvé chez toi l'objet volé ; on avait des témoins, et quels témoins ! et tu restes ici ? — Pars donc et fuis de toute ta vitesse. — Mais si ton maître veut entendre mes raisons. — Ne perds pas une minute, ne reste pas à bavarder, pauvre homme que tu es ! Pars et va-t-en avec le diable ! Le chef des sbires est à vingt pas de toi ; il a commission de te pendre et il amène avec lui le bourreau. Vois donc si tu as le loisir de badiner ; fuis, éloigne-toi. — Ah ! Fulcio, s'écrie le malheureux, je me recommande à toi ; sois mon sauveur ; tu sais que je t'aime, Fulcio. Que dois-je faire ? — Rien que t'enfuir. — Adieu, je me sauve, voilà le chef des sbires ; voilà le bourreau ; je ne veux pas être vu avec toi. — Eh bien ! moi, dit le marchand d'esclaves, je ne te quitte point ; je me mets sous ta protection, je te suis. »

Et tous les deux partent ensemble et Fulcio amène le marchand d'esclaves jusque dans la chambre de Caridore. Là Lucramo pâlit, tremble, pleure, invoque l'appui de ce jeune homme, fils du capitaine de justice ; il se roule à ses genoux ; il lui offre, pour le gagner, toutes ses esclaves, toute sa maison. Caridore se contente de lui demander Corisca et promet de le défendre auprès de son père. D'autre part Erophile apprend que son Eulalie n'est pas perdue et qu'on l'a menée chez Galante, un de ses amis. Ainsi nos deux jeunes seigneurs réussissent dans leurs amours ; mais tout n'est pas fini cependant. Si le lendemain Lucramo s'aperçoit qu'on l'a dupé et qu'il n'y a ni bourreau ni sbires à ses trousses, il ne voudra pas partir ; il se plaindra, il fera le diable, réclamera ses esclaves extorquées ; on ne pourra plus se débarrasser de lui. Battons le fer pendant qu'il est chaud et

faisons fuir le créancier pendant qu'il a peur. Seulement, pour fuir et déménager, il faut de l'argent et Lucramo prétend qu'il n'en a pas ; tant qu'on ne lui en apportera point, il hésitera à démarrer.

Mais comment se procurer de l'argent ? Chrysobule est furieux contre son fils Erophile et ne se sent pas d'humeur à payer ses plaisirs. « Aurais-je pu croire, lui dit-il, qu'un enfant, sage comme  
« tu l'étais, un enfant élevé par moi avec tant de soin, deviendrait,  
« à l'âge où l'on doit être raisonnable, un libertin, un des plus  
« tristes sujets de tout Sybaris. J'espérais que tu serais le bâton qui  
« servirait d'appui à ma vieillesse, et tu es le bâton qui sert à me  
« battre, à me rompre les os ; tu me précipiteras dans la tombe avant  
« le temps. — Pardonnez-moi, mon père ! dit le jeune homme d'une  
« voix suppliante. — Si je ne craignais, reprend le vieillard, d'offenser  
« l'honneur de ta mère, je dirais que tu n'es point mon fils ; je ne  
« trouve en toi, du moins dans tes actes et dans tes mœurs, rien qui  
« soit vraiment digne de moi ; et j'aimerais mieux cent fois te voir  
« me ressembler par les vertus que par le visage. — Mon père,  
« l'âge et l'irréflexion m'ont fait commettre cette faute envers vous.  
« — Crois-tu donc que je n'aie pas été jeune, moi aussi ? Mais à ton  
« âge, moi, l'on me voyait presque toujours à côté de ton grand-  
« père. Je prenais de la peine, je m'industriais surtout pour l'aider à  
« augmenter notre patrimoine et ces ressources que toi, prodigue,  
« tu te plais à consumer, à épuiser par tes désordres, par tes dé-  
« bauches. Dans ma jeunesse, je n'avais qu'une étude, qu'un but,  
« qu'un désir : être estimé honnête par les honnêtes gens ; je ne  
« fréquentais que ces personnes-là ; je m'efforçais, autant que pos-  
« sible, de les imiter ; mais toi, au contraire, tu regardes comme  
« une honte d'être vu avec moi et, quand on veut te trouver, c'est  
« dans la société des marchands d'esclaves, des buveurs, des escrocs  
« et d'autres misérables de cette espèce qu'il faut te chercher : tu  
« devrais rougir, tu devrais brûler de honte, d'être vu en telle com-  
« pagnie, je ne dirai pas par les hommes mais par les oiseaux  
« mêmes... Par Dieu, par Dieu, je te le jure, Erophile ; si tu ne te  
« corriges et ne rentres dans la bonne voie, je te ferai connaître à  
« tes dépens que je ressens les offenses et que je ne suis pas un  
« buffle à conduire par le nez, comme vous semblez le croire entre  
« vous. Si quelquefois j'ai l'air de ne pas voir, ne pensez pas que je  
« sois aveugle ; je ferai mon devoir, si tu fais le tien ; mieux vaut  
« pour moi vivre sans enfants que d'en avoir un qui me déchire,  
« qui me flagelle sans cesse et qui ne me laisse pas vivre.

Voilà, disent les contemporains, une scène que l'Arioste, avant de la composer, étudia dans sa propre famille, se laissant tancer par son père et n'ayant garde de l'interrompre, afin de bien voir comment un père gronde et de reproduire, toute chaude et toute vive, sa remontrance sur le théâtre. Il y a du naturel, en effet, dans ce passage ; voilà bien le tour d'esprit et la prédication des parents et des vieux, qui se souviennent d'avoir été jeunes, *mais toujours sages*. Chrysobule tient à l'argent, non pas comme Harpagon, mais comme toutes les personnes qui ont eu quelque peine à le gagner. Il n'a point de ridicule insigne, cet honnête père ; il est semblable à des milliers d'autres, qui ne veulent pas voir fondre en moins d'un an le monceau entassé en une vie tout entière. Il est vieux et a un fils prodigue, amoureux. Rien d'extraordinaire dans sa situation, pas plus que dans son caractère. Il appartient à cette moyenne de l'humanité que Térence aime tant à peindre ; en l'entendant parler, nous ne disons pas : voilà comme sont les avares, les égoïstes ! mais : voilà comme *on* est, quand *on* a un certain âge et qu'*on* ne ressent plus certaines passions ; arrivés au même point, ayant des fils pareils, nous parlerons de même, sans doute.

Si l'Arioste montrait ici plus de vivacité dans les tours, une finesse plus exquise dans l'expression, s'il rendait avec plus de soin chaque mouvement de l'âme, il approcherait davantage (comme poète comique) de Térence ; et toutefois on peut dire que, dans cette scène et dans d'autres, la nature apparaît, assez fidèlement copiée par un artiste qui avait du Térence en lui.

Mais revenons au capitaine Fulcio. Comment achèvera-t-il sa victoire ? Comment décidera-t-il le vieux Chrysobule à payer les folies de son fils ? Voilà ce qu'on se demande après avoir entendu gronder le bonhomme. Eh bien ! Fulcio ne se décourage pas ; il ose aborder la difficulté. Chrysobule sachant presque tout, le rusé valet ne dissimule plus les fautes d'Eraphile ; il en tire même un argument. « C'est vrai, dit-il, votre fils a fait une chose grave ; il a revêtu un « étranger de vos habits ; il a trompé le marchand d'esclaves, il lui « a volé une jeune fille ; mais la gravité même de l'affaire veut « qu'on l'assoupisse. Songez au bruit qui se fera autour de vous. Le « marchand va se plaindre ; votre fils sera poursuivi ; du haut d'un « tribunal on proclamera son nom ; ses méfaits seront affichés. Que « de misères ! quel déshonneur ! — Mais comment apaiser l'orage ? « — En décidant le marchand d'esclaves à s'en aller. — Eh bien !

« qu'il parte sur le champ ! — Oui ; mais il faut de l'argent pour  
« cela. — Combien, à peu près ? — Le prix de son esclave. — Ren-  
« dons l'esclave, cela vaut mieux. — Sans doute ; mais on ignore  
« ce qu'elle est devenue ; on l'a enlevée, vous savez bien, à votre  
« fils. — Alors ! combien d'argent ? — Mon Dieu ! deux cents ducats  
« lui ont été offerts pour cette jeune fille. — Comment ! deux cents  
« ducats ! Avec cela j'aurais cinquante vaches ; qu'il se plaigne !  
« qu'il fasse le diable ! nous soutiendrons l'assaut, mais je ne paierai  
« point deux cents ducats. »

Ici le lecteur français reconnaît deux scènes de Molière, où Scapin extorque de l'argent aux deux vieillards, Géronte et Argante. La situation chez Molière est presque pareille ; mais la lutte entre l'avarice et d'autres intérêts est très longue, très vive, très douloureuse pour les gens qu'on écorche, et très amusante pour nous ; cette lutte se répète d'ailleurs et prend deux formes successives ; rien ne manque à notre plaisir et même à l'instruction morale qu'on peut tirer de ce spectacle ; c'est tout un repli du cœur humain qui s'étale devant nous, et de temps à autre on voit partir ces traits de *sublime comique* qui sont depuis passés en proverbe. La fameuse exclamation : que diable allait-il faire dans cette galère ? est née de l'avarice de Géronte aux prises avec les fictions de Scapin.

Certes l'Arioste demeure bien loin de ces merveilles ; mais il esquisse déjà spirituellement ce qui sera, sous la main de Molière, un incomparable chef-d'œuvre. Son Chrysobule hésite longtemps avant de desserrer sa bourse : On ne pourrait donc pas à moins ? dit-il ; *non si potrebbe per meno* ? — Peut-être, répond l'habile Fulcio ; mais pour cela il faut envoyer un homme adroit, un négociateur consommé, Volpino, par exemple. — Comment ! ce misérable que j'ai fait mettre aux fers pour le punir de m'avoir joué des tours ? — Que voulez-vous ? Si vous n'avez que lui qui puisse faire votre affaire auprès de Lucramo... — Allons, la pilule est amère, mais je l'avalerai, puisqu'il le faut. Mon fils ira avec Volpino payer ce diable de marchand, et toi, Fulcio, accompagne-les aussi. — Là-dessus le vieux se retire pour aller préparer l'argent et Fulcio, victorieux, s'écrie : « Maintenant le triomphe m'est bien dû ; qu'on ceigne de lauriers  
« cette tête pleine de sens. L'ennemi est battu, écrasé, mis à ran-  
« çon. Fortune ! tu m'as favorisé ; je n'ai plus qu'à accomplir mon  
« vœu et à me griser trois jours en ton honneur ! »

Quelques instants après, tout s'arrange ; Volpino, délivré, remercie



Fulcio, grand capitaine et bon frère d'armes ; le marchand d'esclaves va partir, satisfait des deux cents ducats ; les deux jeunes gens ont racheté leurs belles, qu'ils épouseront un jour... peut-être.

Car, il faut bien l'avouer, l'effet moral préoccupe très peu l'auteur dans cette pièce. Presque tout l'intérêt porte sur l'intrigue même et sur la lutte des intrigants contre les obstacles qui renaissent. Cette bataille disputée, perdue et regagnée pique la curiosité et la tient en haleine. On estime peu les personnages, mais on s'amuse de leurs efforts ; on rit souvent et, pour les ouvrages comiques, le rire est sûrement un éloge.

Je le répète, si l'on veut trouver, dans le théâtre de l'Arioste, une œuvre dont la conclusion soit utile ou ait pu l'être, il faut lire le *Nécromancien*, pièce dirigée contre la croyance à la magie. Si l'on veut une peinture forte et soutenue d'un caractère vil et presque odieux, la *Lena* en offrira une. Mais tout cela restera loin de la *Mandragore*, et Machiavel aura raison, dans une de ses lettres, de reprocher à l'Arioste une certaine faiblesse de style comique et, selon ses termes, une absence de *sel florentin*. Pour la vivacité pittoresque des expressions, pour l'ardeur même de certaines peintures passionnées, l'Arioste doit céder à Machiavel ; mais l'Arioste pourtant a charmé Molière, lui a préparé des situations, lui a montré des procédés utiles, a mérité d'être imité par lui ; l'Arioste, enfin, dans cette voie où les Français l'ont si fort dépassé, avait su marcher avec grâce, et bien avant eux.

#### VIE DE L'ARIOSTE.

Observation sagace, mais souriante ; inépuisable fantaisie, sentiment et amour de la vie et du plaisir ; toutes les splendeurs et toutes les grâces de la poésie employées à charmer les hommes, voilà ce que rappelle le nom de l'Arioste. Dans toutes les voies où il est entré, il a laissé des traces qui ne s'effaceront pas et, dans une seule, il est allé si loin et si haut qu'on ne saurait lui comparer personne. Ce genre d'épopée demi-badine, qui admet tous les enchantements et même tous les tons, pourvu qu'ils soient encore poétiques, est vraiment devenu *le sien* ; il y règne aussi bien qu'Homère dans l'autre épopée ; mieux qu'Homère peut-être et d'une façon plus incontestée : car enfin on a vu des gens de goût et d'esprit préférer à Homère Virgile, le Tasse, Milton ; on ne préférera jamais à l'Arioste les Pulci,

les Bajardo, les Berni, ni même Wieland ;<sup>1</sup> prédécesseurs, compagnons, successeurs ne lui manquent pas, mais il n'a pas de rival ; le seul que parfois on lui oppose, sur beaucoup de points ne lutte pas avec lui et n'a pas, en réalité, cultivé un genre identique.<sup>2</sup>

Mais quelles études et quels travaux préparèrent l'Arioste à cette gloire ? Quelle fut sa vie, son caractère, la nature de son esprit et la trempe de son âme ? Demandons-le à ses biographes, trop incomplets, et à ses confidences poétiques, qui malheureusement aussi ne nous disent pas tout.

Le 8 septembre 1474, vingt-un ans avant la publication du *Roland amoureux* de Bojardo, Ludovico Ariosto, que nous appelons l'Arioste, naquit à Reggio, près de Modène. Son père, Niccolo Ariosto, gentilhomme de Ferrare, jouissait de la faveur des princes d'Este qui régnaient dans cette ville et plusieurs fois fut désigné par eux pour remplir des ambassades ou pour gouverner des places. Il descendait de la famille bolonaise des *Ariosti*, transplantée à Ferrare vers l'an 1320, par la belle Lippa Ariosta, femme du marquis Obizzo III, qui s'était empressée d'établir ses parents autour d'elle. Si Ludovico avait pu demeurer fils unique, il eut joui d'une belle fortune ; mais quatre frères et cinq sœurs vinrent successivement réclamer le droit de vivre et de partager l'héritage paternel. Encore enfant, il s'éprit pour les Muses du plus vif amour ; il composa un petit drame de *Thisbé*, qu'il joua lui-même avec ses frères et sœurs ; puis il continua de faire des vers et n'eut jamais voulu faire autre chose. Mais Niccolo avait sur la poésie les mêmes idées que le père d'Ovide et le père de Pétrarque ; il la regardait comme un de ces malheureux métiers qui amusent leur homme et le laissent mourir de faim : « Mon père, dit l'Arioste dans sa sixième satire, me somma  
« de quitter les Muses et m'envoya, non pas à coups d'éperons,  
« mais à coups d'épieu et de lance, feuilleter les textes et les gloses,  
« et durant cinq ans il m'occupa à ces sottises. »

Coups d'épieu, coups de lance ; quel père terrible ! Mais ce n'est

---

<sup>1</sup> Auteur d'*Obéron*.

<sup>2</sup> Préférer le Tasse à l'Arioste, c'est tout simplement préférer le récit chevaleresque toujours vu et sérieux au récit multiple et *tragi-comique* ; question de goût personnel et, pour ainsi dire, de tempérament, qui ne doit guère se discuter.

là qu'une exagération poétique ; on en sourit, comme de cette mauvaise humeur qui pousse l'Arioste à nommer *sottises* les textes et les commentaires du droit. Sans doute le père, en lisant les vers échappés à la veine naissante du fils, haussait les épaules et disait : sottises ! Le fils, en feuilletant Justinien et Barthole, disait : sottises ! à son tour. Et tous deux avaient tort : ni le droit ni la poésie ne sont des sottises ; mais à chacun son goût, son aptitude, et à quelques élus l'inspiration.

Du reste, ce fut ici l'inspiration ou, pour parler comme Ludovico, la *mauvaise volonté* du fils qui triompha de l'obstination paternelle : « Quand mon père, ajoute l'Arioste, vit que j'avais peu et que je perdis mon temps, après une longue lutte, il me laissa libre. »

Et quel usage fit Ludovico d'une liberté si longtemps attendue ? Lui-même nous le raconte avec cette émotion pénétrante qui accompagne les souvenirs de jeunesse : « Combien, dit-il, la fortune me favorisa ! Elle me fit connaître Grégoire de Spolète, Grégoire, mon maître, que je dois toujours bénir et qui possédait les beaux secrets des deux langues grecque et latine. » Ce fut donc sous cette direction qu'il étudia les anciens et sonda curieusement les mystères de leur art ; il faisait lui-même des vers latins, quelquefois un peu raboteux, mais pleins de sens et d'originalité.

Voulant d'ailleurs être de son pays et de son siècle, il lut avec tout le monde les longs récits de Pulci et de Bojardo. De bonne heure il vit ce qui leur manquait et aspira à les faire oublier. Mais un poème tel qu'il le rêvait exigeait du temps et des soins ; en attendant qu'il pût le mettre au jour, il laissait courir par le monde quelques compositions courtes et légères, qui préparaient peu à peu sa renommée. Il adressait des sonnets aux dames ; il traduisait ou faisait des comédies. En vrai poète, il tirait parti de tout pour enrichir ses œuvres. Un jour, son père, le croyant coupable d'une faute grave, se mit à le tancer d'importance. Il ne l'interrompit pas, même pour se justifier ; aux plus pressantes questions, aux plus énergiques reproches, il répondit par un singulier silence. Quand Niccolo, fatigué de gronder, se fut retiré dans sa chambre, un des frères de Ludovico s'approcha de lui : « Pourquoi n'as-tu rien dit à notre père ? Je suis sûr pourtant que tu n'es pas coupable. — Non certes, reprit Ludovico. — Et tu n'as pas ouvert la bouche ? Un mot aurait pu tout apaiser. — Ah ! dit Ludovico, c'est que je ne voulais pas. — Comment cela ? — Voici ma raison : mon père était superbe de colère

« et d'éloquence ; il grondait à merveille, et justement j'ai dans ma  
« comédie à faire parler un père en courroux ; si j'avais coupé la  
« tirade, j'aurais perdu ou gâté mon modèle ; je l'ai laissé poser de-  
« vant moi jusqu'à la fin. »

Parmi ces œuvres diverses qui occupaient la jeunesse de l'Arioste, il en était une où il revenait sans cesse ; c'était un récit en vers, très étendu, très varié, où la fiction originale et l'imitation se fondaient peu à peu, grâce à un art savant et dissimulé. Ce récit, formé d'épisodes en apparence capricieux, Ludovico pouvait le relier à quelque grand fait historique ; il pouvait aussi le détacher hardiment de toute création déjà connue. Mais il comprit dans quel courant les imaginations étaient entraînées ; comme l'Italie, en ses loisirs, ne rêvait que paladins, ce fut de paladins qu'il songea à l'entretenir. Partout les personnages de Pulci et de Bojardo, les Renaud, les Roland, les Rodomont, les Angélique, les Bradamante, les Marfise étaient connus et faisaient les délices des grands et même du peuple. On ne voulait être amusé, ému, ébloui que par eux. Ludovico ne tenta donc point de les détrôner ; il se promit seulement de les rendre plus amusants, plus gracieux, plus capables encore de surprendre, d'émouvoir et d'éblouir. Prenant leurs aventures au point où les avait laissées Bojardo, il les continua à sa manière. Ainsi, point de temps perdu pour introduire de nouveaux personnages, point de violence faite aux esprits pour les apprivoiser avec l'inconnu ; il ne s'agissait que d'ouvrir aux hommes de ce siècle les portes du paradis poétique dans la direction même où ils le cherchaient.

Telle fut l'entreprise de l'Arioste ; et nul homme ne se serait senti et déclaré plus heureux, s'il n'avait eu autre chose à faire que d'y travailler. Mais il avait quatre frères et cinq sœurs, ne l'oublions pas ; et, quand le père fut mort, il fallut que l'ainé protégeât et pourvût toute cette famille. Or l'ainé, c'était notre poète ; pour vivre lui-même et faire vivre les siens, il entra au service du cardinal Hippolyte d'Este, frère d'Alphonse I<sup>er</sup>, duc de Ferrare ; mais il se promit bien de donner à Roland et à Angélique tous les moments que les affaires lui laisseraient. Dès l'année 1503, il fut chargé de différents messages ; et, comme il l'a dit plaisamment dans plusieurs satires, il se mit à courir les routes pour le cardinal et pour le prince.

En 1509, quand le roi de France Louis XII s'allia contre les Vénitiens avec le nord de l'Italie et avec le pape Jules II, l'Arioste eut

\* \*

l'occasion de visiter un champ de bataille ; et son âme, naturellement douce et humaine, frémit à l'aspect du carnage : « Je me suis trouvé, dit-il, dans une campagne rougie du sang des Barbares et des Vénitiens, qu'une destinée cruelle transportait de fureur. J'ai vu les morts si près les uns des autres que, sur un espace de plusieurs milles, on ne pouvait faire un pas sans les fouler aux pieds. J'ai vu enfin commettre de telles barbaries que le monde entier en devrait être encore plein d'horreur. »

Plusieurs biographes récents, s'appuyant sur ce texte, ont cru que l'Arioste avait pris part à quelque combat ; mais les plus anciens ne le disent point et la description s'applique moins, ce me semble, à une mêlée qu'à un champ où l'on s'est battu et à des villes que l'on saccage.

Peu de temps après la conclusion de la Ligue, Jules II, satisfait d'une première humiliation infligée à l'orgueil de Venise, se sépare de ses alliés et s'arme contre Louis XII ; le duc de Ferrare nous reste fidèle, malgré les menaces du Pape ; mais afin d'apaiser Jules II, il envoie l'Arioste à Rome. Cette démarche, deux fois renouvelée en 1509, sembla réussir ; Ludovico rapporta à son seigneur une réponse assez favorable ; mais les bonnes dispositions du Pape ne durèrent pas : il dirigea contre Ferrare une flottille chargée de troupes et de munitions, qui remonta le cours du Pô. Cette fois encore, on a dit que l'Arioste s'était battu et avait contribué à la prise d'un des navires pontificaux. Mais il affirme lui-même, dans le *Roland furieux*, qu'il n'a rien vu de ce combat naval et que d'autres le lui ont conté.

Au lieu de l'employer à la guerre, on lui avait ordonné de partir pour Rome et d'y renouer les négociations. C'était là une tâche délicate, la maison d'Este ayant au plus haut point mécontenté le Pape. Tout récemment encore, après la mort du cardinal Cesarini, abbé commendataire de Novantola, le cardinal Hippolyte avait contraint les moines de l'élire lui-même à sa place. En apprenant cet abus de pouvoir, Jules II somma l'usurpateur de venir se justifier à Rome. Hippolyte ne s'y rendit pas et, de concert avec le duc son frère, envoya l'Arioste plaider cette double cause auprès du Pontife irrité.

Le poëte, qui connaissait fort bien le caractère intraitable de

Jules II, craignit de n'être pas assez protégé, même par son caractère d'ambassadeur. Il accepta néanmoins cette mission et partit pour Rome. Le Pape était absent ; l'Arioste se fit conduire à la villa où il résidait et se présenta devant lui presque à l'improviste. Jules s'emporta et le menaça, dit-on, de le faire jeter dans le Tibre. L'Arioste reprit immédiatement la route de Ferrare et se trouva heureux encore de ne pas expier son insuccès par une disgrâce.

En dépit de toutes ces secousses, il avançait son grand poème ; et de temps à autre, recueillant de précieux suffrages, il goûtait les prémices de sa gloire. En 1507, le cardinal Hippolyte l'avait envoyé auprès de sa sœur Isabelle, duchesse de Mantoue ; et cette princesse, charmée de la conversation et des vers du poète, écrivit à son frère : « Je vous remercie particulièrement de m'avoir adressé Messer Ludovico ; en me lisant l'ouvrage qu'il compose, il m'a fait passer ces deux jours le plus agréablement du monde. »

Durant neuf années encore, l'Arioste poursuivit son travail ; et quand il l'eut conduit au quarantième chant, il résolut de le publier. Par déférence pour le cardinal, il lui présenta, dit-on, son manuscrit avant de le livrer à la presse. « Messer Ludovico, lui aurait demandé le prélat quelques jours après, où avez-vous pris toutes ces fariboles ? »

Question dédaigneuse, insolente même, mais que les gens pratiques et surtout les hommes d'Etat sont toujours tentés d'adresser aux poètes. Plongés dans les affaires sérieuses ou dans les calculs diplomatiques, ils traitent volontiers de fariboles les jeux de l'imagination et regardent ces capricieuses fantaisies comme les symptômes d'un petit dérangement cérébral. Oui, l'anecdote que nous venons de rapporter est parfaitement vraisemblable ; mais l'absence de documents authentiques et contemporains ne permet pas d'en garantir la vérité. Le cardinal n'a donc *peut-être* pas prononcé ce mot célèbre ; et, pour être juste, il faut ajouter que, sensible aux louanges prodiguées par l'Arioste à lui-même et à toute la famille d'Este, il fit les frais de la première édition du *Roland*, publiée en 1516.

Ce poème paraissait avant que l'auteur en fût pleinement satisfait ; et toutefois l'Arioste avait eu de bonnes raisons pour ne pas tromper plus longtemps l'attente déjà éveillée du public.

Corriger sans fin est une excellente chose ; mais pendant que l'on corrige ainsi, la fin de l'existence arrive et l'on meurt comme Bojardo, avant d'avoir donné son œuvre au monde et entendu le doux murmure de sa gloire. L'Arioste désirait jouir de la sienne et ne passer à la postérité que déjà chargé de couronnes par ses contemporains.

( *A continuer.* )

DE TRÉVERRET,

*Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux.*



# NOUVELLES RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES.



( Cinquième et dernier article. )

L'auteur espère que la philosophie spiritualiste, réhabilitée depuis le commencement de ce siècle, n'a pas à redouter les entreprises des novateurs contre le christianisme. Toutefois il y a lutte ; dès lors, s'abstenir, c'est faillir.

Notre société actuelle, indifférente au souvenir des luttes philosophiques qui avaient passionné nos devanciers, en a conservé un profond dégoût. Antipathique à l'erreur, elle conserve comme un trait de caractère national, un culte pour le vrai, prêt à se produire le jour où, libre dans sa spontanéité et mieux éclairée, elle poursuivra les inspirations qu'elle tient d'un enseignement de 1,500 ans. Quelque opinion qu'on ait sur la révélation, les résultats du christianisme sont tout aussi extraordinaires, philosophiquement que théologiquement parlant. Il n'y a qu'un seul exemple dans l'histoire, dit Châteaubriand, d'une transformation complète de la religion d'un peuple dominateur et civilisé sur les débris des idolâtries dont l'empire romain était infecté. Cet exemple unique se trouve dans l'établissement du christianisme. Sous ce seul rapport, ajoute l'illustre écrivain, quel esprit un peu grave ne s'enquerrait pas de ce phénomène ? La main de Dieu s'y manifestait ouvertement. Que peuvent donc, aujourd'hui, les efforts de l'erreur ? L'aberration mentale dont elle est le symptôme, semble toucher, en ce moment, à son plus fort paroxysme ; c'est la réaction d'une pensée qui se sent fourvoyée, exaltée jusqu'aux suprêmes efforts de la lutte dont elle attend le succès. Ses tentatives sont surtout enhardies par l'insuffisance des notions de la saine philosophie. Il importe donc que le naturalisme et le rationalisme, interprétés conformément aux enseignements de cette philosophie, entrent dans le langage usuel de la critique scientifique et



religieuse pour faire voir l'accord de la raison avec la foi. Recherchons si les principes de cette école s'accordent avec la raison.

Le positivisme met hors de la science, comme inconnaissable, l'être suprême, principe des faits sur lesquels il bâtit son système. Mais que nous importent, si curieux, si étonnants qu'ils soient, les faits d'observation et d'expérience que la science découvre, s'il nous est interdit d'en rechercher l'auteur ? Quelle est donc cette logique nouvelle qui appelle nos étonnements et notre admiration sur un mécanisme merveilleux et qui nous enjoint de fermer les yeux pour ne pas en voir l'auteur ? Mais le mécanisme du monde, dans sa constante régularité, aurait depuis longtemps épuisé notre admiration si, à travers les splendeurs de l'univers, nous n'apercevions pas la main qui le gouverne. Qu'on ne dise pas que cette puissance est inconnaissable ; elle nous saisit et répand en nos âmes une si vive lumière qu'elle semble y réaliser sa présence. Le réalisme, en effet, avec ses notions, déduites de l'usage exclusif des sens, parle avec moins d'autorité à la raison que l'ardent témoignage de la conscience où Dieu se révèle. Laissons à l'écart une science stérile qui n'aboutit qu'à de vaines curiosités si elle ne fait pas apparaître à notre raison la puissance infinie qui peut seule assouvir, avec le besoin de la connaître, le désir insatiable de la posséder. Science tronquée qui brise les élans du cœur et ferme à la pensée les grands horizons où elle se dilate sans bornes.

Il était réservé à notre époque de nous laisser livrés aux langueurs du marasme psychologique, cette nostalgie nouvelle apportée par les enseignements pernicioeux qui excluent les sociétés modernes de la céleste patrie.

Le positivisme, dans sa nouvelle conception de la société, oublie la condition infime, malheureuse de la plus grande partie de l'humanité où se trouvent les âmes d'élite, dont l'existence ne se soutient que par les magnificences de la pensée religieuse et constituent son patrimoine moral. Ces croyances, nous dit-on, sont un obstacle au progrès. Mais le progrès n'aurait-il pour objet que la recherche d'une proposition scientifique, sans autre but que la formule qui l'exprime ? mais il faut, avant tout, tenir compte de ses conséquences. Nous avons fait remarquer, ailleurs, les lacunes et le vice de ce système au point de vue de la science pure et ses dangers au point de vue social.

Cet aperçu a été discuté sous tous les aspects dans les *Réflexions*

*philosophiques.* Elles expriment la même pensée constamment reproduite et variée par les diversités de la forme et des preuves. C'est là le point culminant de nos Réflexions. On rappelle, contre l'école positiviste, l'existence de la cause première et les conséquences qui en découlent au point de vue des aptitudes que l'homme tient de la nature pour arriver au bonheur, car nos recherches ne doivent pas se borner à de savantes formules. Elles ont pour objet une science complète et par conséquent autorisée pour l'utilité des diverses formes sociales quelles qu'elles puissent être, parce qu'elle est fondée sur l'ensemble des faits déduits de l'observation organique psychique.

L'auteur, envisageant les attributions de cette science dans le gouvernement des sociétés, la considère comme leur indispensable soutien. Il pense, comme dernière conclusion, déduite des considérations physiologiques que, si le positivisme devenait la doctrine d'une société quelconque, elle ne formerait plus, après un laps de temps, qu'un peuple dégénéré et amoindri dans ses facultés intellectuelles et morales. L'attention de l'auteur s'était portée, depuis longtemps, sur le danger de ces fausses doctrines. Pour les conjurer il avait adressé au Sénat, en 1862, une pétition dont les considérants, quoique repoussés par l'ordre du jour, n'en conservent pas moins, aujourd'hui comme alors, leur utile et salutaire justification. L'enfant, disait le pétitionnaire, initié dès l'âge de 11 à 12 ans à la vie morale ne peut croire que par une adhésion surnaturelle aux vérités qu'on lui enseigne. La foi se soutient, sous l'autorité de ses maîtres, par de sages exhortations, par la pratique de la piété ; mais livré à lui-même pendant ses hautes études, accoutumé alors à se rendre compte de tout, l'élève sent bientôt la foi se flétrir dans son cœur et il repousse ce qu'il ne comprend pas. Il importe alors, ajoutait le pétitionnaire, de compléter son instruction religieuse en modifiant le programme du cours de philosophie. Dans ce but il proposait, pour les élèves de cette classe, des conférences où l'on expliquerait aux élèves que les mystères imposés à notre foi, loin de heurter la raison, trouvent toujours dans ses investigations des motifs de crédibilité. L'auteur ne rappelle sa pétition et les vœux qu'elle contenait que comme un témoignage de vieilles convictions que le temps n'a pas changées.

En parlant de la foi, nous arrivons au surnaturel et conséquemment aux miracles, cet épouvantail de notre raison lorsqu'elle est livrée à l'unique lumière des impressions faites par les objets sur les

sens, et aux caprices de l'imagination. Mais les règles de la logique ne varient pas au gré des novateurs. Si l'imagination donne carrière à ses fantaisies, l'entendement ne perd pas ses droits et c'est lui qui rend ses jugements conformément à cette lumière éternelle, invariable, dont nous ne pouvons éviter les clartés, bien qu'il nous plaise souvent de les fuir. C'est la raison, ainsi définie par la philosophie de tous les temps, dont nous constatons l'accord avec la foi dans les considérations qui suivent.

Laissons de côté les controverses, sur les prophètes, sur les miracles de Jésus et le caractère divin de la Révélation. Tenons-nous au fait indiscutable de la venue du Christ ; oublions un moment les préventions contre son culte et soumettons au jugement impartial de la raison les faits historiques qui se détachent de cette existence. On peut affirmer qu'il ne se trouvera pas, après cet examen, un contradicteur pour lui refuser les hommages réservés aux bienfaiteurs de l'humanité. Mais où trouver dans les gloires dont le monde s'honore les vertus surhumaines du Christ ? Où trouver parmi les philosophes, les conquérants, les bienfaiteurs de l'humanité, cette grande figure céleste incarnée pour briser les chaînes qui rivaient à la terre les corps et les âmes. Envisageons l'état du monde à cette époque ; il était désespéré. Dans cette situation, il s'est produit une pensée de réforme prompte, complète, universelle ; car l'empire romain représentait le monde d'alors. Ce fait s'étant accompli dans ces dernières conditions, il est facile à notre raison de l'indiquer. Mais n'oublions pas la grandeur ou si l'on aime mieux l'étrangeté de la conception et du mode d'exécution ; il est impossible, en s'inspirant des œuvres des législateurs, de trouver dans les procédés de la raison humaine un expédient aussi hardi, aussi efficace que l'apostolat du divin législateur. Vous lui déniez le caractère divin ; cependant il faut faire entrer dans le cadre de la période historique où elle s'est produite cette vaste conception d'un génie hardi, profond, sûr de lui-même. Ici apparaît, malgré vous, la grandeur de la Révélation. Ce n'est plus la foi acceptant le concours de la raison ; c'est la raison recevant des lumières de la foi une inspiration qu'elle était impuissante à trouver elle-même.

Jésus venait annoncer la bonne nouvelle au monde nouveau avec la morale austère qui devait en être la règle. Cette nouvelle devait se répandre dans le monde entier. Qui, alors, eût osé songer à l'apos-

total chrétien ? La prédication des Apôtres fut l'acte d'une spontanéité toute nouvelle dans l'enseignement des peuples. Jusque-là, les notions de la divinité avaient été réservées pour les adeptes de sectes philosophiques à l'exclusion des foules. Quand le colosse romain fut frappé dans ses institutions morales et religieuses, que pouvait l'enseignement rationnel des hommes en présence des multitudes qu'il fallait initier immédiatement à cette nouvelle doctrine ? Quel langage leur tenir ? à quels hommes le confier ? et, avant tout, à qui, parmi les hommes d'alors, pouvait incomber l'initiative d'un tel enseignement ? Oh ! c'est bien cette heure du désespoir, cette heure solennelle que, selon l'expression de Bossuet, Dieu s'est réservée pour agir quand il lui plaît. Il plut à Dieu de dire à ses Apôtres : Allez dans le monde et l'enseigniez. L'apostolat, comme tout ce qui tient à la vie de Jésus, présente un caractère surnaturel. Cependant nous sommes en pleine réalité historique. Une grande personnalité apparaît vers laquelle convergent tous les grands événements qui se sont produits chez les peuples civilisés. Le surnaturel, qui fut l'attribut exceptionnel de la vie de Jésus, est donc aussi peu contestable et constitue un fait aussi positif que la vie même de Jésus dont personne ne doute. On repousse le miracle au nom de la science ; nous n'insistons pas ; étudions les faits, la conclusion se posera d'elle-même.

La raison humaine suit le progrès des temps ; elle s'étend et s'accroît par l'exercice continu des fonctions de l'organisme qui a fourni à l'homme, dès son apparition sur la terre, les moyens de vivre et de se conserver. Arrivé à l'état de société, il s'éleva à la pensée de l'Etre suprême, avec le culte qui est la manifestation de nos croyances. Cette pensée, s'élevant progressivement par la réflexion, développa dans l'humanité le besoin d'un culte plus parfait, qui fut le dernier terme de son inspiration, la doctrine chrétienne. Il y a dix-huit cents ans que les enseignements de la vérité sont venus régler les rapports de l'homme avec Dieu. Ces rapports devaient-ils rester un acte d'autorité soustrait à jamais aux appréciations de la raison ? Evidemment non ; il est dans la destinée de la Révélation d'être toujours combattue par les intérêts et les passions qui troublent et pervertissent la conscience. Mais la raison guidée par cette lumière qui, dès l'origine des sociétés, avait suffi à les conduire, devait aussi trouver sa formule après une période qui ne fut pas moindre que seize cents ans. Elle fut l'œuvre de Descartes qui est arrivé exactement aux mêmes enseignements que la Révélation. C'est le dernier terme de la conception philo-



sophique, projetée dans la science, pour y graver invariablement autour de la foi dont elle sera la gardienne.

Nous voilà donc arrivés par l'étude des faits historiques rationnellement analysés aux conclusions que vous redoutiez. Vous avez repoussé le miracle sans vous débarrasser du surnaturel. Les faits sont plus forts que les préventions ; car s'ils n'attestent pas l'existence du surnaturel, ils ont, du moins, un caractère extraordinaire qui place la puissance qui les produit au-dessus des lumières de la raison. C'est le résultat de faits d'expérience et d'observation qui prouvent que l'homme s'est nourri et a cru en Dieu, parce que la nutrition et la religion sont la condition de son existence, le résultat des fonctions des organes dans leur coopération avec l'âme dont ils ne sont que les instruments. On ne prétend pas nier l'influence de l'éducation sur les mœurs et les habitudes des peuples ; mais cette influence elle-même n'est dans la question actuelle que le résultat des aptitudes natives que l'homme a reçues de Dieu en vue de la fin qu'il lui réserve. Origine et destinée ; questions qu'on n'effacera jamais de nos croyances. Cette doctrine restera donc, aux yeux de la raison, comme la plus haute manifestation où devait s'élever par le progrès des temps la pensée religieuse des peuples. Le théisme n'est plus aujourd'hui qu'une religion attardée qui nous reporte à l'âge de Moïse. Enfin, pour bien préciser la question et suivre la raison dans toutes les manifestations où elle s'est produite dans le cours des âges, nous sommes, dans l'antiquité grecque et romaine, avec Platon et Cicéron contre Epicure et ses adeptes. La lutte se poursuit toujours la même, mais diversifiée dans les moyens, selon les idées, les mœurs, les époques et les lieux. Dès lors, que peut-on dire qui ne soit un souvenir de ce que tout le monde sait ? Mais serait-il interdit, en présence d'une philosophie qui veut tout soumettre au *criterium* de la raison, d'alléguer que nos enseignements ne redoutent pas ses investigations, qu'ils les provoquent même, acceptant les lumières et la liberté que la saine philosophie consacre, toujours renfermée dans les prescriptions de la foi. Nous sommes aussi avec les classiques du premier quart de ce siècle, de cette époque littéraire où la raison primait l'imagination dans les lettres, la poésie même et les arts ; le côté sérieux des œuvres littéraires et artistiques ayant alors pour objet le vrai, le bien, le beau, tenait le premier rang ; aujourd'hui, les rangs sont intervertis

l'imagination secoue le joug de la raison et semble inaugurer le règne de la fantaisie.

A l'époque où l'on essaya de reconstituer les sciences, conformément à la méthode de Bacon, la plus grande illustration médicale du midi de la France, Barthez appliqua le premier à l'étude de la science de l'homme la méthode expérimentale de l'illustre chancelier d'Angleterre. Avait-elle été mal comprise alors ? ou le positivisme ferait-il aujourd'hui fausse route ? Rappelons en quelques mots les procédés de l'une et de l'autre école. Barthez en 1775, en plein conciliabule encyclopédique, professait que la connaissance de Dieu et de l'âme étaient deux vérités de sentiment qui se révélaient à la conscience avec autant d'évidence que les faits d'ordre matériel. Il ajoutait qu'on ne connaissait pas plus l'essence de la matière que l'essence des esprits et qu'ils constituaient deux ordres de faits distincts, deux ordres de vérités inéluctables. Le positivisme repousse cet enseignement parce qu'il est entaché de surnaturel. Or, il importe de faire remarquer qu'au moment où le positivisme présentait ses dogmes, excluant de la science tous les faits extraordinaires sous prétexte qu'ils n'étaient que de vaines hypothèses, Barthez écrivait dans ses *Éléments de Physiologie* : « Il importe, surtout dans l'étude » des sciences, de tenir grand compte des faits extraordinaires et de » les grouper selon leurs analogies lorsque leur crédibilité est attestée » par le caractère et l'instruction des observateurs. » Croirait-on qu'au moment où l'illustre professeur de Montpellier rappelait les principes de la méthode de Bacon, on repoussait ailleurs systématiquement les faits que le grand physiologiste recommandait à l'attention des observateurs. Ce procédé d'élimination, alors nouveau, n'est pas tombé en désuétude aujourd'hui. Lamennais l'avait signalé dans son livre sur *l'Indifférence en matière de religion*. *Telle chose, disait-on alors comme aujourd'hui, est ou doit être ainsi. Je le pense, parce que je ne comprends pas qu'elle puisse être autrement.* De là les éliminations selon les besoins du système. Le sens commun n'a pas à refuter une telle logique ; on ne discute pas l'absurde.

Que la doctrine spiritualiste observe tous les incidents de la lutte engagée ; qu'elle se tienne dans la voie du progrès véritable de la raison, dans ses déductions légitimes. Toutes les vérités qu'elle proclame ne peuvent que corroborer les enseignements de la doctrine chrétienne. Rien n'est sérieux dans le positivisme, que le talent littéraire de son défenseur. Il est permis cependant de relever dans

son livre<sup>1</sup> le procédé littéraire qui incline à faire penser qu'il est écrit, moins pour les hommes qui ont étudié la question, que pour un public lettré sans doute, mais peu appliqué aux choses sérieuses de la philosophie. Il serait facile de relever, à cet égard, des objections reproduites par l'auteur qui depuis longtemps déjà n'ont plus leur raison d'être, et des citations inexactes pour venir à l'appui d'un système qui recherche des autorités qui lui manquent. Il suffit de rappeler la controverse avec le protestant Buckle qui répudie, pour l'honneur de son pays, l'enseignement du positivisme français. Quant aux professeurs Gall et Broussais, après avoir revendiqué, comme tous les médecins de ce siècle, la part complète de l'organisme dans les fonctions de l'intelligence, ils ont accepté très explicitement les enseignements de la doctrine chrétienne sur Dieu et sur l'âme. Nous avons donné les preuves à l'appui de cette assertion dans le dernier de nos articles.

Le positivisme se trouvant, par son procédé philosophique, en dehors de toutes les saines traditions qui avaient jusqu'ici gouverné la raison, ne trouve rien à emprunter aux œuvres philosophiques qui l'ont précédé, et nuit, par son insuffisance, aux œuvres de progrès qui tenteraient de se produire. Il est essentiel de faire remarquer que le positivisme s'étayant sur la pensée de Comte, relative à la conception nouvelle du monde, en a méconnu la portée par l'étroitesse de ses vues. Un jeune savant mort héroïquement à Buzenval, Gustave Lambert, que nous avons entendu à Agen tenir une conférence dans le but d'accomplir un voyage de découvertes, s'est aussi occupé de sociologie au point de vue de la science nouvelle. J'extrais de son livre sur Augustin Chao<sup>2</sup> les lignes qui suivent :

« Nous ne partageons pas, pour notre compte, l'opinion de quelques  
« hommes qui paraissent croire qu'il n'est pas nécessaire d'avoir une  
« religion systématisée, frein de l'intelligence vagabonde, règle de  
« nos actes, guide de nos sentiments. Certains de ces hommes dai-  
« gnent reconnaître qu'il faut une religion pour les masses, mais ils  
« croient que les couches sociales éclairées peuvent s'en passer. Nous  
« sommes profondément religieux nous-même et, à ce titre, nous ne

---

<sup>1</sup> Les sciences au point de vue philosophique. Littré, 3<sup>e</sup> édition, 1873.

<sup>2</sup> Augustin CHAO, auteur des religions comparées.

« pouvons que blâmer énergiquement pareille méthode de voir. Les  
« classes éclairées ont encore plus besoin que les masses d'un sys-  
« tème religieux. Les conducteurs sociaux doivent ressentir l'absence  
« d'un phare qui les éclaire plus vivement que les troupeaux humains  
« qui se laissent conduire. • L'école spiritualiste est pour Lambert  
ce qu'il appelle la grande école, celle qui a le mieux compris le régime  
qui convient à l'humanité. « Constitution de l'Église ; association  
« puissante qui relie le présent ou l'Église des vivants avec le passé  
« ou la communion des saints. Toutes ces institutions sont à calquer  
« dans le régime nouveau ; conciles œcuméniques : magnifique tra-  
« dition à reprendre dans son origine. Le chef impersonnel de la  
« religion vraie courbera sous son pied les têtes des rois et des  
« masses populaires. Ce sera le chef du véritable pouvoir spirituel.  
« Tout cela est au complet. Pour la famille, le régime est extrême-  
« ment remarquable et, sauf quelques nuances secondaires, le régime  
« de la grande école mérite d'être accepté, comme l'expression du  
« vrai, pour la conduite morale de la vie. La France a copié l'école  
« dans son institution civile et elle ne pouvait mieux faire. Pour  
« l'homme, il y a beaucoup de bon, d'excellent. Le sacrifice, le dé-  
« vouement, l'abnégation sont des mots inscrits en lettres de feu  
« sur le portique des temples consacrés à Jésus. Aimez-vous les uns  
« les autres. Cette magnifique parole, symbolisée dans l'histoire par  
« le nom d'un grand martyr, fait comprendre l'adoration par le cœur  
« de celui qui fut grand par le cœur. Cette magnifique parole doit  
« appartenir à l'humanité entière. » Ces citations semblent détachées  
de l'enseignement des Pères de l'Église que Lambert avait profondé-  
ment étudiés et qu'il avait en grande vénération, parce qu'ils avaient  
fondé ce qu'il appelle la grande école philosophique qui florissait  
dans le xvii<sup>e</sup> siècle. Ce n'est pas un médiocre hommage rendu à notre  
école religieuse par un adepte de Comte. La sociologie de ce dernier,  
interprétée par Lambert, est en opposition au positivisme de M. Littré,  
qui repousse toute idée de religion et de culte. Le système exclut  
Dieu sans affirmer, à la vérité, qu'il n'existe pas, mais en déclarant  
qu'il est inconnaissable et, qu'au demeurant, on peut faire sans lui.  
Dès lors, pas de religion ni de culte. Ce que la grande école avait ad-  
mirablement compris, dit Lambert, se rapporte précisément à l'en-  
seignement général. « S'il était possible de supprimer seulement  
« pendant trente ans l'instruction occidentale, nous retrograderions  
« de trente siècles. L'enseignement, dans sa plus haute signification,  
« a un but essentiellement religieux ; il a pour but la communion



« des hommes dans le passé comme dans l'avenir, la connaissance de Dieu manifestée par ses lois. » Encore une preuve entre mille que l'erreur, si prompt à détruire, ne peut reconstituer que par les lumières de la grande école et de la Révélation, c'est-à-dire par le secours de la foi. Si le déiste, auteur des longs fragments que nous venons de citer, n'était pas inconscient des dangers de sa théodicée, il se faisait, du moins, illusion sur l'action des bienfaisantes institutions sur lesquelles il voulait la fonder. Or, ces institutions sont toujours insuffisantes quand elles n'ont pas pour sanction la divinité effective de Jésus. Toutefois nous sommes loin de la théophobie du positivisme et ce n'est pas sans étonnement qu'on trouve, dans le livre d'un adepte de Comte, la pensée d'unité gouvernementale dans le monde par un Concile œcuménique.

Le sociologiste de l'école moderne, avec les diverses écoles en dehors de la Révélation, admet Dieu, cette expression synthétique du beau, du vrai, du bien, comme loi suprême qui résume les forces de la nature. Lambert, obsédé d'un côté par les exigences du système pour lequel l'Être suprême n'est qu'une abstraction ; d'un autre côté, dominé par les élans du cœur dans l'étude des phénomènes de l'intelligence et du sentiment, manifeste, à chaque page de son livre, qu'il subit la puissance des enseignements de ce qu'il appelle la grande école à laquelle il a emprunté son régime pour la conduite des sociétés. Je regrette que cet hommage rendu à une grande intelligence et à un grand cœur doive rester enseveli dans cette étude. Je n'ignore pas que les hommages de cette sorte n'ont d'autorité que par la notoriété littéraire d'où ils émanent. L'auteur a vu de très près le jeune savant ; il se souvient avec émotion de son estime pour les fortes convictions ; il les respectait au point de s'excuser avant de les combattre pour ne pas offenser des croyances qu'il ne partageait pas. La mort prématurée de Lambert a été la fin d'une célébrité de l'avenir, qui eût puissamment servi la grande école dont nul écrivain laïque n'avait peut être mieux apprécié les grandes œuvres, au point de vue de la science sociale et morale.

L'esprit de système, comme l'esprit de parti, a aussi ses entraînements. Lambert a subi cette double influence qui caractérise notre état social actuel. Cette influence se manifeste par des contradictions inévitables dans le système de l'erreur. Le déiste, adepte de Comte, admet nos institutions religieuses et conclut contre la pensée qui les a dictées. Aussi ne doit-on pas être surpris de voir le hardi novateur

nous proposer, comme moyen d'ordre social dans la nouvelle organisation à venir, l'infailibilité d'un chef suprême qui courberait tout sous sa loi. Mais où sera, lui demanderons-nous, la sanction de cette loi ? Dans la pénalité, nous dira-t-on ; et la sanction de cette pénalité elle-même ? Nous l'avons, direz-vous, dans la morale de notre état social. C'est votre dernière sanction ! Eh bien, voici toute une génération de valides et d'invalides, de pauvres et de riches, d'heureux et de malheureux, de justes et d'injustes, de bons et de méchants ; croyez-vous que les mauvais instincts, les passions qui nous dominent souvent soient contenus ou même inquiétés par la morale nouvelle ? Cela ne peut pas être mis en question, eussiez-vous même complété l'éducation de tout un peuple sur cette morale. Oh ! que vos dédains nous inspirent de pitié quand nous les comparons aux enseignements du christianisme.

Vous repoussez le surnaturel ! miracle, infailibilité. Voilà donc les mots ressassés aujourd'hui et signalés au public comme des stupéfians de la raison et un obstacle au progrès. Nous n'avons pas à discuter avec les novateurs dans l'attente d'une conciliation possible, ni aucune concession à leur faire. Pour nous, le christianisme est le dernier terme de la pensée religieuse, comme la philosophie est le dernier progrès de la raison aboutissant aussi à la Révélation.

« Je ne vois pas, écrit le comte de Maistre,<sup>1</sup> pourquoi les gens du monde que leur inclination a portés vers les études sérieuses ne viendraient pas se ranger parmi les défenseurs de la sainte cause. Quand ils ne serviraient qu'à remplir les vides de l'armée du Seigneur, on ne pourrait, au moins, leur refuser équitablement le mérite de ces femmes courageuses qu'on a vues quelquefois monter sur les remparts d'une ville assiégée pour effrayer l'œil de l'ennemi. » Ce serait, peut-être aussi, aider à la sainte cause que s'efforcer de combattre les préventions entretenues par les fausses notions, sur des mots dont on a altéré la véritable signification. « Il n'y a pas de sociétés humaines, poursuit de Maistre, sans gouvernement, ni de gouvernement sans souveraineté et, par conséquent, sans infailibilité. Ce dernier privilège est si absolument nécessaire qu'on est forcé de le supposer dans les souverainetés

---

<sup>1</sup> Œuvres du comte de Maistre, *Du Pape*.

« temporelles où il n'est pas, sous peine de voir l'association se dissoudre. L'Église ne demande pas plus que les autres gouvernements. » Dans l'un comme dans l'autre cas, c'est la raison affirmant leur nécessité. Que la théologie rattache l'infailibilité à une promesse divine, qu'est-ce à dire ? si ce n'est qu'elle y trouve une sanction qui nous manque. Nous avons parlé du miracle dans le cours de cette étude et nous croyons avoir établi que la méthode philosophique, introduite par Descartes dans l'étude des faits psychologiques, avait amené notre grand philosophe aux mêmes conclusions que la théologie, c'est-à-dire aux dogmes de l'Église sur le christianisme. Notre raison n'a pas donc à s'effaroucher des croyances qui ne lui demandent aucun sacrifice ; car c'est la raison elle-même qui, par l'autorité des grands hommes du xvi<sup>e</sup> siècle, philosophes, hommes de lettres, savants, vient constater l'ascendant chrétien qu'aucun système ne peut faire oublier ni remplacer.

Jamais, peut-être, le monde n'a touché de si près aux grands événements qui semblent inaugurer la prochaine alliance des choses divines aux choses humaines. « J'en jure par l'éternelle vérité, disait l'écrivain philosophe déjà cité, et nulle conscience européenne ne me contredira : la science et la foi ne s'allieront jamais, hors de l'unité. » Mais cette union tend à se constituer tous les jours par le fait même des dissentiments religieux qui ne laissent intact que le catholicisme. Les sociétés civilisées du monde entier ne possèdent-elles pas le code divin qui peut seul les rallier ? Pourquoi la science y viendrait-elle contredire et faire obstacle ? Quoi, vous supposez que le grand code de l'Église, qui a fait le monde ce qu'il a été dans la splendeur des civilisations chrétiennes, pourrait, dans sa dignité et sa grandeur, sacrifier à des considérations d'intérêt politique le suprême intérêt de l'unité catholique ? Détournons nos regards des mouvements d'opinion qui agitent la surface de la société ; cherchons au fond ses besoins et ses aspirations ; il s'agit de ramener le calme dans les esprits en substituant la vérité à l'erreur et en portant la confiance avec la sécurité dans les divers travaux ouverts à la libre initiative de tous. Comment obtiendrons-nous la persévérance dans le travail, le courage dans les déceptions et les revers, si nous ne faisons pas pénétrer dans les âmes et dans les cœurs la charité qui les réchauffe. Un peuple ne peut être constitué à l'état de nation que par une communauté de sentiments épurés et soutenus par la religion. Elle seule peut faire naître dans les familles l'abnégation et le dévoue-

ment et dans les nations fomenter le patriotisme qui les préserve et les conserve.

*Religare : Religion.* Nous sommes depuis dix-huit cents ans en possession du lien qui rattache les hommes à Dieu et entre eux par les préceptes d'une doctrine jusqu'alors inconnue. La science (si elle n'est pas un mot vide de sens), qui a pour but le bonheur des hommes et pour mission la diffusion des salutaires institutions qui seules peuvent le donner et que les novateurs nous envient, n'a rien à attendre des enseignements du déïsme. Il ne peut plus être discuté comme science ; il se présente aujourd'hui sous tant de variétés qu'il ne semble plus qu'un texte fourni par l'imagination pour aboutir aux fantaisies du roman. Les systèmes philosophiques de l'époque ont tellement abusé de l'analyse et disséqué l'idée avec une telle subtilité, qu'ils sont arrivés à mettre en doute les plus claires lumières, l'évidence même ; c'est la philosophie hégélienne arrivée à l'identité des contraires. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on attaquait la foi au nom de la raison. Aujourd'hui on attaque la raison même. Il est temps de la mettre sous la sauvegarde de la foi et de les faire se prêter un mutuel appui ; dans les nouvelles tendances, livrée à ses propres lumières, elle perdrait son autorité et tout serait brisé dans le monde : le joug de la raison et le joug de la foi.

D<sup>r</sup> DESCRIMES.



# DU DROIT DE GRACE

## DANS L'ANCIENNE MONARCHIE ,

**A propos de Lettres de rémission conservées aux Archives du  
département de Lot-et-Garonne et de la Ville d'Agen.**

---

### I

Le plus bel attribut de la Souveraineté, c'est le droit de grâce. Montesquieu l'a dit <sup>1</sup> et avec raison. Ce droit, en effet, rend presque égaux à Dieu les princes et les chefs des peuples. Quelques évêques, il est vrai, le possédèrent, mais seulement par exception, à leur première entrée dans leur ville épiscopale.<sup>2</sup> Il appartient aussi, paraît-il, à des gouverneurs de province ou plutôt ceux-ci l'usurpèrent, ce qui le fit supprimer par Louis XII, comme attentatoire, dans l'espèce, « à la grace spéciale, pleine puissance et auctorité Royale.<sup>3</sup> » Comment admettre, en effet, que ces officiers pussent librement jouir d'un droit véritablement régalien, dont l'exercice impliquait les plus graves abus et qui était dénié même aux Reines ? Une ré-

---

<sup>1</sup> *Esprit des Lois*. l. VI, ch. VII.

<sup>2</sup> L'auteur de cet article a publié dans le *Recueil des travaux de la Société d'Agr. Sc. et Arts d'Agen* (t. II, 2<sup>e</sup> Série) une lettre de rémission octroyée par Alphonse Delbène, évêque d'Orléans, à Jean du Lyon, seigneur de Belcastel, le 28 mai 1648, à l'occasion d'un meurtre commis dans une partie de chasse. Les évêques de Rouen jouissaient du même droit depuis le jour où Saint-Romain avait délivré leur ville du monstre légendaire qui en hantait les abords.

<sup>3</sup> Cet édit fut promulgué en 1449 (LOYSEAU, *Traité des Seigneuries*, ch. III, p. 40).

serve est pourtant à faire en ce qui regarde celles-ci. Sous l'ancienne Monarchie, quand une ville avait, pour la première fois, l'honneur de leur ouvrir ses portes, elles accordaient des lettres de grâce, mais c'était au nom du roi. Une d'elles, la seule peut-être, l'eût pu faire en son propre nom, si nous en croyons Loyseau, mais elle n'osa. « Le Roy François, dit-il,<sup>1</sup> ayant concédé ce droit à Madame sa mère et elle ayant sceu que le Parlement faisoit difficulté de le vérifier, s'en deporta volontairement. » Qu'il s'agisse de Louise de Savoie, la mère de François I<sup>er</sup> ou de Catherine de Médicis, également après en leurs désirs et avides de domination, un tel acte de discrétion est surprenant et d'autant plus louable.

Quoiqu'il en soit à cet égard, l'ancien droit admettait pour les lettres de grâce diverses qualifications en rapport avec la gravité du crime dont il y avait à absoudre l'auteur.

Celles qu'on appelait *Lettres d'Abolition* étaient toujours expédiées par la grande chancellerie et scellées au grand sceau de cire verte. Elles visaient les cas les plus graves, ceux qui, de leur nature, semblaient irrémissibles.<sup>2</sup> Le roi y déclarait connaître les circonstances et les détails du crime et en abolir toute trace. Le Parlement devait les entériner sans observations ni délai, à la requête du gracié qui en écoutait lecture à genoux. A la suite de cette amende honorable, celui-ci se trouvait « remis en sa bonne fame et renommée » par le fait de la volonté royale s'exerçant dans la plénitude de son pouvoir souverain.

Les *lettres de grâce* s'appliquaient particulièrement à l'homicide volontairement commis en cas de légitime défense. Ce fut ainsi, du moins, à l'origine, car elles finirent par être accordées pour toutes sortes de crimes inexcusables. Elles s'expédiaient et se scellaient comme les précédentes, mais une latitude était laissée aux Cours chargées de l'instruction. Quand les faits libellés dans les lettres patentes ne leur semblaient pas en parfaite concordance avec ceux qui résultaient du texte des procédures, les Parlements pouvaient,

---

<sup>1</sup> *Idem, ibidem.*

<sup>2</sup> Crimes de lèse-majesté divine et humaine, fabrication de fausse monnaie et contrebande avec port d'armes, désertion, vols de grand chemin, meurtre par guet-à-pens, viol, rapt, empoisonnement, incendie prémédité, même le duel, ce préjugé absurdisime et naturellement indestructible.

en vertu d'ordonnances royales, surseoir à l'entérinement pour en référer au garde des sceaux.<sup>1</sup>

Les *lettres de justice* étaient délivrées aux personnes qui, ayant vu se commettre un homicide, sans prendre part à sa perpétration, n'avaient rien fait pour l'empêcher. Les Parlements, dans quelques occasions, avaient le droit d'octroyer ces lettres.

Citons enfin les *lettres de pardon* qui, visant des délits moins graves que ceux dont la rémission voulait des lettres de grâce, s'accordaient généralement en petite chancellerie.<sup>2</sup>

Quelle que fût d'ailleurs la catégorie à laquelle elle appartenait, toute lettre de grâce faisait expresse réserve des droits de la partie civile et de ceux du Trésor, royal ou seigneurial. Il y avait lieu, comme aujourd'hui, au remboursement des frais de procédure et à des dommages-intérêts au profit des parents de la victime. Une clause portait même assez souvent qu'une somme, à payer par le rémissionnaire, serait employée en messes et en prières pour le repos de l'âme du défunt.

## II

A propos du privilège acquis à quelques évêques, nous avons fait remarquer qu'ils n'en pouvaient user qu'une fois en leur vie et au bénéfice d'un seul condamné. Pour les rois, ce privilège était naturellement perpétuel et Dieu sait si l'occasion de l'exercer leur manquait ! On n'en finirait pas, ne prit-on que les cas exceptionnels, si l'on essayait de montrer à quel point les hauts barons, les grands officiers, les seigneurs de tout étage exploitèrent leur indulgence. Sous le voile d'exposés hypocritement habiles, les crimes les plus odieux s'atténuaient en simples pécadilles. Le récit de Fléchier sur

---

<sup>1</sup> C'est aux Parlements, comme Cours souveraines, qu'aboutissaient les lettres de grâce accordées aux gentilshommes. Celles qu'obtenaient les roturiers allaient au baillage ou à la sénéchaussée qui avaient connu de l'affaire.

<sup>2</sup> Ce qu'on appelait *lettres de sang* n'était pas autre chose que des lettres d'abolition délivrées aux coupables d'homicide. Le terme de *grâce* ou de *rémission* est de compréhension générale et s'applique aux crimes et délits de toute espèce.

les assises tenues en Auvergne par des délégués du Parlement de Paris<sup>1</sup> éclaire d'un jour tristement vrai les mœurs des roquets féodaux égarés en pleine vie moderne. Les cris de leurs victimes durent être bien déchirants pour troubler Louis XIV en sa sereine impassibilité et émouvoir sa justice. Que si l'on remonte plus haut, à ces temps d'obscur préparation, où le servage des intelligences et des corps, donnant au maître tout pouvoir, lui assurait l'impunité, ce qu'on pressent d'inutiles attentats contre la vie et la dignité humaine, en se fondant sur ceux dont on a la preuve, provoque autant de pitié que d'horreur.

Mais ce n'est pas seulement dans les montagnes, au cœur des pays pauvres et à demi-sauvages, comme étaient l'Auvergne et le Velay, que la violence prenait carrière. Les provinces les mieux douées sous le rapport des biens de la terre, les plus ouvertes à la civilisation et au progrès, avaient aussi ce spectacle. Il faut d'ailleurs reconnaître qu'il y revêtait un caractère infiniment moins grave, n'étant plus ce qu'on pourrait appeler un phénomène social, puisque les gens qui le donnaient appartenaient à toutes les conditions. Ce qui se passait dans ces provinces n'était guère, à dire vrai, que ce qui s'y passe encore aujourd'hui. L'imprudence, la vanité, la colère sont les mêmes où qu'elles éclatent et produisent les mêmes effets ; elles empruntent quelque chose toutefois, ne serait-ce qu'un léger reflet, aux milieux divers qu'elles traversent, aux habitudes et aux mœurs, variables selon les temps. On en jugera par un exposé succinct de quelques affaires criminelles ayant abouti à des lettres de pardon, qui se sont conservées dans nos archives. C'est, qu'on ne l'oublie pas, au point de vue spécial de cette sorte de dénouement, que ces notes ont été prises. Donc celui-là se tromperait qui s'attendrait à des drames émouvants, compliqués de péripéties.

Au premier rang des attentats que visaient les lettres de grâce, se

---

<sup>1</sup> Les *Mémoires de Fléchier sur les Grands-Jours d'Auvergne en 1665*, dont la première édition, donnée en 1842 par M. Gonod, eut une sorte d'éclat révolutionnaire, ont été de nouveau publiés en 1856, avec de curieux éclaircissements par M. Chéruel. C'est un livre des plus instructifs et des plus curieux, la modération de la forme y étant en parfait contraste avec le fond du récit.



place l'homicide involontaire. Il est fréquent dans les annales criminelles de notre région, surtout au siècle dernier. J'en citerai quelques cas, pris au hasard.

C'est un pauvre laboureur, Etienne Bournac, du lieu de Pechagulhon, près Sainte-Eulalie de Cauzac, qui, voulant faire du feu à l'aide d'un fusil dont il avait garni le bassinet avec de la mousse desséchée, envoie une charge de grenaille dans l'estomac et le ventre de son fils. ( 22 juillet 1703.)

C'est un noble âgé de vingt ans, Michel de Sibaut de Saint-Mézard, de la juridiction de Clermont-Dessous, qui, attaqué par Jean Dardes, chirurgien, à l'occasion d'une partie de jeu, l'abat d'un coup de fusil. ( 18 janvier 1712.)

De ces deux faits et de nombre d'autres dont quelques-uns seront indiqués plus loin, il résulte qu'en ce temps-là l'usage voulait qu'on marchât armé. Nobles ou vilains, riches ou pauvres, qu'ils habitassent la ville ou les champs, portaient leur fusil où qu'ils allassent, comme pour se garer d'un perpétuel péril. C'est dans une noce de campagne que Michel de Sibaut commet, pour défendre sa vie, le crime qui le rend passible de la peine capitale, et va le jeter, suppliant, aux pieds du roi. Il était « infirme depuis son enfance et tellement perclus de son corps qu'il ne pouvait presque pas marcher : » de plus, il allait à une fête. Dans ces conditions, pourquoi prendre un fusil ? C'était, dit-il dans sa supplique « pour tirer en signe de réjouissance. » Voilà certes qui est naturel ; ce qui l'est moins, c'est ce qu'il ajoute : exposé à rentrer de nuit, il avait songé qu'on l'attaquerait peut-être. Une telle prudence donne à réfléchir, surtout venant d'un si jeune homme, foncièrement, forcément inoffensif. On se demande si la belle et riche plaine que sillonnait alors comme aujourd'hui une des routes les plus fréquentées de France, celle de Toulouse à Bordeaux, n'était plus qu'un coupe-gorge. Louis XIV, pourtant, régnait, gouvernait encore, mais il touchait à sa fin. La persécution religieuse avait créé, au dedans, des haines vivaces ; au dehors, de grands revers expiaient des fautes graves. Le royaume, à ce moment, n'avait guère plus tranquillité ni gloire. — Et voilà justement pourquoi Michel de Sibaut avait cru devoir prendre son fusil.

Le fusil, passe encore, à la campagne ! On s'en sert à l'occasion contre le gibier gros ou menu qui court ou vole à portée ; mais une épée aux flancs d'un simple villageois, c'est bien un signe du temps.

Un sieur Tech, de Madaillan, avait, aidé de son fils, volé un cheval aux deux frères de Lescazes, propriétaires à Cardounet. Ceux-ci s'étant mis à sa recherche finirent par le retrouver. C'était le lendemain au soir. On l'avait lié à un arbre, à côté d'un autre roussin, comme lui sellé et bridé. Des pistolets brillaient à l'arçon des selles ; un enfant gardait le tout. — Où sont les voleurs ? demandent les jeunes gens et vite ils détachent leur bête. Les voleurs, tranquillement, soupaient tout près, chez Aché, à l'enseigne de l'*Ecu de France*. Sur un mot de l'enfant, ils sortent et, avisant les maîtres du cheval qui regagnent leur logis, s'élancent de leur côté. Ceux-ci, voyant que le fils Tech leur court sus l'épée nue à la main, se détournent et déchargent leur fusil. Il faisait nuit, une nuit noire. Les deux voleurs furent atteints et l'un d'eux, au jour, décéda. Jamais meurtre ne fut moins prémédité. Celui-ci venait d'avoir lieu en un cas de légitime défense ; néanmoins leurs auteurs jugèrent prudent de s'absenter. Dans leur humble supplique au roi, perce, je ne sais comment dire, un sentiment d'amour propre froissé ou plutôt de fierté blessée, qui a son côté piquant. « Le sieur Tech, disent ils, s'est attiré son malheur en prenant le cheval à la pasture, de son autorité et à leur insceu et s'en estant servy pour aller à Agen, où il avoit soupé, *ce qui est un affront et sensible pour des personnes d'honneur et qui marque un mépris, surtout entre gens qui ne se connaissent qu'imparfaitement.* » (28 septembre 1714.)

L'arme prise en vue du gibier, comme on a dit plus haut, sert parfois à tuer un homme. Cela advint à Jean de Trances, propriétaire rural de Bourgougnague. Allant voir des ouvriers qui travaillaient dans sa terre, il s'était, par habitude, muni de son fusil de chasse et fait suivre de son chien. Comme il rentrait, son inspection faite, voilà qu'un lièvre, troublé dans sa sieste, tout à coup se lève et parti Notre homme vise et à peine a-t-il fait feu qu'un garde-chasse à cheval se présente. C'est Jean Serres, un mauvais coucheur, redouté, haï de tous. Il court à Trances, pistolet en main, et le somme de rendre son arme. Sur son refus, il met pied à terre, le prend à bras-le-corps, le pousse violemment, le secoue, le renverse. Un passant survient, les sépare, attend que Trances ait repris son chemin, puis, croyant tout fini, s'en va de son côté. Le garde-chasse retourne à son adversaire encore tout meurtri de sa chute et de nouveau lui fait mordre la poussière. Celui-ci, exaspéré, cherche à saisir son fusil, Serres à le lui arracher. L'un tirant par le canon, l'autre tirant par

la crosse, le coup part et la charge atteint en pleine poitrine l'obstiné garde qui meurt comme un chien. (22 octobre 1717.)

C'est encore un incident de la vie rurale qu'on va lire, mais un incident que traverse, en lui donnant cette nuance d'intérêt qui s'attache aux contrastes, comme un éclair de la vie militaire. La scène se passe près des bords du Lot, dans la vallée pittoresque que dominent d'un côté les ruines du Château-du-Roi, de l'autre le pic de Castelgaillard. Il se fait tard. Les chemins sont pleins de gens qui se dirigent sur Penne ou Saint-Marcel, en charrette, à cheval, surtout à pied. Ils rentrent de Villeneuve-d'Agen où c'était foire, ceux-ci dénombrent les affaires qu'ils ont faites, ceux-là regrettant que les journées de plaisir passent si vite.

Au voisinage de Pontet, trois jeunes gens vêtus de l'habit militaire débouchent sur la grand'route. A ce moment, arrivait un groupe de huit à dix personnes, hommes et femmes ou plutôt garçons et filles, un peu débraillées, parlant très haut et marchant d'un pas peu sûr. Ces gens-là paraissaient « avoir du vin » et l'apparence ne trompait guère, car ils sortaient d'en prendre à Saint-Marcel, chez le cabaretier Labouline. Paysans et soldats, cheminant en sens inverse, se croisèrent.

Un des soldats était enfant du pays. Il se nommait Bernard Masquard et, bien que très jeune encore, n'ayant que dix-huit ans, il avait fait ses preuves d'homme, notamment au siège d'Ath<sup>1</sup> et gagné brillamment ses galons de capitaine. Il était venu au pays sur l'ordre de son colonel pour y recruter sa compagnie avec l'aide de deux maîtres raccoleurs, Jacques Boudet, dit *La Fleur* et Charles Grossot, dit *Brise-tout*, qui lui faisaient escorte en ce moment. Avant de rejoindre son Corps, alors en garnison à Douai, il allait prendre congé de ses parents qui habitaient au lieu de Foix, dans la paroisse de Saint-Marcel.

Quoiqu'il en soit, comme on croisait le groupe bruyant dont il a été parlé, un des hommes qui le composaient, celui précisément qui marchait le premier et qui se nommait Jean, donna du coude, en passant, dans le flanc du capitaine, lequel l'engagea à prendre garde. Une querelle s'en suivit. Jean court à l'officier, qui le repousse en vain

---

<sup>1</sup> En Flandre, aujourd'hui en Belgique. — Juin, 1697.

de sa canne, le saisit à la cravate et le renverse sous lui. La lutte, alors, devient générale. Les forains se jettent sur Masquard toujours étendu à terre, tandis que les recruteurs jouent, pour le sauver, des pieds et des mains. Le capitaine, ayant dégagé son bras, prend dans sa poche un pistolet et en tire un coup au hasard sur le groupe dont il est le centre et qui le presse à étouffer. Nouveaux horions de tous côtés, mêlés de clameurs folles, les paysans voulant trainer l'officier en prison, parce qu'il a, disent-ils, blessé leur camarade, les recruteurs ripostant qu'il a bien fait. Ceux-ci ont enfin le dessus et Masquard peut arriver chez son père, laissant, à défaut de sa personne, son épée et son chapeau aux mains de ses agresseurs.

Il partit le lendemain avec sa recrue formée de dix hommes et alla rejoindre son régiment en Flandre. Il y fit loyalement son service ; mais sur la nouvelle que Jean avait succombé aux suites de sa blessure et que lui-même venait d'être condamné à mort par contumace, il prit le parti de s'exiler. Il passa donc en Espagne et s'enrôla dans le régiment d'infanterie de Blésois, avec lequel il se trouvait au siège de Tortose, quand ce boulevard de la Catalogne tomba aux mains de l'ennemi en juillet 1708. Alors il repassa la frontière et fut admis dans les gardes-du-corps. De 1709 à 1713, il prit sa part de danger et de gloire à la bataille de Malplaquet, à l'affaire de Denain, aux sièges de Douai, de Bouchain, du Quesnoy, de Landau et de Fribourg. Le moins qu'on puisse dire de lui, c'est, en se bornant au texte officiel d'où l'on tire ces détails, qu'il fit toujours son devoir ; en considération de quoi le roi lui accorda, au mois de février 1715, des lettres de grâce et de rémission pleine et entière.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Il eut une seconde fois besoin de lettres de grâce, à raison d'un meurtre commis dans les circonstances suivantes : Le 29 septembre 1728, il se rendait à Penne quand il rencontra, à Saint-Sylvestre, tout près de l'église, le sieur de Masparault, qui lui reprocha en termes peu mesurés d'avoir mal parlé de sa servante. Masquard s'en défendit, mais l'autre ne voulut rien entendre et le traita de sot et d'insolent. Il y eut riposte sur le même ton. Alors Masparault se précipita sur Masquard, lequel était à cheval, lui donna un soufflet de toute sa force et un grand coup de poing au-dessous de l'oreille, le secouant pour le jeter à terre. Masquard, hors de lui, prend son pistolet et tire ; l'agresseur, blessé, s'éloigne et meurt quelques jours après. — Les lettres de grâce accordées au mois de février 1729 furent entérinées au mois de mai suivant, après que noble Gabriel du Bois de Masparault, seigneur de Ferrassou (le père ou le frère du mort) ? eut été appelé en cause.

### III

Les lettres de grâce, on le voit, offrent de curieux renseignements sur les mœurs, les habitudes, l'esprit des populations. L'intérêt de ces documents est d'autant plus vif qu'ils sont de date plus ancienne, parce qu'ils se rapportent à un genre de vivre et de sentir qui ressemble moins au nôtre. A ce point de vue, nos archives locales laissent fort à désirer, car on n'y remonte pas au-delà du **xv<sup>e</sup>** siècle. Sous la date du 6 janvier 1413, s'y trouve une lettre de grâce ou d'amnistie accordée par le roi Charles VI aux paroissiens de Sainte-Foy d'Agen.

Des bas et malsains quartiers qui composaient alors cette paroisse et où grouillait une population assez dense de brassiers, teinturiers, tisserands et tanneurs, une bande de tout âge et de tout sexe s'était ruée contre l'hôtel de l'évêque, demandant, à grands cris, qu'on fit justice. On devinerait malaisément, en présence d'une manifestation qui ressemblait fort à une émeute, en quoi ce peuple se sentait lésé et quelle réparation il voulait. La lettre où s'est conservé le souvenir de cette échauffourée n'est pas, à notre grand regret, aussi explicite que le sont en général les documents de cet ordre; elle ne nous apprend qu'une chose, à savoir que l'église de Sainte-Foy n'avait pas en ce moment de pasteur, le curé qui la desservait ayant été, on ne sait trop pourquoi, jeté dans la prison de l'évêque. C'était probablement un homme aux mœurs faciles, gai, ouvert, populaire, s'inquiétant moins des âmes que des corps, comme devait faire plus tard, si l'on en croit une légende suspecte, le joyeux curé de Meudon. Ses paroissiens, d'ailleurs, étaient fort accommodants, puisqu'à défaut de leur curé, si les cachots de l'*Escurnage*<sup>1</sup> s'obstinaient à ne pas s'ouvrir, ils étaient prêts à en accepter un autre. Ceci donnerait à penser qu'une scène scandaleuse avait eu lieu dans l'église et que le culte ne s'y célébrait plus, d'où l'émoi de ces pauvres gens, qui étaient sans doute d'honnêtes chrétiens. Quoi-

---

<sup>1</sup> Prison de l'Official, faisant partie de l'ancien évêché, qui était situé sur l'emplacement actuel de la place du Marché-au-Blé.

qu'il en soit, une information fut commencée par Jehan Bonne, juge ordinaire d'Agen, et le substitut du procureur du roi. Le premier était, paraît-il, un homme haineux, plus porté à aigrir qu'à apaiser les esprits. La manière dont il comprit et accomplit sa mission dut se ressentir de cette tendance, puisque, en couvrant de son pardon la paroisse de Sainte-Foy, le roi, par une exception fort rare, n'hésita pas à le qualifier en termes empreints d'un haut mépris. On en jugera par la lecture de la lettre de grâce et d'amnistie, dont le texte intégral, inséré au bas de cette page, pourra, d'ailleurs, servir de spécimen de la forme générale de ces documents.<sup>1</sup>

Il n'est si pauvre, dit-on, qui ne puisse, un jour ou l'autre, faire aumône à de plus riches ; ainsi en est-il de nos archives à l'occa-

<sup>1</sup> « Charles, par la grace de Dieu, Roy de France, à touz ceulx qui ces présentes lettres  
« verront, salut. De la partie de noz bien amez les parroissiens de Sainte-Foy, en la  
« ville d'Agen assise en notre duchlé de Guienne, et d'aucuns autres habitans de ladite  
« ville, nous a été exposé que, comme les ditz exposans se feussent depuis peu de temps  
« en ça assemblez en assez grant nombre et feussent alez en l'ostel de l'evesque d'Agen  
« pour lui requérir la déllvrance du curé de la dite paroisse lequel il tenoit en ses pri-  
« sons, afin que le divin service, lequel n'avoit esté fait en la dite église depuis l'emprison-  
« nement du dit curé, y feust fait et célébré, ainsi qu'il appartenoit ou qu'il leur baillast,  
« au lieu d'icelluy curé, autre personne pour icellui faire ; et il soit ainsi que pour cause  
« de la dite assemblée, un nommé Jehan Bone, soy disant juge ordinaire du dit lieu  
« d'Agen, pour hayne qu'il a, si comme l'on dit, pieça conceue à l'encontre des dits ex-  
« posans ou d'aucuns d'eulx, et le substitut de notre procureur, illec alent fait et fait  
« faire certaines tèles qu'eles informations à l'encontre d'iceulx exposans, en leur im-  
« posant que icelle assemblée ils ont fait illicitement pour faire séditions et monopoles ou  
« autrement molns deuement et soubz ombre de ce s'efforcent de jour en jour de les  
« vexer, molester et travailler, qui est en leur très grant grief et domage et plus seroit,  
« si par nous ne leur estoit sur ce pourveu de notre gracieux et convenable remède, si  
« comme ils dient requérans humblement que, comme ils n'aient fait la dite assemblée  
« par la manière qu'il leur a esté imposé, mais seulement pour la cause dessus dites  
« nous leur vuellions d'icellui pourvoir. Pourquoi, nous les choses dessus dites considé-  
« rées, ayant regart aux bons, loyaux et agréables services que les diz exposanz nous ont  
« faiz ou temps passé en nos guerres et autrement et aux grans peines, travaux, fraiz  
« missions et despens que ilz, avec les autres habitans de la dite ville, ont euz souffrez et  
« soustenuz pour la garde et défense d'icelle ville d'Agen et du pays d'environ, ont en-  
« core et souffrent chascun jour à l'encontre de noz adversaires d'Angleterre, qui longue-

sion d'un événement qui fit grand bruit à Paris en l'an de grâce 1657. Il s'agit de l'assassinat du chevalier de Montrevel par un gentilhomme de la maison du duc de Candale. L'origine de cette affaire tenait à de misérables querelles d'amour-propre, survenues entre les pères de ces deux personnages, l'un, le duc d'Epemon,<sup>1</sup> étant gouverneur de Bresse et de Bourgogne, l'autre, le comte de Montrevel,<sup>2</sup> lieutenant en Bresse pour le roi. M<sup>re</sup> de Montpensier raconte, dans ses Mémoires,<sup>3</sup> que le chevalier, voulant venger l'honneur de son père, « qui se sentait outragé, » fit demander par le marquis de Garo satisfaction au duc de Candale. Celui-ci, avec cette grâce enfiellée qui était comme une tradition de famille, « lui répondit qu'il estoit très fâché de ce qui s'étoit passé entre leurs pères; qu'il avoit beaucoup d'estime pour lui; qu'il ne don-

« ment ont tenu et occupé, tiennent encore et occupent plusieurs lieux et places en  
« icelluy pays, et pour certaines autres causes et considérations à ce nous mouvans,  
« iceulx supplians, par l'avis et délibération de notre conseil, avons ou cas desusdit,  
« qultté et pardonné, quittons et pardonnons de notre grace especial, pleine puissance et  
« auctorité royal, par ces présentes, le fait et cas dessus dit, avec toute peine, offense et  
« amende criminelle et civile, en quoy ils peuvent pour occasion de la dite assemblée  
« estre encouruz envers nous et justice; et sur ce, imposons silence perpétuel à notre  
« dit procureur et à touz autres. Et donnons en mandement par ces mesmes présentes  
« au sénéchal d'Agenois et à tous nos autres justiciers et officiers ou à leurs lieutenants  
« présens et à venir et à chacun d'eulx, J<sup>ur</sup> et user plainement et paisiblement, en fai-  
« sant dutout cesser les dites informations et tous autres procez quelconques pour ce en-  
« commencez à l'encontre des diz exposans, sanz leur faire ne souffrir estre fait par vertu  
« des dictes Informations ne autrement aucun destourber ou empêchement, ainçois  
« tout ce qui fait seroit au contraire, remettent ou facent remettre tantost et sans délai,  
« au premier et den estat. Car ainsi nous plaist-il estre fait. Et au diz exposans l'avons ou  
« dit cas octroïé et octroyons de notre dite grace et par ces mesmes présentes, non  
« obstans quelconques lettres subreptices à ce contraires. En tesmoing de ce, nous avons  
« fait mettre notre scel à ces présentes... Donné à Paris, le vi<sup>e</sup> jour de janvier l'an de  
« grâce Mil CCCC et treze; et de notre règne le xxxiii<sup>e</sup>.

« Par le Roy à la relation

« du grant conseil

P. DE NÉRAC. »

« FRANTRON.

(Archives municipales d'Agen.)

<sup>1</sup> Bernard de Nogaret, duc de la Valette, puis d'Epemon. 1592 + 1651.

<sup>2</sup> Ferdinand de la Baume, comte de Montrevel. 1603 + 1678.

<sup>3</sup> Edition Chéruei, Paris, Charpentier, 1859. Tome III, p. 33.

noit point de rendez-vous, mais qu'il alloit tous les jours dans les rues. » Il y avait là de quoi réfléchir. Montrevel n'en fit rien, semble-t-il, et ce fut sa perte.

Le récit de M<sup>lle</sup> de Montpensier est incomplet. On n'y trouve ni la date du jour où le crime fut commis ni les noms exacts du gentilhomme et du valet de pied qui y trempèrent leurs mains. Or, nous sommes en mesure de compléter ces lacunes au moyen de l'extrait suivant des lettres de grâce et miséricorde, qui furent enregistrées au greffe de la sénéchaussée d'Agenais, le 5 juin 1660 :

« Ont été eslargis, suivant le tout exprès commandement verbal par nous receu de Sa Magesté : François de la Goutte, escuyer, sieur de La Barthe, et Nicolas Gibré, dit Champagne, prisonniers volontairement renduz ez dittes prisons ( de la grande prevoté de France). Après serment par eux fait de dire la vérité, ont dit que :

« Mercredy, 18<sup>me</sup> jour d'april 1657, le dit sieur de La Barthe, estant aux environs de l'hostel de deffunt Monsieur le duc de Candalle, qu'il servoit en quallité de son escuyer, il se respandit un bruit qu'on assassinoit le dit deffunt seigneur; qu'au bruit, la plus part des officiers et domestiques dudit seigneur coururent vers le lieu ou l'on disoit que l'assassinat se commetoit, et que, se sentant obligé de faire comme les autres, se trouvant en chaise avec une fort petite espée à son costé, il fit arrester ses porteurs, et, en sortant, il s'aperceut proche la fontaine dite Saint Denys, à Paris, que plusieurs personnes couroient l'espée nue à la main et autrement, mesmes que le dit Gibré dit Champagne, un des exposans, qui estoit un des valletz de pied dudit seigneur duc de Candalle, n'ayant ny arm ny baston à la main, prist des crochets d'un crocheteur qui passoit et en frappa l'ung de ceux qui couroient l'espée nue à la main, qu'il présuma pour estre le chevalier de La Baulme de Montrevel, quoy qu'il ne le cogneust point; et ne voyant point le dit seigneur de Candalle, son maistre, il feust touché d'une vive [crainte] apres l'action, que ledit chevallier de Montrevel ne l'eust assassiné, sachant bien qu'il cherchoit occasion de l'attaquer; que, surpris de ce desplaisir, voyant ledit chevallier de Montrevel l'espée nue à la main, ledit Gibré luy donna ledit coup de crochet, et ledit sieur de La Barthe, croyant qu'il venoit à couvert à luy pour le thuer, auroit mis l'espée nue à la main pour se mettre en deffance, et ayant porté quelques coups audit chevalier de Montrevel, on dit qu'il est decédé depuis desditz coups.



• En suite de ces aveux, l'aumônier du Roi ordonne la mise en liberté des deux prisonniers.<sup>1</sup> •

Que si l'on passe de la capitale à la province, de Paris, la grande cité, à la très modeste ville d'Agen, la société, et par ce mot on entend surtout parler des hautes classes, ne nous paraîtra guère plus sage. On ne veut pas médire de la noblesse ; il est certain qu'à côté de grands défauts, devenus parfois plus que des vices, elle a eu et mis en jeu d'héroïques qualités, mais il ne l'est pas moins que, dès le milieu du *xvii<sup>e</sup>* siècle, sa sève s'était fort appauvrie. La dégénérescence avait fait de tels progrès que l'impertinence hautaine et bientôt la brutalité se substituèrent chez elle aux plus heureux dons naturels, la bienveillance, la douceur et cette fleur de la civilité qui s'appelle courtoisie. Voici deux preuves de cette assertion entre bien d'autres que l'on pourrait citer.

Le 22 avril 1722, entre six et sept heures du matin, un écolier, âgé de dix-huit ans, visitait les églises d'Agen « parce qu'il faisait son Jubilé et ses Pâques. » Il s'appelait Etienne de Lescazes. Comme il passait sous le couvert de la halle, il rencontra deux jeunes gens qui, le voyant sortir de Saint-Etienne, dirent en le montrant du doigt : Tiens, voilà un bigot qui passe. — Un de ces jeunes gens était officier au régiment de La Tour, en garnison à Agen, l'autre, M. Ferron de La Lande.

L'écolier leur remontra poliment qu'ils n'avaient pas sujet de l'insulter, sur quoi Ferron le menaça de lui faire donner le fouet par un grand diable de valet qui les suivait armé d'un gros bâton. — C'est d'assez mauvais goût, Messieurs, dit-il, que me faire peur de votre valet, étant deux contre un. Si vous avez de mauvaises intentions, exécutez-les de vos mains. Vous y gagnerez plus d'hon-

<sup>1</sup> Cette pièce est ainsi datée : A Bayonne, le Roy y estant, le 3 mai 1660. — Louis XIV venait de faire « sa première et joyeuse entrée dans cette ville à l'occasion de son heureux mariage. » Son aumônier de quartier était M<sup>e</sup> Jacques Ladvo-cat, licencié en théologie de la maison de Sorbonne. (*Arch. départementales*, B. 24.)

neur. — Les apostrophes se croisant, ils dégainent à l'unisson<sup>1</sup> et commencent à ferrailler. A ce bruit, le premier consul Fontirou et le jurat Daubas, qui faisaient la police du poisson, accourent du marché voisin escortés de quelques bourgeois, et séparent les combattants, mais le valet, en s'éloignant, lance son bâton sur l'écolier, qu'il blesse. Alors Daubas prend l'officier à partie : — Ce que vous faites, dit-il, est indigne. Si j'avais commis une telle lâcheté, je briserais mon épée et n'oserais jamais en porter d'autre. — Lescazes, pendant ce temps, était occupé avec Ferron, qu'il finit par toucher gravement. On porta celui-ci dans une boutique où il ne tarda pas à mourir. Lescazes, en raison de cette affaire, fut obligé de prendre la clé des champs. On commençait à informer contre lui quand arrivèrent ses lettres de grâce.<sup>2</sup>

L'autre cas n'est pas moins édifiant. Le voici dans sa simple et stricte réalité.

C'était le dimanche, 5 septembre de l'an 1723. Pierre Gascq, sergent royal, était allé entendre la messe dans l'église des Jacobins. Il s'asséait au banc des consuls lorsque le comte de Lau entra. C'était un très haut personnage, appartenant à la première noblesse du pays; aussi Gascq s'empressa-t-il de lui offrir la place d'honneur. Le comte accepta, comme une chose due et, paraît-il, sans remercier, cet hommage rendu à son rang. Un moment après, sans avoir l'air de se douter que le sergent fût tout près de lui, il lui marcha rudement sur le pied et « luy causa une douleur sensible. » Celui-ci « le pria civilement de prendre garde à ce qu'il faisoit ; » mais au lieu d'accueillir « comme il devoit » une observation aussi légitime, le comte lui répondit d'un ton rogue « qu'il estoit bien insolent d'oser luy parler ainsy et qu'il luy feroit donner les étrivières. »

Plus ému de cette injustice qu'humilié de cet affront, Gascq se tut par respect pour le lieu saint, mais, à la sortie de la messe, il alla droit à M. de Lau et, mettant l'épée à la main, l'invita, en termes brefs, à en faire autant. On se battit donc au *placier* des Jacobins,

<sup>1</sup> On a vu plus haut de simples bourgeois ruraux portant l'épée; un écolier, même de dix-huit ans, la portant aussi et de très bon matin et en faisant ses dévotions, n'est-ce pas étrange?

<sup>2</sup> Arch. départementales (B. 264.)

devant la porte de l'église, mais le combat ne fut pas long. Le comte tomba, après quelques passes, percé de deux blessures. Il ne survécut que sept jours au regret de s'être commis avec un homme qui n'était pas de son rang.

Gascq fut, naturellement, condamné à mort par contumace, en vertu d'une sentence des officiers de la sénéchaussée et siège présidial, confirmée par arrêt du Parlement de Bordeaux. C'est dans ces conditions qu'il sollicita du roi des lettres de grâce. Elles lui furent accordées, et leur entérinement eut lieu le 23 mars 1725, malgré l'opposition d'Anne de Lusignan, veuve de la victime<sup>1</sup> et de Messire Armand-Joseph de Lau, comte dudit lieu et marquis de Lusignan.<sup>2</sup>

Ne voilà-t-il pas assez de violences inutiles ? On est saisi d'énervement et l'on voudrait bien s'arrêter sur des impressions qui reposent, qui remettent un peu le cœur. En cherchant parmi nos papiers, épaves de l'inondation de 1875, nous découvrons le récit d'un incident qui aurait pu avoir cette vertu s'il ne finissait, comme les autres, par un mortel coup d'épée. Nous le risquerons toutefois parce qu'il ouvre une légère échappée sur le monde féminin des couvents au XVIII<sup>e</sup> siècle.

C'est le parloir des Dames Ursulines de Marmande, une grande pièce lambrissée de haut en bas, peinte de ton doux, agréable, attirante. Le jour se voile à demi en y pénétrant. Une société nombreuse y est réunie, formant des groupes de ci, de là : élégantes jeunes femmes, cavaliers au galant sourire, des mamans et grand-mamans. Les pensionnaires, petites et grandes filles, sont introduites l'une après l'autre et saluent. On babille, on rit comme en un salon et, n'étaient les grillès de bois qui dressent au fond leurs panneaux treillagés, on se croirait à cent lieues du cloître.

Au bruit vif d'un coup de sonnette succède celui d'un trousseau de clés, la porte s'ouvre doucement, laissant passer deux jeunes dames en compagnie d'un officier. Ces dames sont en pays de connaissance ; elles se mettent à causer, en attendant que la foule, moins pressée, leur permette d'aborder la religieuse qui a la police du parloir. L'officier, sur ces entrefaites, pour tromper la longueur

<sup>1</sup> Messire Joseph comte de Lau. — <sup>2</sup> *Arch. départementales* (B. 264.)

du temps, chantonne, comme un étourdi et hasarde, sans plus de malice, *quelques pas de menuet*. Cet accès de velléité mondaine, si singulier en un tel lieu, n'a l'air d'étonner personne.

L'officier, qui est de Marmande, a nom Jean Mausacré de Mathias. On l'a envoyé dans cette ville depuis quelques mois pour travailler aux recrues du régiment de Crussol. Il a soupé ce jour-là (2 juin 1714), chez son cousin le sieur de Faget, procureur du roi, en compagnie des demoiselles de Bazin et de la Barthe; après quoi on s'est rendu au couvent pour voir la jeune cousine.

Il faut dire que celle-ci a pour amie de cœur une de ses camarades, M<sup>lle</sup> d'Arconques, que Mausacré n'a pu voir sans y prendre un vif intérêt. Il s'est insensiblement accoutumé à causer avec elle. Quand elle paraît au parloir, en même temps que M<sup>lle</sup> de Faget, il s'approche d'elle et entre en politesse, « ne croyant faire de peine à personne, » en quoi il se trompe grandement.

Auprès de lui se trouve un jeune homme qu'il ne connaît pas et qu'il a su depuis s'appeler Saint-Germe d'Arcangues. C'est le frère de la demoiselle. Comme il était en train de compter de l'argent pour la pension de sa sœur, il a entendu la conversation de l'officier. Il trouve la chose mauvaise et, se tournant vers le causeur, lui reproche d'être trop familier. — Ce ne sont point vos affaires, — est-il répondu. D'Arconques relève le propos avec hauteur; aussitôt une querelle éclate.

Mausacré sort pour en prévenir les suites, mais d'Arconques sort avec lui et l'altercation recommence à la porte du couvent. Chacun met l'épée à la main. Mausacré, atteint d'un coup à la cuisse, riposte par un autre coup qui blesse son adversaire à la gorge. Le premier s'éloigne en boitant; le second, après quelques pas, tombe prêt à expirer. — Il mourut, en effet, de sa blessure.

A la nouvelle de ce malheur, Mausacré se réfugia en Espagne « où, » dit le document duquel nous tirons ce récit, il a rendu des services dans les armées de nostre très cher et très amé oncle et « frère, le Roy d'Espagne, jusqu'à ce que la pais ayant esté heureusement conclue, il a esté obligé de revenir en France et s'est « mis dans nos dragons, où il sert actuellement. » Son père étant mort sur ces entrefaites, il ne put venir au pays pour régler les affaires de la succession et se trouva absolument ruiné. Une lettre de grâce en bonne et due forme le releva au mois de décembre 1715 de la condamnation à mort qu'avait prononcée contre lui, par

contumace le juge de Marmande , et confirmée le Parlement de Bordeaux.

#### IV

Quelles conclusions tirer de ces notes relevées au hasard et sans parti pris ? Rien, sinon qu'en France, dès trop longtemps déjà, une Révolution était inévitable. C'est toutefois un grand malheur qu'il ait fallu tant de bienfaits pour faire équilibre à tant de crimes. Cela a été dit cent fois, mais il n'y a pas de mal à le redire. Que cette leçon, qui s'adresse à tous, ne soit pas perdue !

AD. MAGEN.

# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

---

A chaque fin d'année, pendant la période des étrennes, la bibliographie parisienne subit comme un temps d'arrêt. Toute publication étrangère aux préoccupations du moment est ajournée, cédant pour un instant la place aux préoccupations luxueuses et pittoresques qui, à tous les autres mérites intrinsèques, joignent encore le charme de l'illustration et les splendeurs artistiques de la reliure.

Résignons-nous donc, chers lecteurs, et tout en espérant une moisson plus abondante pour le mois prochain, énumérons rapidement pour cette fois les quelques ouvrages suivants :

∴

Peu de poésies :

De Rayssac. — *Poésies*. Notice par H. Babou. (Lemerre. — 1 vol. in-12.)

Comte Lafond. — *Poésies inédites*. (Bray. — 1 vol. in-8°.)

Th. Vibert — *Rimes d'un vrai Libre-Penseur*. (Leroux. — 1 vol. in-12.)

S'il est vrai que les deux premiers de ces trois recueils doivent être qualifiés de médiocres, il est non moins certain que le dernier peut être hardiment considéré comme détestable.

∴

Les nouvelles, romans ou contes abondent peu. Citons seulement :

M<sup>me</sup> Claire de Chandeneux. — *Le Lieutenant de Rancy*. (Plon. — 1 vol. in-12.)

G. Aimard. — *Le Chasseur de rats*. (Dentu. — 1 vol. in-12.)

Ch. Mérouvel. — *M<sup>me</sup> de la Condemine*. (Dentu. — 1 vol. in-12.)

L. Grignon. — *Le côté des hommes*. (Degorce. — 1 vol. in-8°.)

Quatre volumes dont la citation nous paraît être bien suffisante.

M<sup>lle</sup> Marie Maréchal. — *La Cousine de Lionel*. (Blériot. — 1 vol. in-12.)  
Roman d'une moralité irréprochable.

L'abbé A<sup>...</sup>. — *La Religion en tunique*. (Lyon, Vitte. — 1 vol. in-12.)

Ce livre, qui porte pour sous-titre : *Scènes et portraits de la Vie militaire*, est, dit-on, réellement intéressant et bien écrit.

A. Brown. — *Aventures merveilleuses*. (Decaux. — 1 vol. in-12.)

Un ouvrage dont nous ne connaissons que le titre.

• •

Voici maintenant quelques volumes de science et de voyage :

J. Macé. — *Les Merveilles de la vie animale ; les Mammifères*. (Rigaud. — 1 vol. in-12.)

Ouvrage intéressant de zoologie pittoresque.

Ant. Roche. — *L'Astronomie sans mathématiques*. (Delagrave. — 1 vol. in-12.)

Livre de vulgarisation scientifique qui mérite une juste recommandation.

Cam. Flammarion. — *Les terres du Ciel*. (Didier. — 1 vol. gr. in-8°.)

Une citation pure et simple.

Paul Laurencin. — *Le Télégraphe terrestre, sous-marin et pneumatique*. (Rothschild. — 1 vol. in-18.)

Ouvrage plein de détails attrayants et curieux.

Ed. Sayons. — *Histoire générale de Hongrie*. (Didier. — 2 vol. in-8°.)

Une œuvre historique très-importante.

Alf. Rambaud. — *Français et Russes. Moscou et Sébastopol*. (Berger-Levrault. — 1 vol. in-12.)

G. de Molinari. — *Lettres sur les Etats-Unis et le Canada*. (Hachette. — 1 vol. in-12.)

Deux relations ou études qui nous paraissent être plus compétentes que récréatives.

• •

Indiquons enfin ces quelques ouvrages plus littéraires :

Fr. Sarcey. — *P.-L. Courier écrivain*. (Jouaust. — 1 vol. in-8°.)

Brochure charmante qui n'a été tirée seulement qu'à cinquante exemplaires.

Saint-Genest. — *La bride sur le cou*. (Dentu. — 1 vol. in-12.)

Divagations et pérégrinations fantaisistes où l'on est au moins certain de trouver toujours du brio et de l'esprit.

G. de Cadoudal. — *Honnêtes facéties et menus propos*. (Sarlit. — 1 vol. in-12.)

Style honnête, savoir honnête, pensées honnêtes, esprit honnête, total : ouvrage honnête.

Ch. Capmas. — *Lettres inédites de M<sup>me</sup> de Sévigné*. (Hachette. — 1 vol. in-8°.)

Recueil précieux de cent soixante-dix pièces, dont vingt-quatre complètement inédites, que M. Capmas a eu l'heureuse fortune de découvrir et qu'il livre, tout triomphant, aux innombrables admirateurs de la spirituelle et illustre marquise.

• •

Nous avons déjà précédemment donné aux lecteurs de la *Revue* une liste des plus remarquables livres d'étrennes. Y revenir aujourd'hui serait évidemment inutile, puisqu'à l'heure où paraîtra ce *Bulletin*, la période des étrennes et les neiges d'antan habiteront les mêmes cieux. Néanmoins, nous ne saurions, en terminant, nous refuser la satisfaction de citer, mais de citer seulement :

M<sup>me</sup> Le Lasseur. — *Nouveaux contes de fées* (illustrations de Bertall). (Vaton. — 1 vol. in-8°.)

L'abbé Maynard. — *La Sainte Vierge* (gravures, photographures et chromolithographies). (Didot. — 1 vol. in-4°.)

H. Havard. — *Amsterdam et Venise*. (Plon. — 1 vol. in-8°.)

A. Seguin. — *Le Robinson noir*. (Ducrocq. — 1 gr. vol. in-8°.)

Sahib. — *La frégate l'Introuvable*. (Vanier. — 1 gr. vol. in-8°.)

Paul Lacroix. — *Les sciences et les lettres au Moyen-Age et à l'époque de la Renaissance*. (Didot. — 1 vol. in-4°.)

Quatrième volume et complément remarquable de la belle et immense étude du bibliophile Jacob sur le Moyen-Age et la Renaissance.

JULES ANDRIEU.

NOTA. — Tous les ouvrages mentionnés au *Bulletin bibliographique* se trouvent à la librairie **Michel et Médan**, à Agen.



# TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans les douze livraisons de l'année 1876.

| Ire LIVRAISON. — Janvier.                                                                                                                                             |  | Pages. |                                                                                                                             | Pages. |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--|--------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| <i>Les Députés de Lot-et-Garonne aux anciens États-Généraux et aux Assemblées modernes ( 1484 - 1871 ),</i> par M. Philippe Lauzun .                                  |  | 3      | <i>Le Mois, Simple Causerie,</i> par M. F. Lamy .....                                                                       | 446    |
| <i>Un Agenais illustre. - Le Comte d'Estrades ( Deuxième et dernière Partie ),</i> par M. J. Lacoste .                                                                |  | 25     | <i>Bulletin bibliographique et littéraire,</i> par M. Jules Andrieu. . .                                                    | 450    |
| <i>Bulletin bibliographique et littéraire,</i> par M. Jules Andrieu. . .                                                                                              |  | 53     | IVe LIVRAISON. — Avril.                                                                                                     |        |
| IIe LIVRAISON. — Février.                                                                                                                                             |  |        | <i>Un voyage d'Agen à Paris, au xvi<sup>e</sup> siècle,</i> par M. G. Tholin . .                                            |        |
| <i>Les Députés de Lot-et-Garonne aux anciens États-Généraux et aux Assemblées modernes ( 1484 - 1871 ),</i> [ Deuxième et dernière Partie ], par M. Philippe Lauzun . |  | 57     | <i>Les Anciennes faïenceries de la région,</i> par M. Édouard Forestié. 460                                                 |        |
| <i>Roncevaux,</i> poème ( suite ), par M. J.-B. Goux.....                                                                                                             |  | 84     | <i>La Production végétale et l'emploi de l'engrais,</i> par M. Louis Bruguère.....                                          |        |
| <i>Poésies inédites de Jasmin</i> .....                                                                                                                               |  | 94     | <i>Notice historique et descriptive sur la région du Sud-Ouest Section d'Agen à Montauban ),</i> par M. Henry Courtois..... |        |
| <i>Le Mois, Simple Causerie,</i> par M. F. Lamy .....                                                                                                                 |  | 96     | <i>Le Mois, Simple Causerie,</i> par M. F. Lamy .....                                                                       |        |
| <i>Bulletin bibliographique et littéraire,</i> par M. Jules Andrieu....                                                                                               |  | 400    | <i>Bulletin bibliographique et littéraire,</i> par M. Jules Andrieu....                                                     |        |
| IIIe LIVRAISON. — Mars                                                                                                                                                |  |        | Ve LIVRAISON. — Mai.                                                                                                        |        |
| <i>Le Soldat Gascon aux grandes époques de l'Histoire de France ( Deuxième Partie ),</i> par M. le général de Gondrecourt.....                                        |  | 405    | <i>Souvenirs d'un Bibliophile ( suite ),</i> par M. Adolphe Magen.....                                                      |        |
| <i>Souvenirs d'un Bibliophile,</i> par M. Adolphe Magen .....                                                                                                         |  | 447    | <i>Esquisse d'une Géographie historique de l'Agenais et du Condomois ( suite et fin ),</i> par M. J.-F. Bladé .....         |        |
| <i>Esquisse d'une Géographie historique de l'Agenais et du Condomois,</i> par M. J.-F. Bladé. ....                                                                    |  | 435    | <i>La Ferrure,</i> par M. A. Pouydebat..                                                                                    |        |
|                                                                                                                                                                       |  |        | <i>Bulletin bibliographique et littéraire,</i> par M. Jules Andrieu....                                                     |        |
|                                                                                                                                                                       |  |        |                                                                                                                             |        |

| VI <sup>e</sup> LIVRAISON. — Juin.                                                                                                         |        |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
|                                                                                                                                            | Pages. |
| <i>Nouvelles réflexions philosophiques</i><br>(M. Littré et son École), par M. le<br>docteur Descrimes.....                                | 257    |
| <i>Lettres sur l'Île de la Réunion</i> (cin-<br>quième lettre), par M. le docteur<br>Gauze.....                                            | 270    |
| <i>L'Exposition d'horticulture de Bor-</i><br><i>deaux</i> , par M. le docteur Couyba.                                                     | 279    |
| <i>Une tapisserie du xvi<sup>e</sup> siècle</i> , par<br>M. Delpech-Buytet.....                                                            | 287    |
| <i>A Madame **** — Vieille Histoire</i><br>(Élégie), par M. Étienne Bladé ..                                                               | 296    |
| <i>Bulletin bibliographique et litté-</i><br><i>raire</i> , par M. Jules Andrieu. . .                                                      | 299    |
| VII <sup>e</sup> LIVRAISON. — Juillet.                                                                                                     |        |
| <i>Pierre Darquesy</i> , par M. J. Lacoste..                                                                                               | 305    |
| <i>Géographie militaire de la Gas-</i><br><i>cogne, aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles</i> ,<br>par M. J.-F. Bladé.....     | 320    |
| <i>M. de Bellecombe, général agenais,</i><br><i>et les Colonies françaises au</i><br><i>xviii<sup>e</sup> siècle</i> , par M. Fr. Moulenq. | 325    |
| <i>Bulletin bibliographique et litté-</i><br><i>raire</i> , par M. Jules Andrieu....                                                       | 344    |
| VIII <sup>e</sup> LIVRAISON. — Août.                                                                                                       |        |
| <i>Vingt-quatre heures au Mont-Cas-</i><br><i>sin</i> , par M. Philippe Lauzun....                                                         | 345    |
| <i>Quelques notions de Comput ecclé-</i><br><i>siastique</i> , par M. l'abbé E.<br>Meindre.....                                            | 360    |
| <i>Poésies</i> , par M. Cyrille Fiston....                                                                                                 | 382    |
| <i>Le Mois, Simple Causerie</i> , par M. Fer-<br>nand Lamy.....                                                                            | 388    |
| IX <sup>e</sup> LIVRAISON. — Septembre.                                                                                                    |        |
| <i>Géographie judiciaire de la Gasco-</i><br><i>gne, aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles</i> ,<br>par M. J.-F. Bladé.....    | 393    |
| <i>Fragment d'un Journal</i> , par M. Jean<br>Lacoste.....                                                                                 | 444    |

| Pages.                                                                               |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <i>George Sand dans le Lot-et-Ga-</i><br><i>ronne</i> , par M. X***.....             | 431 |
| <i>Bulletin bibliographique et litté-</i><br><i>raire</i> , par M. Jules Andrieu.... | 444 |

| X <sup>e</sup> LIVRAISON. — Octobre.                                                                                                              |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <i>Une excursion au Pech de Bère</i> , par<br>M. Jean Lacoste ....                                                                                | 44  |
| <i>Les aliénés du Lot-et-Garonne à</i><br><i>l'asile de Montauban, pendant</i><br><i>l'année 1875</i> , par M. Marandon<br>de Montgel. ....       | 454 |
| <i>Géographie judiciaire de la Gasco-</i><br><i>gne, aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles</i><br>(suite), par M. J.-F. Bladé.....    | 474 |
| <i>Bulletin bibliographique et litté-</i><br><i>raire</i> , par M. Jules Andrieu.. .                                                              | 490 |
| XI <sup>e</sup> LIVRAISON. — Novembre.                                                                                                            |     |
| <i>Clémence Isaure et l'Académie des</i><br><i>Jeux Floraux</i> , par M. C. Fiston.                                                               | 493 |
| <i>L'ensemble du Roland furieux</i> , par<br>M. de Tréverret.....                                                                                 | 503 |
| <i>Géographie judiciaire de la Gasco-</i><br><i>gne, aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles</i><br>(suite et fin), par M. J.-F. Bladé. | 523 |
| <i>Le Mois, le Général de Gondrecourt</i> ,<br>par M. Fernand Lamy.....                                                                           | 533 |
| <i>Bulletin bibliographique et litté-</i><br><i>raire</i> , par M. Jules Andrieu....                                                              | 537 |
| XII <sup>e</sup> LIVRAISON. — Décembre.                                                                                                           |     |
| <i>L'ensemble du Roland furieux</i><br>(suite), par M. de Tréverret....                                                                           | 544 |
| <i>Nouvelles Réflexions philosophiques</i><br>(Cinquième et dernier article), par<br>M. le docteur Descrimes... .                                 | 564 |
| <i>Du droit de grâce dans l'ancienne</i><br><i>Monarchie</i> , par M. Ad. Magen.                                                                  | 574 |
| <i>Bulletin bibliographique et litté-</i><br><i>téraire</i> , par M. Jules Andrieu... .                                                           | 594 |
| Fin de l'année 1876.                                                                                                                              |     |







UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06848 0824

